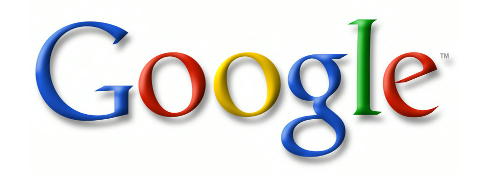
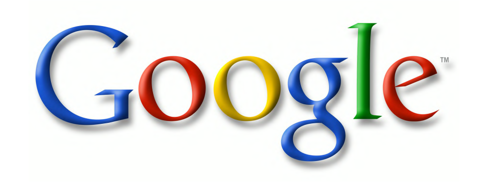
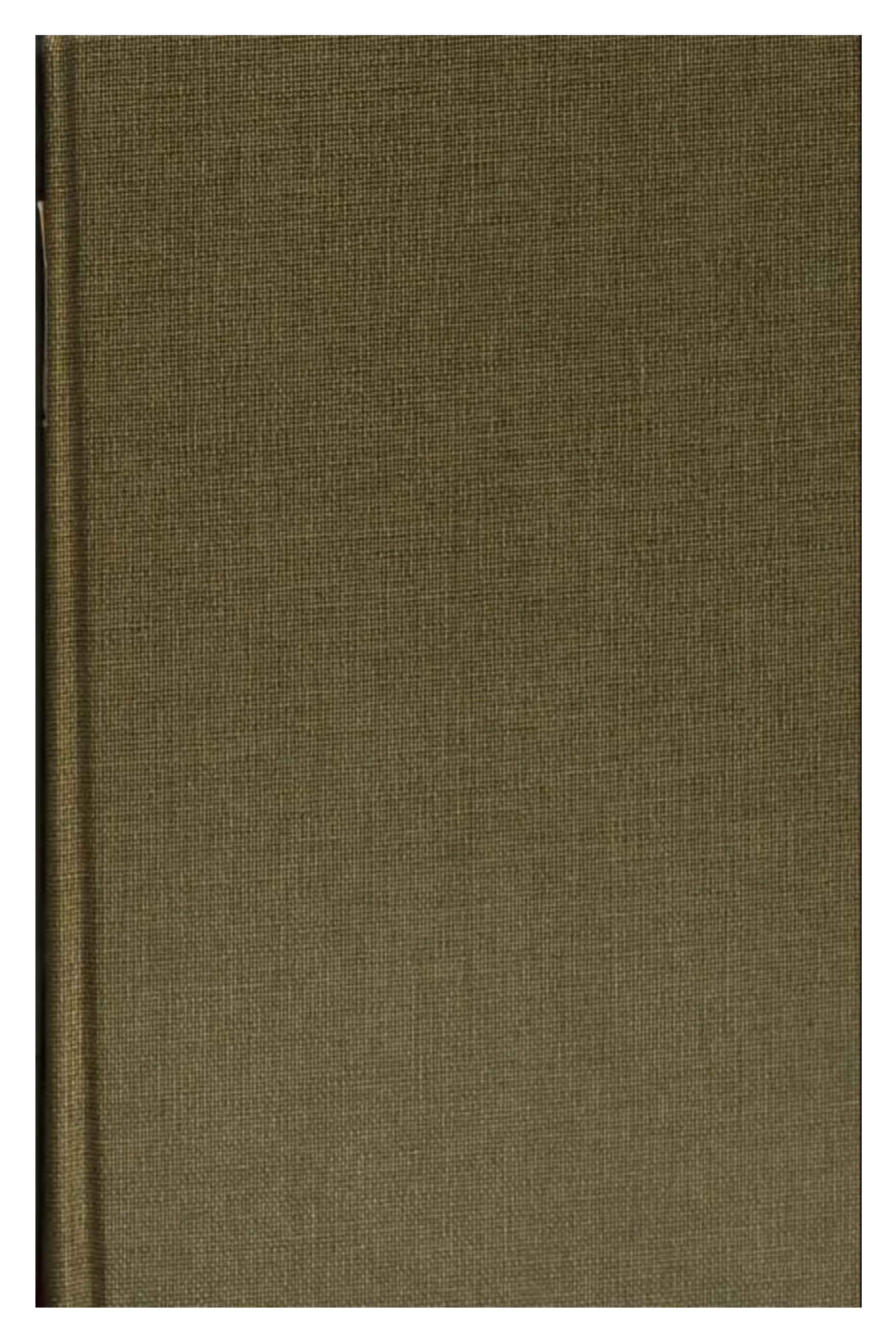






LA VÉRITÉ

SUR LA SYRIE

LA VÉRITÉ

SUR LA SYRIE

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI CHEZ LES LIBRAIRES SUIVANTS :

BESANÇON	Turbergue.	TOULOUSE,	Ferrère.
BORDEAUX,	Chaumas.	—	Privat.
LYON,	Girard et Josserand.	ARRAS,	Brunet.
—	Périsse frères.	LE MANS,	Le Guicheux - Gallienne.
—	Briday.		
—	Bauchu.	CLERMONT-FERRAND,	Paris Beaulieu.
MARSEILLE,	Camoens fils.	RENNES,	Hauvespre.
—	Laferrière.	—	Thébault.
—	Chauffard.	—	Verdier.
MONTPELLIER,	Séguin.	REIMS,	Bonnefoy.
—	Malavialle.	ROME,	Merle.
ANGERS,	Lainé frères.	MILAN.	Dumolard.
—	Barassé.	—	Boniardi-Pogliani.
NANTES,	Mazeau.	TURIN,	Marietti (Hyacinthe).
—	Poirier-Legros.	MADRID,	Bailly-Baillière.
METZ,	Mlle Constant Loïez.	—	J.-L. Poupart.
—	Rousseau-Pallez.	LONDRES,	Burns et Lambert.
LILLE,	Lefort.	ANNECY,	Burdet.
—	Quarré.	CHAMBÉRY,	Perrin.
DIJON,	Hémery.	GENÈVE,	Marc Mehling.
ROUEN,	Fleury.	BRUXELLES,	Goemaere.
NANCY,	Thomas et Pierron.	GÊNES.	Fassi-Como.
—	Vagner.		

Paris. — Imprimerie P.-A. de BOURDIER et Cie, 30, rue Mazarine.

LA VÉRITÉ

SUR

LA SYRIE

ET L'EXPÉDITION FRANÇAISE

PAR

BAPTISTIN POUJOULAT

AVEC UNE PRÉFACE DE

M. POUJOULAT

Ancien Député.

PARIS

GAUME FRÈRES ET J. DUPREY, ÉDITEURS

RUE CASSETTE, 4

1861

PRÉFACE

Si je cède au désir de dire quelques mots en tête de ce livre, ce n'est pas pour présenter l'auteur au public ; le public, depuis assez longtemps, a fait sa connaissance en lisant *le Voyage dans l'Asie Mineure* et *l'Histoire de Constantinople*. Mon dessein, non plus, n'est pas de lui décerner des louanges ; elles ne doivent pas trouver place sous ma plume, et les lois du bon goût portent avec elles une inviolable souveraineté. Si l'auteur n'était pas un autre moi-même, je m'occuperais de la destinée de son ouvrage; cette justice lui sera rendue par d'autres ; je ne m'occuperai ici que de la destinée des chrétiens de Syrie, que des devoirs et de l'honneur de la France. Il y a trente ans, au début de ma vie d'écrivain, je plaidais la cause des Maronites, quand personne dans mon pays ne pensait à eux ; voyageur attentif aux immortels retentissements de l'histoire, aux bruits glorieux des vieux siècles, aux plaintes de nos frères faiblement protégés, aux frémissements de leur foi et à l'expression de leurs douleurs, je mettais en lumière leurs titres, leur constance, leurs dangers, leurs besoins ; je dénonçais leurs tyrans, et je dénonçais aussi la nation britannique essayant d'envahir le Liban par ses biblistes en

attendant de lui porter des coups plus sûrs. Depuis trente ans j'ai vu croître les maux que j'avais vus naître, et, toutes les fois que l'occasion s'en est présentée, j'ai dit à la France que sa politique en Syrie n'était ni vigilante, ni clairvoyante, ni fidèle. Les révolutions qui, en troublant ma patrie, l'ont arrêtée dans sa grandeur, les révolutions qui peuvent nous faire craindre, mais qui ne nous font pas respecter (car la peur n'est pas le respect) tous ces coups de tonnerre et ces secousses profondes, ont détourné l'attention de nos gouvernements des intérêts chrétiens d'outre-mer, inséparables des nôtres, ou bien ont condamné ces régimes divers à une politique d'une indépendance douteuse. Tantôt nous faisions mal, tantôt nous faisions trop peu en laissant trop faire.

En 1853, l'empire ottoman était fort à la mode; c'était à qui vanterait avec le plus d'éloquence sa constitution vivace, sa grandeur renouvelée, ses progrès; les journaux, les brochures et les livres formaient un concert universel en l'honneur de cet empire auquel on reconnaissait toutes les qualités; je hasardai un écrit qui troubla ce touchant accord[1]. Cet écrit renfermait des appréhensions trop tôt justifiées et démontrait la chute inévitable de ce qu'on voulait sauver. L'épée fut tirée pour une guerre de préservation; notre drapeau et le drapeau turc se mêlèrent et se confondirent. L'empereur des Français, la reine d'Angleterre, le sultan se donnèrent la main aux yeux de l'univers, sans compter le Piémont, qui se glissait derrière pour se hisser ensuite sur les épaules de la France et de l'Angleterre dans des vues faciles à prévoir; le catholicisme, le protestantisme et l'islamisme fraternisèrent ensemble sur des médailles frappées à Paris et dont on n'a pas perdu le souvenir;

[1] *La France et la Russie à Constantinople. La Question des lieux saints*, chez Amyot.

tout cela se pratiquait au nom de « la civilisation, » étonnée d'être représentée par de telles alliances et surtout par la bannière des Ottomans. La Russie ne voulait pas la guerre ; on aurait pu la contenir dans ses velléités ambitieuses autrement qu'à coups de canon. Mais les aigles, qui venaient de reparaître parmi nous, ne s'accommodaient pas d'un repos trop prolongé, et le second empire éprouvait le besoin d'un peu de gloire ; la destruction de la flotte russe n'était pas un mince profit pour l'Angleterre ; l'expédition de Crimée convenait donc aux deux gouvernements de Paris et de Londres ; elle jeta sur nos armes un éclat nouveau, acheté fort cher, et dont les richesses de nos fastes militaires pouvaient se passer.

Jamais plus grands coups et plus brillantes aventures ne produisirent des effets moins conformes à tant d'espérances ; on voulait abattre l'influence de la Russie à Constantinople ; elle se releva promptement dans sa force malgré la ruine de Sébastopol ; on avait annoncé que les catholiques de la Terre-Sainte, dépouillés de la plupart de leurs sanctuaires, rentreraient dans leurs droits, et nulle réparation ne vint les consoler ; on avait célébré d'avance l'affranchissement des chrétiens d'Orient, comme le prix de notre sang et le dédommagement de tous nos sacrifices, et l'orgueil des Turcs qui se vantaient de nous avoir pris à leur service, ce stupide et sauvage orgueil, grandissant en face de nos trophées et de nos complaisances, se révélait par un redoublement de mépris et de haine à l'égard des rayas ; enfin, on prétendait avoir versé la vie à flots dans les flancs de cet empire dont le czar Nicolas s'était permis de mal parler en le comparant à un homme malade, et la décadence ottomane a semblé tout à coup plus rapide et plus profonde.

Mais ce serait mal juger l'expédition de Crimée que de se

borner à déclarer qu'elle a été inutile aux chrétiens d'Orient ; je l'ai déjà remarqué ailleurs, elle leur a été gravement nuisible; elle n'a porté pour eux que des fruits amers. A quoi ont abouti nos immolations, nos pénibles et gigantesques efforts de 1854, ces batailles gagnées, ces longues souffrances supportées avec tant de résignation, ces prodiges de courage, de patience et de charité, toute cette épopée d'une étrange croisade avec le croissant marchant à nos côtés? Qu'est-il sorti de cette vaste tombe tour à tour ouverte par les coups de l'ennemi et par la maladie, et sur laquelle planent des rayons de gloire que je ne diminuerai pas? Quel a été le résultat final, le dernier mot, le produit suprême de l'expédition de Crimée? C'est le hat-houmayoun, c'est le traité du 30 mars 1856. Eh bien, ces deux actes ont été funestes.

Savez-vous quelle a été l'erreur du hat-houmayoun? C'est que l'Europe y prenait au sérieux la régénération ottomane. Depuis trente ans l'Europe, voulant faire durer la Turquie pour échapper aux embarras de la succession, ne lui épargne ni encouragements, ni flatteries, la gratifie des dons les plus heureux, se plaît à lui ouvrir les perspectives brillantes et proclame son aptitude aux plus hautes perfections ; elle a paru croire que la Turquie avait dépouillé le vieil homme, que le Coran n'était plus qu'une relique, que des idées de justice, de paix et d'amour remplaçaient l'ancien fanatisme musulman ; il lui a plu de saluer un empire ottoman civilisé. Illusion fatale! rêve dangereux! J'ai inutilement combattu ces chimères intéressées. L'Europe ne s'est pas aperçue que le hat-houmayoun, destiné à relever les chrétiens de leur long abaissement, était tout simplement une révolution ; elle ne s'est pas aperçue que la foi musulmane devait repousser ces concessions, qu'elle était essentiellement en guerre et en guerre

permanente contre de pareilles nouveautés, qu'elle les excluait. L'Europe s'était imaginé que l'islamisme n'existait plus qu'à l'état de langueur, d'indifférence et de vague philosophie, et pensait que Turcs et chrétiens allaient cheminer bras dessus bras dessous vers de grandes destinées; la diplomatie s'en était tenue aux surfaces, n'était allée au fond de rien, avait pris des simulacres pour des réalités, ses désirs pour des faits, et la redingote de la réforme pour un nouvel horizon.

Le hat-houmayoun n'a pas été exécuté parce qu'il ne pouvait pas l'être; s'il était devenu une vérité, il n'y aurait plus eu d'empire ottoman, parce que l'empire ottoman ne peut pas subsister avec une loi égale pour les chrétiens et les Turcs. La pratique exacte et fidèle du hat-houmayoun mènerait tout droit à l'écroulement de l'édifice si laborieusement et toujours si vainement étayé. C'est un résultat auquel l'Europe n'avait pas pris garde. Mais la politique turque l'avait pressenti; il lui en coûtait peu de promettre, il lui en eût trop coûté de tenir. Le hat-houmayoun est donc resté une lettre morte, mais cette lettre morte a enfanté la haine, a rendu au fanatisme musulman ses plus implacables énergies. Le Turc s'est senti plus menacé que jamais : menacé dans sa fierté, devant laquelle doit s'incliner tout ce qui n'est pas le Coran, tout ce qui n'en vient pas; menacé dans sa foi, qui lui inspire l'horreur de l'étranger et le mépris du chrétien; menacé dans son existence nationale, que dissoudrait bien vite l'invasion légale du génie chrétien. Non, le gouvernement turc, abandonné à lui-même, ne pouvait pas exécuter le hat-houmayoun; il aurait fallu la pression européenne, il aurait fallu un certain déploiement de forces de la part des puissances, mais alors c'eût été la fin de l'empire turc, et l'Europe voulait qu'il vécût. Quand donc les puissances constataient « la haute valeur » du hat-

houmayoun, elles faisaient preuve de peu de prévision et d'une médiocre connaissance de l'Orient musulman. Mieux aurait valu ne rien obtenir du sultan que d'obtenir une charte d'une exécution incompatible avec le maintien de l'édifice ottoman, et qui, même enterrée dans les archives du sérail, devait mettre le feu aux passions mahométanes. La diplomatie confiante regardait le hat-houmayoun comme un bouclier pour les disciples de l'Évangile soumis au gouvernement de Stamboul : hélas ! elle venait de forger la foudre.

Des périls naissaient du hat-houmayoun; par le traité du 30 mars 1856, il devenait malaisé de les conjurer. La diplomatie ouvrait la porte aux catastrophes et puis se liait les mains. Elle s'enchaînait elle-même par l'obligation de n'agir que « collectivement. » L'action collective est facile lorsqu'il y a similitude d'intérêts; elle court risque de ne plus être qu'une neutralisation mutuelle quand des intérêts très-divers inspirent et dominent les délibérations. S'obliger d'agir toujours collectivement en Orient, c'est déclarer qu'on n'agira jamais. Cet article du traité du 30 mars a mis des fers aux pieds et des menottes aux mains de l'Europe; la France, en le signant, s'est placée sur la même ligne que la Prusse qui n'a jamais rien fait et n'a jamais eu rien à faire en Orient; elle a abdiqué le protectorat, qui n'était pas une de ses moindres gloires; elle a abdiqué ce droit d'initiative dont elle était comme couronnée par neuf siècles de prépondérance et d'honneur. Les Turcs ont bien compris ce traité du 30 mars; il leur a semblé que l'accord de cinq puissances étant nécessaire pour faire partir le canon des *giaours*, il y avait beaucoup de chances pour que ce canon restât muet. Mais si l'obligation de l'action collective peut clouer l'épée de l'Europe dans le fourreau, le yatagan est libre : avec quelle fureur il s'est enivré

du sang de nos frères! A peine les naïfs de la civilisation achevaient-ils leurs hymnes en l'honneur de « l'entrée de la Turquie dans le droit public européen, » que l'islamisme la célébrait à sa manière : il la célébrait avec le fer des assassins à Djeddah et préludait ainsi à de plus vastes massacres.

Les embarras et les difficultés sont inséparables du destin des empires; alors le génie médite et creuse, va d'effort en effort, met en œuvre les combinaisons savantes et lutte avec des ressources toujours renouvelées, jusqu'au moment où les voies s'aplanissent, où les obstacles disparaissent; c'est la marche des sociétés au sein desquelles subsistent les notions de droit naturel et de justice. Les Turcs de 1860, admis « dans le droit public européen » pour prix de leurs progrès, ont une autre façon de résoudre les problèmes; ils ont dit : « Nous avons au milieu de nous des peuples chrétiens; nous sommes leurs maîtres par le nombre et par la force; mais ils deviennent pour nous un embarras, car l'Europe s'obstine à vouloir les protéger. C'est un mal qu'il faut couper à la racine. Tuons tous les chrétiens, et l'Europe, n'ayant plus rien à protéger, nous laissera tranquilles. »

Que dites-vous de ce raisonnement? C'est le procédé de la barbarie pure. La politique turque en est restée là. Le temps a paru propice; on espérait que la besogne pouvait être achevée avant que les cinq puissances se fussent entendues pour prendre une résolution. L'œuvre d'extermination s'est accomplie dans le Liban et à Damas; elle a été suspendue par le soulèvement des âmes françaises; le yatagan est à demi rentré dans le fourreau à la vue du drapeau de la France. Ce n'est pas sans peine qu'il a été permis à notre drapeau de traverser ces mers dont il connaissait les chemins. Le devoir et l'honneur, qui soufflaient dans ses plis, le faisaient flotter

du côté de l'Orient, et le traité du 30 mars l'enchaînait au rivage! On égorgeait encore à Damas, et les cinq puissances délibéraient! On sentait peu d'entrailles dans ces lenteurs. L'humanité si horriblement outragée formait comme une plainte immense, et la diplomatie, qui a une âme à part, s'occupait de prendre des précautions à son profit, de restreindre l'action et d'emmaillotter les soldats libérateurs!

Les bulletins des égorgements nous arrivaient, et nous commencions à découvrir les complices et les vrais coupables, mais la vérité nous apparaissait incomplète et confuse. Il y avait comme une vapeur de sang qui l'obscurcissait. Il y avait des préjugés, des partis pris, des jugements superficiels, des opinions intéressées qui épaississaient les voiles. Il y avait une presse et une tribune britanniques qui dénaturaient les événements, méconnaissaient les rôles et faisaient la nuit. Ce fut alors que l'auteur de cet ouvrage, esprit libre et cœur droit, voulut se rendre en Syrie pour voir de ses yeux et entendre de ses oreilles, pour chercher les faits sur les lieux, ouvrir en quelque sorte une enquête, et aussi pour s'attacher aux pas de notre armée dont la mission était si belle. Voyageur intrépide, il comptait pour rien les dévorantes et dangereuses ardeurs de l'été, les fatigues et les périls inséparables d'une telle entreprise. Il portait au cœur la foi qui soutient, le patriotisme qui enflamme, la soif du vrai que Dieu ne trompe pas. Il quittait tout ce qu'on aime en ce monde pour aller chercher la vérité, qu'on doit aimer par-dessus tout, et pour servir la cause chrétienne par ses investigations. Un journal, qui fut toujours fidèle à la justice[1], devait recevoir les communications de ce hardi chercheur, si fortement dévoué à l'accomplissement d'une œuvre de justice.

[1] *L'Union*.

Ce n'était pas la première fois qu'il mettait le pied sur le sol sacré de la Syrie. En 1837, six ans après moi, il avait fait son éducation avec les grands souvenirs et les grandes ruines et avait appris à devenir un homme dans ce lointain pays qui m'était apparu aux premiers jours de ma jeunesse. L'âge mûr le ramenait dans ces illustres et saintes régions : c'était pour dénoncer la barbarie turque acharnée contre les chrétiens. L'œuvre qu'on va lire, composée de lettres, dont une partie seulement a vu le jour, nous montre un homme toujours en haleine pour interroger et recueillir, armé d'une conscience qui ne biaise pas et s'obstine à aller au fond, conduit par une inflexibilité qui porte le flambeau dans tous les recoins et déchire tous les voiles ; il se jette sur les faits comme un lion sur sa pâture, et l'iniquité le trouve implacable. C'est que l'iniquité, après avoir lavé ses bras ensanglantés, s'était composé un visage pour tromper les juges, et s'enveloppait de finesses pour n'être pas reconnue. Il a fallu percer, fouiller, provoquer et multiplier les témoignages, et, à la place des ténèbres amassées, répandre des torrents de clartés. Ne cherchez pas dans cette œuvre les formes étudiées et les soins académiques; cherchez-y la vérité vivante, saisissante, irrésistible ; elle est là qui déborde, qui envahit l'âme, qui s'impose d'elle-même et s'établit victorieusement devant vous. On connaît les victimes, on sait pourquoi on les a frappées et comment on a pu les frapper, on sait qui a égorgé et qui a poussé les égorgeurs. Le procès est jugé, la Turquie est condamnée.

Il importe de se rendre un compte exact, complet du plan d'extermination, du choix des lieux et des victimes, et des pensées qui ont tout inspiré.

Pourquoi la Syrie a-t-elle particulièrement convenu aux

bourreaux? Parce que c'est de la Syrie qu'est parti le christianisme; parce qu'on y trouve les plus augustes, les plus vénérables monuments de nos croyances, et que l'outrage est ainsi plus direct et plus poignant; parce que la Syrie est la contrée de l'Orient la plus profondément marquée de nos souvenirs et de nos traces, et qu'elle a connu jadis notre domination; parce que les vieilles légendes y parlent de nous, et que les prédictions musulmanes ont annoncé notre retour. Pourquoi l'anéantissement de la nation maronite est-il entré en première ligne dans les projets exterminateurs? Parce que la nation maronite était la gardienne la plus constante et la plus vivace de notre foi; parce qu'elle vivait de sa confiance en nous, et qu'elle se parait de notre patronage; parce qu'elle se disait une petite France pour laquelle se lèverait un jour l'aube d'une délivrance depuis longtemps attendue; parce qu'elle se glorifiait d'avoir mêlé son sang au nôtre dans nos combats du douzième et du treizième siècle contre la barbarie musulmane; parce que le Liban était comme une citadelle française en Orient, et que les plis de notre drapeau sous les cèdres de Salomon cachent une espérance indestructible malgré ses rudes épreuves, une espérance plus forte que la mort. Voilà pourquoi la tempête sanglante a d'abord passé sur le Liban; voilà pourquoi le Druse, non point dans la bataille, mais dans le guet-apens, a égorgé le Maronite après que le Turc, se plaçant derrière le Druse, lui avait dit : Faites et ne craignez rien.

A Damas il n'y avait pas de Druse pour remplir l'office de bourreau : le musulman s'en est chargé. En massacrant les franciscains de Damas, il a tenu à ne pas laisser ignorer qu'il entendait, dans la mesure de son pouvoir, atteindre la France. En massacrant la population chrétienne de cette ville, il a

voulu d'abord témoigner son mépris pour notre religion, et faire ensuite comme l'assassin de grand chemin qui tue pour voler. Les Druses avaient égorgé et dépouillé les Maronites de compte à demi avec les Turcs. A Damas, l'islamisme massacreur s'est passé d'auxiliaire, et n'a partagé avec personne ni le crime des égorgements, ni le bénéfice des spoliations. En souillant par ses brutalités la vertu et l'innocence dans le Liban, il avait eu pour associés les adorateurs du Veau; à Damas, il a mis à son compte exclusif le déshonneur des femmes. L'islamisme, aux bords du Barrada comme dans le Liban, résumant les perversités et les lâchetés humaines, s'est rué contre tout ce qui était sans défense, et a trouvé l'horrible secret d'être à la fois féroce, voleur et immonde.

Un des sentiments les plus universels en ce monde, c'est le respect pour le travail, le respect pour l'intelligence, les efforts, la sueur de l'homme; le spectacle du travail plaît et excite ; on sent que l'homme est dans sa loi et dans l'ordre; il produit, il crée, il vit, car c'est l'action qui fait la vie, et rien n'est plus sacré que le prix de son labeur. Tels ne sont pas les sentiments du Turc ; il ne fait rien et l'œuvre d'autrui l'importune; il n'est pas tenté d'imiter celui qui travaille, mais il est tenté de s'en débarrasser comme d'un fardeau qui lui pèse. Si le travailleur est devenu riche, il convoite son bien. Spectateur inutile des choses humaines quand il n'y apparaît pas comme acteur dangereux, le Turc déteste ce qui se remue autour de lui, ce qui monte, ce qui grandit. Les chrétiens de Damas, actifs et habiles, s'étaient élevés à une situation prospère qui portait ombrage à l'islamisme; malgré les précautions auxquelles les condamnait un gouvernement despotique, ils ne parvenaient pas à cacher tout à fait leur opulence, et l'islamisme la connaissait ou au moins la soupçonnait. Il s'était dit : « Voilà des *chiens* qui

« depuis longtemps travaillent, qui ont beaucoup amassé; ils « sont plus riches que les élus de Dieu, ils pourraient devenir « une puissance. Tuons-les et prenons leurs biens, et détrui- « sons leurs demeures. » Et la population chrétienne de Damas n'a pas tardé à tomber sous le fer, et les richesses qu'elle possédait ont passé aux mains ennemies, et le vaste quartier des chrétiens, livré aux flammes, n'a plus été qu'un sombre et solitaire amas de ruines. Le désastre de Damas, dont ce livre seul m'a fait comprendre la formidable étendue et l'infernal caractère, occupera une place à part dans l'histoire des crimes de la terre; il retombe sur la Turquie comme un anathème d'un poids qui l'écrasera. Ce produit net de la passion musulmane, toujours la même depuis treize siècles, et plus barbare aujourd'hui qu'à aucune autre époque, a fait rougir un célèbre émir musulman dont la noble et vaillante attitude à Damas apparaît comme un beau rayon au milieu d'une affreuse nuit.

J'ai dit que le traité du 30 mars avait emmaillotté nos soldats libérateurs; est-ce que la liberté de leurs mouvements ne leur sera pas rendue? Est-ce qu'ils n'iront pas châtier les Druses, n'importe le lieu où ils pourront les rencontrer? Est-ce qu'ils n'iront pas châtier les Damasquins tout couverts du sang de nos frères et enrichis de leurs dépouilles? Parce que des tueurs de bas étage, pris çà et là, ont été punis, pense-t-on que la conscience humaine se tienne pour satisfaite? Quoi! les soldats turcs égorgeurs sont encore à Damas six mois après l'arrivée d'une armée française en Syrie! Nos admirables soldats, frémissant de douleur et de religieuse impatience, font du bien comme ils peuvent aux victimes, et il ne leur sera pas permis de venger le nom chrétien et de venger le drapeau français conspué, souillé, mis en lambeaux! La gloire des vieux temps leur fait cortége en Syrie, la poussière de nos aïeux s'anime

pour exciter leur marche, les tombeaux et les monuments prennent une voix pour les convier à une gloire nouvelle, et notre armée restera immobile! Non, non, cette pesante oisiveté doit finir. La politique française qui a fait la guerre d'Italie « contre le gré de l'Europe, » comme elle l'a proclamé elle-même, saura bien échapper au traité du 30 mars pour accomplir un devoir d'humanité, un devoir de tradition et d'influence séculaire, un devoir d'honneur envers notre pavillon méprisé. Je ne lui fais pas l'injure de supposer qu'elle puisse consentir au rappel de nos troupes de Syrie laissant derrière elles une immense agonie et la certitude d'une immense extermination.

L'Angleterre est une grande nation chez elle, et je l'admire dans la dignité de ses institutions; mais elle est exécrable dans ses moyens d'influence extérieure. Elle prend alors pour premier ministre le génie du mal que lui a révélé son poëte Milton, et pour ce génie tout est bon. L'Angleterre, implacable pour le pape et douce pour le sultan, mesure aux intérêts de son négoce les intérêts de la civilisation dans l'univers, et subordonne le progrès à ses passions. Elle frappe au loin la terre pour en faire sortir des révolutions, et spécule sur les déchirements des peuples. En Italie, elle donne des passeports aux ravageurs des États; en Syrie, repoussée par les Maronites dévoués à la France, elle fait appel à la race druse, race sans foi ni loi, la protége, demande pour elle de la puissance, et, n'obtenant rien du culte de la croix pour ses profits, se tourne vers le culte du Veau. L'Angleterre poursuit les Maronites coupables de fidélité religieuse et de fidélité traditionnelle, et caresse les Druses ravis de rencontrer un tel patronage. Comme l'élément chrétien en Syrie représente l'élément français, elle trouve son avantage dans l'amoindrissement et la destruction progressive de nos frères; si les races

chrétiennes disparaissaient de ces contrées, l'Angleterre aurait le champ libre; les Druses et les Turcs lui ouvriraient tous les chemins; Hakem et Mahomet deviendraient ses hommes d'affaires, et le Jourdain, l'Euphrate et le Tigre porteraient ses ballots. Comme l'Asie serait belle, et quel splendide rajeunissement pour les destinées d'outre-mer! Mais, grâce à Dieu, la France n'est pas encore effacée de la carte du monde.

Il y a une Syrie chrétienne, française par la foi et les souvenirs, et cette Syrie vivra! Elle vivra pour notre honneur et pour l'avenir de l'Orient. Elle vivra parce que l'âme de la France ne la désertera jamais, et parce qu'elle a des racines au fond même de notre patriotisme. Elle vivra parce qu'il n'est plus possible qu'on l'enchaîne au gouvernement turc qui a été son bourreau. *La Vérité sur la Syrie et l'expédition française* se dressera contre la Turquie comme un acte d'accusation devant lequel elle ne pourra que courber la tête. Cette complète révélation de la conspiration turque marquera la situation véritable d'un empire, misérable fardeau de la terre, et qui réserve pour le dernier jour ses plus redoutables fureurs.

J'ai souhaité, il y a déjà bien longtemps [1], qu'une domination chrétienne s'établisse d'Antioche à Gaza, des rives de la Méditerranée aux rives du Jourdain, et que ce pays sillonné de prodiges et de traces d'histoire soit arraché aux ténèbres et à la servitude; je n'ignore pas que la diplomatie jalouse trouvera de bonnes raisons pour reculer l'accomplissement d'un pareil vœu; mais la diplomatie a beau se mettre en travers, il faut que les destinées du genre humain s'achèvent. Sous quelque forme que se présentent les temps nouveaux qui vont commencer pour la Syrie, ces temps nouveaux seront la fin du gouvernement turc.

[1] *Histoire de Jérusalem*, chap. XXXIII.

Et toi, ô Liban! tu sortiras de ton deuil, et, si profondes que soient tes blessures, elles se fermeront. A l'abri des trahisons et des tyrannies, tu répareras tes maux, tu reprendras ta beauté et ta couronne, et tu goûteras une sécurité que tu ne connaissais plus. Montagne des Maronites, où les âmes sont pures comme les eaux murmurantes, fermes comme le rocher, antiques comme les cèdres, montagne où la cloche retentit comme une voix du ciel, garde toujours ta foi, garde toujours l'union de tes enfants. Je t'ai aimée depuis le jour où tu me fus douce et hospitalière, et je ne t'ai jamais oubliée; à trente ans d'intervalle, je t'ai revue avec les yeux et le cœur d'un autre, et j'ai souffert de ton martyre. O Liban catholique et français! reste avec les croyances qui aident à porter le poids des jours mauvais, reste avec le courage qui combat et avec l'espérance qui n'est jamais vaincue.

POUJOULAT.

15 mars 1861.

AVANT-PROPOS

Il y a vingt-cinq ans de cela : je partais de Toulon pour visiter l'Orient, ses fleuves historiques, ses ruines, pour étudier son génie, ses peuplades, dont les mœurs, les usages, les coutumes n'ont pas changé depuis Abraham et Jacob. Je partais avec toutes les ardeurs de la jeunesse et toutes ses illusions, illusions dont il ne faut pas trop médire, même à l'âge mûr, car ces douces fées aux ailes diaprées sont comme les consolantes compagnes du voyageur au désert.

Bien différente a été la mission que j'ai remplie à un quart de siècle de date. Plus n'a été question de rêves de jeunesse, de poétiques contemplations des mers, des paysages, des monuments antiques de l'Orient, ni même d'études sur les vieux croisés, dont l'historien des guerres de la croix m'avait chargé de suivre les traces dans l'Asie Mineure, en Mésopotamie, en Syrie, en Égypte.

Je suis allé en Syrie, en 1860, dans le but unique d'y étudier une situation nouvelle. Libre de tout engagement avec qui que ce soit au monde, n'obéissant qu'aux inspirations de ma conscience, à mon amour de la vérité, j'ai dit dans mes lettres, que j'offre humblement au public, ce que j'ai vu, ce que j'ai appris dans le Liban, aux rivages syriens, dans l'Anti-Liban, à Damas.

J'ai employé, autrefois, de longues années à écrire

l'histoire de l'empire ottoman, après l'avoir visité ; mon œuvre actuelle est une page ajoutée à cette histoire, page hideuse et sanglante !

Qu'on ne s'attende pas à trouver dans mes lettres, écrites au courant de la plume dans la cabane du Maronite, à l'ombre d'un arbre ou d'un rocher des montagnes, des plans nouveaux pour la réorganisation de ce magnifique Orient que le génie islamique a flétri ! Je m'en suis tenu à la connaissance des événements récemment accomplis, et j'ai cherché à les présenter dans leur vérité. Ces événements ne sont-ils pas assez éloquents, assez instructifs par eux-mêmes ? ne condamnent-ils pas à tout jamais le gouvernement turc ? C'est la conclusion de mon livre.

A l'avouer franchement, je crois bien que la diplomatie se soucie assez peu des projets hardis pour redonner à l'Orient, à la Syrie, leur splendeur passée. Il lui faut des coups de tonnerre pour la réveiller. Celui de 1860 ne lui suffira pas ! Il lui en faudra d'autres ! Elle les aura !

Ce sera au milieu de déchirements profonds, et à travers des fleuves de sang, que la diplomatie, poussée à bout, réglera les destinées des chrétiens d'Orient, qu'elle n'a, jusqu'ici, qu'inefficacement protégés.

Un moment terrifiée par la présence de nos troupes en Syrie, la rage musulmane n'a pas cessé de bouillonner dans les âmes que la jalousie et le fanatisme dévorent.

— Tristes restes des chrétiens décimés par la trahison et le fer des barbares, vous pouvez être encore livrés aux bourreaux de vos pères, de vos fils, de vos mères, de vos femmes, de vos filles, de vos amis !

Quelle perspective que la vôtre !

Et c'est un de vos amis les plus dévoués qui ose dérouler à vos yeux un lugubre avenir !

Puisse au moins mon cri d'alarme être entendu de ceux qui ont la mission et le devoir de vous sauver !

Je parle ici de l'Europe, car c'est sur elle seule désormais que retomberait la responsabilité de nouveaux malheurs !

Que l'Europe avise donc ! L'heure presse ! Les assassins aiguisent encore leurs poignards, et la torche de l'incendie n'a pas quitté leurs mains sanglantes !

C'est au milieu de ces perplexités terribles que la diplomatie a décidé que les soldats français ne pourront rester en Syrie que jusqu'au 5 juin prochain. J'en demande bien pardon à la diplomatie, mais rien ne me paraît moins praticable que des décisions de cette sorte. Comment admettre, en vérité, qu'une armée doive abandonner à jour fixe des populations dont elle est le seul espoir ? Mais qui donc pourrait venir dire que d'ici à quatre-vingts jours[1] la plus parfaite sécurité régnera en Syrie, et qu'à cette époque les Turcs et les Druses auront cessé de s'entendre pour voler et égorger les chrétiens ?

Quant à moi qui arrive de la Syrie, je l'avoue en toute franchise, je ne crois pas à l'exécution de cette décision diplomatique ! je ne crois pas qu'une armée française ait pu passer les mers pour protéger des populations qu'on assassine, et qu'elle les délaisse avant qu'on ait rien réglé pour assurer leur avenir ! Et je ne crois pas que cette armée quitte la Syrie sans avoir lavé les abominables outrages que le drapeau de la France y a reçus !

[1] La décision est du 14 mars.

Au moment où nos troupes allaient s'embarquer à Marseille, l'empereur des Français disait, à la face du monde : « Je ne vois pas comment résister à l'opinion publique de mon pays, qui ne comprendra jamais qu'on laisse impunis, non-seulement le meurtre des chrétiens, mais l'incendie de nos consulats, le *déchirement de notre drapeau*, le pillage des monastères qui étaient sous notre protection [1]. »

La parole impériale devra s'accomplir !

Certes, ce ne sera jamais dans les jugements des étrangers que nous chercherons une ligne de conduite pour notre pays ! L'opinion qui, en France (l'Empereur l'a proclamé lui-même), a voulu l'expédition de la Syrie, saurait dire, au besoin, ce qui nous reste à faire en ces régions. Il est impossible, toutefois, de méconnaître la vérité des paroles suivantes : « La France, qui a reçu et accepté ce mandat (l'expédition de Syrie), y a engagé son honneur militaire ; elle le compromettrait en laissant sa tâche inachevée ; les grandes puissances qui l'en ont investie se rendraient responsables des calamités qui pourraient en résulter et des difficultés bien plus grandes encore que de nouveaux conflits, trop faciles à prévoir, créeraient dans la politique générale [2]. »

B. POUJOULAT.

Paris, le 20 mars 1861.

[1] Lettre à M. de Persigny, datée de Saint-Cloud, le 29 juillet 1860.

[2] Lettre du prince Gortschakoff au prince Labanof-Rostovski, ambassadeur de Russie à Constantinople. (*Journal de Saint-Pétersbourg* du 12 (24) février 1861.)

LA VÉRITÉ
SUR LA SYRIE

LETTRE I

Départ de Marseille. — La moitié du 16e bataillon des chasseurs de Vincennes à bord du *Borysthène*. — Émotion produite à Malte par les nouvelles des massacres de la Syrie et l'arrivée de nos soldats dans le port de cette ville. — La Porte ottomane dégarnit la Syrie de troupes au mois de mai dernier. Pourquoi. — Mot d'un Anglais à bord du *Borysthène* au sujet de notre expédition de Syrie.

A bord du *Borysthène*, devant Malte, le 9 août 1860.

Le Borysthène, élégant paquebot de la compagnie des Messageries impériales, sur lequel je suis embarqué, aurait dû quitter Marseille le 5 août à neuf heures du matin. Une dépêche du gouvernement, arrivée dans cette ville dans la nuit du 4 au 5, a différé de vingt heures le départ du bateau. Nous ne sommes donc partis de Marseille que le lundi 6 août, à neuf heures du matin. Nous avons à bord cinq cents hommes du 16e bataillon des chasseurs de Vincennes à pied, commandé par le chef de bataillon Ardent du Pic. A ces cinq cents hommes il faut ajouter douze officiers de ce bataillon, le corps médical de l'armée, l'intendance et à peu près tout le service administratif de l'expédition. Le reste de ce bataillon, c'est-à-dire cinq cents hommes encore, sont partis de Marseille avec le bateau *l'Amérique* le 7 août.

Partis de Toulouse le dimanche au soir, les chasseurs arrivaient à Marseille le lundi à deux heures de la nuit, et à cinq heures du matin ils étaient tous embarqués sur *le Borysthène* avec armes et bagages.

Nos chasseurs ont pris place sur le pont. Ils sont enveloppés, la nuit, dans de très-bonnes couvertures, et, le jour, ils ne conservent guère que leur pantalon et quelquefois la chemise, car la chaleur que nous éprouvons depuis notre départ de Marseille est vraiment atroce. Les cabines sont des étuves dans lesquelles on ne respire pas. Ajoutez à cela une mer presque continuellement houleuse, l'affreux mal de mer qui en est la suite, et vous pourrez vous faire une idée du bonheur de notre navigation. Mais nos soldats affrontent cet insupportable ennui comme ils affrontent l'ennemi. Ils rient, tiennent de gais propos et, quand la nuit arrive, cinq cents voix chantent en chœur la chanson du troupier :

N'ayez pas peur du canon ;
C' n'est pas la mer à boire.
D' l'épaulette au troubadour
Y'*a* moins qu'on pourrait croire.
A d'autres peut-être un jour
Vous direz à votre tour :
Conscrits, l'arme au bras !
Marchez au pas !
Courez à la victoire !

J'ai assisté hier à un assez curieux dialogue entre deux troupiers. L'un d'eux, le cœur soulevé, était penché sur le bord du paquebot et payait son tribut à la mer. « Eh ben, mon vieux, lui dit le camarade resté vaillamment debout au milieu des sauts du bâtiment, tu regardes nager les requins ? je vas te chanter une chanson du pays pour te remonter le moral. — Remonte-moi l'estomac, cela vaudra mieux, » lui répond le jeune grognard.

Dans leurs rangs on entend prononcer les mots *Turc*, *Druse*, et ils voudraient bien *rosser d'importance ce vilain monde*. La discipline militaire s'observe à bord comme à terre : à sept heures, le clairon sonne le déjeuner avec du café ; à dix heures, le second repas ; à quatre heures, le dîner. Tous les jours ont lieu l'appel et la visite du médecin, qui heureusement n'a rien à faire, car la santé des hommes est jusqu'ici parfaite.

Un ordre supérieur a défendu de laisser les soldats descendre à Malte, et les officiers n'ont pu visiter la ville qu'en *habits bourgeois*. Cette mesure a été prudente. On m'a dit à Malte que dans cette ville qui, pendant deux siècles, a fait une si rude guerre aux Turcs, les récents massacres de Syrie ont produit la plus vive comme la plus douloureuse impression. Un Napolitain qui habite Malte depuis longtemps m'assurait que, si les soldats étaient descendus à terre, la population maltaise leur aurait fait une ovation. « Les prêtres, a-t-il ajouté, les auraient reconduits à bord avec des cierges allumés, en chantant des hymnes, ce qui aurait médiocrement plu à MM. les Anglais. »

On ne parle guère sur *le Borysthène* que des événements de Syrie. Chacun en comprend la gravité et les complications qui peuvent en sortir. Mais tout cela est à l'état de problème. Nous allons à la découverte de je ne sais quel avenir tout plein de tempêtes. De graves accusations pèsent sur le gouvernement turc. La conduite infâme de ses pachas en Syrie rappelle bien des choses : le 12 mai dernier, *le Borysthène* a reçu à son bord et transporté à Constantinople de nombreux soldats turcs qui étaient en Syrie depuis quelque temps. D'autres transports avaient eu lieu auparavant. Pourquoi dégarnir ce pays quand les premières lueurs de l'incendie s'y montraient déjà ? Ce départ des troupes ottomanes dans un pareil moment fut remarqué sur toute la côte syrienne ; on s'en plaignait tout haut, car on y voyait les premiers symptômes de quelque abominable guet-apens

On avait laissé en Syrie tout juste assez de soldats turcs pour se joindre aux Druses. Des enquêtes pourront peut-être aboutir à des révélations terribles.

Parmi les passagers du *Borysthène* se trouvent quelques Anglais. On rencontre partout cette nation cosmopolite. Nous avons un missionnaire anglican qui voyage avec sa femme et son enfant; il va à Beyrouth où il a fondé, je crois, une école. Nous avons aussi un Anglais, agent principal de la banque ottomane fondée par l'Angleterre à Constantinople; c'est un ami de Fuad-pacha qui vient d'être envoyé en Syrie. Notre passager est un homme instruit, un *gentleman* irréprochable, mais il ne paraît pas goûter beaucoup notre expédition. Il pense qu'en arrivant à Beyrouth Fuad-pacha pourrait bien nous demander ce que nous allons faire en Syrie. Nous verrons bien.

Le Borysthène vient de sortir du port de Malte. Nous voguons à pleines voiles et à pleine vapeur vers Alexandrie.

LETTRE II

Arrivée à Alexandrie. — Jeunes princesses maronites recueillies dans la maison des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. — Visite aux émirs maronites réfugiés à Alexandrie. — Les émirs à bord du *Borysthène*. — Les officiers français chez les lazaristes et chez les sœurs de charité à Alexandrie. — Le vaisseau anglais *le Victor-Emmanuel* à Jaffa. — Souvenirs d'histoire.

A bord du *Borysthène*, en mer, 13 août 1860, dix heures du soir.

Nous sommes arrivés le 12, à huit heures du soir, en vue d'Alexandrie. Les brisans semés çà et là dans le port de cette ville ne permettent jamais d'y entrer la nuit. Le 13, au lever du soleil, le pilote venait nous chercher, et quelques instants

après nous mouillions dans le port fondé par Alexandre. A sept heures du matin j'étais à terre. Passant devant une vaste maison bien construite, j'ai demandé ce que c'était; on m'a dit que c'était le couvent de nos lazaristes et j'y suis entré. M. Huriez, jeune lazariste plein d'esprit et de piété, m'a reçu en frère. Il a d'abord voulu me conduire à la maison des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, dont la direction est exclusivement réservée, vous le savez, aux lazaristes. Dans cette maison se trouvent en ce moment seize jeunes filles maronites appartenant à des familles princières du Liban. Elles ont de douze à dix-huit ans. Je les ai vues. Les unes pleurent leurs pères égorgés par les Druses, les autres leurs mères et leurs sœurs écartelées par les Turcs, après d'effrayants outrages. Ces jeunes filles sont belles et modestes. Leurs longs cheveux noirs tombent en nattes nombreuses sur leurs épaules; des milliers de petites pièces de monnaie d'or sont parsemées dans leur chevelure. Des bracelets entourent leurs bras blancs. C'est le couvent de Beyrouth, trop encombré, qui a envoyé ces belles et intéressantes créatures au couvent d'Alexandrie.

Voici ce qu'une de ces jeunes filles nous a raconté. J'ai écrit sous sa dictée : « Notre maison était brûlée, mon père et mes frères combattaient les Druses. Je descendais de la montagne avec ma mère : nous fuyions vers Beyrouth. Des Druses nous aperçoivent; ils nous tirent des coups de fusil. Ils nous crient qu'ils ne nous tueront pas si nous nous arrêtons. Nous les attendons au pied d'un rocher. Un chef druse demande à ma mère de lui donner de l'argent. Ma mère lui répond qu'elle n'en a pas, et c'était la vérité. — Ton argent est caché dans ton pantalon, lui dit le Druse. — Non, réplique ma mère; et pour t'en assurer, fouille-moi. — Je ne ferai pas cela, répond le brigand; je ne veux pas t'insulter, parce que tu es une femme. Va-t'en! — Et les Druses nous laissèrent en paix, et nous arrivons à Beyrouth, bénissant Dieu. »

« Mais les Druses respectent donc les femmes? ai-je demandé à la jeune fille; qui donc a outragé, assassiné les chrétiennes dans la montagne? — Ce sont les soldats turcs et d'autres musulmans, m'a répondu la Maronite; » elle a ajouté : « Toujours le Druse parle modestement aux femmes; mais les Turcs, oh! les Turcs, ce sont des monstres!» Elle a prononcé ces derniers mots avec une telle expression d'horreur qu'elle nous a fait frissonner.

Je n'ai pas le temps de faire aucune réflexion, ni même de relire ces pages écrites en courant et debout. Les faits m'inondent. Je les consigne à mesure qu'ils reviennent à mon souvenir. Ne cherchez donc ici que des faits, rien que des faits. Mais, je l'espère, ils auront leur éloquence.

Notre aimable et pieux compatriote, M. Huriez, m'avait offert de me conduire chez les émirs maronites réfugiés à Alexandrie, et auxquels le vice-roi a donné un palais. J'ai accepté avec empressement et le lazariste est venu me chercher à l'hôtel Abat, où je déjeunais avec les officiers des chasseurs. Ces messieurs m'ont exprimé le désir de venir avec moi chez les princes de la montagne, et, une heure après, nous galopions tous sur des ânes qui, en Égypte, sont plus anciens que les pyramides, dans les rues d'Alexandrie, sous un soleil dévorant. Nous avons trouvé les émirs maronites, leurs femmes et leurs enfants dans une vaste salle de l'ancien palais du pacha. Ils nous ont accueillis en poussant des cris de bonheur. Ils nous prenaient les mains, nous les baisaient. Ils nous font asseoir sur des nattes de palmier. Les narghiléhs, les pipes turques, le café, les sorbets, nous sont apportés. Les femmes, couvertes de bijoux, nous servent. L'une d'elles dit : « Dieu m'a pris mon petit enfant, l'autre jour, et mon cœur est bien déchiré; mais, aujourd'hui, en vous voyant, bons Français, il me semble que je suis consolée. »

Nos officiers étaient ravis, touchés de cet accueil oriental et

si bon. Il y avait là toute la famille de l'émir Assaad-Kadam-Chéab, qui se compose de sept fils et sept filles et de je ne sais combien d'enfants et de petits-enfants. Il y avait aussi les émirs Nassoud, Abdilamid, Sélim et Mel-Hem.

Le chef de la famille, le vénérable Assaad, n'était pas au palais lorsque nous y sommes arrivés ; il était chez le consul de France ; on est allé l'y chercher. Il est arrivé la figure rayonnante : « C'est le jour que le Seigneur a préparé ! réjouissons-nous ! bénissons Dieu ! » s'est-il écrié, en nous voyant assis au milieu de sa famille. Puis de grosses larmes ont roulé sur ses joues et sur ses épaisses moustaches grisonnantes. Il nous a pris la main à tous, et en portant ensuite la sienne à ses lèvres et sur son front. Tous les officiers ont écrit sur leur carnet les belles paroles avec lesquelles l'émir Assaad nous a salués ; l'un de ces messieurs a prié un fils du prince de les lui écrire en arabe, ce qui a été fait à l'instant.

Les Druses ont volé à l'émir Assaad sept mille hoques (14,000 livres) de cocons, six mille hoques de soie filée (12,000 livres) ; ses maisons sont détruites, ainsi que six fabriques de soie qui lui appartenaient. Toutes ses moissons ont été brûlées, et les arbres de ses terres abattus. Il ne reste plus à cette noble famille que les yeux pour pleurer. Nous frémissions tous d'horreur aux récits que les émirs et leurs femmes nous faisaient des atrocités commises par les Druses, et surtout par les Turcs dans le Liban. Ils accusent ouvertement les musulmans officiels de les avoir trahis, d'avoir voulu leur destruction. A leurs yeux, les Turcs sont bien plus coupables que les Druses.

Aujourd'hui, à trois heures moins un quart, au moment où *le Borysthène* chauffait pour faire route vers Jaffa, l'émir Assaad est venu à bord avec six de ses fils et quatre de ses gendres. Les officiers qui les avaient vus au palais dans la matinée les ont reçus avec des marques touchantes d'amitié.

Le chef de la famille a demandé à voir le chef des soldats de la France. On l'a conduit à M. Ardent du Pic, qui était sur le pont; il lui a pris la main, et lui a adressé de belles paroles que je n'ai pas entendues.

Cette famille avait excité l'intérêt chez tous les Français du bord. Un officier des chasseurs, s'adressant à l'émir Nassoud, élève du collége d'Entourah, lui a dit : « Comment avez-vous pu vous laisser écraser par les Druses sans vous défendre? » « Nous étions en guerre avec les Druses, a répondu l'émir Nassoud; ils étaient mieux armés que nous; mais enfin nous étions armés aussi. Kourschid-pacha, le gouverneur de Beyrouth, nous a demandé de faire la paix, et nous ne l'avons pas refusée, car la paix vaut mieux que la guerre; le pacha a voulu, pour garantie de cette paix, nos armes, nous les lui avons données. Puis il nous a dit que si, après cela, les Druses venaient nous attaquer, ce serait à lui, au gouvernement turc, qu'ils auraient affaire. Nous étions tranquilles; mais voilà que tout à coup, alors que nous étions sans défense, les Druses sont tombés sur nous, et les soldats de Kourschid-pacha, au lieu de nous venir en aide, se sont joints aux massacreurs! »

Il y avait dans cette voix, dans les gestes précipités du jeune émir, tant de feu, et en même temps tant de vérité, que personne, je crois, n'a pu mettre en doute l'exactitude de ses affirmations. Le prince Nassoud a dressé en règle, en plein soleil, et à bord d'un navire français, un acte d'accusation contre Kourschid-pacha.

Ma main tremble sous l'affreux roulis du *Borysthène;* il fait, dans le salon où je trace ces lignes, une suffocante chaleur. Tout le monde est sur le pont, je voudrais bien y être aussi; mais je veux tenir ces pages prêtes pour les jeter à la poste à mon arrivée à Beyrouth. Je ne les clorai point sans y ajouter quelques autres détails.

Quatre mille pauvres Maronites, hommes, femmes, enfants,

vieillards et deux mille Grecs catholiques de Syrie sont entassés à Alexandrie dans un hôpital abandonné. C'est là que le vice-roi les a recueillis, et c'est encore heureux. Il donne le pain et l'eau, mais voilà tout. Les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul leur portent chaque jour tout ce qu'elles peuvent, mais les ressources des saintes filles s'épuisent. Il serait bon qu'elles eussent leur part, qui est la part des pauvres, des aumônes recueillies en France pour les malheureux chrétiens du Liban. Il s'agit maintenant de transporter les pauvres réfugiés d'Alexandrie dans leur patrie; mais ils ne peuvent l'être que gratuitement, car ils n'ont plus rien. On m'a dit que la Russie s'était offerte pour transporter les Syriens : j'aimerais mieux que ce fût la France, car c'est la France qu'ils aiment surtout, c'est en elle qu'ils espèrent. La Syrie est une terre française.

En sortant de chez les émirs maronites, M. Huriez, le jeune et aimable lazariste dont je vous ai parlé, nous a tous conduits, toujours montés sur nos ânes harcelés par les petits Alexandrins *négros* qui les louent, dans son couvent. Nous avons trouvé dans une vaste salle les lazaristes, qui nous ont reçus les bras ouverts. Ils nous ont fait apporter d'excellents cigares, de la bière qu'ils font eux-mêmes, du vin d'or du Liban. Ils ont noblement traité nos officiers et ont bu avec nous à la santé de l'armée expéditionnaire; puis ils nous ont conduits chez les sœurs, que nous avons trouvées, au nombre de trente, réunies au parloir. Ces douces et saintes figures, auxquelles la cornette tant vénérée donne encore je ne sais quel caractère sacré, rayonnaient modestement en voyant ces nobles officiers français qui allaient venger en Syrie tant d'outrages faits aux femmes. L'attitude de nos jeunes officiers était parfaite en présence de ces sœurs de charité qu'ils ont vues tant de fois à l'œuvre dans les champs de la Crimée et de l'Italie. En prenant congé d'elles, la supérieure, la sœur Monsarat, a dit aux offi-

ciers : « Vous trouverez, messieurs, de nos sœurs à Beyrouth ; mais, s'il n'y en avait pas assez, et que vous eussiez des malades ou des blessés, appelez-nous et nous serons là. Vous le savez, a-t-elle ajouté avec un doux sourire qui avait quelque chose d'héroïque, vous le savez, les soldats ne nous font pas peur ! »

Nous nous sommes tous respectueusement inclinés devant ces admirables femmes, et nous les avons quittées en leur demandant de prier pour l'armée française.

La conspiration musulmane contre les chrétiens enveloppe l'Orient tout entier, et le foyer en est peut-être à Constantinople. Au Caire, un complot a été découvert ces jours-ci. Le vice-roi, Saïd-pacha, a fait pendre, sans forme de procès, quatorze des principaux meneurs. Trois mille fusils ont été découverts dans une mosquée d'Alexandrie. Depuis ce jour, les temples musulmans sont fermés, par ordre supérieur, pendant la nuit. Mais si le pacha d'Égypte veille avec énergie contre toute tentative de massacre pouvant atteindre les chrétiens, il y a autour de lui, dans son sérail, un parti *turc* qui est loin d'avoir ses bonnes inspirations. Pas plus loin que le 11 de ce mois, une personne que je ne puis pas nommer a été appelée au palais du vice-roi pour y donner des soins à un enfant malade ; le chef des eunuques lui a dit : « On dit que les Français vont venir en Syrie ; serait-ce vrai ? Se pourrait-il que le sultan ne fût plus maître chez lui ? Est-ce qu'il a besoin des *giaours* pour mettre l'ordre dans son empire ? » La personne à laquelle l'eunuque s'adressait n'a rien répondu, et ne pouvait rien répondre. Je vous cite seulement ce trait, comme emportant avec lui sa propre signification dans le moment présent.

En mer, à bord du *Borysthène*, le 15 août, dix heures du soir.

Le Borysthène a jeté l'ancre hier soir, à huit heures, dans la mauvaise rade de Jaffa. Nous y trouvons au mouillage un vaisseau anglais, *le Victor-Emmanuel*, commandé par M. Clifford. Il est là depuis dix-huit jours, tenant en respect les musulmans de Jaffa, qui, eux aussi, ont fait mine de se lever contre les chrétiens. Ce matin, au lever du soleil, Jaffa, avec sa physionomie toute mauresque, s'offre à nos regards. J'aperçois au loin les montagnes bleuâtres de la Judée que j'ai parcourues en pèlerin il y a vingt-trois ans, et que je regrette de ne pouvoir parcourir encore. Je descends à terre avec presque tous les officiers des chasseurs et quelques-uns des passagers. Nous allons au couvent des franciscains, qui nous donnent une douce hospitalité. Nous assistons à la messe du 15 août. Nous voyons s'approcher de la table sainte des hommes et des femmes arabes. Puis viennent les sœurs de Saint-Joseph, toutes Françaises. Elles ont là leur couvent.

A Jaffa, comme partout, la fermentation est grande dans les têtes musulmanes, et on pense que des troubles y auraient éclaté ces jours-ci sans la présence de la formidable citadelle britannique qui se balance noblement dans les eaux de l'antique Joppé.

Aujourd'hui, à quatre heures du soir, au moment où *le Borysthène* quittait la rade de Jaffa, *le Victor-Emmanuel* lui souhaitait bon vent et bon voyage par le grande voix de ses canons, et ses musiciens, réunis sur le pont, jouaient avec un incontestable à propos l'air : *Partant pour la Syrie*. Le capitaine Cliffort était sur le pont, entouré de ses officiers, et ces messieurs agitaient gracieusement leurs casquettes en nous voyant passer.

L'émotion était très-vive à bord du *Borysthène*, qui, tout en rendant aux Anglais, par des applaudissements unanimes et répétés, leur noble salut, leur criait : *Vive la reine Victoria!* Je le redis encore, nous avons tous été touchés et reconnaissants de la délicate courtoisie du *Victor-Emmanuel.*

Les mers que nous traversons en ce moment sont toutes resplendissantes de souvenirs historiques : ce sont des souvenirs français. Là, dans cette Judée dont nous avons salué ce matin les collines sacrées, des épées françaises fondèrent un empire qui dura cent ans, et les pierres de cette merveilleuse contrée parlent encore de notre gloire. Qu'étaient donc venus faire en Orient nos vieux croisés? Tout simplement ce que va y faire l'armée expéditionnaire de 1860 : la guerre à la barbarie musulmane. Qu'on ne s'y trompe donc pas, les soldats français que nous avons à bord sont aussi des croisés. La pensée qui poussait l'Occident vers l'Orient au moyen âge n'était pas différente de celle qui l'y pousse encore aujourd'hui : le refoulement de l'islamisme dans les déserts, d'où il n'aurait jamais dû sortir. Que les gouvernements de l'Europe s'entendent donc dans les graves événements qui se préparent en Orient! Comment pourrions-nous voir encore des nations chrétiennes se déchirer entre elles, et le tout, pour empêcher l'écroulement de l'empire des Turcs?

Nous arriverons, si Dieu veut, demain matin à Beyrouth. Le bateau qui fait le service postal en partira bien vite; mais je vous écrirai, ne fût-ce que quelques mots.

LETTRE III

Aspect de la rade de Beyrouth. — Fuad-pacha à Damas.

Beyrouth, le 16 août.

Le Borysthène arrive dans la rade de Beyrouth à six heures du matin. Trente navires de guerre, appartenant aux principales nations européennes et trois vaisseaux turcs sont mouillés dans cette rade. Je descends à terre et je vous écris ces lignes rapides (car le paquebot-poste va partir), entouré de personnes bien informées sur l'état des choses en Syrie, et surtout à Damas. Je vous donnerai un peu plus tard les lamentables détails sur Damas. En attendant, voici ce qui se passe. L'infâme Achmet-pacha, l'auteur principal de toutès les atrocités commises dans cette ville, a été envoyé à Constantinople, où il a été dégradé et de là renvoyé à Damas, les poings liés. C'est là qu'il doit recevoir son châtiment, car là est le théâtre de ses crimes. Quel sera ce châtiment? je ne le sais pas, mais je doute qu'il soit à la hauteur de ses forfaits. Fuad-pacha est à Damas depuis vingt jours. Voici ce qu'il y a fait : il a fait arrêter quinze cents musulmans, parmi lesquels figurent des personnages importants de cette ville. Il a nommé diverses commissions chargées de rechercher les vrais coupables. Ces commissions ont fonctionné. Elles ont présenté à Fuad-pacha des listes de coupables; mais ceux-ci, mis en présence de ces accusations nominatives, ont formellement nié les actes qu'on leur imputait. Mais quel nombre de noms figurait sur ces listes?

Deux cents à peine, tandis qu'il y a au moins quarante mille

musulmans qui ont trempé leurs mains dans le sang chrétien. Un homme véridique, qui arrive de Damas, me dit : « Il n'y en a pas un sur ces quarante mille qui n'ait pas tué, sans compter les Druses et les Bédouins du désert qui faisaient cause commune avec les égorgeurs damasquins. » Comment veut-on que justice soit rendue, si cette justice est livrée aux mains turques? Mais l'affaire commence, et nous espérons bien que l'Europe chrétienne se chargera elle-même de venger tant d'iniquités, et de faire luire sa justice dans les pays où nous sommes. La raillerie des assassins de Damas vient s'ajouter à leur acte d'extermination et de brigandage. Fuad-pacha a exigé d'eux la restitution des richesses de toute nature qu'ils ont volées aux chrétiens. Qu'ont fait les Damasquins? Ils ont gardé chez eux les bijoux, les vêtements, les objets mobiliers qu'ils ont rapinés à nos malheureux frères, et ils les ont remplacés par de sales guenilles dont ils ne se servaient plus eux-mêmes. Mais enfin les chrétiens dépouillés et restés debout au milieu de leurs frères morts avaient besoin de quelques meubles, de matelas, par exemple; qu'a fait la justice turque, même la justice de Fuad-pacha? Elle a fait estimer *par des musulmans* des matelas en lambeaux comme s'ils étaient neufs : soixante piastres; or, ils n'en valaient pas dix. Mais que voulez-vous? au moment de la liquidation ce sera autant de gagné sur ce qui est si légitimement dû aux veuves et aux orphelins. Mgr Jacques el Halieni, évêque grec catholique de Damas, paraît convaincu que Fuad-pacha, soit qu'il ne puisse pas maîtriser la situation qui, il faut bien en convenir, est atroce; soit, enfin, qu'il subisse déjà lui-même cette terrible influence islamique dont Damas est le foyer, semble déjà ne plus montrer la même énergie qu'il a déployée au début de sa mission. Tout cela prouve la nécessité absolue de l'intervention de l'Europe chrétienne dans la justice à rendre et dans les répressions à exercer.

Voici des choses odieuses que Fuad-pacha laisse faire, ou bien qu'il ne peut pas empêcher d'accomplir : 1° il avait ordonné à tous les pillards de rapporter dans une salle de son palais les objets appartenant aux chrétiens. C'était, selon la manière turque, un moyen de mettre la main sur les coupables et de les emprisonner. Mais les voleurs, avertis du stratagème, ont jeté les objets mobiliers des chrétiens dans les canaux du Barada qui arrosent les jardins de Damas, et ces objets sont ainsi perdus. 2° Les objets mobiliers en boiserie servent à chauffer les bains. 3° Des juifs intrigants, qui brocantent au milieu des désastres, achètent à vil prix des bijoux d'or et d'argent volés aux chrétiens, et, pour en faire disparaître toute trace, les mettent à la fonte. L'un de ces juifs s'appelle Jacob Thaouil; il faut que son nom soit connu; car il y a lieu d'espérer qu'il sera appelé dans les futures enquêtes. 4° Un chrétien de Damas, ayant appris que le coffret qui renfermait les bijoux de sa femme et son or se trouvait chez le juif Jacob Thaouil, est allé le réclamer. L'israélite lui a poliment répondu que ce coffret lui avait été apporté par un musulman, qui le lui offrait en vente comme lui appartenant en propre. Jacob hésitait d'en faire l'acquisition; mais le musulman, lui mettant le pistolet sur la gorge, lui a dit : « Accepte le dépôt ou je te brûle... » Il est toujours là chez le juif.

Trois caravanes ont amené à Beyrouth depuis quatre jours environ dix mille chrétiens, sans pain et sans asile. Il est à remarquer que Fuad-pacha ne voulait pas les laisser partir. On me dit que M. Outrey, notre consul à Damas, a insisté pour cette évacuation; cela ferait assez supposer qu'une bonne correction se prépare pour les massacreurs damasquins. Elle ne serait, hélas! que trop méritée.

Je puis vous donner la certitude pour ce qui concerne les Druses qu'ils ont envoyé chez leurs frères du Haouran des trésors considérables volés aux Maronites. Quant aux ravages

des idolâtres dans la montagne, ils se poursuivent en détail, après s'être exercés en masse. Les mûriers continuent à être coupés et les églises brûlées. Enfin, notre armée est là. Le paquebot *l'Amérique* arrive avec 1,800 hommes, parmi lesquels se trouve le complément du 16e bataillon des chasseurs de Vincennes que nous avions à bord du *Borysthène*.

Il est deux heures après midi ; le débarquement de nos troupes ne s'est pas encore effectué.

LETTRE IV

Débarquement de nos troupes à Beyrouth. — Enthousiasme contenu de la population chrétienne à l'aspect de nos soldats. — Spectacle navrant des veuves et des orphelins de Déir-el-Kamar recevant des secours dans la maison des missionnaires jésuites. — Visite des chefs maronites au général de Beaufort.

Beyrouth, le 17 août 1860.

Je vous ai dit dans ma lettre d'hier que le paquebot *l'Amérique* était arrivé presqu'en même temps que nous dans la rade de Beyrouth.

Il avait à son bord le général commandant l'expédition et son état-major ; de plus, le restant du 16e bataillon des chasseurs de Vincennes, une compagnie du génie composée de cent cinquante hommes et trois compagnies du 5e de ligne. Le débarquement des troupes et des chevaux, commencé hier à une heure après midi, a été terminé à quatre heures. Les canots des navires appartenant aux diverses nations européennes ont été mis à la disposition de l'amiral Jehenne, et c'est avec ces canots que le débarquement s'est effectué sans aucun ac-

cident. Nos dix-huit cents hommes environ ont d'abord campé sur la plage, en dehors de la ville, sous un soleil de feu. A six heures du soir ils se sont mis en marche pour se rendre, en contournant la ville, à la forêt des Pins qui avait été choisie pour lieu de campement.

Cette marche de la plage aux Pins, marche d'une heure et demie, a été pénible. Le visage des soldats chargés de leurs sacs et de leurs fusils ruisselait de sueur. La fatigue, jointe à une horrible chaleur, les accablait. Leur route vers Marseille, leurs douze jours de navigation avaient éprouvé leurs forces. Mais combien les sympathies dont ils ont été l'objet, combien le touchant spectacle qui s'est offert à leurs yeux ont dû les dédommager de leurs souffrances heureusement passagères ! Une foule immense bordait les chemins par lesquels ils passaient, et cette foule était chrétienne. Les musulmans s'y montraient en bien petit nombre ; leur physionomie sombre, passablement abattue, formait un frappant contraste avec la physionomie rayonnante des chrétiens. Mais ces pauvres gens n'osaient prononcer aucun mot, proférer aucun cri ; ils étouffaient dans leurs cœurs les sentiments d'amour et de confiance. Des centaines de femmes se cachaient derrière les buissons, afin de n'être pas vues des Turcs, et là, avançant leurs têtes à demi voilées à travers les agnus castus, elles faisaient des signes de croix pour faire voir qu'elles étaient chrétiennes ; elles portaient leurs mains sur leur cœur, élevaient leurs yeux pleins de larmes vers le ciel, pour le remercier de leur avoir envoyé des libérateurs. Les mêmes gestes, les mêmes signes de bonheur et de reconnaissance se montraient chez les hommes.

Dans ma visite aux officiers campés aux Pins, presque tous ces messieurs me disaient que ce spectacle de l'enthousiasme contenu ou plutôt violemment comprimé des chrétiens de Beyrouth les avait profondément émus. Je ne dois pas oublier

de vous dire qu'un peloton de douze soldats turcs, dont l'allure lourde contrastait avec l'air martial de nos troupiers et leur fière démarche, malgré leurs fatigues, précédait l'armée française dans sa route vers les Pins. L'autorité militaire avait joint à ces soldats turcs le corps musical de l'armée ottomane en garnison à Beyrouth. Cette musique jouait alternativement avec les clairons de l'armée française. Je dois vous dire que cette galanterie turque a laissé les esprits assez indifférents, tant l'opinion publique continue à accuser les musulmans officiels d'avoir trempé dans les crimes du Liban et de Damas. Les chrétiens y ont pu voir une politesse forcée, et les Turcs un scandale des vrais croyants; des soldats de l'islam servant de guides dans leur propre pays aux *chiens de chrétiens* armés venant ici pour châtier les bourreaux des *giaours!* n'est-ce pas le renversement de toute chose au monde? Il faut convenir que la position du gouvernement turc est passablement embarrassante à l'heure qu'il est; mais c'est une position qu'il s'est créée lui-même. La complicité turque dans les horreurs commises dans ce pays n'est plus un doute pour personne; j'espère pouvoir vous envoyer à ce sujet des preuves irréfutables.

Je viens d'être témoin d'un spectacle qui m'a arraché des larmes. Plus de mille pauvres créatures humaines, femmes âgées, femmes jeunes, enfants, jeunes filles se pressaient il n'y a qu'un instant dans la cour et dans les longs corridors du couvent des pères jésuites : ce sont des gens de Déir-el-Kamar. Il n'y a point d'hommes dans cette foule qui souffre les tortures de la faim, et peu d'enfants mâles : les Druses et les musulmans, les soldats turcs surtout, les ont à peu près tous égorgés. Ce calcul d'extermination devait aboutir à l'extinction de la race chrétienne en Syrie. Les malheureuses chrétiennes de Déir-el-Kamar défilaient une à une, leur corps dévasté par la faim, la figure hâve, devant le R. P. Monnier qui leur distri-

buait deux sacs de farine et trois sacs de biscuits que lui a envoyés ce matin M. Canaris, consul de Grèce à Beyrouth. Toutes ont pu recevoir quelque chose pour calmer leur faim.

A mesure que les femmes ou les jeunes filles se présentaient pour recevoir leur part de pain ou de farine, le R. P. Monnier les interrogeait sur les malheurs qu'elles avaient éprouvés, et j'ai écrit ainsi les noms des familles chrétiennes de Déir-el-Kamar qui ont été décimées ou détruites par les yatagans des Druses ou les baïonnettes des soldats turcs. Une mère a vu mourir sous ses yeux six de ses enfants, dont l'aîné avait vingt ans, le plus jeune vingt mois; son mari a été mis en pièces par les assassins. Une autre mère a vu quatre de ses filles enlevées par les soldats turcs, outragées sous ses yeux dans la maison paternelle, puis vendues aux Kurdes du désert pour quelques piastres. Voici une belle Maronite de seize ans qui pleure toujours, toujours, me dit le distributeur des aumônes. Elle avait quatre frères, dont le plus jeune avait trois ans; les Druses les ont décapités tous les quatre, et les genoux de leur sœur servaient de billot aux bourreaux de sa famille. Sa mère et son père sont morts aussi. Elle est seule, seule dans le monde. Sa raison s'était égarée dans les remiers jours qui suivirent les horribles scènes dont elle avait été le témoin; elle l'a recouvrée aujourd'hui comme pour mesurer dans d'inexprimables angoisses toute l'étendue de son malheur. La femme de Joseph-el-Riah raconte ceci : « Mon fils unique avait cherché un refuge dans la maison du caïmacan pendant que les Druses tuaient tout à Déir-el-Kamar; le caïmacan l'avait pris sous sa protection, comme il avait pris aussi d'autres chrétiens. Les Druses se présentent devant son palais; le caïmacan leur en ouvre les portes, et la boucherie commence, et mon fils est égorgé comme les autres! » Le nom de ce caïmacan ou gouverneur turc de Déir-el-Kamar doit être livré à l'exécration : c'est Schakef-effendi. On dit que ce misérable est maintenant en prison.

On attend à Beyrouth, avec une vive anxiété, une caravane d'émigrés chrétiens de Damas; elle n'est escortée que par quelques Algériens d'Abd-el-Kader. On craint que les Druses, que la rage enflamme depuis l'arrivée des soldats français en Syrie, ne se jettent sur cette caravane, composée en majeure partie de femmes et d'enfants, et que quelque effroyable tuerie ne se renouvelle encore. On avait dit que de nombreux Druses avaient fui de l'autre côté du Liban; il paraît qu'il n'en est rien, du moins jusqu'à cette heure; ils continuent à détruire. Les routes sont interceptées par eux. Il serait impossible d'aller de Beyrouth à Saïda (Sidon) par terre, si on n'était pas armé et surtout fortement escorté.

Le R. P. Monnier me communique la lettre suivante que lui écrit un des pères de Saïda : « Les Druses se montrent toujours ivres de pillage et de cruauté. Il y a deux jours (la lettre porte la date du 12 août 1860), qu'ayant vu une femme de Beittedin, ils voulurent la forcer de leur indiquer les cachettes où était renfermé son argent; elle ne put leur montrer que quelques mauvaises caisses renfermant des objets de ménage de peu de valeur. Ils lui demandèrent des bijoux : elle répondit qu'elle n'en avait pas. Alors les Druses attachèrent cette femme à la queue d'un cheval jusqu'à ce qu'elle avortât (elle était enceinte) et mourût toute déchirée. L'armée française va arriver, nous assure-t-on. Oh! qu'elle vienne, et qu'il soit mis fin à tant d'horreurs ! »

Beyrouth, 18 août, deux heures après midi.

Aujourd'hui, à une heure, les principaux émirs et cheiks de la montagne, vêtus de leurs plus beaux habits et portant leurs armes les plus riches, se sont présentés, au nombre de cinquante, au général de Beaufort-d'Hautpoul. Ils lui ont adressé,

en français, le discours suivant, qui m'est communiqué à l'instant :

« Général,

« Les principaux représentants de la nation maronite viennent vous offrir leurs hommages, leurs respects et vous souhaiter la bienvenue à vous et à vos vaillantes troupes ! Vous le savez, général, depuis des siècles la France nous a pris sous sa puissante protection. On nous appelle les *Français du Liban,* et on a raison ; car si nous ne sommes pas Français d'origine, nous le sommes par le cœur et les croyances. Nos bras et nos cœurs sont à vous : trop heureux si vous pouviez disposer de nous comme de vos propres soldats ! »

Ce petit discours est l'œuvre de Joseph Kharam. Il a été prononcé par le jeune émir Mansour, qui a fait son éducation à Paris. Le général a reçu la députation maronite avec une grande bienveillance. Un de ses aides de camp a pris le discours, sur l'ordre du chef de l'armée. Le général a exhorté les Maronites à la paix, à la tranquillité. Il ne s'est pas expliqué sur l'offre que les chefs montagnards lui faisaient de se mettre à sa disposition dans les opérations militaires qui pourraient avoir lieu contre les ennemis des chrétiens. En prenant congé du général, le brave Joseph Kharam, qui serait facilement l'homme de la situation, pour peu que les événements le voulussent, lui a demandé la permission de revenir le voir afin de lui raconter en détail le véritable état des choses dans la Syrie. M. de Beaufort lui a répondu qu'il le reverrait volontiers et qu'il l'entendrait avec plaisir. Voilà quel a été le caractère de cette visite, qui a fait, dit-on, une vive impression à Beyrouth.

LETTRE V

La maison des missionnaires jésuites à Beyrouth. — Faux bruits d'une attaque des Druses contre les soldats français. — Services que les jésuites et les lazaristes rendent à la civilisation, à la légitime influence de la France en Syrie. — Akmed-pacha, nouveau gouverneur de Beyrouth. — Arrivée dans cette ville de nouveaux soldats français. — Joseph Kharam et les Anglais. — Exécutions à Damas, ordonnées par Fuad-pacha.

Beyrouth, 18 août 1860.

La maison des jésuites à Beyrouth offre en ce moment un spectacle triste et curieux à la fois. La cour qui l'environne, plantée de lilas de Perse, est encombrée de plus de trois mille femmes et enfants marouites, dont les soutiens naturels ont été égorgés. Pendant le jour, ils se groupent sous les arbres pour se garantir des ardeurs du soleil, car la chaleur en ce moment est véritablement accablante, même pour les gens du pays. La nuit, ils se couchent pêle-mêle sur le sol nu, la plupart n'ayant pas même une natte pour l'étendre sur la terre. Le lait des mères est tari dans leur sein, les enfants meurent de faim ou d'inanition par dizaines. Donnez, donnez encore, cœurs généreux de la France ! donnez, car les besoins sont immenses, incalculables ! Ces pauvres victimes d'une guerre d'extermination dans laquelle a été reconnu la main des agents de la Porte ottomane, sont dignes de tout intérêt, de toute compassion. L'exagération du mal qui a été fait est impossible. On restera toujours en deçà de la vérité dans les peintures qu'on pourra faire de tous ces malheurs. Il y a là des pertes irréparables, des familles qui ne pourront plus se reconstituer, et tous les coupables ne sont par parmi les Druses ! Il existe des documents accusateurs dont on fera usage au besoin. Il faut aupa-

ravant attendre ce que l'on fera pour venger les victimes, pour rendre justice à la veuve et à l'orphelin.

Il se fait régulièrement tous les jours dans la maison des jésuites, comme dans la maison des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, vers les quatre heures du soir, une distribution de pain à tous les pauvres qui se présentent; en outre, il y a plusieurs distributions partielles : on y donne du riz, de la farine, de l'argent provenant des souscriptions ouvertes en France et en Grèce. Il arrive aussi des sommes particulières aux jésuites. J'a vu ce matin un officier de notre marine militaire remettre six cents francs au P. Monnier. Ils étaient envoyés par le rédacteur en chef de *l'Union franc-comtoise*, avec la condition qu'ils seraient distribués par les mains des pères jésuites aux malheureux réfugiés à Saïda, où la charité du P. Rousseau s'est particulièrement déployée avec une si persévérante grandeur.

Je disais tout à l'heure que la maison des jésuites de Beyrouth offrait, en ce moment, un spectacle curieux et triste. Le côté triste, je viens de vous l'indiquer; le côté curieux, c'est un va-et-vient perpétuel des chefs maronites, des chefs grecs catholiques, d'officiers de notre marine, d'officiers de notre armée de terre et de nos soldats, des voyageurs français. La maison ne désemplit pas depuis six heures du matin jusqu'à dix heures du soir, heure réglementaire à laquelle il faut bien se retirer, car il n'y a plus alors ni lumière, ni bruit, ni parole dans la maison.

Les pères reçoivent tout le monde je ne dirai pas avec bonté, ce serait trop peu dire, mais avec bonheur, généreusement; tout ce qui accompagne les accessoires fort bons, je vous assure, dans les réceptions orientales, y est largement et noblement donné. C'est une maison de Dieu et une maison française. Les pères donnent d'excellents conseils hygiéniques à ceux qui arrivent pour la première fois en Syrie, et il faut les suivre si

on ne veut pas s'exposer à des maladies qui pourraient facilement devenir dangereuses. Ils mettent aussi les nouveaux venus en garde contre les fausses nouvelles. Je ne dirai point que la maison des pères est une sorte de bourse où toutes les nouvelles arrivent, mais un lieu où elles sont examinées, rectifiées, pesées à leur juste valeur. Les pères trouvent qu'il est bon de faire subir quelque quarantaine à certains bruits de la ville ou de la montagne.

Il en est descendu un ce matin du Liban qu'on a pris d'abord en certaine considération. Une femme chrétienne, arrivée à Beyrouth, a annoncé qu'il y avait eu dans la montagne une nombreuse réunion de chefs druses, et qu'ils y avaient décidé de venir attaquer la nuit les soldats français dans leur camp des Pins. Deux chrétiens auxquels cette femme s'était adressée sont venus annoncer cette nouvelle au couvent. M. Cubert, lieutenant de vaisseau à bord du *Donawert*, se trouvait en ce moment chez les jésuites ; il est allé chez le général commandant l'armée expéditionnaire, emmenant avec lui les deux hommes. M. de Beaufort-d'Hautpoul a vivement remercié M. Cubert de sa démarche ; il avait pris d'ailleurs ses précautions. Des hommes sûrs, parsemés dans le pays des Druses, surveillent les mouvements de ces bandits ; le général a fait demander au *Donawert* des provisions de cartouches, et ce soir une compagnie de chasseurs de Vincennes est en embuscade sur la route de Damas.

Vous ne sauriez vous figurer la joie qui a éclaté sur tous les visages chrétiens lorsque la nouvelle d'une attaque des Druses nous est arrivée. Nos soldats faisaient entendre les paroles les plus pittoresques et les plus énergiques à ce sujet ; les officiers se frottaient les mains. Les chefs maronites, qui souffrent de leur inaction en ce moment, posaient leurs larges mains sur la garde de leurs grands sabres recourbés avec une expression indicible de bonheur. Cela se comprend bien. Une bonne

frottée aux Druses, selon le mot des troupiers, après qu'ils auraient eux-mêmes attaqué l'armée française, simplifierait singulièrement la question syrienne que la diplomatie voudrait bien, je crois, replâtrer et non résoudre. Il y a bien des projets d'arrangement qui circulent; je ne vous en parlerai pas aujourd'hui. Ce qu'il y a de plus vrai, c'est que tout le monde à Beyrouth, excepté, bien entendu, les musulmans et leurs amis que l'Europe connaît, désirerait une vigoureuse apparition de notre armée dans le pays des Druses et à Damas.

Les chrétiens de Syrie, les catholiques surtout, qui s'y trouvent en majorité, sont à nous corps et âme. Les deux congrégations religieuses, les lazaristes et les jésuites, depuis si longtemps établies dans ce pays, ont puissamment contribué, dans ces derniers temps, à étendre, à fortifier notre influence en Syrie. Leurs écoles, leurs colléges, sont remplis d'enfants chrétiens. L'enseignement de la langue française figure en tête du programme de leurs études. Les générations chrétiennes de douze à trente ans savent le français à Beyrouth, et ce sont les lazaristes et les jésuites qui leur ont appris notre langue, en leur apprenant en même temps à aimer, à respecter, à admirer la France. Comment veut-on que tant d'éléments catholiques et français n'aboutissent pas, tôt ou tard, au triomphe définitif de la civilisation européenne en Syrie? Mais il faut pour cela (et c'est la moindre des choses) que des moyens soient pris pour que les horreurs dont l'Europe a été épouvantée et indignée ne se renouvellent plus. Attendons les événements.

Des troupes turques (au nombre de 800 environ) sont débarquées hier à Beyrouth, venant de Constantinople. Le navire qui les avait apportées avait à son bord le nouveau gouverneur de Beyrouth, Akmed-pacha, qui était à Smyrne, où il est regretté. Cet Akmed-pacha, une des perles de l'empire ottoman, est resté Turc, quoi qu'il fasse. Voici un trait de lui, peu connu

en Europe, mais qui n'est pas ignoré des officiers de notre marine. Le 17 octobre 1854, à l'attaque de Sébastopol, les vaisseaux français et anglais, agissant de concert, perdent un assez grand nombre d'hommes. Akmed-pacha, alors amiral, était là sur son vaisseau, que les boulets russes n'atteignaient pas. Désolé de ne voir aucun mort autour de lui, il imaginait de faire pendre trente hommes placés sous ses ordres, pour ne pas rester en arrière des pertes essuyées par les vaisseaux alliés. L'exécution allait commencer, lorsque des officiers européens, avertis à temps, arrêtent le capitain-pacha dans son élan de générosité toute turque. « C'est de la *turquerie* toute pure, » me disait l'officier de marine témoin oculaire de ce fait. Enfin, espérons que cet Akmed-pacha, qui avait montré tant d'empressement à faire pendre des innocents en Crimée en 1854, saura punir les coupables en Syrie en 1860.

Beyrouth, 20 août 1860.

Le paquebot *le Simois* est arrivé hier soir en rade. *Le Mogador* y a jeté l'ancre ce matin. Les deux bateaux ont apporté environ quinze mille hommes de toutes armes. Le débarquement s'est effectué dans les meilleures conditions, et les soldats sont allés s'installer aux Pins où le campement est établi.

Je ne dois pas passer sous silence une scène assez grave qui a eu pour théâtre le voisinage de notre maison consulaire. Comme, au premier défilé, une grande foule de chrétiens, parmi lesquels se trouvaient quelques musulmans, se montraient sur le passage de nos troupes et leur témoignaient par des gestes expressifs leur joie et leur bonheur, un chrétien, se tournant vers un musulman, lui dit : « Eh bien! que dis-tu de ces soldats de la France? — Je dis que ce sont des chiens! a répondu le mahométan. — C'est toi qui es un chien! a répliqué

le chrétien. » Un attroupement s'est formé. Des Turcs sont tombés sur les chrétiens à coups de bâton. Les kawas (gendarmes) du consulat n'ont pas pu ou n'ont pas voulu rétablir l'ordre. On a entendu un Turc crier : « L'heure est venue! finissons avec les chiens de chrétiens! » Grâce à la présence de notre consul, des gens de la police musulmane ont arrêté une dizaine de musulmans les plus exaltés, et les ont conduits en prison.

Tout cela peut vous donner une idée de la fermentation des esprits à Beyrouth.

---

21 août 1860, onze heures du matin.

Deux nouveaux bateaux à vapeur français entrent en rade avec des troupes.

---

22 août.

J'ai une assez bonne nouvelle à vous annoncer. Je dis assez bonne nouvelle, car ce que je vais vous apprendre ne satisfait pas également tous les esprits à Beyrouth. Beaucoup de personnes auraient désiré que Joseph Kharam, si populaire aujourd'hui parmi les chrétiens de Syrie, eût été mis à la tête de quelques centaines de guerriers maronites au service de notre armée expéditionnaire. Cela n'a pas été. La chose était-elle possible? Oui et non. Oui, si notre armée eût pu agir directement contre les égorgeurs et les incendiaires; non, s'il est vrai, comme on le dit, que nous ne venons pas ici pour affaiblir l'empire turc, mais bien pour le fortifier! Il paraît que ce sont les mots consacrés et adoptés par la diplomatie européenne.

Quoi qu'il en soit, voici le fait : Joseph Karam a été chargé

par Akmed-pacha, le nouveau gouverneur de Beyrouth, de former un corps de deux cents cavaliers maronites choisis par lui, et subventionnés par la Sublime-Porte. L'office de ces deux cents cavaliers sera de faire la police depuis Beyrouth jusqu'à Tripoli. Les populations qui vivent sur cette partie du littoral des mers syriennes sont presque entièrement chrétiennes; on aurait mieux aimé que la surveillance de Joseph Kharam s'exerçât sur des populations musulmanes. Mais enfin la chose est ainsi. Joseph a accepté cette mission non sans hésitation; il n'a cédé qu'à la prière, presque à l'ordre de notre consul; mais son acceptation, il l'a formellement déclaré, n'est que temporaire. C'est le commencement d'un pouvoir plus étendu : tout le monde l'espère. Il y a d'ailleurs, ici, une remarque à faire : pour la première fois, depuis la conquête ottomane, on va voir des chrétiens armés et officiellement chargés du maintien de l'ordre au sein de l'islamisme.

Je dois ajouter que dans la plaine de Balbek, et sur la route de Damas, sept cents cavaliers musulmans remplissent, depuis l'administration de Kurchid-pacha, la charge que les cavaliers maronites vont remplir dans le pays qui s'étend depuis Beyrouth jusqu'à Tripoli. Le chef des cavaliers musulmans dont il est ici question s'appelle Saïd-Ahmed; il est Kurde; on l'accuse d'avoir, le premier, mis le feu au couvent des jésuites à Zahlé, et de n'avoir pas empêché, quand il l'aurait pu, le meurtre du père Bilottet. Espérons que Fuad-pacha sera informé de tous ces faits et qu'il en fera bonne justice.

Il faut bien que je vous dise quelques mots de Joseph Kharam, dont le nom a déjà retenti en Europe. Il appartient à une famille ancienne et riche du Liban, dans laquelle le gouvernement du village d'Éden est héréditaire. Joseph, quoiqu'il soit le plus jeune de tous ses frères, en est gouverneur depuis quinze ans, c'est-à-dire depuis la mort de son père. Il a hérité de la maison patrimoniale, dans son beau village d'Éden, près

des cèdres de Salomon. Il vit là avec sa vieille mère, qu'il entoure de soins et de respects. Il a aujourd'hui trente-sept ans. Il est grand et fort. Il a de la tenue, de la gravité, et, avec cela, une grande douceur de physionomie, qu'il doit sans doute aux sentiments chrétiens dont il est vivement pénétré. Il doit particulièrement sa bonne éducation à M. le lazariste Amayah, si plein de science et de piété. L'instruction de Joseph Kharam est suffisante. Il parle correctement le français. Il est brave, vertueux. C'est un catholique convaincu, et il aime passionnément la France. Je l'ai vu verser des larmes de bonheur en voyant défiler nos héroïques soldats. Les officiers de notre marine et les officiers de notre armée de terre connaissent tous Joseph Kharam; ils l'aiment, ils l'estiment. Ce jeune homme est un type, un caractère. Secondé par les événements, il pourrait, je le crois, jouer un grand rôle. Ce rôle aurait pu commencer dès maintenant, à Beyrouth même, si on eût jugé à propos de l'y laisser. On l'en éloigne : je ne dirai pas si on a bien ou mal fait.

Joseph Kharam a eu maille à partir avec les Anglais, qui l'aiment peu, et qu'il paye, je crois, à cet égard, largement de retour. Il y a quelques années qu'un missionnaire anglican imagina de construire une école dans le village d'Éden. Joseph Kharam s'opposa à cette construction. L'Anglais lui déclara que toutes les terres de l'empire ottoman appartenant au sultan, il n'avait pas le droit, lui, Kharam, de s'opposer au projet d'un Anglais. Le ministre protestant commença les fondations de la maison, dont les murs ne tardèrent pas à s'élever. Joseph arrive avec une douzaine d'Hercules de la montagne, qui rasent la construction commencée. Le protestant intente un procès à Joseph Kharam devant le tribunal de Beyrouth. Il vient lui-même y plaider sa cause, qu'il gagne. Il prouva aux cadis (juges) que le Liban était en dehors des usages ordinaires de l'empire ottoman, c'est-à-dire que la montagne ap-

partenait en propre aux Maronites, dans leurs districts du moins, et que personne n'avait le droit d'y labourer ou d'y bâtir sans le consentement des véritables propriétaires.

Reprocher ici à Joseph Kharam de méconnaître la liberté des cultes, ce serait mal comprendre la situation des esprits parmi la nation catholique du Liban et aussi la pensée politique du jeune chef. Cette nation a l'hérésie en horreur. Kharam est convaincu que sa nation ne doit sa force qu'à l'unité religieuse, et qu'entamer cette unité au moyen de la propagande protestante, ce serait diviser d'abord, anéantir ensuite la nation elle-même.

Les troupes arrivées hier matin sont débarquées le même jour et sont allées camper aux Pins avec les autres. Aucun incident n'a signalé leur marche cette fois. Cela s'explique quand vous saurez que, sur les quatre ou cinq mille personnes qui les regardaient passer, il n'y avait peut-être pas dix musulmans. Des chrétiens se chargeaient des sacs et des fusils des troupiers, afin de les soulager dans leurs fatigues. Un jeune homme de Beyrouth prit hier tout l'équipement d'un soldat et le mit sur ses épaules. Il n'avait qu'un pantalon en lambeaux : le soldat lui fit cadeau d'un pantalon garance encore assez bon, et le Syrien s'en vêtit. Le troupier lui met un képi sur la tête et lui dit : « En avant! marche, indigène! » et le jeune homme marcha dans les rangs en marquant le pas. « Me voilà maintenant dans la milice française! s'écria-t-il tout joyeux; je ne veux plus en sortir! » que Dieu l'entende!

On me communique à l'instant la dépêche suivante, venue de Damas :

« Fuad-pacha a fait pendre, dimanche dernier, soixante-douze musulmans de Damas et fait fusiller cent dix soldats turcs qui, avec ces musulmans, avaient aidé les Druses à massacrer les chrétiens. Dans les rangs des soldats qui ont été fusillés se trouvaient quelques officiers turcs, qui ont aussi

reçu la mort. Plusieurs maisons musulmanes ont été mises à la disposition des chrétiens qui restent à Damas. »

Ce premier acte de justice a dû nécessairement jeter la terreur parmi les musulmans de la cité qui a épouvanté le monde par ses crimes récents.

LETTRE VI

Conversation avec Akmed-pacha, le nouveau gouverneur de Beyrouth, au sujet du réveil du fanatisme musulman contre les chrétiens. — Misères des chrétiens réfugiés à Beyrouth. — La sœur Gélase. — Menées des Anglais pour que les Druses restent tranquilles. — Chaleur accablante à Beyrouth. — Martyre de Boutros-Eben-Youssef-Abou-Méri.

Beyrouth, le 21 août 1860.

Je me trouvais hier chez le consul de Grèce, M. Canaris, qui porte noblement un nom héroïque. Pendant que j'étais là, est venu le nouveau gouverneur de Beyrouth, Akmed-pacha, qui a succédé à l'infâme Kourschid-pacha à ce poste. C'est un homme gros et court et tout chamarré d'or. Sa poitrine est couverte de décorations parmi lesquelles brille la croix de commandeur de la Légion d'honneur. M. Canaris a voulu me présenter à lui. Nous avons eu ensemble une longue conversation. Je vais vous la rapporter en substance. Vous aurez ainsi une idée de l'un des hommes les plus renommés de la Turquie, et que le sultan a envoyé ici pour remédier aux maux qui désolent la malheureuse Syrie.

Akmed-pacha était gouverneur de Candie en 1858 au moment de la révolution qui éclata dans cette île entre les chrétiens et les musulmans. Je savais qu'il avait beaucoup fait pour empêcher le mal à cette époque, et je l'en ai compli-

menté. Je lui ai dit que s'il eût été à Beyrouth dans ces derniers temps, il aurait peut-être préservé le Liban de grands malheurs. — « Que répondrai-je à cela? m'a dit le pacha; je ne sais qu'une chose, c'est que j'arrive avec le désir de bien faire; mais je crains bien d'arriver trop tard. Toutefois je veux que justice soit faite en tout, partout, pour tous. Je ne m'occuperai point de questions religieuses, dans cette grave affaire. — Mais la justice, Excellence, vient de Dieu; c'est lui qui l'inspire et qui la veut. Il est lui-même la justice. — Cela est vrai, et je marche dans cette voie; je ne suis rien par moi-même, et je ne puis faire un peu de bien que par le secours de Dieu. Il y a eu aussi à Smyrne quelque agitation pendant que j'y étais; je crois l'avoir comprimée à temps. — Une chose pourrait étonner, Excellence, c'est que l'agitation dont vous parlez se soit manifestée presque au même moment sur une infinité de points du vaste empire ottoman. A la Mecque, à Médine, à Bassora, à Bagdad, à Orpha, à Alep, dans la Turquie d'Europe, dans la pauvre Syrie, à Smyrne, à Stamboul même, les musulmans, comme s'ils avaient reçu un mot d'ordre, se sont levés contre les chrétiens. »

Le pacha m'a répondu que *c'était la faute de la liberté de la presse!* « On publie tant de fausses nouvelles! a-t-il ajouté. On ne doit pas les croire toutes! » Je me suis aperçu à la physionomie d'Akmed-pacha que j'en avais peut-être trop dit en sa présence au sujet de la conspiration musulmane aujourd'hui si manifeste; j'ai eu hâte de lui faire observer que ma pensée n'était pas d'en accuser le sultan Abdul-Medjid lui-même; mais je ne pouvais pas et ne devais pas retirer ma parole en ce qui concerne la longue trame préparée contre les chrétiens, trame qui part de la Mecque pour ne finir qu'à Constantinople.

Voici les propres paroles d'Akmed-pacha sur ce point :

« C'est là un mal, un grand mal, mais nous l'extirperons. La crise que nous traversons sera, j'espère, la dernière. » Puis il a dit tout de suite : « Pourquoi donc ne m'a-t-on pas laissé à Smyrne? J'y étais si bien! — La Sublime Porte vous a considéré, Excellence, comme un médecin ; à Smyrne vous aviez aussi des malades; il y en a bien plus à Beyrouth et en Syrie! Que de monde à guérir dans le pays où nous sommes! »

J'ai dit à Son Excellence que j'avais appris avec une grande surprise aujourd'hui même que les Druses, presque aux portes de Beyrouth, continuaient leurs ravages. Le village de Aïn-Enoub est cerné à l'heure qu'il est par les idolâtres. Après l'arrivée des Français en Syrie, le fameux Saïd-Bey-Djomblatt, chef principal des Druses, a demandé aux chefs chrétiens de signer un traité de paix avec lui; on lui a répondu par un refus formel. Qu'a fait Saïd-Bey-Djomblatt? Il a ordonné à ses Druses d'abattre tous les arbres des chrétiens qui restaient encore.

« Le Druse, a répondu le pacha, est comme la cigale, il chante et il vit sur le bien d'autrui; mais il arrive un temps où la cigale ne chante plus et ne mange plus ce qui ne lui appartient pas. Ce temps-là arrivera bientôt pour les Druses. Malheur à eux! malheur aux coupables! J'ai fait venir ce matin, chez moi, le caïmacan des Druses; je lui ai déclaré que l'heure de la justice avait sonné, et que je saurais la faire rendre. Elle passera parmi les Druses comme dans une forêt, et le bois mort sera brisé comme le bois vert. Il m'a dit qu'il y avait dans la montagne des lieux inaccessibles où les Druses se cantonneraient. J'irai, lui ai-je dit, dans vos dernières cavernes, et la main de Dieu tombera sur vous. »

Telle a été cette conversation. Akmed-pacha comprend le danger de la Turquie, et il voudrait le conjurer. Que pourra-t-il faire ici? Où est sa force? Akmed est assurément le seul Turc de Beyrouth qui soit pénétré de bonnes intentions à l'égard

des chrétiens. Enfin, il m'a dit que j'entendrais bientôt parler des châtiments infligés aux coupables. J'attends.

Je ne veux pas oublier de vous citer un trait curieux de notre pacha. Il a convoqué avant-hier tous les évêques de la Syrie présents à Beyrouth. Il leur a fait un petit discours par lequel il leur demande de recommander à leurs ouailles un grand respect pour les Français arrivés en Syrie ! « Si les soldats de la France maltraitaient les chrétiens de ce pays, que ceux-ci ne se vengent pas ; venez vous-même m'avertir, et je m'entendrai avec le général. » L'évêque du Haouran, Agnatious (Ignace), a répondu au pacha que puisque les musulmans traitaient déjà si bien les soldats français, les chrétiens n'auraient qu'à suivre leur exemple. « Ne sont-ils pas venus pour nous sauver ? » a ajouté le prélat. Les évêques ont fait au pacha le tableau lamentable de la misère publique et lui ont demandé des secours. Son Excellence a répondu qu'il voudrait bien soulager tant de misères, mais que cela lui était impossible. Il a ajouté qu'il pourrait mettre à la disposition des prélats de quinze à vingt mille piastres (environ 3,000 fr.), mais à la condition que cette somme lui serait remboursée. Les évêques n'ont pas accepté son offre.

Je n'ai pas aujourd'hui des nouvelles bien intéressantes à vous envoyer. Tout roule à Beyrouth dans une monotonie assez triste. Plus de vingt mille réfugiés, venus de la montagne ou de Damas encombrent les caravansérails et les cours des jésuites et des sœurs de charité. Beaucoup d'enfants à la mamelle meurent d'inanition ou bien par suite du lait échauffé de leurs mères, que les chagrins dévorent. La supérieure des filles de Saint-Vincent-de-Paul, la sœur Gélase, que j'appelle la sœur Rosalie de Beyrouth, veille à tout, pense à tout ; sa grande préoccupation en ce moment est d'arracher à l'infamie un nombre considérable de jeunes filles qui, ne possédant plus rien, étant orphelines, pourraient se vendre

pour de l'argent. Les pères jésuites pensent à organiser un orphelinat, afin de dérober ainsi aux vices de la rue tant d'enfants désormais sans soutien et sans ressources. La sœur Gélase a employé 4,500 fr., provenant des souscriptions de France, à acheter des étoffes destinées à vêtir ceux qui sont nus.

Que de misères! et comment les guérir? Qui rendra aux orphelins leurs parents et aux familles ruinées leurs biens? Est-ce la Turquie? Mais son trésor en désarroi n'y suffirait pas. Les richesses volées aux chrétiens tant à Damas qu'à la montagne ont été transportées dans le Haouran et au milieu des Bédouins du désert de Syrie. Comment les ravoir? L'armée française, dont le contingent voulu par les traités est à peu près arrivé à Beyrouth, assiste, l'arme au bras, à la justice que fait rendre l'autorité turque. Cette justice peut-elle être complète, satisfaisante? Personne ici ne le croit, et dès lors que fera la France? C'est là que pourront commencer vraiment les complications.

On avait cru un moment que les Druses tenteraient un coup de désespoir contre notre armée campée aux Pins; je n'y ai jamais cru. On m'a assuré que des agents d'une grande nation européenne parcouraient en ce moment le pays des Druses, et qu'ils les exhortaient à ne pas bouger. Pour les Druses, en effet, c'est la meilleure politique. En attendant, on devrait les exhorter aussi à cesser leurs brigandages qui se continuent, en quelque sorte, sous nos yeux. Croiriez-vous que les Druses ont ici des amis, des soutiens peut-être? Il est convenu que les adorateurs du Veau sont braves, hospitaliers, et que les chrétiens sont des lâches. Cela est bien bizarre et bien ridicule, mais cela est ainsi.

Que vous dirai-je de Beyrouth? Ceux qui n'ont pas vécu sous le tropique, ou qui ne sont pas venus en Orient pendant l'été, ne sauraient se figurer la chaleur qu'il fait ici. Beyrouth est une fournaise, où on grille pendant le jour et on étouffe pen-

dant la nuit. Il semble que du sein des sables qui environnent la cité arabe, sables dans lesquels on enfonce jusqu'au-dessus de la cheville, sortent des langues de feu, des serpents de l'enfer qui montent au visage et qui le brûlent. On dit que cela va durer tout le mois de septembre. C'est bien long assurément; mais on dit que, malgré cette température de feu, le climat de Beyrouth est sain. Jusqu'à présent, en effet, nous n'avons pas ici beaucoup de malades.

On est inquiet sur le paquebot *le Gange;* il est en retard de six jours. Nous sommes dans une saison où les tempêtes sont rares, et les naufrages aussi; mais on craint mille autres choses pour ce bâtiment qui porte un colonel, son état-major, des soldats et des passagers.

J'entends encore parler à Beyrouth avec un sentiment d'indicible horreur de cette épouvantable journée où un jeune chrétien innocent fut jeté en pâture à la rage musulmane. Le 23 juin, au matin, deux bouchers musulmans se querellèrent au sujet d'un mouton que chacun d'eux voulait avoir. L'un des deux bouchers égorge l'autre avec son couteau et prend la fuite. Sans s'inquiéter de la recherche du véritable meurtrier, des musulmans se mettent à vociférer contre les chrétiens et les accusent du crime qui vient d'être commis.

Les Turcs courent aux armes. Ils remplissent les rues de Beyrouth en proférant des cris de mort. Les chrétiens, encore saisis de terreur par les nouvelles des massacres de Saïda, de Rachaya, de Habaya et de Déir-el-Kamar, croient que l'heure de l'extermination a aussi sonné pour eux, et chacun pense à sauver sa vie par la fuite. Les uns prennent la route du Kersrouan, lieu de refuge; les autres vont se cacher dans des maisons isolées, situées dans les campagnes environnantes.

Kurdchid-pacha était campé à Hazèmié, où déjà il avait impudemment trompé les consuls qui avaient fait auprès de lui une démarche solennelle pour lui demander de marcher

au secours de Zahlé, que les Druses de tout le pays menaçaient. Il avait laissé, à Beyrouth, pour le remplacer dans l'expédition ordinaire des affaires de son gouvernement, Akmed-effendi, inspecteur des propriétés, et son abominable complice dans les tueries des chrétiens.

Notre consul, M. le comte Bentevoglio, va trouver Akmed-effendi pour lui demander des explications sur ce qui se passe à Beyrouth, et, dans tous les cas, de prendre des mesures énergiques et promptes pour empêcher quelque grand malheur. En quittant Akmed, qui ne donne que des promesses hypocrites, le consul est rencontré par un musulman qui lui adresse des paroles outrageantes, tout en levant son sabre sur la tête du représentant de la France. Les personnes de la suite du comte veulent arrêter le misérable. Conservant sa dignité calme au milieu de cette scène de mort, le consul ordonne qu'on relâche cet homme, disant que ce ne pouvait être qu'un fou.

C'était de la magnanimité. Mais est-ce que les Turcs comprennent de tels sentiments? Un généreux pardon n'est, à leurs yeux, qu'un acte de faiblesse, qui ne les rend que plus orgueilleux et plus féroces. Les Turcs, en pareille circonstances, on les frappe! Ils croient à l'attaque sourde ou ouvertement violente, toujours légitime à leurs yeux quand elle se dirige contre les chrétiens, et à la répression énergique, impitoyable, des mauvaises actions. Ils croient, en un mot, à la force matérielle, voilà tout. Et c'est perdre son temps, c'est même, dans de louables intentions, cependant, manquer à la justice que de ne point traiter les Turcs coupables avec la dernière sévérité des lois.

Dans l'affaire de M. le comte Bentevoglio à Beyrouth, l'homme qui avait outragé la France en outrageant son représentant ne fut point puni. Un autre sentiment que celui de l'abnégation personnelle put dicter au consul sa conduite à

venait un misérable qui avait osé lever sur lui une arme menaçante et lui adresser des paroles insolentes. L'irritation musulmane était à son comble à Beyrouth. Le consul put donc penser qu'un châtiment infligé dans un tel moment à un musulman pouvait enflammer plus encore la fureur musulmane déjà si grande, et provoquer une explosion terrible contre tous les chrétiens de Beyrouth.

Cependant la tempête populaire ne se calmait pas. Les Turcs, courant dans les rues, armés jusqu'aux dents, demandaient du sang pour venger leur frère assassiné, sachant bien, au fond, que le meurtrier était dans leurs rangs. Comment trouver le coupable? Selon eux ce ne pouvait être qu'un chrétien. Tantôt il disait qu'il était de Beyrouth, tantôt de Déir-el-Kamar ou de Hadet. Il fallait un prétexte pour renouveler à Beyrouth les tueries qui avaient déjà eu lieu sur d'autres points de la Syrie, et ce prétexte était tout trouvé en accusant un *giaour* d'avoir assassiné un musulman.

Dans l'après-midi de cette journée néfaste (23 juin) arrive, à Beyrouth, fuyant son village de Békasin, que les Druses dévastaient, le jeune Boutros-Eben-Yousset-Abou-Méri. Il prend fantaisie à des musulmans de le désigner comme le meurtrier du boucher. Ils le saisissent et l'entraînent violemment au sérail malgré les demandes mille fois répétées de la victime pour savoir ce qui pouvait lui être reproché. Le malheureux jeune homme ne savait pas même qu'un crime avait été commis dans la matinée!

Il se trouva facilement deux faux témoins musulmans pour accuser le chrétien, et un tribunal pour le juger et le condamner. Et dans ce tribunal figuraient, à leur honte éternelle, deux ou trois chrétiens qui signèrent l'inique sentence. Un seul membre de cette lâche et sanguinaire assemblée refusa, [illegible], de s'associer à un jugement pareil : c'était un musulman, le mufti! Kourchid-pacha le punit de son courage

en le privant pendant deux mois de l'exercice de ses fonctions !

Tout le monde sait qu'aux termes des lois turques aucune exécution ne peut avoir lieu si le sultan lui-même ne l'a pas ordonnée. Non-seulement cet ordre ne fut pas demandé, mais encore le pacha, représentant du sultan à Beyrouth, n'était pas à son poste au moment de la condamnation du chrétien. Akmed-effendi ordonna l'exécution de Boutros, après avoir, dit-on, obtenu des consuls leur avis tendant à établir qu'il était dûment investi de tous les pouvoirs du gouverneur absent.

A la tombée de la nuit, une heure après le prononcé du jugement, le jeune chrétien était traîné sur la place du Canon, à Beyrouth, et sa tête tombait sous la hache du bourreau. Il mourut en martyr. Il avait vu la fièvreuse agitation de la ville. Il comprit qu'une victime expiatoire devait être offerte pour le salut de tous les chrétiens de Beyrouth. Il le dit avec courage, avec ferveur en marchant au supplice. « Je suis innocent ! » s'était-il écrié de toutes ses forces en arrivant sur la place du Canon, en présence de la foule turque ameutée contre lui : « Je suis innocent, et tous le savent ! mais je suis chrétien, et je meurs satisfait si mon sang peut être versé pour le salut de tous ! »

Jusqu'à minuit la cohue enragée se pressa sur la place du Canon, insultant au cadavre ensanglanté de l'enfant de Jésus-Christ. Les Turcs, tenant dans leurs mains des torches enflammées et des armes de toute espèce, hachèrent le cadavre du chrétien et broyèrent sa tête sous leurs pieds. Ce ne fut que deux ou trois jours après que les chrétiens purent ramasser pieusement les lambeaux de chair du martyr pour les transporter dans leur cimetière.

Telles furent ces scènes d'iniquité sanglante. Il suffit de les indiquer dans leur vérité pour les livrer à l'exécration de l'histoire.

LETTRE VII

Les chaleurs de Beyrouth me forcent de gagner le Liban. — Mansour-Babouth. — Premier aperçu des événements de Damas. — Arrestations. — Un mot sur l'expédition française. — Remarques au sujet des massacres de Damas. — Les lazaristes et les sœurs de charité quittent Damas.

Ghazir, dans le Kersrouan, le 3 septembre 1860.

Voilà quatorze jours passés sans que j'aie pu prendre la plume pour vous. Les horribles chaleurs de Beyrouth m'avaient abattu. Déjà bien souffrant par suite de ma traversée de Marseille aux rivages syriens, la température de feu que j'ai trouvée en arrivant avait fini par m'anéantir ou à peu près. La fièvre et toutes les indispositions qui accueillent inévitablement les Européens venus en Orient en plein été ne m'ont pas épargné. Que je plains nos soldats et nos officiers campés aux Pins! Couchés sur un sable brûlant, manquant d'air, d'eau pure, ils doivent souffrir, et ils souffrent! Qu'ai-je donc à me plaindre, moi, qui ne suis pas soumis à toutes les exigences de la discipline? J'ai pu fuir, bien péniblement, il est vrai, cette fournaise qu'on appelle Beyrouth. J'ai pu venir respirer l'air embaumé de la montagne, boire l'eau de ses torrents, m'asseoir à l'ombre de ses mûriers et de ses orangers, entendre le long bêlement de ses troupeaux qui se mêle si poétiquement et si religieusement au son lointain et répété des cloches des monastères et des églises maronites. J'y vois des figures amies qui me sourient, qui me souhaitent la bienvenue, qui m'aiment parce que je suis catholique et Français. Je ne me plains donc point. Déjà la fièvre, qui m'a persécuté pendant deux semaines, ne vient plus me visiter que la nuit; c'est autant de gagné! Sans être exemptes de beaucoup de misères, mes journées dans le Kersrouan sont assez supportables.

Dans ce beau coin du Liban se trouvent des réfugiés chrétiens de Damas et de Beyrouth, car Beyrouth n'a échappé, au mois de juin dernier, au sort lamentable de la capitale de la Syrie, que grâce à la présence de nos vaisseaux dans sa rade. Je vois souvent ces réfugiés, je les écoute et je m'instruis. L'un d'eux me donne sur le désastre de Damas des renseignements que je ne veux pas tarder à vous transmettre, au moment, surtout, où Fuad-pacha est laborieusement occupé à faire rendre la justice dans cette malheureuse ville. Mais vous ne devrez considérer ces renseignements que comme un premier aperçu des événements de Damas. Que de choses il doit rester encore à apprendre et à dire ! J'espère bien ne pas quitter la Syrie sans aller moi-même à Damas voir de mes yeux le tombeau du quartier chrétien, et vous dire, plus tard, tout ce que je saurai.

Hors d'état de tenir moi-même une plume dans la main, car la fièvre me laisse dans une faiblesse extrême, je dicte ces lignes à un jeune Maronite qui me sert à la fois d'interprète et de secrétaire; c'est Mansour-Bahouth. Il a dix-sept ans. Élève du collége de Ghazir, il est intelligent et suffisamment instruit. Appartenant à une famille honorable de Déir-el-Kamar, il est réduit à la misère après avoir connu une vie aisée. Son père et un de ses oncles étaient fournisseurs de vivres de l'armée ottomane. Les Druses ou les soldats turcs les ont assassinés tous les deux à Déir-el-Kamar le 19 juin dernier. Mansour avait un frère de douze ans, tombé aussi sous le fer des bourreaux sur le corps sanglant de son père. Il reste à mon jeune interprète sa mère et deux jeunes sœurs, échappées par miracle au massacre de leur ville natale. Mansour est devenu ainsi leur seul soutien, leur seul appui, leur seul protecteur. Débiteur de deux cent mille piastres au père et à l'oncle de Mansour, qui lui vendaient des vivres pour ses soldats, le gouvernement turc est loin de se presser, malgré des demandes réitérées, de

payer sa dette à la veuve et à l'orphelin. La payera-t-il? J'en doute fort. Il pourrait bien considérer comme une quittance le sang des victimes de la plus abominable trahison. Quand donc verrons-nous la fin de tant d'iniquités?

J'arrive aux affaires de Damas.

Depuis longtemps des bruits alarmants couraient dans la ville de Damas. Il y avait dans l'air comme une odeur de conspiration musulmane dont les imaginations chrétiennes étaient épouvantées. Les massacres médités par Akmed-pacha devaient éclater le 18 juin, après la prise de Zahleh, autre trahison du gouvernement turc à l'égard des chrétiens. Abd-el-Kader connaissait le complot. Il avait acheté douze cents fusils et des munitions en vue des éventualités. Sa résolution ajourna l'exécution des projets sinistres conçus par Akmed-pacha. Celui-ci se mit alors à jouer la plus infâme comédie qui puisse traverser l'âme d'un traître. Sous prétexte de veiller à la sûreté de la ville, et de la défendre contre une surprise des Druses, le gouverneur fit une levée d'hommes considérable dans la cité et autour de la cité. Or, ces hommes étaient l'écume de la société musulmane, des gens de sac et de corde : le pacha les arma tous jusqu'aux dents. Il nomma de nouveaux chefs civils dans les différents quartiers de Damas, et donna à chacun de ces chefs une centaine de ces bandits pour les seconder dans leurs actes d'ordre public, ou, si vous l'aimez mieux, dans leur œuvre de destruction et de pillage. Le pacha ne put donner le change aux chrétiens en prenant cette mesure. Personne ne fut dupe de ses intentions. La population chrétienne de Damas a toujours considéré Akmed-pacha comme un assassin et un traître. Il n'y avait que les aveugles ou les intéressés qui pouvaient le juger autrement.

Les réunions se multipliaient parmi les musulmans, et ces réunions se tenaient surtout dans les cafés. Les plans d'attaque se formaient. Des gens à figure sinistre entraient chez

les lazaristes, chez les sœurs, examinaient les portes et disaient tout haut : « Encore quelques jours, et nous ferons de votre établissement une belle mosquée ! Encore quelques jours et nous n'entrerons pas ici furtivement, mais en maîtres, car nous sommes les maîtres partout où se trouvent des chrétiens. »

Les maisons des chrétiens étaient marquées avec de petites croix rouges. Des croix étaient tracées par les musulmans sur les chemins; quand ils voyaient venir des chrétiens, ils formaient la haie et les obligeaient, avec de grands éclats de rire, à marcher sur ces croix. Les innombrables et immondes chiens-loups qui encombrent la cité de Damas portaient à leurs cous des croix de bois. On vit de ces chiens avec des écriteaux où on lisait ces paroles : « Consul de France; » un autre : « Consul d'Autriche; » un autre : « Consul de Russie. » L'Angleterre a eu le triste honneur d'échapper seule à ces outrages. Durant les massacres, des Druses passant devant le consulat anglais demandèrent à qui appartenait cette maison : « A l'Angleterre, » leur fut-il répondu; « respectons-la, répliquèrent *les Druses*, *c'est une maison amie*[1] *!* » Le consul anglais, M. Brank, ne croyait pas aux épouvantables projets musulmans et à la trahison des pachas. Quand ses collègues lui faisaient part de leur crainte, il cherchait à les rassurer. Pourtant quand la vague montait toujours, on revenait à la charge auprès du consul d'Angleterre, et celui-ci de répondre : « A quoi bon aller encore chez le pacha ? Je lui ai déjà dit tout ce qu'il y a à lui dire. » Et pendant ce temps-là le gouverneur continuait sa comédie. Une nuit il fit appeler M. Lanusse, qui gérait en ce moment notre consulat. « Je crains bien, lui dit-il, que des malheurs n'arrivent. Je ne sais vraiment quel parti

[1] Ces paroles m'ont été confirmées par M. Brank lui-même, avec lequel j'ai voyagé au mois de décembre dernier de Beyrouth à Marseille, à bord du paquebot *l'Amérique*.

prendre. Je redoute les Druses. » Or, les Druses, c'était lui qui les faisait marcher.

Le 24 juin, deux ou trois mille Druses entrent dans Damas. Les consuls se réunissent et vont en corps chez le pacha, pour lui demander d'en finir avec cet état fiévreux où se trouvait la ville depuis plus de quinze jours. Ils le supplient de prendre des mesures énergiques contre de coupables projets. A un mot d'ordre donné, les Druses quittent tranquillement Damas, ridiculement suivis par des soldats turcs, qui ne brûlèrent pas une capsule. Le 28 juin, le pacha publia un ordre, par lequel il était défendu de porter des armes sur soi. Le soir même, six cents hommes de troupes régulières furent placés dans le quartier chrétien, pour le garder.

Leur présence glaça d'effroi les pauvres chrétiens, car ils reconnurent chez ces soldats et chez leurs officiers les égorgeurs de Rachaya et de Habaya, villages situés au sud de Damas. Pourtant on les fête, on les loge, on leur donne à manger, à boire. Les assassins faisaient patte de velours avec leurs victimes. Ils mangeaient leur pain avant de boire leur sang. Un officier turc invité dans une maison est reconnu par une jeune fille échappée au massacre de Rachaya; elle pousse un cri épouvantable. « Prenez garde! s'écrie-t-elle en agitant ses bras, prenez garde! c'est cet homme-là qui a tué mon père! » Et la pauvre enfant tomba évanouie dans les bras de ceux qui l'entouraient.

Tels étaient les soldats fidèles auxquels S. Exc. Akmed-pacha confiait la garde des chrétiens de Damas, sujets de S. M. le sultan Abdul-Medjid.

Quelques centaines de soldats turcs gardaient la porte Bab-Eharki, ou porte du levant. On remarqua avec étonnement qu'autour d'eux s'amoncelaient des caisses remplies de munitions de guerre. On a su plus tard que c'était des approvisionnements que le gouverneur destinait aux Druses quand

ils entreraient dans la ville. La chose a été dite hautement et publiquement par un soldat turc à Damas. Il a dit aussi que lorsque les Druses entreraient, les troupes turques feraient mine de les combattre, mais qu'elles tireraient en l'air.

On croyait tout danger passé. Le pacha, les hommes importants de la ville avaient donné la certitude aux consuls et à Abd-el-Kader qu'aucun désordre n'éclaterait. Quelle fut donc la surprise des malheureux chrétiens, lorsque, le 9 juillet, à midi, l'incendie, le meurtre, le pillage commencent sur une vaste échelle et durent quatre-vingts heures consécutives! Comment représenter ce magnifique quartier chrétien composé de trois mille huit cents maisons, humbles à l'extérieur, resplendissantes de richesses dans l'intérieur, dévorées par les flammes; ces trésors en bijoux, en or, en argent devenus la proie des Druses affamés de butin et de sang, des Bédouins du désert qui ne cherchent que le pillage, et ces soldats turcs, qui, au lieu de sauver les chrétiens qui les implorent, les poussent dans les flammes à coups de baïonnette; ces hommes sans défense décapités sur les genoux de leurs filles, ou de leurs femmes ou de leurs sœurs; ces femmes enceintes auxquelles on ouvre le ventre à coups de sabre? Ils prennent l'enfant au bout d'une baïonnette et le jettent dans les flammes, ou en pâture aux chiens affamés. Ces jeunes filles, dont la plupart avaient été élevées dans la modestie et la piété par nos sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, sont outragées par les soldats turcs surtout, remarquez-le bien, et puis hachées à coups de sabre.

La plume se refuse à entrer dans des détails qui ne peuvent ni s'écrire, ni même se dire, tant ils dépassent tout ce que la plus sombre imagination peut enfanter de plus monstrueux et de plus sauvage. Plus de mille jeunes filles, qu'on sait vivantes, ont disparu de Damas dans ces jours d'épouvante. Où sont-elles? Où les trouver? Qui les rendra à leurs parents, si toute-

fois elles les ont conservés? Et qui pourra jamais rendre toute justice à tant de familles perdues ou à jamais ruinées?

Un simple calcul : nous avons dit plus haut que le nombre des maisons chrétiennes de Damas était de trois mille huit cents. Sur ce nombre, cinq cents seulement sont en location et appartiennent à des musulmans. Les chrétiens étaient propriétaires des autres, c'est-à-dire de trois mille trois cents. On évalue chaque maison, l'une dans l'autre, construction, objets mobiliers et richesses en bijoux, en étoffes précieuses, à 20,000 francs; c'est donc une perte de 46 millions que les chrétiens ont éprouvée. Reste le mobilier de cinq cents maisons prises en location par les chrétiens, mobilier estimé à 3,000 francs, ce qui fait un million 500,000 francs à ajouter aux 46 millions indiqués plus haut.

Mais toutes les pertes ne sont pas là. Rappelons-en d'autres : le beau et grand couvent des lazaristes, presque entièrement consumé, évalué à un million; le couvent des Maronites; celui des Grecs schismatiques; celui des Arméniens schismatiques; enfin, en tout, neuf couvents et leurs églises brûlés à Damas. Qui restituera tant de richesses aux chrétiens? Ce ne sera pas assurément le gouvernement turc, lui qui ne peut pas payer la solde à ses soldats. Tous les gens sensés ici considèrent la restitution comme impossible. La richesse des chrétiens de Damas ne consistait que dans leur commerce, leurs trésors particuliers, soit en bijoux, soit en argent monnayé. Il ne leur reste maintenant que les yeux pour pleurer. Le gouvernement turc possède une grande étendue de terres autour de Damas. On dit que les chrétiens pourraient y trouver quelques compensations, si le gouvernement leur donnait ces terres. Mais tout cela est bien problématique.

A travers tous ces désastres de Damas, nos lazaristes et nos sœurs de Saint-Vincent-de-Paul ont eu beaucoup à souffrir. Et combien, cependant, ne doit-on pas remercier le ciel d'avoir

pu dérober les saintes filles de Dieu à la profanation des brigands ! Pas une seule n'a été outragée. Encore une fois, c'est un miracle du ciel.

Leur grande et belle maison où elles recueillaient les malades, où elles donnaient du pain à ceux qui avaient faim, et où elles recevaient des centaines de petites filles qu'elles instruisaient, avait été respectée jusqu'ici par les flammes. Une foule de chrétiens du voisinage, cent vingt petites filles et quelques-uns de leurs parents y étaient venus chercher un refuge. Et les sœurs priaient et donnaient par leur courageux exemple de la force à ceux qui n'en avaient plus. Les lazaristes confessaient une foule de gens qui se préparaient au martyre. C'était à la fois un spectacle plein de grandeur religieuse et plein de terreur. A chaque instant, les égorgeurs ne pouvaient-ils pas entrer dans cette maison bénie ? Et alors que devenir ? M. Lanusse avait promis aux lazaristes qu'au premier mouvement insurrectionnel, il viendrait lui-même avec des Algériens d'Abd-el-Kader pour les sauver ; cependant la nuit était venue, l'incendie, à cause des maisons toutes construites en bois, avait gagné un terrain immense, et partout les hurlements des Druses, des Kurdes, des Bédouins, des soldats turcs qui pillaient et assassinaient, se mêlaient aux larmes et aux cris des victimes expirantes.

Enfin, à onze heures du soir on frappe à la porte des lazaristes. C'était en effet les libérateurs, les Algériens d'Abd-el-Kader. On consomme toutes les hosties renfermées dans le saint tabernacle. On sortit à travers la nuit, marchant dans les rues couvertes de débris incendiés et encombrées par une populace ivre de sang et de pillage. La sainte caravane arriva ainsi à minuit au palais d'Abd-el-Kader, où elle trouva dans une vaste chambre le gérant du consulat de France, M. Lanusse, le consul grec, le consul de Russie et le consul d'Autriche. Le consul anglais était resté tranquillement chez lui ; vous savez que seule

sa maison n'a pas été brûlée, comme l'ont été les autres par les musulmans et les Druses.

Cependant plus de deux cents enfants et quelques sœurs qui les gardaient étaient restés dans la maison des lazaristes. On alla les chercher sous bonne escorte, et ils arrivèrent chez Abd-el-Kader vers une heure après minuit. Deux heures après, tout ce monde brisé de fatigue, mourant de soif et de faim, était enfermé dans la citadelle, car la maison de l'émir n'était plus assez grande pour les contenir tous.

Le cœur saigne de le dire : en présence du glaive levé sur leur tête, beaucoup de chrétiens ont renié leur foi; mais cette lâcheté ne leur a point sauvé la vie : accablés sous le mépris des massacreurs, ils sont presque tous morts sous le yatagan après avoir apostasié. Quelle mort!

Il y a eu aussi, disons-le bien vite, de grands exemples de courage. Les plus beaux de tous ont été donnés par les pères de Terre-Sainte ou franciscains. Ils sont morts les bras en croix, noblement, simplement et saintement, en confessant tout haut Jésus-Christ. Un vieux chrétien fort riche est trouvé seul dans une chambre par des soldats turcs; les bourreaux lui laissent le choix entre la vie et l'apostasie. « Tuez-moi, leur dit le vieillard, tuez-moi, prenez ma vie, qu'ai-je à en faire? mais ma foi, je la garde et je meurs avec elle. » Et un coup de sabre fit sauter la tête du martyr. Jean Hanhuri, personnage distingué parmi les Grecs-Unis, exhorta ses compagnons réfugiés chez lui à mourir pour la foi, et tous moururent en chrétiens. Francis Messabeki, Maronite, avec ses trois frères et tous ceux qui s'étaient réfugiés chez lui, ont préféré le martyre à l'aspostasie. Quatre-vingts personnes venues dans le couvent des franciscains pour y chercher un asile y furent mises en morceaux.

Je ne dirai qu'un seul mot d'Abd-el-Kader, c'est que, d'après les témoignages d'un lazariste témoin oculaire, M. Nageant,

sans lui et ses Algériens, il ne serait pas resté un seul chrétien mâle à Damas. Rien, selon moi, n'a été dit de plus beau, dans ces derniers temps, à la gloire du prince du désert devenu Français. On m'a cité de lui un petit discours adressé aux musulmans en fureur. Si les pensées de l'humanité n'y éclatent pas, il s'y montre la pensée politique, l'homme d'État. Le voici : « Musulmans, vous vous conduisez comme des fous! je suis musulman, moi aussi, et j'ai fait la guerre aux chrétiens, mais je l'ai faite en guerrier et non en assassin. Croyez-vous par hasard détruire le christianisme en détruisant les chrétiens de Damas? Si vous le croyez, vous avez l'esprit plus court que vos cheveux [1]. Je vous dis, moi, que l'empire du sultan n'a plus de force, et qu'il ne peut plus se faire respecter lui-même, ni faire respecter l'ordre public. Or, je vous préviens que la France vengera le sang chrétien que vous répandez injustement et lâchement. La France viendra ici avec des soldats; elle vous frappera, elle occupera la Syrie, et le moindre résultat de votre conduite folle sera de voir dans votre grande mosquée, au lieu d'un chef de l'islamisme, un évêque chrétien. J'ai dit ce que je crois la vérité. »

L'autre jour, à Beyrouth, nous avons vu arriver, enchaînés deux à deux, trois ou quatre cents musulmans de Damas, destinés aux galères de Saint-Jean-d'Acre. Il y a eu encore un autre convoi de trois mille Damasquins, jeunes encore, destinés à être enrôlés dans l'armée ottomane. Les chrétiens de Damas qui les voyaient passer nous disaient que ce n'était là que des gens de bas étage. Les victimes réfugiées à Beyrouth leur adressaient des paroles de malédiction. Les brigands leur répondaient par des insultes si grossières que je ne pourrai pas vous les citer. Mais ils promettaient bien aux chrétiens que leur exil ne serait pas éternel, et qu'à leur retour

[1] On sait que les musulmans ont la tête rasée.

dans leur patrie ils achèveraient leur œuvre de destruction qu'ils n'avaient pu que commencer.

Fuad-pacha a fait quelques importantes captures; il a fait arrêter Ghazi, membre du medjilès, ou tribunal composé de musulmans et de quelques chrétiens; Cheik-Abdalla-Hallébi, chef de la religion musulmane et le complice d'Akmed-pacha dans les projets de massacres. Enfin une troisième capture a été celle de Mahammed-Saïd, fils de Chaudin-aga, Kurde de nation. Il paraît qu'ils étaient tous les trois l'âme de la conspiration. Nous verrons ce que Fuad-pacha va faire de ces trois scélérats. En attendant il paraît rencontrer des difficultés assez sérieuses dans l'accomplissement de sa difficile mission. Un courrier, arrivé aujourd'hui de Damas à Ghazir, nous apprend que par suite de l'arrestation de deux mille personnes dans cette ville, les habitants se sont levés en masse contre les gouverneurs de Damas. Il a fait venir des canons qu'il a braqués contre la ville, menaçant de la brûler, si l'on ne restait pas tranquille. On s'est apaisé un moment, mais l'agitation est toujours très-vive et on s'attend à tout. Un officier supérieur de l'armée française est allé faire une apparition à Damas, fortement escorté. Va-t-il préparer les voies et moyens d'une installation prochaine, ou bien encourager par sa présence Fuad-pacha dans ses actes de justice? Nous saurons bientôt la vérité sur ce point. Mais que de tempêtes l'avenir nous présage dans cette ville de Damas si musulmane, si terriblement fanatique, si implacable dans ses vengeances contre les chrétiens! Comment voulez-vous que ceux-ci puissent y vivre désormais sans autres secours, sans autre appui que celui des soldats turcs, qui déjà les ont pillés et assassinés? Personne en Syrie ne met en doute la nécessité absolue d'une occupation permanente de Damas et de toute la Syrie, si on veut éviter de nouveaux massacres.

Bien que notre expédition ne se livre pas maintenant à des

opérations militaires auxquelles, il faut bien le dire, tout le monde s'attendait, elle n'en porte pas moins déjà des fruits utiles. D'abord, sans la présence de notre armée, Beyrouth serait probablement en cendres en ce moment; le Kersrouan, seule portion du Liban à laquelle les Turcs et les Druses n'aient pas touché, serait dévasté, et il ne resterait plus à Damas un seul chrétien. D'ailleurs, Fuad-pacha, tout Fuad-pacha qu'il est, aurait agi avec moins de vigueur contre les Damasquins s'il n'y eût été en quelque sorte contraint par la présence de la France armée à côté de lui. C'est toujours quelque chose, quoique ce ne soit pas tout.

Des personnes récemment arrivées de Damas à Ghazir faisaient hier une remarque que je vous transmets. Elles disaient que si tout, dans ce massacre, ne portait pas l'empreinte de la complicité turque, il est une chose qui la prouverait suffisamment : avec quelques centaines d'Algériens Abd-el-Kader a pu sauver des milliers de chrétiens et arrêter les massacres; assurément, si l'autorité ottomane avait voulu se joindre au glorieux émir, il n'y aurait pas eu de sang versé, ni de maisons brûlées, ni de familles ruinées; mais cela n'aurait pas fait le compte d'Akmed-pacha et de ses horribles sicaires. Quand donc punira-t-on publiquement un pareil misérable? Tout le monde trouve ici cette justice trop tardive. Une autre remarque, c'est qu'à Damas il n'y avait parmi les massacreurs que très-peu de Druses; les massacreurs étaient les musulmans des villages environnants et ceux de Damas même : voilà les assassins et les pillards. Ce fait étant donné, rien ne serait plus facile que la restitution des trésors volés aux chrétiens; il n'y aurait tout simplement qu'à obliger, et solidairement, les Damasquins à donner leur fortune, jusqu'à concurrence de la justice, aux familles chrétiennes qui ont été affreusement dépouillées.

Je ne fermerai pas cette lettre sans vous dire un mot des lazaristes et des sœurs de charité. Après le carnage de Damas

et la dévastation du quartier chrétien, ils virent avec une immense douleur leur grand et magnifique établissement détruit par l'incendie. Il n'y avait pas longtemps qu'il avait été achevé. Comme je vous l'ai dit plus haut, il a coûté un million de francs. C'était la maison des pauvres de Damas, le refuge de tous ceux qui souffraient et pleuraient, qu'ils fussent chrétiens ou non; c'était la maison de Dieu, un foyer de civilisation, d'honneur, de douce piété, de lumière, de grands exemples : tout cela n'existe plus. Un lazariste, M. Nageant, n'a pu sauver que les vases sacrés. A qui était due cette immense constructiou de charité à Damas? à un homme admirable, M. Le Roy, de la congrégation de Saint-Lazare. Il y avait consacré ses vingt-cinq années d'apostolat en Syrie. Puis, au moment où il bénissait Dieu de l'achèvement de son œuvre, voilà que les enfants de la nuit la mettent en cendres. Les lazaristes et les sœurs, au nombre de vingt ou trente, n'ayant plus d'asile à Damas, ont tristement quitté cette ville et sont venus dans le Liban comme des fugitifs. Nos pauvres sœurs, voyageant à dos de mulet, étaient déguisées en femmes turques. Un grand chagrin leur était réservé en arrivant dans le Liban. M. Le Roy, frappé au cœur et au cerveau par les événements de Damas, est mort à Anthoura, dans le collége des lazaristes. Cette perte est immense pour la congrégation de Saint-Lazare. Mais courage et confiance! Dieu n'a pas perdu tous ses soldats ni tous ses capitaines. La barbarie musulmane a bien pu abattre une maison de pierres, mais elle n'abattra pas une idée, l'idée chrétienne, civilisatrice, dont les lazaristes, les sœurs de charité et les pères jésuites sont, en Orient, la plus grande et la plus complète expression. Que la France donc songe à ces phalanges admirables de la pensée et de la foi et qu'elle les protége contre le retour des infamies, des meurtres dont la Syrie vient d'être témoin.

LETTRE VIII

Un mot de Joseph de Maistre sur la révolution. — Elle s'abat sur le Liban. — Loin de se révolter contre le gouvernement turc, les chrétiens sont victimes de la conspiration de ce même gouvernement. — C'est contre les cheiks que la révolution libanaise se dirige. — Détails sur les cinq familles de cheiks dans le Liban. — Autorité que reprennent les cheiks après la chute de l'émir Béchir en 1840. — Ce qui est le fond de la question de la révolution du Kersrouan. — Griefs des Fellahs contre les cheiks. — Réponse de ceux-ci à ces griefs. — Le Kersrouan. — Horreur des Maronites pour l'oppression. — Anecdote sur Tanious-Chéïn, chef des révolutionnaires du Kersrouan. — Meurtres et désordres dans le Kersrouan. — Les cheiks chassés. — Ténious-Chéïn ; chant de triomphe que lui adressent les révolutionnaires. — Noble conduite de padre Raphaëlo, supérieur du couvent de Harissa, et de monseigneur Valerga, patriarche de Jérusalem, dans l'insurrection du Kersrouan.

Joseph de Maistre a dit que « la révolution ferait le tour du monde. » Croiriez-vous que cette terrible voyageuse soit venue visiter le Liban? Il n'y a, pourtant, rien de plus vrai. Mais ceci est toute une histoire. Je vais essayer de la dérouler à vos yeux dans ses minutieux mais curieux détails.

Et d'abord, contre quoi et contre qui cette révolution libanaise s'est-elle faite? Est-ce contre la Porte Ottomane, comme autrefois la Grèce, pour secouer un joug odieux? Pas le moins du monde. L'esprit de rébellion contre le gouvernement turc n'existe pas, et n'a jamais existé dans la montagne, qui, d'ailleurs, il faut bien le reconnaître, a toujours vécu indépendante de fait de la Porte Ottomane; celle-ci se bornait à recevoir un tribut annuel. Il est arrivé dans le Liban précisément le contraire de ce qui arrive ordinairement sur les autres points du globe. Ici ce ne sont pas les sujets qui ont conspiré et qui se sont révoltés contre le pouvoir suprême, c'est ce pouvoir lui-même qui a machiné la ruine de ses sujets

en les faisant voler et massacrer en masse. Quoi qu'on fasse et quoi qu'on dise, les égorgements et les pillages de la Syrie resteront, dans l'histoire, avec cet effroyable spectacle d'un gouvernement meurtrier de ses propres sujets.

Ce n'est donc point contre les pachas venus du Stamboul que se sont levés les fellahs ou paysans maronites du Liban; c'est contre leurs cheiks, leurs seigneurs, chrétiens catholiques comme eux. C'est curieux, instructif et lamentable en même temps. « Qu'est-ce donc que les cheiks? » pourraient peut-être me demander mes lecteurs, qui n'ont pas fait une étude particulière des mœurs, des usages, des lois, de l'histoire de l'Orient.

Le mot *cheik*, qui signifie *ancien*, est un titre de noblesse, et nous remarquons que ce titre n'existe, chez les chrétiens d'Orient, que parmi les Maronites. Qui confère ce titre? Et comment est-il conféré? Pour le posséder et avoir le droit de le porter, il suffit tout simplement que le prince-gouverneur chrétien, écrivant à un chrétien, l'appelle *mon frère* en tête de sa lettre. Mais ce titre a été aussi conféré par des diplômes en règle émanant toujours du gouverneur. Ce titre de cheik est tout ce qu'il y a au monde de plus héréditaire. C'est la noblesse de naissance dans son expression la plus absolue. Le signe extérieur et distinctif de cette noblesse est une bague que chaque cheik porte au petit doigt de la main gauche, et sur laquelle est gravé son nom. Mais la bague aristocratique n'est plus, depuis quelque temps, le partage exclusif des cheiks : le *bourgeois* maronite de Beyrouth la porte bel et bien. C'était déjà là comme un commencement de révolution. Les émirs ont aussi un anneau semblable; mais ne parlons pas des émirs ici : ils sont restés de toute façon en dehors de la révolution libanaise.

Il y a cinq familles de cheiks chrétiens dans le Liban : les Kourisalerh, les Dahĕr, les Kazen, les Dahdah, les Habèch.

Les Kourisalerh, qui ont eu autrefois une importance réelle dans le Liban, et parmi lesquels la France avait choisi un consul, sont aujourd'hui confondus avec les paysans, tant ils sont tombés très-bas : ils gouvernaient jadis le village de Reschmaïa, près d'Ebteddin, et quelques hameaux du pays des Druses. Les Dahĕr *régnaient* et règnent encore à l'autre extrémité du Liban, au-dessus de Tripoli. Cette famille gouverne le district de Yaouehia, dont elle est, d'ailleurs, propriétaire.

Les Kazen, qui sont les plus anciens, les plus nombreux et les plus riches cheiks de la montagne, possédaient, il n'y a pas bien longtemps encore, le Kersrouan presque tout entier, c'est-à-dire trente villages. Ils sont encore propriétaires de terres considérables dans cette belle province. Unie par des liens d'intérêt et peut-être d'amitié avec la famille féodale de Djomblatt, souveraine parmi les Druses, la famille Kazen exerça dans le Kersrouan un pouvoir presque absolu jusqu'à l'avénement (1787) de l'émir Béchir-Chéab au gouvernement de la montagne. Sous cette main de fer plièrent et les cheiks druses et les cheiks chrétiens, les Kazen surtout. L'émir Béchir frappa ces derniers au cœur en plaçant son frère, l'émir Kassem-Chéab, comme gouverneur de Ghazir, capitale du Kersrouan. Dès lors les Kazen n'exercèrent plus dans cette province qu'une autorité semblable à celle des maires en France. En perdant le pouvoir, la famille Kazen perdit en même temps quelque chose de son ancien prestige. De plus, elle se vit forcée de vendre des propriétés aux paysans, et sa fortune diminua ainsi avec son influence.

Mais les Kazen avaient comblé le Kersrouan de bienfaits. Ce sont eux surtout qui ont jeté sur les hautes cimes ces couvents, véritables forteresses pouvant au besoin soutenir un siége, où s'est conservée et se conserve encore dans sa pureté et sa force la foi catholique, la foi des aïeux. Ce sont les Kazen

qui ont bâti presque toutes les églises, toutes les chapelles où prient les Maronites, où l'union des fiancés est bénie, où les enfants sont baptisés, et où les morts sont un moment présentés pour y être environnés de la religieuse miséricorde. A l'époque de mon premier voyage dans le Liban, en 1837, et maintenant encore, j'ai lu sur le frontispice de ces monuments, encore debout, les noms des Kazen inscrits sur le marbre ou la pierre. J'ai lu dans leurs archives de nobles témoignages de leur patriotisme et de leur foi catholique. Louis XIII, Louis XIV, Louis XV glorifient leurs vertus et choisissent parmi les Kazen des consuls de France, toujours intègres, toujours dévoués à notre pays comme aux intérêts les plus sacrés des Maronites. J'ai lu un bref magnifique du pape Innocent XI, dans lequel le chef de l'Église universelle les loue et les bénit pour leur persévérance dans la foi catholique et pour leur énergique défense de cette foi.

La famille Dahdah se distinguait et se distingue encore des autres familles de cheiks par la culture de l'esprit. Pendant ses cinquante-trois années de pouvoir, le grand Béchir a presque toujours eu auprès de lui, comme *kiaya* (secrétaire ou ministre) des membres de la famille Dahdah, et c'est le grand Béchir qui lui a conféré le titre de cheik. Saloum-Dahdah, forte tête, habile politique et administrateur d'un rare mérite, gouverna lui-même la montagne pendant la minorité de l'émir Béchir, et son nom est resté, dans ce pays, dans la mémoire de tous. La fortune des Dahdah grandissant avec leur réputation d'hommes instruits, ils devinrent propriétaires du district de Fethoul, limitrophe du Kersrouan. Cette famille est divisée en deux branches : la première, la plus influente, celle qui était attachée au service de l'émir Béchir, est dignement représentée par le cheik Halil-Dahdah, que j'ai visité dans son domaine de Haramoun, au-dessus de Ghazir; par l'abbé Namatalla-Dahdah, élève distingué du collége de la Pro-

pagande, et par le cheik Rochaïd-Dahdah qui, depuis quelques années, dirige à Paris le journal arabe le Birgys-Paris (*l'Aigle de Paris*). Excellent Maronite, Français de cœur et d'âme, catholique avant tout, le cheik Rochaïd-Dahdah a eu l'insigne honneur, par sa ferme attitude dans la défense des intérêts de son pays et de sa nation, d'encourir l'animadversion de l'Angleterre et la haine de la Turquie [1].

La seconde branche de la famille Dahdad a pour chef aujourd'hui le vénérable cheik Méri-Dahdah, vieillard octogénaire, mais plein de verdeur encore. Ayant pendant de longues années exercé le commerce à Marseille, où il a été remplacé par son fils Elias-Dahdah, il a laissé, dans cette ville, les meilleurs et les plus honorables souvenirs.

Il me reste à parler de la famille Habèch. Comme date, elle est la plus ancienne de toutes, mais elle ne doit son titre de cheik qu'aux Dahdah, qui le lui obtinrent de l'émir Béchir, auprès duquel ils étaient tout-puissants. Ce titre était comme la consécration de plusieurs siècles de vaillance et de mâles vertus. On dit ici que « les Habèch étaient nobles avant d'être cheiks. » Je vois tous les jours à Ghazir le digne et héroïque représentant des Habèch, le cheik Halil, cœur d'or, catholique de la vieille roche. Ses allures martiales, sa taille de géant (il a plus de six pieds), offrent un étonnant contraste avec la douceur de ses manières, la simplicité naïve de son caractère. « Trouvez ici, mon ami Halil, si ces lignes tombent jamais sous vos yeux, le souvenir bien profond que je garde de vous, de la droiture de votre âme, de l'humble mais solide cabane où vous m'avez offert les confitures, les sorbets et le narghilé de l'hospitalité libanique ! — Comment avez-vous pu, vous, si loyal et si bon, encourir aussi la colère du peuple ? »

[1] Fuad-pacha a interdit, dans le mois de novembre dernier, l'entrée et la circulation en Syrie du journal du cheik Rochaïd-Dahdah.

Le berceau de cette famille Habèch est Ghazir. La position importante qu'y vint occuper, il y a cinquante ans, l'émir Kassem, comme je l'ai dit plus haut, absorba presque entièrement l'autorité des Habèch. Le prince les employa à son service comme soldats, comme janissaires. Les Habèch étaient essentiellement des hommes d'épée. Aussi les trois principales familles de cheiks du Liban ont chacune une réputation particulière : « les Habèch, disent les montagnards, sont célèbres par leur vaillance ; les Kazen, par leur libéralité, les Dahdah par leur littérature et la finesse de leur esprit. »

Après la chute de l'émir Béchir, en 1840, les cheiks ressaisirent avec trop d'avidité peut-être et trop de hauteur l'autorité absolue qu'ils avaient perdue depuis un demi-siècle. Historien impartial et fidèle, j'exposerai les griefs des paysans maronites contre leurs seigneurs, sans y attacher, toutefois, une trop grande importance ; car le fond de cette grave affaire, je ne le trouve pas, que ce soit bien entendu, ni dans les cheiks, ni dans les paysans ; je le trouve et je le montrerai tout à l'heure dans la politique intéressée et brouillonne de l'Angleterre, dans la politique dissolvante de la Turquie, qui a vu dans le mécontentement des fellahs contre les cheiks une excellente occasion pour détruire toute autorité chrétienne dans la montagne, afin de la remplacer par la sienne propre, immédiate et sans partage. C'est là, que les cheiks eux-mêmes ne s'y trompent pas, toute la question.

Les paysans, donc, accusaient les cheiks de n'être pas toujours des modèles de justice et de douceur à leur égard. Les femmes mêmes des cheiks prenaient des décisions au sujet des fellahs, et, dans des cas donnés, elles envoyaient des garnisaires dans leurs cabanes. Il était devenu d'usage de leur porter des présents aux jours de fête. Il fallait leur baiser la main tout comme à leurs maris, tout comme on le fait pour les émirs, pour les membres du sacerdoce. Les paysans devaient

donner un ballot de café à l'occasion des noces de la fille ou du fils d'un cheik. Ils reprochaient à leurs gouverneurs de villages de s'exempter eux-mêmes de l'impôt personnel en le prélevant de leur propre autorité sur les paysans. Ils allaient jusqu'à les accuser d'avoir retenu pour eux le tribut de trois années, que la Porte Ottomane leur réclama ensuite, tribut qui s'élevait à soixante-dix mille piastres; ils poussaient leur ressentiment jusqu'à dire tout haut que les cheiks avaient gardé pour eux vingt mille piastres destinées au payement du cadastre du Kersrouan, cadastre qui n'a jamais été fait. Il y en avait là plus qu'il n'en fallait pour soulever la tempête.

Les cheiks repoussent avec énergie toutes ces accusations. Quand on leur parle de l'insurrection des paysans maronites du Kersrouan, ils répondent, avec assez de raison, ce me semble, qu'il n'y a pas, dans tout l'empire ottoman, un seul point où la terre soit mieux cultivée, où la vie du peuple qui laboure soit plus douce, moins foulée par la tyrannie. En effet, le Kersrouan est riche, et on ne se doute pas de toutes ses richesses quand, de la pleine mer, on aperçoit ses cimes abruptes et quelquefois d'un aspect désolé. La culture des vers à soie y est en grand honneur. Les mûriers, de petite dimension, s'y montrent par milliers, échelonnés sur des gradins depuis la base de la vallée jusqu'à son sommet. La vente des cocons jette dans le Kersrouan, où se trouvent plusieurs filatures de soie exploitées par des Européens et aussi par des Maronites, des millions de piastres. La vigne se plaît dans ces superbes montagnes; nulle part je n'ai mangé d'aussi bon raisin qu'ici; on connaît le vin d'or du Liban qui deviendrait supérieur si des mains plus habiles le préparaient; les orangers, les citronniers, les amandiers, les oliviers, dans le Liban, croissent en abondance.

Les cheiks du Kersrouan ont de nobles traditions qu'ils conservent, et je les en bénis; que d'héroïsme ils ont déployé,

autrefois, pour préserver cette province, en particulier, des invasions musulmanes, après en avoir chassé les Turcs et les Métualis, musulmans de la secte d'Ali ! On peut dire sans hésiter que le Kersrouan, aujourd'hui tout catholique et *tout français*, doit sa vieille indépendance et son unité de croyance religieuse au patriotisme et à la vaillance des cheiks fortement unis au peuple maronite. Mais une chose caractérise ce peuple : l'horreur de l'oppression. Qui oserait lui en faire un crime? Si tous les peuples soumis à l'empire du croissant avaient résisté, comme les Maronites, à la tyrannie, de quelque côté qu'elle pût venir, nous n'aurions pas aujourd'hui le triste spectacle de tant de chrétiens qui ont perdu leur énergie native par suite de cinq siècles d'un abrutissant régime. Il est vrai que tous les peuples chrétiens de la Turquie n'habitent pas des montagnes où vont souvent se briser les fureurs du despotisme.

Les cheiks ont-ils méconnu, dans ces derniers temps, cet esprit d'indépendance des Maronites ? Ont-ils méconnu aussi ce même esprit qui s'introduit partout sur notre globe ? Traitaient-ils les paysans comme des esclaves ? « Tous voulaient régner sur nous, Turcs et cheiks, disent les fellahs maronites; tous s'arrogeaient le droit de nous punir, de nous châtier, même de nous voler. C'était un état de choses insupportable. Nous l'avons brisé ! »

Et, cependant, s'il fallait en croire une anecdocte qui m'a été racontée, la révolution du Kersrouan n'avait éclaté que par suite d'un ressentiment particulier. Un Maronite du village de Reïfouns, Tanious-Chéïn, pauvre moucre (conducteur de mulets), puis maréchal-ferrant autrefois, devenu ensuite le héros (triste héros!) de la révolution, tomba gravement malade en 1857. Le docteur Pistalozza, attaché, depuis vingt ans, au service de la Porte Ottomane, et médecin du collége d'Anthoura, fut appelé pour donner des soins à Tanious. Il le vit

dans un état désespéré, et il ne cacha pas cet état à la famille du moucre. Celui-ci n'avait pas d'enfants, et on savait qu'il avait de l'argent caché. Sa femme et son neveu (il avait un neveu) voulaient, chacun à son profit, mettre la main sur le trésor. On le cherchait partout pendant que le pauvre Tanious-Chéîn agonisait. L'argent est découvert par la femme. Le neveu lui arrache la cassette dans laquelle il était renfermé. Sur ces entrefaites survient le cheik Maroun. Dans l'intérêt de la justice, il s'empare de la cassette, promettant de la donner aux héritiers reconnus de Tanious quand celui-ci ne sera plus de ce monde. Mais il revient à la vie, et réclame son argent, que le cheik lui remet. La cassette ne contenait que vingt mille piastres (environ quatre mille francs); Tanious prétendit que dix mille piastres manquaient au dépôt. Le cheik, accusé de vol, se défend. Tanious soutient qu'il a été indignement volé, et une dispute éclate entre le manant et son seigneur.

Est-ce là réellement la cause unique du soulèvement des paysans contre les cheiks? On aura de la peine à le croire. Quoi qu'il en soit, ce soulèvement éclata terrible comme la vengeance au commencement de l'année 1858 dans le Kersrouan et dans le Fétouhl. Le sang coula. Les cheiks Kazen et Habèch, surtout, furent impitoyablement chassés de leurs maisons, de leurs domaines, et les Kazen n'y sont pas encore rentrés. Il n'y a pas eu confiscation de biens proprement dite, mais seulement exploitation de ces biens au profit unique des paysans. Tanious-Chéîn, qui ne sait ni lire, ni écrire, qui se distingue peu par sa foi religieuse, devient tout à coup un personnage, le maître du Kersrouan! C'est un homme profondément dissimulé. Son regard fauve trahit, malgré lui, ses mauvais instincts. On le croit capable de tous les forfaits. Le peuple qui, tout d'abord, lui décerna, de sa propre autorité, le titre de bey (seigneur), le proclama chef du Kersrouan, et composa pour lui des chants de triomphe. Il lui disait :

« O notre bey de Réïfouns, tu es le père des glaives effilés ! Tu as chassé les soldats de Djouni !

« Malheureuse est la famille Kazen qui a foulé le peuple !

« Tu as écrit une lettre à l'ennemi, et tu lui as dit : Viens à ma rencontre à Anthoura ! Moi, bey, j'ai là un moulin, des soldats, et de la poudre et des balles en si grande quantité, qu'on ne pourrait pas les peser avec la *romaine !*

« Vite ! lève-toi ! et marche aussi contre les Métualis ! »

J'ai moi-même entendu chanter ces paroles dans le Kersrouan par des petits bergers maronites, assis, à la tombée du jour, au bord des torrents.

Tout cela est lamentable, sans doute. Mais c'est une leçon pour tout le monde, pour les paysans qui, en se séparant du reste de la montagne, ont ouvert la porte aux Druses massacreurs ; pour les cheiks qui avaient, peut-être, abusé de leur pouvoir à l'égard des fellahs. Il en a été un peu de leur propre gouvernement comme d'autres gouvernements bien loin du Liban : le régime des cheiks est tombé, assure-t-on ici, par leurs fautes personnelles.

Dans cette révolution du Kersrouan, où tant d'intrigues sont mêlées à tant de violences, dans cette révolution où l'anarchie est partout et la main de l'ordre officiel nulle part, deux nobles figures nous apparaissent, et nous les saluons avec un tendre respect.

Plusieurs femmes et enfants des cheiks chassés par des fellahs viennent, la nuit, frapper à la porte d'un couvent pour demander asile et protection. C'était le couvent des franciscains à Harissa. Le supérieur, *padre Raphaëlo*, noble cœur et âme pieuse, les reçoit avec empressement, et refuse énergiquement à la bande ameutée de lui livrer les pauvres fugitifs.

Padre Raphaëlo sait que Mgr Valerga, patriarche de Jérusalem et légat du Siége apostolique, se trouve dans sa résidence de Zouk, située à une lieue de Harissa. Il lui envoie un

exprès pour l'informer du danger que courent les femmes et les enfants réfugiés dans son couvent, et lui demande de venir à leur secours.

Le patriarche monte à cheval, accompagné seulement de son secrétaire et de son kawas. Il arrive à Harissa avant le jour. Il voit autour du couvent la bande des fellahs armés. Il leur parle énergiquement, leur reproche de s'en prendre à des femmes et à des enfants dont les défenseurs sont proscrits ; il les menace du courroux de la France s'ils ne s'éloignent pas promptement de la demeure qui sert d'asile à d'innocentes victimes.

Son courage et son éloquence subjuguent la populace armée qui se retire. Le patriarche remonte à cheval, fait sortir du couvent les femmes et les enfants, se met à leur tête et les conduit sains et saufs à Beyrouth, où il les place sous bonne garde.

Certes, si tous les chefs des chrétiens avaient fait leur devoir, à cette époque, comme Mgr Valerga fit le sien, les choses ne seraient pas arrivées, on peut le croire, au point extrême où nous les voyons aujourd'hui.

SUITE DE LA LETTRE VIII

Le caïmacan Béchir-Achmed et ses intrigues dans la révolution des fellahs maronites. — Le cheik Abbas, d'Agelthoun. — Intrigues de Kurchid-pacha. — Il reçoit le *bakchis* des cheiks et ne fait rien. — Réunion de Zouk et des Grecs catholiques. — Mot significatif échappé par mégarde à Kurchid-pacha à propos des cheiks. — Son ambassade envoyée à Tanious-Chéïn. — Autre mot du pacha aux paysans contre les cheiks. — Le drapeau de la France *devant les morts et devant les vivants*. — Cherchel-Bey et son ambassade anglaise à Tanious-Chéïn. — Aveu que me fait le chef des révolutionnaires. — Examen de la question de savoir si le clergé maronite a fomenté le soulèvement des paysans contre les cheiks. — Le patriarche des Maronites et les prélats de cette nation. — Mgr Boutros-Bostani. — Remarques sur l'attitude du patriarche dans la révolution du Liban.

J'arrive à la partie la plus curieuse et la plus instructive de

ce travail sur la révolution du Kersrouan, la partie des intrigues. L'émir Béchir-Achmed, caïmakan des chrétiens, d'abord l'homme de la chancellerie anglaise à Beyrouth, puis, dévoué, en apparence du moins, aux intérêts français en Syrie, encourut, par ce seul fait, la vive animosité de l'Angleterre. C'est alors que la politique anglaise, d'accord sur ce point comme sur d'autres avec la politique turque, imagina de renverser Béchir-Achmed, en lui suscitant un concurrent dont je parlerai plus tard lorsque je m'occuperai des causes premières des malheurs qui viennent d'ensanglanter la Syrie, causes, d'ailleurs, qui peuvent bien se trouver aussi dans la révolution maronite. La politique anglo-turque excite les cheiks Kazen contre le caïmacan. Honni par les paysans du Kersrouan, qui l'accusaient de favoriser les Druses, ses anciens coreligionnaires, Béchir-Achmed, foulant aux pieds les intérêts de son pays et de son peuple, se venge en soufflant partout la discorde. Par des menées sourdes et tristement habiles, il pousse les fellahs à la révolte contre les cheiks.

En 1858, il va voir Kurchid-pacha et lui dit : « Les paysans de la montagne sont mécontents des cheiks qui sont souvent eux-mêmes un obstacle au bon gouvernement de ce pays. Je crois le moment favorable pour frapper un coup utile. Il y aurait peu de chose à faire pour grossir la tempête qui gronde déjà sur la tête des cheiks. Il n'y aura de repos pour la montagne que lorsque nous y aurons jeté le trouble et la division. »

C'était la mise en pratique de la maxime politique des vieux Romains : *Divide et impera.*

Est-il vrai, oui ou non, que Kurchid-pacha, prenant la balle au bond, demanda à Béchir-Achmed quels moyens il y aurait à prendre pour parvenir aux fins sublimes qui lui étaient proposées?

Est-il vrai, oui ou non, que le cheik Abbas, du village d'Ageltoun, ayant été désigné par Béchir-Achmed au pacha

comme un instrument de discorde, a été appelé chez Son Excellence pour y recevoir les instructions nécessaires dans sa mission fratricide?

Est-il vrai, oui ou non, que le cheik Abbas soit entré en communication avec le fameux Tanious-Chéin, et qu'il se soit entendu avec lui pour soulever les paysans contre leurs cheiks?

Est-il vrai, oui ou non, qu'Abbas ait reçu de Kurchid-pacha lui-même la promesse formelle de lui donner le gouvernement d'une portion considérable de la montagne, s'il réussissait dans son entreprise, c'est-à-dire l'expulsion de tous les cheiks?

Est-il vrai, oui ou non, que le moucre Tanious ait reçu les mêmes promesses de l'autorité ottomane?

Est-il vrai, oui ou non, que le soulèvement ayant éclaté, deux femmes de cheiks aient été assassinées, et que ni Kurchid-pacha, ni le caïmacan lui-même n'aient rien fait pour chercher les coupables? que d'autres assassinats, ayant été aussi commis dans cette agitation, soient restés également impunis?

Cependant les cheiks étaient chassés. Un trouble immense régnait dans le Liban. Abbas, enchanté de tout ce qu'il avait fait, se présente en vainqueur devant le caïmacan, devant Kurchid-pacha, et demande la récompense de ses hauts faits.

Mais Abbas appartenait à la nombreuse et puissante famille des Kazen; ce n'était pas pour rendre le pouvoir à un des membres de cette famille qu'on avait fait le coup dans le Kersrouan. Quel fut donc le sort du pauvre cheik Abbas? Le même que celui de l'émir Assaf dont je parlerai un peu plus tard. On brisa l'instrument quand on n'en eut plus besoin. Abbas se récria; on lui signifia alors que, s'il persévérait dans ses exigences, il serait traité comme un brandon de discorde; et le pauvre Abbas,

Honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Vous voyez comment la comédie se prolonge. Malheureusement son dernier acte devait être un drame épouvantable.

Je me suis engagé à montrer, preuves en main, que l'insurrection du Kersrouan n'aurait été qu'une insignifiante échauffourée si la politique turque et la politique anglaise n'étaient pas venues l'envenimer, l'exploiter chacune à son profit. Je tiens parole.

Kurchid-pacha, ayant vu dans cette insurrection un moyen excellent pour en finir avec les chrétiens du Liban qu'il déteste, sentiment qu'il partage, d'ailleurs, avec tout ce qui est musulman, les a poussés par des menées sourdes à la révolte et au pillage contre les cheiks. C'était probablement une mission qu'il avait reçue de Constantinople, d'où sont évidemment parties, quoi qu'on en puisse dire, les premières trames de la conspiration dont nous voyons en ce moment les effroyables résultats. A qui donc pouvaient s'adresser les cheiks pour obtenir justice contre les violences, le pillage, les meurtres dont ils avaient été l'objet de la part des fellahs révoltés, si ce n'est au gouvernement turc lui-même, représenté à Beyrouth par Kurchid-pacha? La justice, en Turquie, ne s'obtient jamais gratuitement, alors même qu'elle s'obtient. On assure qu'en demandant la répression des forfaits commis, les cheiks ne se présentèrent pas au pacha les mains vides. Kurchid reçut le *bakchis* (gratification), promit tout ce qu'on voulut et ne fit rien, ou plutôt il manœuvra contre ses *protégés*. Cependant, comme il fallait avoir l'air d'avoir reçu l'argent avec quelque utilité, Kurchid envoya cinquante soldats à Djouni, limite du Kersrouan au sud. Il ordonna aux paysans de rappeler parmi eux les cheiks expulsés, et, d'un autre côté, il faisait dire aux *révolutionnaires* de ne plus reconnaître que le gouvernement turc seul. Les soldats osmanlis retournèrent à Beyrouth sans avoir rien fait pour la justice.

A Zouk, gros bourg situé sur les hauteurs de Djouni, se

trouvent des Grecs-catholiques assez riches, assez influents. Travaillés par des émissaires du sérail de Beyrouth, et par d'autres émissaires non musulmans que je ne veux point nommer ici, les Grecs de Zouk avaient puissamment contribué à l'agitation des fellahs du Kersrouan. N'ayant, parmi eux, ni émirs, ni cheiks, ils n'étaient peut-être pas fâchés de mettre les Maronites à leur niveau. Une réunion de trois cents paysans de cette nation se tint à Zouk, au commencement de 1858. Des Grecs y assistaient. On y énumère les griefs des fellahs contre leurs seigneurs, et l'on discute. L'assemblée décide qu'elle enverra une députation pour porter les plaintes à Kurchid-pacha. Celui-ci reçut la députation avec bienveillance. Tout en leur promettant que leurs plaintes seront examinées, que justice leur sera rendue, il exhorte les fellahs à ne commettre désormais aucune violence contre les cheiks. Les Maronites, ravis d'un si bon accueil, en remercient Son Excellence, et lui disent qu'ils sont les sujets fidèles, les esclaves du sultan. A ce mot d'esclave, le pacha ne sait plus déguiser le fond de sa pensée. « Vous dites toujours, leur répond-il vivement, que vous êtes les esclaves du sultan, et vous faites tout le contraire de ce que font les esclaves. Avez-vous jamais vu un esclave planter une épine dans l'œil de son maître? Non, certainement. Eh bien, c'est précisément ce qui est dans votre montagne : vos émirs et vos cheiks sont comme une épine dans l'œil de notre glorieux padischah. Arrachez-la donc, et le gouvernement vous traitera en tendre mère! »

Est-ce clair? Je tiens ces paroles d'un homme qui les a entendues de la bouche de Kurchid-pacha.

Au mois de juin de l'année 1859, deux personnages turcs, envoyés par Kurchid-pacha, arrivent dans la maison du chef des paysans révolutionnaires. L'un de ces personnages était Moustapha-Gannoun, alors gouverneur de Djebeil, l'ancienne Biblos, où se trouvent quelques musulmans. L'autre person-

nage était l'Albanais Osman-aga, capitaine de ces hordes de brigands qu'on appelle bachi-bouzouks. Ils firent de grands saluts au maréchal-ferrant d'autrefois. La pipe, le café, les sorbets leur furent offerts; ils les acceptèrent avec toutes les marques de la plus cordiale amitié.

Puis vinrent les grandes affaires. Moustapha-Gannoun porta la parole, et d'abord il donna à Tanious le titre de bey, titre, d'ailleurs, que lui avait déjà donné Kurchid-pacha dans une lettre qu'il lui avait écrite. « Il est des temps, dit l'orateur musulman à Tanious, où le grand Allah marque de son doigt tout-puissant les hommes dont il veut se servir pour l'accomplissement des grandes choses. Vous êtes, ô bey! l'un de ces hommes. Vous avez commencé une grande œuvre en brisant le pouvoir tyrannique et tracassier des cheiks de ces montagnes; il faut l'achever, et puis en recommencer une autre, l'anéantissement du pouvoir des émirs, non moins tyranniques à l'égard des fellahs que les cheiks eux-mêmes. Que faire donc? Il faut, Tanious, placer toute la montagne sous le gouvernement exclusif de notre glorieux sultan Abdul-Medjid. Plus de cheiks, plus d'émirs, mais le sultan, le sultan seul, parce que lui seul peut vous couvrir de l'ombre immense de sa justice, de sa miséricorde, de son amour! »

Moustapha-Gannoun dit encore beaucoup d'autres choses. Tanious se contenta de lui répondre : *Nahnou natabassar! natabassar nahnou!* (nous verrons! nous verrons!)

Quand Tanious, à la tête de ses paysans, levait l'étendard de la révolte contre les cheiks, Kurchid-pacha, qui l'avait favorisée sourdement, prenait, au même moment, sous sa protection, les cheiks de la famille Kazen, contre laquelle se dressait particulièrement la rébellion des fellahs. Il y eut à Raïfouns un engagement assez sérieux entre les fellahs, d'une part, et les cheiks marchant à la tête de quelques hommes dévoués. La victoire resta indécise. Quelques jours

après cette affaire, Tanious et quelques-uns de ses principaux compagnons allèrent visiter Kurchid-pacha à son palais de Beyrouth. Selon leur coutume, les Maronites étaient armés de toutes pièces. A leur ceinture brillaient des pistolets : à leur côté gauche se montrait le grand sabre recourbé, et à leur côté droit pendait un tromblon toujours chargé jusqu'à la gueule. On parla de la dernière affaire de Raïfouns, et le pacha reprocha énergiquement aux révolutionnaires de ne pas avoir vaincu. « A quoi servent donc les armes dont vous vous couvrez, et que vous étalez ici devant moi ? Servez-vous-en donc contre vos ennemis ! Exterminez une bonne fois cette famille Kazen (le pacha la protégeait comme je l'ai dit plus haut), parce qu'elle est votre plus cruelle ennemie ! »

Toutes les résistances de Tanious-Chéïn, au sujet des propositions turques, avaient fini par le placer fort mal dans l'esprit de Kurchid-pacha. Son Excellence ne le voyait plus que très-rarement. Elle lui écrivait plus rarement encore. Maintenant le pacha ne l'appelait plus dans ses lettres que *el-chaki Tanious* (Tanious le méchant). Kurchid n'attendait qu'une occasion pour se venger. Il aurait pu sans doute le faire arrêter et le juger comme rebelle ; mais il se sentait si compromis avec l'ancien moucre, qu'il put craindre un résultat mauvais pour lui dans un pareil procès. Il préféra le vexer au milieu d'une fête.

De temps immémorial, les Maronites ont coutume de déployer le drapeau français dans les grandes solennités ; soit qu'il s'agisse de funérailles faites à un personnage important de leur nation, soit qu'il s'agisse d'une grande fête, ils élèvent le drapeau de la France sur les clochers de leurs églises, ou ils le portent à la main dans un cortége. Ils appellent cet usage *montrer le drapeau de la grande nation catholique* devant les vivants et devant les morts. Tanious, devenu souverain dans ce Kersrouan si catholique et si français, conserva l'antique usage des Maronites.

A l'occasion d'une solennité dans la montagne, Tanious fit flotter le drapeau français au milieu de ses frères. Kurchid-pacha, auquel on l'avait dénoncé à cause de cet acte, le mande chez lui et lui déclare qu'il est rebelle à l'autorité du sultan en déployant dans ses États un autre étendard que celui du croissant. Tanious se montra un sujet dévoué et soumis de la Sublime Porte, et dit qu'en faisant flotter le drapeau français à Raïfouns, il n'avait entendu purement et simplement que suivre un usage antique. Kurchid-pacha le mit à la porte sans lui rien répliquer.

Quelques jours après, il voit arriver chez lui une cinquantaine de bachi-bouzouks, envoyés par le pacha. Était-ce pour arrêter le Maronite? Pas du tout. C'était seulement pour condamner Tanious à nourrir pendant un certain nombre de jours les trop fameux bachi-bouzouks. On dit qu'en ce moment le gouverneur de Beyrouth, pris au dépourvu, comme cela lui arrivait souvent, n'avait absolument rien à leur donner à manger.

Ecco la justizia turca.

Nous venons de voir Tanious-Chéïn assailli par la Turquie en 1859; il l'avait été, un an auparavant, par l'Angleterre. Un Anglais, lord Cherchel, que la Porte Ottomane a fait bey (seigneur), bien qu'il fût de noble origine, a déployé un zèle vraiment extraordinaire pour les intérêts de sa nation et aussi, comme nous allons le voir, pour ceux de sa propre famille. Cherchel-bey vit en Syrie depuis longues années. Il s'y est marié. Sa fille a épousé l'émir Abdallah, frère de la princesse Kassem, que j'ai eu occasion de voir souvent à Ghazir. Tanious-Chéïn, que j'ai vu de très-près, sans le chercher, était, au commencement de l'année 1858, à l'apogée de sa gloire dans la révolution contre les cheiks. Un jour, Tanious-Chéïn, dont il serait impossible de faire le Garibaldi de la montagne,

quoi qu'on ait dit et quoi qu'on ait fait, voit arriver dans sa maison de Raïfouns un messager porteur d'une lettre de Cherchel-bey. La lettre était peu explicative, mais le messager le fut beaucoup. Aussi le bey anglais disait-il dans sa missive au chef des révolutionnaires de la montagne que son envoyé lui dirait tout de vive voix. Que lui dit-il ? Le voici. J'écris sous la dictée de Tanious :

« Le moment est venu de rendre au Liban la paix, la gloire, le bonheur qui lui sont dus ! La Providence, ô Tanious ! semble vous avoir choisi pour le salut de vos frères ! Mais vous êtes faible encore ; il vous faut une protection, et une protection efficace : vous la trouverez dans la généreuse Angleterre. On aura soin de vous, brave Tanious ; on ne sera point ingrat à votre égard. Vous avez déjà rendu d'éclatants services à votre nation, et vous pouvez en rendre encore. Le plus grand de tous est d'user de toute votre influence sur les fellahs pour faire nommer au caïmacanat l'émir Abdallah-Chéab [1]. »

Nahnou natabassar ! natabassar nahnou ! (nous verrons ! nous verrons !) répondit encore l'ancien moucre de Raïfouns, devenu, à son grand étonnement, un personnage auquel s'adressaient les puissances de ce monde. Un beau cheval fut en même temps offert au chef révolutionnaire : il le refusa.

Tanious, dont le cœur était resté maronite à travers toutes ses fautes, n'était pas facile à remuer, c'est-à-dire à amener sous le drapeau britannique. Cherchel-bey fit auprès de lui une dernière et suprême tentative.

Une des nombreuses dupes des Anglais dans le Liban, un certain Habib, alors juge à Zouk, séduit par les promesses anglaises, avait, d'après les conseils de Cherchel-bey, réuni un assez grand nombre de Maronites dans une maison de ce village. On y agita la fameuse question de la protection anglaise.

[1] Le lecteur se souviendra que ce même émir était et est encore le gendre de Cherchel-bey.

Habib, dont les allées et les venues à la chancellerie britannique de Beyrouth avaient été remarquées, prôna de son mieux la protection de l'Angleterre. Mais sa rhétorique échoua dans l'assemblée. Et savez-vous qui la fit échouer? Ce fut Tanious lui-même. « Vous voulez, dit-il, aller vers l'Angleterre? Allez-y vous-même; moi, je vais à Raïfouns! »

Et il reprit le chemin de ses montagnes.

Tout ceci est de l'histoire. J'attends des contradicteurs pour rectifier ce qu'il pourrait y avoir d'inexact dans les faits que j'avance.

J'ai vu Tanious-Chéln, ai-je dit. Bourrelé de remords, le pauvre moucre n'est pas très-tranquille en ce moment de répression générale. Il n'ose plus se présenter à Beyrouth, et s'attend à tout. Il m'a dit: « Si j'ai mérité d'être pendu, qu'on me pende, mais au moins que ce ne soit pas la Turquie! que des juges français prononcent sur moi! et qu'ils me punissent eux-mêmes s'ils me trouvent coupable! »

Soyons justes: tout le monde avait un peu mis la main à cette détestable insurrection du Kersrouan, et notre consul, en 1858, n'y était peut-être pas complétement étranger. Tanious n'aurait-il pas voulu faire allusion à ce dernier fait en prononçant les paroles que je viens de citer textuellement?

Et maintenant, examinons une question importante. On a dit et on a écrit que l'insurrection des fellahs contre les cheiks avait été fomentée, excitée par le clergé maronite du Liban. Il est nécessaire de s'entendre sur ces mots: le *clergé maronite*. Sont-ce les simples prêtres? Personne plus que moi n'est disposé à rendre justice à leurs belles et mâles vertus évangéliques. Ce sont des hommes que les populations choisissent pour leur enseigner la foi et leur administrer les sacrements. Ce sont les populations qui leur donnent leur pain de chaque jour, car ici il n'y a pas de budget des cultes. Ils font le catéchisme aux petits enfants, disent la messe et visitent les ma-

lades; ils travaillent de leurs propres mains pour subvenir plus complétement à leurs besoins. Ils sont pleins de foi; leurs mœurs sont irréprochables. Mais, c'est assez triste à dire, ces hommes de tant de vertus manquent d'instruction en général; en dehors des fonctions du saint ministère, ils n'exercent sur l'esprit des populations aucune espèce d'influence; et, il faut bien le dire, ils ne la recherchent pas. Puis ce sont là des hommes de paix, non des hommes de guerre, et l'insurrection dont je viens de parler, c'était la guerre, et la guerre fratricide. Il nous faut donc de toute nécessité écarter les simples prêtres comme une des causes de la révolution libanaise.

Restent les évêques, et, à leur tête, le patriarche. Voilà une influence profonde, réelle. S'est-elle exercée au profit de la rébellion? « Oui! » disent les uns; « non! » répliquent les autres. Mais quel intérêt avait l'épiscopat maronite à jouer ainsi à la révolution? « Il voulait, disent ses accusateurs, fonder dans le Liban un État ecclésiastique! » Petite entreprise! J'avoue que je ne puis pas y croire. Dans cette insurrection dont il ne prévoyait pas, certes, les crimes, l'épiscopat maronite voulait-il abattre l'influence de certains cheiks, influence qui pesait même, il faut bien le reconnaître, sur l'Église? Je serais tout disposé à le croire. D'ailleurs, le patriarche des Maronites a lancé les foudres de l'excommunication récemment contre ceux qui refuseraient de restituer aux cheiks les biens qui leur ont été volés. Il a excommunié *proprio nomine* ceux qu'on lui a signalés comme détenteurs de ces biens. Tanious-Chéin a été nominativement frappé par les sentences patriarcales. Mais l'attitude du vénérable prélat a-t-elle toujours été nettement dessinée dans ces déplorables luttes entre les cheiks et les paysans? Là serait, peut-être, la question. Cette attitude indécise tiendrait bien plutôt à un caractère d'homme qui, dans un but qu'il croit louable, cherche à ménager tout le monde, que dans une pensée arrêtée de bouleversement à son profit.

Je consignerai ici quelques notes sur le patriarche et l'épiscopat maronites.

A l'exemple de la papauté elle-même, à l'exemple de l'Église universelle, l'Église maronite ou d'Antioche[1] a eu, dans tous les temps des patriarches, des évêques pris indistinctement dans toutes les classes de la société. Les Maronites ont conservé l'ancienne coutume de soumettre au vote populaire le choix des chefs ecclésiastiques. Quand deux noms sortent de l'urne, le patriarche a le droit de choisir l'un de ces deux noms pour l'élever à l'épiscopat. Pour ce qui est de la nomination du patriarche lui-même, ce sont les évêques réunis qui en décident. Puis, le pallium est demandé au Pape qui seul a le droit de donner l'investiture au patriarche.

Jusqu'en 1787, époque à laquelle l'émir Béchir fut élevé au gouvernement unique de la montagne, gouvernement qu'il a conservé jusqu'en 1840, les cheiks du Kersrouan et surtout les cheiks Kazen avaient exercé dans cette province, qu'ils possédaient presque en entier, une influence réelle sur la nomination des évêques. Mais, à partir de 1787, cette influence fut singulièrement paralysée par la forte main du grand Béchir. L'antique puissance des cheiks renaquit en 1840, époque de la chute du célèbre gouverneur de la montagne. Cette puissance en trouva une nouvelle en face d'elle : la puissance populaire. Il y eut une résistance réelle de la part de l'Église maronite contre la prépotence ancienne des Kazen principalement. Cette Église ne voulut plus laisser introduire dans son sein un autre élément que le sien propre. De là des froissements inévitables. Et ces froissements ont produit une sorte d'hostilité morale réciproque. L'Église maronite a voulu garder toute sa liberté et, selon moi, elle a bien fait.

[1] Le patriarche des Maronites prend le titre de patriarche d'Antioche et de tout l'Orient. D'ailleurs, tous les patriarches d'Orient de tous les rites prennent le titre de patriarche d'Antioche. Je n'ai pas à m'occuper ici de la question de savoir s'ils en ont plus ou moins le droit.

Actuellement, sur onze évêques maronites, y compris le patriarche, un seul, un saint prêtre, Mgr Étienne, évêque de Damas, est de race noble : un Kazen. Tous les autres sortent du peuple. Des membres de leurs familles sont encore aujourd'hui domestiques des anciens cheiks. Le patriarche qui siége en ce moment dans la montagne, Mgr Pierre-Paul Massad, est d'une famille de fellahs. Il a été berger dans son enfance, et ne le cache pas. Eh bien, cet ancien berger devenu pasteur du peuple est un prélat plein de piété, plein d'instruction et de douces manières. Il parle neuf langues. Il a utilement et noblement employé les quatre années qu'il a passées au collége de la Propagande à Rome.

Tous les évêques maronites, en général, sont recommandables par leur science et leurs vertus. L'un d'eux, monseigneur Boutros-Bostani, enfant du peuple, a en lui quelque chose de Fénelon et de Bossuet. Il est doux, pieux, persuasif; il est instruit, invincible dans sa foi, éloquent. Il a soutenu, dans ces derniers temps, des luttes magnifiques contre l'anglicanisme, dans ses vains efforts pour s'implanter dans la montagne catholique. Ces luttes si honorables lui ont mérité le surnom de *foudres des protestants*. Trop pauvre pour payer des professeurs dans son collége de Machemouché, il se charge lui-même de presque tout l'enseignement. Dans ce collége, trois fois brûlé par les Druses, deux fois rebâti par l'évêque, il enseignait non-seulement la théologie, mais encore la philosophie, l'histoire, les littératures arabe et syriaque et la jurisprudence.

Il est donc établi, d'après ce qui précède, que les onze évêques maronites actuels, presque tous sortis du peuple, ne constituent pas un état de choses nouveau dans cette nation. Ce qui est nouveau peut-être, c'est l'acte par lequel le clergé a voulu renoncer à une sorte de tutelle que les anciens cheiks exerçaient sur lui. De là est venue contre le clergé l'accusation

fausse, c'est ma conviction, d'avoir armé les fellahs contre les cheiks. Ce qui est vrai, naturel, c'est que les fellahs sont allés au clergé déjà en lutte morale avec les cheiks. « Mais, dit-on, le patriarche a des frères; ils ont fait ouvertement cause commune avec les paysans contre leurs seigneurs; pourquoi donc le patriarche n'a-t-il pas arrêté ses frères dans cette voie? »

D'abord, il n'est pas établi que le patriarche aurait pu exercer sur ses frères une domination telle qu'il pût les empêcher de résister à l'entraînement presque général. Ce qui est à constater au moins, c'est que les frères du patriarche, ne suivant pas l'exemple de tant de fellahs, aient mis la main sur les propriétés des cheiks, acte que j'ai flétri plus haut. Mais qui pouvait croire, dans la montagne si inexpérimentée sur le chapitre des révolutions, que ce mouvement populaire serait poussé jusqu'au crime? Les excès ont été condamnés, au nom de l'Église, par le patriarche lui-même. « Ces mesures salutaires, ajoute-t-on, ont été trop tardives. » C'est possible, mais je ne puis me constituer juge, en ce moment, d'une question pareille. Tout ce que je sais, c'est qu'il faut que justice soit faite, c'est qu'il faut que les cheiks rentrent dans leurs biens. Il y a des gens qui croient que la Porte Ottomane aurait elle-même rempli cette mission, si le patriarche des Maronites ne lui avait pas fermé les portes du Kersrouan. Cette croyance est une méprise complète à l'égard des intentions secrètes, mais historiques, de la Porte Ottomane. Je l'ai prouvé et je le prouverai encore par des faits : ce n'est pas la justice que le gouvernement turc voulait faire triompher dans la montagne; il voulait, après avoir tout brouillé, tout détruit, se rendre seul possible dans le Liban. Voilà quelle était sa pensée, et ceux qui l'ont combattue, je le répète, ont bien fait.

LETTRE IX

Situation des chrétiens de Damas. — Enrôlement dans l'armée ottomane des Damasquins assassins des chrétiens. — Entrée de ces enrôlés à Beyrouth. — Intrigues à Damas pour faire déclarer aux chrétiens qu'ils sont satisfaits de la justice accomplie par Fuad-pacha. — Milliers de femmes et d'enfants de Damas criant la faim dans les cours des couvents français à Beyrouth. — Proclamation furieuse des musulmans de Saint-Jean-d'Acre contre les chrétiens. — Réunion de Druses à Mouktara, présidée par un envoyé anglais. — Rixes à Beyrouth entre des soldats français et des musulmans.

Ghazir, le 7 septembre 1860.

Je reçois des nouvelles de Damas, de Beyrouth et même du pays des Druses. Je vais les résumer.

Une caravane de trois cents chrétiens de Damas est arrivée à Beyrouth. Ils se sont comme échappés de Damas, car Fuad-pacha ne voulait pas les laisser partir ; il leur avait même refusé les moyens de transport. Mais les chrétiens, ne se sentant plus en sûreté dans cette ville, théâtre du meurtre de leurs frères, ont refusé d'habiter le quartier turc, que le gouverneur leur avait assigné après l'évacuation des musulmans.

Plus de sept cents chrétiens se trouvaient encore ces jours-ci enfermés dans la citadelle, où Fuad-pacha veillait sur eux pour les protéger. Malgré cette protection, les malheureux chrétiens étaient jour et nuit en butte aux menaces des assassins. Un musulman est allé même jusqu'à tirer un coup de fusil au milieu de la foule; personne ne fut atteint heureusement. C'est à la suite de ces scènes déplorables que les trois cents chrétiens ont pris le parti de venir chercher un refuge à Beyrouth.

Un grand nombre de familles sont encore enfermées dans la citadelle. Elles ont énergiquement invoqué l'appui de notre consul, M. Outrey, dont la conduite continue d'être digne de tout éloge.

Les secours que le gouvernement turc accordait, depuis la fin des massacres, aux familles recueillies dans la citadelle, commencent à leur manquer. Que deviendront-ils ainsi livrés à la discrétion de leurs implacables ennemis? Quel sera leur sort cet hiver, se trouvant sans pain, sans argent, sans vêtements et sans asile? Plusieurs d'entre eux pensent à émigrer en Europe et fuir ainsi une cité qui ne leur rappelle que des malheurs, et où ils ne sont entourés que d'un simulacre de protection.

Fuad-pacha enrôle à droite et à gauche de jeunes musulmans de Damas dans l'armée ottomane; il en est arrivé quelques centaines à Beyrouth dans la journée du 2 septembre. On les a embarqués dans des vaisseaux turcs, où les musulmans les ont accueillis par des hourras formidables. Ce sont là les futurs soldats du gouvernement turc, destinés peut-être un jour à faire à Damas, en qualité de soldats du sultan, ce qu'ils y ont fait déjà en qualité de citoyens. Ces massacreurs des chrétiens criaient en entrant dans Beyrouth : « Vive le sultan! » Ils criaient aussi : « Qu'il est beau! qu'il est beau de boire le sang des chrétiens! » Se tournant vers les chrétiens qui les regardaient passer, ils leur disaient : « On dit que nous avons tué, et pour nous punir on va faire de nous des soldats de l'islamisme. Cette punition est une gloire! Attendons! attendons! » Quelques chrétiens, ayant voulu répondre à ces insultes des égorgeurs de leurs frères, des soldats turcs, qui conduisaient les prisonniers, sont tombés sur eux à coups de crosse de fusil. La scène s'est passée à vingt pas de la demeure du général Beaufort.

Il paraîtrait qu'on intrigue beaucoup à Damas. Si j'en crois les nouvelles qui m'en arrivent aujourd'hui même, de l'argent aurait été donné à des chrétiens de cette ville dans le but de leur faire déclarer qu'ils étaient satisfaits de la justice de Fuad-pacha. Ces intrigues auraient pour but d'éloigner la pensée de

l'envoi de quelques centaines de soldats français à Damas. Cela est possible : comme tout ce qui est faible, le gouvernement turc ne vit que d'intrigues, d'expédients plus ou moins bien combinés. Mais tout cela ne peut tenir contre la lumière chaque jour croissante de la vérité. La réparation se fait bien attendre sans doute, et nous en gémissons ici ; mais son jour viendra par la force des choses. Si la France ne s'en mêlait pas activement, cette situation si mauvaise déjà ne ferait qu'empirer.

Plus de deux mille femmes et enfants de Damas encombrent la cour de la maison des pères jésuites à Beyrouth ; un nombre égal gémit et pleure dans la cour de la maison des sœurs de charité dans cette ville. Qui nourrit ces malheureux ? est-ce le gouvernement turc ? Pas du tout. Ils sont nourris, ou plutôt préservés de la faim, au moyen des souscriptions venues de France et venues aussi de la Grèce ; car la conduite des Grecs, dans cette terrible crise que nous traversons, continue à être digne d'admiration.

Des manifestations musulmanes pleines d'alarmes ont eu lieu à Saint-Jean-d'Acre tout récemment. On a trouvé un matin, à la porte des églises de cette ville, des placards incendiaires contre les chrétiens. Sur la croix tombaient les outrages ; un iman armé d'un sabre couvrait d'ordures l'instrument de notre rédemption ; on entendait des imprécations contre les chrétiens en général, et les Français en particulier.

Voici un de ces placards :

« La nation musulmane à la nation de l'impiété, de la mauvaise voie et de la perfidie qui a trompé et s'est exaltée sur la terre injustement :

« A vous autres, nous disons : vous vous êtes enorgueillis comme des affranchis ingrats et superbes, et vous avez répandu la perfidie sur la terre que nous avons ensemencée de biens, et parce que vous avez trouvé appui de la part du gouverne-

ment, vous avez commis des actes qu'aucune nation avant vous n'a commis.

« Par Allah ! et, nous le répétons, par Allah ! (c'est la plus violente formule de serment qu'un musulman puisse faire) vous n'êtes que des chiens ! Le massacre est un délicieux triomphe, puisqu'il est tombé sur vous ; le sabre effilé de la mort vous prépare encore des tourments horribles ; et puisque vous êtes tombés dans la privation de tout, vous êtes devenus comme des chiens galeux.

« Que la malédiction d'Allah retombe sur vous, sur votre race et sur votre croix, parce que votre religion est une religion de rien ! La religion de Mohamed (qu'Allah veille sur lui et le salue) est basée sur la vérité ; plus tard vous verrez la vraie religion.

« Vous vous êtes adressés aux Français : Français et vous, êtes redevenus des Pharaons (nom qui caractérise en Orient l'orgueil insensé).

« Par Allah ! les Français ne peuvent ni tenir devant nous, ni nous combattre, attendu que nos sabres sont des faux et nos lames des dards transperçants ; nos chevaux sont les meilleurs coureurs ; nos cavaliers géants sont des lions farouches ; notre poudre rôtirait des côtes humaines ; nos flèches font verser des larmes ; nos razzias entraînent les endormis. Malheur sur vous ! Malheur sur vous ! Dans le combat, vous verrez ce que nous faisons ; il aura lieu cette année, et il vous arrivera comme à ceux de Cham (Damas), car nous n'avons pas peur même d'un lion et nous ne tenons compte de personne.

« Votre sang, votre honneur de maris et vos biens sont à nous ; vous avez franchi les limites, et ceux qui franchissent les limites perdront ces trois choses. Et vous en êtes vous-mêmes les auteurs, car Allah le Très-Haut a dit dans son livre chéri : « Vous mangerez ce que vos mains auront cueilli ; » et Allah n'est pas injuste pour ses sujets.

« Par Allah ! et, nous le répétons, par Allah, sur la terre il ne restera que votre nom ; on dira qu'il y avait ici tels ou tels ; nous n'avons plus à vous parler que par le sabre. Nous avons fermé les yeux une fois, deux fois, trois fois, et vous êtes devenus des Pharaons superbes, et votre pharaonisme amènera votre mort et l'effusion de votre sang.

« Vous prétendez qu'Aïssa (Jésus), *que la paix descende sur lui!* est parmi vous. Dieu l'en garde ! il ne peut être content de vous ! Vous êtes destinés aux feux, et vous y trouverez le châtiment de ce que vous faites. Qu'Allah ne vous relève point de cette chute ! Son livre chéri le dit : « Toute offense appelle la peine du talion. »

Voilà ce que se permettent les musulmans pendant qu'une armée française est là, au milieu d'eux. Que feraient-ils donc si cette armée quittait la Syrie au jour fixé par la diplomatie ?

Je vous disais tantôt que les chrétiens de Damas pensaient à se retirer en Europe, car ils n'espèrent rien de la justice turque. Comment pourraient-ils y compter, quand on songe surtout que le gouvernement de Stamboul n'a pas encore payé les indemnités de Djeddah !

Il y a eu, au village de Chemlan, une réunion nombreuse de Druses présidée par un envoyé anglais. Deux jours après, ils se sont retrouvés en plus grand nombre encore à Mouktarah. La réunion a eu lieu sous la direction de Saïd-Djomblatt, chef principal des idolâtres et ennemi acharné des chrétiens.

Voici les paroles qu'on lui attribue : « Si les Turcs restent avec nous, nous n'avons rien à craindre ; nous pouvons l'espérer, car il entre dans la politique anglaise de soutenir les Turcs, et l'Angleterre est une grande nation qui a besoin de nous pour conserver son influence en Syrie ; mais si les Turcs nous abandonnaient, il serait sage d'accepter un arrangement pacifique. »

Ce petit discours a été suivi par un profond silence. Un

autre chef druse, Kottar-al-Amad, a pris ensuite la parole et a dit : « Les Turcs ont conquis autrefois la Syrie les armes à la main, mais la montagne des Druses n'a pas été conquise; elle leur appartient : c'est leur bien, et ils doivent la garder. Je ne quitterai pas mon pays, quant à moi, sans avoir combattu jusqu'à le mort. Réunissons-nous tous dans les rochers de Bekaâ. Là nous combattrons contre les Français, et si les Turcs ne se joignent pas à eux, soyez tranquilles, nous repousserons les Français jusqu'à la mer. »

Vous sentez bien que je ne puis pas vous garantir l'authenticité de ces paroles; mais les idées et les sentiments qu'elles expriment circulent depuis quelques jours dans toute la montagne. D'ailleurs il faut que tout cela ait une fin. Après les répressions plus ou moins complètes de Damas, il faut que le tour des Druses arrive, et c'est alors que nous verrons les choses dans leur vérité.

Si on n'écoutait que l'ardeur belliqueuse de nos soldats et de nos officiers, l'affaire des Druses ne serait pas longue. Ils croyaient tous, en débarquant à Beyrouth, tomber sur les assassins des chrétiens. Leur attente a été trompée à cet égard. Il y a eu des rixes à Beyrouth entre nos soldats et des musulmans et quelques pauvres diables de la montagne qu'on leur avait désignés comme Druses. Ces rixes se renouvelaient assez souvent. Le général commandant l'expédition s'est vu obligé de lancer des ordres sévères contre tous ceux qui attaqueraient des musulmans sans provocation de la part de ceux-ci.

Je vous avais parlé de graves inquiétudes qu'avait fait naître dans les esprits le retard du *Gange*. Une forte avarie dans sa machine l'avait obligé de chercher un refuge à Navarin. Enfin il est arrivé le 3 dans la rade de Beyrouth, avec toutes les troupes qu'il avait embarquées à Marseille. On attend ces jours-ci de l'Afrique des zouaves, des hussards et des chasseurs. Le contingent sera alors au complet.

LETTRE X

Mauvaise constitution gouvernementale du Liban ; preuves à l'appui. — Quel gouvernement faudrait-il au Liban ? — Ce qui arriverait si l'armée française quittait la Syrie sans qu'une organisation nouvelle et meilleur que l'ancienne eût été établie.

Ghazir, 9 septembre 1860.

Il n'y a plus guère aujourd'hui, je crois, que lord Palmerston qui se fasse illusion sur l'état du *grand malade* dont l'empereur Nicolas parlait à lord Seymour dans l'embrasure d'une croisée à Saint-Pétersbourg, il y a six ans. Tout le monde maintenant paraît suffisamment édifié sur l'état de l'empire. Mais c'est dans cet empire même qu'il faut venir pour avoir une idée exacte de ses vices, de ses désordres, de sa faiblesse, de son agonie. Pour ne parler que de la Syrie, qui attire particulièrement à cette heure les regards de l'Europe et de l'Asie, on est vraiment étonné qu'un gouvernement puisse y laisser commettre tant de crimes, y montrer tant d'impuissance ou de mauvais vouloir.

Il n'y a dans ce pays, et cela depuis longtemps, de sûreté pour personne, de garantie pour aucun droit, de confiance ni dans le présent ni dans l'avenir, un avenir, bien entendu, qui resterait turc. Cette situation toujours précaire, toujours en l'air, cette absence de confiance, cette désolante pensée qu'on ne peut être protégé, ni dans sa personne, ni dans ses droits les plus sacrés, tout cet ensemble monstrueux de despotisme et d'incurie qui constituent le gouvernement turc a exercé sur l'esprit des populations qui lui sont soumises la plus déplorable influence. L'Asiatique sujet du sultan est généralement, qu'il soit chrétien ou musulman, disposé à la fourberie. On le trompe et il trompe. On lui ment et il ment. Ne

pouvant compter sur l'appui du pouvoir, ni même sur la justice de ce pouvoir, il ruse partout et toujours pour arriver à ses fins, pour sauvegarder ses intérêts. Le sultan et ses sujets sont en perpétuelle méfiance les uns des autres. Vous avouerez qu'un pareil état de choses est peu fait pour grandir les âmes et les caractères. Disons plutôt qu'il est fait pour tout abaisser, tout avilir; et un des grands crimes que l'histoire reprochera à la domination ottomane sur tant de peuples divers sera d'avoir voulu aplatir l'homme, le traiter en bête brute, au lieu de le considérer comme un être libre, doué de raison et capable de grandir par la science et la vertu.

J'ai dit plus haut que je ne m'occuperai que de la Syrie en ce moment, au sujet de la mauvaise administration de la Turquie. Il faut toujours être bien escorté quand on voyage dans les montagnes d'Antioche, de Latakié, de l'Anti-Liban, du Liban même. Il n'y a rien de plus ordinaire que de rencontrer des gens que des voleurs viennent de dépouiller; mais les voleurs où sont-ils? Personne ne le sait, et on s'en occupe fort peu. Tant pis pour les volés. Ils ont une mauvaise chance, voilà tout. Il y a, en ce moment, sur les bords du fleuve du Chien, un chef de brigands qui a tué plus de vingt voyageurs et qui en a dépouillé des centaines. L'autre jour encore, il a commis trois meurtres au pied de la montagne de Ghazir. Ce brigand est toujours là, marchant la tête levée.

Avant les derniers désastres, plus de quarante meurtres ont été commis dans les environs de Beyrouth. Le gouvernement n'a recherché et n'a puni aucun des coupables. Qu'a-t-il fait contre les Druses pour les punir de leurs crimes partiels et très-nombreux qu'ils avaient commis avant la guerre? Rien, absolument rien. Si l'on va à Saint-Jean-d'Acre, à Tripoli, à Antioche après les récoltes pour y acheter des denrées, des provisions pour l'hiver, on entend dire chaque semaine que les caravanes de mulets et de chameaux ont été arrêtées et

dépouillées; que tels ou tels villages sont en guerre les uns contre les autres; que telles ou telles tribus du désert fréquentent plus souvent qu'à l'ordinaire tel ou tel point de la Syrie, et que les négociants ne peuvent faire transporter leurs marchandises à leur destination.

Le propriétaire voit avec bonheur son champ couvert d'une riche moisson; mais ce bonheur est traversé par l'arrière-pensée que cette moisson lui sera peut-être enlevée par des brigands avant la récolte. Partout on craint d'acheter des terres, de cultiver celles qu'on a, de bâtir, de fonder quelque établissement, parce que partout on répète qu'il n'y a pas de sécurité, pas de garantie, pas de protection, et qu'il vaut mieux, par conséquent, garder son argent enfoui dans la terre.

Le gouvernement turc, chose inouïe, vend les impôts aux enchères ou le tiers des récoltes auquel il a droit; cette vente est la source de toute sorte d'injustices et de la part du gouvernement et de la part des enchérisseurs. Je vous demande un peu ce que doit devenir un village chrétien tombé entre les mains d'un Druse ou celles d'un Turc qui a affermé les impôts de ce village, à la condition de donner une somme convenue au fisc ottoman!

Et que sont les pachas qui viennent dans la Syrie pour la gouverner? Des hommes inconnus, sans passé, sans antécédents, sortis le plus souvent de la lie du peuple et des plus basses professions. Ils n'arrivent à leur emploi qu'à force d'argent et d'intrigues. Point n'est question du mérite de l'homme. On l'envoie là ou là sans s'inquiéter de savoir s'il est capable de bien gouverner, si son esprit, ses tendances, son caractère peuvent offrir des conditions de succès par rapport au caractère du peuple dont on lui confie le gouvernement. Qui aurait pu savoir, par exemple, que Kurchid-pacha, l'ancien gouverneur de Beyrouth, et Akmed-pacha, chef de l'armée de l'Ara-

bistan, étaient des ennemis cachés de ces pauvres chrétiens qui ont été victimes de leur perfidie?

Car enfin ce sont là les grands coupables. Ce sont eux qui ont donné la main aux massacreurs, qui leur ont donné tous les moyens d'accomplir leurs projets de dévastation; ils ont fait plus, ils leur ont prêté main-forte; les faits sont aujourd'hui notoires et ne peuvent être niés. Que dites-vous de ce Kurchid-pacha, qui, sur la demande des consuls, envoie une armée pour défendre la ville de Zahleh, à la fois attaquée par les Druses, les Métualis, les Arabes du désert, et qui, pour faciliter la prise de la cité, dernier boulevard de la chrétienté en Syrie, emploie les canons pour détruire Zahleh? Dix boulets de canon ont été trouvés contre les murs et au pied des murs de la grande église de Zahleh. Le fait est aujourd'hui publiquement constaté, et je le tiens, moi, de la bouche d'un personnage qui occupe une position officielle dans notre consulat à Beyrouth.

Les pachas ne demeurent guère qu'un an ou deux aux postes qu'on leur confie. Presque toujours ils ne pensent qu'à s'enrichir le plus qu'ils peuvent. Avec de l'argent ils acquittent les coupables ou ils punissent des innocents. Quant aux soldats turcs que le gouvernement ne paye pas, ils pillent les chrétiens pour ne pas mourir de faim. Cette irrégularité constante dans le payement de la solde est sans contredit l'une des causes les plus graves des désordres qui s'accomplissent ici sous nos yeux. Une armée sans pain, sans chaussures, sans vêtements, se portera toujours à tous les excès, qu'elle soit chrétienne ou infidèle; seulement si elle est musulmane, elle se portera encore à de plus grands débordements, parce qu'à l'aiguillon de la faim s'ajoutera la haine invétérée du nom chrétien : c'est ce qui est arrivé en Syrie dans ces derniers temps. Après les désastres de Deir-el-Kamar, au mois de juin dernier, les soldats turcs, leurs offi-

ciers en tête, se faisant voleurs après avoir été assassins, ont transporté de cette ville ruinée à Saïda, sur des mulets aussi volés, cinquante caisses remplies d'or, d'argent, de bijoux, de vases sacrés; que sont devenus ces trésors? Espérons que la vaste enquête à laquelle va procéder dans le Liban la commission européenne saura l'établir et le dire.

Je ne me dissimule pas la gravité des accusations que je fais peser en ce moment sur les agents de la Porte Ottomane dans les derniers désastres de la Syrie. Je le fais avec connaissance de cause et à mes risques et périls. Si je ne dis pas la vérité, que le gouvernement turc me poursuive en calomnie. Je déclare seulement que, le cas échéant, je n'entendrais pas être jugé comme ce gouvernement a coutume de juger les chrétiens et même les Turcs de ce pays.

Cela dit, je poursuis mes investigations sur tout ce qui se rapporte au gouvernement de la Syrie.

Les trois quarts des chrétiens de cette vaste province sont gouvernés par les Turcs, comme par exemple à Damas, à Antioche, à Alep, à Tripoli, à Saïda. Il y a même des chrétiens gouvernés par des Druses, comme dans la province du Chouf, par exemple. Ce gouvernement druse, qui s'étend ainsi ignominieusement sur les chrétiens, est représenté par un caïmacan idolâtre nommé par la Porte Ottomane. Enfin les Maronites du Liban sont gouvernés par un caïmacan spécial et chrétien. Comme je crois vous l'avoir dit déjà, le caïmacan actuel, de la famille princière de Bellama, s'appelle Béchir-Akmed. Il reçoit de la Porte Ottomane un traitement d'environ 40,000 francs par an. Ce traitement est insuffisant, car le caïmacan, par sa position, est obligé à beaucoup de dépenses : l'usage veut qu'il tienne table ouverte chez lui, et il la tient.

La montagne ainsi divisée entre deux caïmacanies, l'une maronite et l'autre druse, est nécessairement vouée à tous les

déchirements. Le caïmacan qui n'a pas d'armée est sans cesse obligé de recourir au pacha pour lui demander de la force; il l'accorde ou il la refuse, selon ses intérêts personnels. D'ailleurs, dans la montagne, les Turcs sont détestés. On n'a en eux aucune espèce de confiance. On les regarde plutôt comme des ennemis que comme des protecteurs. Ainsi, dans l'insurrection qui a éclaté chez les paysans contre les cheiks, le patriarche des Maronites s'est opposé à l'intervention armée de la Porte Ottomane, afin de rétablir l'ordre, craignant, à juste raison, que le remède ne fût pire que le mal.

Il faut considérer que le caïmacan chrétien jouit d'une indépendance réelle par rapport au pacha de Beyrouth. De plus, il est ouvertement protégé par la France. Mécontent de cette indépendance, et surtout de la protection française, le pacha s'en venge en contrecarrant, autant qu'il le peut, l'action du caïmacan maronite. A l'époque de l'insurrection des paysans contre les cheiks, un Grec de Beyrouth, homme important, ayant demandé, dans une conversation familière, à Kurchid-pacha, de rétablir la paix dans la montagne, Son Excellence lui répondit : « Laissez donc ces chiens se manger entre eux; nous n'en serons que plus heureux lorsqu'il ne restera plus un seul chrétien dans la montagne. » Toute la politique de la Porte Ottomane en Syrie est dans ces mots dont je garantis la plus parfaite exactitude, quant au sens du moins, car les propres paroles de Kurchid-pacha sont trop grossières, trop ignobles pour que je puisse les rapporter textuellement ici.

Cet amalgame de pouvoirs turc, maronite, druse, dans la montagne, constitue une situation anomale et essentiellement fausse et qui doit être détruite. Le caïmacan chrétien est faible. Il ne peut pas avoir plus de quatre-vingts hommes à sa disposition. On les appelle garnisaires. C'est plutôt une garde d'honneur qu'une force. Pour que tout marchât bien, dans

un pareil état de choses, il faudrait que les chrétiens se soumissent à l'autorité du caïmacan par pur amour de Dieu, ou bien qu'ils ne fissent jamais rien qui demandât une répression. Certes, ce n'est pas ainsi qu'on gouverne les peuples.

Mais, dira-t-on peut-être, le caïmacan chrétien peut compter sur l'appui des consuls européens, qui sont les protecteurs de son indépendance. Or, c'est dans cet appui, qui ne peut être que moral, qu'il trouve un surcroît d'embarras. Il y a dans cette protection une cause de division pour la montagne et aussi un principe de faiblesse pour le caïmacan. Le consul français est aimé dans la montagne, c'est une tradition. On sait qu'il veut le bien des chrétiens, et que ce n'est jamais par mauvais vouloir qu'il ne le fait pas. La France est adorée, c'est le mot, dans le Liban, parce que la France est une puissance catholique, une puissance amie et protectrice de la Syrie depuis des siècles.

Jamais le caïmacan maronite ne fera rien contre les conseils du consul de France, et évitera toujours de lui déplaire.

Mais si le consul de France est aimé, si on compte sur lui, son pouvoir est contre-balancé, il faut bien qu'on le sache, par l'action énergique et souvent très-efficace du consul anglais. Celui-ci n'est pas aimé, mais il est craint et estimé, à cause de la puissance qu'il a à Constantinople, et de l'influence qu'il exerce sur le pacha de Beyrouth. Je ne sais pas si tout ce que l'on dit dans le Liban n'est pas exagéré à l'endroit du consul anglais, mais on ne se cache pas pour avancer que c'est à lui qu'on s'adresse de préférence pour le succès des causes douteuses; ceux qu'on appelle déjà en Syrie des révolutionnaires se placent sous la protection du représentant britannique. Il faut bien convenir d'une chose: c'est que cette prépotence de l'Angleterre en Syrie n'est pas de longue date : avant 1830, l'Angleterre n'était rien dans le Liban. Dirai-je, maintenant,

qu'elle est tout? Je n'oserais, surtout au moment où la France armée est à Beyrouth; mais je vois, avec une amère douleur, cette influence anglaise grandir toujours en Syrie, depuis trente ans, au détriment de celle de mon pays.

Cependant il y a antagonisme entre le consul anglais et le consul français, et il en résulte ceci : l'un et l'autre poussent le pacha et le caïmacan dans des voies absolument différentes; et si, ni le pacha ni le caïmacan n'obéissent à l'impulsion contraire qui leur est donnée, rien ne se fait, ou, plutôt, il y a une chose qui s'établit et qui creuse des abîmes : je veux dire la division parmi les chrétiens. Le parti anglais et le parti français sont en présence, les meurtres se commettent impunément, et les dettes ne se payent pas.

Je vous demande un peu quelle sera l'autorité du caïmacan dans une situation pareille!

Mais quel gouvernement conviendrait donc à la Syrie? me direz-vous peut-être.

Le gouvernement turc actuel est nul et mauvais pour les chrétiens. Ses dernières complicités dans les crimes du Liban l'ont rendu odieux aux populations de cette montagne. Il ne peut plus être accepté, ni comme gouvernement immédiat, ni comme gouvernement protecteur. Il ne peut pas gouverner ses Turcs, comment gouvernerait-il les chrétiens maronites, par exemple, habitués depuis longtemps à avoir un gouverneur indépendant?

Il y a de ces choses trop évidentes pour être niées. La France est la protectrice séculaire du Liban. Et qu'arrive-t-il aujourd'hui? Les autres nations signeront bien des protocoles, mais donneront-elles un écu et un homme pour le salut de ces populations opprimées, assassinées par des sauvages et aidés de la complicité turque? Ne le pensez pas. Ce ne sont aujourd'hui, ni des soldats russes, ni des soldats anglais, ni des soldats autrichiens et prussiens qui sont campés au pied du

Liban; ce sont des soldats français, et très-probablement il n'y en aura pas d'autres.

La France donne ses trésors et donnerait son sang, au besoin, pour la défense de ceux qu'on massacre ou qu'on ruine. C'est donc à elle à parler haut et à travailler pour le bien. C'est à elle, à son initiative, qu'il appartient, après que la justice aura été rendue, de choisir un gouverneur chrétien pour le Liban, et de lui constituer une force nécessaire pour gouverner ce pays sous sa protection bienfaisante et aimée.

Mais avant tout il faudra, c'est ma pensée la plus intime, purger le Liban de tout ce qui est druse. C'est là, qu'on ne s'y trompe pas, le point capital de la question syrienne. « Ou Druses ou Maronites, » me disait hier encore l'évêque Nicolas Murad; c'est-à-dire qu'il n'y a pas de repos possible pour la montagne tant que ces deux nations seront en présence l'une de l'autre; et, certes, nous ne pensons pas qu'on puisse être embarrassé dans le choix de l'expulsion de l'une ou de l'autre[1].

Pour tous ceux qui connaissent le caractère turc, l'impuissance démontrée du gouvernement, le hatti-houmayoun du mois de février 1856 a été une des causes principales, immédiates des crimes et des désordres qui ont été commis par les musulmans, sur tant de points de l'empire ottoman. Cette égalité entre les chrétiens et les Turcs, égalité impossible quand on connaît l'esprit musulman, et, je le redis encore, l'incapacité, l'incurie du gouvernement de Constantinople, a provoqué ce redoublement de haine des enfants de Mahomet contre les enfants du Christ; et jusqu'aujourd'hui, ce qu'il y a de plus clair dans les résultats du hatti-houmayoun, c'est Djeddah, Deïr-el-Kamar, Zahleh, Damas, Hasbaïa, Rachaïa, noms qui maintenant ne rappellent plus que des désastres. C'est le hatti-houmayoun qui a produit cette conspiration mu-

[1] Voir ce qui est dit à ce sujet dans la XLIIIe lettre de ce volume.

sulmane dont le point de départ est la Mecque, et qui ne s'arrête que dans les montagnes de l'Épire.

Arrière donc pour la Syrie l'application de cette charte qui a été présentée comme le plus beau résultat de la guerre de Crimée!

Les chrétiens de la Syrie demandent la liberté qui a été accordée à la Grèce après six ans d'héroïques combats. Ils demandent d'être gouvernés par des lois chrétiennes et non par des lois turques. Ils ne veulent pas du hatti-houmayoun, ils veulent du code français. Ils ne veulent pas de la Turquie, ils veulent de la France. Ils trouvent que c'est assez d'oppression et d'égorgements comme cela.

Si notre occupation n'était que temporaire ou si, en quittant la Syrie à une époque qui ne peut être déterminée, la France négligeait l'établissement régulier, fort, d'un gouvernement chrétien, indépendant, dans le Liban, il y aurait, après son départ, un débordement de haine et de vengeance contre les chrétiens, dont la pensée est épouvantée. Tout musulman, quel qu'il soit, est devenu l'ennemi inexorable des chrétiens. Il faut mettre ce monde-là, je veux dire les Turcs, dans l'impossibilité de recommencer leur œuvre de mort et de dévastation.

LETTRE XI

Exécution d'Akmed-pacha et de quatre officiers turcs à Damas. — Une dépêche d'Alep. — Remarques au sujet de cette dépêche. — Examen des causes premières des derniers massacres de la Syrie. — Réponse à une assertion de lord Palmerston et de son journal le *Morning-Post*. — Examen de la question de savoir si le clergé maronite a été l'instigateur de la dernière guerre.

Du couvent de Harissa, dans le Kersrouan, le 11 septembre 1860.

Je fais un petit voyage dans le Kersrouan. Padre Raphaëlo,

supérieur du couvent des Franciscains de Harissa, me communique les deux dépêches suivantes qu'il vient de recevoir.

Damas, 8 septembre 1860.

Aujourd'hui, à quatre heures après midi, Akmed-pacha, gouverneur de Damas et général des armées de l'Arabistan, a été fusillé ainsi que deux colonels et deux autres officiers.

Alep, 24 août 1860.

Après l'arrivée des troupes françaises à Beyrouth, les musulmans d'Alep ont bien rabattu de leur orgueil; auparavant ils se montraient bien décidés à massacrer les chrétiens. De Bagdad jusqu'à Alexandrette, les musulmans n'attendaient que le signal venu d'Alep pour faire main basse sur tous les chrétiens qu'ils pourraient atteindre.

Voilà donc un pacha et quatre officiers de l'armée turque fusillés pour avoir participé au massacre des chrétiens! La vindicte publique ne se trompait donc pas quand elle les accusait de tant de crimes. Mais quel spectacle pour les musulmans, de voir sous leurs yeux fusiller des chefs de l'armée pour avoir tué des *chiens de chrétiens!* Il faut les connaître et avoir vécu longtemps au milieu d'eux pour se faire une idée de la rage qu'un pareil spectacle doit faire bouillonner dans leurs cœurs. Soyez-en persuadé; ils attendent maintenant le jour de la vengeance. Nous ne comprenons pas ici qu'à l'avenir les chrétiens et les musulmans de cette contrée puissent vivre côte à côte. Cet avenir est vraiment effrayant.

Maintenant devra venir le tour de Kurchid-pacha, l'ancien gouverneur de Beyrouth, aussi coupable des meurtres du Liban qu'Akmed-pacha l'avait été de ceux de Damas. Je demande à un homme important de ce pays, que je trouve chez les franciscains, s'il pense que l'exécution d'Akmed-pacha aurait eu lieu lors même que l'armée française ne serait pas venue en Syrie; voici sa réponse.

jeunesse, ils se font Turcs ou Arabes, c'est-à-dire qu'ils prennent les allures, les usages, quelquefois même le costume des Orientaux pour faire les autres Européens, et Français surtout.

Comment veut-on, de bonne foi, que les musulmans soient assez aveugles pour ne pas comprendre combien cette invasion des idées de l'Occident peut leur être fatale, fatale au génie de l'islamisme, ennemi de toute lumière, de tout progrès, de tout perfectionnement, génie absolu, exclusif, étroit, et qui ne reconnaît de bon et de vrai que ce qui émane de lui-même?

Depuis trente ans, les populations musulmanes y ont vu plus clair que le gouvernement de Constantinople lui-même dans les dangers qui menacent l'empire ottoman. Seulement ces populations, au lieu de combattre les idées envahissantes dont je viens de parler par d'autres idées, — et comment le feraient-elles puisqu'elles n'en ont pas? — elles prennent le yatagan et la torche incendiaire. Et voilà le crime.

Mais ne vous y trompez pas : il y a en ce moment à Constantinople un parti puissant, puissant pour le mal, qui est en communication de sentiments et d'idées avec les peuples que le fanatisme du Coran travaille. Ce parti a pour drapeau un prince caché, en apparence par nécessité politique, mais qui n'est pas moins le centre où aboutissent toutes les combinaisons de destruction des chrétiens. Ce prince est Abdoul-Hazis, frère du sultan régnant; esprit borné, inculte, mais âme fanatique et pleine de haine contre le nom chrétien. Et je ne sais pas pourquoi je m'abstiendrais de prononcer ici le nom d'un ministre de la Porte Ottomane, qui partage les sentiments d'Abdoul-Hazis au sujet des chrétiens; c'est Méhémet-Ali, capitan pacha, ou ministre de la marine. Nous saurons un jour si ce n'est pas de là même que sont parties toutes les instructions qui ont abouti aux massacres de la Syrie.

Le hatti-houmayoun de 1856, dont j'ai parlé dans mes ré-

centes lettres, ce hatti-houmayoun, qui a été comme le trophée de notre guerre de Crimée, est venu mettre le comble à l'irritation musulmane contre les chrétiens d'Orient, avec lesquels cette charte, restée lettre morte, s'il vous plaît, voulait les confondre dans une immense égalité.

Voilà les causes véritables et premières des horreurs de Candie, de Djeddah et de la Syrie, les causes de cette conspiration gigantesque qui enveloppe encore aujourd'hui tous les chrétiens de l'empire ottoman; et je vous déclare qu'il n'en serait pas resté un seul, dans la Syrie du moins, sans l'arrivée d'une armée française à Beyrouth. La Syrie, le Liban surtout (qu'on ne perde jamais ceci de vue), est le point de mire de la haine islamique, parce que le Liban est un ardent foyer de catholicisme et d'idées françaises.

Kurchid-pacha, l'homme de Stamboul, a tout fait pour aigrir les paysans contre leurs cheiks et les armer contre eux. Il savait bien que, par là, il affaiblissait les chrétiens en les divisant, en semant parmi eux la discorde, et, ce qu'il y a de plus lamentable dans cette affaire, c'est que personne n'ait arrêté le gouverneur de Beyrouth dans ses projets qui n'étaient, comme on le dit vulgairement, que de la finesse cousue avec du fil blanc sur du drap noir; c'est que le caïmacan chrétien, Béchir-Akmed, n'ait pas vu où ces menées pouvaient aboutir: c'est, enfin, que le pacha ait pu faire tant de dupes dans sa conspiration toute turque.

Déjà, en 1856, après la mort de l'émir Aïdar, gouverneur chrétien de la montagne, ce même Kurchid-pacha avait cherché à semer la division parmi les princes de la famille Bellama, et il y avait réussi.

Deux concurrents étaient en présence à cette époque: l'émir Béchir-Assaf et l'émir Béchir-Akmed; celui-ci fut nommé par la Sublime Porte.

Que fit alors Kurchid-pacha? Il envoya émissaires sur émis-

saires à l'émir Assaf, le *dégommé*. On lui faisait dire que la Sublime Porte s'était trompée en choisissant Béchir-Akmed; que c'était lui, Assaf, dont on avait méconnu d'abord le mérite qui était véritablement le caîmacan qu'il fallait à la montagne.

On lui disait d'aviser, de se créer un parti, et de se dresser ensuite dans toute sa force contre Béchir-Akmed, créature de la France. Certes, je reviendrai, plus tard, sur ces intrigues et en citant des noms propres; car il faut que la vérité soit connue, et je demanderai grâce pour mes inévitables répétitions. J'écris à mesure que les faits me sont révélés, et il me serait impossible de faire de ma correspondance une œuvre méthodique.

Par ses intrigues, Kurchid-pacha espérait en finir, et une fois pour toutes, avec ces turbulents Maronites, qui, à ses yeux, étaient comme un cancer au cœur de l'empire ottoman.

Maintenant il faut vous dire (et ceci pourra jeter quelque lumière sur les causes de la guerre dont lord Palmerston a parlé) que le parti d'Assaf était appelé aussi le parti anglais; on disait publiquement, et on le dit encore, que le consul d'Angleterre à Beyrouth s'entendait parfaitement avec Kurchid-pacha pour renverser Béchir-Akmed, toujours considéré comme l'homme de la France. Cherchel-bey, dont j'ai parlé à propos de Tanious-Chéîn, déploya son zèle britannique avec une ardeur rare pour faire échouer la candidature de Béchir-Akmed. Il avait à sa disposition deux ou trois coupe-jarrets qui parcouraient le pays, encourageant les uns, intimidant les autres. Dans une seule semaine, ces honnêtes émissaires assassinèrent des partisans de Béchir-Akmed au fleuve du Chien, à Zouk, à Joumuëh et à Batroun, près de Tripoli. Les meurtriers furent dénoncés à Kurchid-pacha; mais il trouva qu'il n'y avait pas lieu de les poursuivre. Les coupables, d'ailleurs, étaient des serviteurs dévoués de Cherchel-bey. Com-

ment y toucher dès lors! n'étaient-ils pas tous pour le triomphe d'une même cause? Mais les partisans de Béchir-Akmed tenaient ferme : ils cachaient si peu leurs bons sentiments à l'égard de la France, et leur répulsion pour l'Angleterre, qu'ils avaient fait un chant patriotique dont le refrain était :

« Notre sultan est celui de la France, c'est lui qui nous délivrera de l'oppression. »

Quel fut le sort du pauvre émir Assaf? Non-seulement il ne put pas avoir le caïmacanat de la montagne, mais encore il perdit à ce jeu le gouvernement de son district de El-Kateh. Il se renferma chez lui avec les souvenirs de sa déconfiture et de la tromperie dont il avait été l'objet de la part de Kurchid-pacha.

Il ne faut pas que j'oublie de vous dire une chose qui n'est pas sans importance; au moment où les esprits s'échauffaient dans le parti d'Assaf, et où ce parti perdait du terrain, des agents du consulat anglais étaient au milieu de ce parti et le travaillaient pour l'attirer au protestantisme; c'est à ce prix, au prix de l'apostasie, qu'ils lui promettaient l'appui énergique et constant de la vieille Angleterre.

Les Maronites, partisans d'Assaf, sortirent alors comme d'un mauvais rêve. La foi religieuse l'emporta sur tous les intérêts humains. Ils tournèrent le dos à l'Angleterre et reportèrent leurs regards vers la France, leur plus ancienne et leur meilleure protectrice.

Mais un grand mal était fait. Des inimitiés terribles avaient surgi dans ces querelles stupides et sacriléges. Les semences de la division étaient partout jetées, et ç'a été, qu'on ne l'oublie pas, une des causes capitales des derniers malheurs de la Syrie.

Voyant alors les Maronites leur échapper, les Anglais tournèrent leurs vues vers les Druses. Les adorateurs du veau se

placèrent avec le plus vif empressement sous la flottante crinière du lion britannique.

Qu'on le veuille ou non, il est un fait notoire, c'est qu'à partir de cette époque l'élément druse devint plus que jamais dans le Liban un élément anglais.

Il serait stupide de faire peser, à cause de cela, sur l'Angleterre la responsabilité des effroyables massacres dont le Liban et la Syrie ont été le théâtre; mais enfin les Druses ne se présentaient-ils pas partout comme les protégés de l'Angleterre?

Quel est celui de tous les consuls européens, à Damas, qui a été épargné par les égorgeurs? N'est-ce pas le consul anglais?

Pendant que le consul de Hollande était assassiné, et que les autres représentants des nations chrétiennes n'échappaient à la mort qu'en se réfugiant chez Abd-el-Kader, M. Brank, consul anglais, ne circulait-il pas librement dans les rues de Damas, monté sur un cheval et précédé de deux superbes kawas (gens d'armes)?

Une maison, une seule, est restée debout au milieu des ruines de Déir-el-Kamar; c'est une maison que des protestants habitaient, et où ils tenaient une école.

A Zahleh se trouve un Italien appelé Carlo, il fait de la poterie. Voyant venir les Druses avec les sabres levés sur lui, Carlo s'écria : « Ne me tuez pas! ne me tuez pas! je suis protégé anglais! » Les Druses lui laissèrent la vie. Disons en passant qu'au commencement de l'attaque des Druses, quelques-uns de ceux-ci étant entrés dans la maison de Carlo pour la piller, l'Italien fit mordre la poussière à trois ou quatre brigands.

Dans cette même ville de Zahleh, lorsque les massacreurs envahirent la maison des missionnaires jésuites, où le père Billotet tomba martyr, le frère Bonacina, se voyant en présence de la mort, dit aux Druses : « Ne me frappez pas, je ne

suis pas de ce pays, je ne suis pas votre ennemi : je suis Français! »

Un Druse, déchargeant sur lui son fusil à bout portant, lui répondit : « C'est parce que tu es Français que je te tue! »

Ce fut alors que le drapeau de la France qui flottait sur une maison française fut pris par les Druses, souillé de leurs ordures, trempé dans l'huile et condamné aux flammes. Ils mirent une savate à la hampe à la place du drapeau. Ce sont là, certes, de grands outrages. Espérons qu'ils seront vengés.

Une remarque doit être faite ici : c'est que le nom de la France a presque toujours été mis en avant dans ces abominables tueries. Les bourreaux prononçaient ce grand nom en le maudissant; les victimes l'invoquaient comme un salut et auraient voulu le prendre pour bouclier. La France peut bien dire en ce moment aux chrétiens de Syrie ce que le Sauveur du monde disait à ses disciples : « Vous serez haïs et persécutés « à cause de mon nom (*Eritis odio omnibus propter nomen « meum*). »

Après l'accusation dirigée contre les Maronites d'avoir été les premiers agresseurs dans la dernière guerre, il en est venue une autre, et celle-ci, je le dis avec douleur, n'est point sortie de bouches anglaises, mais de bouches françaises. Puisque c'étaient les Maronites qui avaient commencé la guerre contre ces Druses si doux, si pacifiques, si ennemis de tout meurtre, de tout incendie, de tout pillage, il fallait bien chercher ceux qui avaient préparé cette guerre, et on n'a rien trouvé de plus simple que de les découvrir dans le clergé maronite! Déjà il était coupable de l'insurrection des fellahs contre les cheiks, en 1858. Le voilà, maintenant, responsable des désastres de la Syrie en 1860! Le voilà le bouc émissaire de la trahison des uns, des crimes sanglants des autres, et de la confiance candide de certains diplomates dans les promesses de Kurchid-pacha. Et quand même il se fût trouvé dans le

clergé maronite un prélat (car il serait stupide d'en faire figurer quelques-uns dans cette question), un prélat qui, sachant de source certaine les horreurs tramées contre son peuple, se serait mis en mesure de les conjurer par la guerre, quel mal y aurait-il là, s'il vous plaît? Les événements accomplis prouveraient du moins que celui-là aurait vu clair dans le complot que les Druses et les Turcs tramaient contre les chrétiens; ils prouveraient qu'il n'aurait pas été dupe, comme certains personnages qu'il est inutile de nommer ici, des effrontés mensonges de Kurchid-pacha et des compères de ce dernier. Mais j'aurais occasion de revenir sur ce point.

Voici, en attendant, des pages qui me sont communiquées par un Européen qui habite ce pays depuis longues années, et qui a suivi avec une intelligente activité les derniers événements de la Syrie. Ces pages me paraissent une réponse victorieuse et concluante aux accusations dirigées contre le clergé maronite.

« Est-ce vrai, oui ou non, que le clergé chrétien, et surtout le clergé maronite, soit la principale cause de la guerre, et, par suite, des désastres qui ont désolé le Liban et la Syrie et épouvanté le monde? Autrement dit, quelle est la part que le clergé a prise dans cette guerre et quel est le rôle qu'il y a joué?

« Le clergé, au Liban, se compose du patriarche maronite, de ses évêques et des prêtres; conjointement se trouvent aussi quelques évêques grecs catholiques avec leurs prêtres.

« Quant au patriarche maronite, quoique chef de la nation, il est resté autant étranger à la guerre, dans la période des préparatifs et à la première période de l'action, que le caïmacan chrétien l'a paru, au moins officiellement. Le patriarche a même manifesté de l'obstination à ne point s'en mêler jusqu'au moment où la nation a été vraiment en péril par suite des premiers malheurs de Babda, de Brumana, etc. Les deux évêques

assesseurs du patriarche ont encore moins paru que lui. L'évêque de Tripoli, aux extrémités du Liban maronite, n'avait pas à s'occuper de la guerre qui ne le menaçait en rien. Personne n'en parle. L'évêque de Bikfaya est resté en dehors de toutes les réunions, de tous les conseils de guerre ; personne ne l'accuse. L'évêque grec de Beyrouth avait d'autres préoccupations et d'autres craintes : ses vers à soie, et les foudres du Vatican qui grondaient justement sur sa tête quoique blanchie par les ans.

« Resteraient donc deux évêques maronites : celui de Beyrouth, Mgr Tobie, et Mgr Boutros-Bostani, évêque de Saint-Jean-d'Acre, et aussi l'évêque grec catholique de Zahleh. Les Druses ont mis à prix la tête de l'évêque Boutros, ainsi que celle de l'évêque Abd-Allah son oncle, dont il est le coadjuteur; Kurchid-pacha a manifesté solennellement son antipathie contre l'évêque maronite de Beyrouth. L'évêque grec catholique de Zahleh était plus en sûreté au milieu de ses milliers de fusils, et puis l'élément anticlérical de Beyrouth était surtout grec-catholique.

« Nous devons avouer que ces trois évêques ont agi et beaucoup agi dans toutes ces dernières et malheureuses affaires.

« Mais, avant tout, quelle était leur position sociale?

« Zahleh, on le sait, s'était constitué depuis quelques années, à tort ou à raison, en une petite république ; l'évêque avait senti que son devoir l'obligeait de diriger ses ouailles dans cette voie si périlleuse ; il avait accepté comme qui dirait la présidence de cette république : c'était chose bien difficile que de tenir le timon au milieu de flots aussi irritables que les passions de la foule déchaînée. On doit lui savoir gré à cet évêque de s'être chargé de cette pénible mission. L'évêque Abd-Allah et son coadjuteur Boutros ont leur troupeau très-nombreux disséminé parmi les loups : Druses, Métualis, ma-

sulmans, Kurdes et autres. Là, pas de calmacan chrétien, pas de cheiks chrétiens, les évêques sont les seuls chefs nés, les seuls protecteurs de leur peuple; il leur incombe de penser autant au civil et au temporel qu'au spirituel de leurs fidèles. S'ils les abandonnaient à eux-mêmes, après les avoir baptisés, confessés et mariés, ce serait les abandonner à la dent du loup; ils ne seraient plus les bons pasteurs; ce serait un crime.

« Quant à l'évêque Tobie, pour les Maronites du diocèse de Beyrouth, sa position a été tout exceptionnelle. Il avait auprès de lui l'autorité, le pacha, les tribunaux, et au besoin les consuls pour sauvegarder les droits des chrétiens. Mais d'abord on connaît ce que valent et peuvent les tribunaux en Turquie, composés en majeure partie de musulmans, et d'une minorité impuissante de chrétiens; et dans l'affaire de Beït-Méri, de l'année dernière, on les avait vus à l'œuvre : c'est le pacha qui seul peut, qui seul fait. Or, l'illustre pacha de Beyrouth, Kurchid, a été jugé par l'Europe et l'Asie; la Porte même en a fait justice. Mais le corps consulaire? Oh! ici ne soulevons pas le voile, et passons, par respect pour les puissances chrétiennes et si éclairées de l'Europe, puisque leurs représentants n'ont pas voulu détacher le voile qui leur bandait les yeux. Or il faut savoir que les chrétiens de Beyrouth, dont plusieurs ont visité l'Europe, et qui tous sont en contact avec des Européens, ont ressenti au fond d'eux-mêmes comme une première étincelle de vie civile et d'initiative à la vue de l'orage qui se préparait; ils ont voulu agir, et le centre naturel de cette action devait être leur évêque, la seule autorité chrétienne et amie qui se présentât à eux.

« Voyons-les à l'action, et qu'on juge.

« Il y a un an, une querelle entre deux enfants, l'un Druse et l'autre chrétien, devient en un instant une affaire sérieuse qui divise le village mixte de Beït-Méri, à deux pas de la rési-

dence de l'évêque de Beyrouth, à trois quarts d'heure de cette ville. L'évêque, naturellement, s'interpose pour la paix, comme tout bon citoyen doit faire ; il ne peut empêcher la rixe : il y a des morts et des blessés dans les deux partis ; on se retire. Les Druses, toujours aux aguets, étaient accourus des pays voisins, et, en retournant chez eux, ces auxiliaires mettent au feu et au pillage trois villages chrétiens qui n'avaient rien à voir dans cette affaire. Un incendie général était prêt à éclater. Le pacha et son tribunal montent pour juger : l'iniquité reste impunie ; les consuls se turent. Cependant le feu de la haine couvait au fond des cœurs, et l'insolence des Druses croissait de toute la force que donne l'impunité.

« L'affaire en reste là près d'un an : les Druses toutefois s'armaient en secret ; les agents anglais et turcs faisaient passer des convois ; une certaine agitation, prélude de l'orage, régnait dans la montagne mixte ; les chrétiens, mêlés aux Druses, s'en aperçoivent, en conçoivent des craintes et en avertissent leurs coreligionnaires de Beyrouth ; le gouvernement et les consuls en sont avertis aussi ; on ne veut pas croire ou on feint de ne pas croire. Bientôt des assassinats se commettent sur les routes : c'est le signal ; il est infaillible. Tout le monde se dit : nous aurons la guerre ; il ne faut pas se laisser surprendre. La montagne était pauvre. On a recours aux négociants de la ville. Ceux-ci pensent qu'il serait bon d'en finir une fois pour toutes. Ils ne comptent ni sur le gouvernement ni sur les consuls (et certes ils étaient payés pour cela) ; ils ont l'idée de former un comité de secours. Tout naturellement encore ici l'évêque se trouva à la tête du comité : on réunit une somme d'argent, on achète des munitions, des armes et des vivres ; on les expédie sur les points menacés [1]. L'événement a prouvé qu'ils avaient

[1] Il est à remarquer que la correspondance des évêques et leur action n'ont eu pour théâtre que les provinces menacées par les Druses ; Ghazir, le district de Gebaïl et de Batroun n'ont reçu aucune communication. Ce n'est que

bien pensé; car ce n'est ni le pacha, ni un consul quelconque qui aurait ravitaillé les combattants chrétiens, lorsqu'on a eu tant de peine à décider le pacha à expédier à Deïr-el-Kamar, cerné par les Druses, un convoi de quarante chameaux chargés de farine : quarante chameaux pour huit mille âmes, bloquées depuis quinze jours et gouvernées par un pacha turc!

« Une correspondance assez active s'est établie entre Beyrouth, Bikfaya, Zahleh, Deïr-el-Kamar et Djezin : on s'encourageait à bien se défendre, on se communiquait les événements de la guerre, les mécomptes, les espérances; peut-être on exagérait ces dernières. Dans le combat, les curés marchaient avec leurs paroissiens, les excitaient à bien faire, amenaient les contingents de leurs paroisses respectives au secours de leurs frères : ils prêchaient la croisade, si vous voulez, ils soufflaient l'ardeur belliqueuse. Eh bien! quel est l'esprit assez étroit et le cœur assez mal placé qui oserait leur en faire un crime? Et ce sont des chrétiens et des Français qui se posent en juges injustes!

« Cependant les trahisons du gouvernement turc se succédaient avec les suites des désastres des chrétiens. Alors le patriarche pense à agir; il était temps! Le devoir l'emporte sur certaines considérations politiques et des craintes mal fondées : il se met alors à la tête de la croisade, il lance des ordres, il fulmine des excommunications contre tous les lâches ou les traîtres à leur pays et à leur religion; il défend aux marchands de blé à Djouni de fournir le pain à quiconque ne marcherait pas à la guerre sainte; il commande qu'on fasse trêve à toutes les divisions anciennes. Une noble figure apparaît sur la scène, l'espérance l'accompagne, la confiance publique va au-devant d'elle : Joseph Karam accourt du fond des derniers contre-forts du Liban au secours de ses frères; le patriarche le nomme, de

Joseph Karam qui, un peu plus tard, a été invité à marcher contre les Druses. Ghatir n'a bougé qu'au moment du péril et de lui-même.

sa pleine autorité (il n'y en avait pas d'autre debout), généralissime de l'armée chrétienne.

« Un certain ordre s'établit : 5,000 guerriers, pleins de confiance, se serrent autour du héros, aux environs de Bikfaya, à quelques heures de Zahleh, bloqué par les Druses. Il peut faire lever le siége, reprendre l'offensive, venger l'honneur du nom chrétien, et épargner à son pays et au monde entier les horreurs de Deïr-el-Kamar et de Damas. Un ordre du consul français arrête son élan. *Ne bougez pas*, lui écrit-on, la France vous l'ordonne. Le patriarche lui-même, sans doute d'après les instances du consul de France, dit à Karam de ne pas bouger. Que voulez-vous? les consuls avaient cru à la parole de Kurchid-pacha, lequel avait dit qu'il répondait des Druses! Joseph Karam hésite devant les ordres de deux représentants des puissances, ordres maladroitement désavoués plus tard par l'un d'eux, et Zahleh est saccagé, et Deïr-el-Kamar et Damas chrétiens sont ensevelis sous les ruines et nagent dans les flots de sang. Ah! plût au ciel que le clergé eût eu assez d'énergie et de puissance pour déterminer la marche en avant! Le monde ne serait pas épouvanté.

« Mais, dit-on, le clergé ne s'entend pas à la stratégie : il a tout gâté. C'est vrai et c'est faux. Il est vrai que le clergé n'a point étudié dans des écoles militaires ; cependant ils ont assisté à bien des batailles, ces prêtres, ils ont acquis l'expérience du passé aussi bien que les autres. D'ailleurs, ne craignez rien, ils se sont tenus à leur place; leur mission était de prêcher l'union, le courage et non de diriger les opérations : ils l'ont remplie, et ils ont laissé faire le reste aux princes, aux cheiks ou aux anciens. Donc il est faux que le clergé ait tout gâté.

Récapitulons. Le clergé, pas plus que le peuple, n'a point désiré la guerre, encore moins a-t-il travaillé à la faire éclater. Nous défions même les Druses et les Turcs de fournir une

seule preuve contraire. Le clergé a pu dire et écrire : Les Druses et le gouvernement veulent la guerre, ils l'auront; nous nous organiserons, nous nous défendrons; nous espérons que la victoire sera avec la bonne cause. Il a pu y entrer un peu de présomption. On a pu dire aussi : Si les troupes du sultan se mettent contre nous pour les Druses, nous irons en avant quand même. On doit leur savoir gré de ce noble sentiment qu'ils n'ont pas eu le courage de réaliser. Dans les siècles passés ils le réalisèrent et ils maintinrent leur indépendance; c'est à ce noble sentiment que la noble France a applaudi chez les Hellènes, et si cette présomption est née au cœur du clergé maronite, à lui la gloire!

« La guerre cherchée et préparée de longue main par les Druses et les Turcs une fois allumée, le clergé a usé de toute son influence morale pour la faire tourner à la gloire et au profit des chrétiens : il n'a fait que son devoir. Peut-être aurait-il réussi si les représentants des puissances, au lieu de le décourager, de le menacer, l'eussent, je ne dis pas aidé, mais laissé faire.

« Enfin, le complot infernal qui enveloppait la Syrie tout entière, je dirai même tous les chrétiens de l'empire ottoman, prouve assez que la guerre n'est l'œuvre ni du clergé ni du peuple chrétien, mais bien du gouvernement turc. Les Druses non plus ne la voulaient pas, la guerre. Les grands cheiks et le bas peuple la repoussaient de tout leur cœur; il a fallu je ne sais quelle politique de destruction et de barbarie au sein de l'islamisme pour les forcer à en courir les chances.

« Il aurait été bien facile au pacha de conjurer l'orage s'il ne l'avait pas soufflé lui-même. Il n'avait qu'à punir sévèrement les premiers assassinats de chrétiens commis par les Druses; dès lors il n'y aurait pas eu de représailles de la part des chrétiens, et tout serait resté dans l'ordre. Mais l'ordre ne faisait point l'affaire de Kurchid et consorts : il fallait exaspérer

les chrétiens et favoriser les Druses : il lui fallait des ruines et du sang, il a été satisfait! »

LETTRE XII

Rentrée de Fuad-pacha à Beyrouth, venant de Damas. — Les veuves des chrétiens massacrés devant Fuad-pacha. — Elles se présentent aussi devant M. de Beaufort, commandant en chef de l'armée expéditionnaire. — Ordre aux chefs druses de comparaître devant Fuad-pacha. — Faits particuliers sur Damas. — Les *anti-Maronites* et ce qu'ils appellent la *prêtraille* — La fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix dans le Liban. — Nos soldats partageant leurs rations avec les pauvres chrétiens. — Arrivée des orphelins à Ghazir.

Ghazir, 15 septembre 1860.

Fuad-pacha a quitté Damas lundi dernier, deux heures après l'exécution d'Akmed-pacha, l'ancien général de l'Arabistan, d'Osman-bey, gouverneur de Hasbaya et de Rachaya, deux villages noyés dans le sang des chrétiens, d'Ali-bey qu'on avait chargé de veiller sur le salut de nos frères de Damas, et à l'égorgement desquels il finit par présider, et enfin d'Abdoul-Salam-bey, ce colonel de l'armée turque qui dirigea les épouvantables tueries de Deïr-el-Kamar.

Fuad-pacha est triomphalement entré dans Beyrouth, escorté de nombreux soldats turcs de l'armée régulière, et d'une bande de ces féroces bachi-bouzouks qui ont pris une si large part aux massacres de la Syrie. Il paraît qu'en passant aux Pins où sont campés nos soldats, un détachement de hussards et de chasseurs à cheval s'est joint au cortége turc. En tête marchaient les musiciens de l'escadre anglaise, jouant des fanfares. Son Excellence est descendue à la caserne.

Le lendemain de son arrivée, il a eu sous les yeux la contrepartie de son triomphe. C'était deux mille femmes avec des

vêtements en lambeaux, portant sur leurs têtes des voiles noirs, tenant dans leurs bras des enfants que la faim dévore. Elles sont entrées en poussant des cris de désespoir dans la cour de la caserne; elles demandaient que le pacha parût, parce qu'elles avaient à lui parler. Fuad s'est présenté à cette foule désolée; alors des cris formidables sont partis des poitrines de ces veuves, de ces jeunes filles de Damas, de Deïr-el-Kamar, de Zahleh, d'Hasbaya, de Rachaya. « Que demandent ces femmes? a dit Son Excellence. Est-ce de l'argent? est-ce du pain? On leur en donnera. » Et une pluie de petites pièces de monnaie est tombée sur cette foule.

Chose bien remarquable! Aucune de ces pauvres créatures, qui mourraient de faim sans le morceau de pain que leur donne la France, ne s'est baissée pour prendre les *paras* qui leur étaient jetés. « Ce n'est pas de l'argent que nous demandons, se sont-elles écriées avec une effrayante énergie; ce n'est pas de l'argent que nous voulons de vous. Ce sont nos pères, nos maris, nos frères, nos sœurs, nos enfants que nous voulons; et s'ils ne peuvent pas être ressuscités, qu'ils soient au moins vengés! Nous demandons sang pour sang, dent pour dent, corps pour corps; nous demandons justice, nous demandons la mort des assassins de nos familles! »

La personne qui arrive de Beyrouth et qui me raconte cette scène qu'il a vue en est encore toute saisie. C'était terrible, grand comme la justice outragée, comme l'honneur et la vertu victimes de la trahison, comme la voix de Dieu laissant tomber ses malédictions sur des têtes coupables.

Fuad-pacha est rentré dans ses appartements, après avoir fait dire à ces malheureuses de lui donner des listes des noms de ceux qui avaient assassiné leurs proches. « Mais ces listes, vous les avez; ces assassins sont les Druses, les soldats turcs et les musulmans de Damas et de Saïda. »

De la caserne, cette troupe de femmes en larmes s'est dirigée

vers la maison du général de Beaufort, commandant l'expédition française. Là encore elles ont fait entendre des lamentations, mais qui, il faut le dire, avaient un caractère de confiance. Le général les a reçues avec bonté. Il leur a énergiquement déclaré que justice serait faite, et cela dans peu de jours.

Fuad-pacha a donné l'ordre aux chefs des Druses de comparaître devant lui dans un délai de trois jours. Viendront-ils à Beyrouth? Tout le monde en doute, parce qu'ils pourraient craindre d'y laisser leurs têtes. Et s'ils ne viennent pas, que fera-t-on? Il faudra nécessairement que les soldats turcs aillent les chercher dans leurs montagnes. Or, hier encore, les soldats turcs et les Druses faisaient cause commune contre les chrétiens. Iront-ils maintenant se combattre entre eux? Tout cela constitue une position si fausse pour le gouvernement turc, que je ne sais vraiment pas ce qui va arriver. Mais il est évident que si les soldats turcs ne font pas leur devoir contre les Druses, l'armée française fera le sien.

Voici quelques faits particuliers sur Damas.

Mgr Jacques Heliani, évêque syrien catholique dont le siége était à Damas et qui, aujourd'hui, privé de tout, se trouve dans un monastère du Liban, s'était réfugié, au commencement des massacres, dans une maison turque avec une foule de chrétiens. Des officiers de l'armée ottomane s'étaient chargés de le défendre moyennant une somme de quinze cents piastres qui leur fut exactement comptée. L'évêque avait déposé sa croix épiscopale d'or massif et la chaîne d'or à laquelle elle était suspendue sur le divan où il était assis; il y avait aussi déposé sa montre. Il se lève, sort un moment, il rentre et ne trouve plus ni croix, ni chaîne, ni montre. Les généreux gardiens des pauvres persécutés les lui avaient volées. Rien n'a été rendu.

La semaine dernière, un Turc de Damas alla porter à un juif un coffret rempli de bijoux qu'il avait volés aux chrétiens.

On avait estimé ce coffret à 30,000 piastres. Le juif en offrit mille au voleur. Le Turc refuse. L'enfant d'Israël, qui ne voulait pas laisser échapper cette occasion de faire une bonne affaire, lui déclara net que s'il n'acceptait pas les mille piastres, il allait le dénoncer à Fuad-pacha. Le Turc prit les mille piastres et laissa au descendant de Jacob le précieux coffret.

Il est de notoriété publique qu'un nombre considérable de Damasquins, qui ont le plus rapiné pendant les massacres du mois de juillet dernier, sont allés se réfugier avec leurs trésors dans le désert de Syrie, parmi les Arabes Anésés; d'autres se sont enfuis jusqu'à la Mecque, non point pour faire hommage des trésors volés aux *giaours*, au prophète Mahomet, mais bien pour les mettre en sûreté. On reviendra plus tard à Damas, et alors qui se souviendra de ces musulmans pillards? Ils n'auront qu'à dire qu'ils étaient allés en pèlerinage au tombeau de la *lumière des prophètes*. Il y a aussi des Damasquins réfugiés à Alep; ils y vendent publiquement les objets précieux qu'ils ont volés aux chrétiens. L'autorité turque laisse faire.

Il est connu de tout le monde, à Damas, que les juifs de cette ville ont brûlé, volé et tué comme les musulmans et les Druses. Ils ajoutaient à ces crimes celui de brocanter au milieu des désastres. Les massacreurs et les incendiaires venaient leur apporter ce qu'ils avaient pillé aux chrétiens, et les enfants d'Israël achetaient tout à vil prix. Il faut remarquer que les juifs se hâtaient de faire passer au creuset les bijoux ainsi achetés afin d'en changer la forme. On n'a pas encore entendu dire que ces ignobles marchands, qui ont été aussi des assassins, aient été poursuivis. On pourrait croire qu'ils ne le seront pas, s'il est vrai que Fuad-pacha ait achevé son œuvre de justice à Damas.

Parmi le grand nombre des jeunes Damasquins que Fuad-pacha a fait saisir pour être enrôlés dans l'armée ottomane, il y en a beaucoup qui ont pu se racheter à prix d'argent. Son

Excellence avait fixé, pour ces jeunes assassins, à 25 mille piastres (5,000 fr.) l'exemption du service militaire. L'argent volé aux chrétiens a payé tout cela.

Un nouveau convoi de jeunes conscrits, venant de Damas, est arrivé à Beyrouth le 10 de ce mois. Il se composait de cinq cents prisonniers, escortés, comme toujours, par des soldats turcs. Quatre cent soixante-dix de ces futurs défenseurs de l'empire moribond sont seulement parvenus à Beyrouth. On dit que l'escorte a été d'une extrême indulgence pour les trente Damasquins qui n'ont pas répondu à l'appel. Les bakchicks (gratifications) ont arrangé les choses.

Je vous ai parlé, dans une de mes dernières lettres, de quelques chrétiens sur lesquels des soldats turcs étaient tombés à coups de crosse de fusil, parce que les victimes de la fureur musulmane avaient osé répondre par quelques mots énergiques aux insultes des Damasquins prisonniers. Je vous ai dit que ces scènes s'étaient passées près de la demeure du général de Beaufort. J'apprends aujourd'hui que le commandant de notre expédition a fait arrêter ces soldats turcs et qu'il les a livrés à la justice du pays. Il a fait transporter, en outre, les chrétiens blessés dans l'établissement des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, transformé, en ce moment, en hôpital français, et leur a fait prodiguer tous les soins que leur état réclamait.

Je recommande à votre attention le fait suivant :

Dans les premiers jours du mois de juillet dernier, Abdalla l'Alepin, cheik-ul-islam à Damas, ou chef de la religion et des ulémas, a présenté à Akmed-pacha un fetwa (décision) par lequel il prouvait, au nom du Coran, que le massacre des chrétiens était autorisé par la *loi sainte*. Il fondait sa sentence sur un usage établi en Orient, depuis la conquête musulmane : c'est-à-dire le karache ou capitation que chaque chrétien devenu raya doit payer. Le mot karache signifie rachat de

la tête. Or, le hatti-houmayoun a aboli cet impôt contrairement à l'esprit de l'islamisme. Si, donc, les *giaours* ne rachètent plus leurs têtes avec de l'argent, ces têtes doivent tomber sous le sabre du musulman. La loi le veut.

Le personnage qui m'a rapporté ce fait est trop grave et occupe une position trop haute dans ce pays pour que je ne le croie pas exactement informé.

Qu'est devenue une pièce de cette importance? Elle faisait partie des papiers accusateurs d'Akmed-pacha, papiers que celui-ci mettait sous les yeux de Fuad-pacha pendant son procès. L'accusé y trouvait la justification de sa conduite. Ces documents ont disparu. Il n'est resté entre les mains de Fuad-pacha qu'une déclaration d'Akmed-pacha et des quatre officiers fusillés, déclaration par laquelle ils reconnaissent qu'ils ont mérité la mort pour avoir méconnu leurs devoirs à l'égard des chrétiens, sujets de la Porte, massacrés par la populace musulmane. Faisons ici une remarque qui n'est pas sans importance; ce n'est pas comme conspirateurs que les chefs militaires turcs ont été exécutés; c'est tout simplement parce que, ayant la mission de maintenir l'ordre en Syrie, ils n'ont pas rempli leur devoir, soit par négligence, soit par peur. Cela est naturel, me sera-t-il répondu peut-être; la Porte Ottomane se serait accusée elle-même si elle avait mis à mort ces officiers pour crime de conspiration. Rien n'est plus vrai que cette observation. J'ajouterai seulement qu'en faisant fusiller des chefs de l'armée comme coupables de négligence ou de lâcheté, Fuad-pacha a pu faire prendre le change à bien des gens qui ne sont pas Turcs. C'est toujours autant de gagné[1].

Des fantaisistes européens qui résident ou qui passent à

[1] Le consul anglais, à Damas, m'a dit avec le plus grand sérieux qu'Akmed-pacha, de Damas, *n'avait jamais* conspiré contre les chrétiens, et qu'il n'avait dû et pu être fusillé que comme on fusille un militaire pour avoir déserté son poste, ou n'avoir pas fait son devoir. A ce compte-là, Akmed-pacha aurait été presque innocent, et il serait bien plutôt à plaindre qu'à blâmer.

Beyrouth ont trouvé piquant de se faire, en quelque sorte, les champions des Druses contre les Maronites. Ce parti, quelque bizarre qu'il puisse paraître, existe réellement.

Ces messieurs sont *anti-Maronites*, c'est le mot dont ils se servent; ils vous accorderont bien que les Druses sont peut-être allés un peu loin dans leurs *représailles* contre les chrétiens, mais ils sont braves; il y a là de la ressource, tandis que ces chrétiens du Liban sont des hommes sans courage et sans vertu.

Que voulez-vous? on voit de ces choses-là en Syrie. Les Maronites sont des catholiques fervents. Ils vénèrent les prêtres. Ils ne manquent jamais la messe et communient souvent. Quand les cloches de la montagne sonnent l'*Angelus*, les Maronites, femmes, jeunes filles, jeunes hommes, enfants, vieillards s'arrêtent dans les sentiers et prient. S'ils sont dans leurs maisons à cette dernière heure du jour, ils récitent l'*Angelus* en famille. Quand un prêtre passe, ils lui prennent la main qu'ils portent respectueusement à leurs lèvres et sur leurs fronts; et quand, du haut des sommets de leurs montagnes, ils aperçoivent, au fond de la vallée, un évêque monté sur sa mule, se rendant au village voisin, ils accourent à lui, tombent à ses pieds et lui demandent sa bénédiction.

Avant-hier soir le mont Liban, depuis les régions tripolitaines jusqu'aux sommets de Bikafaya, brillait de mille et mille lumières, c'étaient partout des feux allumés sur les terrasses des maisons et sur les cimes escarpées; de moment en moment les longs et profonds échos des montagnes répétaient, en les multipliant, les coups de fusil que tiraient les Maronites. C'était partout des chants d'allégresse. Les enfants, faisant des rondes autour des feux allumés, chantaient et disaient : « Réjouissons-nous, c'est le jour de la croix! Cette nuit la lune brille et ne se couche pas! »

C'est la fête de l'Exaltation de la sainte Croix que les mon-

tagnards catholiques de ces pays célèbrent ainsi à la face de l'islamisme en déroute.

Que vous dirai-je? tout cela constitue aux yeux des fantaisistes voltairiens, dont je parlais tout à l'heure, une somme de superstition chez les Maronites vraiment ridicule dans les temps où nous vivons. Puis, un mot dont on ne se sert plus en France, tant il est suranné, est très-en vogue parmi les anti-Maronites : c'est le mot de *prêtraille*. Quand on a prononcé ce mot, on a tout dit, tout condamné; c'est le mot magique, triomphal; après ce mot, il n'y a plus rien à ajouter : la chose est jugée.

C'est la *prêtraille* qui dirige tout, qui fait tout, qui est la cause de tout; c'est elle qui met la lumière sous le boisseau et qui tient l'intelligence captive. On ne s'inquiète pas de savoir quel est l'enseignement, quelle est la foi qui ont fait du peuple maronite l'un des peuples les plus vertueux de ces pays; on ne se demande pas comment, pendant six siècles, il a intrépidement conservé son indépendance politique et ses croyances religieuses. Les fantaisistes passent, sans les regarder, devant ces écoles d'Orient où la langue française et toutes les sciences de l'Occident sont enseignées à la jeunesse. C'est cependant la *prêtraille* qui fait tout cela, sans compter les pauvres qu'elle nourrit et qu'elle vêt, les plaies qu'elle guérit et les larmes qu'elle essuie.

En présence de tant de merveilles, de tant de lumière et de tant de bienfaits, on croit rêver, vraiment, quand on entend débiter des vieilleries mille fois enterrées, des lieux communs sans idées contre la religion chrétienne et contre ceux qui en sont les organes.

Et puis, si on voulait considérer ici le côté politique de la question, je vous demande un peu comment toutes ces attaques, que je m'abstiens de qualifier, peuvent faire les affaires de la France! Disons plutôt nettement qu'elles ne peuvent que

lui nuire. La France doit son influence dans ce pays, influence prodigieuse si elle voulait en user, d'abord aux glorieux souvenirs qu'elle y a laissés lorsqu'elle le possédait, et ensuite à l'élément catholique énergiquement représenté par les Maronites. Voilà le fait positif, irréfutable et politique. Sortez de là, vous frappez dans le vide en Syrie, ou plutôt vous vous faites, sans vous en douter, je suis tout disposé à le croire, les instruments de la politique anglaise, politique diamétralement opposée à la nôtre.

Qu'on ait donc le courage de blâmer notre expédition qui, quoi qu'on en fasse et quoi qu'on en dise, est la continuation de nos anciennes croisades. Cela serait plus logique que les pauvres petits discours prononcés contre les Maronites et contre la *prêtraille.*

Grâce à Dieu, l'instinct de nos soldats n'en est pas là. En outre de l'ennui qui commence à les saisir parce qu'ils disent qu'ils ne sont pas venus ici pour ne rien faire, le spectacle de ces milliers de femmes et d'enfants sans pain et sans vêtements, et auxquels les Druses et les Turcs ont enlevé leurs soutiens, les a irrités contre les égorgeurs à un point extrême; ils attendent le jour de la vengeance avec une fiévreuse impatience; tout le monde dit ouvertement à Beyrouth que si on n'occupe pas promptement les zouaves à quelque *razzia* chez les Druses, ils feront assurément des *bêtises* à Beyrouth, c'est-à-dire qu'ils pourraient bien chercher aux musulmans de très-graves querelles.

D'ailleurs le campement des Pins sera probablement bientôt changé, il n'est peut-être pas très-sain, l'eau n'y est pas bonne. Dans la montagne, à quelques lieues de là, l'air y est si pur et l'eau si limpide et si légère! Et puis on y respire à l'aise, tandis qu'à Beyrouth on étouffe. Il est question, dit-on, d'établir divers campements dans le Liban, et on se réjouit d'avance de ce projet.

Rien n'est touchant comme l'empressement de nos soldats

à donner du pain, de la soupe aux nombreux chrétiens réfugiés à Beyrouth, et qui viennent au camp pour y apaiser leur faim. Nos soldats partagent avec eux leur nourriture. Les pauvres mères, touchées jusqu'aux larmes, font des signes de croix et répètent : « Ma aramoucom ia Férançaouiés ! Ma aramoucom ia Férançaouiés ! » (Miséricordieux Français ! Miséricordieux Français !)

Hier, à onze heures du matin, est arrivé à Ghazir le père Heuri, missionnaire, à la tête de cinquante-quatre enfants orphelins de sept à douze ans. Ils sont la plupart de Déir-el-Kamar et de Damas, où leurs familles ont été massacrées. Soixante autres petits enfants, aussi orphelins, ont été conduits en même temps à Saïda par un père jésuite. Les missionnaires ont loué dans cette ville une maison pour y loger ces enfants et leur faire l'école. A Ghazir, l'établissement est immense ; il y a beaucoup de place, surtout en ce moment où les élèves de ce collége, célèbre en Syrie, sont en vacances ; on a pu facilement y recevoir des orphelins ; mais si l'œuvre de l'orphelinat réussissait, il faudrait nécessairement que les missionnaires eussent recours à un local supplémentaire, comme ils l'ont déjà fait à Saïda.

Tout cela nécessite de grandes dépenses. Mais tous ces petits garçons ne pouvaient plus rester dans les rues de Beyrouth. Il a fallu les y ramasser et les conduire dans l'asile de la paix et de la prière.

Le père Estève, supérieur de la mission de Syrie, qui voyage en ce moment en Europe, a autorisé les pères de Beyrouth, de Saïda et de Ghazir, à recueillir tous ces enfants. Quant à la dépense, on verra ; la Providence n'est-elle pas là ? La confiance de ces hommes de Dieu dans la bonté du ciel est une des choses qui m'ont le plus frappé dans ma vie. Avant de chercher de l'argent, saint Vincent de Paul cherchait des enfants abandonnés, puis l'argent venait.

Les héroïques filles qui portent le nom de ce sublime ami de l'humanité ont ramassé, elles aussi, dans les rues de Beyrouth, deux cents jeunes orphelines par suite des massacres de la Syrie. Les bonnes sœurs les ont recueillies, à Anthoura, dans la demeure du délégat apostolique, demeure maintenant inoccupée, parce que c'est Mgr Valerga, patriarche de Jérusalem, qui remplit aujourd'hui les fonctions de légat du Saint-Siége en Syrie.

Voilà deux bonnes et grandes œuvres commencées. Dieu les bénira!

LETTRE XIII

Pétition lamentable des veuves de Maâsar et d'Ebteddin à Fuad-pacha. — Circulaire de Fuad-pacha aux cheiks chrétiens et aux cheiks druses pour les inviter à se présenter devant lui afin d'examiner ensemble la grande affaire de la dernière guerre. — Remarque au sujet de cette circulaire. — Efforts de Fuad-pacha pour faire rentrer chez eux les chrétiens réfugiés à Beyrouth. — Concours que lui prête pour cela un personnage important qui n'est pas Turc. — Horribles détails sur le massacre de Damas. — Les apostats. — Les martyrs de Déir-el-Kamar. — Question posée à un chrétien de Damas sur ce que Fuad-pacha a fait pour la justice dans cette ville. — Réponse du chrétien. — Conséquences que devra avoir l'expédition française en Syrie. — Bédouins et Métualis chargés d'empêcher les Druses de fuir. — Ce qu'on apprend à ce sujet. — Désespoir du harem de Saïd-bey Djemblatt. — Voleurs volant des voleurs. — Le cheik Anezè-Sid-Akmed et son *ami* le R. P. Fenech. — Chantiri et ses cavaliers maronites marchant en éclaireurs devant l'armée française dans la montagne.

Costa, dans le Kersrouan, le 24 septembre 1860.

Voici une pétition des veuves et de quelques hommes des villages de Maâsar et d'Ebteddin, adressée à Fuad-pacha. Ce sont là des pièces historiques et nous devons les recueillir. Que

de choses elles disent! Et combien sont accablantes les accusations et les plaintes qu'elles contiennent!

« Excellence!

« Le 28 mai dernier, des soldats turcs obligent les hommes, les femmes, les enfants d'Ebteddin d'entrer dans le sérail de cette place. Ils leur disent que là ils les protégeront contre les Druses. Nous avons cru à leurs paroles, et nous sommes tous entrés dans le sérail. Le lendemain sont arrivés des Druses, à la tête desquels marchaient le cheik Melhem-Akmed-bey et Aumadi, de Bacline. Ils ont détruit les récoltes de Maâsar et brûlé les maisons de ce village. Parmi les gens qui se trouvaient dans le sérail d'Ebteddin, il y avait des propriétaires de ces récoltes; ils ont voulu sortir pour savoir ce qui se passait; alors les soldats turcs ont tiré sur eux et les ont tués.

« Le 29 mai, les chefs des soldats turcs nous ordonnent de sortir du sérail et nous enferment dans les écuries bâties par le grand émir Béchir. Nous étions là, n'ayant rien à manger. Un officier permit à quelques-unes de nos femmes de sortir pour soigner les vers à soie restés dans des maisons non brûlées. Nos femmes nous apportèrent des épis de blé et des herbes pour calmer notre faim, car les officiers turcs ne nous donnaient rien à manger, ni rien à boire.

« Nous étions là deux cent six personnes.

« Nous y sommes restés jusqu'au 19 juin, jour du massacre de Déir-el-Kamar. Le 22, les Druses sont venus à Ebteddin; ils sont entrés dans les écuries où nous étions entassés, et ils ont tué les hommes, les femmes et les enfants à coups de sabre et à coups de fusil; et nous, Excellence, restes malheureux échappés à cette boucherie, nous venons vous faire entendre nos gémissements et les cris de nos cœurs!

« Pendant que les Druses égorgeaient, les soldats turcs étaient présents et laissaient faire! bien plus, ils dépouillaient

les femmes de leurs bijoux, les outrageaient et les traînaient ensuite par les cheveux. Chose horrible à dire et à penser! nous avons vu des Druses couper avec leurs sabres le sein des femmes, chose défendue par toutes les lois de Dieu et les lois des hommes. Mais au moins les Druses respectaient l'honneur des femmes et des filles, tandis que les soldats turcs, oubliant qu'ils avaient des mères et des sœurs, se livraient à toutes les abominations. A-t-on jamais vu quelque chose de pareil depuis la création du monde?

« Une foule de malheureux avaient pu rentrer dans le sérail pensant y trouver un asile sûr contre la mort. L'officier turc, Abdul-Salam-bey, entre dans le sérail avec des Druses, et ceux-ci continuent leur tuerie. Cet officier avait un serviteur chrétien; il le voit à côté de lui, il le désigne à un Druse et lui dit: « Tue donc ce chien! » Et le malheureux tomba mort sous les yeux de son maître. Un autre chrétien qui, dans l'armée turque, avait la charge de fournisseur des vivres, fut aussi égorgé, il avait beaucoup d'argent à cause de sa charge: les soldats et les Druses lui ont tout pris.

« Les soldats couraient avec les Druses de maison en maison, pillaient et brûlaient tout. Nous devons dire, pour être justes, que des commandants turcs ont eu pitié de quelques malheureux chrétiens et qu'ils auraient voulu les sauver; mais Abdul-Salam-bey, sachant cela, est revenu comme un furieux, et il a dit de n'épargner personne. Les chrétiens sont voués au carnage, a-t-il dit.

« A-t-on jamais vu, dans ce monde, des bêtes traitées comme des créatures humaines l'ont été en ce jour de malheur? Mais les pierres pleureraient si elles pouvaient entendre!

« Mais si Abdul-Salam-bey a été un tigre à l'égard des chrétiens, sa femme, nous devons le dire, s'est montrée douce et bonne, comme une gazelle qui a des petits, à l'égard de quel-

ques femmes chrétiennes qu'elle a sauvées en les cachant dans sa maison. Que Dieu la récompense de ses bienfaits, et qu'il la délivre de l'homme cruel et barbare auquel elle est unie par les liens du mariage [1] !

« Nous n'ajouterons plus rien, Excellence, à cette plainte lamentable, et cependant nous n'avons pas tout dit; nos cœurs saignent, et nous n'avons plus la force de parler ni d'écrire. Il nous reste la terre pour lit et le ciel pour couverture. Nous venons vous demander justice, et jamais nous ne cesserons de la demander jusqu'à ce qu'elle soit rendue ! »

Suivent plusieurs signatures qu'il est inutile de reproduire ici.

Une telle pièce est assez éloquente par elle-même sans qu'elle ait besoin d'aucune espèce de commentaire.

On me communique une autre pièce. Celle-ci émane de Fuad-pacha lui-même. C'est une circulaire qu'il adresse à tous les cheiks chrétiens et druses pour les inviter à se présenter devant lui afin d'examiner ensemble la grande affaire de la dernière guerre. La circulaire, où se montre en tête le sceau de Fuad-pacha, est écrite en arabe. Un élève du collége de Chazir, qui est auprès de moi, en fait la traduction suivante :

« De la part du divan des affaires étrangères, et la commission spéciale et extraordinaire pour organiser les affaires de Syrie, à la gloire des cheiks Joussef-Taleb-Habeche !

« L'événement affligeant qui est arrivé dans le mont Liban est connu de tout le monde. Grand nombre des sujets du gouvernement très-haut ont péri, et grand nombre d'entre eux ont été dépouillés, et ont vu brûler leurs maisons, et sont errants hors de leur domicile, cherchant à Beyrouth un moyen d'existence dans *le secours de notre haute puissance*.

[1] Abdul-Salam-bey, dont j'ai déjà prononcé le nom dans mes lettres, a été fusillé à Damas le 8 septembre, par ordre de Fuad-pacha.

« Selon l'illustre justice, il faut examiner l'origine et le progrès de pareils événements. Ensuite il faut penser à rendre à leur patrie ces malheureux, à les mettre en sûreté, et à les rétablir dans leurs affaires. On obtiendra cela par une discussion judiciaire dans laquelle on mettra au grand jour la cause et le progrès de ces événements ainsi que leurs circonstances particulières. Cette manière de procéder est désirée par toutes les populations du Liban, et de quiconque veut se justifier.

« Pour cela, nous avons décidé de faire venir auprès de nous tous les cheiks des chrétiens, des Druses et leur chef, pour nous informer de ce que dit chacun des partis, pour faire exécuter la justice après le jugement. C'est pour cela que nous avons appelé auprès de nous chacun des cheiks et les chefs des deux partis. Celui qui ne répondra pas à notre appel fera voir qu'*il est suspect*, *et sera jugé quoique absent et puni suivant la loi*. Il faut donc que chacun de vous soit présent à Beyrouth dans cinq jours, à partir de la date de cette lettre. C'est pour cela que nous vous l'avons écrite et envoyée.

« 23 du mois de safar, année 1277 (13 septembre 1860). »

Je ne ferai qu'une seule remarque sur la circulaire de Fuad-pacha. Son Excellence dit que les malheureux chrétiens réfugiés à Beyrouth cherchent dans cette ville un moyen d'existence *dans le secours de sa haute puissance*.

Certes, si les quinze mille victimes des atrocités turques et druses ne trouvaient de secours que dans *la haute puissance du pacha*, il y aurait longtemps qu'elles seraient mortes de faim! Son Excellence ne peut pas ignorer que la France a déjà donné plus d'un million de francs pour les chrétiens de Syrie, sans compter les sommes assez considérables que la Grèce a envoyées, et les secours en nature : farine, riz, galettes. Que donne la Porte Ottomane aux réfugiés de Beyrouth ? Vingt piastres (4 fr.) par personne, et cela pour douze

jours, aux gens de Damas, et quinze piastres, aussi pour douze jours, à ceux de Déir-el-Kamar.

Tout bien compté, les premiers ont, par jour, 33 centimes, et les autres un peu plus de 12 centimes. Vous conviendrez donc que si ces malheureux n'étaient secourus que par « la haute puissance » du ministre des affaires étrangères de la Sublime Porte, la faim aurait déjà tué bien plus de monde que les maladies, qui ne manquent pas à Beyrouth. Je demanderai à Son Excellence si c'est « sa haute puissance » qui nourrit, en ce moment, les deux cents orphelines que les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul ont ramassées dans les rues de Beyrouth, et les cent-vingt orphelins auxquels les missionnaires jésuites ont donné asile dans leurs établissements de Ghazir et de Saïda. Et qui rendra à ces pauvres enfants, je ne dis pas leurs parents, ce n'est plus possible! mais leur fortune? Beaucoup d'entre eux appartenaient à des familles riches, ceux de Damas surtout. Non, jamais la justice ne sera faite dans cette immense affaire tant que les Turcs seuls en seront chargés. Et mettez-vous bien dans la tête que rien ou presque rien n'aurait été fait en faveur des pauvres chrétiens, si la France n'était pas au pied du Liban, l'arme au bras.

Il paraît, d'ailleurs, que le gouvernement turc trouve que tous ces chrétiens réfugiés lui coûtent bien cher. On m'assure, en effet, qu'il fait agir tous les ressorts pour décider les réfugiés de Damas et de Déir-el-Kamar à retourner chez eux. Mais où veut-il qu'ils se logent, puisque leurs maisons sont brûlées? Son Excellence croirait-elle, par hasard, que tout est fini maintenant, et que la justice est suffisamment accomplie? Plaise au ciel qu'il ne le persuade pas aux consuls, et qu'il ne les trompe pas, comme Kurchid-pacha les a déjà trompés.

Ce qu'il y a de plus triste dans tout ceci, c'est qu'un personnage important, officiel, et qui n'est pas Turc, a déclaré à l'évêque de Damas, Mgr Ambroise, qu'il devait retourner

dans cette ville avec ses ouailles. L'évêque a répondu avec énergie qu'il ne retournerait pas dans cette ville fumante encore du sang de huit mille chrétiens, et que si on voulait l'obliger à quitter Beyrouth, il irait en France demander justice.

Le même conseil de retourner à Damas a été donné aux sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. « Nous y retournerons, auraient-elles répondu, quand il y aura mille soldats français autour de notre maison pour la garder. »

D'ailleurs leur maison est brûlée !

On apprend chaque jour des détails nouveaux sur cette effroyable tuerie de Damas pendant les journées des 9, 10, 11, 12 et 13 juillet. Il y a dans cette ville un vaste hôpital où sont spécialement recueillis les lépreux, car il y a toujours des lépreux en Orient. Au moment du désastre, il y avait plus de trois cents chrétiens malades dans cet hôpital. Les musulmans les ont tous égorgés. Apparemment qu'ils trouvaient que cet établissement coûtait trop cher à la ville ou au gouvernement.

Parmi la foule des malheureux qui se réfugièrent dans la citadelle de Damas pour échapper à la mort, se trouvait une femme veuve et possédant une fortune assez considérable. Un musulman devait à cette femme, dont la maison avait été pillée et incendiée, une assez forte somme d'argent; enfermée dans la citadelle, et y manquant de tout, elle fit demander à son créancier, et cela dans la forme de la prière, de lui apporter ou de lui envoyer quelques piastres avec lesquelles elle pourrait acheter du pain. Le créancier répondit poliment qu'il n'avait pas d'argent en ce moment, mais qu'il envoyait à sa *bienfaitrice* de la nourriture : c'étaient du pain et quelques plats de riz et de viande. Or, ces plats étaient empoisonnés, et quelques heures après la malheureuse mourait dans d'atroces souffrances. Cet abominable empoisonneur s'appelait Hibahid-el-Kabach, dit *le boucher*. Fuad-pacha le fit pendre le lende-

main devant la porte de sa boucherie. Au moment où il expirait, deux chrétiens, dont l'un s'appelait Joseph Baaz, l'autre Ibrahim Anna, passaient par là; une vingtaine de musulmans tombèrent sur eux à coups de couteau, les assassinèrent et jetèrent leurs cadavres sous les pieds du musulman pendu. Jusqu'ici ces nouveaux crimes sont restés impunis.

Dans mes lettres sur les massacres de Damas, lettres qui seront complétées par d'autres détails que j'attends, je vous ai parlé des nombreuses apostasies des chrétiens de cette ville au moment où la mort planait sur eux. Ces apostasies ont été accompagnées de circonstances qu'il faut noter.

Les enfants et les femmes qu'on a forcés à l'abjuration ont été généralement épargnés par les égorgeurs; mais les hommes qui ont été traîtres à leur foi ont été presque tous immédiament frappés. Les musulmans, les accablant de leur mépris, leur disaient, après l'apostasie : « Vous voilà maintenant couverts d'opprobre parce que ce n'est que la peur qui vous a fait renoncer à votre croyance. Aïssa (Jésus-Christ) vous repousse; notre saint prophète Mahomet lit dans vos consciences souillées, et ne veut pas de vous! Il ne vous reste donc plus que l'enfer... Eh bien! allez aux enfers! » Et en prononçant ces mots ils tuaient les apostats. Quelquefois c'était la raillerie amère qui présidait à la mort des renégats. « Vous voilà devenus de vrais croyants, » leur disaient avec des éclats de rire les disciples du Coran; ils ajoutaient : « Vous êtes saints et tout prêts à aller en paradis; partez donc pour les lieux de délices! » Et les têtes des apostats roulaient sur le sol ensanglanté.

Il est juste de faire ici une remarque à l'honneur des montagnards maronites : jamais, au grand jamais, ils n'auraient donné au monde le triste spectacle d'une foule de chrétiens de Damas. Sans hésiter, ils seraient morts martyrs de leur foi. Et nous avons des exemples récents. A Déir-el-Kamar un Turc

conduit trente jeunes gens chrétiens dans une mosquée, sous prétexte de les sauver. Puis, quand ils sont arrivés dans le temple, il leur demande de se faire musulmans; pas un seul de ces jeunes gens n'a voulu renier sa foi; ils sont tous morts avec le courage des martyrs.

Dans le sérail de cette même ville se trouvait un grand nombre d'hommes et de femmes, au milieu desquels étaient quelques prêtres. Placés entre la mort et l'apostasie ils ont tous choisi la mort. Ils ne répondaient rien aux questions que leur adressaient les Turcs; seulement, quand le sabre était levé sur eux, ils faisaient le signe de la croix et cachaient leur face dans leurs mains. Et leurs têtes tombaient sous le couteau des Druses.

Les jésuites avaient à Déir-el-Kamar deux maisons d'écoles. Un Maronite, appelé Aïdar, de la noble famille Habèche, était entré dans la compagnie en qualité de frère. Il était, lui aussi, réfugié dans le sérail où les Turcs avaient promis de sauver les chrétiens. Calme et résigné durant le carnage, Aïdar, un crucifix à la main, et attendant son tour pour mourir, allait dans cette foule destinée aux supplices, et présentait aux lèvres sur lesquelles errait la prière l'image du divin Rédempteur à baiser. Dans un de ces moments suprêmes, l'héroïque Aïdar tombe frappé de deux balles. J'ai vu, à Ghazir, la pauvre mère, le père, les frères et les sœurs d'Aïdar. Ils pleurent, mais leur foi leur dit que le martyr est au ciel, et ils bénissent Dieu dans leur douleur.

Voici comment est mort le curé maronite d'Ebteddin : Il se trouvait dans le sérail de Déir-el-Kamar avec plusieurs de ses ouailles. Il avait prévu la veille le sort qui leur était réservé à tous. Pendant la nuit il avait confessé autant qu'il avait pu les malheureux qui imploraient ses prières. Le jour venu, il donna l'absolution à tous ceux qu'il n'avait pu entendre durant la nuit. Voyant entrer (c'était le 19 juin) les soldats et les Druses dans

le sérail, il fit quelques pas au-devant des bourreaux, il déboutonna sa robe noire, et, montrant aux égorgeurs sa poitrine nue, il leur dit : « Frappez là le prêtre de Jésus-Christ ! » Puis, se tournant vers ses ouailles : « Votre pasteur va mourir pour la foi; faites comme lui et regardez le ciel ! » A peine achevait-il ces mots qu'un Druse lui enfonça son couteau dans le cœur et dans le ventre.

Jamais, en aucun temps, le martyre n'était monté plus haut.

Dieu sait si je suis dans les secrets de la politique européenne en ce qui touche la question syrienne ! Je ne sais qu'une seule chose, c'est que si Fuad-pacha s'en tenait à ce qu'il a fait à Damas pour la justice, ce serait une affreuse dérision.

Je pose la question suivante à un Damasquin grave et instruit : « Est-on satisfait, à Damas, de ce que Fuad-pacha y a fait pour la justice ? » — « Entre la justice rendue jusqu'ici et celle qu'on devrait rendre, il y a toute la différence qui existe entre cent et un. » Si Son Excellence comptait bâcler les affaires du Liban comme il a bâclé les affaires de Damas, je doute fort que la France se montrât satisfaite. Nous allons voir se dérouler les événements, afin de les juger avec une parfaite connaissance de cause.

Il serait ridicule à moi de me poser en prophète dans les affaires d'Orient. Mais il y a vingt-cinq ans que je m'occupe de l'histoire de l'empire turc, des lois, des mœurs, des usages et des caractères des Turcs; il me semble donc les connaître.

Dans un petit livre sur Constantinople, que j'ai publié l'hiver dernier, je disais que si l'Europe ne veillait pas activement sur la situation de la Turquie, l'Europe pourrait bien se réveiller, dans un jour prochain, au bruit de quelque immense massacre des chrétiens d'Orient. Je n'ai eu que trop raison !

Aujourd'hui je dis, avec tous ceux qui n'ont pas un bandeau sur les yeux, que si l'armée française quittait la Syrie sans avoir établi un gouvernement fort, un gouvernement, par consé-

dernière guerre. Que ce dernier nombre soit donc classé parmi les innocents, et qu'on extermine les douze mille massacreurs; que leurs biens soient confisqués et donnés aux chrétiens spoliés. Notez bien que si cette proposition était acceptée, on ferait à Fuad-pacha et aux Druses eux-mêmes une très-grande concession; car, par là, on ferait grâce aux femmes et aux enfants des Druses, lesquels avaient pour mission spéciale de mettre le feu aux maisons des chrétiens pendant que les hommes volaient et tuaient. »

Je vous livre cette proposition d'un homme ruiné par les Druses, qui lui ont, en outre, égorgé sa famille presque entière, sans m'y appesantir moi-même; mais ces sentiments-là aident à connaître une situation.

Je me suis livré aux plus patientes comme aux plus consciencieuses recherches pour connaître le nombre des chrétiens massacrés dans le Liban, dans l'Anti-Liban et sur la côte syrienne, par les Druses, aidés des soldats turcs, des Métualis, des Kurdes et des Bédouins du désert et des musulmans de la province de Karroub, située au-dessus de Saïda. Voici la funèbre liste :

A Hasbaya et Rachaya, dans l'Anti-Liban, sur une population de 8,000 âmes, il y a eu................	2,500	égorgés.
A Déir-el-Kamar, sur une population de 8,000 âmes...........................	2,200	—
A Ebteddin............................	121	—
Dans les provinces de Maten et du Kersrouan.	250	—
A Djezin, à Dareb-el-Sin, villages de la province du Teffah, et dans la province de Karroub............................	820 [1]	—
A Zahleh et à Karbahin.................	220	—
A Balbek et dans ses environs............	500	—
Dans le voisinage de Beyrouth, sur le littoral appelé Sahel........................	120	—
TOTAL................	6,731	—

[1] La plupart des chrétiens de Djezin, de Dareb-el-Sin, et des provinces Teffah et de Karroub, ont été massacrés dans les jardins de Saïda, où ils s'étaient réfugiés.

Sur ce chiffre de 6,731 ne figure pas le nombre des chrétiens morts les armes à la main dans les combats qui ont précédé les massacres, combats qui ont dû cesser lorsque les soldats turcs se sont joints aux Druses. Le chiffre de 6,731 ne représente que les égorgés. Il nous faut maintenant y ajouter les 8,000 massacrés de Damas, ce qui élève le nombre des victimes pour toute la Syrie à 14,731.

On me dit que ce chiffre est plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité. Plusieurs calculs l'élèvent au-dessus de 15,000[1].

Arrivons maintenant aux pertes matérielles subies par les chrétiens du Liban et de l'Anti-Liban seulement. Depuis la rive gauche du fleuve du Chien, jusqu'aux voisinages du mont Carmel, et depuis les hauteurs de Bikfaïa jusqu'au delà de Balbek, on compte environ quatre cents villages brûlés, et presque toutes les vignes, tous les mûriers et les autres arbres productifs arrachés ou abattus, sans parler de l'anéantissement de toutes les récoltes qui étaient sur le point d'être faites lors-

[1] Plusieurs fois Fuad-pacha avait demandé aux chefs des chrétiens de lui présenter des listes de Druses qui avaient ordonné les massacres et des listes de ceux qui avaient massacré. Le 14 décembre dernier, ils mirent entre les mains du commissaire de la Porte une liste de 3,940 noms, divisée en deux catégories : promoteurs des massacres, 493 ; massacreurs, 3,447. (Notons, en passant, qu'après avoir fait arrêter 1,200 coupables à la suite des listes présentées par les chefs chrétiens, Fuad-pacha les a presque tous relâchés dans le procès bouffon qu'il dirigeait à Mouktara.) Mais c'est aux Anglais que je veux en venir ici. — Dans la Chambre des communes (séance du 8 février 1861), lord J. Russell a poussé des cris d'indignation contre les évêques de Syrie qui avaient osé présenter un pareil chiffre de coupables. Il a ajouté qu'il « était difficile d'avoir affaire à des agents animés de pareilles dispositions. » — Mais, milord, vos agents n'ont donc vu ni Saïda, ni Hasbaya, ni Rachaya, ni Zahleh, ni Déir-el-Kamar, ni Damas? Que justice vous soit rendue, à vous, Anglais! Vous avez montré bien plus d'humanité dans les Indes! C'est pourtant par milliers que vous avez mis à mort des hommes qui ne voulaient pas de vous! Mais l'énumération des choses que disent et que font les Anglais, *avec un front qui ne rougit plus,* selon la brûlante expression d'un grand écrivain (Lamartine, *Entretien* du mois de janvier 1861), serait beaucoup trop longue.

que les massacres ont commencé. Les pertes en piastres sont évaluées :

Dans la province de Maten........	10,000,000[1]
A Zahleh et ses environs...... ...	30,000,000
Province de Djezin..............	25,000,000
Déir-el-Kamar..................	35,000,000
Sur le littoral de Beyrouth..... ..	30,000,000
Hasbaya et Rachaya........	30,000,000
Balbek et ses environs...........	15,000,000
TOTAL..............	170,000,000

Il nous faut ajouter à ce chiffre une perte de 15 millions de piastres subie par des marchands qui, ayant fait des avances aux chrétiens en vue des prochaines récoltes, ne rentreront plus dans leurs fonds à cause de la ruine totale des créanciers.

Dans ma lettre spéciale sur les massacres de Damas, j'ai donné un aperçu des pertes des chrétiens de cette ville. Mais ces pertes sont si énormes, qu'il serait bien difficile, pour ne pas dire impossible, de les établir en ce moment d'une manière exacte. J'attendrai, pour vous les fournir, des renseignements qui, je l'espère, me seront donnés. Pour ne nous occuper que des pertes des chrétiens du Liban, de l'Anti-Liban et du littoral de la Syrie, nous avons donc :

D'une part, un chiffre de.......	170,000,000	de piast.
De l'autre, pour les négociants...	15,000,000	—
TOTAL..........	185,000,000	—

La piastre turque vaut vingt centimes; c'est donc une somme ronde de 37 millions de francs que les chrétiens ont perdue dans ces massacres et les destructions qui ont épouvanté l'Asie

[1] Le chiffre des pertes de la province de Maten est plus bas en proportion que les autres. L'explication en est facile : dans cette province se trouvent beaucoup de villages druses et même des villages mixtes, c'est-à-dire habités par des Druses et des chrétiens. Les Druses avaient à épargner des richesses qu'ils considéraient déjà comme leurs propres biens.

et l'Europe. Reste à savoir maintenant comment leurs richesses leur seront rendues [1].

LETTRE XV

Caractère particulier des massacres de Damas. — Ce qu'il faudrait faire pour que justice fût rendue dans cette ville. — Ce que disaient les musulmans à l'occasion de la guerre de Crimée, et ce qu'ils pourraient dire encore de notre expédition de Syrie si elle n'agissait pas énergiquement. — Actes diplomatiques de l'Europe pouvant donner lieu aux raisonnements des musulmans en ce qui concerne l'intervention des puissances chrétiennes en Turquie. — Un mot sur le système de non-intervention. — Différend survenu entre le général de Beaufort et Fuad-pacha au sujet du départ des troupes françaises pour la montagne. — Musulmans et Druses connaissant d'avance l'itinéraire de Fuad-pacha. — Le commandant de *la Sentinelle* et Fuad-pacha à Saïda. — Observations générales sur ce que fait Fuad-pacha. — Lettre d'un chrétien de Damas à Fuad-pacha au sujet de la circulaire qui engage les chrétiens réfugiés à rentrer dans cette ville. — Lettre du Père Valentin, président du couvent des capucins à Beyrouth, au sujet de son récent voyage à Damas.

Anthoura, 1er octobre 1860.

Plus on réfléchit sur les scènes d'horreur de Damas, plus l'imagination en est confondue. Assurément les massacres du Liban sont horribles, et ce qui les rend plus horribles encore, c'est la trahison ottomane maintenant devenue évidente. Mais au moins il y avait dans le Liban deux nations ennemies depuis longtemps, deux nations qui avaient été souvent en guerre, et au sein desquelles fermentaient les haines et les vengeances. Mais ce qui est inouï, unique, peut-être, dans l'histoire, ce sont les massacres de Damas. Je connais cette ville et les diverses populations qui l'habitent : eh bien! je

[1] Voir à la fin de ce volume un rapport consulaire sur les pertes commerciales éprouvées par les chrétiens de la Syrie.

vous déclare qu'on ne saurait rien imaginer dans le monde de plus pacifique, de plus doux, de plus humble, de plus soumis que les vingt-cinq ou trente mille chrétiens de Damas, placés en face de cent quarante mille musulmans. Les chrétiens de cette ville n'ont aucune espèce d'armes dans leurs maisons, ils n'en ont jamais eu, et c'est à cause de cela que les cannibales et les voleurs sont tombés sur eux. Ici le complot et les meurtres qui l'ont suivi sont sans excuse comme sans précédent. C'est effroyable de lâcheté et d'infamie.

Il n'y avait pas seulement là la soif du sang des chrétiens, mais aussi la soif de leurs richesses. Songez qu'il est défendu aux chrétiens de Damas d'être propriétaires fonciers, défense, d'ailleurs, qui s'étend sur presque tous les chrétiens de l'empire turc; mais le commerce ne leur est pas défendu, et les chrétiens damasquins l'exerçaient sur une vaste échelle. Ne pouvant appliquer leurs fonds à l'acquisition de terres, ils les employaient à acheter des marchandises qu'ils revendaient, à embellir l'intérieur de leurs maisons, à couvrir de bijoux leurs femmes et leurs filles. Vous savez combien l'orfévrerie et l'horlogerie sont en renom à Damas : eh bien! tous ces magnifiques et riches magasins de bijoux, de montres, que j'avais admirés autrefois dans les bazars de Damas, appartenaient aux chrétiens. Toutes ces richesses ont disparu; elles sont tombées entre les mains des Druses, des Kurdes, des Bédouins, et surtout, remarquez-le bien, entre les mains des musulmans de Damas, qui savaient bien, eux, où elles étaient. Le crime des musulmans de Damas est plus énorme que celui des Druses. Les mahométans damasquins se sont jetés sur une population sans défense, très-riche; ils ont égorgé huit mille personnes de cette population et ont réduit le reste à la mendicité. Je trouve dans le Kersrouan des négociants de Damas qui avaient des millions de piastres hier, et qui n'ont pas de pain aujourd'hui. Telle est cette situation, qu'il ne faut pas,

comme on le voudrait, esquiver ni replâtrer, mais dévoiler et résoudre dans la plus grande sévérité contre les massacreurs et les voleurs.

Et c'est ce que Fuad-pacha ne fera pas, soyez-en sûr, si la France, qui est là, debout, comme la justice armée, ne l'y force. Il est un point qu'il ne faut pas perdre de vue dans l'œuvre de justice et de répression que ce grand dignitaire ottoman a entreprise dans ce pays : il a déjà fait fusiller une centaine de soldats, égorgeurs des chrétiens, à Damas; il a fait exécuter Akmed-pacha, l'homme de la trahison, et avec lui quatre officiers supérieurs; par ses ordres, une soixantaine de musulmans damasquins ont été pendus; puis il a fait empoigner trois ou quatre mille jeunes gens de Damas qu'il a fait expédier à Constantinople pour les enrôler dans l'armée du sultan.

Véritablement, cette mesure, soit dit en passant, ne peut pas être considérée comme une punition; personne ne l'a jugé ainsi; et ces jeunes gens eux-mêmes, en rentrant dans Beyrouth les mains liées, faisaient retentir l'air des cris de : *Allah ianssoura el sultan Abdul-Medjid!* (Que Dieu donne la victoire au sultan Abdul-Medjid!) Croit-on que ces soldats de l'islam puissent être un jour des gardiens bien sûrs pour les chrétiens de l'empire? Donc, toutes ces fusillades, toutes ces pendaisons, tous ces exils et ces enrôlements dans l'armée turque ne sauraient offrir aux chrétiens damasquins aucune sécurité, aucune garantie pour l'avenir. Eh bien! sauf quelques restitutions plus ou moins grandes que le pacha voudra, de toute nécessité, offrir aux chrétiens spoliés, il s'en tiendra à peu près aux répressions déjà accomplies. Il est une chose qu'il ne fera pas : il ne cherchera point à affaiblir la population musulmane de la grande cité, que les *vrais croyants* appellent *odeur du paradis* et aussi *Bab-el-Kaaba* ou porte de la Terre sainte.

Fuad-pacha a dit lui-même que, s'il fallait mettre à mort tous les Damasquins qui ont pris part au massacre, il ferait de Damas un désert[1], et Son Excellence a dit vrai. C'est une très-grosse question, remarquez-le bien, que cette question damasquine. La conscience publique demande qu'elle soit résolue dans sa justice la plus entière; et cependant l'imagination est comme épouvantée de tout le sang qu'il faudrait verser pour punir les coupables. Que faire alors? Une chose, disons-le hardiment, qui puisse affaiblir les musulmans de cette ville; et cette chose, je le redis, et j'y reviendrai souvent, c'est la restitution, jusqu'au dernier *para*, de tout ce qui a été volé aux chrétiens. Les Druses, les Kurdes, les Bédouins, les Métualis ont pillé Damas. Il sera impossible d'aller chercher dans les déserts de ces hordes sauvages les trésors volés à nos frères. Il faut donc rendre les musulmans damasquins solidaires; il faut qu'ils *payent pour tous*, et en payant, ils seront ruinés ou à peu près. Or, la ruine les affaiblira, soyez-en sûr, en les humiliant; sans cela, pas de justice!

Quelque absurdes que les opinions populaires puissent paraître, et cela dans tous les pays, mais particulièrement en Turquie, il faut cependant en tenir compte et les mettre au grand jour. Savez-vous ce que disaient les musulmans quand les plus vaillants soldats de la terre abattaient, pour un temps, du moins, la puissance moscovite dans la mer Noire, en 1854 et 1855? Ils disaient que le sultan, se voyant menacé par les *Moscots*, avait ordonné à l'empereur des Français, à la reine d'Angleterre et au roi de Sardaigne de prendre les armes pour venir défendre l'empire du Croissant. Ne croyez pas que ce soit là une invention de quelque esprit moqueur dans ce pays. Ces paroles étaient sur les lèvres du peuple musulman; il les répétait avec le plus incroyable aplomb.

Soyez bien persuadé que si la France, maintenant en Syrie les armes à la main, ne frappait pas quelque coup de vigueur

dans ce pays, les Turcs diraient encore que le sultan, à un signe de ses yeux, avait appelé une armée française pour assister uniquement son ministre Fuad-pacha dans la mission que Sa Hautesse lui avait confiée, et qu'une fois la mission accomplie, on a prié les *giaours* de retourner chez eux.

Convenons, cependant, que si les protocoles de nos diplomates relatifs aux affaires de ce pays étaient traduits en turc, en arabe, et répandus au sein des populations de la Turquie d'Europe et de la Syrie, ces protocoles seraient peu de nature à dissiper les erreurs des musulmans au sujet de la *vassalité* des monarques chrétiens à l'égard du sublime padischah de Stamboul.

Ils n'y verraient pas, croyez-le bien, les infinies précautions de langage des chancelleries pour dissimuler autant que possible l'état *du grand malade*, impuissant à veiller lui-même à la sûreté de son empire. Ils n'y reconnaîtraient, au contraire, qu'un empressement marqué de venir, à l'appel de l'*ombre de Dieu sur la terre*, l'aider, quand il le juge à propos, à châtier, soit des ennemis extérieurs, soit des perturbateurs de l'ordre public.

Que pourraient penser, par exemple, les *vrais croyants* de ce paragraphe du premier protocole du 3 août 1860, relatif à l'expédition de Syrie?

« Sa Majesté le sultan voulant arrêter, par des mesures promptes et efficaces, l'effusion du sang, et témoigner de sa ferme résolution d'assurer l'ordre et la paix parmi les populations placées sous sa souveraineté, et LL. MM. l'empereur des Français, l'empereur d'Autriche, la reine du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, S. A. R. le prince régent de Prusse, et S. M. l'empereur de toutes les Russies, *ayant* OFFERT leur coopération active, que *S. M. le sultan a acceptée,* les représentants de leurs dites Majestés et de son Altesse Royale sont tombés d'accord sur les articles suivants. »

Et parmi les articles qui suivent, il en est un, le troisième, qui recommande expressément au chef de l'expédition d'entrer, à son arrivée, « en communication avec le commissaire extraordinaire de la Porte, afin de combiner toutes les mesures exigées par les circonstances, » etc., etc.

Dans le deuxième protocole du 3 août, les diplomates ont grand soin de déclarer « de la manière la plus formelle que les puissances contractantes n'entendent poursuivre, ni ne poursuivront, dans l'exécution de leurs engagements, aucun avantage territorial, aucune influence exclusive, ni aucune concession touchant le commerce de leurs sujets. »

C'est l'abnégation complète, sans restriction d'aucune sorte; c'est le dévouement pur et simple aux intérêts du padischah. Est-ce que les puissances prennent de telles décisions pour porter atteinte à la souveraineté du sultan? Allons donc! Loin de vouloir affaiblir l'empire ottoman en envoyant des soldats chrétiens monter la garde à côté des soldats turcs, les puissances veulent, au contraire, le fortifier, le consolider, et elles veulent, surtout, son intégrité, entendez bien!

Déjà, en 1854, les *giaours* ont répandu sans mesure leur sang et leurs trésors pour aller, *sur l'ordre du padischah*, combattre les *Moscots* en Crimée; ils sont tout prêts à renouveler les mêmes sacrifices en Syrie.

Il est vrai que, pour ce qui est de la Syrie, les ministres du sultan ont constamment et très-nettement déclaré, avant et après le départ de l'expédition française, que la Turquie n'avait nul besoin de cette intervention armée, de ce secours pour l'aider dans son œuvre de justice et de pacification; mais cette légère nuance n'est connue, en Turquie, que des vizirs; les actes publics n'en font pas mention, et cela suffit pour maintenir les masses musulmanes dans leur opinion première, c'est-à-dire que les *giaours* vont en Turquie, sur l'ordre même

du sultan, *distributeur des couronnes aux rois de la terre*, et *maître souverain de la mer et du continent*.

Ce sont les titres que continue à prendre Abdul-Medjid, tout comme les prenait Soliman le Magnifique, lorsque ses vaisseaux couvraient la Méditerranée, et que, maître de la Hongrie entière, il attaquait l'Autriche aux portes mêmes de la capitale de cet empire.

La pièce qui se joue depuis trente ans est en plusieurs actes, avec des intermèdes de tous genres. Mais son dénoûment ne saurait maintenant se faire trop longtemps attendre.

Le système de non-intervention, qui n'est plus qu'un perpétuel mensonge en Occident, sera fort peu mis en pratique, croyez-le bien, en Orient. La force des choses appelle ici l'intervention de l'Europe à cor et à cri. Elle y est déjà, et j'en rends grâce à Dieu!

Le bruit court que Fuad-pacha ne se serait pas trop soucié de voir des soldats français monter à côté des siens dans le Liban.

Voici comme les choses se sont passées :

Au moment de son départ pour Saïda, le 21 septembre au soir, le ministre des affaires étrangères de la Porte Ottomane a écrit une lettre au chef de notre expédition; il le prévenait qu'il allait partir pour le pays des Druses et que ses troupes suffiraient pour mettre les égorgeurs à la raison ; quant à lui, le général français, il n'avait à faire qu'une chose : aller avec ses soldats occuper le Kersrouan. Or, il faut vous dire que le Kersrouan, où je suis, est le pays le plus paisible de la terre, le pays où il n'y a pas de Druses, où il n'y en a jamais eu et où les brigands n'ont pas osé pénétrer lors des derniers événements. Fuad-pacha aurait voulu faire pour le général de Beaufort ce que Akmed-pacha, le gouverneur actuel de Beyrouth, avait fait pour Joseph Karam : l'éloigner du théâtre des événements.

Le général français a déchiré la lettre de Fuad-pacha, après l'avoir lue. Il est allé voir ensuite le ministre turc. Il lui a dit qu'il était venu en Syrie pour l'aider dans sa mission de répression et de rétablissement de l'ordre dans ce pays; qu'il n'avait absolument rien à faire dans le Kersrouan, et qu'il irait dans le pays des Druses où le pacha allait lui-même. Quand celui-ci a vu que le commandant le prenait sur ce ton, il est devenu doux comme un agneau. Il n'y a rien de tel qu'une ferme résolution pour faire entendre raison aux Turcs. Ah! pourquoi les consuls européens ne se sont-ils pas dressés dans toute leur hauteur indignée contre les temporisations calculées de Kurchid-pacha, aux mois de mai et juin derniers? Pourquoi ont-ils pu avoir un seul moment de confiance dans un homme pareil? Si on lui avait jeté à la face toutes ses intrigues, qu'on pouvait bien connaître enfin, puisqu'elles le sont aujourd'hui publiquement, les massacres du Liban et de Damas n'auraient certainement pas eu lieu.

M. de Beaufort, donc, a refusé d'aller au Kersrouan, et a déclaré à Fuad-pacha qu'il irait à Déir-el-Kamar, et plus loin encore, si les circonstances le demandaient. Et, en effet, notre général est en ce moment au fond de la vallée de la Békâa, où les Druses se sont réfugiés en masse. Fuad-pacha, voyant le *sériaskier* français bien décidé à partir avec lui, sans lui ou malgré lui, est descendu au ton de la prière : il a supplié M. de Beaufort de ne pas partir avant lui de Beyrouth, ce qui lui a été accordé.

Les criminelles tromperies de Kurchid-pacha à l'égard des consuls européens ont fait une nécessité de tenir les yeux ouverts sur Fuad-pacha dans la mission qui lui est confiée. On ne le perd pas de vue. Une chose a été remarquée; la nouvelle du voyage de Fuad-pacha à Saïda a été connue dans cette ville le 17 septembre au soir, et, le lendemain 18, une foule de musulmans égorgeurs des chrétiens ont pris la fuite. C'est le

22 septembre au matin que Son Excellence est arrivée dans le port de Saïda. Son débarquement fut d'une longueur désespérante. Enfin il entra dans la ville. Il eut toutes les peines du monde à y trouver des gens qui pussent lui faire connaître les coupables. M. Krantz, commandant du bateau à vapeur français *la Sentinelle*, se trouvait là. Impatienté de cette façon de procéder en justice, cet officier alla voir le ministre turc et lui dit : « Je viens vous déclarer en homme d'honneur que les coupables de Saïda sont tels et tels ! Rien ne vous empêche de les faire arrêter ! » Alors Son Excellence se mit à faire des prisonniers.

En quittant Saïda, il devait se rendre à Djezin et à Chouf, deux provinces où se trouvent des chrétiens et des Druses. C'est le 24 septembre au matin que Son Excellence s'est dirigée vers le bourg de Djezin. Or, les Druses de cette contrée avaient appris l'arrivée du pacha trois jours auparavant et avaient eu tout le temps de prendre la fuite : c'est ce qu'ils ont fait.

Je ne ferai ici qu'une observation générale, elle a, je crois, son importance ; c'est le 17 juillet dernier que Fuad-pacha est arrivé à Beyrouth ; il s'est ensuite dirigé vers Damas, où il n'a réellement commencé à agir contre les massacreurs de cette ville que lorsqu'il a appris la nouvelle du débarquement de nos troupes à Beyrouth.

Qu'a-t-il fait pour la répression des Druses à cette époque ? Absolument rien. Pouvait-il, dira-t-on peut-être, être en même temps à Damas et dans le Liban ? Une pareille question ne serait pas sérieuse. On ne fera jamais croire qu'un homme investi d'aussi grands pouvoirs que Fuad-pacha n'eût pas pu prendre des mesures de précaution, au moins, pour empêcher les Druses de se préparer, soit à une résistance, soit, surtout, à la fuite, emportant avec eux les immenses trésors volés aux chrétiens. C'est deux mois après son arrivée en Syrie, et plus

d'un mois après le débarquement de nos troupes à Beyrouth, que Fuad-pacha songe à faire arrêter, avec la loyauté que vous savez, des chefs druses, et à envoyer des soldats du côté de Mouktara!!! Véritablement les égorgeurs et les voleurs ont eu beaucoup trop de temps pour se sauver, et je comprends l'énergique attitude du général de Beaufort, quand Fuad-pacha a osé lui demander d'aller s'établir dans le paisible Kersrouan, quand lui-même, le ministre turc, allait partir pour le pays des Druses.

Nous voilà maintenant en quelque sorte à leur poursuite. Il eût été, certes, bien plus facile de les atteindre à Chouf, à Maten, à Monnassef, à Djourd et à Aklim-el-Karroub. Mais enfin, puisqu'ils sont à peu près tous partis, que la France force au moins la Porte Ottomane à prendre des mesures pour que ces bandits ne reviennent plus dans le Liban!

Je vais moi-même me mettre en route vers Déir-el-Kamar, du côté où est notre armée. Mais j'irai à petites journées, parce que je pense que j'aurai beaucoup de choses à apprendre sur mon chemin.

J'ai cité, dans une de mes dernières lettres, la circulaire de Fuad-pacha, par laquelle il ordonne aux chrétiens damasquins de rentrer à Damas. Voici, à ce sujet, une réponse d'un Damasquin réfugié au ministre ottoman. Elle est frappée de main de maître :

« Excellence,

« Votre précieuse circulaire dit beaucoup de choses, mais tout s'y réduit cependant à ceci : les Damasquins qui se sauvèrent quand le glaive ennemi allait les frapper, et qui vinrent, à travers mille périls, à Beyrouth, doivent, dans un temps donné, retourner à Damas. Vous leur offrez de payer les frais du voyage, un nombre de maisons qui montent jusqu'à quatre-vingt-dix! et vous leur garantissez la tranquillité à l'ombre de la miséricorde impériale.

« Tant de trahisons nous ont déjà enveloppés que, sans connaître ici vos intentions, je serais presque tenté de croire que cet ordre est une trahison nouvelle; comment voulez-vous, Excellence, que nous puissions espérer la sécurité à Damas? Le gouvernement qui y règne encore n'est-il pas le même que celui qui y régnait avant le massacre de nos frères? N'est-ce pas ce même gouvernement qui a trahi les chrétiens à Hasbaya et à Déir-el-Kamar? Ce qui est arrivé une fois pourrait se renouveler encore, et nous trouvons que c'est assez comme cela d'abominations et de meurtres!

« Mais, nous direz-vous peut-être, il n'y avait pas alors assez de soldats pour maintenir l'ordre à Damas. Excellence! nous n'avons qu'à bénir Dieu qu'il n'y ait pas eu un plus grand nombre de soldats turcs dans cette ville, car il y aurait eu alors bien plus de vols, bien plus d'outrages faits à nos femmes, à nos filles, à nos sœurs, et bien plus de chrétiens égorgés! Les exécutions que vous avez ordonnées contre Akmed-pacha et ses soldats sont, ce me semble, des preuves assez éclatantes de leurs crimes. Serait-ce là une punition suffisante? Huit mille chrétiens sont tombés sous le glaive des assassins, et vous nous offrez en compensation quelques centaines de soldats fusillés, et des bachi-bouzouks encore? est-ce une punition sérieuse que d'envoyer trois ou quatre mille assassins loin de Damas pour les enrôler dans les armées du sultan? Leurs sarcasmes dans les rues de Beyrouth contre les pauvres chrétiens ont assez répondu à cette mesure dérisoire.

« Depuis votre départ de Damas, n'y a-t-il pas eu, dans cette ville, d'autres chrétiens égorgés? ont-ils été punis? Non! il y a dix mille Damasquins réfugiés à Beyrouth, et vous leur offrez quatre-vingt-dix maisons à Damas! Rendez-leur donc leurs propres maisons, rendez-leur leurs richesses, et puis vous les appellerez, si vous le voulez, *dans leur ville natale!* Croyez-

vous que les chrétiens pourront vivre dans les maisons des égorgeurs de leurs frères? leurs cadavres sont foulés aux pieds des assassins ou livrés en pâture aux chiens immondes. Leur ombre crie vengeance. Nous n'irons pas, sans avoir été vengés, revoir superbes dans leurs crimes les meurtriers de nos parents et de nos amis.

« Quel est donc votre but en nous ordonnant de rentrer à Damas? ne serait-ce pas pour faire accroire au monde que la justice est accomplie? Nous ne sommes pas de cet avis, et nous ne retournerons dans cette ville que lorsque nos biens nous seront rendus, et qu'on nous aura assuré que le gouvernement turc ne nous trahira plus !

« Vous serez peut-être étonnée, Excellence, de ne pas voir au bas de cette lettre le nom de celui qui l'a écrite; mais en le mettant j'aurais pu risquer ma tête, et j'en ai encore besoin pour défendre la vérité et les victimes de l'oppression. »

Voici, à propos de Damas, une lettre d'un saisissant intérêt. Padre Raphaëlo, supérieur du couvent de Harissa, me l'envoie. Elle lui a été écrite par le père Valentino, président du couvent des capucins à Beyrouth; il avait été envoyé à Damas pour procéder à l'examen des pertes essuyées par cet Ordre dans les désastres de cette ville.

« Beyrouth, 17 septembre 1860.

« Révérend père-président,

« Veuillez m'excuser si j'ai tardé à vous écrire. Mes grandes occupations et l'état d'épuisement où je me trouvais en ont été la cause.

« Je partis de Damas mercredi passé vers les neuf heures du matin, et j'arrivai ici le jeudi à midi, après un voyage très-heureux. Dans ma route, je rencontrai des Druses, des Bédouins et des Turcs armés de pied en cap. Personne n'osa me molester le moins du monde. Je dois cependant dire qu'à Dimas

(village de l'Anti-Liban), quelques Turcs écervelés me volèrent la bride du cheval, et que je fis de vains efforts pour me la faire restituer. Mais, patience! huit piastres porteront remède au mal, en m'en procurant une autre.

« Venons-en à nous. A Damas, on est loin de vivre encore tranquille. Les Turcs sont toujours comme des chiens enragés contre les chrétiens. Si cela était en leur pouvoir, ils les anéantiraient tous sans exception. Voici ce que j'ai entendu plusieurs fois sur mon compte, tandis que je parcourais les rues : « Eh! « d'où est sorti ce frère de Terre sainte? Ne disait-on pas que « tous avaient été étranglés au son de la cloche? Et comment « celui-ci reste-t-il? » D'autres disaient : « Regarde avec quelle « fierté marche dans les rues ce maudit *infidèle*. Par Dieu! « nous lui ferons aussi subir l'opération que nous avons fait « subir à ses semblables. » Pour moi, je faisais le sourd en entendant ce langage.

« Le 9 du courant, muni de la permission du consul et du pacha, et accompagné de six Algériens (car, marcher sans eux, c'est exposer sa vie), j'allai visiter les ruines de notre couvent, comme aussi de toutes les maisons appartenant aux chrétiens. Mon révérend Père, ce que j'avais entendu dire à Beyrouth n'est rien en comparaison de ce que j'ai vu de mes propres yeux. Si vous en exceptez la cave, les écoles et autres pièces voûtées, notre couvent a été tout consumé par les flammes, et ses ruines jonchent la terre. Notre église a été entièrement détruite. La chambre du Père supérieur, celle du père Carmel et toutes les autres sont tombées au rez-de-chaussée. La cachette où se trouvait réunie toute l'argenterie, etc., n'étant que de bois revêtu de chaux, a été dévorée par l'incendie. Quant à ce qu'elle contenait en fait d'or, d'argent, etc., je puis dire, d'après les informations que j'ai reçues, que tout avait été enlevé avant que le feu étendît ses ravages. Il en avait été de même de tous les livres de la bibliothèque et des chambres.

Disons plus : avant de livrer notre couvent à la merci des flammes, on était allé jusqu'à emporter les clous, les fenêtres, le bois, et tout le reste qui s'y trouvait. Toutes les maisons et les églises des chrétiens subirent le même sort. Ces maisons montaient au nombre de trois mille huit cents, et les églises au chiffre de dix. J'allai, moi, visiter une mosquée où l'on dépose tout ce qu'on peut retirer des mains des Turcs en fait d'objets enlevés aux chrétiens. Je trouvai là des vases d'argent et de cuivre appartenant à notre couvent; un de nos calices d'argent s'y voyait aussi, avec une lampe, la cloche, douze livres, et trois ornements pour dire la messe.

« Je fis une visite à Fuad-pacha avant son départ pour Beyrouth. Il me dit, entre autres choses, que son intention était qu'on ouvrît de nouveau les écoles, et que les églises fussent reconstituées comme auparavant; mais moi je déclare que rien ne pourra avoir lieu si les Français ne vont à Damas. Ledit Fuad-pacha a déjà fait évacuer onze rues où habitaient les Turcs, mais les chrétiens n'ont guère le courage de s'y fixer. Chaque jour on voit arriver ici, à Beyrouth, des chrétiens de Damas : la raison en est que là ils ne se croient pas en sûreté.

« Je vis de mes propres yeux, dans ladite ville, un certain nombre de chiens occupés à ronger le squelette d'un pauvre chrétien. Lorsqu'on parcourt les quartiers ruinés des chrétiens, on y sent de distance en distance une odeur infecte de cadavres. Le pacha, qui avait pris part dans la sédition, fut fusillé publiquement avec quatre colonels, le 8 du courant, à quatre heures du soir. Immédiatement après l'exécution, Fuad-pacha partit pour Beyrouth, où il se trouve encore.

« Avant-hier partirent pour Acre plusieurs bâtiments de guerre. On dit que les chrétiens courent là de grands périls, et l'on peut tenir le même langage par rapport à tout l'empire turc. Que Dieu nous délivre tous!

« Les Français sont toujours aux Pins, et l'on ne parle point de partir soit pour la montagne, soit pour Damas. Je vous écrirais plus au long, mais je me trouve avoir trop à faire. En attendant, faites agréer mes salutations très-cordiales au frère Victor, et croyez-moi toujours votre très-humble et tout dévoué serviteur. « F. VALENTINO. »

Je pars pour le pays des Druses, et je ne m'arrêterai à Beyrouth que pour faire mon paquet de voyage.

LETTRE XVI

Voyage de nuit de Beyrouth au château de Sibnay. — L'émir Saïd-Chéab et l'émir Effendi, son frère. — Réponse d'un Maronite pris pour un Druse. — Souvenir d'une scène entre un musulman et des Maronites à la rivière du Chien. — Costume de l'émir Saïd et ses armes. — L'écritoire de Mansour. — Incidents de voyage. — Dévastation du pays. — Les deux châteaux incendiés de Sibnay. — Estimation ridicule du gouvernement turc des dégâts de ces nobles demeures.

Du château incendié de Sibnay, le 3 octobre 1860.

Nous sommes partis de Beyrouth hier soir à sept heures et demie. Bien que nous soyons au mois d'octobre, le soleil d'Orient n'a pas cessé de lancer ses feux les plus ardents; les têtes européennes sont peu accoutumées à une chaleur pareille. J'ai donc voulu attendre la disparition du soleil pour me mettre en chemin. Mais bientôt la lune, la douce inspiration des poëtes arabes, a paru comme un immense globe d'argent sur les sommets du Liban qui se déployaient à notre gauche, et nous avons été comme inondés d'une douce et bienfaisante lumière. Un Maronite, qui a vécu dans le nord de la France, me disait, avec quelque raison, que la lune, dans

les régions orientales, était plus brillante que notre soleil. Je trouve, en effet, qu'il n'y a pas là une trop grande exagération. La lune, qu'un poëte de l'antiquité a si bien nommée l'*œil mélancolique de la nuit*, et que la poésie arabe désigne heureusement sous le nom de *saher* (celle qui veille), répand partout ici les plus belles clartés. Les objets se dessinent presque comme en plein jour. Des ombres fugitives traversent çà et là les montagnes, les vallées, les plaines et la mer, pour reposer les yeux et leur montrer de nouvelles perspectives. C'est beau, grandiose, solitaire, silencieux, mélancolique et doux comme la pensée recueillie, comme Dieu remplissant une âme méditative. Le ciel resplendissant d'étoiles, les paysages de l'Orient m'ont toujours paru, sous les splendeurs de l'astre des nuits, dans toute leur éblouissante beauté. Le soleil, dans sa lumineuse fureur, vous brûle, et ne veut pas qu'on le regarde. Il est comme un souverain terrible, dont l'approche inspire la terreur, et la lune se montre au voyageur comme une amie, comme une belle et douce reine qui vous sourit et qui vous protége dans votre marche solitaire. Oui, elle est bien *saher*, celle qui veille, celle qui aime, celle qu'on peut regarder, celle qui repose.

Notre caravane est peu nombreuse. Elle se compose d'un jeune émir de la famille Chéab, l'émir Saïd, l'un des quatorze enfants de ce bon prince Assad que j'ai vu à Alexandrie, et dont je vous ai parlé dans ma deuxième lettre; de mon drogman Mansour-Bahouth, d'un moucre de Déir-el-Kamar, que nous avons trouvé à Beyrouth; enfin, de votre correspondant. Mais j'oublie ici un de nos compagnons de voyage, et j'ai bien tort : c'est l'émir Effendi, l'aîné de la famille Assad. Quand celui-ci a appris mon prochain départ pour le pays des Druses, il m'a fait dire qu'il serait venu lui même me servir de guide et de compagnon sans un mal à la jambe qui l'enchaîne sur son divan; ne pouvant pas bouger, il m'a donné deux de ses

fils, et je les ai acceptés avec une vive reconnaissance. C'était dans la demeure dévastée de la noble famille que nous devions venir souper et passer la nuit. L'émir Effendi avait pris les devants pour faire préparer, pour moi, la demeure de l'hospitalité, et il s'est acquitté de cette mission avec cette simplicité distinguée qu'on trouve partout, en Orient comme en Occident, chez les gens bien nés. L'émir Effendi, comme son frère Saïd, parle le français; ils sont Français de cœur et d'âme comme tous les Maronites.

Hier soir, vers les dix heures, en arrivant à la fontaine de Hadet, où nous abreuvions nos montures, j'ai vu venir à nous, à quelques pas de distance, un homme que j'ai bien reconnu être un Maronite, grâce aux lumineuses clartés de la lune. J'ai voulu plaisanter : « Aux armes! ai-je dit à mes jeunes compagnons de voyage; voici un Druse! » Or, l'homme qui approchait répondit d'une voix ferme et sonore, et dans notre langue : « Non, monsieur, je suis Français! » C'était Farès Mansour, le premier boutiquier de l'endroit.

Oui, tout le monde (je veux dire les Maronites) est Français ici. Il faut que je vous raconte à ce sujet une petite anecdote. L'autre jour, en allant d'Anthoura à Beyrouth, nous nous sommes arrêtés assez longtemps sous les fraîches arcades du café bâti sur la rive droite du fleuve du Chien. Nous étions là à prendre du café, à fumer le chibouk ou le narghilé. De nombreux Maronites, parmi lesquels se trouvaient des cavaliers de Joseph Karam, armés de pied en cap, étaient avec nous. Un Turc est arrivé; il parlait haut et gesticulait comme un télégraphe, quand il y avait encore des télégraphes aux grands bras. Que disait-il? que voulait-il? Les Maronites le bousculaient, le rudoyaient. J'ai demandé à mon drogman qu'est-ce que tout cela signifiait. Le Turc disait qu'il était chargé par le *gouvernement* de faire une réquisition de mulets. Les Maronites lui répondaient :

« Mais de quel gouvernement veux-tu parler? Est-ce du gouvernement turc? Nous n'en voulons plus; nous n'en connaissons qu'un seul; le gouvernement français! » Les esprits s'échauffaient.

Le pauvre Turc perdait la tramontane. On allait lui faire un mauvais parti. J'intervins. « Si cet homme, dis-je aux Maronites exaspérés, est chargé de requérir des mulets, il doit avoir un ordre écrit, demandez-le-lui. » Le Turc exhiba alors un petit papier écrit en arabe, et qui se terminait par ces mots décisifs et sans réplique écrits en français : « Entrepreneur de transports de l'armée française. Signé : Mony, intendant militaire. » A la vue de cette signature, les accents de la plus terrible colère firent place au plus vif empressement à servir le pauvre Turc. De pareilles scènes portent en elles-mêmes leur signification.

Je reviens à notre caravane et à notre itinéraire. L'aimable et obligeant colonel Osmon a bien voulu me prêter une tente, la seule qui lui restât. C'est un meuble nécessaire pour voyager à travers un pays dévasté. Si les journées sont brûlantes, même dans la montagne, les nuits sont fraîches, et il faut être à l'abri et bien couvert pour échapper aux ophthalmies et se garantir du froid.

Un âne porte la tente et nos bagages, un autre âne porte Mansour. J'ai eu un cheval de louage passable.

L'émir Saïd, qui a dix-huit ans, est monté sur un cheval de race, et solidement assis sur sa selle turque. Son costume, en beau drap brun, est à peu près semblable à celui de nos zouaves : large pantalon, bottines à la française, ceinture de soie, gilet de soie boutonné jusqu'au cou, veste courte à manches étroites; tarbouche surmonté d'un beau gland de soie noire, sous lequel apparaît la lisière du *arkié* ou calotte blanche. Il est grand, bien fait, l'air simple et distingué; ses moustaches, qui ne demandent qu'à grandir, sont soignées. Il a, comme

tous les Orientaux, des yeux noirs d'une grandeur démesurée. Il est couvert d'armes : sabre recourbé pendant à gauche; à droite, un tromblon chargé à six pouces de profondeur; deux pistolets et un terrible kanjard damasquiné à la ceinture; un long fusil persan en bandoulière.

Je vous assure que, le cas échéant, il ferait un vigoureux usage de tous ces moyens de défense. Mais je ne crois pas aux Druses en ce moment. Ces misérables pourraient bien commettre quelque assassinat dans l'ombre, mais ils n'oseraient pas attaquer un voyageur européen en plein soleil. La présence de nos troupes dispersées en divers lieux dans la montagne les glace d'épouvante, et ils se cachent dans les creux de rochers comme des bêtes fauves dans leurs tanières.

Je n'ai pour toute arme que deux modestes pistolets que Lepage m'a vendus au moment de mon départ de Paris. Mais j'ai un assommoir plombé qui, au besoin, serait ma meilleure, ma plus sûre défense. Quant à Mansour, sa seule défense consiste en une écritoire arabe qui se termine par un long tuyau en cuivre qui renferme les *kalems* ou plumes arabes. Il la porte en sautoir. Mais Mansour prétend que cette écritoire et ces plumes sont peut-être ce qui peut faire le plus de mal aux Turcs et aux Druses. Mon drogman, qui est aussi mon secrétaire et qui se mêle d'écrire, dit qu'il trouve dans le *daoua* (écritoire) des flèches dirigées contre les barbares. Le moucre tient dans ses mains le tuyau de mon chibouck et les bâtons de notre tente de campement.

Une demi-heure après notre départ de Beyrouth, nous avons laissé à notre droite la forêt des Pins, où nos vaillants soldats se sont tant ennuyés de leur inaction. Il y a encore là environ deux mille hommes qui ne demanderaient pas mieux, soyez-en sûr, que d'être avec leurs camarades à la poursuite de ces coquins de Druses qu'ils ont pris en horreur. Quelques rares lumières apparaissaient çà et là dans les camps silencieux des Pins.

Nous suivions la route de Damas ; nous l'avons quittée, après trois quarts d'heure de marche, depuis Beyrouth, pour entrer, à droite, dans un affreux petit chemin qui devait nous conduire à Sibnay. Au commencement de ce chemin, se trouve un grand trou qui n'est autre chose qu'une ouverture pratiquée dans un canal souterrain qui conduit les eaux du fleuve de Beyrouth vers les champs de Hadet, pour les arroser.

Des bruits, des gémissements étranges sortaient de ce trou. Nous sommes descendus de cheval pour écouter plus attentivement. Nous avons reconnu les pieds de derrière d'un cheval, et les bruits rauques que nous entendions étaient les râles de l'agonie de la pauvre bête. Qui l'avait précipitée dans cet abîme? Nous nous perdions en conjectures. S'y était-elle jetée elle-même? C'était possible, grâce à la stupidité de l'administration ottomane qui laisse à découvert, la nuit comme le jour, d'aussi dangereuses ouvertures. Puis l'idée est venue à l'un de nous que des brigands auraient bien pu y plonger le cheval et le cavalier.

Nous étions dans des transes mortelles. Nous aurions voulu porter secours à un malheureux, et, penchés sur le bord de l'abîme, nous appelions de toutes nos forces; seules, les longues plaintes du cheval nous répondaient. Puis nous n'avons plus rien entendu, et nous avons poursuivi notre route.

Il ne faut pas que vous soyez étonné qu'on puisse croire ici à des crimes commis presque aux portes d'une grande ville. Il n'y a rien de plus naturel à imaginer en Syrie comme dans tout l'empire ottoman. Pour ne parler que de Beyrouth, l'autorité turque finit presque à une lieue de cette ville; au delà, c'est le règne des voleurs et des assassins, qu'on n'a ni la force, ni peut-être la pensée de réprimer.

Les premières traces de dévastation des Druses que nous ayons vues, ce sont les ruines de l'église solitaire de Mar-Antonious-el-Elsiah, dédiée à saint Antoine de Padoue. La char-

...., en bois de cèdre, les portes ont été dévorées par le feu, ... n'est resté des ornements du saint lieu. Les bandits en ... même enlevé la cloche, ce qu'ils ont fait d'ailleurs pour toutes les églises qu'ils ont brûlées et pillées. Quatre cents églises ont été visitées par les dévastateurs, et pas une seule cloche n'est restée. Où les ont-ils enfouies ? Les ont-ils déjà envoyées à la fonte ? Et si cela est, dans quelle ville ces richesses en cuivre ont-elles été transportées ? Il me semble que ce serait là un point facile à éclaircir. On ne cache pas quatre cents cloches comme on cache de l'argent, de l'or ou des bijoux.

Nous avons traversé, pour venir au lieu d'où je vous écris, quatre villages : Hadet, Karaybé, Baabda et Sibnay. Le premier de ces villages compte quatre cents maisons; le second, quinze; le troisième, trois cents, et le quatrième, dix; y compris les deux châteaux de la famille Chéab, l'un appartenant à l'émir Assad; l'autre, le plus vaste, à la veuve de l'émir Béchir-Kassem, assassiné, je vous l'ai dit déjà, à peu de distance de la noble demeure. J'ai vu, en passant, l'endroit même où le pauvre vieillard a été immolé, et la pierre rouge encore de son sang.

Les sept cent vingt-cinq maisons de ces quatre villages ont toutes été brûlées; il n'y reste plus que les pierres, et partout une odeur effroyable d'incendie. Quel silence morne et terrible en même temps dans ces lieux dévastés !

Là où régnaient, il y a cinq mois à peine, la gaieté, la prospérité, le travail; là où l'on entendait, le soir, les cloches de l'angelus, se mêlant aux hennissements des chevaux, aux bêlements des troupeaux de moutons et de chèvres, au long beuglement des vaches, à tous les bruits de la fin du jour, on n'entend plus rien : c'est le silence des tombeaux.

Les pauvres habitants des villages qui n'ont plus de demeure errent encore dans les rues de Beyrouth et y deman-

dent l'aumône. A peine ai-je vu, çà et là, quelques lumières dans les villages que je viens de nommer : ce sont quelques pauvres Maronites qui se sont construit quelques cabanes avec de longs roseaux, à côté de leurs demeures, où il n'y a plus ni meuble ni toiture.

Qui donc fera rebâtir toutes ces maisons? Il faut cependant que justice soit faite! Si la Porte Ottomane ne veut pas ou ne peut pas faire rendre gorge à ses Druses, eh bien! qu'elle paye elle-même, et, si elle ne le veut pas, que l'Europe indignée l'y force.

Je ne sais pas comment je pourrai donner une idée du spectacle qu'offrent à nos yeux le château de la veuve de l'émir Béchir-Kassem, d'où je vous écris, et le château de l'émir Assad.

Figurez-vous, sur un rocher taillé à pic, deux immenses citadelles construites en bonnes et larges pierres. L'intérieur se compose d'une quarantaine de chambres de maître ou de domestiques. Tout cela propre, vaste, largement aéré; car dans ce pays où les courants d'air sont un bien, les demeures sont percées à jour. Deux immenses arcades revêtues de marbre blanc s'ouvrent du côté de la mer, sur le point le plus élevé du château de l'émir Assad, et l'on y jouit d'un magnifique spectacle. Les carrés de marbre qui servent de pavés sont entièrement broyés, et les fenêtres en bois de cèdre sont coupées en morceaux : les voleurs en ont enlevé les ferrements.

Le sol de plus de vingt chambres, dans le château de la princesse Béchir-Kassem, était couvert de riches tapis, de divans larges et commodes, de coussins partout; quelques meubles très-jolis venus de France; une literie innombrable; des caisses renfermant les bijoux des princesses, leurs vêtements et ceux des émirs; des armes superbes suspendues dans les appartements; des caves remplies de vaisseaux d'huile et de vin; des greniers remplis de blé, une chapelle richement ornée.

Eh bien, tout cela a été volé par les Druses, et à l'heure qu'il est, sauf une aile du château où nous sommes abrités, toutes les boiseries, toutes les charpentes, ont été la proie des flammes.

Nous marchons sur des monceaux de cendres et sur des débris calcinés de poutres énormes qui, tombant enflammées dans l'intérieur ou dans l'extérieur des chambres, les ont ou noircies ou bouleversées de fond en comble.

Ajoutez à ces désastres et à ces pertes neuf mille kilogrammes de cocons et cinquante-quatre kilogrammes de soie filée, renfermés dans la demeure de l'émir Assad, et que les Druses ont emportés.

Comment la famille Béchir-Hassem et la famille Assad-Kadan pourront-elles rentrer dans de pareilles pertes?

J'ose à peine l'écrire, tant la chose me paraît audacieusement ridicule et mauvaise. Le gouvernement turc a envoyé à Sibnay, comme dans tous les lieux dévastés, des experts, ils ne s'y sont nullement occupés des objets volés; leur attention ne s'est portée que sur les dégâts occasionnés par l'incendie. Savez-vous à quelle somme ils ont estimé ces dégâts? A quinze mille piastres, c'est-à-dire à trois mille francs. C'est à peu près le dixième des pertes subies.

Nous remontons à cheval pour aller coucher, ce soir, au village d'Abay, où nous serons en compagnies de messieurs les Druses, car ils y forment à peu près le quart de la population, le reste est chrétien.

LETTRE XVII

Nous changeons notre itinéraire. — Départ de Sibnay pour Aïn-Enoub. — Village de Botchay incendié. — Couvent de Karkafé sauvé à prix d'argent. — Les oliviers de Karkafé. — Récolte d'olives sur le point d'être perdue. — Rencontre de deux hommes que nous prenons pour des Druses et que l'émir Saïd et Mansour veulent occire. — Ce que ces hommes étaient réellement. — Cavaliers turcs qui nous passent en chemin. — Leur silence à notre égard. — Arrivée à Aïn-Enoub. — Le marchand de Fréjus en discussion avec ses moucres, l'un parlant tantôt français, tantôt provençal, les autres parlant arabe. — Service que Mansour leur rend. — Ce que les cavaliers turcs allaient faire à Aïn-Enoub. — Intervention utile de Mansour dans la mission des militaires ottomans. — Énergique résolution du marchand de Fréjus passant la nuit dans un village druse. — Un chrétien d'Aïn-Enoub nous donne l'hospitalité. — Départ pour Déir-el-Kamar.

Aïn-Enoub, le 5 octobre 1860.

Nous avons changé notre itinéraire. Au lieu d'aller coucher à Abay, nous sommes venus planter notre tente à Aïn-Enoub. La route de Sibnay à Abay n'a pas paru bien sûre, et nous nous sommes dirigés vers le village d'où je vous écris cette lettre sur mes genoux, car il ne faut pas compter sur des tables dans le Liban. Aussi, outre la difficulté d'écrire longuement dans une position toute turque, il y a la question de temps, qui n'est pas peu de chose quand on parcourt ces montagnes avec des bêtes de louage, fort chères, je vous assure, en un moment de transports militaires continuels. Ne considérez donc que comme des notes jetées en courant les pages que je vous enverrai pendant la pénible excursion que je viens d'entreprendre; mais j'espère que ces notes seront précises, et qu'elles refléteront la véritable physionomie des hommes et des choses qui passeront sous mes yeux.

Partis de Sibnay à deux heures après midi, le premier village que nous traversons, après une demi-heure de marche,

se nomme Botchay. Quarante maisons, toutes brûlées par les Druses, le composent ; trente étaient occupées par des Grecs schismatiques, et dix par des Maronites. Botchay appartient en partie à la famille de l'émir Béchir-Kassem. Nous laissons à droite, au sommet d'une haute montagne, légèrement boisée, le couvent grec catholique de Karkafé; trente religieux l'habitent. Des sommes considérables, données par les moines à l'émir Mohammed-Reslan, caïmacan des Druses, aujourd'hui en prison à Beyrouth, ont préservé de la dévastation le couvent de Karkafé.

Les deux larges versants qui forment la vallée de Karkafé sont plantés d'oliviers d'une remarquable grosseur et d'une vigueur de végétation vraiment extraordinaire. Il y a entre les rochers nus autour desquels ces beaux arbres croissent et la splendeur de ces arbres eux-mêmes un contraste qui vous frappe. Il faut que cette terre, qu'on voit à peine, d'ailleurs, ait une fécondité bien rare pour produire une végétation pareille. Que de richesses dans ce Liban, au seul point de vue de l'agriculture ; et que de trésors encore dans ces montagnes, si elles étaient exploitées par des mains intelligentes et puissantes !

Une observation me venait naturellement à l'esprit en voyant ces grands et nombreux oliviers encore tout chargés de leurs fruits. Qui fera cette récolte du maître qui est en prison ? Ces propriétés-là, comme toutes celles des familles riches du Liban, sont données en métairie aux fellahs. Parmi les nombreux métayers de l'émir Mohammed-Reslan se trouvent des Druses qui se sont sauvés sur les plus hautes montagnes depuis que nos soldats ont pris la route de Déir-el-Kamar. Ils ne reparaîtront pas de sitôt à Karkafé, soyez-en sûr ; car ils y seraient reçus à coups de fusil par les chrétiens qu'ils ont volés, dont ils ont brûlé les demeures et assassiné les parents. Les chrétiens seront-ils autorisés à faire à leur profit la récolte ap-

partenant aux métayers druses et à leurs maîtres? J'ignore si cette question a été agitée par le gouvernement turc. Je vous dirai franchement que j'en doute fort, et je crains bien que cette récolte, d'une valeur très-considérable, ne soit entièrement perdue.

Depuis quinze jours la cueillette aurait dû commencer. Les fruits, déjà desséchés, couvrent le sol, et personne n'est là pour les ramasser. Ce pays, où se montrent tant de richesses, est en ce moment abandonné; la plupart des chrétiens qui l'habitaient sont morts sous les coups des bandits ou réfugiés à Beyrouth pour implorer le pain de chaque jour. Pour se livrer à des travaux agricoles, il faut avoir des abris, il faut avoir de quoi manger; et les chrétiens de cette partie du Liban n'ont plus rien. Quant aux métayers druses, ils préféreront sans doute leur vie et les trésors volés à nos frères à une récolte d'olives. Il n'en résultera pas moins une perte énorme pour le pays, perte ajoutée à tant d'autres dans cette malheureuse année. La remarque que je viens de faire pour les beaux et vastes coteaux de Karkafé s'applique à tous les points du Liban où le vent de la dévastation a passé.

Les affreux et étroits sentiers que nous suivons à pas de tortue sont devenus si solitaires depuis la dernière guerre, que la rencontre d'un homme est presque un événement, et si cet homme a une physionomie qui ne soit pas celle d'un chrétien, il excite tout d'abord la méfiance, sinon la crainte ou la colère. Parvenus presque au dernier sommet de Karkafé, nous avons vu, assis au pied d'un rocher, deux hommes qui, il faut l'avouer, n'avaient pas une mine très-rassurante. Ils n'avaient pas cependant d'armes apparentes sur eux. Ils étaient couverts de haillons. Leurs figures, brûlées par le soleil, avaient une rare expression de sauvagerie. Le jeune émir Saïd et le non moins jeune Mansour, mon drogman, ont cru voir en eux deux Druses assassins. Ils étaient d'avis qu'il fallait en purger

la terre avec deux coups de pistolet, ou, tout au moins, les attacher à la queue de nos bêtes et les traîner ainsi jusqu'au camp de nos soldats à Déir-el-Kamar. Avant d'en venir à des mesures aussi extrêmes, il m'a paru utile d'interroger les deux hommes à face patibulaire, et cela m'a réussi. Ils ont exhibé de leur sac un gros paquet de lettres avec des suscriptions en langue turque : ils allaient tout simplement porter ces lettres à des soldats turcs campés à Mouktara avec Fuad-pacha. Les deux *facteurs* musulmans, assez effrayés de notre attitude à leur égard, ont fait route avec nous. Ils m'ont même rendu service. Nous mourions de faim ; l'un des deux piétons est allé glaner des figues dans les champs et m'en a rapporté ses deux mains pleines.

En traversant un bois de pins, une heure avant d'arriver à Aïn-Enoub, nous avons été dépassés par six cavaliers de l'armée turque, ayant à leur tête un officier. Ils ne nous ont pas soufflé un mot. A ma grande surprise, je n'ai pas entendu sortir de leur bouche le solennel *Ogour-Ola !* (que le jour vous soit heureux !) dont j'avais été si souvent salué, il y a plus de vingt ans, par les Turkomans et les Turcs eux-mêmes dans les belles et vastes régions de l'Asie Mineure. On a remarqué, en effet, depuis l'arrivée de nos troupes en Syrie, chez les soldats d'Abdul-Medjid, des allures qui frisent l'insolence à l'égard de tous les Français, militaires ou non. Je ne sais pas comment tout cela finira.

Nous sommes arrivés à cinq heures après midi à Aïn-Enoub, après trois heures d'une marche mortelle, sous un soleil de plomb, et c'est avec délices que nous nous sommes reposés sous les arbres qui environnent la fontaine de ce village. Nous y avons trouvé un de ces marchands français qui suivent nos armées presque à tous les bouts du monde. Celui-ci, qui s'appelle Arnaud, est de Fréjus, et j'ai éprouvé un véritable plaisir à parler provençal avec lui au milieu du pays des Druses.

Il était là avec quatre ou cinq mulets chargés de provisions qu'il va vendre à nos officiers, à nos soldats, à Déir-el-Kamar. Pour tout compagnon de route, il n'a que deux moucres, qui n'entendent d'autre langue que l'arabe. Arnaud parle le français des peuples des bords du Var et sa langue maternelle. Nous l'avons trouvé en discussion avec ses moucres. Ceux-ci trouvaient fort étrange qu'un *Françaoui* ne sût pas l'arabe ou qu'il n'eût pas un drogman. Arnaud les accablait de reproches de ce qu'ils n'entendaient rien à la langue française ni à celle des troubadours. Nous sommes arrivés à temps pour mettre tout le monde d'accord. Mansour leur a fait entendre raison à tous, et mon compatriote a pu passer, grâce aux bons offices de mon jeune interprète, une nuit paisible avec ses guides au bord de la fontaine d'Aïn-Enoub.

Le village où nous sommes compte deux cents maisons, dont quarante seulement sont chrétiennes (vingt maronites et vingt grecques schismatiques). Toutes les autres sont habitées par des Druses, ce qui m'a étonné tout d'abord, et voici pourquoi : je voyais presque partout des croix tracées avec de la craie blanche sur les portes des maisons. J'ai su bientôt après que les idolâtres avaient pris cette précaution lorsque nos troupes se mirent en route pour la montagne. Il était évident pour les adorateurs du veau que jamais des soldats chrétiens n'oseraient toucher à des demeures marquées du signe de leur croyance. C'est un affreux peuple que le peuple druse ! il se fait du mensonge un jeu. Il foule aux pieds tout sentiment d'honneur. Il se plongera sans rougir dans toutes les infamies quand il y trouvera ses intérêts.

Voici le second service que Mansour a rendu à Aïn-Enoub. Nous avons trouvé dans ce village les soldats et l'officier turcs qui nous avaient dépassés en chemin. Leur arrivée avait causé une vive émotion parmi les Druses. Que venaient-ils donc faire parmi eux ? Quelque *razzia ?* C'était peu probable, vu leur petit

nombre. Nous nous perdions en conjectures lorsque nous avons vu passer devant nous, plutôt mort que vif, un cheik druse assez richement vêtu. Nous avons demandé où il allait, il nous a été répondu qu'il se rendait à une réunion de cheiks druses convoqués par ordre supérieur. Le 1er octobre, deux chrétiens avaient été trouvés assassinés autour d'Aïn-Enoub, et un autre chrétien avait eu le bras droit coupé en se défendant contre deux Druses, qui voulaient le tuer et le dépouiller. Tout l'argent qu'il avait eu sur lui était devenu le butin des brigands.

Tous ces crimes, qui les avait commis? La voix publique avait nommé les Druses. Plainte fut portée à Fuad-pacha dans son camp de Mouktara, patrie du fameux Djomblatt. Son Excellence avait chargé immédiatement Akmed-pacha, gouverneur actuel de Beyrouth, de donner suite à cette plainte. Celui-ci envoya l'officier turc et ses compagnons pour exécuter l'ordre du ministre de la Sublime Porte.

Mais cet ordre, dont l'officier connaissait d'ailleurs le contenu, était écrit en arabe, et le chef des cavaliers musulmans ne parlait et ne lisait que la langue turque. Il était là, au milieu d'une douzaine de cheiks druses, et fort embarrassé de leur faire connaître sa mission. Le papier écrit en arabe était jeté sur la natte de repos, et personne, dans l'assemblée, n'était capable de le lire; car il faut vous dire que les Druses, même leurs chefs, ne possèdent aucune espèce d'instruction, excepté cependant celle des conspirateurs dans laquelle ils sont passés maîtres.

Que faire dans une situation pareille? L'embarras était extrême pour tout le monde. L'un des assistants dit alors qu'il avait vu, à la fontaine d'Aïn-Enoub, un Européen avec son drogman, lequel pourrait sans doute lire le papier à l'assemblée, et l'on vint solennellement chercher mon jeune Mansour qui se rendit à l'appel qui lui était fait. Il lut au milieu du plus profond silence la dépêche d'Akmed-pacha. Voici son contenu :

« Son Excellence Fuad-pacha a appris avec une grande indignation que de nouveaux massacres s'étaient accomplis par les Druses sur des chrétiens. Il vous prévient tous, ô cheiks! que si de pareils actes se renouvellent encore, il laissera tomber sur vous et sur vos peuples tout le poids de sa juste colère! Soyez donc bien avertis, et prenez garde à vous! »

Pas un mot n'était dit dans cet ordre fameux pour rechercher les auteurs des assassinats qui avaient été récemment commis. Tous les cheiks druses déclarèrent en chœur qu'ils étaient les hommes les plus innocents du monde. Mansour qui était toujours là, et qui se mêlait hardiment aux débats, dit à l'assemblée : « O cheiks! *ô okala!* (sages), si vous êtes innocents, allez ensemble trouver Son Excellence Fuad-pacha et déclarez-lui la vérité de tout ceci! N'êtes-vous pas les sujets de la Sublime Porte? Sa justice n'est-elle pas comme un arbre immense au pied duquel nous nous abritons tous? »

Mansour aime peu les Druses, et le pauvre garçon n'est pas payé pour cela, car ils lui ont tué presque toute sa famille. Voulait-il, dans ce petit discours, tendre un piége aux chefs des idolâtres et frapper, en outre, d'une poignante ironie la justice turque? C'est bien possible.

Les cheiks, se souvenant sans doute de leurs collègues récemment emprisonnés par Fuad-pacha, ne goûtèrent nullement la proposition de mon interprète d'aller faire une visite au commissaire de la Sublime Porte; ils décidèrent qu'ils lui adresseraient une supplique justificative. C'était plus prudent!

Après la séance, nous avons vu sortir les cheiks druses de la salle, et chacun d'eux s'est empressé de conduire chez lui deux soldats turcs avec leurs chevaux. L'officier, lui aussi, a bravememt accepté l'hospitalité d'un *okal.* Druses et soldats turcs ont fait bombance jusqu'à minuit. Dieu sait tout ce qui a été dit entre les disciples de Hakem et les sectateurs de Mahomet contre les *chiens de chrétiens.* Telle a été cette fameuse

affaire dont nous avons été les témoins. Les Français qui sont en Syrie ont donné à ces farces-là le nom de *turqueries*.

Il était six heures du soir. Il n'était pas prudent de marcher la nuit dans ces montagnes hantées par des bandits. D'un autre côté, nous n'osions pas trop demander l'hospitalité aux « sages » de l'endroit, ni dresser notre tente près de leurs demeures. Le brave Arnaud, de Fréjus, avait pris, lui, son parti. Ses mulets étaient éreintés, et il voulait passer la nuit à Aïn-Enoub. Il me dit, dans notre chère langue provençale : « Mé pareit qué sian éïci oou mitan dè couquins. Douarmirai pas à questo nuè. Aï qué moun coutéou. Lou proumier qué s'approschara per prendre meï marschandiso, li fendi lou ventré commo à un pouar [1]. » Et il s'est étendu sur son sucre, son café, son eau-de-vie, son vin, ses anchois, ses saucissons et son fromage comme pour les défendre déjà contre les pillards.

Il y a, sur un des sommets qui couronnent Aïn-Enoub, une vaste filature de soie tenue par des Anglais, MM. Scout et Blac. (On trouve presque partout des industriels anglais dans le pays des Druses). J'étais décidé à aller frapper à leur porte pour leur demander l'hospitalité. Un chrétien d'Aïn-Enoub, appelé Habib, rentré depuis trois jours dans son village, qu'il avait fui au commencement des désastres, a voulu absolument me conduire chez lui, avec l'émir Saïd et mon drogman, pour y passer la nuit. J'ai accepté; et c'est de sa maison que je vous écris cette lettre. Au moment où je la ferme, le brave Arnaud passe devant les fenêtres de la maison hospitalière; il me souhaite le bonjour, toujours en provençal, et nous montons à cheval pour faire route avec lui vers Déir-el-Kamar.

[1] « Il me paraît que nous sommes ici au milieu de coquins. Je ne dormirai pas cette nuit. Je n'ai que mon couteau. Le premier qui s'approchera pour voler mes marchandises, je lui fendrai le ventre comme à un porc. »

LETTRE XVIII

Route d'Aïn-Enoub à Déir-el-Kamar. — Spectacle désolé de Déir-el-Kamar en cendres. — Les cadavres des chrétiens massacrés restés deux mois sans sépulture, à deux pas d'une garnison turque. — Ce qu'il faudrait pour venger Déir-el-Kamar. — Scènes d'horreurs dans cette ville. — Égorgement des prêtres. — Importance que Déir-el-Kamar avait acquise. — Avenir maintenant promis à cette ville. — Accueil que l'auteur reçoit des officiers français à Déir-el-Kamar. — Événements qui ont précédé, amené le massacre de Déir-el-Kamar. — Preuves matérielles de la trahison turque. — La France accusée par Tahër-pacha d'avoir conspiré contre les musulmans et contre les Druses. — Un mot sur la guerre de Crimée. — Médaille frappée à Paris en l'honneur de cette guerre.

Déir-el-Kamar, le 6 octobre 1860.

Nous avons traversé hier matin, en sortant d'Aïn-Enoub, un verger d'oliviers plus beaux que ceux que nous avons vus à Karkafé. Ces arbres, que le froid ne tue pas ici comme en Provence, ont des troncs énormes, et leurs branches, énormes aussi, sont couvertes de fruits qui tombent desséchés faute de mains pour les cueillir. Quelle perte pour ce pays, déjà si éprouvé, je le répète encore! Les oliviers de Gethzémani, à Jérusalem, contemporains, dit-on, de Jésus-Christ, ne sont pas plus beaux que ceux d'Aïn-Enoub : c'est dire que ceux-là aussi comptent des siècles d'existence.

Au delà de ce bois d'oliviers, on entre brusquement dans une région désolée où n'apparaissent ni arbres, ni herbes, ni broussailles. A gauche se détachent des fragments de rochers qu'on dirait tout près de rouler dans l'abîme. C'est derrière ces rochers que se tenaient embusqués les Druses qui firent feu sur les cavaliers maronites marchant en éclaireurs de l'armée française, le 26 septembre dernier, ayant à leur tête Chantiri. Une horrible odeur de cadavres nous suffoquait en

traversant ce coupe-gorge. Bientôt, en effet, nous avons vu des lambeaux humains traînés çà et là par les bêtes de la montagne.

Descendus sur la rive droite de Nahar-el-Kadi (Rivière du Juge), qui coule en grondant dans son lit de rochers, nous avons fait une halte à un kan, où on nous avait fait espérer quelque nourriture, nous n'y avons rien trouvé. Un chrétien, qui tenait cette espèce d'auberge, l'avait quittée au commencement de la guerre. Il nous a donc fallu nous passer de déjeuner. Nous avons continué notre route en traversant la Rivière du Juge sur un pont en pierres, grossièrement construit, mais d'une rare solidité. Il était dix heures du matin, la chaleur dans ces gorges profondes était réellement accablante, nous ne respirions pas, et nous grillions. On dit ici que lorsque l'été est froid en Occident, il est particulièrement brûlant en Syrie. Cette remarque, dont je ne me hasarderai pas à vous donner la raison scientifique, se justifie, cette année, où l'été a été si anomal en France. Il faisait froid à Paris, quand je l'ai quitté, au mois de juillet dernier.

Après une demi-heure de marche de la Rivière du Juge, nous traversons le village druse de Béchatfin : il est entièrement abandonné. Les portes des maisons sont ouvertes, mais toutes ces maisons sont vides. Les brigands sont partis de chez eux avec armes et bagages. Où sont-ils allés? Dans le Haouran, comme on nous l'avait dit à Beyrouth et à Ghazir, et comme je vous l'avais écrit. Ici on me dit qu'il n'y a que quelques chefs druses qui se soient expatriés; la masse est restée dans le Liban, et s'est réfugiée sur les plus hautes cimes et dans les cavernes des montagnes que nous parcourons.

Les approches de Déir-el-Kamar nous sont indiquées par des traces de sang répandues dans les sentiers; de nombreux oiseaux de proie déploient dans les airs leur large envergure en poussant des cris de mort. La ville malheureuse et perdue

nous apparaît enfin sous cet épais nuage de vautours. Elle est tristement assise sur le versant occidental de la vallée d'Ebteddin. Quel spectacle, grand Dieu! Deux mille maisons, cinq églises, huit cents boutiques dans les bazars ne sont plus que des ruines toutes noircies par l'incendie. A l'extérieur de la cité dévastée se montrent de jeunes mûriers que les yatagans des Druses ont abattus. Au-dessus de la cité, à travers l'espace, les oiseaux carnassiers décrivent, sans discontinuer, de longs cercles, et leur voix rauque est le seul bruit qu'on entende au milieu de ce vaste tombeau.

Et je n'ai point vu, dans Déir-el-Kamar, le spectacle épouvantable qui a frappé les regards de nos soldats le 26 septembre, je veux dire ces deux mille deux cents cadavres d'hommes jeunes, de vieillards, d'enfants et de femmes entassés dans les rues, dans le sérail; les chrétiens, espérant y trouver la protection turque, n'y avaient trouvé que la trahison et la mort. Mais des officiers français ont vu ces désolantes horreurs; ils en ont fait le récit dans des lettres, dont quelques-unes ont paru dans les journaux. Ces hommes, ces héros qui ne pâlissent pas devant l'ennemi, pleuraient comme des enfants en me racontant ce qu'ils ont vu dans cette cité de la mort. J'ai pu voir, moi-même encore, ici un bras, là une jambe, plus loin une tête, qui avaient passé par la dent des bêtes féroces; pendant deux mois, elles se sont repues de la chair et du sang de nos frères.

Le soleil avait calciné les cadavres; leur peau était tannée et noire; ce n'était plus que des squelettes; mais ces squelettes avaient des attitudes qui fendaient le cœur. Une femme serrait dans ses bras deux enfants. Un homme jeune enveloppait de ses mains la tête d'un vieillard qui devait être son père. L'époux et l'épouse s'embrassaient dans la mort. Ils avaient pu, avant d'expirer, se retrouver un moment encore, et rendre ensemble le dernier soupir.

Oui, les deux mille deux cents morts de Déir-el-Kamar sont restés là depuis le 20 juin jusqu'à la fin de septembre.

A une demi-lieue de là, dans le vaste palais d'Ebteddin, deux compagnies d'un régiment turc étaient en garnison, et aucun ordre ne leur a été donné pour enterrer ces pauvres morts! Plus que cela, à Ebteddin même, sur la terrasse supérieure du château, à dix pas de distance, cent vingt et un cadavres chrétiens couvraient le sol, et les Turcs, ne reculant pas devant des émanations pestilentielles, les ont laissés exposés à la dent des chacals, des chiens et des hyènes. Quand on connaît la stupide indolence des osmanlis, on peut très-bien croire que ce coupable oubli d'un saint devoir prenne sa source dans leur paresse; mais il y avait là une autre pensée, et c'était la première, ne vous y trompez pas : l'horrible félicité musulmane à jeter en pâture la chair des chrétiens aux animaux. Tenez, laissez-moi le dire une fois pour toutes : Je ne vois que deux choses pour venger Déir-el-Kamar : 1° chasser à tout jamais cet abominable gouvernement turc du Liban qu'il a ensanglanté et déshonoré; 2° expulser de ce pays les Druses, instrument sauvage de la politique de Stamboul.

Il a fallu l'arrivée de l'armée française à Déir-el-Kamar pour rendre aux pauvres morts le dernier devoir. Par ordre du général de Beaufort, des Maronites étaient appelés chaque matin des villages éloignés pour aider nos soldats à ramasser les cadavres, ou les lambeaux des cadavres, pour les confier à la terre. Cette œuvre, si sainte et si pénible à la fois, a duré trois grandes journées. On avait eu la bonne pensée d'appeler un prêtre français, M. Najean, lazariste, pour que la religion fît entendre sa triste et consolante voix sur les bords de la fosse immense. Des couches de chaux vive ont été répandues sur les places où les morts étaient si longtemps restés. Mais on respire encore sur ces places-là une horrible odeur de cadavre.

J'ai parcouru une à une les maisons brûlées. Aucune n'est restée debout. On dit que beaucoup de morts se trouvent encore sous les décombres. L'œuvre de destruction a été complète. Les égorgeurs et les dévastateurs ont mis une certaine science à tout détruire. Les objets trop lourds pour être emportés, comme les portes des grandes maisons, par exemple, les Druses les ont mises en pièces, et ils ont eu le soin d'en arracher tous les ferrements.

J'ai visité l'intérieur du sérail ou demeure du gouverneur turc. C'est là que les pauvres chrétiens avaient été parqués par le chef des soldats osmanlis, afin de les faire égorger plus aisément et plus complètement par les Druses, tout en leur disant qu'il les prenait sous sa protection. J'expliquerai tout à l'heure ces infamies. Les Druses, placés, le sabre à la main, sur une terrasse du sérail, recevaient un à un les chrétiens que les soldats du sultan leur livraient. Ils les étendaient sur le sol, la tête reposant sur le bord de la terrasse. La tête était tranchée et jetée avec le reste du corps dans les profondeurs où l'on plonge du haut de la terrasse. S'il y avait eu là quelque horrible Maillard, donnant à cet holocauste on ne sait quelle sanction légale, les tueries du sérail de Déir-el-Kamar auraient pu rappeler celles des Carmes, au mois de septembre 1793.

J'ai vu la place toute rouge de sang où l'on coupait les têtes, j'ai vu dans la belle église dévastée de Salé-dat-el-Talleh (Notre-Dame des Collines), des mares de sang caillé; vingt prêtres, à genoux, les bras en croix, y avaient reçu la mort en prononçant le nom du Dieu crucifié, tandis que, par une épouvantable dérision, les Druses sonnaient les cloches en disant : « Venez, chrétiens, à l'appel de la messe de vos prêtres! » — Hélas! c'était aussi un grand sacrifice qui s'accomplissait alors dans le saint lieu! Le sang des ministres du Dieu vivant coulait par torrent dans le lieu où la veille encore le sacrifice non sanglant avait été offert!

L'église de *Notre-Dame des Collines* était desservie par des religieux maronites de l'ordre de Saint-Antoine du Désert. Le supérieur, le père Namat-Allah, parent du patriarche des Maronites, subit, en bénissant Dieu, un effroyable martyre. Mis à nu par les bourreaux, ils lui firent, sur la tête, une tonsure avec un sabre. Ils dessinèrent sur sa poitrine et derrière son dos, avec un kandjard, ses habits sacerdotaux. Le sang coulait à flots du corps labouré du martyr; puis on lui coupa la tête. Un jour tous les détails du massacre de Déir-el-Kamar seront recueillis et ils formeront un martyrologe qui dépassera, en raffinement de cruautés, les martyrologes des anciennes persécutions chrétiennes.

Les Turcs et les Druses savaient bien ce qu'ils faisaient en visant à la destruction de Déir-el-Kamar, et à l'anéantissement de sa population. Cette ville, dont l'importance s'était considérablement accrue, était devenue la capitale des Maronites du Liban. C'était le grand marché de la montagne, où tout le monde venait s'approvisionner. Déir-el-Kamar avait acquis une importance commerciale qui dépassait celle de Beyrouth. Le tissage des étoffes de soie, dont les métiers ingénieusement compliqués se comptaient par centaines, rivalisait déjà avec Damas, la cité célèbre par ses étoffes. L'orfévrerie y était en progrès. Dans les bazars s'étalaient les plus ravissants bijoux, comme s'y montraient les armes les plus riches.

La cité des vieux Tyriens, dont les pilotes étaient des princes, a dit l'Écriture, et dont les étoffes de *pourpre* étaient connues de l'Orient tout entier, semblait revivre dans la *maison de la Lune* (c'est la signification du nom de Déir-el-Kamar). Tout cela n'est plus! Et comment réparer une pareille perte! Qui rebâtira Déir-el-Kamar? Qui lui rendra sa splendeur passée? Songez qu'il y a, en ce moment, huit cents veuves appartenant à Déir-el-Kamar, femmes, hier encore heureuses et vivant dans l'aisance, condamnées, aujourd'hui, à tendre la

main dans les rues de Beyrouth pour avoir un morceau de pain pour elles et pour leurs pauvres enfants!

Quelques-unes d'entre elles ont eu le courage de revenir, ces jours-ci, dans cette ville ravagée. Je les ai vues couvertes de haillons, courant dans les rues, folles de désespoir, se frappant la poitrine, s'arrachant les cheveux, et demandant avec des cris effrayants, leurs pères, leurs maris, leurs enfants, leurs mères ou leurs sœurs tombés sous les coups des assassins. Que feront-elles maintenant à Déir-el-Kamar? Tant que nos soldats seront là, ils partageront leur pain avec elles; car c'est un spectacle bien touchant, je vous assure, que celui de nos soldats s'associant à toutes ces douleurs. J'ai vu un fantassin tenir sur ses genoux un enfant à la mamelle, et mettant dans sa bouche des aliments qu'il avait lui-même préparés, parce que le lait était tari dans le sein de la mère. Celle-ci était debout, regardant le soldat français soignant son fils; elle riait et pleurait à la fois, puis elle répétait ces mots : *Ia rouhi! Ia rouhi!* (mon âme! mon âme!) Une compagnie du 13ᵉ de ligne a adopté un pauvre petit orphelin maronite; et de quels soins admirables le pauvre petit enfant est l'objet! Partout où ils passent, les enfants de la France armés du mousquet laissent des traces de leur gloire ou de leur bonté.

Qu'il me soit permis de consacrer dans cette lettre, si remplie d'horribles choses, un souvenir bien doux et qui me sera toujours cher.

Arrivé à Déir-el-Kamar hier à midi, après une marche de sept heures sous un soleil dévorant, et n'ayant pris aucune nourriture depuis la veille, car on ne trouve absolument rien dans ce pays où la flamme de la dévastation a passé, je tombais de fatigue et de faim avec mon moucre et mes deux jeunes compagnons de voyage, l'émir Saïd et Mansour qui souffraient peut-être plus que moi; nous ne trouvions pas même un morceau de pain dans la cité désolée et solitaire.

Nous étions tous les quatre tristement couchés à l'ombre des mûriers, n'ayant pas même la force de remonter à cheval pour gagner Ebteddin où nous pouvions espérer quelque secours. En promenant mes regards à droite et à gauche, j'aperçois, sur un point isolé, au sommet des montagnes qui dominent Déir-el-Kamar, quelques soldats français. Je vais à eux péniblement, et je demande à parler aux officiers. Le sergent du poste me répond, avec une rare politesse, que la consigne s'oppose à ce qu'un étranger se présente à la porte de la maison où sont les officiers, mais qu'il va aller avertir lui-même ces messieurs. Il revint bientôt avec un tout jeune lieutenant.

— Que désirez-vous, monsieur, me dit celui-ci?

— Du pain et de l'eau pour moi et pour mes compagnons.

Après un échange de quelques mots par lesquels nous nous reconnaissons tous deux Provençaux, le jeune homme me prend à son bras et me conduit en ami, en frère dans la misérable cabane où se trouvaient deux autres officiers. Ces messieurs venaient de finir leur déjeuner et se désolaient de ne plus rien avoir à nous donner. Et cependant ils nous ont donné beaucoup.

Je veux, en témoignage de ma reconnaissance, écrire ici leurs noms : M. Bartre, capitaine au 13e de ligne; M. Vrar, lieutenant et M. Brouillet, mon aimable compatriote, sous-lieutenant au même régiment.

Douce rencontre à mille lieues de la patrie! Cœurs jeunes et pleins d'élan qui ont le sentiment de tout ce qui est noble et généreux! Je ne puis pas oublier non plus d'écrire ici le nom de M. le lieutenant Sager qui, à Ebteddin, le jour même de mon arrivée à Déir-el-Kamar, me voyant couché sur le sol nu pour y passer la nuit, a voulu à toute force me donner sa tente et son lit. Quant à lui, il a pris gaiement la place où j'étais auparavant. — Que je voudrais que ces lignes tombassent sous

les yeux de leurs familles, dans notre France! Elles leur parleraient de leurs enfants, en ce moment campés dans la cour du palais d'Ebteddin.

Essayons maintenant de préciser les événements qui ont précédé et amené le massacre de Déir-el-Kamar.

Un Maronite de cette ville, Abou-Chamoun, était fournisseur de viande de l'armée turque. Une somme considérable lui était due; il était allé la réclamer à Beyrouth. Son argent, chose rare en Turquie, lui fut exactement compté. Le 28 mai dernier, Abou-Chamoun, revenant de Beyrouth et se rendant à Déir-el-Kamar en compagnie de sept soldats turcs, parmi lesquels se trouvait un officier, est assassiné par les Druses à l'entrée du village d'Aïn-Enoub, presque sous les yeux des *nizams*. Les Druses et les soldats du sultan se partagent l'argent du Maronite égorgé. Les principaux habitants de Déir-el-Kamar demandent justice à Kurchid-pacha qui fait l'oreille sourde. Il était sans doute trop occupé en ce moment de conspiration pour s'arrêter à ce *petit détail*. Deux jours après (le 30 mai), un chrétien, parent du Maronite volé et assassiné, rencontre à Déir-el-Kamar l'un des meurtriers de ce dernier, et le tue. Les conspirateurs turcs et druses saisissent avec empressement cette occasion pour frapper le grand coup qu'ils méditaient depuis si longtemps.

Le 1er juin, les Druses attaquent Déir-el-Kamar. Pour couper toute communication entre cette ville et Djezzin, Saïd-Bey-Djomblatt, *la colonne du ciel*, dirige des bandes d'idolâtres, comme lui, sur cette ville, chef-lieu du district de ce nom. Tout le monde connaît, en Syrie, l'élan belliqueux des habitants de Déir-el-Kamar. Placés sous le gouvernement immédiat de la Porte Ottomane, et ne faisant en aucune façon partie des deux caïmacanats de la montagne, ils se croyaient naturellement protégés par l'autorité turque qui était au milieu d'eux. Ils croyaient que les trois cents hommes de garnison à Déir-el-

Kamar, commandés par un colonel Abdoul-Salam-Bey, s'emploieraient au moins à empêcher la guerre, s'ils ne voulaient pas punir une injuste agression. Cruel mécompte! Enfermés dans le sérail pendant le combat entre les Druses et les chrétiens, les soldats du sultan tiraient sur ces derniers, et j'ai vu dans le sérail, avec MM. Bartre, Vrar et Brouillet, deux grossières maçonneries faites par les nizams aux grandes fenêtres de ce bâtiment. Ils avaient eu le soin de laisser, dans ces constructions improvisées des preuves de leur trahison, qu'ils n'ont pas songé à faire disparaître à leur départ, c'étaient des ouvertures tout juste assez larges pour y passer le canon de leurs fusils.

C'est par là qu'ils tiraient sur nos frères, sans craindre d'être vus et d'être atteints. Pris ainsi entre les deux feux, les chrétiens, accusés, par je ne sais quel monde, d'avoir manqué de courage, purent néanmoins repousser l'ennemi pendant huit heures consécutives.

Un fait, aujourd'hui hors de doute, doit être consigné au nombre des hontes dont l'armée turque s'est couverte dans les massacres de la Syrie. Dès le commencement des hostilités entre les Druses et les chrétiens, ceux-ci virent, non sans étonnement, une centaine de soldats du sultan sortir avec armes et bagages du sérail. Où allaient-ils? Ils dirent qu'ils allaient à Beyrouth d'où, cependant, ils n'étaient arrivés que depuis trois jours pour tenir garnison à Déir-el-Kamar. Or, ces soldats, parvenus dans les gorges qui entourent Déir-el-Kamar, trouvèrent des Druses dont ils prirent les vêtements. Ainsi déguisés en assassins, ils revinrent à Déir-el-Kamar et combattirent les chrétiens dans les rangs des idolâtres. Des soldats turcs ayant été tués dans divers engagements, on les reconnut à leur pantalon laissé sous la longue veste rouge des disciples de Hakem. Les chrétiens ont également constaté que des balles à forme conique, balles que seuls les soldats turcs

possédaient, avaient été trouvées dans le corps des morts ou des blessés chrétiens.

Il y a pourtant ici une remarque à faire : les Druses ayant la permission de puiser autant qu'ils le voulaient dans les caissons de l'armée ottomane, il se pourrait bien que les balles dont je parle eussent été lancées par eux. Dans l'un ou l'autre cas, les Turcs n'en sont pas moins trouvés en flagrant délit de trahison.

Cependant les chrétiens avaient épuisé toutes leurs munitions de guerre. Dans cette situation, ils écrivent lettres sur lettres aux consuls et à Kurchid-pacha lui-même, pour les supplier d'intervenir et de mettre fin à une lutte devenue inégale. Disons aussi que les habitants de Déir-el-Kamar manquaient de vivres. A la suite d'une démarche des représentants de l'Europe auprès du gouverneur de Beyrouth, celui-ci expédie aux chrétiens, sans cesse assaillis par les Druses, trente mulets chargés de farine. Il leur adressait en même temps une proclamation dont voici les propres paroles : « Sujets du sultan! j'ai appris avec peine que la guerre a éclaté dans votre ville. Mais je sais que là faute ne peut pas vous en être imputée. Je vous envoie de la farine pour vous nourrir. Ne craignez plus rien désormais! Je vais vous envoyer Tahër-pacha, général de division, et des soldats pour vous protéger. Soyez toujours les sujets fidèles de notre sublime padischah! »

Cette proclamation est lue publiquement par Moustapha-effendi, gouverneur ou moudir civil de Déir-el-Kamar, aux habitants assemblés. Le chef turc ajoute que si les Druses faisaient encore mine d'attaquer les chrétiens, ordre serait donné aux troupes du sultan de tomber sur les agresseurs. De toutes les poitrines des chrétiens sortirent des paroles chaleureuses pour remercier le gouvernement turc de tant de bienfaits! Et, pendant ce temps-là, ce même gouvernement complotait leur mort!

Poursuivons ce triste, mais utile récit.

Les bandes que Saïd-bey-Djomblatt avait envoyées à Djezzin, comme je l'ai dit plus haut, avaient refoulé les chrétiens de ce district vers Saïda, où ces malheureux tombèrent sous les coups des musulmans aux portes et dans les jardins de cette ville. Le chef druse donna alors l'ordre à ses idolâtres de se rapprocher de Déir-el-Kamar. A cette nouvelle, les habitants de cette ville, privés de toute munition, et commençant à comprendre qu'ils ne pouvaient plus compter sur les osmanlis *leurs protecteurs*, envoient une députation à Djomblatt, après avoir pris l'avis de Moustapha-effendi, le moudir de Déir-el-Kamar, afin d'entrer en pourparler avec le chef druse. Celui-ci accueille la députation avec son hypocrisie ordinaire, et promet que Déir-el-Kamar ne sera plus attaqué. Le 3 juin arrivent dans cette ville deux chefs druses : Salim-bey et Kahin-bey-Abou-Naked. Le gouverneur turc les reçoit avec de grandes marques de politesse, et les exhorte à mettre fin à la guerre. Les deux Druses ne répondirent que par un étrange sourire à Moustapha-effendi. Ils semblaient lui dire : « Allons, compère, assez de comédie comme cela! Tu sais bien quels sont nos accords, nos conventions et nos projets! » Et l'incendie, et les assassinats commençaient sous les yeux même du gouverneur, sans que celui-ci fît rien pour les empêcher.

Pressé par les consuls, Kurchid-pacha avait envoyé Tahër-pacha à Déir-el-Kamar pour *sauver cette ville*. Il y arriva le dimanche 3 juin, accompagné d'une centaine de soldats turcs. Est-ce vrai, oui ou non, que Tahër-pacha ait eu, le matin même du 3 juin, une longue conférence avec Saïd-bey-Djomblatt, Béchir-Abou-Naked, et quelques membres influents de la famille Hamadi?

La conférence ne peut être niée. Les amis des Turcs et des Druses, je veux dire les Anglais principalement, répondraient peut-être que, dans cette réunion, Tahër avait exhorté les

Druses à la paix ; les malheureux chrétiens, tant de fois trahis, se croient, au contraire, fondés à dire que, dans cette réunion, on avait de nouveau conspiré leur ruine.

Quoi qu'il en soit, les chefs druses et une foule d'idolâtres escortèrent Tahër-pacha jusqu'au sérail de Déir-el-Kamar. Les chrétiens notables de cette ville se présentent à l'envoyé de Kurchid, et implorent sa protection. Tahër la leur promet solennellement.

Le général ottoman va coucher à Ebteddin, situé à trois quarts d'heure de Déir-el-Kamar. Il demande aux principaux chrétiens d'aller le trouver le lendemain matin et donne l'ordre à un officier turc de les faire escorter par quelques soldats, car les Druses continuaient leurs ravages en dehors de la ville. Les chrétiens se présentent à Tahër-pacha, lequel leur fait un long discours pour leur *prouver qu'ils ne sont que des conspirateurs voulant la ruine des Druses et des musulmans, projets partis de la France, arrivés à Beyrouth et de là vers le Liban.*

Étonnés d'entendre de telles paroles de la bouche de l'homme qui, la veille, les avait pris sous sa protection, les chrétiens protestent énergiquement contre de pareilles inculpations, mais ils reconnaissent, à n'en plus douter, qu'ils sont pris dans un horrible piége. Ne pouvant plus cacher leur crainte, ils poussèrent des cris de désespoir. Tahër crut remettre la confiance dans leur âme, en leur disant que ce qu'ils avaient déjà souffert était une punition suffisante de leurs fautes, et que désormais ils n'avaient plus rien à craindre des Druses, car le gouvernement turc était bien décidé à châtier sévèrement ces derniers s'ils osaient encore attaquer les chrétiens.

Tahër fait signer aux notables de Déir-el-Kamar un écrit par lequel ils jurent obéissance au sultan et s'engagent à *n'intervenir en rien dans les affaires qui pourraient survenir dans la montagne*. Cette dernière clause était, tout au moins, surpre-

nante. Pourquoi donc faire promettre aux gens de Déir-el-Kamar, et cela le kandjard à la gorge, en quelque sorte, de ne pas venir au secours de leurs frères dans un cas donné? C'était une mesure de paix, dira-t-on peut-être; y aurait-il pu avoir, en effet, la moindre guerre dans le Liban si chrétiens et Druses avaient souscrit les engagements que souscrivaient les habitants de Déir-el-Kamar? Oh! non! sans doute! C'était merveille qu'une précaution pareille! Mais les événements ont malheureusement prouvé deux choses : la première, c'est que Tahër-pacha ne faisait que suivre dans cette circonstance le système d'isolement de toutes les forces chrétiennes, système qui s'est montré dans toutes les phases des massacres; la seconde chose prouvée, c'est que jamais le gouvernement turc n'a exigé des Druses les engagements qu'il imposait aux chrétiens dont on voulait la mort. Tout ceci est horriblement clair.

Les engagements une fois signés, Tahër-pacha congédia les chrétiens. Ceux-ci lui demandèrent de déclarer, à son tour, par écrit, que désormais leurs personnes, leurs biens, leurs richesses de toute nature seraient respectés. « Ma parole doit vous suffire! » leur répondit fièrement le pacha. « Restez tranquilles dans vos maisons, et rien ne vous arrivera! »

Ma parole! La parole d'un Turc! La parole de Tahër-pacha devait être comme celle d'Osman-bey à Harbaya et à Rachaya, et celle d'Achmed-pacha à Damas : un ignoble et sanglant mensonge. Seulement ces deux premiers ont été fusillés, et Tahër-pacha n'a pas été même arrêté.

Ce personnage revient à Déir-el-Kamar, et renouvelle à la population chrétienne, qui implore sa protection, ses solennelles promesses de la veille, de mettre les chrétiens sous la sauvegarde de l'autorité turque. Il leur annonce l'arrivée prochaine d'un renfort de troupes. En attendant il place des factionnaires à toutes les entrées de la ville afin *d'empêcher les Druses d'y entrer*. Et pourtant la mesure n'avait qu'un seul but : em-

pêcher les chrétiens d'avoir aucune espèce de communication avec le dehors.

Le pacha avait dit vrai : le 8 juin arrivent à Déir-el-Kamar cinq cents soldats venant de Naplouse, avec deux canons. Ces soldats remplacent la garnison qui avait fait feu, comme je l'ai dit plus haut, contre les chrétiens en lutte avec les Druses; elle va prendre position à Ebteddin.

Le pacha rassemble les officiers venus de Naplouse, et, en présence des chrétiens, il les exhorte à défendre énergiquement la ville en cas d'une attaque nouvelle des Druses. Or, ceux-ci ne discontinuaient pas leurs brigandages. Aucun chrétien n'osait plus sortir de la ville, car on savait que des assassins étaient postés partout. Un Maronite dont le nom m'échappe s'était un peu éloigné dans les champs pour ramasser des feuilles de vigne afin d'apaiser sa faim et celle de *ses petits*, selon l'expression du chrétien bien informé qui me raconte ces faits; le pauvre père de famille affamé fut assassiné par les Druses avec un autre chrétien qui avait osé franchir le seuil de sa porte. Ces meurtres étaient parfaitement connus de Tahër-pacha. Que fit-il pour les punir ? Rien !

Après avoir ainsi rempli *sa mission* à Déir-el-Kamar, Tahër-pacha quitte cette ville et retourne à Beyrouth.

L'effroyable état de choses que nous venons d'indiquer dura depuis le 8 juin jusqu'au 19 de ce mois. Zahlé n'existait plus. Les Druses qui l'avaient détruit, grâce à leurs *alliés* les soldats du sultan, arrivaient par petites bandes à Déir-el-Kamar. Pressentant le désastre qui les menaçait, les habitants faisaient entendre leurs plaintes aux officiers turcs, leur rappelant les promesses de Tahër-pacha. Les officiers laissaient entrer les Druses tout en exhortant les chrétiens à la paix ! Les notables de Déir-el-Kamar font une démarche solennelle auprès de Moustapha-effendi, gouverneur de la ville, et celui-ci de leur répondre : *zara iok ! zara iok !* (calmez-vous !

calmez-vous, ça ne sera rien !) Il ajouta : « Si les choses prenaient une tournure alarmante, venez tous ici, dans le sérail, et je vous y protégerai ! »

Moustapha-effendi avait prononcé le mot suprême du drame, *venez tous dans le sérail, et je vous protégerai !* Plus tard, lorsque je parlerai des horreurs de Habaya et de Rachaya, je prouverai que c'était là le mot d'ordre donné pour exterminer plus facilement et plus complétement les chrétiens.

Les habitants de Déir-el-Kamar, désarmés, car le désarmement avait été la condition par laquelle Moustapha-effendi s'était engagé à les sauver, les habitants de Déir-el-Kamar, dis-je, se réfugièrent donc en foule dans le sérail. Les soldats turcs qui les *gardaient* leur dirent qu'ils les défendraient, à la condition qu'ils leur payeraient leur rançon. Plusieurs chrétiens sortirent alors du sérail, accompagnés de soldats turcs, pour aller chercher l'argent dans leurs maisons. Ramenés dans le château, et les Turcs ayant reçus les piastres, ces chrétiens furent livrés aux bourreaux druses, tout comme ceux qui avaient été hors d'état de donner de l'argent.

Les soldats ouvrent les portes du sérail aux Druses. L'égorgement dura depuis le matin (19 juin) jusqu'à trois heures après midi. Il s'accomplit sous les yeux des officiers osmanlis, fumant tranquillement leur schibouk. Leurs soldats qui gardaient les portes, enfonçaient leur baïonnette dans le ventre des chrétiens qui cherchaient à se sauver. Notre armée a vu, le 26 septembre dernier, les deux mille et deux cents cadavres des chrétiens dans le sérail, dans ses fossés autour de la demeure de Moustapha-effendi.

Kurchid-pacha arriva à Déir-el-Kamar vers la fin de cette journée qu'il avait préparée, journée qui le marque au front d'une tache éternelle. Quelques chrétiens échappés, on ne sait comment, à la boucherie, se jetèrent à ses pieds pour lui demander la vie. Le pacha, à cheval, étendant sa main protec-

trice sur les suppliants, dit d'un ton solennel et *plein de miséricorde* aux soldats qui l'environnaient : « Ne tuez pas ces gens-là ! ne les tuez pas ! » Il trouvait peut-être, après avoir joui du hideux spectacle des cadavres amoncelés, et de la ville brûlée, qu'il y avait assez d'horreurs commises comme cela. Il fit ensuite tirer le canon d'*aman* (de paix ou de grâce), « annonçant aux morts, » me disait un chrétien de Déir-el-Kamar, « qu'ils n'avaient plus rien à redouter ! »

Kurchid-pacha alla coucher au palais d'Ebteddin.

Ne me demandez pas si cette nuit fut troublée par le ver rongeur du remords ; ce serait un enfantillage. Kurchid, sorte de bête brute qui depuis quelque temps ne rêvait que meurtres et destruction des chrétiens, jouissait ignominieusement de son œuvre, voilà tout !

Parmi tant de grands criminels à Déir-el-Kamar, un seul à été fusillé, Abdoul-Salam-bey, dont le nom signifie, par parenthèse, *serviteur de la paix*. Quant aux autres officiers et aux soldats partis de Déir-el-Kamar tout souillés de sang chrétien et les poches pleines de bijoux, d'or, d'argent, volés à nos frères, Fuad-pacha s'est contenté de les changer de garnison. Et voilà comment le haut commissaire de la Porte Ottomane pratique la justice en Syrie !

A Déir-el-Kamar il y avait une maison de missionnaires français. Sur cette maison flottait le drapeau de la France. Or, les Druses prirent ce drapeau, le couvrirent d'ordures, et puis le brûlèrent en présence des officiers turcs qui riaient.

On a vu Tahër-pacha accuser la France, dans son discours adressé aux chrétiens à Ebteddin, d'avoir elle-même conspiré en Syrie contre les musulmans et contre les Druses. La responsabilité des massacres de l'été dernier doit donc de toute nécessité retomber sur la France ! Sans doute, cela est stupide et niais, et si nous nous abaissons à relever la calomnie ridicule du général osmanli, c'est que cette calomnie a été

assez généralement répandue en Syrie. Elle pourrait, en effet, trouver quelque crédit parmi les masses druses et musulmanes.

C'est ainsi que les Turcs ont pratiqué la reconnaissance envers notre pays qui les a sauvés des Russes il y a six ans ! C'était bien la peine, en vérité, de répandre tant de sang et tant d'or français pour de pareilles gens ! C'était bien la peine de faire frapper une médaille en l'honneur de la guerre de la Crimée !

D'un côté de la médaille sont gravés ces mots : *en 1854, sous le règne de Napoléon III et celui de la reine Victoria, la France et la Grande-Bretagne s'unirent pour assurer la paix du monde*. De l'autre côté, la médaille représente la reine Victoria, Napoléon III au milieu, et Abdul-Medjid, se donnant la main. Autour des trois figures rayonnent ces mots : *catholicisme*, *islamisme*, *protestantisme*, *Dieu les protége !* Et, en dessous : *civilisation*.

Une dame de ma connaissance disait plaisamment qu'on aurait dû ajouter le mot *athéisme*, aux mots *catholicisme*, *islamisme et protestantisme*. En effet, la négation de toute religion eût été alors plus complète.

LETTRE XIX

Ce qu'était le gouvernement de l'émir Béchir sous la domination égyptienne en Syrie. — Définition des gouvernements turcs par Ibrahim-pacha et par le colonel Sèves. — Position magnifique du palais d'Ebteddin. — Occupation française et sa durée. — État du palais d'Ebteddin lorsque je l'ai visité en 1837, et son état présent. — Que les Turcs détruisent tout ce qu'ils touchent. — Soldats français campés dans la cour du palais d'Ebteddin. — Cris des hyènes, des chacals et des chiens, la nuit, à Ebteddin. — Anecdote curieuse au sujet d'un officier turc et d'un officier français. — La chanson du *Caporal*. — Le fournisseur Fayolle et ses mécomptes avec les Turcs.

Ebteddin, le 7 octobre 1860.

Au mois d'octobre 1837, il y a juste vingt-trois ans, j'arri-

vais à Ebteddin venant de Damas. J'y trouvai l'émir Béchir alors seul gouverneur de tout le Liban. La politique anglo-turque n'avait point encore imaginé de donner aux Druses une partie de ce gouvernement. Le travail de division, qui a fait tant de mal aux Maronites, ne devait s'accomplir que trois ans après. J'ai critiqué l'administration de l'émir Béchir dans mon voyage de l'*Asie Mineure*. Je l'ai critiquée comme j'avais critiqué celle de Méhémet-Ali en Égypte, parce que cette administration était la même sur les bords du Nil et en Syrie. Elle était violente, oppressive, et je déteste tout ce qui est violent et oppressif. L'application, dans le Liban, du système gouvernemental introduit en Égypte par le vainqueur, ou, si vous aimez mieux, par le massacreur des mameluks, était à la fois une faute et un non-sens. Vouloir traiter les fiers montagnards du Liban comme on traitait les fellahs abrutis du Delta, c'était s'exposer à la révolte d'abord, à la chute ensuite. C'est ce qui ne manqua pas. Les Maronites, unis, cette fois, aux Druses, se levèrent en armes contre une insupportable tyrannie, et l'Europe coalisée, moins la France, fit le reste.

Mais, je l'ai dit, et je tiens à le redire, tout ne fut pas mauvais dans la domination égyptienne en Syrie, représentée par le bras énergique et la bonne tête de l'émir Béchir. Celui-ci, qui connaissait les Druses, les avait mis hors d'état de nuire, en exilant leurs principaux chefs, ou en faisant abattre leurs têtes. Cela ne faisait pas le compte de l'Angleterre, qui n'avait d'autre moyen d'influence en Syrie que les Druses. Aussi la politique de la Grande-Bretagne commença-t-elle déjà à miner le pouvoir de l'émir Béchir.

Une chose inquiétait John Bull; c'était l'influence française ostensiblement favorisée en Syrie par la politique d'Ibrahim-pacha et de l'émir Béchir. Je ne prétends pas dire que cette politique fût complétement désintéressée. La France appuyait,

sinon visiblement, du moins tacitement, Ibrahim-pacha dans sa domination au Liban. Le vainqueur de Homs et de Koniah croyait pouvoir compter, à un moment donné, sur l'appui avoué de notre pays. Son espérance fut déçue en 1840. La France ne fit rien pour défendre son protégé contre les forces réunies de l'Angleterre, de l'Autriche, de la Russie, de la Prusse. Mais la vérité historique m'oblige à dire qu'Ibrahim-pacha et l'émir Béchir ont travaillé pour la France depuis 1834 jusqu'à 1840. Nos établissements religieux en Syrie et en Palestine étaient ouvertement et efficacement protégés par le gouvernement venu des bords du Nil. Les routes étaient sûres, et les fanatiques Damasquins, qui n'avaient jamais permis, jusque-là, à un Européen d'entrer à cheval armé dans la cité *odeur du paradis*, furent humiliés par le bras énergique du fils de Méhémet-Ali.

Le gouvernement d'Ibrahim-pacha n'était pas le modèle des gouvernements, tant s'en faut; mais c'était, au moins, un gouvernement, et jamais, jamais les abominables massacres, les pillages de 1860 n'auraient eu lieu sous l'administration de l'émir Béchir et de Méhémet-Ali. Mais au fond tous les vices d'un gouvernement turc subsistaient en Syrie de 1834 à 1840. Ce gouvernement, Ibrahim-pacha le définit, un jour, en dînant dans un de nos colléges du Liban. L'esprit passablement échauffé par la liqueur proscrite chez les musulmans, liqueur dont Ibrahim-pacha faisait un assez large usage, le général turc disait, en parlant de son gouvernement : « Je vole, tu voles, il vole, nous volons, vous volez; ils volent. » Soliman-pacha, l'ancien colonel Sèves, dit à Ibrahim : « Complétons la définition : je trompe, tu trompes, il trompe, nous trompons, vous trompez, ils trompent. » Et tout le monde de rire. C'était la vérité dite le verre à la main. Il nous faut nécessairement conclure de toutes ces conjugaisons que le meilleur de tous les gouvernements turcs ne vaut rien.

Le palais d'Ebteddin occupe une des plus belles positions militaires qu'on puisse voir. Bâti sur un large plateau, au sommet d'une haute montagne, il domine tout. A l'ouest, se déploie la profonde vallée qui porte son nom, vallée jadis couverte de villages florissants, aujourd'hui dévorés par l'incendie. A droite, à une demi-heure de distance, apparaît Déir-el-Kamar avec ses ruines lamentables. Partout le regard se repose sur des champs de mûriers, de figuiers, de grenadiers, d'oliviers, de vignes et d'amandiers. Partout de l'eau, car une chose à remarquer dans le Liban, c'est l'abondance des eaux courantes. L'air est pur à Ebteddin, et nos soldats le respirent à pleine poitrine. Leur santé est bonne. Une seule chose leur manque : l'occasion de se battre. Quand viendra-t-elle? Je l'ignore. Je ne sais qu'une chose, c'est qu'un programme a été dressé à Paris par la diplomatie à la fin de juillet dernier et que ce programme sera difficilement rempli.

L'occupation française, d'après ce programme, ne devra durer que six mois ; en voilà déjà deux de passés. Pense-t-on que dans quatre mois encore tout sera fini? J'ignore si on le croit à Londres et à Paris; mais on ne le croit pas en Syrie. Un jour viendra où la Porte Ottomane déclarera qu'elle a assez fait pour la justice, pour la répression des crimes en Syrie. De deux choses l'une : ou la France se reconnaîtra satisfaite, et alors ses soldats quitteront le pays; ou bien elle trouvera insuffisants les actes accomplis par Fuad-pacha, et alors elle restera ici pour faire elle-même justice de toutes les atrocités commises.

En ce moment commenceraient les complications, les difficultés, la guerre peut-être. On prévoit déjà en Syrie que l'Angleterre se montrera satisfaite de tout ce que la Turquie aura fait dans le Liban et à Damas, à l'expiration du terme fixé par la diplomatie. Cela est aussi évident que la protection de l'Angleterre accordée aux Druses, et que la participation de son

ambassadeur à Constantinople, sir Henri Bulwer, au complot très-récent qui avait pour but de renverser le sultan Abdul-Medjid pour mettre à sa place son frère Abdul-Aziz, drapeau et espérance du vieux parti turc, dont Kurchid-pacha était, à Beyrouth, l'astucieux représentant.

Mais une question pourrait être posée à l'Angleterre : oserait-elle garantir la sécurité de la Syrie après le départ de nos troupes? oserait-elle assumer, à la face du monde, la responsabilité de tout ce qui arriverait dans ce pays, une fois abandonné à lui-même? En attendant, Fuad-pacha, toujours campé à Mouktara, ne fait rien ou presque rien contre les Druses, et notre armée est là, l'arme au bras, voyant venir les événements.

J'avais visité, il y a vingt-trois ans, le palais d'Ebteddin, je l'avais vu dans toute sa poétique splendeur, avec ses sculptures mauresques, ses nombreuses salles peintes en arabesques, ses pavés de marbre et ses mosaïques décorant la salle de réception du grand émir Béchir. Je le revois aujourd'hui presque en ruines, ruines que les Druses n'ont pas toutes faites; les Turcs, qui ont occupé le palais d'Ebteddin pendant vingt ans, y ont mis la main. Les soldats de l'islam s'amusaient, dans leurs heures d'oisiveté, à casser les pièces de marbre, à arracher une à une les mosaïques, à tout salir, à tout gâter. M. d'Harricault, colonel du 13e de ligne, n'a pas pu trouver une chambre pour se loger dans ce palais, où j'en avais vu de si nombreuses et de si belles. Il m'a dit qu'il avait employé pendant huit jours un assez grand nombre de ses soldats pour nettoyer le *plus gros* des saletés amoncelées dans le palais d'Ebteddin par les soldats turcs. Le nettoyage de détail va maintenant commencer.

C'est une chose vraiment curieuse à étudier que ce caractère turc : il est essentiellement destructeur; non-seulement il ne construit rien, mais il ne répare rien. L'incurable indolence

des Osmanlis laisse tout périr autour d'eux. Ces gens-là qui ne vivent de rien, il faut le reconnaître, ne produisent rien non plus. Leur empire se disloque aujourd'hui. Mais croyez bien que la dislocation aurait été plus prompte encore si les chrétiens vaincus n'avaient pas été là pour bâtir des monuments, pour construire des navires, pour cultiver la terre, pour tenir les écritures dans les administrations, pour se livrer aux transactions commerciales.

Depuis la conquête de Constantinople (1453) jusqu'aujourd'hui, les Turcs n'ont vécu que du travail et de l'intelligence des chrétiens. Et cependant, les Turcs semblent ne pas comprendre cela, ou, s'ils le comprennent, ils sont effrayés de la force que les anciens *rayas* ont acquise depuis longtemps, et ils voudraient maintenant les exterminer tous. C'est là un spectacle très-digne d'attirer l'attention des politiques, des philosophes et des penseurs.

Mille soldats du 13e de ligne sont campés dans la vaste cour du palais d'Ebteddin. Leurs tentes y sont placées sur deux rangs, de chaque côté, laissant, au milieu, un passage qui aboutit au perron du château. Au-dessus de cette cour, à l'est, s'élève une longue terrasse où sont plantées les tentes des officiers. Cette terrasse est bordée d'une infinité de chambres, mais malpropres.

En dehors du palais, sur les montagnes, un épouvantable vacarme commence à neuf heures du soir et ne finit qu'à l'aube. Les cadavres de Déir-el-Kamar et d'Ebteddin avaient attiré, pendant deux mois, les chacals, les hyènes et tous les chiens de quatre lieues à la ronde.

Maintenant que les morts sont enterrés, les bêtes, ayant perdu leur pâture, font entendre la nuit leurs gémissements et leurs plaintes, qui ont un caractère d'épouvante. Les cris aigus, effrayants des hyènes se mêlent aux longs aboiements des chacals et aux jappements affamés des chiens immondes.

Nos soldats trouvent ce vacarme insupportable. Ils ne peuvent pas joindre les chacals et les hyènes, mais ils joignent les chiens assez souvent et leur font une rude guerre.

Je vous ai dit, dans ma dernière lettre, que les soldats turcs avaient pris à l'égard des militaires français des airs peu faits pour établir entre eux une bonne entente.

Voici ce qui est arrivé à Ebteddin le 1er octobre. Un officier turc, conduisant un convoi de mulets chargés de provisions pour le camp de Fuad-pacha et accompagné de quelques soldats, se présente à la porte d'entrée de la cour du palais et veut y pénétrer. Un poste de soldats français était là. Fidèle à la consigne, M. le lieutenant Combette, officier de garde, refuse l'entrée au capitaine turc. Celui-ci insiste. Le lieutenant répète que l'entrée est impossible. L'Osmanli, que cette façon d'agir irrite et intimide à la fois, ne sait pas trop ce qu'il doit faire. Mais ses soldats se mettent à murmurer contre l'attitude des *giaours*. Leur chef, se tournant vers eux, leur dit : « Nous n'avons plus que quatre mois à les souffrir! Patience! La patience est la clef du ciel! » Et le convoi turc se retira. Un caporal du 13e de ligne se mit alors à chanter, tout en fumant sa pipe, la chanson dont le refrain est :

> Bon homme, bon homme,
> Tu n'es pas maître dans ta maison
> Quand nous y sommes,
> Quand nous y sommes !

Ce mécontentement des Turcs envers nous s'explique naturellement. Ils nous regardent comme leurs juges, et je vous demande un peu l'effet que doit produire dans l'esprit des « vrais croyants » la présence des infidèles venant juger leurs crimes!

Ces pauvres Turcs font tout ce qu'ils peuvent ici pour se faire détester, et absolument rien pour se faire aimer. A leur

arrivée à Ebteddin, nos soldats n'avaient pas pu encore se procurer du bois pour faire leur cuisine. Les Osmanlis n'avaient point encore évacué le château. Nos soldats les prient de leur prêter un peu de bois; ils en donnent, non sans grande difficulté; mais un moment après les Turcs reprennent leur bois et l'emportent.

M. Fayolle, chef fournisseur de la colonne du 13e de ligne, vend pendant trois jours de la viande aux soldats turcs. L'officier lui dit qu'il sera payé au moment du départ. L'officier et les soldats turcs quittent Ebteddin, « sans avoir, me dit le brave Fayolle, acquitté leur facture. Je ne réclamerai pas, a-t-il ajouté, quoique le colonel m'y ait autorisé. Je ne veux plus rien avoir à faire avec ce monde-là. »

LETTRE XX

Propriété de l'émir Assaad-Chéab à Abay. — Son château occupé par le chef druse Kassem-bey-Abou-Naked depuis dix-neuf ans. — Maronites d'Abay venus à Ebteddin pour nous servir d'escorte. — Départ d'Ebteddin. — Description du pays. — J'informe le colonel d'Harricault de ce qui se passe à Bey-Sour, village druse. — Remarque à ce sujet. — Couvent d'Ammik et assassinat du père Athanase. — Lettre de Kassem-bey-Abou-Kaked à l'intendant de ses domaines, au sujet de la récolte d'olives. — Druses dispersés dans la montagne. — Réunion de Maronites devant l'église de Katar-Katra. — Ce qu'ils nous disent. — Instructions des Anglais aux Druses. — Lettre du grand prêtre des Druses à la reine Victoria. — Ascension de la montagne de Kafar-Mata. — Rencontre d'un Druse. — Son humilité. — Les Druses de Kafar-Mata. — Arrivée à Abay.

Abay, dix heures du soir, 7 octobre 1860.

Le père de l'émir Saïd, mon jeune compagnon de voyage, possède à Abay des propriétés considérables. Il y possède aussi un château qui, depuis vingt ans, c'est-à-dire depuis la chute

de l'émir Béchir, était tombé entre les mains de Kassem-bey-Abou-Naked, aujourd'hui en prison à Beyrouth. Il l'a occupé pendant dix-neuf ans. Il était convenu, tout d'abord, qu'il en payerait le loyer à son propriétaire, loyer qui n'a jamais été payé.

. Six Maronites d'Abay, ayant appris que le jeune émir Saïd était à Ebteddin avec un voyageur français, sont venus l'y saluer et lui offrir de lui servir d'escorte, à lui et à son compagnon, à travers les pays qu'il voudrait parcourir. Nous sommes donc partis, ce matin, d'Ebteddin, avec nos Maronites armés de toutes pièces, et nous sommes venus déjeuner avec eux dans la maison de Gébraïl-el-Kouri, au village de Kafar-Hammel, composé de quarante maisons, dont la moitié est druse et l'autre chrétienne.

Nous avons suivi, pour y arriver, le penchant méridional d'une vaste et profonde vallée au fond de laquelle coule un torrent. Des champs d'oliviers, de figuiers et de mûriers se montrent çà et là. Le premier village que nous ayons aperçu, en quittant Ebteddin, est celui de Rachemaya. Il compte trois cent cinquante maisons toutes chrétiennes. Les Druses, pensant que ce gros village leur appartiendrait un jour, se sont contentés de le piller sans le brûler. Un autre village d'Aïn-Teraz, entièrement incendié, nous montre ses ruines un peu plus loin.

Toujours sur le même versant occidental, village de Chartoun, ruiné par les Druses. Presque au sommet de la montagne, et dans une situation d'un très-difficile accès, est assis le bourg de Bey-Sour, entièrement druse. On m'assure que plus de quinze cents Druses armés s'y sont cantonnés. J'en informe par un exprès le colonel d'Harricault. Si Fuad-pacha voulait sérieusement agir contre les massacreurs des chrétiens, les occasions ne lui manqueraient pas.

Les Maronites qui nous accompagnent me disent qu'ils ne

sont que quatre cents hommes pour se défendre contre les menaces perpétuelles des Druses, mais que ces quatre cents hommes suffiraient pour balayer les bandits si les chrétiens étaient seulement appuyés par la présence de deux cents soldats français. Lâcher les Maronites contre les Druses au moment où les chrétiens, grâce à la présence de l'armée française, n'auraient plus à craindre les trahisons turques, ce serait, peut-être, la meilleure solution de la question syrienne. Une fois les Druses disparus, les choses se simplifieraient singulièrement. Mais le programme diplomatique de Paris semble s'y opposer, il faut donc attendre. N'a-t-on pas déjà officielement averti les Maronites de rester tranquilles ?

Au fond de la vallée apparaît le couvent incendié d'Ammik, appartenant aux Grecs catholiques. Les Druses le dévastèrent le 17 avril dernier, et y égorgèrent le père Athanase, supérieur du couvent. Béchir-bey, chef druse, conduisait les bandits. Il accusa ensuite notre hôte, Gébraïl-el-Kouri, d'avoir lui-même assassiné le père Athanase. Le chrétien s'étant facilement justifié devant l'autorité turque, Béchir-bey mit sa tête à prix. Il offrit cent louis à celui qui lui apporterait la tête de Gébraïl. Béchir-bey s'est, dit-on, enfui dans le Haouran, et Gébraïl a encore la tête sur ses épaules.

Il nous a montré une lettre que Kassem-bey-Abou-Naked, en ce moment détenu à Beyrouth, lui a écrite pour lui recommander, en sa qualité d'intendant des biens de ce chef druse, de veiller à ses intérêts comme par le passé. Il l'invite à faire ramasser toutes ses récoltes et à les serrer dans ses greniers. Gébraïl procède à cette opération, mais à son profit personnel. Kassem-bey lui doit, depuis longtemps, trente mille piastres qu'il ne lui paye pas ; l'intendant va se payer en nature. Ce mode de justice est assez généralement suivi en Turquie.

Nous arrivons, après une heure de marche, au village de Kafar-Katra, composé de quarante maisons druses et de cin-

quante maisons chrétiennes. Tous les Druses, sans exception, ont quitté leurs demeures. Ils errent sur les plus hautes montagnes ou bien se cachent dans les cavernes.

Près de Kafar-Katra, nous nous arrêtons devant une modeste église située sur un point isolé. C'est aujourd'hui dimanche. La messe venait de finir, et nous voyions sortir du lieu saint une foule de Maronites armés de fusils, de sabres et de pistolets. C'est dans cet équipement qu'ils assistent à l'office divin. Quand viendra donc le jour où on pourra sortir, dans ce pays, sans être armé pour se défendre contre les assassins et les voleurs?

En nous voyant, les Maronites poussent des acclamations où les noms de Français et de France retentissent. Je ne puis me défendre d'une impression pénible en voyant tous ces hommes jeunes et vigoureux qui n'ont pas pu arrêter les Druses dans leur œuvre de mort et de dévastation, et je le leur dis avec vivacité : « *Kayanat! kayanat!* » (trahison! trahison!) me répondent-ils, avec non moins de vivacité; ils ajoutent : « Que les Turcs ne s'unissent donc plus aux Druses, et l'on verra si les Maronites sont des lâches! »

Nous avons fait notre prière dans l'église de Kafar-Katra, et nous nous sommes dirigés ensuite, accompagnés de tous les Maronites, le curé en tête, vers le village de Kafar-Hammel, où nous avons déjeuné avec du *leben* (lait aigre), des œufs et du pilaf, tout cela servi sur une petite table ronde de dix centimètres de hauteur, assis sur nos talons, à la manière turque.

J'étais parti de Beyrouth, le 3 octobre, avec l'intention de voir des villages druses et des Druses eux-mêmes, non point, certes, pour leur déclarer la guerre, car nous aurions peu de chance, l'émir Saïd, Mansour et moi, de sortir victorieux de la lutte si nous étions assaillis par une de ces bandes forcenées; mais je pensais que, grâce aux instructions que les Druses ont récemment reçues des agents d'une nation puis-

sante, ils se seraient bien gardés de toucher à un Européen et à sa faible escorte. Quelles sont donc ces instructions? Elles consistent à recommander aux Druses de rester tranquilles, d'être doux comme des agneaux, et de frapper ainsi de nullité notre expédition en Syrie. A quoi bon, en effet, la présence d'une armée française dans un pays où règnent la plus profonde paix et la plus parfaite sécurité? Il est vrai que des crimes ont été commis; mais la Porte Ottomane n'est-elle pas là pour les réprimer? Ce ne sont pas ici, croyez-le bien, des puérilités : c'est une politique toute tracée aux Druses; parfois encore ils peuvent s'oublier, tuer par-ci par-là quelque chrétien isolé; mais la grande affaire, c'est de se bien garder de quelque levée de boucliers en ce moment, et de ne pas s'aviser de tuer l'Européen surtout.

Cette politique, soyez-en convaincu, est concertée avec Fuad-pacha. Les Druses, ainsi dirigés, ne sont réellement pas à craindre en ce moment. Au besoin ils nous serviraient d'escorte. Voyez quelle soumission! L'autre jour le colonel d'un régiment français, allant de Beyrouth à Déir-el-Kamar, vit venir à lui de nombreux Druses déposant à ses pieds des sabres et des fusils, volés probablement aux chrétiens qu'ils ont égorgés dans le sérail de Déir-el-Kamar. L'officier supérieur repoussa avec un fier dédain cette manifestation hypocrite.

Mais c'est surtout sous la protection de l'Angleterre, *la première puissance musulmane du monde*, que les Druses se placent. Voici la lettre que le grand prêtre des disciples de Hakem a adressée à ce sujet à la reine Victoria :

« A LA TRÈS-HONORÉE ET IMPÉRIALE REINE D'ANGLETERRE.

« Puisse Dieu lui accorder la continuation de sa puissance impériale et la fortifier. Au nom de Dieu. Amen.

« Pétition de tous les chefs et communes de la nation druse du mont Liban à la susdite autorité impériale.

« Exposons que Dieu a épargné son peuple et l'a mis sous la protection de Votre Altesse Impériale et de son gouvernement, rempli de miséricorde et de compassion pour toutes ses créatures, quelles qu'elles soient et à quelque rite qu'elles appartiennent, et surtout pour celles qui peuvent être jugées sans justice et sans témoignage.

« C'est pourquoi nous, vos très-humbles serviteurs, nous approchons de votre trône, implorant la miséricorde et la protection de Votre Altesse Impériale, et demandant un regard de compassion, afin *que justice nous soit faite*. Nous osons présenter cette pétition au gouvernement d'Angleterre, juste et compatissant envers les adorateurs de Dieu, et nous osons y inclure un journal contenant l'explication des événements qui ont pu se produire entre nous et la nation maronite du mont Liban, afin que tous les faits que ce journal contient, depuis le commencement jusqu'à la fin, puissent arriver à vos oreilles impériales. Nous demandons que votre compassion nous couvre et que nous soyons jugés d'après la justice et des témoignages impartiaux. Nous nous inclinons et prosternons devant le trône de Votre Altesse Impériale pour qu'elle ait compassion de nous et nous fasse obtenir justice, et qu'elle se concerte avec notre gouvernement ottoman et les autres grandes puissances afin que nous ne soyons pas traités d'après les fausses accusations de nos ennemis, ou punis avant d'avoir été jugés et reconnus coupables. A Dieu ne plaise que des monarques impartiaux fassent une chose injuste !

« Voilà ce que nous osons exposer aux pieds du trône de Votre Altesse Impériale. Que Dieu la garde ! Au nom de Dieu. Amen.

« Comme dans la nation druse il n'est pas d'habitude d'apposer les noms et les sceaux de tous les pétitionnaires, j'ai,

votre humble serviteur, mis mon nom et mon sceau pour tous les autres.

« 27 août.

« Votre serviteur,

« HAMDAN-BELMINI,

« Grand prêtre de la nation druse [1]. »

Deux choses vous frappent dans cette pétition; la première, c'est que les Druses sont sûrs de trouver aide et protection en Angleterre, car l'eau va toujours où le courant l'entraîne; la seconde, c'est que, à travers un sentiment hypocrite de demander justice, on voit là des gens qui ne se sentent pas à l'aise au souvenir de leurs forfaits, et qui cherchent une planche de salut partout où ils la trouvent. Un fait subsiste : les Druses sont aux Anglais et les Anglais aux Druses. La France a envoyé en Syrie, sans parler de son or, des soldats pour protéger les chrétiens contre les Druses et les musulmans qui les ont égorgés et ruinés : l'Angleterre a envoyé des escadrons d'émissaires aux Druses pour les instruire de ce qu'ils ont maintenant à faire pour échapper au châtiment qu'ils méritent, et ils trouvent parmi eux des journalistes anglais auxquels ils peuvent remettre, en toute sûreté, des pétitions pour la souveraine de la Grande-Bretagne. Cette différente manière d'agir de l'Angleterre et de la France en Syrie caractérise, on ne peut mieux, le génie opposé des deux nations.

[1] Cette pétition a été remise par les cheiks druses à un correspondant du *Times*, qui est allé les visiter. Elle a été publiée dans le *Times*. Le journal *le Nord* l'a reproduite dans son numéro du 18 septembre dernier. Un officier français du 13e de ligne, que j'ai vu à Ebteddin, m'a communiqué ce numéro, et c'est là que j'ai copié la pétition. Elle a produit sur l'esprit de nos officiers une indignation générale. En aurait-il pu être autrement pour ces nobles cœurs pénétrés de tant d'horreur et de tant de douleur à la vue du tombeau de Déir-el-Kamar, des deux mille deux cents cadavres entassés dans les rues et dans le sérail de cette ville, cadavres que les Druses et les soldats turcs y avaient laissés exposés à la dent des chiens et des animaux sauvages de la montagne?

C'est donc sans crainte aucune que je me suis aventuré, grâce aux instructions dont j'ai parlé plus haut, avec une petite caravane, dans un pays druse, depuis Kafar-Hammel jusqu'à Maalaka-el-Damour. Les Maronites, venus à Ebteddin pour saluer mon jeune prince Saïd, et nous escorter jusqu'à la maison de Gébraïl-el-Kouri, n'ont pas jugé à propos, et ils avaient raison, de traverser avec nous le village druse de Kafar-Matta. Entre nous soit dit, ces Maronites n'étaient peut-être pas étrangers au meurtre de quelques Druses de ce village qu'ils avaient surpris en embuscade derrière les rochers des environs. Des représailles eussent été fort probables, et nous aurions été nous-mêmes exposés à un danger réel. Nous nous sommes donc mis en route tout seuls. Seulement un Maronite, le brave Tannous-Bostani, bien armé, marchait devant nous pour nous montrer le chemin.

C'est ainsi que nous avons grimpé, laissant à gauche les profondeurs de la rivière du Juge, la haute et terrible montagne qui mène à Kafar-Matta.

C'est une continuation d'affreux coupe-gorge, interrompus çà et là de plantations d'oliviers, de mûriers, de figuiers et de bois de pins. Il est constant que des Druses, placés en vedette pour voir venir l'ennemi, y sont partout cachés. Une balle peut parfaitement vous arriver sans savoir d'où elle est partie.

Les sentiers étaient complétement solitaires.

— Je ne vois pas le moindre Druse, disais-je à Mansour.— Si vous ne les voyez pas, monsieur, me répondit mon interprète, eux vous entendent.

Nous marchions lentement, le pistolet au poing. Le brave Tannous, faisant tête de colonne, marchait avec son fusil armé, tout prêt à faire feu, et l'émir Saïd tenait en arrêt son tromblon chargé jusqu'à la gueule. Mansour, qui n'avait, lui, que son écritoire, fredonnait une chanson arabe et disait de serrer les rangs.

Parvenus aux dernières crêtes de la montagne, nous avons aperçu un Druse, grand et fort, armé d'un fusil et de deux pistolets. A côté de lui cheminait péniblement une femme portant sur son dos un énorme panier de feuilles de mûrier, nourriture habituelle des vaches, dans ce pays, après la récolte des vers à soie.

En nous voyant, le Druse a pris le panier de la femme, il l'a mis sur ses épaules, et a donné à sa compagne son long fusil et ses pistolets. Il est alors venu à moi, et il a voulu me prendre la main gauche qui tenait la bride de mon cheval afin de la porter à ses lèvres et la baiser, selon la coutume orientale. J'ai spontanément retiré ma main; il me semblait que la sienne était encore rouge de sang chrétien; il a vu le pistolet que je tenais dans ma main droite, et il est devenu pâle comme un mort.

Nous avons traversé le fameux village de Kafar-Matta, nid de brigands, non-seulement sans y avoir reçu la moindre menace, la moindre insulte; mais nous y avons été l'objet de mille marques de respect. Les Druses nous saluaient jusqu'à terre, et nous accablaient de souhaits de bon voyage. M'avaient-ils pris pour un Anglais? croyaient-ils que j'allais faire une visite au collége protestant d'Abay? Je n'en sais rien. Tout ce que je puis dire, c'est que MM. les Druses avaient tous l'air de petits saints, saints de Hakem, bien entendu, et qu'on n'aurait jamais pu croire qu'il y avait là des massacreurs et des voleurs de Déir-el-Kamar, de Hasbaya et de Rachaya. Cependant, en considérant ces figures à la fois hypocrites et sinistres, il nous était impossible de prendre le change.

Je vous trace ces lignes rapides dans une cellule du couvent des franciscains à Abay, où nous sommes arrivés cette après-midi. Mais je ne vous parlerai que demain ou même après-demain du couvent du Padre Giuseppe qui l'habite seul, et de toutes sortes de visites que j'y ai reçues. Il est onze heures

du soir, et je suis brisé de fatigue. J'ai voulu ne pas me coucher sans vous écrire cette lettre, parce qu'on m'a dit qu'un moucre partait demain pour Beyrouth; et je lui confie ma missive, car le pauvre homme est là, m'attendant, et me regardant écrire avec une singulière expression de curiosité.

LETTRE XXI

Padre Giuseppe, du couvent des franciscains, à Abay. — Assassinat de Padre Carlo. — Touchant spectacle des femmes et des jeunes filles maronites venant nous voir au couvent d'Abay. — Visite des Grecs schismatiques. — Accusations qui pèsent sur eux au sujet des massacres. — Le Druse Assad-Abou-Mourched. — Conversations avec lui. — Départ d'Abay. — Les Druses de Bawouerti et l'émir Saïd. — Maalaka-el-Damour. — Veillée tout orientale. — Chant poétique de Tannous, de Maalaka-el-Damour, à la France. — Malheurs particuliers de Maalaka-el-Damour dans les désastres de la Syrie. — Abominable trahison de Kassem-bey-Abou-Naked, de l'émir Mohammed-Raslan, caïmacan des Druses, et de Kurchid-pacha, à l'égard des habitants de Maalaka-el-Damour. — Pertes subies par ce beau village maronite. — Départ pour Saïda.

Maalaka-el-Damour, le 9 octobre 1860.

Avant-hier dimanche, 7 octobre, à trois heures après midi, nous sommes arrivés à Abay, village de trois cents maisons, dont cent druses. Nous voulions y passer la nuit, car nous étions brisés de fatigue; mais nous ne savions pas trop où nous pourrions nous loger. Mansour s'est souvenu qu'il y avait dans ce village un couvent de capucins, et nous sommes allés frapper à sa porte. Un religieux italien déjà âgé, Padre Giuseppe, est venu nous ouvrir, et nous a accueillis avec une parfaite bonté. Padre Giuseppe compose à lui seul toute sa communauté. Il vit à Abay, solitaire, entre les Druses qu'il connaît trop bien pour ne pas les craindre, un missionnaire américain avec lequel il ne peut guère s'entendre, des Grecs schismatiques qui ne

peuvent pas être pour lui des amis, et enfin des Maronites auxquels il dit la messe, et dont il instruit les petits enfants.

Dans la guerre de 1845, son prédécesseur, Padre Carlo, fut assassiné par les Druses dans le corridor de son couvent. Puis les bandits déposèrent son corps dans la cour, le brûlèrent et formèrent des danses diaboliques autour des restes du martyr. « Je sais bien, me disait Padre Giuseppe, que le même sort peut m'être réservé d'un jour à l'autre, mais qu'y ferai-je? Déserter le champ de bataille? Ce serait une lâcheté. Il y a ici des âmes qu'il faut cultiver et sauver si c'est possible. Puis le bon Dieu disposera de moi selon sa volonté. » Ne trouvez-vous pas cela bien beau dans sa simplicité?

Notre arrivée à Abay a produit la plus vive émotion. Les Druses, que la peur dévore depuis l'arrivée de l'armée française en Syrie, me considéraient peut-être comme un *Françaoui* chargé de procéder à je ne sais quelle enquête dont ils redoutaient les conséquences; les Grecs schismatiques, dont quelques-uns d'entre eux ont malheureusement marché avec les Druses contre Déir-el-Kamar, ne me voyaient par arriver sans quelque crainte, et les Maronites, contents et heureux de voir un Français au milieu d'eux, laissaient éclater leur joie. Leurs femmes, leurs filles étaient touchantes dans l'expression de leur bonheur. Elles me souriaient et faisaient le signe de la croix, qui est devenu, dans le Liban, le signe de ralliement de tous les catholiques. J'étais à la fenêtre du couvent, elles étaient dans la cour; il m'a fallu descendre, car elles m'appelaient de la voix et du geste. « Si vous avez une femme et une fille, me disaient-elles en pleurant, vous comprendrez bien à quels dangers nous sommes ici exposées! Ayez pitié de nous, et nous prierons Dieu pour vous et pour votre famille! » Je n'ai pu retenir mes larmes, car leurs paroles m'allaient droit au cœur.

Le soir, j'ai reçu la visite d'une cinquantaine de Grecs schismatiques. Que vous dirai-je? Ils avaient une attitude assez

embarrassée. Sont-ils réellement coupables des crimes qu'on leur impute dans les derniers malheurs de la Syrie? Je n'ose pas y croire. Mais ces hommes-là n'avaient pas la franche allure des Maronites..... D'ailleurs, leurs coreligionnaires n'ont pas été épargnés par les Turcs et les Druses à Hasbaya, à Rachaya, à Damas et à Zahleh. On élève à plus de 4,000 le nombre de ces pauvres chrétiens massacrés dans ces diverses localités; qui donc a été épargné par les égorgeurs parmi tous ceux qui faisaient le signe de la croix?

J'ai même reçu la visite d'un Druse au couvent du Padre Giuseppe. Et quel Druse! C'était un *okal*, initié ou sage dans les sombres doctrines de Hakem. Il s'appelle Assad-Abou-Mourched. C'est un petit homme maigre, à l'air bas et prodigieusement hypocrite. Il n'était pas vêtu comme le sont ordinairement les initiés; il n'avait pas cette longue robe noire, serrée à la ceinture par une étoffe blanche, et ne portait point de barbe. Son costume se composait du large pantalon à la turque de drap bleu, d'une veste de drap jaune et d'un gilet de soie de couleur foncée. Mais il avait le turban blanc, signe distinctif des initiés. Que me voulait-il à moi, Français, cet homme de mystère? Il m'a complimenté d'abord à sa manière; puis il m'a dit que de tout temps sa famille avait été l'*amie de la France*, et qu'elle n'avait jamais cessé d'environner de respect et de protection ce couvent des capucins d'Abay, qui n'est connu dans ce pays que sous le nom de Déir-el-Françaoui (maison française).

Ma première conversation avec Assad-Abou-Mourched a duré plus d'une heure, et je n'ai rien pu tirer de cette fontaine scellée. C'est la dissimulation poussée à ses dernières limites. La dissimulation est la science du Druse. Il la suce avec le lait; il la cultive toute sa vie. Voici quelques-unes de mes demandes à Assad et quelques-unes de ses réponses :

« D. Que d'horribles choses j'ai vues dans le Liban, à Déir-el-

Kamar et ailleurs ! — R. Je ne les ai pas vues, mais supposons qu'elles existent. — D. Qui donc les a commises ? — R. Je ne le sais pas. — D. N'avez-vous pas entendu dire que c'étaient les Druses ? — R. Oui; mais on a tort de les accuser tous, il n'y a eu que quelques Druses, par-ci par-là, d'un assez petit nombre de villages ; serait-il juste de faire tomber sur tous les fautes de quelques-uns ? — D. Mais comment quelques Druses seulement ont-ils pu tant brûler, tant voler et tant tuer ? — R. Je ne sais pas. — D. N'avez-vous pas entendu dire que les Turcs s'étaient unis aux Druses ? — R. Que dirai-je, moi, pauvre homme, vivant solitaire à Abay ? — D. Les désastres de Déir-el-Kamar sont effroyables, il faut que justice soit faite. — R. Les Druses avaient à se plaindre des chrétiens de cette ville. — D. Pourquoi vos amis ne se sont-ils pas adressés alors au gouvernement pour obtenir justice ? — R. Au gouvernement ! Mais où est-il ? — D. N'était-il pas à Beyrouth, dans la personne de Kurchid-pacha ? — R. Je le suppose.

Comme il faut toujours que les natures même les plus hypocrites et les plus perverses laissent échapper parfois le fond de leur pensée, Assad-Abou-Mourched a osé me dire que Déir-el-Kamar n'avait eu que le sort qu'il méritait. Saisi d'indignation à cette parole, je me suis levé et j'ai rompu l'entretien en laissant ce misérable tout seul : si j'avais été revêtu de la moindre autorité légale, je l'aurais fait arrêter.

Je l'ai vu revenir le lendemain matin, au moment de notre départ. Il avait compris le sentiment de répulsion qu'il m'avait inspiré ; il avait réfléchi qu'il m'en avait trop dit, et voulait revenir sur ses pas ; il m'a dit : « Je reconnais qu'il y a des méchants parmi les Druses ; moi, je suis un innocent, et j'implore votre protection. » — « Si vous êtes innocent et que vous soyez englobé dans la masse des accusations, vous vous justifierez vous-même devant vos juges. »

J'ai cherché à l'entamer sur sa religion, mais il s'est ren-

fermé dans des réponses si évasives, si insaisissables, qu'il n'y a pas eu moyen de rien savoir de lui. Lorsque je lui ai demandé ce que c'était que Dieu, il a courbé son front jusqu'à terre, et il m'a répondu avec un air d'humiliation profonde que c'était là une question qui ne pouvait pas se faire. — Mais Dieu n'a-t-il pas donné à l'homme l'intelligence pour le connaître, l'aimer et le servir? — R. Je le suppose. — Pressé de questions là-dessus, il m'a dit en arabe : *Allah hou kataat nour*, mots qui ne peuvent se traduire que par ceux-ci : *Dieu est un morceau de lumière.* — D. Le soleil est aussi un morceau de lumière ; est-il Dieu ? — R. Il n'est pas Dieu.

La métempsycose est, à ce que tout le monde assure ici, le fondement de la doctrine druse. Lorsqu'un homme meurt, son âme passe dans l'enfant encore enfermé dans le sein de sa mère; mais ceci n'est que le partage de ceux dont la destinée doit être parfaitement heureuse sur la terre. Quant aux âmes de second ordre et aussi aux âmes vulgaires, elles passeront dans le corps d'animaux, soit nobles comme le cheval, le lion, la gazelle, soit vils comme l'âne, le chien et le porc.

Eh bien ! il m'a été de toute impossibilité d'obtenir d'Assad-Abou-Mourched la moindre réponse sur ce point. Il a fini par me dire qu'il n'avait que quarante ans, et qu'il ne possédait pas encore la sagesse.

Je lui ai demandé de ne pas craindre de me faire lui-même des questions sur ma religion et que j'étais tout prêt à lui répondre. Il m'a dit : — Quelles questions pourrai-je faire, moi, pauvre ignorant? Cependant, veuillez me dire ce que c'est que Jésus-Christ. — J'ai tâché de définir le mieux que j'ai pu la divine figure du Sauveur du genre humain. Assad en a paru ravi, enthousiasmé ; il a poussé des cris d'admiration. D. Faites-vous donc chrétien. — R. Je le suppose !!!

Cet homme me fatiguait à la fin, et nous sommes montés à cheval pour aller à Maalaka-el-Damour.

Nous n'en avions pas fini avec les Druses. Parvenus au village de Bawouerti, entièrement druse, après trois quarts d'heure de marche, depuis Abay, nous avons trouvé, sous un chêne, une trentaine de disciples de Hakem. Ils se sont levés à notre approche et nous ont fait de grands saluts. Plusieurs Druses de ce village sont des fermiers de la famille princière d'Assad-Chéab, dont le jeune fils était avec nous.

Les Druses, en voyant l'émir Saïd, l'ont entouré de mille marques de respect. C'étaient des prosternations sans fin et sans mesure. Nous avions pris un moucre à Abay, un homme douteux parmi les chrétiens, Tannous-el-Haddad. Les Druses l'ont accablé de reproches parce qu'il n'était pas venu les avertir à Bawouerti que le fils de leur maître était arrivé à Abay, où ils seraient allés, humbles esclaves, le saluer. Or, notez que depuis cinq ou six ans ces Druses-là exploitent les biens de l'émir Assad-Chéab à leur profit personnel, sans que le maître ait rien reçu. Je le répète encore, ces Druses sont de fiers coquins.

Maalaka-el-Damour, d'où je vous écris, est un beau et riche village, situé au pied du Liban, au milieu de champs fertiles, à trois quarts de lieue de la mer. Ses cent vingt maisons, toutes maronites, sont propres et bien bâties. Tout ici respire l'aisance, le parfum de la religion et des bonnes mœurs. Nous sommes logés chez un des principaux habitants du village, le jeune Abbas-el-Gharayeb, marié à une douce et pieuse femme. Il m'a accueilli en ami, en frère. Hier soir, tous les Maronites en corps sont venus nous visiter, et notre longue veillée tout orientale a été heureusement coupée par les récits des événements politiques, par des contes arabes, et même par des chants de poésie. C'est un hymne de gloire à la France, et le jeune Maronite, Tannous, de Maalaka-el-Damour, qui le fait jaillir du fond de son cœur, ne sait ni lire, ni écrire. C'est un cri de joie, et un cri d'espérance. Vous n'y trouverez pas

le souffle inspirateur d'Antar, l'Homère de l'Arabie, mais vous y trouverez l'émotion qui a gagné tous les chrétiens de cette contrée en voyant venir du côté de la France les vaisseaux libérateurs. Voici ce chant dont Mansour me traduit les strophes à mesure qu'elles sortent de la bouche de Tannous, qui, l'œil en feu, les chante avec des gestes magnifiques.

« L'humble a chanté son chant de reconnaissance. Gloire à Dieu qui a fait le monde, et par qui tout est!

« Les Druses, sans Dieu et sans résurrection, se sont levés contre les chrétiens, et ils ont dit : Anéantissons-les! ne laissons ni grand, ni petit. Nous sommes forts, car les *vizirs sont nos alliés!*

« Tuons les chrétiens! le sultan l'ordonne! Dieu est avec les forts!

« Et le Maten est brûlé, et le Sahel aussi, et les hommes de Habaya, de Rachaya, de Djezin, de Déir-el-Kamar, sont égorgés sous le noir manteau de la trahison!

« La plume de la France avait pleuré en retraçant nos malheurs, mais l'épée de la France a ri et elle a dit : Je frapperai les incendiaires et les meurtriers!

« Le Russe avait dit : qu'on publie tout cela au son des tambours, car des jours mauvais se préparent, et les yeux du Russe étincelaient comme le feu.

« Et les cinq puissances s'assemblèrent et dirent : Guerre! guerre aux voleurs et aux massacreurs des chrétiens!

« Les clairons des Français ont sonné et les fanfares de la victoire ont retenti à tous les confins du monde. La voix de la France parlant des crimes de la Syrie était semblable à celle du lion qui rugit au fond de la vallée.

« Les voilà! les voilà sur nos rivages ces Français, éperviers des combats. Ils disent : Tous nous connaissent! Les rois nous redoutent! Chrétiens de Syrie, nous vous vengerons!

« Et ses vaisseaux débarquèrent sur la plage de Beyrouth

avec les soldats de la France, des canons, des bombes, des caisses de mitraille, à faire perdre l'esprit!

« Salut! salut! bons et généreux Français! une même foi unit nos âmes! Puissions-nous combattre avec vous et recevoir les premières balles!

« Mais ne nous quittez pas! la trahison nous enveloppe encore! Elle veut toujours nous manger comme la bête féroce mange l'agneau sans défense.

« La France est notre bouclier! Elle est notre espérance! »

Maalaka-el-Damour a eu ses malheurs particuliers au milieu des immenses malheurs de cette pauvre Syrie que la barbarie turque et druse a couverte de sang et de ruines. Voici l'historique des événements de Maalaka-el-Damour.

Au mois d'avril dernier, les symptômes d'une guerre prochaine se montraient partout. Il n'y avait peut-être que ceux qui auraient pu prévenir les désastres qui en avaient méconnu les signes précurseurs.

Ce village fait partie du caïmacanat des Druses. Kassem-bey-Abou-Naked, gouverneur du district druse de Chahar, déclare à ses habitants qu'il les prend sous sa protection à la seule condition qu'ils ne prendront aucune part à la guerre si *elle vient à éclater*.

Les chrétiens souscrivent à cette condition. Au commencement de mai, un chrétien de Maalaka, nommé Feres-el-Kok, est assassiné, sans raison, par un Druse. Les chrétiens adressent une plainte à Kassem-bey, qui ne répond rien. Au commencement de juin, après que les Druses sont repoussés à Deir-el-Kamar, ils viennent investir Maalaka-el-Damour. Les chrétiens écrivent de nouveau à leur *protecteur;* Kassem-bey garde toujours le même silence. Ils s'adressent alors à Kurchid-pacha, auquel ils envoient une députation. Kurchid leur répond : « Vous êtes des menteurs, vous n'avez rien à craindre; Kassem-bey *vous protége*. C'est vous-mêmes qui voulez atta-

quer les Druses. Mais si vous avez des craintes, craintes sans fondement, je le sais bien, moi, venez à Beyrouth. »

Cependant le danger grandit. Les chrétiens n'ont pas d'armes. Les Druses, de plus en plus menaçants, se mettent à abattre des arbres et à piller quelques maisons isolées. Les Maronites ramassent à la hâte leur argent, leur or, leurs bijoux, et prennent la fuite vers Beyrouth, les uns par mer, les autres par terre. Ceux-ci, au nombre de cent environ, sont assaillis par les Druses, à la tête desquels est leur caïmacan, l'émir Mohammed-Raslan, au-dessous de Chouayfatt, à deux heures de Beyrouth, et cinquante-quatre chrétiens, parmi lesquels se trouvent des femmes et des enfants, sont impitoyablement égorgés par les bandits. Les autres ne se sauvent que par miracle. Inutile de dire qu'après l'assassinat commença le vol.

Mais des chrétiens étaient encore restés à Maalaka. Kassem-bey y arrive et s'installe dans la même salle d'où je vous écris; cent cinquante cavaliers qui l'accompagnent prennent possession des maisons des Maronites, qui sont pillées sous les yeux mêmes du *protecteur*.

Kassem-bey n'entend pas que sa protection soit gratuite. Il demande de l'argent aux chrétiens. Douze mille piastres (2,400 francs) lui sont comptées, indépendamment de nombreux présents qu'il reçoit, de l'entretien de ses cavaliers et de son personnel.

Il est resté là jusqu'au 13 septembre dernier, jour où il reçut l'invitation de Fuad-pacha de se rendre à Beyrouth. Il est maintenant dans les prisons de cette ville avec Djomblatt et quelques-uns des principaux chefs des massacreurs.

Kassem-bey était livré à des tourments perpétuels dans le dernier temps de son séjour à Maalaka. Le bruit courait partout que des soldats français allaient arriver dans la rade de Beyrouth. Il braquait sans cesse une lunette d'approche du

côté de cette ville, pour voir si des navires de l'Occident ne paraissaient pas. Il y avait devant une grande fenêtre de mon hôte un caroubier séculaire; c'était un vieux témoin des générations éteintes; on le vénérait comme on vénère ce qui est antique et bon, comme tout ce qui semble parler des aïeux; puis, ce bel arbre donnait son ombre bienfaisante, l'été, à la maison d'Abbas, et l'hiver il la garantissait du vent du nord. Eh bien! Kassem-bey trouva que ce magnifique caroubier le gênait pour voir avec sa lunette, qu'il avait volée je ne sais où, si les vaisseaux, libérateurs des chrétiens et vengeurs des assassins, ne se montraient pas.

Les pertes de Maalaka-el-Damour, soit en argent ou en or monnayés, soit en bijoux, en objets mobiliers, en troupeaux de vaches, de moutons, soit en arbres abattus, sont évaluées à six cent mille piastres (120,000 francs). Deux chrétiens de Maalaka, Elias-Aykel et Sejean-Anna-Aoun, sont en instance à Beyrouth pour réclamer une indemnité. L'obtiendront-ils? J'en doute fort. Fuad-pacha, dont la conduite, à l'égard des Druses, devient de plus en plus inqualifiable, ne prêtera point l'oreille à tant de réclamations. Espérerait-on quelque chose de Stamboul? Mais le trésor y est à sec. Les pachas vendent leurs hardes pour acheter du pain. Jamais situation n'a été plus terrible pour un empire.

Nous partons pour Saïda.

LETTRE XXII

Les lettres du père Rousseau. — Que ce ne sont pas les Druses, mais les musulmans de Saïda, ceux des environs, aidés des soldats du sultan, qui ont massacré les chrétiens aux portes et dans les jardins de cette ville. — Un mot de l'aide de camp de Fuad-pacha au sujet de Kurchid-pacha. — Un mot de celui-ci sur l'action destructive des Druses. — Saïd-bey-Djomblatt et son compère Kassem-bey-Youssef. — Réunions secrètes de celui-ci et de deux chefs osmanlis, réunions suivies du massacre de Saïda. — Mgr Boutros-Bostani à la tête de son peuple. — Zèle déployé par notre agent consulaire, M. Derighelo. — Conduite singulière de M. Abella, agent consulaire de l'Angleterre. — Belle réception faite à Kassem-bey-Youssef à bord d'un navire anglais. — Conduite de Kurchid-pacha à l'égard d'Ismaïl-bey, lequel avait montré de la compassion pour les chrétiens. — Parole adressée par le bimbachi Ali-effendi à un chef druse. — Réponse de celui-ci. — Belle conduite de M. Krantz, commandant de *la Sentinelle*, à Saïda. — Proclamation incendiaire des musulmans de Damas aux musulmans de la Syrie. — Nécessité d'une prolongation de notre occupation en Syrie.

Saïda, le 12 octobre 1860.

Le père Rousseau a ému la France en retraçant dans ses lettres, si simples et si vraies à la fois, les massacres des chrétiens aux portes et dans les jardins de Saïda, l'antique Sidon. Je ne reviendrai donc point là-dessus. Je me bornerai à rechercher le caractère conspirateur de ces affreuses tueries. Les Druses qui, dans les derniers événements, ont déployé l'énergie des bêtes féroces et commis tant d'horreurs, méritent tous les châtiments; ces châtiments se font bien attendre; on serait tenté de croire que la conspiration continue entre les disciples de Hakem et les disciples de Mahomet, tant Fuad-pacha est lent à réprimer. Cependant il faut être juste envers tout le monde, même envers les Druses; on ne peut pas les accuser des massacres de Saïda. Ces massacres ont été l'œuvre des musulmans de cette ville, des musulmans des

environs, tous assistés, encouragés, aidés par des soldats de Sa Hautesse Abdùl-Medjid. Ceci me paraît bon à mettre en lumière, car c'est là, après tout, le fond de la question syrienne. Le gouvernement turc, représenté par Kurchid-pacha à Beyrouth, avait médité la destruction des chrétiens de ces contrées. C'est un fait positif, avéré; vous ne trouveriez plus ici un seul enfant qui n'en fût convaincu. Il est vrai que le gouvernement turc se trouve en ce moment assez embarrassé de la situation que lui a faite son vizir en Syrie. Un mot a été dit par un Européen, aide de camp de Fuad-pacha; et ce mot le voici : « Kurchid-pacha avait mission de faire quelque chose dans le Liban et sur les côtes, mais il est allé *un peu trop loin.* » Un peu trop loin! le mot est ineffable! Il fallait massacrer ou faire massacrer, brûler ou faire brûler, mais pas tout à fait autant qu'à Damas, qu'à Hasbaya et qu'à Déir-el-Kamar! Kurchid-pacha n'est pas de cet avis. Il a trouvé, lui, que les choses n'avaient pas marché comme il l'avait entendu; Kurchid, si plein d'astuce, mais vide d'esprit, cela soit dit en passant, a laissé un jour deviner sa pensée; quand il apprit que les Druses exerçaient leurs ravages au sud du Liban, il dit, avec une expression de regret qu'il ne put contenir : « Les Druses se sont trompés; ce n'est pas par là qu'il fallait attaquer. » Quel était donc le côté du Liban auquel le vizir faisait allusion? C'était le Kersrouan, principal foyer de la force chrétienne en Syrie. Ne croyez pas que ces paroles du pacha aient été inventées; il les a prononcées devant un homme qui me les a répétées à moi-même.

J'arrive aux affaires de Saïda. Saïd-bey-Djomblatt, chef suprême des Druses, homme d'une finesse extraordinaire, homme qui a tout dirigé, qui a tout fait dans les désastres, et qu'on n'a presque vu nulle part, tant la main qui lançait la mort était cachée, Saïd-bey-Djomblatt avait, parmi les siens qui le considèrent, je l'ai dit déjà, comme la *colonne du ciel*,

des agents sur lesquels il pouvait compter. Au nombre de ces agents, il nous faut placer Kassem-bey-Youssef-Hamadi. Sa résidence était à une heure et demie de Saïda, au pied du Liban. Kurchid-pacha, qui avait des vues sur lui, lui avait confié la surveillance de la *sûreté générale* dans les environs de cette ville. Kassem-bey-Youssef était, de plus, intendant des vastes domaines de Djomblatt, domaines acquis par la fourberie et la rapine. Kassem-bey-Youssef était devenu un personnage important ; il ne sortait de sa résidence qu'escorté de nombreux cavaliers, et quand il venait à Saïda les musulmans se rangeaient pour le laisser passer, et le saluaient avec toutes les marques du plus grand respect. Il traitait d'égal à égal avec le gouverneur de la ville, Omar-effendi-Ensi. Il était devenu son confident et son ami. Omar-effendi visitait souvent Kassem-bey dans sa maison des jardins de Saïda, et le chef druse n'épargnait pas ses visites au moudir.

Kassem-bey s'était fait d'autres amis à Saïda : c'était Ali-effendi, bimbachi, ou chef de bataillon, et Osman-Tschouf, chef de la police. A mesure que le temps approchait, les réunions se multipliaient. Vers la fin de mai, les Druses commencent à brûler des maisons chrétiennes, et à assassiner partiellement. Les chrétiens se tiennent sur leurs gardes. Ceux de Déir-el-Sim ou Dareb-el-Sin (maison de l'argent), village situé à une lieue de Saïda, s'assemblent en armes le 1er juin. Kassem-bey-Youssef, chargé de la *sûreté générale*, leur fait dire de mettre bas les armes, sinon il marchera contre eux. Les hommes de Dareb-el-Sin demandent au moudir de les protéger, et le moudir ne répond rien. Se voyant de plus en plus menacés, les chrétiens attaquent Kassem-bey, placé à la tête d'une foule de musulmans de la province de Karroub et de Saïda. Il avait à peine vingt Druses avec lui.

Les chrétiens de Dareb-el-Sin aperçoivent d'un côté les bandes druses de Kassem-bey, de l'autre une foule de musul-

mans massés dans les jardins de Saïda; se voyant pris entre deux feux, ils échangent quelques coups de fusil avec l'ennemi et se dispersent. Ils viennent chercher un refuge à Saïda. Les soldats turcs leur refusent, baïonnette en avant, l'entrée de la ville. Des centaines de ces malheureux sont là, entre les deux murs qui précèdent la porte d'Acre, et les musulmans en font une affreuse boucherie. J'ai encore vu à cette porte de grandes traces de sang. Ceux qui se sont cachés dans les jardins de Saïda y sont poursuivis et impitoyablement égorgés. Un soldat turc reçoit dans le flanc une balle qui avait été dirigée contre un chrétien. Les musulmans crient qu'elle a été lancée par un *giaour*, et veulent venger le *vrai croyant* par l'extermination de tous les chrétiens de la ville. Le bimbachi déclare qu'il ne peut plus répondre des chrétiens de la cité, et feint de croire que le soldat a été réellement blessé par un chrétien.

Une fiévreuse agitation régnait dans tout ce côté-ci du Liban. Les chrétiens de la province de Djezin, compris dans le caïmacanat druse, s'émeuvent. Djomblatt leur écrit en toute hâte pour leur dire qu'ils n'ont rien à craindre, et qu'ils n'ont qu'à rester tranquilles. Or, une heure après avoir reçu cette lettre, les Druses tombent à l'improviste sur les chrétiens de Djezin. Après une courte résistance, ils quittent ce village avec leurs femmes et leurs enfants, et vont se réunir au village de Mamérié, où se trouve leur évêque Mgr Boutros Bostani.

Le prélat se dispose à conduire cette population d'hommes, de femmes et d'enfants à Saïda; mais il apprend que les guerriers maronites de Dareb-el-Sin se sont dispersés, que Kassem-bey-Jousef tient la campagne, et, ne voyant pas de salut, il reste à Mamérié, village situé à deux lieues de Saïda. Il écrit à M. Derighello, notre agent consulaire à Saïda, et lui demande de lui envoyer une escorte suffisante pour le conduire, lui et ses ouailles, dans cette ville. Le représentant de la France

s'adresse à l'autorité militaire de Saïda. Le bimbachi répond que ses ordres ne lui permettent pas de faire sortir des soldats de la ville.

Cependant, le moudir Omar-effendi prend sur lui d'envoyer à l'évêque deux soldats de l'armée régulière, auxquels le consul joint son kavas. Cette escorte, plus que suspecte et tout au moins insuffisante, l'évêque ne l'accepte pas. Se voyant ainsi abandonné, Mgr Boutros jette les yeux autour de lui et voit encore parmi son peuple des hommes armés. Il croit pouvoir opposer une résistance utile en cas d'attaque. Mais une chose le préoccupe : ce sont les vieillards, les enfants et les femmes réunis à Mamérié. Il a la pensée de les faire conduire à Saïda par des chemins détournés. Il se disait qu'en voyant cette foule sans défense, les musulmans ne pourraient pas prendre le prétexte que les chrétiens vont attaquer la cité. Son grand vicaire Jacoub se dévoue. Il se charge de conduire la paisible caravane. Les deux soldats turcs et le kavas du consulat de France répondent d'ailleurs de tout, et on se met en marche.

Arrivés au village métualis de Ghazié, les musulmans qui l'habitent se mettent à dépouiller les chrétiens sans les tuer. Les deux soldats et le kavas font mine de les défendre, mais ils n'empêchèrent pas le vol.

La caravane poursuit sa marche. Arrivée à une demi-lieue de Saïda, *on l'oblige à faire une halte*. Un des soldats turcs avait pris les devants pour s'assurer, avait-il dit, de la sécurité de la route. Mais voilà qu'après un quart d'heure de repos, des bandes de musulmans tombent sur les pauvres chrétiens et les égorgent. Le soldat était tout simplement allé avertir les massacreurs, ses amis, de l'arrivée de la caravane ! Parmi les morts, on trouva le grand vicaire Jacoub, douze religieux, six religieuses. L'une d'elles, qui n'a plus reparu, avait été enlevée par les Métualis au village de Ghazié. Remarquez bien que cette boucherie avait lieu à dix minutes de la ville, que tout

le monde en parlait avec effroi, que l'autorité turque la connaissait mieux que personne, et que le gouverneur Omar-effendi, et le bimbachi, Ali-effendi, qui avaient à leur disposition quatre cents soldats, ne firent absolument rien pour l'empêcher. Disons, en passant, que ces deux grands coupables n'ont pas été arrêtés. L'un, le moudir, se pavane insolemment aujourd'hui dans les rues de Beyrouth, et l'autre est je ne sais où.

Tout ne fut pas tué cependant. Des femmes et des enfants purent arriver jusqu'à Saïda; ils se réfugièrent dans le camp français, où M. Derighello déploya à l'égard de ces malheureux le zèle de la charité. Il vida ses greniers pour leur procurer du pain, et les garde-robes de sa femme et de ses filles pour vêtir les malheureuses chrétiennes que les musulmans avaient dépouillées. Les chrétiens de la ville étaient dans la plus grande consternation. Plusieurs d'entre eux voulaient fuir, et l'autorité turque les en empêchait. Sa complicité était désormais démontrée. On s'attendait à un massacre général.

Cependant les tueries continuaient en dehors de la ville. M. Abella, agent consulaire d'Angleterre, écrit à Beyrouth, à son consul, pour lui faire connaître cette épouvantable situation et lui demander un prompt secours. Le 4 juin un navire anglais arrive dans le port de Saïda et s'embosse devant la ville. Cela était bien. Mais une chose étonna les chrétiens de la ville. M. Abella conduisit Kassem-bey-Youssef à bord du navire anglais, où le chef druse fut reçu avec les plus grands honneurs. Kassem-bey-Youssef ne se montra pas ingrat; il plaça quelques-uns de ses soldats à la porte de la maison de M. Abella et à la porte de sa filature pour les garder et les défendre au besoin. Loin de moi la pensée que les représentants de l'Angleterre fissent ici cause commune avec un tel homme! Ils voulaient sans doute lui donner de bons conseils; mais je ne crois pas me trop avancer en disant qu'en pareille circonstance des repré-

sentants de la France n'auraient pas tenu la même conduite à l'égard d'un homme tel que Kassem-bey-Youssef.

Plaçons ici un fait qui ne sera pas sans importance. Il y avait à Saïda Ismaïl-bey, ancien moudir de cette ville. Il se montrait plein de compassion pour les pauvres chrétiens réfugiés au kan français. Il les visitait et les secourait. La femme de notre agent consulaire, dans une visite aux femmes d'Ismaïl-bey, les trouve en larmes. Elle leur demande quel est le motif de leur chagrin, et la réponse est que Kurchid-pacha a prévenu Ismaïl-bey qu'il lui fera couper la tête s'il continue à se montrer le protecteur des chrétiens. Ismaïl dut cesser ses visites au kan français. Il n'était pas initié dans les sinistres projets de Kurchid-pacha.

Encore un fait significatif :

Après le massacre de Déir-el-Kamar, un chef druse, dont je n'ai pu savoir le nom, vient à Saïda et va voir le bimbachi. Il y avait quelques gros bonnets musulmans dans le divan. Un médecin européen au service de la Porte était là. On parle des événements, des *succès obtenus par les Druses*. Le bimbachi dit au chef druse : « Pourquoi ne marchez-vous donc pas sur le Kersrouan en ce moment? vous n'aurez jamais une meilleure occasion ! » — « *Nahnousaïf el daoulé !* » répond le Druse; ce qui veut dire : « Nous sommes l'épée du gouvernement; que l'ordre soit donné, et nous marchons ! »

Cependant le danger subsistait à Saïda. Tous les agents consulaires de cette ville s'adressent en corps à leurs consuls respectifs pour leur demander d'aviser. Les consuls généraux font de concert une démarche auprès de Kurchid-pacha, lequel envoie à Saïda son kasnadar, ou trésorier. Il arrive dans cette ville, et son attitude, loin de rassurer les chrétiens, les épouvante.

Les nouvelles des désastres de Hasbaya, de Zahleh, de Déir-el-Kamar arrivent à Saïda; elles terrifient les chrétiens et donnent de l'audace aux musulmans. Le 22 juin, les massacres

recommencent dans les jardins. Un conseil est tenu entre le moudir, le bimbachi, Kassem-bey et d'autres chefs druses. Que s'y passa-t-il ? Nul ne l'a su.

On avait entièrement perdu confiance dans l'autorité turque, et les alarmes redoublaient lorsqu'arriva, le 24 juin au matin, le brick français *la Sentinelle*, commandé par M. Krantz. Il va voir le kasnadar. « Pouvez-vous, lui dit-il, répondre de la ville ? — Non. — Pouvez-vous en répondre pour un jour ? — Non. — Pour une heure ? — Non. — Je prends acte de votre parole, et je vais agir en conséquence. »

M. Krantz va à son bord, place les hommes de son équipage avec du canon, sur la petite île située à un quart d'heure de Saïda, donne l'ordre d'avancer sur la ville en cas de trouble, part pour Beyrouth et revient le même jour avec deux vaisseaux anglais, avec *la Zénobie*, commandée par M. de la Roncière, et un vaisseau turc. Ce déploiement de forces rassure les pauvres chrétiens.

En quittant Déir-el-Kamar, où il s'était arrangé pour arriver trop tard, Kurchid-pacha vint à Saïda le 26 juin. Qu'y fit-il ? rien, absolument rien. Je me trompe ; une dispute était survenue entre les Druses et les Métualis ; il les réconcilia comme de bons amis, et puis il reprit la route de Beyrouth !

Je vous ai dit, dans une de mes lettres, que Fuad-pacha était venu à Saïda le 21 septembre dernier, et qu'il y avait fait arrêter, grâce à l'énergie du commandant de *la Sentinelle*, une soixantaine de musulmans égorgeurs des chrétiens. Ils sont maintenant à Beyrouth dans les prisons. On dit que Son Excellence se propose de les enrôler dans l'armée ottomane, comme il a déjà fait pour les massacreurs de Damas. Que dites-vous de cette punition [1] ?

[1] Au moment où ce livre s'imprime, nous apprenons que ces musulmans sont rentrés paisiblement à Saïda, après avoir été reconnus innocents par le tribunal de Beyrouth. Fuad-pacha ménage de ces surprises-là !

Mais à Saïda les rues sont pleines de coupables, on les montre du doigt et personne ne les arrête. L'autre jour encore, un jeune musulman d'une quinzaine d'années a craché sur la croix suspendue au cou de la supérieure des sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition. C'est la supérieure elle-même qui m'a raconté ce fait.

Les égorgeurs et les voleurs fourmillent dans les montagnes des Druses; ils continuent même leurs ravages dans la province de Djezin; plainte de ces nouveaux crimes a été adressée ces jours-ci à notre agent consulaire à Saïda. Que fait Fuad-pacha contre les Druses? Rien, absolument rien.

Le bruit court que Son Excellence se propose de faire une *razzia* de Druses, non point pour les châtier, mais pour en faire des soldats du sultan!

On se demande quand finira cette comédie.

En attendant, voici une pièce musulmane tombée entre les mains d'un des agents consulaires à Saïda. C'est une proclamation des *vrais croyants* de Damas à leurs frères de Homs, d'Alep, de Hama, villes de la Syrie septentrionale :

« Depuis que la Syrie a été replacée sous le gouvernement du sultan, les chrétiens ont levé la tête, et ont voulu anéantir les règles de la loi de notre saint prophète. Il est temps d'empêcher tant d'insolence si nous ne voulons pas nous attirer les malédictions d'Allah. Voilà que maintenant l'usage est venu qu'un musulman se lève devant un chrétien, sans penser que le *vrai croyant* s'attire par cet acte la malédiction sept fois répétée par notre prophète. Les chrétiens méditent notre ruine. Notre religion nous autorise à les tuer, à brûler leurs maisons, à violer leurs filles et leurs femmes. Aux armes! Autrefois les *giaours* payaient le karache pour racheter leur tête, et aujourd'hui ils ne le payent plus! Il ne leur était pas permis de siéger dans nos tribunaux, et ils y siégent. Leur témoignage en justice n'avait jamais été reçu, et il l'est maintenant! Honte et malédiction! Aux armes!

« Sortez donc de votre long sommeil, ô musulmans, et foulez au pied la croix et ses adorateurs ! Que craindrions-nous des puissances infidèles ? Elles ont été ruinées par la guerre de Crimée. L'occasion est bonne. Saisissons-la ! Aux armes ! aux armes ! Les soldats infidèles souillent le sol de nos pays saints. Ne les laissons pas s'y établir ! Chaque jour est un danger pour nous ! Tombons sur eux et que notre terre sainte soit engraissée de leur sang !

« Stamboul s'agite. Le sultan Abdul-Medjid est entré dans des voies mauvaises. Il faut qu'il marche dans les sentiers de la vérité annoncée par notre saint prophète, ou qu'il périsse ! horreur et indignation ! Ne voit-on pas des images sacriléges dans le palais du sultan ? N'y voit-on pas son portrait ? L'idolâtrie que Mahomet a voulu détruire semble revivre au milieu de nous ! Aux armes ! aux armes !

« Il y a deux ans déjà, des réunions de vizirs et d'ulémas ont montré le danger que nous courons tous. Le frère du sultan, zélé observateur de la loi sainte, est notre espérance. C'est lui qu'Allah a choisi pour sauver son peuple menacé ! Rallions-nous autour d'Abd-oul-Hazis[1] ! Sachez que ce sont les chrétiens de ce pays qui appellent à leur secours les puissances de l'Europe. Ils sont la cause des périls que nous courons ; exterminons-les de quelque manière que ce soit ! Que depuis Damas jusqu'à Alep, les *vrais croyants* ne forment qu'un peuple, qu'un cœur et qu'un bras contre nos ennemis. Aux armes ! aux armes !

« Ne redoutez pas les nations impies ! Nous avons jeté entre elles et nous la haine qui durera jusqu'au jour de la résurrection ! »

Et maintenant, que les puissances de l'Europe soient averties ; mais souvent il leur faut des coups de tonnerre pour les réveiller.

[1] Nom du frère du sultan régnant.

Mais, au moins, la France est en Syrie! Elle y restera tout le temps qu'elle le croira nécessaire. C'est son droit et son devoir. Il ne s'agit pas ici de conquête. Il s'agit uniquement d'empêcher le renouvellement des horreurs que nous avons encore sous les yeux. Il est aujourd'hui trop clairement démontré que Fuad-pacha n'a pas l'intention de réprimer les crimes des Druses. Son attitude est mauvaise pour les chrétiens. Attend-il, pour prendre une détermination, des événements graves qui peuvent d'un jour à l'autre éclater à Constantinople ? Placé entre le parti turc, énergique dans son fanatisme, et le parti, bien faible, *de la réforme*, qui tient encore dans ses mains le pouvoir, il attend, et cette attente donne de l'audace à tous les ennemis des chrétiens.

Les Druses relèvent la tête. Ceux du Haouran sont venus ces jours-ci jusqu'au village d'Abel-de-Maregioun, près de Hasbaya, et y ont commis de nouvelles atrocités. Une lettre vient d'être adressée, à ce sujet, à notre agent consulaire à Saïda. La conspiration continuerait-elle entre le gouvernement turc et les Druses?

La situation de ce pays reste donc mauvaise, périlleuse. On se prend à craindre quelque embûche contre nos soldats, en trop petit nombre ici. La trahison est l'arme favorite des massacreurs du mois de juin et du mois de juillet derniers. Notre contingent devrait être augmenté et notre occupation s'étendre sur un plus grand nombre de points de la Syrie. Il n'est pas possible que je ne sois point d'accord sur ce point avec les informations que doit recevoir le gouvernement français.

Occupation! occupation française en Syrie! qu'elle soit prolongée, si on veut qu'elle soit efficace. Les lamentables affaires de l'Italie ont pu détourner un moment l'attention des malheurs de la Syrie; l'opinion, si vivement excitée en France, contre les égorgeurs des chrétiens, est maintenant absorbée

par ce qui se passe dans l'Italie centrale. Certes, ces événements sont énormes ! mais la Syrie mérite aussi qu'on s'occupe d'elle. L'heure présente n'est pas une heure politique pour la Syrie, c'est une heure d'humanité, cette humanité déjà si outragée par les Turcs et par les Druses dans ce pays.

J'insiste sur ce point : Fuad-pacha ne fait rien et ne veut rien faire. Il n'y a pas deux opinions là-dessus. Son Excellence fait de la politique turque au milieu de la dévastation, au milieu des veuves, des orphelins sans abri, sans vêtement et sans pain ; il traîne les choses en longueur ; il gagne du temps, et pendant ce temps les chrétiens échappés aux massacreurs meurent de faim et de misère, malgré les secours qui leur arrivent de l'Europe. La mortalité, suite de tant de désespoir, de tant de souffrances morales et physiques, s'étend tous les jours dans des proportions véritablement effrayantes. Si l'hiver se passait ainsi, la maladie et la faim achèveraient ce que le yatagan du Druse et la baïonnette du soldat osmanli avaient commencé.

Ne croyez pas que je charge ici un tableau déjà bien sombre ; aucune exagération ne serait possible en présence de tout ce que nous voyons. Aussi je ne redoute guère les contradicteurs. Où pourrait-il s'en trouver ? Les Turcs et les Anglais eux-mêmes ne l'oseraient pas !

LETTRE XXIII

Les chrétiens de Hasbaya et de Rachaya réfugiés à Saïda. — Importance de Hasbaya avant sa destruction. — Les Chéab de Hasbaya. — Leur palais. — Meurtre de vingt et un princes de cette famille. — Symptômes d'une guerre prochaine. — Combat entre les Druses et les chrétiens, qui restent maîtres du champ de bataille. — Arrivée à Hasbaya de quatre cents soldats turcs commandés par Osman-bey. — Nouveau combat entre les Druses et les chrétiens sous les yeux de l'officier turc. — Osman-bey obtient le désarmement des chrétiens. — Ce qu'il fait de leurs armes. — Les chrétiens dans le sérail de Hasbaya. — Madame Néfié, sœur de Saïd-bey-Djomblatt. — Proposition d'Osman-bey aux chrétiens. — Leur situation dans le sérail. — Arrivée à Chaya de trois cents cavaliers druses. — Effroi des chrétiens à cette nouvelle. — Conseil tenu entre Néfié, quelques chefs druses et Osman-bey. — Grecs schismatiques reniant leur foi, et d'autres Grecs restant fermes dans leur croyance. — Carnage des chrétiens dans le sérail. — Apostrophe à Osman-bey. — Chrétiens échappés au carnage de Hasbaya égorgés à Damas. — État présent du quartier chrétien à Hasbaya. — Les Druses de ce bourg restés paisiblement dans leurs maisons. — Événements de Rachaya. — Ismaïl-el-Altrache. — Système d'égorgement adopté par les Turcs et par les Druses. — Politique turco-druse à l'égard des chrétiens trouvée dans la Bible.

Saïda, le 14 octobre 1860.

Une foule immense de femmes, d'enfants, parmi laquelle se trouvent à peine quelques hommes (ils sont presque tous morts), encombre le kan français et les approches de la maison des jésuites à Saïda. Le gouvernement turc leur a donné des tentes qui sont dressées à trois quarts d'heure de la ville. C'est là que ces malheureux couchent, non point sur des nattes, ni sur des tapis, car les Druses ne leur ont rien laissé, mais sur le sol nu : la mortalité est énorme. Dieu sait ce qui restera de ces pauvres chrétiens s'ils passent l'hiver sous ces tentes où, d'ailleurs, ils ont à peine de quoi manger. Ces chrétiens sont venus, la plupart, de Hasbaya et de Rachaya

depuis le mois de juin dernier. Les journaux n'ont encore parlé que d'une manière très-générale des massacres de Hasbaya et de Rachaya. Ils méritent cependant un article spécial, non-seulement parce que Hasbaya et Rachaya marquent le commencement des massacres en Syrie, mais encore parce que les tueries de ces deux villages ont eu un effroyable caractère de conspiration turco-druse.

J'ai les mains pleines de documents à ce sujet, et cette lettre y sera consacrée.

Hasbaya était (je dis était, parce que Hasbaya chrétien n'existe plus) un bourg considérable assis au pied du mont Hermon dont parle l'Écriture, et auquel les générations nouvelles ont donné le nom de Djebel-el-Cheik (montagne du Vieillard). Il comptait cinq cents maisons chrétiennes, divisées en Grecs-catholiques, Grecs-schismatiques et Maronites, deux cents maisons druses et une quinzaine de maisons musulmanes, ce qui formait une population d'environ trois mille cinq cents âmes. Après Déir-el-Kamar et Zahleh, Hasbaya était la localité la plus importante du Liban et de l'Anti-Liban. C'est dans cette petite ville que se trouvait, depuis des siècles, la résidence de la famille princière des Chéab dont le nom figure dans les guerres des musulmans contre nos croisés.

Il n'y a que cent cinquante ans que la portion la plus considérable de cette famille, dont un membre est là, en ce moment, auprès de moi, a embrassé le christianisme. L'autre portion, celle qui habitait Hasbaya et aussi Rachaya, village de l'Anti-Liban, est restée musulmane. Mais ce sont là des musulmans qu'on pourrait appeler des *chrétiens du lendemain*, tant ils se rapprochent des mœurs chrétiennes, tant les chrétiens de ces régions proclament leurs bienfaits, tant, enfin, les Chéab musulmans ont encouru et la haine des Druses et celle des Ottomans. Le palais des Chéab à Hasbaya était vaste, splendide, mauresque comme le palais du grand émir Béchir

à Ebteddin. Aujourd'hui la résidence des Chéab à Hasbaya n'est plus qu'un monceau de ruines, et vingt et un princes de cette famille ont eu, à Hasbaya et à Rachaya, le sort des chrétiens.

Dès les premiers jours du mois de mai dernier, les chrétiens de Hasbaya virent, avec surprise, les Druses de cette petite ville transporter leurs objets mobiliers, et cela pendant la nuit, à Magedel-Chames, village situé du côté du Haouran. C'était des indices trop visibles de quelques projets sinistres. L'alarme était partout. Les chrétiens des environs de Hasbaya venaient, de leur côté, mettre en sûreté leurs richesses mobilières dans cette dernière localité. Mais ils étaient souvent rencontrés par des Druses qui les pillaient et les maltraitaient. Les idolâtres de Magedel-Chames, de la province du Bellan et du Marége-Chaya, s'agitaient et s'armaient. De leur côté, les chrétiens de Hasbaya se tinrent sur la défensive. Le 30 mai au matin, trois mille Druses fondent sur Hasbaya défendue par douze cents chrétiens. Après un énergique combat de quelques heures, les Druses sont repoussés, laissant sur la place plus de deux cents hommes morts ou blessés. Les chrétiens ne perdent que seize des leurs. Disons tout de suite, que s'étant vus menacés de toutes parts, les chrétiens de Hasbaya avaient demandé au gouvernement turc de leur envoyer des soldats pour les protéger contre un danger réel, et le gouvernement leur avait envoyé trois ou quatre cents hommes, commandés par Osman-bey. Ce devaient être, non des protecteurs, mais des auxiliaires des égorgeurs.

Renforcés par six cents Druses du Haouran, l'ennemi vient attaquer de nouveau le même jour, 30 mai, dans l'après-midi, les chrétiens de Hasbaya. Le combat recommence. Osman-bey en est témoin. La victoire reste indécise. L'officier turc fait tirer trois coups de canon en *signe de paix;* on braque ces canons de manière à ce que trois chrétiens sont emportés; l'officier

turc sépare les combattants, les chrétiens rentrent à Hasbaya et les Druses vont au village de Chaya.

Le lendemain, 1er juin, Osman-bey va voir les chefs druses, confère avec eux pendant cinq heures, revient à Hasbaya et dit aux chrétiens : « Les Druses veulent vous massacrer, et moi je veux vous sauver ! Rentrez dans le sérail, donnez-moi vingt mille piastres et je réponds de tout. »

Les vingt mille piastres lui sont comptées. Il demande aux chrétiens de lui donner leurs armes. Ceux-ci hésitent. « Prenez garde, leur dit Osman-bey, si vous me refusez vos armes, je vous considérerai comme des sujets rebelles du sultan et je sévirai contre vous ! »

Les chrétiens hésitent encore et veulent quitter Hasbaya les armes à la main. Osman-bey place des soldats à toutes les issues, et déclare qu'on fera feu sur les fuyards. Dans cette extrémité les chrétiens rendent leurs armes. Qu'en fait Osman-bey ? Il en envoie une partie aux Druses, et l'autre partie à Damas, à Akmed-pacha, qui, sans doute, en avait besoin pour les massacres qu'il méditait dans cette ville ! Les chrétiens entrent dans le sérail de Hasbaya, sous la protection de l'autorité turque.

On raconte que Hakem, le dieu ou le prophète des Druses, avait avec lui deux ou trois vieilles femmes, chargées de s'introduire sous divers prétextes dans les maisons, pour connaître les secrets des familles. Ces femmes devinrent des prêtresses dans la religion nouvelle.

Depuis ce temps, les Druses ont toujours admis quelques femmes dans leurs réunions mystérieuses. L'une d'elles, aujourd'hui, est Néfié, nom qui signifie, *celle qui exile* ou *qui chasse*. Elle est en grande vénération chez les Druses, qui l'appellent *Set-Néfié* ou *madame Néfié*, car chez les Arabes de toute origine ou de toute religion le titre de *Set* n'est donné qu'aux femmes de qualité.

Néfié a cinquante ans. Elle est veuve et mère de trois filles. Elle a, dit-on, beaucoup d'esprit et exerce une grande influence sur les décisions des *oukala* ou sages. C'est la sœur de Saïd-Djomblatt, le fameux chef de cette nation d'égorgeurs et de pillards.

Cette famille de Djomblatt exerce une domination absolue sur les Druses. Ce qui lui donne un immense prestige, c'est que, dans la croyance des disciples de Hakem, l'âme de Kayem-el-Hak (le soutien de la vérité), l'une des *cinq incarnations de la sagesse divine*, avait passé dans le corps du père de Djomblatt et de Néfié. Après la mort du père, cette grande prérogative est devenue le partage de l'homme qui est aujourd'hui dans les prisons de Beyrouth.

Cette petite digression était nécessaire pour expliquer les faits qui vont suivre.

Osman-bey dit aux chrétiens qu'il ne peut pas répondre d'eux à Hasbaya même, et qu'il faut s'en aller tous à Damas, pour avoir la vie sauve. Il s'offre lui-même pour les conduire dans cette ville avec ses soldats. Dans cette vue il les exhorte à ramasser dans leurs maisons tout ce qu'ils ont de plus précieux, afin de tout emporter avec eux à Damas. C'est ce que font les chrétiens.

Il y avait sept jours qu'ils étaient enfermés dans le vaste sérail de Hasbaya. Ils y manquaient de tout, et même d'eau, car les Druses avaient donné une autre direction aux divers canaux d'une rivière des environs qui alimentait la ville. Les pauvres réfugiés demandaient toujours quand ils partiraient pour Damas, et toujours Osman-bey leur faisait des réponses évasives.

Le 8 juin, les chrétiens voient arriver, au village de Chaya, voisin de Hasbaya, trois cents cavaliers druses, appartenant à Saïd-bey-Djomblatt, et conduits par Ali-bey-Oumadi. La présence de ces hommes si près de Hasbaya les épouvante, et ils

demandent des explications à Osman-bey. Celui-ci leur répond qu'ils ne sont venus que pour prendre Set-Néfié, afin de l'escorter jusqu'à Mouktara, chez son frère.

En effet, la prêtresse quitte Hasbaya et va à Chaya. Là un grand conseil est tenu, et Osman-bey, l'officier turc, y assiste. Le même jour arrivent du village de Haraoun soixante-sept Grecs schismatiques, le curé en tête, sous la conduite du chef druse Kanége-el-Oumad. On les enferme dans le sérail où sont les autres, leur disant à tous qu'ils vont partir pour Damas.

Avant de partir de Haraoun le chef druse avait dit aux chrétiens que ceux d'entre eux qui se feraient Turcs n'auraient rien à craindre dans leur village, et que ceux qui ne voudraient pas abjurer leur foi ne pouvaient être sauvés qu'en étant d'abord conduits à Hasbaya et puis à Damas. Quelques Grecs schismatiques, parmi lesquels se trouvait un prêtre, apostasièrent; les soixante-sept autres, dont je viens de parler, ne voulurent pas renier leur foi, et suivirent Kanége-el-Oumad.

A la suite de la conférence tenue à Chaya entre *madame Néfié*, les chefs druses et Osman-bey, des nuées de bandits descendent à Hasbaya, entrent dans le sérail et massacrent les chrétiens sans défense, qui y sont enfermés. Hommes jeunes, vieillards, prêtres, femmes, jeunes filles, enfants de deux sexes, rien n'est épargné.

La boucherie est complète. Des ruisseaux de sang coulent partout. L'épouse et la mère sont condamnées à prêter leurs genoux aux assassins qui coupent la tête au mari, aux enfants.

Les cris de désespoir se mêlent au bruit du sabre et du yatagan retentissant sur les corps des victimes.

Où es-tu, Osman-bey, traître infâme, pendant l'égorgement de ceux que tu as pris sous ta protection? Où es-tu, représentant de l'ordre, agent de la Sublime Porte, à cette heure

d'immolation immense? Pourquoi n'as-tu pas conduit à Damas ces malheureux, comme tu le leur avais promis? Ah! c'est que ce crime est ton ouvrage, c'est que tu obéissais à un mot d'ordre parti de Constantinople, c'est que tu étais l'instrument d'une politique impuissante dans l'honneur et dans la gloire, et qui ne sait plus que conspirer contre les chrétiens ses sujets! Que ton nom soit à jamais livré à l'exécration de l'histoire, à la flétrissure du monde entier, comme le doit être la politique d'égorgement partie des bords du Bosphore[1]!

Savez-vous combien il y avait de chrétiens dans le sérail de Hasbaya? Deux mille! Savez-vous combien ont été sauvés? Deux cents! Et comment l'ont-ils été? En faisant les morts après avoir reçu des blessures, ou en se cachant sous des monceaux de cadavres. Et parmi ces deux cents malheureux, cent environ prirent la route de Damas; ils y arrivèrent dans un état pitoyable. Lorsque éclata, le 9 juillet, le grand massacre de cette ville, les chrétiens échappés à la mort à Hasbaya la trouvèrent à Damas! Partout les enfants mâles ont été particulièrement recherchés dans les égorgements. « Ceux-là ne pousseront plus! » disaient avec un rire infernal les massacreurs quand ils écartelaient les enfants mâles pris au sein de leurs mères.

Maintenant le beau et riche bourg de Hasbaya n'est plus, comme Déir-el-Kamar, qu'un sépulcre. Les cinq cents maisons des chrétiens et le palais de la famille Chéab ne présentent plus que des ruines noircies par l'incendie. Les chrétiens de Hasbaya n'ont rien pu sauver de leurs richesses. Tout, absolument tout, a été pillé par les soldats d'Osman-bey et par les Druses.

Mais les deux cents maisons des idolâtres à Hasbaya sont encore debout, ainsi que les quinze maisons musulmanes.

[1] Osman-bey a été fusillé à Damas le 8 septembre dernier.

Les Druses de Hasbaya ont volé et massacré les chrétiens aussi bien que les Druses venus de loin. Eh bien ! les Druses de Hasbaya, tout couverts de sang chrétien, gorgés de leurs richesses, n'ont pas quitté leurs maisons ! Ils sont toujours là bravant la justice ; et ils y sont parce que Fuad-pacha ne leur dit rien, ou, plutôt, parce qu'il les protége.

La présence des Druses de Hasbaya au milieu des débris fumants des maisons chrétiennes, au milieu des cadavres de nos frères, est la chose du monde la plus effroyablement insultante qui se puisse imaginer. Évidemment la conspiration continue !

Les cadavres des chrétiens étaient restés deux mois, je vous l'ai dit, à Déir-el-Kamar, servant de pâture aux bêtes de la montagne. Ils y seraient encore si les Français n'étaient pas venus là pour les enterrer ou les faire enterrer.

Mais les Français ne sont pas encore allés à Hasbaya, et les morts du 8 juin n'ont pas reçu de sépulture. Ils ne présentent plus aujourd'hui que des monceaux de squelettes. Il y a, en vérité, quelque chose d'atrocement bas dans ces Turcs, qu'ils s'appellent pacha ou bimbachi, de jouir du spectacle des cadavres chrétiens mangés par les animaux.

Arrivons à Rachaya. Ce village, à cinq lieues au sud de Hasbaya, se compose de cinq cents maisons, dont la moitié est druse et l'autre moitié chrétienne.

Remarquez bien ici les dates. Elles sont pleines de lumière.

C'est le 1er juin, après les deux combats de la veille, entre les Druses et les chrétiens, combat dont le premier est à l'avantage des chrétiens, et le second indécis, qu'Osman-bey enferme les chrétiens dans le sérail ; et c'est le 4 juin, au soir, que des masses considérables de Druses attaquent Rachaya ; les chrétiens, au nombre de six cents, se tenaient sur leurs gardes ; ils étaient fortement armés ; les Druses comptaient deux mille

hommes environ, auxquels il faut ajouter quatre cents soldats turcs; le combat s'engage avec une extrême énergie de part et d'autre; le résultat ne pouvait pas être encore connu, lorsque l'officier osmanli déclare que le sultan ne veut pas que ses sujets se déchirent entre eux, et il sépare les combattants; les Druses quittent Rachaya et, sur la demande de l'officier, les chrétiens lui rendent leurs armes; il les invite tous à se réfugier dans le sérail sous la protection de la Sublime Porte. Ils y restent pendant huit jours en proie aux tortures de la faim.

Le mardi 12 juin, arrive à Rachaya, à la tête d'un millier de cavaliers, un farouche guerrier druse du Haouran : Ismaïl-el-Atrache. Il marchait sur Zahleh. Le principal des oukalas (initiés) informe Ismaïl-el-Atrache des sinistres projets préparés contre les chrétiens. Le chef druse dit qu'il veut bien exterminer la race chrétienne, mais en guerrier, non en assassin. Le okal lui déclare qu'il sera séparé de la religion des Druses s'il refuse de se joindre aux frères. C'était une véritable menace d'excommunication.

Le 13 juin au matin Ismaïl-el-Atrache, campé à un quart d'heure de Rachaya, reçoit un message pressant du chef des oukalas. Ce message lui apprend le massacre de Hasbaya. Tout scrupule s'évanouit. Ismaïl arrive dans le village avec sa bande; il entre dans le sérail et fait une boucherie des chrétiens qui s'y trouvent.

Le bimbachi et les chefs druses avaient, la veille, entassé tous ces malheureux dans un cabou (cave) profond. C'est là que l'immense égorgement se fait. Seize émirs y sont mis en pièces.

Sur sept cents chrétiens, dix-sept seulement parviennent à s'échapper. Ils arrivent. à moitié morts au village de Hamed-el-Laouze; treize y sont massacrés. Les quatre autres s'arrachent des mains des assassins et parviennent jusqu'à Sultan-Zacoub. Trois y meurent. Le quatrième se sauve; il gagne Zahleh où il raconte toutes ces effroyables scènes.

Faisons une observation très-importante. Toute la conspiration turco-druse est là.

Pendant que les chrétiens se battent à Hasbaya, le 30 mai, et pendant qu'on les égorge dans le sérail le 8 juin, les chrétiens des environs n'en savent rien : toutes les communications sont coupées entre les chrétiens par les Turcs et par les Druses.

Le 13 juin, Rachaya est noyé dans le sang, et les vaillants guerriers de Zahleh l'ignorent.

Le 15 juin, Zahleh est attaqué, sans massacre cette fois, et savez-vous pourquoi? C'est que là il n'y a pas de gouverneur turc. Eh bien, Déir-el-Kamar, situé à une distance de dix heures de Zahleh, ignore ce qui se passe dans cette ville.

Enfin, Déir-el-Kamar succombe le 19 juin, sans que les chrétiens des environs puissent lui apporter un secours, car, encore une fois, toutes les communications sont coupées.

Ainsi, c'est toujours la même combinaison de massacres; ils ont toujours lieu de la même manière; l'autorité turque, *prenant les chrétiens sous sa protection*, les désarme, d'abord; puis elle les rassemble dans le sérail ou habitation du gouverneur osmanli, et c'est là que l'égorgement a lieu.

Une des choses qui frappent le plus dans l'histoire humaine, c'est le renouvellement des mêmes faits ou des mêmes crimes. Elle s'en va, à travers les siècles, se répétant sans cesse et toujours. Voilà maintenant que les oppresseurs des chrétiens, en Orient, imaginent de les détruire tous, et cela parce qu'ils prospèrent et qu'ils se multiplient de plus en plus. Et c'est aux enfants mâles qu'on s'attaque de préférence, afin de détruire la race à sa racine. Or, les mêmes plans d'extermination étaient nés, dans ce même Orient, il y a plus de quatre mille ans, dans la tête d'un tyran, contre un peuple d'où devait sortir la doctrine que nos frères de Syrie signent encore de leur sang en 1860. Écoutez ceci :

« Les enfants d'Israël s'accrurent et se multiplièrent extra-

ordinairement; et étant devenus extrêmement forts ils remplirent le pays où ils étaient. Cependant il s'éleva dans l'Égypte un roi nouveau, qui n'avait pas connu Joseph. Il dit à son peuple : « Vous voyez que le peuple des enfants d'Israël est devenu très-nombreux, et qu'il est plus fort que nous. Opprimons-les donc avec sagesse de peur qu'ils ne se multiplient encore davantage; et que si nous nous trouvions surpris de quelque guerre ils ne se joignissent à nos ennemis.... Le roi établit donc des intendants des ouvrages, afin qu'ils acca blassent les Hébreux de fardeaux insupportables. Et ils bâ rent à Pharaon des villes pour servir de magasins, savoi Phithon et Ramessès. Mais plus on les opprimait, plus leur nombre se multipliait et croissait visiblement. Les Égyptiens haïssaient les enfants d'Israël; et ils les affligeaient en leur insultant, et ils leur rendaient la vie ennuyeuse en les employant à des travaux pénibles de mortier et de brique, et à toute sorte d'ouvrages de terre dont ils étaient accablés. Le roi d'Égypte parla aussi aux sages-femmes qui accouchaient les femmes des Hébreux, dont l'une se nommait Séphora, et l'autre Phua, et il leur fit ce commandement : Quand vous accoucherez les femmes des Hébreux, au moment où l'enfant sortira, si c'est un enfant mâle, tuez-le; si c'est une fille, laissez-la vivre. Mais les sages-femmes furent touchées de la crainte de Dieu, et ne firent point ce que le roi leur avait commandé : elles conservèrent les enfants mâles.... Dieu fit donc du bien à ces sages-femmes; et le peuple s'accrut et se fortifia extraordinairement. Et parce que les sages-femmes avaient craint Dieu, et établit leurs maisons, alors Pharaon fit ce commandement à tout son peuple : Jetez dans le fleuve tous les enfants mâles qui naîtront parmi les Hébreux, et ne réservez que les filles[1]. »

[1] Exode, ch. 1.

Et les enfants mâles des Hébreux étaient noyés. Mais voyez, là-bas, sur le Nil, cette corbeille d'osier : elle porte Moïse, et le peuple est sauvé ! — Quel sera le nouveau Moïse qui se lèvera pour le salut de nos malheureux frères de Syrie !

LETTRE XXIV

Situation que la conquête ottomane a faite aux chrétiens, et réponse à leurs détracteurs. — Les chrétiens de la Syrie n'ont pas les avantages que possédaient les Hellènes dans leur insurrection. — Preuves à l'appui. — Action du protestantisme anglican en Syrie. — La politique turque change à mesure que, par suite de la protection de l'Europe, les chrétiens se montrent moins esclaves et qu'ils prospèrent. — Nécessité d'une prolongation de l'occupation française en Syrie. — Statistique des populations chrétiennes et des populations musulmanes et idolâtres de ce pays. — Fetwas relatifs à la position des chrétiens. — Encore un mot sur l'abaissement des chrétiens. — Fable de l'Homme et du Lion apprivoisé.

Saïda, le 15 octobre 1860.

Il est un point que je voudrais examiner aujourd'hui, c'est la situation que la conquête ottomane à faite aux chrétiens de ces pays. Quand Mahomet se mit à prêcher sa doctrine il tenait d'une main le Coran, de l'autre un sabre; il fallait prendre sa loi ou mourir. Les Turcs, venus des bords occidentaux de la mer Caspienne au commencement du treizième siècle, et ayant été convertis à l'islamisme, ne procédèrent pas précisément comme Mahomet pour établir leur domination parmi les peuples qui professaient une religion différente de la leur. A part cette infernale idée du sultan Orkan de voler de petits enfants chrétiens dans l'Asie Mineure, de les faire Turcs, et de former dans la suite, avec ces petits enfants, ce corps terrible qu'on appela les janissaires, ces janissaires qui, pour le dire en passant, prirent eux-mêmes Constantinople en 1453; à part,

dis-je, cette idée sans précédent dans l'histoire de ce monde, les Osmanlis ne se sont pas mis à exterminer les populations qui auraient refusé de recevoir le Coran.

Ils ont fait autre chose, ils ont fait quelque chose de pire, selon moi, ils ont constamment travaillé à l'abaissement des chrétiens dont ils avaient pris la place dans l'Anatolie, dans la Roumélie, dans la Syrie et dans la Palestine. Ils ont visé, avec une incroyable persévérance, au meurtre moral des chrétiens placés sous leur domination. Ils leur refusent toute espèce de participation dans le gouvernement, dans l'armée, dans les tribunaux. Ils les déclarent incapables de posséder des propriétés foncières; et pour leur bien montrer qu'ils ne sont à leurs yeux que de misérables esclaves, les Turcs font une loi, loi dont ils trouvaient les bases dans le Coran, et par laquelle les enfants du Christ ne pourront espérer de vivre qu'en rachetant annuellement leur tête : c'est le karache, l'impôt de la capitation dont je parlerai plus tard avec quelques détails.

Les chrétiens ne sont pas pour l'Osmanli des hommes, mais des bêtes, des chiens, le rebut du genre humain, qu'on ne peut souffrir qu'à la condition qu'ils ne seront rien, rien et rien dans les pays où la loi de Mahomet existe; ils sont, pour lui, quelque chose qui produit, qui travaille, quelque chose dont on a besoin, car on sent bien qu'on est soi-même incapable de se procurer le pain de chaque jour, d'avoir un abri et des vêtements.

Il faut que l'avilissement se montre partout et en tout : il sera défendu aux chrétiens de porter des habits ayant telle ou telle couleur; seule la couleur noire leur sera permise; elle sera la livrée de l'humiliation et de l'esclavage. Le Turc ira plus loin encore : Les chrétiens ne pourront bâtir des églises qu'avec la permission du maître musulman; le sultan nommera lui-même à Constantinople leur patriarche; à Jérusalem se trouve le tombeau vénéré de leur Dieu, et ils ne pourront le visiter qu'avec

la permission des Turcs, et cela toujours en payant; ce sera en quelque sorte la capitation de la prière; les Turcs auront dans leurs mains les clefs de l'église du Saint-Sépulcre bâtie par une impératrice chrétienne.

Ah! comme nos vieux croisés avaient senti et compris ces insolences faites à leur Dieu, à leur foi! Et comme ils avaient frappé ces exécrables tyrans de la pensée, de la liberté religieuse, de toutes les libertés, de toute dignité humaine! Il y a eu trois grands malheurs dans ce pays pour la civilisation, pour le progrès de l'esprit humain : la chute du royaume chrétien fondé par Godefroi de Lorraine; la chute de l'empire français fondé à Byzance, en 1204, par Baudouin de Flandre et ses héroïques compagnons; la prise de Constantinople par les Turcs, en 1453. La perte du royaume français à Jérusalem rétablit la domination du Coran en Palestine et en Syrie, l'établissement d'un jour des Français à Constantinople, laisse aux Ottomans, grâce à la faiblesse des Grecs du Bas-Empire, toute latitude pour promener leurs ravages à travers l'Asie et l'Europe, et la chute de l'empire grec, en 1453, ouvre les portes de la barbarie aux Turcs qui envahissent, en la désolant, une partie de l'Europe. Maintenant tout est à recommencer.

Je rencontre ici des Européens qui, n'ayant peut-être jamais étudié l'histoire, et qui, ne s'étant, il faut bien le croire, jamais rendu compte du travail délétère des Turcs sur les chrétiens leurs esclaves, vous débitent de longs chapelets de lieux communs contre la *race lâche, efféminée, dégénérée, des chrétiens de ce pays*. Et ces choses-là, ces banalités sans vérité et sans portée, s'écrivent peut-être de l'autre côté de la Méditerranée.

C'est leur faute, à ces chrétiens de Syrie, s'ils ont été égorgés par les Druses! La question est posée en deux termes : les Druses ont du courage et les chrétiens n'en ont pas! Point n'est parlé de l'absence complète du maniement des armes chez les

chrétiens depuis quatre siècles. Rien n'est dit de leur exclusion absolue dans les affaires du gouvernement. Il semble, à entendre ces grands politiques, ces philosophes à peu de frais, que les pauvres *rayas* auraient été libres de faire tout ce qu'ils auraient voulu pour en finir avec une oppression sans exemple! Les Grecs de la Morée ne l'ont-ils pas fait? Certes, personne, plus que moi, n'admire et ne glorifie les Hellènes dans leurs combats de six années contre les barbares dont la présence avait souillé pendant trop longtemps le sol sacré de la liberté antique.

Mais les Hellènes formaient une homogénéité réelle! Pouvait-elle, et il faut bien le dire, peut-elle encore aujourd'hui se trouver parmi les chrétiens de la Palestine et de la Syrie? Hélas! non, et c'est là le grand malheur! Non-seulement nos frères de ce pays n'ont pas politiquement un chef unique autour duquel ils pourraient se grouper et défier ainsi la tyrannie, mais encore, et surtout, ils sont divisés par leurs doctrines religieuses.

Il y a ici des Grecs schismatiques, des Grecs catholiques qui, tout en reconnaissant la suprématie du Pape, mettent cependant des restrictions dans leur union à l'Église romaine, témoin, par exemple, leur opposition à accepter le calendrier grégorien.

Il y a ici des catholiques purs, tels que les Maronites; des Arméniens catholiques et des Arméniens schismatiques; des Syriens catholiques et des Syriens jacobites, sans parler des Chaldéens catholiques et des Chaldéens nestoriens qui s'étendent depuis Alep jusqu'au Kurdistan. Que de difficultés pour opérer une belle et salutaire fusion parmi tous ces chrétiens! Et comme si la division, parmi eux, n'avait pas été encore assez grande, il s'est introduit dans leur sein un élément nouveau de discorde: je veux parler du protestantisme anglican. Ses progrès sont insignifiants sans doute au point de vue des conversions, mais il

sème le doute et le trouble dans les esprits, et si ce travail se continuait il enfanterait nécessairement un mal immense.

Disons bien vite que les biblistes ont complétement échoué parmi les Maronites; ceux-là restent catholiques et Français! Le prosélytisme anglican, bien faible jusqu'ici, je le répète, ne s'est encore exercé que sur quelques Druses, qui jouent toujours la comédie en matière religieuse, et sur quelques rares Grecs schismatiques convertis à Luther bien plus pour avoir de l'argent que par conviction. Maintenant les anglicans exploitent la misère des populations pour faire du prosélytisme: ils achètent, en quelque sorte, des enfants catholiques pour en faire des protestants. Seule, l'influence de la France peut combattre une action pareille. Quel avenir est-il donc réservé à cette pauvre Syrie?

Croyez-vous, maintenant, que des populations ainsi foulées, ainsi abaissées par un despotisme unique dans ce monde et qui, par surcroît de malheur, ont été religieusement divisées entre elles, eussent pu être bien préparées à se défendre récemment dans une guerre d'extermination? Je disais tout à l'heure que les Osmanlis s'étaient, après leur conquête, contentés d'avilir les chrétiens sans leur donner le choix entre le Coran et la mort; mais dans ces derniers temps cette opinion avait positivement changé; à mesure que l'empire ottoman s'affaissait sur lui-même, les chrétiens, qui travaillaient et qui produisaient, eux, s'enrichissaient et ils grandissaient. Les idées de l'Occident, grâce à nos missionnaires et à nos sœurs de charité, pénétraient parmi eux; ils s'instruisaient, et en s'instruisant ils pouvaient ouvrir les yeux sur la tyrannie qui les écrasait; alors la politique ottomane se mit à conspirer contre les chrétiens; chose incroyable, et cependant bien démontrée à l'heure qu'il est, cette politique organisait dans l'ombre des machinations pour détruire des populations qui lui étaient soumises : un gouvernement voulait tuer ses sujets!

Parmi toutes les populations chrétiennes de la Syrie, il en restait une compacte, unie, brave, essentiellement catholique : la population maronite. Par un travail savant dans le mal, je l'ai déjà prouvé, la politique turque, unie cette fois à la politique anglaise, cette population se divise entre elle-même. On fait éclater la discorde entre les émirs, entre les cheiks, et on profite du mécontentement des paysans contre ceux-ci pour jeter un trouble immense dans la montagne. Puis l'heure de l'égorgement sonne, et les Maronites, si réputés pour leur courage, ne peuvent l'empêcher à cause même de leur division ! C'est là, véritablement, une lamentable histoire ! Quelle en sera la dernière page? Je ne puis m'en occuper en ce moment. Une seule chose m'est démontrée au sein de ces montagnes, et cette chose je l'ai dite déjà : si l'armée française quittait la Syrie demain, les Druses et les musulmans, unis dans les mêmes sentiments de rage, recommenceraient à massacrer les chrétiens, et il n'en resterait peut-être pas un seul. Que les politiques y songent donc !

Les proportions dans le nombre des chrétiens et de leurs ennemis ne sont pas rassurantes. Les calculs qui paraissent les plus exacts élèvent dans toute la Syrie les chrétiens à 375,000, ainsi répartis :

Maronites	200,000
Grecs schismatiques	100,000
Grecs catholiques	50,000
Syriens catholiques	5,000
Syriens jacobites	5,000
Arméniens catholiques	5,000
Arméniens schismatiques	10,000
	375,000

Voici maintenant le nombre des ennemis :

Musulmans orthodoxes	1,200,000
Métualis (secte d'Ali)	50,000
Ansaries et Druses (sans religion).	75,000
	1,325,000

Ajoutez à ce nombre 500,000[1] Bédouins des déserts de Syrie tout prêts, dans un moment donné, à s'unir à tous ces ennemis du nom chrétien.

Je reviens à l'abaissement des chrétiens dans ce pays, et je cite des *felvas* qui les concernent, je cite la loi : « 1° Aucun emploi public ne peut être confié aux chrétiens, parce que cet emploi implique une distinction qui ne se concilie pas avec l'avilissement réservé aux infidèles. 2° On ne peut leur accorder l'*amitié* (ouélâïé) du musulman, parce que l'amitié est un lien qui ne se peut combiner avec l'inimitié et la haine qu'on doit ressentir pour les infidèles. 3° L'abaissement des infidèles en ce monde est une œuvre pie, et la perception du tribut de la tête est une perception divine, obligatoire. Si le chrétien refuse de payer le *djizié* (capitation), il y a rupture du pacte, et on peut s'emparer de tout ce que l'infidèle possède. 4° L'islamisme ayant aboli toutes les religions antérieures, tous ceux qui ne sont pas musulmans sont des rebelles, et ils ne peuvent échapper à la mort qu'ils méritent qu'en payant le tribut de la tête, qu'en vivant au milieu des purs musulmans comme des chiens galeux. 5° L'absence de toute marque de considération envers les chrétiens est pour nous obligatoire. Nous ne devons jamais leur donner la place d'honneur dans une assemblée où se trouvera un musulman, et cela dans le but de les avilir et d'honorer les vrais croyants[2]. »

Que voulez-vous donc que devienne l'homme dans des conditions pareilles!

Quatre siècles d'oppression et d'infamie ont pesé sur tous

[1] Dans ces pays où il n'est tenu aucune espèce de registre des naissances et des décès, il est assez difficile de savoir avec une parfaite exactitude le nombre des habitants. On est obligé de recourir aux chiffres les plus approximatifs : ils peuvent par conséquent varier.

[2] Voyez, pour la législation musulmane appliquée aux chrétiens, un très-curieux travail traduit de l'arabe par M. Belin, dans le *Journal asiatique*, t. XVIII et XIX.

les peuples chrétiens dont l'Ottoman a voulu faire des esclaves. La barbarie du Croissant s'est étudiée à étouffer dans la tête, dans le cœur, dans l'âme des vaincus, toute bonne inspiration, toute bonne pensée, tout noble sentiment. Elle a à peu près produit sur la pensée humaine, sur le cœur humain, l'effet de la machine pneumatique sur l'air : elle a fait le vide.

La barbarie du Croissant voulait rendre barbares et avilis les enfants du Christ. Toute lumière l'importune, et la liberté, la liberté sainte, sans laquelle l'homme n'est rien sur la terre, n'a jamais ranimé de son souffle, depuis la conquête ottomane, les hommes de ces contrées.

Non-seulement les chrétiens de ces pays ont ressenti les mortelles atteintes d'un régime d'oppression sans exemple et sans mesure, mais les musulmans eux-mêmes, les musulmans, maîtres insolents des chrétiens, sont tombés dans la dégradation. Que leur reste-t-il de leur antique bravoure, cette bravoure, d'ailleurs, qui n'était pas l'éclat d'une pensée civilisatrice, mais la pensée d'un asservissement général? Rien! Une seule chose est restée dans ces âmes sans grandeur : la haine implacable, la haine partout et toujours du nom chrétien.

Ainsi les fortes vertus disparaissaient même chez les chrétiens. Ne pouvant pas compter sur la justice, sur l'honneur de ceux qui les gouvernaient, ils ont recouru, le plus souvent, à la ruse pour ne pas être entièrement anéantis. Tromperie dans les gouvernants, tromperie dans les gouvernés, désordre moral partout, anarchie dans l'abaissement de tous.

Ah! que les diseurs de lieux communs, qui n'ont pas une parole de blâme contre les Druses égorgeurs, contre les Turcs oppresseurs et traîtres, cessent donc, une fois pour toutes, de nous parler de l'avilissement des chrétiens de ces pays; car, je le redis pour la millième fois, ce qu'il peut y avoir de vrai dans cet avilissement est l'œuvre étudiée, patente de la longue tyrannie des Turcs. Les diseurs de lieux communs, déclama-

teurs attardés contre la *prêtraille*, ont vu, chez les chrétiens de ces pays, un côté faible, imparfait, et ils s'y sont jetés comme des sangliers; ils ont été sans pitié ni merci pour les *rayas* égorgés, et ils ont eu presque des paroles de louange pour les égorgeurs. « Les Druses, ont-ils dit (j'ai entendu le mot), ont au moins l'énergie des massacres! »

Si l'honneur, la liberté, les grands et nobles sentiments, la civilisation pouvaient entrer enfin dans le cœur des Orientaux, pensez-vous que ce serait dans le cœur des Druses qu'ils pourraient prendre racine? Vous n'oseriez pas l'affirmer; car vous savez bien que le Druse, homme sans Dieu, sans justice, sans loi, est un être organisé pour le mal. Il y a ici comme une immense vallée d'ossements semblable à celle dont parle Ézéchiel; quand le souffle de Dieu passera dans cette vallée, il n'y passera qu'après le bannissement du Turc, gardien des tombeaux. Ceux qui sentiront ce souffle puissant et vivificateur, ce ne seront point les Druses ensevelis dans le crime, mais bien les chrétiens qui ne dorment que d'un sommeil dans lequel les garrotte la tyrannie.

Je terminerai cette lettre par une fable qui entre parfaitement dans mon sujet.

Un vieux prêtre catholique d'un village du Haouran se trouvait, un soir, dans la maison d'un cheik musulman. La réunion était nombreuse et la veillée fut longue. On disait des contes arabes, des fables; on y parlait aussi un peu politique. Des idées étaient échangées sur la destinée des peuples dans ce monde. Le cheik musulman parla des chrétiens vaincus dans ce pays. Il semblait déplorer leur sort. Il trouvait leur situation digne de pitié. « Mais, dit-il que faire à cela? Dieu l'a voulu! et vous devez, ajouta-t-il, en s'adressant au ministre de Jésus-Christ, courber le front devant sa volonté suprême! »

Alors le vieux prêtre se mit à raconter à l'assemblée la fable suivante :

« Il y avait une fois un homme habile dans l'art de dompter les animaux féroces. Il trouva un jour dans les montagnes un petit lion qui ne faisait que de naître. Il le prit sous son bras, l'emporta chez lui, et l'apprivoisa. Il en faisait tout ce qu'il voulait. Il était si docile à la volonté de son maître que celui-ci l'enfourchait, quand il se mettait en voyage, tout comme il aurait enfourché un âne ou un cheval.

« Ce lion, tout lion qu'il était, changea en quelque sorte de nature à cause de la domination que cet homme exerça sur lui. N'est-ce pas là notre propre histoire à nous autres pauvres *rayas* de l'empire ottoman ! »

Mais le lion apprivoisé, qui est un assez triste sire, comme on a pu le voir dans les ménageries, ne peut-il pas avoir une postérité capable, un peu plus tard, de montrer les dents à l'oppresseur de son ancêtre?

LETTRE XXV

Génie destructeur des Turcs, qui s'étend même à leur système d'enterrer les morts. — Prospérité du pays de Sidon aux temps antiques. — État dans lequel les Turcs laissent ce pays. — Que la propriété foncière, individuelle, n'existe guère que dans le Liban. — Raison qui peut déterminer le sultan à ne pas vendre ses terres. — Magnificence des jardins de Saïda. — Aspect triste de la ville. — Sa population musulmane et chrétienne. — Églises et mosquées. — Un mot sur l'architecture turque. — Le chant du muezzin, la nuit, à Saïda. — Le château de Saint-Louis et l'église de Saint-Jean convertie en mosquée. — Pourquoi les imans prêchent dans cette mosquée avec un sabre à la main. — Coutume singulière pour la construction des maisons à Saïda et dans la Turquie en général. — Affreuse misère des chrétiens réfugiés à Damas. — Le P. Rousseau. — Le P. de Prunière. — Belle parole de ce missionnaire au sujet des Grecs schismatiques. — Les sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition à Saïda. — Caïmacanat des Druses placé sous le gouvernement immédiat de la Porte par décision de Fuad-pacha. — Ce que fait Fuad-pacha au pays des Druses. — Ce qu'il vient de faire à Damas. — Les musulmans de cette ville recommencent leurs outrages contre les chrétiens.

Saïda, le 18 octobre 1860.

Montesquieu a dit une parole qui est restée dans la mémoire

de tous : « Les Turcs sont les hommes de la terre les plus propres à posséder inutilement de grands empires. » Le jugement oriental n'a pas été moins absolu : « Là où un Turc met le pied, dit un proverbe arabe, la terre reste sept ans sans produire. » Le Turc détruit tout, et détruit toujours. C'est sa nature. Mais il ne détruit pas par sa volonté, parce que, s'il fallait se mettre à démolir, ce serait une sorte de travail, et le Turc ne veut pas travailler.

Tout, chez les Osmanlis, tend à la ruine. Cela se rencontre même dans leur manière d'enterrer les morts. Jamais un mort ne doit être posé sur un autre, et jamais les ossements des enfants du Prophète ne doivent être troublés ou changés de place. De cette sorte les morts gagnent toujours du terrain. Depuis quatre cents ans que les Turcs sont à Constantinople, le grand cimetière de Scutari s'est étendu sur une superficie de plus de quinze lieues. Un mathématicien calculait que si les Turcs pouvaient subsister comme gouvernement pendant deux mille ans, les morts finiraient, avec ce système d'enterrement, par envahir les places des vivants. L'empire turc ne serait plus qu'une nécropole sans limites. Mais du train dont vont les choses, cet envahissement de la mort n'est pas à redouter.

Les Turcs se sont établis en maîtres dans les plus beaux et les plus riches pays de notre globe. Ils en ont fait des déserts. Les Sidoniens, dont le royaume ne dépassait guère, je crois, les remparts de leur cité, avaient rendu ce pays florissant par la navigation dont l'invention leur est attribuée ; par les teintures des étoffes ; par l'architecture et la sculpture sur la pierre, sur le marbre et sur le bois ; par le commerce et l'agriculture.

Les derniers vestiges de leurs monuments, c'est-à-dire les tombeaux qu'on explore aujourd'hui, attestent un grand progrès dans les constructions. Ce sont des caveaux de famille composés de plusieurs chambres dont chacune ne recevait qu'un seul mort. Il y a là des sarcophages en marbre ou en

pierre dure avec des couvercles simplement mais élégamment travaillés. Les murs des demeures sépulcrales sont recouverts d'un ciment si solide et si dur, qu'on le prendrait pour du rocher.

Combien la vaste plaine sidonienne qui s'étend depuis la mer jusqu'au pied du Liban, depuis les ruines de Sarphande, au sud, jusqu'au fleuve Damour, au nord, devait être riche de culture aux temps antiques, car cette plaine est d'une étonnante fécondité ! Il y avait des voies de communication partout, et ces voies de communication avaient été encore multipliées, agrandies après la conquête romaine. Des colonnes de granit, maintenant couchées à terre, nous apprennent, par des inscriptions, que ce fut sous tel ou tel empereur que telle ou telle route a été faite vers les rivages sidoniens et tyriens.

Depuis que les musulmans ont mis le pied dans ces régions favorisées du ciel, il n'y a plus de route, il n'y a plus de culture, il n'y a plus de commerce ; le port de Sidon est comblé ; à peine quelques barques de pêcheurs peuvent-elles y entrer, et même, quelquefois, on est obligé de les placer sur le rivage même, tant la moindre vague pourrait les briser contre les pierres amoncelées là même où se balançaient, dans les anciens jours, les nombreux navires qui, selon l'expression de l'Écriture, battaient les mers de leurs ailes.

Rien ne serait plus facile que de déblayer ce port. Mais ce ne seront pas les Turcs qui se chargeront de cette œuvre. Rien ne serait plus facile que de redonner la vie et la fécondité aux plaines sidoniennes ; mais n'attendez pas cela du gouvernement des Osmanlis. Et ces plaines sont à lui. La terre appartient à Dieu et, par conséquent, *au sultan qui est son ombre ici-bas !*

Il résulte d'un tel état de choses, que la propriété foncière et individuelle, qui est une des bases essentielles d'une société bien réglée, parce qu'elle excite l'intérêt personnel, ou, si vous aimez mieux, qui laisse au travailleur l'espérance, n'existe pas,

ou presque pas dans l'empire ottoman. Mais elle existe dans le Liban, excepté, cependant, dans la plaine de Békaa, l'ancienne Célésyrie. Aussi c'est dans le Liban que la culture est le plus en progrès.

Pour ne parler ici que des plaines de Saïda, elles sont la propriété du sultan. Il les donne en location moyennant une somme convenue qui se paye soit en espèces, soit en nature. Mais les fermiers n'ont nul souci d'améliorer cette terre qui, en aucun cas, ne peut leur appartenir. Ils en tirent tout ce qu'ils peuvent au risque de l'épuiser. Cette terre est d'ailleurs si excellente qu'elle produit toujours, et cela sans engrais et presque sans travail. Mais avec du travail et de l'engrais, elle produirait dix fois plus.

Le gouvernement turc n'a plus d'argent. Il ne paye ni ses fonctionnaires, ni ses soldats. Rien ne lui serait plus facile que de se procurer de l'argent en vendant, au moins, une partie de ses terres. Il ne le fait pas. Il n'y songe pas peut-être; ou, s'il y songe, il peut avoir une préoccupation. Si ces terres devenaient la propriété des chrétiens, par exemple, ne serait-ce pas leur donner trop de force ? Et n'y aurait-il pas là un nouveau danger pour l'empire ? A force de conservation il finit par se détruire.

Une chose est restée éblouissante à Saïda : ses jardins. Ils couvrent un espace de deux lieues en longueur et d'une lieue en largeur. C'est le plus charmant Éden qu'on puisse imaginer. Les orangers, les citronniers, les bananiers aux feuilles gigantesques et au fruit savoureux y croissent par milliers et avec une rare vigueur. Les amandiers, les grenadiers et les abricotiers y sont magnifiques. J'y ai vu des oliviers séculaires. Les mûriers y sont en abondance et d'une éclatante verdure. « Si la France possédait ce pays, me disait hier encore un Européen établi à Saïda, elle ferait de cette ville et de ses environs un paradis terrestre. »

Les légumes, tels que le choux, la laitue, la pomme de terre introduite ici depuis trente ans à peine; le haricot, l'aubergine, la tomate ou pomme d'amour, la courge et la rave, y sont d'une excellente qualité et poussent sans fumier. Ces beaux et frais jardins sont abondamment arrosés par de nombreux canaux provenant du fleuve Aouli qui prend sa source dans le Liban.

Mais si les jardins de Saïda sont ravissants, combien la ville est triste, sale et mal bâtie ! Rues étroites et ténébreuses, trottoirs effondrés avec une espèce de ruisseau au milieu où cheminent les bêtes. Le commerce, qui n'est guère fait ici que par les chrétiens, se borne au tabac. Celui de la soie, introduit par les Européens, commence à naître. Les musulmans qui produisent si peu, et qui ne vivent presque de rien, car la sobriété dans ce pays est passée en proverbe, ne subsistent que de leurs modestes revenus ou de la vente de leurs denrées.

Saïda renferme une population de dix mille âmes dont trois mille environ sont chrétiens, les uns Maronites, les autres Grecs catholiques. Ceux-ci sont les plus nombreux. Il y a cinq cents juifs généralement misérables et méprisés de tous. Le reste de la population est musulman. Cette population avait une réputation de douceur qui ne s'est nullement justifiée dans ces derniers temps; car ce sont surtout les musulmans de Saïda, vous le savez déjà, qui ont massacré les pauvres chrétiens au mois de juin dernier. L'esprit de fanatisme subsiste parmi eux, et leur haine contre le nom chrétien s'est réveillée terrible au bruit des massacres de la montagne.

Les chrétiens de Saïda ont ici des églises bien modestes et bien pauvres ; mais ils ont la foi au cœur, la foi qui rend fort, et qui veut qu'on espère. Les mosquées se comptent ici par centaines, et nulle d'elles n'arrête l'attention du voyageur par son architecture. Les beaux monuments de l'islamisme en Syrie ne se trouvent qu'à Damas, et ce sont les anciens califes

d'origine arabe qui les ont construits, de même qu'à Bagdad. Les plus belles mosquées sont à Brousse, à Stamboul, et ce sont les Grecs vaincus qui les ont bâties sur le modèle de Sainte-Sophie, la grande église byzantine, première et magnifique expression monumentale du génie catholique.

A Saïda l'architecture arabe est absente ; les mosquées de cette ville, je le répète, ne sont guère que des maisons un peu plus grandes et un peu plus propres que les maisons ordinaires. On ne trouve pas même ici les minarets à la flèche aiguë s'élançant dans l'espace. Les minarets de Saïda ressemblent à de lourds colombiers mal construits, et il y a même des temples qui n'en ont pas du tout. C'est de la terrasse de la mosquée que le muezzin appelle, cinq fois par jour, les croyants à la prière. Dans mes nuits trop souvent sans sommeil, j'entends le chantre de l'oraison. A minuit, et une heure avant le jour, sa voix retentit dans la cité endormie, disant : « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, Mohammed est son prophète, croyants, venez à la prière ! »

Je vous assure que cette voix sonore qui se mêle, dans le silence absolu de la cité, aux bruits harmonieux de la mer, sous un ciel resplendissant d'étoiles, a quelque chose qui frappe l'imagination, quelque chose de solennel. Le chant du muezzin, la nuit surtout, est le côté poétique de la religion de Mahomet.

J'aurais voulu visiter deux monuments de nos anciens croisés à Saïda : le château de Saint-Louis, que les gens du pays appellent *Kalaat-el-Mouéz* (château du Glorieux), et l'antique église de Saint-Jean. La citadelle du roi de France ne présente plus, à l'extérieur, que quelques tours en ruine. Nous nous sommes présentés, le père Rousseau et moi, à la porte de fer qui conduit à *Kalaat-el-Mouéz*. Nous y avons trouvé des soldats turcs qui nous ont barré le passage, disant que l'entrée n'était possible qu'avec une permission du moudir. Nous

n'avons pas jugé à propos d'aller demander cette permission, et nous avons renoncé à visiter les ruines.

L'église de Saint-Jean est convertie en mosquée; par le temps d'excitation fanatique qui court, nous ne nous sommes pas souciés de nous présenter à la porte du temple musulman. On dit que dans ce temple l'iman ne prêche le Coran qu'avec un sabre à la main; je me hâte de dire que c'est un sabre de bois, ce qui est plus rassurant. Il paraît que l'usage de prêcher l'islamisme de cette manière vient de ce que la ville où parle le docteur du Prophète a été prise par l'épée. Les cités tombées entre les mains des musulmans par capitulation ne pratiquent pas cet usage, assez curieux d'ailleurs. Or, Saïda est devenue la proie des Sarrasins à la suite d'un long combat contre les chrétiens. On montre, sur le bord de la mer, du côté de Tyr, un blanc mausolée où le général Ouk, qui commandait les Sarrasins à la prise de Saïda, attend le jour de la résurrection.

J'ai retrouvé à Saïda une coutume singulière que j'avais remarquée, dans ma jeunesse, dans plusieurs ville de l'empire ottoman. Le propriétaire d'une maison accorde, moyennant finance, l'autorisation à un autre de bâtir un ou deux étages au-dessus de sa demeure. Il résulte de cette coutume les plus graves comme les plus risibles inconvénients. Il arrive, par exemple, que la maison qui touche le sol tombe en ruine, et peut entraîner dans sa chute la maison qui est au-dessus. Bien plus, le premier propriétaire, ne se souciant pas de réparer sa maison, veut la démolir entièrement, afin que ses matériaux puissent lui servir pour se construire une habitation ailleurs, et je vous demande un peu ce que devient alors l'habitation du dessus.

On va chez le cadi (juge). Les permissions de bâtir étage sur étage sont si peu nettes, si incomplètes, que le magistrat ne sait plus quelle sentence prononcer. Les piastres seules

peuvent, le plus souvent, décider la question. Tout marche ici au rebours du bon sens. On se croirait au milieu de gens qui ont tous perdu la tête.

N'y aurait-il pas un rapprochement à faire entre une maison bâtie sur une autre, maison dont le délabrement peut entraîner une ruine générale, et l'empire ottoman lui-même? Ce pauvre empire n'est-il pas, en quelque sorte, en l'air, lui aussi? Où voyez-vous la solidité de ses fondements? Sur quoi repose-t-il? Sur des institutions vermoulues; encore quelques secousses, et l'empire croule comme la maison du turc bâtie sur une demeure qui tombe pierre à pierre.

Cette pauvre ville de Saïda offre, depuis le mois de juin dernier, un bien triste et bien douloureux spectacle. Plus de dix mille femmes, enfants, vieillards, des pays de Djézin, de Hasbaya, de Rachaya, de Déir-el-Kamar, n'ayant ni pain, ni foyer, par suite de la guerre, s'y sont venus réfugier. Il s'en trouve encore plus de six mille à moitié nus, et vivant de la charité publique. La maison des jésuites est sans cesse assiégée par une foule en guenilles et affamée. On donne du pain, des vêtements et un peu d'argent. Tout le monde donne, il faut le reconnaître. Quand je dis tout le monde, je n'entends pas parler des Turcs qui voudraient voir tous ces malheureux anéantis, j'entends parler de l'Europe, et aussi de l'Amérique, car l'Amérique a beaucoup envoyé.

L'Angleterre donne des sommes considérables. On dit que ses agents, chargés de les distribuer, saisissent cette occasion pour faire du prosélytisme religieux, et on ne se trompe pas. Le bon père Rousseau va tous les jours, dans les villages environnants, porter des secours aux malades ou aux vieillards qui ne peuvent pas venir à Saïda. Le père de Prumières, zélé missionnaire, esprit cultivé, reste à la maison et distribue tout ce qu'il peut à ces pauvres gens. J'ai entendu ce matin une belle parole de la bouche de ce religieux. Il distribuait,

dans le kan français, avec les sœurs de Saint-Joseph, des étoffes à plus de six mille femmes réduites au dernier dénûment. Pendant qu'il donnait à chacune son lot préparé d'avance, un homme jeune, vêtu à l'orientale et parlant français, a dit au père de Prumières :

« Mon père, sachez à qui vous donnez! ces gens-là (c'était un groupe particulier) sont des hérétiques et des schismatiques!

« — Eh! ne sont-ils pas nus comme les autres! a vivement répondu le jésuite. Notre charité, qui est celle de la France, leur prouvera au moins que nous les aimons! »

Il est une communauté religieuse récente, et dont on a encore peu parlé : ce sont les sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, dont la maison mère est à Marseille. Cette communauté a été fondée, il y a trente ans, par mademoiselle de Viala, à Gaillac, près Albi. Son but principal est l'enseignement. Elle a en Chypre une école et un orphelinat; elle en a aussi à Jaffa, à Jérusalem et à Saïda. C'est dans le kan français de cette ville, que les sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition avaient, avant les derniers désastres, un beau pensionnat de jeunes personnes et un externat. Maintenant leur établissement est transformé en hôpital et en orphelinat de petites filles, dont les parents ont été égorgés. Ces orphelines, au nombre de quatre-vingt-dix, ont été habillées et sont nourries au moyen des secours venus de France. L'hôpital compte aujourd'hui quatre-vingts malades, tous victimes de la férocité turque et druse. J'y ai vu des hommes qui n'avaient qu'une jambe, qu'un bras, d'autres, labourés de coups de sabre. Les institutrices se sont faites sœurs de charité, et l'ordre le plus admirable comme la grande propreté règnent dans l'établissement, grâce à l'intelligente direction de la sœur Émilienne, supérieure à Saïda.

De plus, les sœurs distribuent au kan français, et tous les jours, la soupe à six cents malheureux. Mais cela ne pourra

pas toujours durer; il faudra bien que ces pauvres gens reprennent le chemin de leurs villages. Mais qu'y deviendront-ils, puisque leurs maisons sont brûlées, qu'ils n'ont pas d'argent pour les rebâtir, et même pas de semences pour la récolte prochaine? L'hiver arrive cependant! Il se présente sous les plus lamentables aspects. Quand on réfléchit, après les avoir vus, sur les derniers malheurs de la Syrie, on se prend à croire qu'ils sont peut-être irréparables! Quel mal immense et profond les agents du gouvernement turc et les Druses ont fait aux chrétiens de ce pays!

Le plan de Fuad-pacha commence à se dessiner. Il ne veut rien moins que l'institution dans la montagne d'une autorité turque pure et simple. Il vient de diviser l'ancien caïmacanat druse en quatre districts, ayant chacun un gouverneur ou mussélim turc. Son Excellence dit, dans son firman, à ce sujet, que le mussélim sera tenu de prendre ses agents parmi les chrétiens, parmi les musulmans et parmi les Druses. Quel trio! Comme les chrétiens des pays mixtes vont être bien traités, placés entre les Turcs et les Druses! Fuad-pacha étendra-t-il cette mesure au caïmacanat chrétien? Je crois bien qu'il ne demanderait pas mieux. Il y a longtemps que les Turcs travaillent pour cela. Plaise à Dieu qu'ils n'atteignent jamais leur but, car c'en serait fait alors de la chrétienté de Syrie.

Il y a un mois que Fuad-pacha est au pays des Druses avec une armée, et aucune répression n'a été encore accomplie. Seulement Son Excellence a mis la main sur les richesses immenses de Djomblatt. Il a confisqué, au profit de la Porte Ottomane, les biens territoriaux de ce chef suprême des Druses. Il s'était emparé de quarante de ses chevaux de plus noble race, et Fuad s'en sert, bien que la vente de ces chevaux eût produit des millions de piastres. Il a vidé les greniers de Djomblatt, et cela pour donner du pain aux soldats turcs. Il a mis la main sur de nombreux troupeaux de moutons et de

vaches, qui sont aujourd'hui la principale ressource pour la nourriture de l'armée ottomane en Syrie.

Chacun s'attendait à ce que la fortune de Djomblatt fût destinée à un commencement d'indemnité aux chrétiens. Point du tout; c'est la Porte Ottomane qui a saisi cette fortune à son profit. C'est d'une insolence souveraine. Reste à savoir si la commission européenne acceptera une pareille flibusterie.

Le haut commissaire turc est retourné depuis quelques jours à Damas. Il y a relâché une foule de musulmans qu'il avait fait emprisonner, non point, remarquez-le bien, au moment de sa première arrivée dans cette ville, mais *après le débarquement de nos troupes à Beyrouth.* Les chrétiens damasquins, se voyant de plus en plus joués et de nouveau menacés, recommencent à abandonner leurs foyers pour se réfugier à Beyrouth et dans le Kersrouan, comme au commencement du mois de juillet. Les musulmans de Damas placent des croix de bois sur les chemins, dans les bazars, et les couvrent de leurs ordures.

Telle est la situation en Syrie, je vous la donne dans sa vérité.

Je repartirai demain pour Beyrouth.

LETTRE XXVI

Arrivée à Beyrouth d'importants personnages musulmans de Damas frappés de diverses condamnations. — Abdalla-hallébi. — Noms de tous ces personnages. — Curieux incident survenu dans le procès de l'un d'eux. — Entrée presque triomphale de ces condamnés à Beyrouth. — Accueil que leur fait Akmed-pacha, gouverneur de cette ville. — Souvenir de ma première conversation avec celui-ci. — Fuad-pacha et ses ruses. — Il favorise la fuite des Druses. — Le commandant Ardent du Pic, ses otages druses et un officier turc qui vient les réclamer. — Scène entre un soldat turc et un soldat français à Beyrouth. — Les zouaves, le R. P. Badour et le petit *Bugeaud*. — La place du Canon à Beyrouth. — Un mot sur la politique anglaise à Stamboul, en Syrie, en Italie.

Beyrouth, le 24 octobre 1860.

Avant-hier, 22 octobre, est arrivé à Beyrouth, venant de Damas, une nouvelle caravane de prisonniers musulmans. Voici leurs noms :

1° Abdalla-hallébi ou l'Alepin parce qu'il est né à Alep, cheik-ul-islam ou chef de la religion à Damas. Il est considéré comme un saint par *les vrais croyants*. Abdalla est condamné à une détention perpétuelle, et ses biens sont confisqués. C'est lui qui a fait le plus de mal à Damas ; il en a même fait plus qu'Akmed-pacha, car l'hallébi, chef de la religion, a particulièrement organisé les massacres au nom de la religion même. On s'attendait à une punition bien plus sévère à infliger à ce grand coupable. Fuad-pacha l'a épargné.

2° Abdella-bey, fils de Nassoud-pacha ; 3° Akmed-effendi-hassibi ; 4° Mohammed-bey-Aden, tous les trois condamnés à quinze ans de détention et à la confiscation de leurs biens ; 5° Tahër-effendi, mufti, président du medjilès ou tribunal composé de musulmans et de deux ou trois chrétiens ; 6° Omar-effendi-ghazi, frappé de la confiscation de ses biens et de dix années d'emprisonnement ; 7° Abdalla-bey-Aden ; 8° Son

fils Ali-bey; 9° Nakib-el-Echarat, chef des chérifs ou nobles (cousins du prophète); 10° Akmed-effendi; 11° Abdouladi-effendi. Ces cinq derniers sont condamnés à trois ans d'exil. — Ils vont tous être provisoirement conduits en Chypre.

La condamnation d'Abdalla-bey-Aden, le septième sur la liste, a donné lieu à un assez curieux incident. Fuad-pacha était sur le point de proclamer son innocence lorsque deux chefs musulmans d'un village près de Damas, impliqués, eux aussi, dans la vaste accusation, ont présenté à Son Excellence un papier où on lisait ces mots écrits de la main d'Abdalla-bey-Aden : *Croyants! aux armes! tuez tous les chrétiens qui ne voudront pas embrasser l'islamisme!* Les deux inculpés ont déclaré que, d'après cet ordre, ils n'avaient mis à mort que les *giaours* qui n'avaient pas voulu abjurer leur foi. Ils ont ajouté qu'ils avaient généreusement laissé la vie à cent cinquante Grecs schismatiques qui s'étaient faits musulmans. Ce témoignage a suffi à Fuad-pacha pour prononcer la condamnation de l'un et l'innocence des deux autres.

Les onze personnages, dont je viens de citer les noms, ont fait à Beyrouth une entrée presque triomphale. Richement vêtus, montés sur des chevaux superbes, environnés de nombreux serviteurs, escortés par trente soldats, non point comme des condamnés, mais comme des chefs que l'on vénère, ils ont été accueillis par les musulmans de Beyrouth avec les marques du plus profond respect et de la plus vive sympathie.

La première visite de ces ordonnateurs des massacres des chrétiens a été pour Akmed-pacha (Fuad était absent de Beyrouth), qui les a reçus avec toutes sortes de politesses. C'est ce même Akmed-pacha qui, au mois d'août dernier, me disait, chez M. Canaris, dans un magnifique élan d'éloquence, en me parlant de la répression qu'on allait exercer contre les égorgeurs et les voleurs : « La justice passera parmi les Druses « comme dans une forêt, et le bois mort sera brisé comme le

« bois vert. » Il ajouta que dans *vingt jours j'entendrais parler des châtiments infligés aux coupables*[1]. Il y a deux mois de cela, et rien pourtant n'a été encore été fait contre les Druses. Akmed-pacha me ferait-il déjà regretter le peu de bien que j'avais dit de lui?

Personne ici, ni chrétien ni musulman, ne prend au sérieux la mesure que Fuad-pacha vient de prendre au sujet des onze personnages de Damas souillés de tant de crimes. Lorsque le moment paraîtra opportun, les *condamnés* reprendront le chemin de leurs foyers et rentreront dans leurs biens. Ceci, cependant, est moins sûr : la Porte Ottomane a tant besoin d'argent !.....

Fuad-pacha joue des tours tant qu'il peut à M. de Beaufort qui pourrait bien finir par se fâcher. Déjà Fuad voulait envoyer le général français camper dans le Kersrouan avec son armée, dans le Kersrouan où il n'y a absolument rien à faire, tandis que lui, le haut commissaire de la Porte, allait partir avec ses soldats pour le pays des Druses. M. de Beaufort lui a énergiquement déclaré, je crois vous l'avoir dit déjà, qu'il irait bel et bien chez les Druses, et c'est ce qu'il a fait. Mais Fuad a pris sa revanche : une fois dans la montagne, il a fourni aux idolâtres massacreurs, et cela presqu'en présence de l'armée française, tous les moyens de fuite dans le Haouran. C'est à Bathoun que le coup a été fait.

Toutes ces choses ne sont pas de nature à établir une bonne entente entre les soldats français et les soldats turcs. Je vous ai déjà écrit ce qui s'est passé à Ebteddin entre le lieutenant Combette et un capitaine osmanli.

Voici d'autres faits :

Les chasseurs de Vincennes, commandés par M. Ardent du Pic, étaient campés, ces jours-ci, près du village druse de Kafar-

[1] Voir la lettre VI de ce volume, p. 33.

Nabrak. Se trouvant dans un pays de brigands, le commandant prend dix Druses comme otage, et déclare qu'il leur fera couper la tête si les Druses tirent sur ses soldats; un officier turc arrive à Kafar-Nabrak, venant de la part d'Ismaël-bey, Hongrois renégat, officier supérieur dans l'armée ottomane. Il dit à M. Ardent du Pic qu'il a violé le droit des gens en retenant comme prisonniers des sujets du sultan, et il l'invite à les relâcher. « Je ne les relâcherai, lui répond l'officier français, qu'à quatre heures, lorsque je quitterai mon campement. Tels sont mes ordres, et je les suivrai. » Puis on cause. L'officier turc, parlant très-bien français, dit : « Je vous assure « que ces Druses ne sont pas du tout de mauvaises gens. Ils « sont très-obéissants aux ordres que nous leur donnons. *Ils « ne font que ce qu'on leur dit* de faire [1]. » Est-ce une naïveté ou une insolence? je ne sais. Mais l'aveu a frappé tout le monde, et il était bon à recueillir.

Une maison donnant sur la place du Canon, à Beyrouth, a été affectée à y recevoir les soldats français condamnés à la salle de police. Il y a là un poste français. Lundi dernier un soldat turc veut absolument stationner, dans un cas pressant, à l'ombre du mur de la prison; la sentinelle française lui dit d'aller au large; l'Osmanli entend rester où il veut. Un débat s'engage; le soldat turc croise la baïonnette; la sentinelle, sans s'émouvoir, prend le soldat turc au collet, l'officier de garde voit cette scène et dit au poste, en désignant le soldat turc : « Empoignez-moi cet homme, et coffrez-le ! » Et la chose fut aussi vite faite que dite. Le soldat turc était en prison avec quelques soldats français. Il y est resté presque toute la journée. Quant à la conversation qu'il a pu avoir avec les soldats des bords du Rhône, de la Loire ou de la Meuse, elle a pu être intéressante, mais je n'en sais absolument rien. Deux officiers

[1] Ces paroles m'ont été répétées par un capitaine du 16ᵉ bataillon des chasseurs, qui les avait entendues de la bouche de l'officier turc.

turcs sont venus réclamer leur homme. L'officier français leur a répondu qu'il ne le rendrait que sur un ordre du général auquel il avait adressé son rapport. Il a fait la même réponse à deux envoyés d'Akmed-pacha, gouverneur de Beyrouth. La porte de la prison ne s'est ouverte que sur une demande signée du chef de notre expédition. Cette persistance de l'officier français dans l'accomplissement de son devoir a fort mécontenté les Ottomans. Force injures, en turc, bien entendu, ont été lancées contre les *giaours*.

Voici un fait d'une nature toute différente, mais qui a son prix, selon moi.

Me trouvant, l'autre jour, dans le divan (salon) des missionnaires jésuites, je vis arriver deux zouaves, Villar et Pierce. Ils tenaient par la main un enfant arabe de huit à dix ans. S'adressant au R. P. Badour, Villar dit : « Voici, *Monsieur le curé*, un gamin que nous avons trouvé couché au pied d'un rocher en revenant de Kab-Elias. Il avait le nez au soleil (et quel soleil !) et dormait comme un sabot. Nous l'avons réveillé. Il était maigre comme un hareng-saur. Il tombait de besoin. Il s'est jeté comme un petit loup sur un morceau de galette que nous lui avons donné. Puis, nous l'avons ramené avec nous au camp des Pins. Il nous sert très-bien. Il est dégourdi. Mais avec nous, voyez-vous, *Monsieur le curé*, il n'apprendrait rien de bon, et nous voudrions lui faire donner *une bonne éducation ;* nous vous l'amenons pour cela.

— Bien, mes amis, bien, répond le P. Badour; nous lui ferons donner une *bonne éducation*. Il y aura une place pour lui dans notre orphelinat de Beyrouth. Comment s'appelle le gamin ?

— *Monsieur le curé*, il s'appelle *Bugeaud !*

— Comment, *Bugeaud ?*

— Mais oui, il n'entend que son arabe; nous ne pouvions pas lui demander son nom; alors, ma foi, nous l'avons appelé *Bugeaud !*

— Va pour *Bugeaud!* répliqua le missionnaire, et le *gamin* fut conduit à l'orphelinat. Son vrai nom était Halil. Il était d'un village près de Aïn-Enoub. Les Druses lui avaient égorgé sa famille entière; il errait dans les montagnes depuis plusieurs jours lorsque les zouaves le rencontrèrent.

Bugeaud ne peut pas passer un jour sans voir Pierce et Villar auxquels il doit la vie. Il s'esquive de l'orphelinat aussi souvent qu'il le peut pour aller baiser la main de ses bienfaiteurs au camp des Pins.

J'ai prononcé tout à l'heure le nom de la place du Canon à Beyrouth. Depuis l'arrivée de nos troupes, cette place présente un curieux spectacle, un spectacle qui est comme le résumé de la physionomie nouvelle de cette ville. La place du Canon, qui pourrait être facilement belle pour peu que Beyrouth cessât d'appartenir aux Turcs, est située en dehors de la porte orientale de la cité arabe. Elle a trois cents mètres de long sur cent cinquante mètres de large. C'est là que stationnent les omnibus bariolés de rouge, de blanc, de jaune, qui mènent, tous les quarts d'heure, les promeneurs au camp des Pins.

Certes, il n'y avait pas d'omnibus sur la place du Canon quand je la visitai, pour la première fois, il y a vingt-trois ans. C'était, à cette époque, un lieu solitaire, abandonné, sale, coupé par des sentiers effondrés. A peine y apercevait-on, non pas des promeneurs (les Orientaux ne se promènent pas), mais quelques Arabes, chrétiens ou musulmans traversaient la place pour vaquer à leurs affaires. Parfois aussi, défilaient sur la place de longues caravanes de chameaux et de mulets venant de Damas ou partant de Beyrouth pour Damas.

Tout est bien changé en ce moment! On y voit partout des restaurants, des cafés, des magasins ou des boutiques tenus par des Français. Vous y lisez des enseignes telles que celles-ci, sur la toile ou sur de grandes pièces de bois ornées

de fleurs et de guirlandes : *Restaurant français*, *lecture des journaux; Café militaire; Café du mont Liban; Au rendez-vous des Bons Enfants; Restaurant de l'Alma, on porte en ville; Restaurant de Crimée; Charcuterie française; Boulangerie française; Maison d'épicerie, liqueurs et cigares; Bazar oriental* (remarquez qu'on n'y vend que des articles européens).

Tous ces établissements sont remplis de consommateurs. Il y a même des *cafés chantants*, et chaque jour le programme des concerts est affiché sur tous les murs. Là se pressent nos soldats de tout uniforme. Les spahis africains y dansent leur danse nationale et y chantent leur air de *Gradjoudja* au son d'une musique arabe. Le zouave, le chasseur de Vincennes, le *pioupiou* de la ligne y font retentir, le verre en main, les chansons du pays, tout en mangeant le pilau arabe. Les officiers, avec leur tenue irréprochable, se promènent, en causant, sur la place et fument des cigarettes faites avec le tabac du Liban, le meilleur tabac du monde, selon moi. A côté de dames européennes aux toilettes élégantes récemment arrivées de Paris, se montrent des femmes arabes chrétiennes ou musulmanes enveloppées de la tête aux pieds de leur long manteau blanc. Des émirs, avec leur sabre recourbé suspendu à la ceinture, et leurs pistolets argentés, galopent sur des chevaux superbes en compagnie d'officiers français qu'ils aiment et dont ils ne voudraient jamais se séparer.

Tous les mardis et tous les dimanches, la musique militaire française fait entendre ses belles et mâles symphonies sur la place du Canon. Une foule innombrable d'*indigènes* environnent le cercle de nos musiciens, et, calmes, silencieux, ils écoutent avec une expression de curiosité ravie les notes harmonieuses qui s'échappent des clairons. Là se mêlent, sans se confondre, le Bédouin du Haouran avec sa barbe courte et noire, son teint brûlé par le soleil, ses dents blanches, ses

yeux petillants cachés sous des sourcils d'ébène, la tête coiffée du pittoresque kéfié que serre le okal en poil de chameau; le Maronite montagnard avec sa veste de laine rayée et son tarbouche entouré d'un fichu brun; le Beyroutin élégamment coiffé du tarbouche rouge, surmonté d'un énorme gland de soie noire, portant le large pantalon de drap foncé ou bleu, et la veste courte, soutachée, à manches étroites ou pendantes. Des groupes d'Européennes et d'Européens sont à l'écart et prêtent l'oreille aux accents d'une musique qui leur rappelle la patrie absente. Sur cette place du Canon, des soldats français montent la garde avec leurs fusils brillants de propreté, en face de soldats turcs qui la montent aussi avec leurs fusils rouillés.

A la tombée de la nuit, des milliers de promeneurs de toutes les nations, de tous les costumes, circulent sur la place du Canon, tandis que les cafés commencent à s'illuminer et que les voix des chanteurs et des chanteuses se font entendre. Tout cela est curieux, pittoresque, animé. On voit les physionomies des chrétiens du pays s'épanouir au spectacle de tous ces Français venus là pour les sauver. Ah! qu'ils y restent bien longtemps encore! car le salut de la Syrie chrétienne, et aussi, pourquoi ne le dirions-nous pas? l'honneur de la France en Orient sont à ce prix! Le dépit de l'Angleterre de nous voir en Syrie l'arme au bras dit assez haut l'importance qui s'attache nécessairement à notre séjour prolongé dans cette belle et malheureuse contrée. L'Angleterre veut bien que nous sauvions les Turcs à Stamboul, elle y trouve son compte; elle veut bien aussi de notre guerre d'Italie, cela l'arrangerait si bien qu'il n'y eût plus de pape à Rome, et qu'au lieu de plusieurs royaumes de l'autre côté des Alpes, il n'y eût plus qu'un grand empire pouvant nuire dans l'avenir à tous les intérêts de la France! Mais sauver les chrétiens de Syrie!... allons donc! est-ce qu'il y a péril pour eux! La Porte Otto-

mane n'est-elle pas là pour tout protéger, pour tout sauver? Il y a eu des massacres, sans doute, au Liban et à Damas; mais où n'y a-t-il pas des massacres? Et puis, qui sait, si la responsabilité ne doit pas en retomber sur les chrétiens eux-mêmes? N'a-t-on pas dit du haut de la tribune britannique que c'étaient, non les Druses, mais les Maronites qui avaient provoqué la dernière guerre?

Reste à savoir si la France ne se dressera pas un jour de toute sa hauteur contre une pareille politique.

LETTRE XXVII

La famille princière de Chéab. — L'émir Béchir-Kassem, dernier des gouverneurs chrétiens de la montagne. — Son renversement inique en 1841. — Son exil à Constantinople, son retour dans le Liban et sa mort. — Sa veuve, la princesse Amoun; sa fille, la princesse Alia, et son gendre, l'émir Effendi.

Beyrouth, le 26 octobre 1860.

La plus illustre, la plus honorée, la plus ancienne famille noble de la Syrie, est la famille Chéab; par son origine musulmane elle remonte à une femme de Mahomet (j'ai lu un livre à Beyrouth où la généalogie des Chéab va tout droit à Adam). Les Bédouins du désert n'ont pas cessé de prononcer ce nom de Chéab avec une sorte de vénération. Les chrétiens, qui savent que les Chéab ont embrassé leur foi depuis plus de cent cinquante ans[1], les regardent comme leurs princes et d'excellents frères en religion.

En effet, les Chéab sont généralement connus en Syrie pour des chrétiens catholiques, exacts et fervents. Les Maronites,

[1] Il y a encore des Chéab restés musulmans à Hasbaya et à Rachaya.

en particulier, savent que c'est un de leurs évêques du commencement du dix-huitième siècle, le vénérable Michaëli, archevêque de Beyrouth, à qui est due la conversion des Chéab au christianisme. Ils racontent, à ce sujet, une légende : Un prince Chéab avait une fille qu'il aimait tendrement. Elle était sur le point de mourir. Le père, désolé, va trouver Michaëli, et lui demande le secours de ses prières pour la guérison de son enfant. L'archevêque va dans le village princier de Wadi, où la jeune fille se mourait. Il implore l'assistance divine, et l'enfant revient aussitôt à la vie. Dès ce moment, la famille Chéab reconnaît le Dieu qui l'a ainsi comblée de ses bienfaits, et se fait baptiser.

Les Chéab ont gouverné le Liban, après l'extinction de la famille Mân, d'où était sorti le fameux Faker-el-Din, pendant un siècle et demi. Vous savez que l'émir Béchir, forte tête et bras de fer, était un Chéab, et qu'il est mort dans son exil de Constantinople, à la suite des événements de Syrie, en 1840.

De fâcheux préjugés existent chez les émirs aussi bien que les cheiks. Pour eux, le travail est une honte, et l'oisiveté une marque de noblesse. En attendant, les fortunes s'amoindrissent et disparaissent, et la vigueur morale de l'homme n'y gagne rien. J'ai vu des émirs qui reconnaissent ces vérités. L'un d'eux, l'émir Haly-Chéab, me disait un jour : « Nos usages ou nos préjugés sont comme des serpents qui nous étranglent ! » — Émir, écrasez-donc la tête à ces serpents, et finissez-en avec toutes ces misères ! Je crois qu'on en finira, et ce sera bien. » J'ai eu le bonheur de faire admettre, au collége de Ghazir, le jeune émir Abdoul-Férid (serviteur du Dieu unique), l'un des nombreux fils du vénérable prince Assad que j'avais vu à Alexandrie. Abdoul-Férid a treize ans. C'est un superbe garçon, et il paraît plein d'intelligence. La belle et fière allure de nos officiers qu'il avait vus à Beyrouth lui avait monté la tête. Son père voulait lui faire étudier la médecine en Égypte. C'était

déjà un progrès. Après l'arrivée de nos troupes, l'enfant n'a plus voulu entendre parler d'études médicales. « Ce n'est pas la lancette que je veux tenir dans ma main, a-t-il dit, c'est le sabre ! je veux être militaire pour combattre et les Turcs et les Druses ! » Il était superbe en disant cela. Après une année passée à Ghazir, il sera conduit en France et travaillera pour entrer à l'école de Saint-Cyr. Pourquoi donc un bel avenir ne serait-il par promis à ce charmant et belliqueux enfant? Et pourquoi donc le grand émir Béchir aurait-il été, comme on l'a dit, *le dernier des Chéab?* Ne condamnons point ainsi à une impuissance éternelle les races historiques de ce monde.

Depuis vingt ans les Chéab n'occupent plus de positions officielles dans le Liban. J'aurai occasion de dire comment, et dans quel but, le gouvernement turc les a frappés et presque ruinés.

Le dernier gouverneur unique de la montagne a été un Chéab, l'émir Béchir-Kassem. C'était un homme juste, de mœurs douces, ne cherchant et ne voulant que le bien. L'opinion générale l'avait désigné pour le gouvernement de la montagne. La Porte Ottomane l'y plaça, après la chute de l'émir Béchir (1840), que tout le monde appelle ici le *grand Béchir*.

Un jour, c'était vers la fin de 1841, l'émir Béchir-Kassem se voit attaqué, sans qu'il s'y attende le moins du monde, dans sa demeure de Déir-el-Kamar par une nuée de Druses. Qui avait donc soulevé les idolâtres? Qui leur avait fourni des munitions de guerre? Personne n'en douta ici : à la Porte Ottomane remonta la cause de cette agression sans motif. Il est aujourd'hui convenu, dans un certain monde, que les Maronites sont des lâches. La découverte est nouvelle, et ceux qui connaissent les Maronites et leur histoire ne peuvent qu'en rire. Or, en 1841, les chrétiens de Déir-el-Kamar, pris à l'improviste par les Druses, les battirent à plate couture pendant

vingt jours, ils leur tuèrent plus de quatre cents hommes. Mais les choses étaient organisées de telle manière que, seuls, les habitants de Déir-el-Kamar eurent à lutter contre leurs ennemis dont les rangs grossissaient tous les jours. Si, à cette époque, je ne dirai pas tous les combattants, mais seulement la moitié des guerriers que les Maronites peuvent mettre sur pied, eussent marché au secours de Déir-el-Kamar, c'en était fait des Druses.

Livrés à leurs seules forces, l'émir Béchir-Kassem et les combattants de Déir-el-Kamar se virent obligés, sur la sollicitation du pacha de Beyrouth, à demander la paix aux disciples de Hakem. La paix était signée. Au mépris des engagements les plus sacrés, les Druses recommencent la guerre ayant à leur tête un homme de sang, Nassif-Abou-Naked. Vingt des principaux habitants de Déir-el-Kamar furent lâchement et impitoyablement égorgés dans leurs maisons par Nassif-Abou-Naked et ses compagnons. Ils voulurent essayer, à cette époque, une attaque contre Zahleh, mais ils furent honteusement repoussés.

L'émir Béchir-Kassem et les membres de son conseil vinrent à Beyrouth pour demander justice auprès du pacha. Il les accueillit fort mal, et sans la protection pleine d'humanité du colonel Rose, alors consul d'Angleterre dans cette ville, on ne sait ce que seraient devenus entre les mains du pacha le gouverneur Béchir-Kassem et les chefs chrétiens qui l'accompagnaient. Le pacha de Beyrouth eut l'idée d'envoyer à Constantinople l'émir Béchir-Kassem. On l'y retint comme dans un lieu d'exil; et ce n'a été qu'en 1850 qu'il a pu obtenir la permission de revenir dans sa montagne. Mais cet émir avait des possessions territoriales au pays des Druses. Tout lui a été confisqué par ces derniers, et rien, ou presque rien ne lui a été rendu. Comprenez-vous ce que peut être un gouvernement qui, loin de punir de pareils attentats, les autorise, les sanc-

tionne, soit par son impuissance, soit par son entente avec les bandits? La Porte Ottomane donne une compensation à l'émir dépouillé, et lui fait une pension de je ne sais combien de piastres. Mais cette pension elle-même, d'où venait-elle? du trésor impérial? Pas du tout, elle venait des Druses, qui tenaient dans leurs mains les terres de l'émir Béchir-Kassem. Un peu plus tard. Omer-pacha, le renégat croate, fit toutes sortes de promesses à la famille de l'émir pour la faire rentrer dans ses biens. Aucune de ses promesses n'a été accomplie. La pension donnée à l'émir n'existe même plus; elle est morte avec lui, car le 30 mai dernier, l'ancien gouverneur des chrétiens, vieillard de quatre-vingts ans, privé de la vue, fuyant sa demeure de Sibnay pour se rendre à Beyrouth, accompagné de quelques serviteurs indignes qui l'ont abandonné en chemin, a été égorgé par les Druses qui le poursuivaient. Certes, à cet âge, il ne pouvait plus être un homme dangereux. Ne serait-ce pas pour ne plus payer la pension dont j'ai parlé, pension qui devait finir avec sa vie, d'après les stipulations de la Sublime Porte, que le pauvre vieillard a été mis en morceaux?

Que conclure de pareilles choses, sinon que le gouvernement turc est un gouvernemont sans force et sans justice? De deux choses l'une, ou ces ignominies s'accomplissent par l'impuissance du gouvernement turc, ou par sa volonté; dans les deux cas, il est indigne d'avoir ce pays-ci sous sa domination. Lord Palmerston ne paraît pas être de cet avis; son opinion, si je ne me trompe, est que le mont Liban serait bien mieux gouverné et préservé de toutes les querelles intestines qui lui ont fait tant de mal, s'il était débarrassé de tous les caïmacans possibles et des influences souvent contradictoires des consuls européens, et placé sous le gouvernement exclusif, sans partage, de la Porte Ottomane. Mais il me semble que les massacres des chrétiens n'ont guère été empêchés dans les pays

uniquement placés sous la domination ottomane. Y avait-il des gouverneurs chrétiens à Djeddah, à Candie, à Déir-el-Kamar, à Hachaya[1], à Damas? Pas le moins du monde; et vous savez quel a été le sort de leurs malheureux habitants.

J'ai vu, en me rendant à Sibnay, le lieu où l'émir Kassem-Chéab a été immolé par les Druses. La pierre sur laquelle sa tête a été sciée est toute rouge encore de son sang. Il a laissé une veuve, la princesse Amoun, et une fille, la princesse Alia, épouse de l'émir Effendi, fils de l'émir Assad. La princesse Amoun, femme d'esprit, nature forte, héroïque même dans son malheur, n'a plus de bonheur, ici-bas, que celui de la famille. Elle le goûte avec ravissement, avec tendresse. Ses journées sont remplies par les soins qu'elle prodigue à ses quatre petits-fils, dont l'aîné n'a que sept ans. Sa fille, Alia (la Superbe), douce et pieuse, a une des plus éblouissantes têtes de femme que j'aie vues dans ce pays, où il y en a de si éblouissantes. Elle a un front de reine, mais elle n'a pour couronne (les Druses lui ont volé ses diamants) que ses beaux enfants, et c'est la plus belle.

L'émir Effendi, son époux, élève du collége de Ghazir, est un homme instruit; il a un jugement droit, une saine raison. Plein d'honneur, excellent catholique, pénétré de tous les nobles sentiments, aimant son pays, sa nation maronite, il serait heureux de la servir, de lui être utile. Espérons que tout avenir ne sera pas désormais fermé à l'illustre race des Chéab, et que l'émir Effendi, si digne d'estime, ne languira pas dans une oisiveté qui lui pèse!

Il m'a fait l'honneur de me communiquer une pétition qu'il a lui-même rédigée en très-bon français, et dans laquelle, en

[1] Quoique ces trois localités soient habitées par des Maronites et des Grecs, elles n'étaient pas comprises dans le gouvernement chrétien du Liban. Chacune d'elles avait un gouverneur turc spécial qu'on nomme mousselim ou moutasselem, selon la prononciation arabe.

demandant justice à la commission européenne qui siége à Beyrouth, il expose avec impartialité et lucidité les malheurs de sa famille et les pertes subies, en 1841, par son beau-père, l'émir Béchir-Kassem. Que ses réclamations, si incontestablement fondées, soient donc entendues, et que justice soit rendue aux victimes de la spoliation violente et sacrilége !

LETTRE XXVIII

Idée politique du gouvernement turc de détruire tout pouvoir, toute force qui ne soit pas son pouvoir et sa force à lui-même. — Féodalité turque de l'Anatolie et de la Turquie d'Europe que la Porte Ottomane anéantit. — Féodalité arabe. — Comment le gouvernement turc s'y prend pour la détruire. — Le palais d'Ebteddin entre les mains du gouvernement turc. — Un mot de l'intendant de la veuve de l'émir Béchir à ce sujet. — Don que cette princesse vient de faire au souverain de la France du palais d'Ebteddin. — Déclaration de l'auteur au sujet des divers partis dans la montagne. — L'émir Béchir-Akmed et l'émir Assaf. — Intrigues de l'Angleterre et de la Porte Ottomane pour tout brouiller. — Décision d'Akmed-Hala-bey, envoyé extraordinaire de la Porte Ottomane au sujet de la lutte engagée entre l'émir Béchir-Akmed et l'émir Assaf, son cousin. — Encore l'insurrection du Kersrouan. — Divers rôles que jouent dans ce soulèvement les émissaires de la Porte Ottomane. — Récit détaillé des moyens que la Turquie a employés pour détruire le pouvoir des émirs et des cheiks dans la Palestine. — Mahmoud-bey, de la Samarie, exilé à Beyrouth. — Réponse à une objection qui pourrait être faite au sujet de la destruction de la féodalité en Turquie. — Souvenir d'une scène entre Louis XIV et un grand seigneur de sa cour. — Remarque au sujet des chefs druses maintenant en prison à Beyrouth.

Beyrouth, le 28 octobre 1860.

Je voudrais aujourd'hui appeler votre attention sur une idée politique de la Porte Ottomane, idée curieuse, intéressante, que les sultans ont toujours eue, et dont les développements se sont poursuivis jusqu'à nos jours.

Cette idée est comme l'essence du despotisme. Le padischah au sommet, les masses ignorantes, inertes à la base, telle a été, dans tous les temps, la pensée politique de Stamboul.

Cette pensée a toujours fait la guerre à un pouvoir, à une force qui n'étaient pas elle-même.

Contrairement à presque toutes les nations de l'Europe, la nation turque n'a jamais eu d'aristocratie proprement dite. Jamais les sultans n'ont voulu en laisser subsister autour d'eux.

Point de pouvoir intermédiaire. Un niveau inexorable sur toutes les têtes. De même qu'il n'y a qu'un Dieu au ciel, il ne doit y avoir qu'un seul maître dans l'État, et ce maître c'est le padischah, ombre de Dieu sur la terre.

Jamais les sultans n'ont créé une *noblesse*. Les plus hauts fonctionnaires de l'empire ne sont plus rien du jour où la disgrâce les frappe. Ils deviennent les égaux du dernier des *hamales* (portefaix).

Toutefois, comme tous les peuples conquérants, les chefs turcs, se partageant les terres de l'Asie Mineure, constituèrent une féodalité. Ils s'appelaient *sandjaks-beys* (princes du drapeau); *dérés-beys* (seigneurs de la vallée); *sipahis* (fils des notables); *siams* (possesseurs de siamets ou fiefs); *timarlus* (possesseurs de petits fiefs).

D'après un règlement de Mourad ou Amurat Ier, troisième sultan des Osmanlis, les *timars*, les *siamets* se perpétuaient de mâle en mâle et ne revenaient à l'État qu'après l'extinction des familles feudataires.

A l'appel du sultan ils devaient fournir à l'armée les contingents de cavalerie qui leur ont été demandés. Ils payaient une redevance au pouvoir suprême, et percevaient eux-mêmes les impôts dans les terres qui leur appartenaient.

Mais ces feudataires, qui pouvaient être assimilés à nos *francs-alleux*, puisqu'ils tenaient de la conquête les terres qu'ils

possédaient, ne constituaient pas une aristocratie proprement dite dans l'État ottoman. l'État ne les considérait pas comme une aristocratie ayant des priviléges reconnus par les lois, et auxquels le pouvoir souverain ne pouvait toucher sans enfreindre ces mêmes lois.

Quand il plaisait à un sultan d'abattre un *sandjak-bey* ou un *déré-bey*, il l'abattait, s'emparait de ses biens, et, une fois abattu et dépouillé, il ne gardait, aux yeux du sultan, aucun caractère de noblesse héréditaire.

De tous les seigneurs d'autrefois, il n'était resté, dans l'Anatolie ou l'Asie Mineure, qu'une seule famille : les Kara-Osman-Aglou. Elle était nombreuse et puissante. Mahmoud II la détruisit quelque temps avant la destruction des janissaires.

Il en anéantit d'autres dans la Turquie d'Europe.

Il divisa l'empire en vingt-huit gouvernements ou pachaliks, ou sandjaks, administrés par des fonctionnaires nommés par la Porte. Loin d'améliorer le sort des populations de ces contrées, ces mesures n'ont fait que le rendre plus mauvais. Les pachas et les mussélims ne sont pas tous des fonctionnaires d'une parfaite intégrité, et si vous aviez parcouru, comme moi, les magnifiques provinces de l'Asie Mineure, vos oreilles auraient été frappées des plaintes et des cris des opprimés.

D'ailleurs, plus de la moitié des terres ayant appartenu autrefois aux feudataires sont aujourd'hui incultes, faute de bras et aussi faute de propriétaires fonciers, car c'est le sultan qui, seul, possède ces grandes étendues de pays.

En dehors de la féodalité turque dont je viens de parler, il y avait, dans certaines parties de l'empire ottoman, une autre féodalité qui n'était pas d'origine ottomane, mais d'origine arabe. Il y avait des seigneurs féodaux dans la Syrie et dans la Palestine.

Le gouvernement turc a voulu les détruire à leur tour; mais ne pouvant pas, comme il l'avait fait dans l'Asie Mineure

et dans la Turquie d'Europe, les attaquer de front, il voulut parvenir à son but en semant la discorde parmi eux, en ruinant les uns, en rendant impossibles les autres par la déconsidération.

Le gouvernement ottoman s'était emparé sans honte, après 1840, du vaste et magnifique palais d'Ebteddin et de ses riches dépendances. Il avait bien voulu, durant les cinq premières années, payer à la veuve de l'émir Béchir le loyer de ce palais; après, il n'a plus rien payé, et de plus, ses soldats, en garnison dans cette splendide demeure, se sont amusés, comme je vous l'ai dit déjà, à en détruire les splendides ornements.

Un homme dévoué à la princesse Béchir me disait l'autre jour : « *Kawadja*, *kawadja* (monsieur, monsieur), c'est énorme tout ce que le gouvernement turc a mangé à la princesse! qu'il me soit permis de dire qu'il l'aurait mangée elle-même si je n'avais pas été là. »

Cependant la veuve de l'émir Béchir ne s'est jamais dessaisie de ses droits sur le palais d'Ebteddin, et elle vient bravement et noblement de faire acte de propriétaire : par une lettre dont copie m'a été communiquée, la princesse a offert en don, tout récemment, le palais d'Ebteddin au souverain de la France. L'acceptation d'un pareil don serait une bien belle et bien bonne chose pour le présent et pour l'avenir des chrétiens de Syrie qui n'espèrent plus que dans la protection de notre pays.

L'idée politique du gouvernement turc de tout brouiller, de tout détruire, quand il s'agit de ce qui n'est pas lui-même, s'est manifestée dans le Liban avec un rare esprit de suite. Anéantir les anciens priviléges, l'antique indépendance de la montagne, faire table rase, et se mettre à la place de tout ce qui aurait été renversé, tel était le but final que se proposait la Porte Ottomane.

La Porte Ottomane avait réduit à l'impuissance, en la rui-

nant, en la volant ou en la faisant voler par les Druses, la noble famille de Chéab. Restait une famille d'émirs bien moins illustre que la famille Chéab : c'était la famille Bellamah.

En 1842, après l'inqualifiable exil de l'émir Béchir-Kassem à Constantinople, le gouvernement turc choisit, pour gouverneur des chrétiens, un membre de la famille Bellamah, l'émir Haydar. C'était un homme parfaitement inoffensif, ce qui n'empêcha pas son neveu, l'émir Béchir-Akmed, de lui faire une guerre sourde, poussé qu'il était par une puissance occulte. L'émir Haydar meurt en 1854, et on lui donne pour successeur au caïmacanat des chrétiens ce même Béchir-Akmed qui était Druse et qui n'embrassa le christianisme qu'à l'occasion de son mariage avec la nièce de l'émir Haydar.

Toutes les menées de la Porte Ottomane dans le Liban y ont produit, en divisant les Maronites, je ne dirai pas précisément divers partis, mais enfin des camps opposés : le camp des Bellamah, celui des cheiks et celui des fellahs ou paysans dans lequel se trouve, dit-on, le clergé.

Je déclare ici que je n'entre particulièrement dans aucun de ces camps ; je ne suis ni du parti des émirs, ni du parti des cheiks, ni du parti des fellahs ; je suis tout entier avec les chrétiens, quels qu'ils soient, Maronites ou autres. Je les range en faisceau dans ma pensée, et je défends leur cause, dans la mesure de mes forces, contre l'ennemi commun, le gouvernement turc. Depuis trois mois que je suis en Syrie, j'entends des accusations terribles des fellahs contre les cheiks, des cheiks contre les fellahs et, un peu tout le monde, contre l'émir Béchir-Akmed qui est encore, on ne sait ni pourquoi ni comment, caïmacan des chrétiens.

Je n'entre dans aucune de ces accusations. Je me tiendrai en garde contre toute personnalité. Mais je ne pourrai pas me dispenser de citer des noms propres, plus encore pour faire bien comprendre la politique destructive de la Porte Ottomane,

que pour jeter sur ces noms une flétrissure. Ce n'est pas ma faute s'ils se sont laissé duper, en s'amoindrissant eux-mêmes, par la politique turque.

L'émir Béchir-Akmed, dont le père était mort Druse, je l'ai dit ailleurs, Druse lui-même avant son mariage avec la nièce de l'émir Haydar, ne se présentait pas aux Maronites avec toutes les conditions qu'ils avaient droit d'exiger de leur gouverneur. Ils le virent arriver au caïmacanat avec une véritable peine. Leur crainte était-elle fondée? Que répondrai-je? Une seule chose : les Maronites ont constamment été en défiance contre lui. Ils l'ont accusé d'être resté Druse sous une enveloppe chrétienne. Plus que cela, ils l'ont accusé de les avoir trahis dans la dernière guerre. Ce sont là des accusations graves. En a-t-on des preuves évidentes? « Non, vous répondent les Maronites; Béchir-Akmed est trop fin pour se compromettre par des paroles écrites, mais l'ensemble de sa conduite prouve bien qu'il n'était pas avec nous dans les derniers événements. »

Il est vrai que l'émir Béchir-Akmed, loin d'entrer dans l'idée d'une guerre des Maronites contre les Druses, l'a combattue. Comment l'a-t-il combattue? Par des démarches directes vers les hommes de sa nation? Mais il ne le pouvait pas, car sa nation l'avait chassé de la montagne. Je sais de source certaine que l'émir Béchir croyait que la dernière guerre devait être fatale aux Maronites. Il était donc de son devoir de les prévenir. A-t-il accompli ce devoir? « Oui, vous répondra l'émir; j'ai averti le consul de France. » Mais le consul de France pouvait-il partager la croyance du caïmacan, en ce sens que les chrétiens devaient être battus? Ce serait vraiment trop exiger.

Quels motifs pouvaient faire croire à l'émir Béchir-Akmed que sa nation devait être écrasée? Il peut répondre : « les divisions qui y régnaient. » Mais il y a une chose que le caïmacan des chrétiens sait encore mieux que moi; c'est que les

Druses ne voulaient pas de cette guerre; pourquoi donc l'ont-ils commencée? C'est lorsqu'ils ont été convaincus que l'appui de la Porte Ottomane ne leur manquerait pas. Je tiens ce mot d'une bouche non suspecte, de Béchir-Akmed lui-même. Ce mystère d'iniquité était donc connu à l'avance, et personne au monde ne l'a énergiquement dévoilé! Il m'est impossible, à l'heure qu'il est, d'en dire davantage sur ce point. J'étudie une situation, et plus je vais, plus j'y découvre de sombres abîmes.

Ce que je viens de dire au sujet de l'émir Béchir-Akmed entre dans mon étude de l'idée politique du gouvernement turc de détruire autour de lui tout ce qui n'est pas lui-même. J'aborde de nouveau la question par des faits.

En 1856 toutes sortes de plaintes tombent sur la tête du caïmacan Béchir-Akmed. L'Angleterre trouve ces plaintes justes et demande qu'elles soient examinées. Cette puissance excite les cheiks contre ce gouverneur chrétien, qu'elle avait fait cependant nommer de concert avec la France. Un instrument de discorde paraît alors; c'est l'émir Assaf, de la famille de Bellamah. On l'oppose à l'émir Béchir-Akmed, qu'on veut démolir. Qui poussait Assaf à la révolte contre le caïmacan légalement institué? C'est l'Angleterre qui voulait s'en servir au profit de son influence en Syrie. Mais la Turquie l'y poussait aussi. Seulement la Turquie, qui ne pouvait pas ouvertement conspirer contre Béchir-Akmed, joua deux rôles dans cette affaire. L'un fut confié à Ouassefi, kyaya ou secrétaire de Kurchid-pacha; l'autre rôle fut le partage d'Akmed-effendi, *naser-el-emlak* ou inspecteur des propriétés, lequel Akmed-effendi ne doit pas être confondu, comme on l'a fait dans une brochure récente sur la Syrie, avec Ouasseti-effendi, secrétaire de Kurchid-pacha, aujourd'hui en prison avec son ancien patron.

Le kyaya excite l'émir Assaf à la rébellion; le naser-el-emlak, son compère, soutient les *droits méconnus* de l'homme légal, Béchir-Akmed. Et ne croyez pas que la comédie fût

gratuite. Elle était bel et bien payée. Chez les Turcs, en politique, l'argent est presque toujours de la partie. Vous entendriez dire publiquement ici que l'émir Assaf donnait à Ouassefi-effendi des piastres pour devenir caïmacan, et que l'émir Béchir-Akmed en donnait, de son côté, à Akmed-effendi pour conserver sa place. L'avilissement pouvait atteindre de cette manière les deux hommes qu'on présentait pour gouverner les chrétiens. La Turquie est, à cet égard, parvenue à son but. A tort ou à raison ces deux émirs d'une même famille ne jouissent pas en Syrie d'une très-grande considération.

Enfin, la Porte Ottomane envoya à Beyrouth un commissaire extraordinaire, Akmed-Hala-bey, chargé de juger le caïmacan officiel et l'émir Assaf qui aurait voulu le devenir. Qu'arriva-t-il? Béchir-Akmed fut reconnu parfaitement innocent; on le renvoya blanc comme un lis des noires accusations dont on avait osé le charger, et l'émir Assaf ne fut point reconnu coupable!

Le tour était fait. Les deux Bellamah venaient d'être entamés par la Porte Ottomane, et entamés dans leur honneur. Comment voulez-vous, après cela, que des hommes qu'on a ainsi manipulés soient encore possibles comme gouverneurs de la montagne? Évidemment c'est un gouvernement turc pur et simple qu'il faut au Liban pour le couronner de prospérité, de bonheur et de gloire! Place donc à l'Osmanli dans la montagne catholique!

Je demandais à quelqu'un si, après cette prodigieuse mystification, les deux émirs avaient ouvert les yeux, et s'ils s'étaient réconciliés : « Parfaitement, m'a-t-il été répondu, ils sont redevenus amis, et ils ont reconnu sans peine qu'ils avaient été affreusement dupés. » Maintenant Béchir-Akmed n'est plus qu'une ombre de caïmacan [1]; criblé de dettes, à peu près

[1] Béchir-Akmed a été révoqué de ses fonctions le 18 novembre dernier, et Joseph Karam a été nommé provisoirement à sa place.

ruiné, il est peu à croire qu'il puisse redevenir quelque chose plus tard. C'est un homme fini. Quant à l'émir Assaf, il sait trop ce qu'il en coûte d'aspirer au caïmacanat pour croire qu'il se mette jamais sur les rangs.

Il me faut absolument revenir sur l'insurrection du Kersrouan pour jeter le plus de lumière possible sur la question que je traite en ce moment. Les pauvres fellahs maronites, ayant pris au sérieux les promesses du hat-houmayoun qui proclamait l'égalité devant la loi pour tous les sujets du sultan, voulurent être les égaux des cheiks.

Puis l'Angleterre s'en mêla, et voulut exploiter, au profit de son influence, le mouvement populaire du Kersrouan, pendant que la Porte Ottomane l'exploitait de son côté pour détruire à tout jamais tout pouvoir local dans la montagne, afin de mettre à la place son pouvoir souverain et sans partage.

Comme dans l'affaire des émirs Béchir-Akmed et Assaf, la Turquie joua deux rôles en cette occasion. Le secrétaire de Kurchid-pacha, Ouassefi-effendi et l'inspecteur des propriétés, Akmed-effendi, avaient pris le parti des cheiks; le defeter-dar ou chef de la comptabilité, fonctionnaire important qui prend les rênes de l'administration en l'absence du pacha, et Chékib-effendi, drogman du sérail, poussaient les paysans du Kersrouan à la révolte.

J'ai parlé, dans ma lettre du 6 septembre [1], de l'ambassade secrète, composée de Moustapha-Gannoun et d'Osman-aga, près du *seigneur Tanious* pour lui promettre la fortune et la gloire s'il pouvait en finir avec le pouvoir *tyrannique* des anciens cheiks.

Quel trouble immense jeté au milieu de ce peuple maronite, ignorant, inexpérimenté! La nation ne forma plus un seul noyau. Des haines suscitées par d'habiles faiseurs bouillon-

[1] Voyez p. 67 de ce volume.

nèrent dans les cœurs. La division, principe de ruine, exista parmi les catholiques. Au jour du combat contre les Druses, les fellahs maronites n'ont pas eu de chefs. L'attitude de certains cheiks et de certains émirs leur était hostile en ce moment suprême. Et qui sait même si le concours de quelques-uns de ces derniers n'avait pas été refusé?

Mais qui pourrait dire, la main sur la conscience, que les Maronites auraient été vaincus si la conspiration turque ne les avait pas honteusement livrés au yatagan de l'idolâtre et au fusil du nizam? Chantiri, marchant en éclaireur avec ses cavaliers en avant de la colonne française, et la précédant de quelques heures, a haché les Druses qui avaient osé lui tirer des coups de fusil. Je l'ai dit et je le répéterai : il est extrêmement regrettable que la politique n'ait pas permis aux Maronites d'ouvrir une campagne contre les Druses pendant que l'armée française, restant l'arme au bras, aurait prévenu chez les Turcs des trahisons nouvelles. On aurait vu alors ce que les Maronites auraient pu faire. Il est souverainement injuste et assez ridicule de les accuser de lâcheté en présence des affreux guet-apens dont ils ont été victimes.

Il me reste à parler d'autres familles princières dont le gouvernement turc a voulu anéantir le pouvoir.

Tous les voyageurs européens qui ont écrit leurs relations de voyage en Palestine ont parlé de la famille Abou-Ghos, de sa noblesse antique, de sa puissante influence sur les populations arabes de cette contrée, influence qui s'étendait jusqu'au désert de l'Arabie, au delà du Jourdain. Les Abou-Ghos, vaillants guerriers, chefs de brigands quelquefois, grands seigneurs souvent dans leur hospitalité donnée aux voyageurs européens, détroussaient parfois les passants sans doute, mais ils avaient dans cette contrée un pouvoir supérieur quelquefois au pouvoir souverain des sultans de Stamboul. Il y avait là, il faut le reconnaître, un déplorable mélange de bien et de mal;

mpuissante pour réprimer le mal, et redoutant l'influence des Abou-Ghos, la Porte Ottomane n'avait jamais pu mettre à la raison ces cheiks de la Palestine. Méhémet-Ali avait jeté, en 1834, le chef de la famille dans les galères de Saint-Jean-d'Acre; il l'en tira quand éclata, contre le pouvoir égyptien, cette formidable insurrection de la Samarie et de la Judée, qui faillit anéantir la domination du vice-roi sur les bords du Jourdain et du Cédron. Le concours d'Abou-Ghos décida le triomphe d'Ibrahim-pacha, triomphe accompagné de toutes sortes de crimes et de parjures.

Le gouvernement turc a réduit les Abou-Ghos à l'état d'ombres. Voici comment il s'y est pris : en 1846 une lutte s'engage entre Abou-Ghos-Moustafa et le cheik Abed-Arahman, chef du pays d'Hébron. Mohamed-Képrisli-pacha, aujourd'hui grand vizir, était à cette époque gouverneur de Jérusalem. Afin de rétablir la paix entre les deux adversaires, le pacha les fait venir l'un après l'autre devant lui. Abou-Ghos se présente le premier, et le pacha le reçoit avec toutes les marques d'une paternelle bienveillance. Puis il lui dit de revenir le voir le lendemain, et il l'engage, en attendant, d'aller faire une visite au chef militaire de la ville sainte qui avait le grade de colonel. Celui-ci accueille Abou-Ghos en frère; il l'invite à dîner; mais voilà qu'à la fin du repas quatre soldats turcs entrent chez le colonel; ils garrottent Abou-Ghos qui est conduit en exil à Belgrade. Le même tour est joué à Abed-Arahman, auquel on donne Widdin pour résidence. Quels beaux exemples donnés par le gouvernement turc aux peuples placés sous son sceptre! Soyez donc étonné après cela que les sujets du sultan, musulmans ou chrétiens, ne soient pas des modèles achevés de loyauté et de franchise!

La liste des guet-apens serait inépuisable si j'entreprenais de la reproduire en entier. J'en choisis quelques-uns seulement. Un membre de la famille d'Arahman, le cheik Osman,

inspirait des craintes à la Porte Ottomane. Hafiz-pacha, gouverneur de Jérusalem, en 1849, le cajolait. Il le plaça comme chef dans le village même d'Abou-Ghos. Osman semblait avoir mérité toutes les bonnes grâces de Son Excellence. Il venait la visiter souvent. Il était admis à sa table. Un jour une dissension, dont la source était un mystère, éclate entre Osman et un autre cheik de la Judée. Hafiz-pacha appelle, selon la coutume, les deux ennemis *pour les réconcilier*. Osman, au moment où il s'y attendait le moins, est empoigné par des soldats, comme l'avait été le cheik Abed, trois ans auparavant, et il est exilé à son tour.

Abed-Arahman revient de son exil en 1859. Il trouve à sa place un de ses frères. Dispute entre les deux. Souraya-pacha est gouverneur de Jérusalem. Le cheik Abed apprend que le pacha se dispose à le faire saisir, et il s'enfuit au désert. Souraya lui envoie un message avec un diplôme de chef du district d'Hébron. Abed se laisse prendre à ce piége. Il revient chez lui où, quelques jours après, des soldats turcs le font prisonnier, et le conduisent les poings liés à Jérusalem. Abed-Arahman mange de nouveau aujourd'hui le pain de l'exil.

De temps immémorial l'organisation gouvernementale de la Samarie était la même que celle du Liban. Les gouverneurs de Naplouse, l'antique Sichem, étaient toujours choisis dans deux familles princières de cette contrée : la famille Adi et la famille Jarrar. Il y avait, dans ces régions montagneuses, une troisième famille de cheiks, moins importante que les deux premières, que celle d'Adi, surtout; c'était la famille Tokan. Rivalité entre les Adi et les Jarrar. En 1858, le chef des Adi était Mahmoud-bey, et le chef des Jarrar, Kassem-el-Daoud. La politique turque suscite une querelle entre ces deux chefs. Kurchid-pacha les mande tous les deux à Beyrouth, toujours pour les réconcilier, et il les retient prisonniers. Le pacha

envoie à Naplouse l'Osmanli Joussef-bey-Doucia, en qualité de mussélin. Une garnison turque est placée à Naplouse.

Irrité d'un pareil acte de trahison, Abdoul-Fatah (serviteur du conquérant), neveu de Mahmoud-bey, organise la résistance contre les traîtres, et se cantonne avec quatre cents guerriers montagnards dans le village de El-Arrabi, appartenant à son oncle, et où se trouvent, avec son harem, ses richesses en argent et en bijoux. Après un combat de quelques heures entre les soldats turcs et les Samaritains, ceux-ci, hors d'état de continuer la lutte, capitulent, et l'officier osmanli accepte sur son honneur la capitulation avec la seule condition de soumission au sultan, condition entièrement acceptée par Abdoul-Fatah.

Infidèle à sa parole, le chef militaire ottoman permet à ses soldats d'entrer violemment dans la maison de Mahmoud-bey. Ils entrent même dans la chambre où les femmes s'étaient réfugiées. Ils les outragent et pillent leurs parures sous les yeux mêmes d'Abdoul-Fatah. Celui-ci, hors de lui-même, en présence de tant d'ignominies, décharge son pistolet sur les Turcs et n'atteint personne. Le noble jeune homme tombe immédiatement percé de coups au milieu des femmes en larmes et déshonorées. La maison de Mahmoud-bey fut entièrement dévastée.

Je vois tous les jours à Beyrouth, sur la place du Canon, le malheureux Mahmoud-bey. C'est un noble vieillard à la physionomie douce. L'expression de la plus profonde tristesse paraît sur son front. Il est toujours suivi par un soldat turc qui ne le perd pas de vue. Lui qui, à Naplouse ou dans sa résidence de El-Arrabi, vivait splendidement, et où il donnait une belle hospitalité aux voyageurs européens, et surtout aux voyageurs français, est maintenant réduit à vivre avec le peu que ses parents lui envoient. Puis la confiscation de ses biens viendra si on laisse faire, et la Sublime Porte lui fera une pension. Depuis deux années il a demandé d'être jugé si des

fautes peuvent lui être imputées, mais on ne lui répond rien. L'arrivée des Français à Beyrouth lui a remis l'espérance au cœur. Il attend que la tête de Kurchid-pacha soit tombée, ce Kurchid-pacha qu'il regarde comme la cause de tous ses malheurs, sans penser, l'infortuné, que cette cause est à Constantinople même.

Je veux aller au-devant d'une objection au sujet de la destruction de la féodalité en Turquie par la politique ottomane. La féodalité n'a-t-elle pas été aussi détruite en France? Oui, et qui pourrait donc s'en plaindre? — Pas moi, assurément! — Mais assimiler ce que la politique turque a fait à cet égard à ce que Louis XI, et plus tard Richelieu, ont fait dans notre pays, ce serait, en ne tenant aucun compte de la différence qui existe entre le génie ottoman et le génie français, ce serait s'enfoncer dans un océan d'erreurs.

La politique turque détruit la féodalité et ne met rien à la place; elle apparaît seule, broyant tout dans sa main, régnant en ruinant et régnant sur des ruines.

Nous n'avons plus de féodalité en France; mais nous avons des lois qui nous protégent et auxquelles nous sommes tous soumis; nous avons de la dignité, et nous ne plions pas, quand l'heure est venue, sous la main de la tyrannie, sous quelque forme qu'elle se présente.

Nous vivons de la vie d'homme, et non de la vie d'esclave.

Ah! nous aurions pu, nous aussi, tomber sous le joug abrutissant et destructeur du Turc, sans les croisades, sans ces autres guerres magnifiques et préservatrices suscitées par les papes contre les enfants de la nuit, depuis leur conquête de Constantinople jusqu'au dix-septième siècle, jusqu'à ce traité de Carlowitz (janvier 1699) que le prince Eugène signa avec la pointe de son épée, à la suite de seize années d'héroïques combats.

Et s'il fallait jeter ici un regard sur la noblesse française,

pourrait-on dire qu'elle ne pesa d'aucun poids dans la balance du pouvoir politique, même après la destruction de la féodalité? Certes, la noblesse de notre pays gardait son rang, et les rois la respectaient. Je ne sache pas que les rois de France aient jamais traité les comtes et les barons comme les padischahs de Stamboul ont traité et traitent encore les effendis et les pachas. Qui ne se souvient de cette scène de Versailles entre Louis XIV et un grand seigneur de sa cour? Ils étaient tous les deux seuls dans une chambre. Une discussion s'engage. Le grand seigneur n'est pas de l'avis du roi et lui résiste. Louis XIV, s'emportant jusqu'à la colère, prend une canne pour en frapper son audacieux interlocuteur. Soudainement saisi par le remords, Louis XIV jette la canne par la fenêtre, et, levant les bras au ciel, il s'écrie : « Merci, mon Dieu, de m'avoir empêché de frapper un gentilhomme! » Il y a loin de là à la bastonnade ottomane!

Je terminerai cette lettre par une remarque qui n'est pas, je crois, sans importance. Je sais de source certaine qu'au premier moment de l'agitation du Kersrouan, en 1858, les émirs et les cheiks druses (les Druses ont aussi une féodalité) allèrent trouver les cheiks chrétiens, et leur proposèrent de venir à eux pour comprimer la révolution populaire qui grondait déjà. La proposition était peu acceptable et ne fut point acceptée. Eh bien, tenez pour certain que c'est la féodalité druse que frappera la Porte Ottomane dans les circonstances présentes, préférablement au peuple des idolâtres que Fuad-pacha ménage tant qu'il peut. Donc, à cause même de l'idée ottomane que je viens d'essayer de mettre à jour, bien plus qu'à cause de leurs crimes, les chefs druses, aujourd'hui détenus à Beyrouth, courent le plus grand risque d'avoir la tête coupée, à moins cependant que l'Angleterre ne s'en mêle; elle a besoin des Druses pour établir son influence en Syrie, et sans leurs chefs les Druses ne pourraient rien être.

Dieu sait tous les étonnements que nous réserve la politique anglaise en Syrie! En attendant, Fuad-pacha a mis la main sur les propriétés de quelques cheiks druses, sur celles de Saïd-bey-Djomblatt surtout, qui est dix fois millionnaire. C'est là une fameuse aubaine pour la Turquie, maintenant à peu près réduite à la mendicité.

LETTRE XXIX

Un mot de Cicéron sur l'enfance. — Souvenir de l'auteur au sujet de l'instruction populaire. — Aptitude des enfants chrétiens de Syrie à tout apprendre. — Il n'y a rien en eux du caractère du *raya*. — Ils ne le prennent qu'en devenant hommes. — Réponse à ce sujet aux flétrisseurs des chrétiens d'Orient. — Réunion des orphelins présidée par M. l'abbé Lavigerie. — Hymne à la France chanté par les enfants. — Leurs discours. — Discours de Mgr Ambroise, évêque de Damas. — Discours de M. Lavigerie. — Chant du muezzin couvert par les voix des orphelins. — Scène touchante au départ de M. Lavigerie. — Grandeur de l'œuvre des écoles d'Orient. — État des écoles fondées et dirigées en Syrie par les missionnaires et les religieuses de France. — Ce qu'était l'établissement des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul à Damas avant les derniers malheurs de cette ville. — Ce qu'est leur établissement encore debout à Beyrouth. — Les enfants trouvés. — Incertitude de l'Orient chrétien.

Beyrouth, le 4 novembre 1860.

Dans une de ses délicieuses lettres à Atticus, lettres écrites de ce même pays de Syrie, Cicéron dit que *dans un enfant on ne peut guère louer que l'espérance.*

Cette parole du grand orateur romain m'est plus d'une fois revenue à l'esprit depuis que je suis débarqué sur les plages syriennes. Elle m'est revenue lorsque je me suis trouvé au milieu des nombreux enfants des écoles de nos missionnaires, et aussi des écoles purement maronites ou grecques de tous les rites.

Mes anciennes fonctions dans l'Université m'avaient placé, pendant huit années, face à face avec les enfants des écoles primaires de France, et mon plus grand bonheur, ma plus douce joie étaient l'étude de leur physionomie, l'étude de leurs progrès dans l'instruction.

Je ne suis jamais entré dans une école sans éprouver une émotion dont je ne pouvais pas me défendre. Je me disais que tous ces petits garçons, que toutes ces petites filles seraient un jour des pères et des mères de famille; puis, j'ajoutais : « Telle est la famille, telle est la société, plus que cela, tel sera l'État, car l'État est presque toujours fait à l'image de la société, qui n'est que la réunion de toutes les familles. »

J'aurais voulu, pour l'honneur, pour la gloire, pour la prospérité de mon pays, que toute cette génération naissante reçût dans la tête, dans l'âme et dans le cœur, tous les principes, tous les enseignements qui font les grandes nations. L'instruction populaire en France me paraissait une des plus belles, des plus graves questions dont les hommes politiques, les moralistes, les hommes religieux dussent s'occuper. Et ils s'en sont occupés dans les temps les plus divers, reconnaissons-le.

Ces pensées et ces préoccupations sont venues m'assaillir violemment, en me trouvant face à face avec les enfants chrétiens de la Syrie. J'ai été extraordinairement frappé de tout ce qu'il y a de vive intelligence dans leur regard, de douceur dans leur caractère, de charme dans leur physionomie, de leur disposition à la discipline, de leur piété, de leur aptitude à tout apprendre.

Et cette impression, que j'ai éprouvée au premier abord, a été confirmée par le témoignage intelligent et détaillé des instituteurs de ce pays-ci. Rien n'est plus malléable que ces natures. Elles se plient à tout. « On fait de ces enfants tout ce que l'on veut, » me disait, hier encore, un missionnaire français qui fait ici l'école depuis vingt ans.

C'est une terre d'une prodigieuse fécondité; labourez-la, travaillez-la aujourd'hui, demain, toujours, et vous lui ferez produire les meilleurs et les plus magnifiques fruits de l'intelligence.

Avec de tels enfants il serait si facile de faire des hommes!

Le *raya* ou l'esclave du Turc ne se montre nullement dans l'enfant chrétien. Il est ce qu'il est: aimable, enjoué, assidu à l'école, et grandissant sous l'œil du maître. Cet heureux état dure jusqu'à la sortie de l'école; après (et ceci est lamentable), en devenant homme, il est placé sous la main de fer, sous la main dégradante du Turc, son maître et son bourreau. Il est *raya!*

Et on veut que les chrétiens de ces pays, auxquels on a fait une pareille destinée, soient des hommes doués de toutes les vertus civiques! Et on les flétrit sans penser à ceux qui ont voulu précisément les garrotter dans leur abominable despotisme, qui n'est autre chose que la mort morale! Arrière donc, ces flétrisseurs intéressés ou myopes des pauvres opprimés! Que les gens de cœur, les hommes de l'avenir, de la liberté se lèvent pour soutenir de leur plume ou de leur or, ou de leur épée au besoin, tous ces peuples chrétiens de l'Orient, dont l'âme s'ouvrira à toutes les nobles inspirations, parce que cette âme garde la foi, la foi du Christ qui a brisé les chaînes de l'antique esclavage, et qui a civilisé le monde.

Faites donc que les enfants dont je parle ne soient pas plus tard les esclaves ou même les sujets (ces deux mots sont ici synonymes) du Turc, et vous verrez s'ils ne vivront pas de la vie d'homme, vous verrez qui l'emportera de la stupidité et de la férocité druso-musulmanes, ou de l'intelligence et de la liberté chrétiennes.

Et puis, voyez-vous, cela a trop duré, et il faut que cela ait une fin. Le gouvernement turc s'est noyé en Syrie dans le sang de quinze mille chrétiens. L'y souffrir encore, ce serait,

je ne crains pas de le proclamer tout haut, une honte pour l'Europe, un outrage par trop prolongé à la civilisation. Il ne faut pas que les arrangements diplomatiques, que les protocoles empêchent l'humanité de faire son chemin.

Ces réflexions me sont suggérées par le souvenir récent d'un beau et touchant spectacle dont j'ai été témoin. M. l'abbé Lavigerie est à Beyrouth. Il apporte aux malheureux chrétiens les trésors de la charité française.

Le 27 octobre dernier, plus de trois cent cinquante enfants de Beyrouth, parmi lesquels se trouvaient une foule d'orphelins, étaient rangés sur deux lignes dans la cour longitudinale, ombragée de lilas de Perse, de la maison des jésuites; à l'une des extrémités de la cour, une table était placée, des tapis étaient étendus sur le sol; un fauteuil pour le président de la cérémonie, des chaises pour les invités, dessinaient un demi-cercle derrière la table. C'étaient toutes les dispositions pour une distribution de prix. Des laïques et des ecclésiastiques, parmi lesquels se trouvaient Mgr Ambroise, évêque de Damas, entouraient le bureau en attendant M. Lavigerie.

Les enfants, proprement vêtus, les bras croisés sur la poitrine, étaient debout et silencieux. Le mandataire de la charité catholique est arrivé à cinq heures. Les enfants l'ont accueilli par les cris formidables de : *Vive la France! Vive le directeur de l'œuvre des écoles d'Orient!* L'émotion était profonde et générale. M. Lavigerie a pris place au fauteuil, et les enfants ont chanté sur un air magnifique, et avec un merveilleux ensemble, les vers suivants, œuvre de l'un des directeurs des écoles de Beyrouth.

La mort sanglante, impitoyable,
Avait ouvert mille tombeaux,
Et le Liban inconsolable
Avait perdu tous ses héros.

Du haut du ciel le Dieu de la vengeance

S'est fait entendre à ses nombreux soldats :
C'est notre Dieu, c'est le Dieu de la France.
Non ! non ! chrétiens, nous ne périrons pas

Dix nations, hordes sauvages
Que vomissaient d'affreux déserts,
Apparaissaient sur nos rivages
Et triomphaient dans nos revers.

Des chrétiens la belle patrie,
Foulée aux pieds des incroyants,
Pleurait sur sa gloire flétrie
Et sur ses villages fumants.

Du haut du ciel le Dieu de la vengeance
S'est fait entendre à ses nombreux soldats :
C'est notre Dieu, c'est le Dieu de la France.
Non ! non ! chrétiens, nous ne périrons pas !

Des bandes nombreuses, craintives,
Et d'orphelins et de vieillards,
D'enfants et de veuves plaintives
Fuyaient, errant de toutes parts.

Salut ! ô France bien-aimée,
Patrie antique de l'honneur,
Qui sur une terre opprimée
As fait refleurir le bonheur !

Salut à la main bienfaisante
Qui vient secourir l'orphelin,
Qui vient à l'âme gémissante
Faire briller un jour serein !

Salut ! ô bonté paternelle
Qui nous adopta pour enfants,
Et que ta mémoire immortelle
Vive en nos cœurs reconnaissants !

Du haut du ciel le Dieu de la vengeance
S'est fait entendre à ses nombreux soldats :
C'est notre Dieu, c'est le Dieu de la France.
Non ! non ! chrétiens, nous ne périrons pas !

Une dizaine de petits garçons ont prononcé successivement des discours en arabe et en français. Leurs paroles étaient des bénédictions pour la France. Elles traduisaient admirablement les paroles de l'Évangile : « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger : j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire : j'ai eu besoin de logement, et vous m'avez logé : j'ai été nu, et vous m'avez revêtu : j'ai été malade et vous m'avez visité : j'étais en prison, et vous m'êtes venus voir[1]. »

Mgr Ambroise a prononcé en italien une allocution vivement sentie. M. l'abbé Lavigerie s'est levé à son tour, et a fait entendre à la foule attentive les paroles suivantes :

« Mes chers enfants; vous êtes plus savants que moi, vous venez de me parler une langue que j'ignore, et vous connaissez la mienne. Mais la mienne me suffit pour ce que je vais vous dire, car c'est la langue de la France, c'est-à-dire du dévouement, de la générosité, de la charité.

« Oui, mes chers enfants, la France a douloureusement ressenti le coup de toutes vos douleurs. Et je suis véritablement l'humble représentant des sympathies de la nation tout entière. Dans les aumônes que je vous apporte, il y a, non-seulement l'offrande du riche, mais encore l'obole du pauvre : celle des petits enfants comme vous, celle des veuves pauvres comme vos pauvres mères! Quant à moi, mes chers enfants, j'éprouve la consolation bien grande de venir au milieu de vous pour sécher les larmes de ceux qui pleurent, nourrir ceux qui ont faim, vêtir ceux qui sont nus. J'y viens aussi, mes enfants, pour vous sauver d'une misère plus grande que celle du corps : la misère de l'âme et de l'intelligence. Je vous vois ici entassés au nombre de plus de trois cents, réfugiés de toutes les parties de la Syrie. Mon aumône consistera à vous donner un peu d'air, de lumière et d'espace, afin que vous

[1] Saint Matthieu, chap. XXV, v. 35 et 36.

puissiez recevoir auprès de vous de nouveaux compagnons. Je vous donnerai quelques pierres inanimées et au milieu d'elles s'élèveront des pierres vivantes, vivantes pour l'amour de l'Église et de la France.

« C'est l'Église, c'est la France qui m'ont envoyé vers vous. C'est l'Église, c'est la France que représentent vos maîtres vénérables. Vous le comprenez, et vous venez de le chanter admirablement tout à l'heure ; la seule chose que je vous demande en récompense de ce que je fais pour vous, c'est de persévérer toute votre vie dans ce double amour : l'amour de l'Église, d'abord, et, ensuite, l'amour de la France, qui doit elle-même à l'Église ce qu'elle a de meilleur. »

Les enfants ont répondu à ce discours prononcé d'une voix émue en répétant leurs premiers cris : *Vive la France! Vive le directeur de l'œuvre des écoles d'Orient!*

Le soleil venait de se coucher. Du haut du minaret de la mosquée voisine un muezzin a fait entendre son *Ella ella ella Allah, Mouhammed rassoul Allah!* (Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète!) Alors trois cents voix d'enfants chrétiens ont chanté :

Du haut du ciel le Dieu de la vengeance
S'est fait entendre à ses nombreux soldats :
C'est notre Dieu, c'est le Dieu de la France.
Non ! non ! chrétiens, nous ne périrons pas !

Plus n'a été entendu le chantre de l'islam. Sa voix a été entièrement couverte. « On dirait que ces petits coquins le font exprès! L'islamisme est vaincu! » me disait un de mes voisins.

M. Lavigerie s'est retiré, s'avançant dans la haie que formaient les enfants, les bras croisés. C'était l'attitude du respect et probablement l'observation de la discipline. Mais la discipline a été magnifiquement violée. Les enfants, voyant passer

devant eux le représentant de tant de bienfaiteurs, se sont précipités sur lui; ils lui ont pris les mains avec une incroyable énergie, et ces mains ils les ont couvertes de leurs baisers et de leurs larmes. M. Lavigerie pleurait et nous pleurions tous comme les enfants. Rien de pareil ne s'était peut-être vu dans les fastes du malheur, dans les fastes de la charité. Les anges de Dieu ont dû se baisser pour contempler un tel spectacle, et l'âme de Saint-Vincent de Paul, qui planait partout, a dû se réjouir même au milieu des réjouissances ineffables que sa grandeur et sa sainteté lui ont données en partage.

L'œuvre des écoles d'Orient est peut-être, parmi toutes les bonnes œuvres dont la France abonde, la plus admirable à cause même de son but : arracher l'Orient chrétien à l'ignorance, aux vices qu'elle entraîne, répandre la lumière de l'Évangile et, par suite, la civilisation dans les régions mêmes d'où cette lumière est partie.

Des écoles donc, des écoles encore, des écoles partout et toujours. Un vieil ami de l'enfance, que j'ai connu autrefois dans les montagnes du Jura, disait : « Une école de plus et une prison de moins. » Ne pourrait-on pas dire qu'en Orient une école de plus c'est une mosquée de moins? car la mosquée n'est-elle pas comme la prison de l'intelligence?

Les missionnaires jésuites ont à Beyrouth, depuis 1841, trois écoles, chacune fréquentée par une centaine d'élèves. Dans deux de ces écoles on enseigne la lecture, l'écriture, le français, l'histoire sainte, la géographie, l'arithmétique, les éléments de la littérature, le catéchisme. Dans la troisième, on apprend la lecture et l'écriture arabes, le syriaque et le catéchisme.

Le collége de Ghazir, qui date de 1845, compte treize professeurs et cent élèves, dont quarante environ se destinent à l'état ecclésiastique. Pour ces derniers l'enseignement est pa-

reil à celui des petits séminaires de France. Le programme que suivent les autres élèves est à peu près calqué sur celui de nos établissements secondaires. Il y a, de plus, à Ghazir des cours spéciaux d'arabe, d'italien, de turc. Ghazir possède, en outre, un externat d'une soixantaine d'élèves où le français est enseigné. Je ne suis jamais sorti dans les rues montantes et descendantes de ce grand village sans rencontrer des enfants, des jeunes gens qui me saluaient dans ma langue. Je vous ai parlé déjà de l'orphelinat de Ghazir, récemment fondé, grâce aux aumônes de la France.

Les jésuites ont à Bikfaya, à Beït-Chéab, Mazra, Yésoua, Alma-Chab, Remeiek, et à Chouer, des écoles primaires fréquentées par quatre cents élèves; ces villages, appartenant à la province de Katé, sont groupés les uns près des autres, de sorte que la surveillance dont le siége est à Bikfaya est facile à exercer. Il y a aussi dans ces divers villages des écoles de filles tenues par les religieuses mariamettes, placées sous la direction des jésuites. Leurs écoles comptent cinq cents élèves.

La congrégation des filles du Sacré-Cœur avait, avant les derniers malheurs de la Syrie, à Zahleh, à Maalaka, à Balbek, à Douris, à Séraïn, à Biak, à El-Ouadi, à Mache-el-Kara, à Altanith, à Sérabin, à Ablah et à Bescunta, de nombreuses écoles que les Turcs et les Druses ont détruites. Cinq cents petites filles les fréquentaient. A Zahleh, les jésuites avaient quatre cents élèves auxquels des maîtres du pays, dressés par les pères, faisaient la classe. Tout cela a été détruit par les Druses; mais des écoles nouvelles se fondent de nouveau, grâce à la charité de la France!

Les écoles des pères à Saïda ne datent que de 1856. Elles comptent environ soixante élèves. Il faut ajouter à ce nombre cent cinquante petites filles, qui ont pour institutrices les sœurs de Saint-Joseph, dont je vous ai parlé dans une de mes der-

nières lettres. Les jésuites avaient à Déir-el-Kamar des écoles qui étaient fréquentées par cent cinquante élèves, dont cinquante apprenaient le français; presque tous ces enfants ont été égorgés par les Druses et les soldats turcs le 19 juin 1860, date qui marque au front, comme un fer rouge, l'infamie des agents de la Porte Ottomane.

Les missionnaires jésuites avaient donc, avant la dernière guerre, des écoles fréquentées par plus de dix-huit cents élèves des deux sexes. Les égorgeurs et les destructeurs ont réduit ce nombre d'élèves à douze cents environ, dont la plupart sont des filles; car les massacreurs en voulaient particulièrement aux enfants mâles pour en détruire la race. Si, par malheur, les complications européennes obligeaient le gouvernement français à retirer ses troupes de la Syrie, c'en serait fait des écoles, des missionnaires et de toute la chrétienté de ce beau et infortuné pays.

Le collége d'Anthoura, tenu par les lazaristes, a une réputation méritée dans ces contrées. Son beau et vaste local, situé dans une position ravissante, au fond d'un vallon du Liban, et regardant la mer, appartient au gouvernement français. Il accorde depuis longtemps une subvention de douze bourses à cet établissement, et chacune de ces bourses est de quatre cents francs. Elles sont particulièrement destinées aux enfants appartenant aux familles maronites les plus distinguées et que des revers de fortune ont frappées. Les soldats turcs et les Druses ont singulièrement multiplié ces familles-là cette année. « On s'est étonné, a dit quelque part Chateaubriand, de la grande quantité de larmes que contenaient les yeux des reines. » On a pu voir en Syrie des émirs, dépouillés, ruinés par les voleurs et les égorgeurs, souffrant les tortures de la faim, parce qu'ils ne voulaient pas demander l'aumône; des personnes que je connais ont deviné leurs angoisses et sont allées, munies des secours qu'elles tenaient des mains de M. La-

vigerie, respectueusement offrir un morceau de pain aux princes de la montagne, qui n'ont pu répondre à ces bienfaits qu'en versant des torrents de larmes.

Je reprends mes indications pour les écoles.

Le collége d'Anthoura, qui date de 1834, compte, terme moyen, une centaine d'élèves. Ceux d'entre eux qui veulent suivre des cours classiques le peuvent, mais cet établissement a un caractère essentiellement français. Le programme qu'on y suit est celui de l'instruction primaire supérieure en France. Les élèves qui le suivent de point en point sortent de cet établissement fort instruits. Cet établissement, confié à des mains dignes et habiles, répand l'instruction à pleines mains dans la Syrie. Il fait beaucoup de bien. Plaise au ciel que les barbares le respectent dans l'avenir! Ils n'ont pas respecté celui de Damas au mois de juillet dernier! Il avait été fondé en 1834 par le savant et pieux lazariste Poussou, qui vient de mourir à Paris. Il appartenait aussi au gouvernement français. M. Leroy, supérieur des lazaristes, que les chagrins ont tué il y a trois mois, l'avait considérablement agrandi.

Dans ce vaste local, monument de la charité chrétienne au cœur de l'islamisme, se trouvaient des écoles de garçons fréquentées par deux cents élèves dont cinquante apprenaient le français; des écoles de filles qui recevaient plus de deux cents élèves; un orphelinat où vingt-cinq enfants étaient déjà recueillis; un hôpital ayant deux salles d'hommes et deux salles de femmes. Les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul y admettaient tous les malheureux sans distinction de croyances. Les seules conditions d'admission étaient la maladie et la pauvreté.

L'établissement était sur un excellent pied; l'instruction s'y développait; les douze sœurs qui la donnaient avaient eu beaucoup de peine, dès le commencement, à plier les petites Damasquines à la discipline, aux habitudes d'ordre, de travail; mais leurs labeurs avaient été couronnés de magnifiques

quent, qui ne serait pas celui du sultan, l'explosion du fanatisme ottoman serait gigantesque, effrénée, et il ne resterait peut-être pas un seul chrétien en Asie.

Comment l'Europe pourrait-elle laisser tomber sur sa tête une pareille responsabilité ?

Non, cela ne sera pas, et si humble que paraisse notre expédition de Syrie, elle porte en elle d'énormes conséquences. Non, nous ne quitterons pas la Syrie sans l'avoir organisée à notre guise, sans l'avoir sauvée ! Nos soldats s'ennuient peut-être de leur inaction dans leur camp de la forêt des Pins (que ne sont-ils campés sur la montagne ?) mais ils sont là, et ils tiennent les musulmans en respect. On pourrait peut-être demander quelque chose de plus, mais enfin ils sont en Syrie, et ils ne sont pas prêts, grâce à Dieu, à quitter ce pays. D'ailleurs, tout ce que le gouvernement turc fait en ce moment pour la justice, il ne le fait, je le dirai sans cesse et toujours, que parce que l'armée française est là, debout, dans son prestige et dans sa force.

J'attends un compte rendu de la réunion qui a dû avoir lieu chez Fuad-pacha le 18 de ce mois, conformément à sa circulaire citée plus haut. Dès qu'il me sera parvenu, je vous l'enverrai.

Fuad-pacha a chargé les Bédouins du désert de Syrie et des Métualis d'empêcher les Druses de fuir dans l'Haouran, sauf à favoriser, au besoin, cette fuite. Fuad-pacha le *fin* n'en fait pas d'autres. Quoi qu'il en soit, voici des nouvelles qui m'arrivent du désert.

L'autre jour (on ne met point de date) un chef druse, appelé Mohammed-Sokaïker, fuyait le Liban et se dirigeait vers le Haouran avec d'autres Druses (on ne dit pas le nombre). Un chef d'une tribu des Bédouins Anézés, nommé Doki-el-Sommaïr, qui, probablement, guettait les Druses, fondit sur eux à la tête de plusieurs cavaliers, et un combat s'engagea. Mo-

hammed-Sokalker et neuf de ses compagnons restèrent sur le champ de bataille. Les autres Druses purent se sauver au triple galop dans les montagnes du Haouran. On ne dit pas quelle a été la perte des Bédouins dans cet engagement.

Les Anézés ont attaqué, le même jour, le bourg druse de Magedel-Chames, situé sur les confins de l'Anti-Liban et du Haouran. Ils l'ont pillé et ont tué une trentaine d'hommes. Un chef druse, Mohammed-Saïf, caché dans ce village, a pu se sauver dans la nuit et se diriger vers le Haouran.

Presque tous les trésors que les Druses ont volés aux chrétiens sont enfouis à Mouktara même. Comment les trouver? Ce sera chose impossible : les Druses sont si rusés! Le harem[1] de Djomblatt est encore à Mouktara. La famille de ce chef est dans la désolation; elle répète sans cesse : « Périsse celui qui a été la cause de tant de malheurs! » Les habitants de Baacline, d'Aïnbal et de Karifé, villages druses, sont partis en masse pour le désert, emportant avec eux tout ce qu'ils ont volé. On pense qu'ils sont allés dans la partie orientale de la Cœlésyrie, que les Arabes appellent Charcki-Bakâa.

Un fameux chef métualis, Ali-bey-el-Assâd, à la tête d'une bande de sectateurs d'Ali, est aussi chargé de ne pas laisser les Druses sortir du Liban. Il intercepte les chemins de Haoulé, Marège-Ouioun et Hasbaya, par où les Druses pourraient se sauver.

Ce qu'il y a de plus curieux dans ce que vous venez de lire, c'est que tous ces Bédouins, tous ces Métualis qui font maintenant la chasse aux Druses, pillaient et tuaient avec ces derniers les chrétiens de Zahleh et de Damas. Mais ce monde-là ne fait la guerre que pour piller, et tombe indifféremment sur les Druses, les musulmans et sur les chrétiens. Fuad-

[1] Ici le mot *harem* signifie maison ou famille féminine, c'est-à-dire l'épouse et les filles. Les Druses, qui pratiquent d'ailleurs largement le divorce, n'ont qu'une seule femme.

pacha, dont l'armée régulière est hors d'état de réprimer à elle seule les Druses, ou de les empêcher de fuir, se sert en ce moment des Anézés et des Métualis contre les idolâtres du mont Liban. Il leur promet sans doute un large butin. Il ne voudrait pas, cependant, qu'ils prissent tout pour eux, ce qui leur arrive assez souvent. En ce moment, *il y a du sang entre les Druses et les Anézés*, c'est-à-dire que ce sont là d'irréconciliables ennemis. Les Anézés donc tuent des Druses tant qu'ils peuvent, depuis que Fuad-pacha a chargé les Bédouins de faire la chasse aux idolâtres, mais il ne les a pas chargés de les dépouiller pour leur propre compte. C'est, cependant, ce que font les *Anézés*. L'autre jour encore des cavaliers Anézés ont enlevé aux Druses une vingtaine de mulets, chargés de richesses volées aux chrétiens; au lieu de rendre ces richesses à Fuad-pacha, comme cela paraît être convenu, ils les gardent pour eux. Ce sont, tout simplement, des voleurs volant des voleurs. Ne me demandez pas si le gouvernement turc réprime ces brigandages. Il n'a qu'une espèce de force dans les régions orientales de la Syrie.

Il m'arrive un souvenir qui trouvera ici sa place. J'ai vu, il y a un mois, à Beyrouth, un chef d'une tribu sédentaire d'Arabes Anézés, du village d'Esraha, dans le Haouran; ce chef s'appelle Sid-Akmed; il est cheik. Il représente le vrai type des Arabes du désert de Palmyre, avec lesquels j'ai eu autrefois maille à partir lorsque j'allais visiter les grandes ruines de la cité de Zénobie. Sid-Akmed est grand, fort; il porte fièrement sa tête, ornée du kéflé ou étoffe rayée avec des bandelettes de diverses couleurs. Sa figure, brûlée par les feux du soleil, a une singulière expression de noblesse et de courage. C'est un *ami* des missionnaires jésuites de Syrie. L'un de ces intrépides ouvriers de Jésus-Christ qui joignent à la foi du prêtre la science, la culture de l'esprit, le père Fenech, ayant commencé, il y a un an, une mission dans le Haouran, trouva

dans le cheik Sid-Akmed un ami, un protecteur; il le reçut sous sa cabane hospitalière et le combla de soins et d'honneurs. Aussi c'est dans la maison des jésuites, à Beyrouth, que le brave cheik est descendu, il y a un mois ; c'est là que je l'ai vu et que je me suis longuement entretenu avec lui.

Sid-Akmed avait amené deux chevaux de race. Il en destinait un au général de Beaufort. Je ne sais pas si l'offre a été faite et acceptée. Le but du voyage du cheik d'Esraha était surtout, à ce qu'il disait, de proposer au chef de l'armée française un secours de deux mille cavaliers arabes, pour tomber sur les Druses. M. de Beaufort accueillit fort bien Sid-Akmed, et lui dit qu'il réfléchirait sur la proposition qu'il lui faisait. Je ne serais pas étonné que Sid-Akmed l'eût faite aussi à Fuad-pacha, et que ce fût lui qui eût organisé les bandes des Bédouins qui font en ce moment la chasse aux Druses du côté de Balbek et de Hasbaya.

Le général de Beaufort est à Déir-el-Kamar. Une soixantaine de cavaliers maronites, ayant à leur tête le brave Chantiri, ont marché en éclaireurs devant la colonne française dans la montagne. En partant de Beyrouth, Chantiri a demandé au général de Beaufort ce qu'il devrait faire si les Druses venaient à l'attaquer. Le général a répondu : « Vous vous défendrez! » Avant-hier, les Druses ont reçu les Maronites formant l'avant-garde de la colonne française, commandée par le général en personne, à coups de fusil. Les Maronites ont riposté vigoureusement, et ont tué plusieurs hommes à l'ennemi, qui a pris la fuite. Les Maronites n'ont éprouvé aucune perte.

LETTRE XIV

Réunion des chefs chrétiens et des chefs druses chez Fuad-pacha. — Ce qui s'y passe. — Arrestation des chefs druses. — Joseph Kharam et le cheik Halil-Habèch, de Ghazir, n'assiste pas à cette réunion. Pourquoi. — Réclamation insensée de quelques paysans de la montagne. — Ce qui arriverait si on mettait en pratique le suffrage universel dans le Liban. — Conjectures sur le futur procès des Druses. — Un mot sur Saïd-bey-Djomblatt. — Surnom que lui donnent les Druses. — Départ de Fuad-pacha pour Saïda. — Départ d'une partie de l'armée française pour la montagne. — Possibilité d'une guerre dans le Haouran, où les Druses se sont réfugiés. — Remarques à ce sujet. — Circulaire de Fuad-pacha qui invite les chrétiens de Damas réfugiés à Beyrouth à rentrer à Damas. — Observations à ce sujet. — Autre circulaire de Fuad-pacha concernant les Druses. — Remarques au sujet de cette circulaire. — Proposition d'un chrétien du pays pour que la justice fût faite par Fuad-pacha à l'égard des Druses massacreurs. — Statistique établissant le nombre des chrétiens égorgés, et les pertes matérielles qu'ils ont subies.

Gosta, le 27 septembre 1860.

La réunion des chefs chrétiens de la montagne et des chefs druses a eu lieu vendredi dernier, 21 septembre. Les chefs chrétiens étaient au nombre de seize. C'étaient l'émir Béchir-Akmed, caïmacan actuel des chrétiens; l'émir Béchir Assaf, celui-là même dont je vous ai parlé, et qui, en 1856, avait servi à Kurchid-pacha d'instrument de discorde entre les Maronites; l'émir Amin; l'émir Mourad; l'émir Assad; le cheik Jousset-Talec-Habèche de Ghazir; le cheik Kanaan-ban-el-Kazen; le cheik Kadan-bey-el-Kazen, chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, à cause de son dévouement aux intérêts catholiques de la montagne; le cheik Abbas, la pauvre victime de Kurchid-pacha en 1858; le cheik Moussa-Dahdah; le cheik Amin-Dahdah; Kandour-bey-el-Kouri, qui, à Déir-el-Kamar, a sauvé sa vie à force d'argent donné aux officiers turcs et aux Druses; le cheik Béchara-el-Kouri, excellent homme et renommé pour

sa science dans les lois du pays; le cheik Boutros-bey-Djozar; le cheik Aïssa et le cheik Chebel.

Je dois vous faire remarquer que tous les émirs qui figurent sur cette liste appartiennent à la famille Bellamah. Aucun prince de la famille Chéab n'a été officiellement appelé. Pourquoi cela? Parce que les émirs de cette famille n'ont été investis d'aucune charge publique depuis vingt ans. Mais quelques-uns d'entre eux sont allés visiter officieusement Fuad-pacha.

Le pays des Druses se divise en cinq districts. Chaque district est gouverné par un cheik, le caïmacan en tête. Trois d'entre eux seulement ont répondu à l'appel de Fuad-pacha : ce sont Saïd-bey-Djomblatt, le plus scélérat de tous; Joussef-Abdoul-Malek et Ussaïn-Talhouk, autre chef de brigands. Les deux autres cheiks druses qui ne sont pas venus sont : Kottar-al-Oumad, chef des égorgeurs de Zahleh, assisté des soldats turcs, et Béchir-Abou-Naked, fils de ce Nassif-Abou-Naked qui se signala par tant de perfidies à Déir-el-Kamar, en 1841. Ce Béchir-Abou-Naked présidait, le 19 juin dernier, au massacre des femmes, des enfants mâles et des hommes sans défense enfermés dans le sérail de cette ville. Pendant qu'on les égorgeait, il leur disait : « Un jour vous n'avez pas laissé mon cheval s'abreuver à votre source; je l'abreuverai aujourd'hui de votre sang! »

Fuad-pacha a reçu les chefs chrétiens séparément, et la réunion n'a pas duré plus d'un quart d'heure. Il leur a adressé quelques questions sur les causes de la dernière guerre, questions auxquelles ils ont répondu. Mais il me semble que ce n'est pas dans une séance d'un quart d'heure que Son Excellence a pu recueillir de bien grandes lumières sur la situation des choses.

Pendant que les chefs des chrétiens étaient chez lui, on est venu lui annoncer que les chefs druses étaient à la porte, et

qu'ils demandaient à être introduits. Son Excellence leur a fait dire qu'il leur donnerait audience à la caserne de Beyrouth, et que c'était là qu'ils devaient aller l'attendre.

Après avoir congédié les chefs chrétiens, le haut commissaire de la Porte Ottomane s'est rendu à la caserne. Il a trouvé les chefs druses à la porte de ce bâtiment, et leur a fait signe de la main de le suivre. Après qu'ils sont arrivés tous dans une petite salle, Fuad-pacha, se tenant debout, ce qui se voit très-rarement en pareille circonstance, leur a dit d'une voix sévère : « A qui appartient la terre de Syrie? — A notre glorieux sultan Abdul-Medjid, dont nous sommes les esclaves, ont répondu les Druses. — Pourquoi donc, a répliqué le ministre, avez-vous couvert cette terre de ruines, et l'avez-vous inondée du sang des sujets de notre glorieux sultan? Dès ce moment, je vous déclare que tous vos biens sont confisqués. Vous étiez beys, cheiks, vous n'êtes plus rien! »

Des soldats turcs étaient placés, l'arme au bras, derrière les trois Druses. A un signe du pacha, les soldats s'approchent de Saïd-Djomblatt, de Joussef-Abdoul-Abalek, de Ussaïn-Talhouk, leur lient les poings et les mènent en prison. D'autres Druses, venus à Beyrouth sans y avoir été appelés, et se croyant à l'abri de tout événement, se trouvaient autour de la caserne; ils ont tous été saisis et emprisonnés. Ce sont : Kassem-Hassem-el-Din, premier secrétaire de Saïd-Djomblatt, ennemi acharné des chrétiens et principal inspirateur des actes criminels de son patron; Sélim-bey-Djomblatt, cousin de Saïd; Gemal-el-Din-Hamdan, un des premiers okalas ou sages des Druses; Assad-el-Oummrad; Etman-Abou-Elouan, un des sages ou initiés; Fahour-Abdoul-Abalek, initié; Assad-Talhouk, initié; l'émir Mohammed-Amin, initié; l'émir Mohammed-Kassem, initié; l'émir Mohammed-Raslan, caïmacan des Druses, et, enfin, Kassem-bey-Abou-Naked, qui figurait aux tueries de Déir-el-Kamar.

Après l'envoi de la lettre de convocation aux cheiks, un message, sorti du consulat anglais, était allé avertir Djomblatt de ne pas se rendre à l'appel du pacha. Ce message aurait été arrêté en chemin et ne serait pas parvenu à sa destination. Des copies de cette dépêche seraient entre les mains de Fuad-pacha, du consul de France, du général de Beaufort et du commissaire français, M. Béclard. Je vous donne cette nouvelle sous la plus absolue réserve, bien qu'elle coure partout dans la montagne et à Beyrouth. Ce qui est positif, c'est qu'avant de se présenter à Fuad-pacha, le fameux Djomblatt est allé voir le consul anglais, et que celui-ci a refusé de le recevoir. Le bey ne demandait qu'une entrevue d'une minute; le représentant de l'Angleterre la lui a énergiquement refusée.

Vous serez peut-être étonné de cette façon de faire des prisonniers; ici, cela n'étonne personne; c'est la manière turque. Le gouvernement de ce pays procède généralement par le guet-apens, quand il veut mettre la main sur quelqu'un. Ce qui peut étonner, c'est qu'il y ait toujours des gens qui s'y laissent prendre.

Une chose a pu vous surprendre dans la liste des noms des cheiks chrétiens qui ont été reçus à l'audience de Fuad-pacha, c'est l'absence, dans cette liste, de Joseph Karam, dont l'attitude est toujours admirable ici, et dont la réputation grandit chaque jour. Voici ce que je puis vous dire sur l'absence de ce nom.

Joseph Karam s'est déclaré publiquement l'adversaire du caïmacan Béchir-Akmed. Or celui-ci était à la séance. Le pacha a-t-il voulu, dans une pensée de paix, ne pas placer ces deux hommes en face l'un de l'autre? c'est possible. Joseph Karam lui-même aurait-il manifesté le désir de ne pas se trouver avec Béchir-Akmed à la réunion? c'est encore possible. Mais je sais une chose : avant la réunion du 21 septembre, Joseph Karam

a eu deux audiences de Fuad-pacha, et je crois savoir que le cheik maronite n'a pas été mécontent du ministre de la Porte Ottomane. Joseph Karam, très-populaire dans la montagne, est brave, et cette bravoure il l'aurait montrée, je vous l'assure, dans les derniers événements, si les diplomates européens de Beyrouth, trompés par Kurchid-pacha, n'avaient point paralysé sa liberté d'action; mais le *bey* (seigneur), ainsi que le peuple maronite appelle déjà Joseph Karam, a surtout la réputation d'un homme de tête. Il a auprès de lui et pour ami un Maronite bâti en Hercule, connu par sa vaillance et par de nombreuses victoires remportées autrefois sur les Druses, c'est le cheik Kalil-Habèche, de Ghazir. Je l'ai vu bien souvent. J'ai passé encore aujourd'hui deux heures avec lui (il sait tant de choses!). Ma main est encore tout engourdie de la pression de la sienne. C'est un homme franc et loyal. Je l'ai dit déjà dans ma lettre sur le Kersrouan. Le brave Kalil ne figurait pas non plus dans la réunion générale du 21 septembre. Comme Joseph, Kalil a vu Fuad-pacha tête à tête.

Je ne dois pas oublier un fait qui a son importance : les paysans de la montagne se sont remués quand ils ont appris la convocation des cheiks à Beyrouth. Ils ont dit très-haut qu'ils ne les reconnaissaient pas comme les représentants de leur nation, mais qu'ils acceptaient Joseph Karam et le cheik Kalil. Je crois même qu'ils ont fait parvenir leurs pensées à cet égard aux sommités officielles de Beyrouth. On leur a répondu sévèrement et avec raison, selon moi, que c'était mal, très-mal d'aller réveiller, dans un moment comme celui-ci, d'anciennes discordes. Mais enfin, il paraîtrait que c'est réellement Joseph Karam que les montagnards voudraient placer à la tête de la nation maronite. Dans ce temps de suffrage universel et d'annexion, on pourrait bien un peu en offrir les avantages aux Maronites. Je suis persuadé que si on

les faisait voter pour se choisir un gouvernement, le nom de Joseph Karam sortirait de l'urne avec un immense éclat, sans que je puisse affirmer cependant qu'un membre de la famille Chiab ne présentât pas plus complétement encore que Karam toutes les conditions nécessaires à un gouverneur général de la montagne. Mais si, d'autre part, on demandait aux Maronites à quelle grande nation ils voudraient appartenir, ils crieraient : FRANCE !

On ne sait pas encore l'époque du procès des Druses prisonniers. Comment les choses s'y passeront-elles? Les prévenus auront-ils des défenseurs? Quelle lumière les interrogatoires jetteront-ils sur la situation? Partout on entend dire ici que Djomblatt, surtout, était en accord parfait avec Kurchid-pacha dans son plan de destruction des chrétiens. D'accusé qu'il est, Djomblatt va-t-il devenir accusateur? Va-t-il laisser tomber quelque terrible responsabilité sur d'autres têtes que des têtes druses? Si le voile se déchire, que de gens compromis, grand Dieu! Djomblatt pourrait jouer, dit-on, un rôle effrayant dans cette affaire, s'il voulait étaler au grand jour tout ce qu'il sait. On pense que, se voyant perdu lui-même, il pourrait en entraîner bien d'autres dans sa perte. Les Druses donnent à Djomblatt le nom de *Amon el Sama*, ce qui veut dire : *colonne du ciel.* Que deviendrait donc la nation druse si cette colonne venait à tomber?

Fuad-pacha est parti de Beyrouth pour Saïda dans la nuit du 21 septembre. S'il veut exercer la justice à Saïda, il pourra y trouver assez de coupables. Huit cents chrétiens montagnards, parmi lesquels se trouvaient deux cents prêtres ou de simples religieux, ont été massacrés aux portes de cette ville, où ils étaient venus chercher un refuge dans les journées néfastes des 1er, 2 et 3 juin dernier. Les massacreurs étaient des Druses et des musulmans. Quand les bourreaux n'eurent plus rien à faire aux portes de la cité sidonienne, ils se dispersèrent

dans la campagne, et continuèrent, pendant huit jours, leurs assassinats sur tous les malheureux qui s'étaient cachés. Mais j'irai, si Dieu le veut, à Saïda, et j'étudierai sur les lieux cette horrible affaire.

Le 25 septembre, une colonne française de deux mille hommes, pris dans les compagnies d'élite, a été dirigée sur le Déir-el-Kamar. Je ne pense pas, et bien d'autres personnes sont de mon avis, que les Druses attendent nos soldats. Ils fuient, soyez-en sûr, dans le Haouran. Ira-t-on les y chercher? Oui, s'il fallait en croire ce que Fuad-pacha a dit aux trois chefs druses qu'il a fait garrotter dans la fameuse réunion du 21 septembre. « Il nous est revenu, leur a-t-il dit, que vous pensiez fuir dans le Haouran, pour échapper au châtiment que vous méritez. Mais ne savez-vous pas que l'épée du sultan est longue, et que sa pointe ne s'arrête qu'au golfe Persique? »

Une guerre dans le Haouran pourrait peut-être devenir sérieuse, si elle était entreprise par nous. Aux Druses fugitifs du Liban pourraient bien se joindre, non-seulement les Druses du Haouran, la Trachonite des anciens, mais encore les Kurdes et les Bédouins-Anézés errants dans les déserts qui bordent cette province. Ainsi réunis, ils battirent, en 1838, l'armée égyptienne, commandée par Ibrahim-pacha en personne, et, en 1852, la Porte Ottomane n'eut pas à se féliciter d'une expédition faite contre ces hordes sauvages et belliqueuses. Certes, nos vaillants soldats en auraient raison; mais il faudrait que leur chiffre dépassât de beaucoup celui que la diplomatie a voulu fixer dans sa convention du mois de juillet dernier. D'ailleurs, rien ne prouve que le Haouran ne devienne pas, dans un temps plus ou moins prochain, un vaste champ d'opérations militaires entre des soldats européens et les hordes des régions éloignées. Le Haouran pourrait bien devenir comme une citadelle des Druses et des musulmans de toute sorte, se dressant contre la civilisation européenne, dont la

Syrie proprement dite sera un jour le foyer. Et c'est dans le Haouran qu'il faudra tôt ou tard frapper un coup décisif.

Je vous ai dit un mot, dans ma précédente lettre, du conseil qu'un personnage officiel, *qui n'est pas Turc*, avait donné à l'évêque de Damas de retourner dans cette ville avec ses ouailles, conseil également donné aux sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Il paraît que la chose était concertée avec Fuad-pacha. Voici, en effet, une circulaire adressée, au nom de Son Excellence, aux Damasquins réfugiés à Beyrouth.

« Après l'événement qui a eu lieu à Damas, des maisons particulières de cette ville ont été données, grâce à l'ombre impériale, aux chrétiens, afin qu'ils puissent les habiter. Il n'y a plus maintenant un seul chrétien dans le château du sultan. Des maisons, au nombre de quatre-vingts à quatre-vingt-dix, ont été préparées pour y loger les familles qui voudraient retourner à leur ville natale. La paix et la tranquillité y règnent, car la ville est maintenant placée à *l'ombre de l'ombre* de Sa Majesté Impériale. Retournez donc à Damas, vous y trouverez tout ce dont vous aurez besoin, logement et nourriture. Le gouvernement fournira les montures pour vous y transporter. Que ceux donc qui voudraient retourner à Damas viennent se faire inscrire au siége de la commission des secours. Une garde suffisante vous sera accordée dans le chemin. Nous avons écrit à Son Excellence le gouverneur de Damas pour lui demander qu'à votre arrivée dans cette ville il mette dans vos mains les clefs des maisons qui vous sont destinées, et qu'il vous prodigue tous les secours nécessaires. « *Vous êtes prévenus qu'à* « *partir d'aujourd'hui on ne vous distribuera de l'argent à* « *Beyrouth que pendant quinze jours. Ce terme expiré, on* « *n'en distribuera plus qu'à Damas.* » C'est pourquoi cet avertissement vous est donné par l'ordre du ministre des affaires étrangères et de la commission extraordinaire en Syrie.

« 1er rabits-aoual (17 septembre 1860). »

On dit, dans notre cher pays de France, que la véritable pensée d'une lettre se trouvait au *post-scriptum*. Il me semble qu'il en est de même dans la circulaire que vous venez de lire. Jusqu'à la fin, on semble laisser les chrétiens libres de rester ou de retourner à Damas. Mais voilà qu'au dernier mot on les prend par la famine. Ce n'est plus qu'à Damas qu'ils seront secourus, à partir de l'époque fixée par Son Excellence. Certes, il y a longtemps que les réfugiés de Damas seraient morts de faim, je crois l'avoir déjà dit, s'ils n'avaient été secourus que par la Sublime Porte! Mais enfin, elle donnait quelque chose, et ce quelque chose ne sera plus donné qu'à Damas! Voilà qui est clair.

Faisons quelques réflexions à ce sujet, il en vaut la peine. Et d'abord une simple remarque : je comprends à merveille que Fuad-pacha, qui est Turc, ne recule pas devant l'effrayante responsabilité d'envoyer à Damas les dix mille réfugiés qui sont à Beyrouth, à Damas, où ils peuvent être de nouveau exposés à la rage musulmane; c'est là son affaire, à lui, Fuad; il ne désire rien tant qu'un résultat prompt et efficace, en apparence du moins, de la haute mission qui lui a été confiée; ce serait pour lui un vrai triomphe politique; et puis, ma foi, s'il arrive d'autres malheurs, on verra!!!...

Mais ce qui me confond, je l'avoue, c'est que, un homme qui n'est pas Turc puisse conseiller à ces pauvres gens, tout meurtris encore des coups de sabre druses et musulmans, à ces pauvres gens qui pleurent, les uns leurs pères, leurs frères, leurs époux, les autres leurs fils, leurs filles, leurs épouses, d'aller de nouveau se placer au milieu des loups! Mais quelle est donc la garantie que vous donnez à ces milliers de victimes de la plus épouvantable des conspirations? Quant à moi, je n'en connais qu'une seule : l'occupation de Damas par une armée française. C'est ce que les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul ont formellement demandé, et elles ont eu raison.

Sur trois mille huit cents maisons appartenant aux chrétiens, il n'y en à peut-être pas quatre qui n'aient été dévorées par l'incendie ; et, pour remplacer tout cela, Fuad-pacha offre aux malheureux dépouillés, quoi? De quatre-vingts à quatre-vingt-dix maisons! Et ces maisons, que sont-elles? Elles sont la demeure, de génération en génération, de familles musulmanes de Damas! Croyez-vous donc, qu'en un jour donné, les propriétaires de ces maisons y laisseront les chrétiens tranquilles? Il faudrait être bien simple pour le croire. Ces mesures, non-seulement sont inefficaces, incomplètes, mais encore pleines de périls, périls plus grands encore peut-être que ceux qui ont failli, au mois de juillet dernier, anéantir à Damas toute la population chrétienne de cette ville. Mais comment résoudre une pareille question? me demanderez-vous peut-être. Je répète d'abord : l'occupation française, et j'ajoute : la restitution intégrale de toutes les richesses volées aux chrétiens.

Il y a cent quarante mille musulmans à Damas : qu'on frappe sur eux un impôt extraordinaire qui leur enlève les trois quarts de leurs biens, afin de les donner aux chrétiens, alors la justice sera sérieuse; et s'il arrivait, comme il faudrait peut-être s'y attendre, qu'après ces mesures équitables le voisinage des chrétiens et des musulmans dans cette ville devînt impossible, eh bien! les chrétiens, rentrés dans leur fortune, pourraient s'établir ailleurs, et laisser à Damas les massacreurs musulmans, comme on laisse les bêtes féroces dans leurs repaires. Pourquoi, après tant de forfaits, ne seraient-ils pas considérés comme les lépreux du crime dans l'humanité?

On me communique à l'instant une nouvelle circulaire de Fuad-pacha. Elle porte la date du 20 de ce mois (4 rabits-aoual 1277), et a pour titre : *Portrait de la convention.* Elle ne concerne que les Druses. La voici, traduite de l'arabe :

« Juger ceux qui ont été la cause du triste événement qui a eu lieu au mont Liban, rendre à chacun ses droits, faire

justice à tous est la volonté de la magnifique Majesté Impériale. Déjà nous avons appelé les émirs des chrétiens, ceux des Druses, tous les cheiks de la montagne pour examiner, scruter la cause de la guerre, son origine, ses circonstances.

« Nous avons dit, dans notre lettre de convocation, que tous ceux qui ne comparaîtraient pas seraient considérés comme coupables. Quelques chefs druses n'ont point paru. Pourquoi? Parce qu'on les accuse : les uns d'avoir été la cause de la discorde et ses promoteurs; les autres, d'avoir massacré de leurs propres mains. Quelques-uns, selon la constitution de la montagne, étaient gouverneurs de districts. Leur position demandait qu'ils y fissent régner la paix, et ils ont fait le contraire de ce qu'ils devaient faire. C'est pourquoi ils sont accusés auprès du magnifique gouvernement et coupables de violation du droit des gens.

« Ceux qui ont été la cause de cette discorde, ceux qui ont poussé une nation du sultan à se soulever contre une autre, ceux qui ont poussé au massacre, à la destruction, au vol, ceux qui ont trempé leurs mains dans le sang seront punis selon les lois. Puisque ces chefs n'ont pas répondu à notre appel, ils se sont accusés eux-mêmes par ce seul fait. Ils perdent : 1° Leur grade et leur noblesse; 2° ils ne sont plus gouverneurs de leurs districts et ne peuvent plus servir officiellement la Sublime Porte; 3° tous leurs biens sont confisqués; la volonté du sultan en disposera à son gré et elle en fera ce qu'elle voudra; 4° la commission extraordinaire qui siége à Beyrouth prononcera son arrêt sans réplique, et cela en leur absence. Quand le gouvernement se saisira de quelqu'un d'entre eux, la punition l'accablera. Il accordera cependant la permission aux accusés de venir se justifier devant lui par leur propre mouvement; 5° *les hommes de la basse condition non accusés de meurtres et de pillage doivent être tranquilles, ils n'ont rien à craindre ni pour eux, ni pour*

leurs biens. Ceux d'entre eux qui protégèrent les chrétiens pendant la guerre ne seront pas oubliés ; 6° le caïmacanat druse est dissous ; il se divise pour quelque temps en quatre districts ; il y aura dans chacun de ces districts assez de soldats du sultan pour rendre aux chrétiens leurs habitations et garder tous les habitants. Le gouvernement avisera ensuite.

« Que tous les sujets de Sa Majesté le sultan paissent tranquillement à l'ombre de la paix ! »

Telle est cette circulaire. Elle commence par une invocation à la justice, et finit par une idylle. Des hommes très-versés dans la langue arabe l'ont trouvée embrouillée, pleine d'équivoques. Les Druses, dit-on, pourront y trouver des espérances et les chrétiens des craintes. On a été frappé surtout de la phrase où il est question des *Druses innocents*. Ici on n'en connaît pas et on ne veut pas en connaître.

J'entends dire de tous côtés qu'ils sont tous coupables, même les enfants, car à Déir-el-Kamar on a vu des pères druses mettre dans les mains de leurs jeunes fils des couteaux en les excitant à frapper les petits maronites. Mais si Fuad-pacha pouvait découvrir parmi les Druses un nombre assez rond d'innocents, il est évident que la grande question d'expulsion de ces sauvages pourrait devenir embarrassante pour la diplomatie, si tant est que la diplomatie songe au bannissement des Druses. Dans tous les cas, ils auraient des défenseurs dévoués parmi les Anglais qui, dans le Liban, ne seraient rien et ne pouraient rien, en Syrie, sans les Druses.

Fuad-pacha voudrait donc ne pas punir les innocents parmi les Druses. Rien de mieux. « Toute réflexion faite, me dit un Maronite, on pourrait, peut-être, faire une proposition à Son Excellence. La population druse, dans le Liban, est de quarante mille habitants. Sur ce nombre on compte douze mille guerriers ou égorgeurs (c'est la même chose). Reste donc vingt-huit mille Druses qui n'ont pas pris les armes dans la

résultats, et ce fut alors qu'il leur fallut quitter Damas et leur maison sainte, dévastée par l'incendie! La destruction d'un pareil établissement est assurément un des plus grands crimes dont les musulmans se soient souillés dans toute la Syrie. C'est un crime impardonnable contre l'humanité, contre la civilisation, contre l'honneur, contre tout ce qui est digne de respect dans ce monde.

J'ai dit plus haut que l'établissement des lazaristes et des sœurs de Saint-Vincent de Paul à Damas était une propriété française. Le gouvernement français ne peut pas manquer d'exiger d'une manière particulière une éclatante réparation d'un tel outrage, et aussi la restitution complète de tout ce que les brigands ont volé à la France, aux religieux et aux religieuses. Le traité du 30 mars 1856 ne saurait y mettre obstacle. Le consentement des cinq puissances ne me paraît pas ici d'une absolue nécessité.

Il me reste à vous parler de l'établissement de Beyrouth, à la tête duquel est placée une femme de beaucoup de tête, de beaucoup de cœur et de beaucoup de dévouement : la sœur Gélase.

C'est un beau et spacieux bâtiment construit en 1848. Au-dessus de la principale porte d'entrée on lit, en grandes lettres, ce mot qui dit tout sur la terre et dans le ciel : CHARITÉ.

On monte une quinzaine de marches en pierre et on se trouve dans une cour assez vaste, plantée de lilas de Perse, de lauriers-roses. Au milieu de cette cour apparaît, sur quatre grands tronçons de granit, joints ensemble, la statue de saint Vincent de Paul : on sait tout de suite où l'on est.

La cour intérieure est environnée de salles spacieuses, propres, bien aérées. Avant la guerre ces salles renfermaient cinquante jeunes filles pensionnaires; vingt-cinq demi-pensionnaires; trois cent cinquante élèves externes; trente orphelines et une école normale, composée de vingt jeunes filles

destinées à être institutrices dans la montagne. Les sœurs ont fondé déjà des écoles de filles à Zouk, à Ghazir près de Djounié, à Bandoune, sur la route de Damas et à Hadet.

De plus, il y a dans cette maison de Dieu une salle destinée aux enfants trouvés. Vingt-cinq sont, en ce moment, en nourrice dans les campagnes. Cinq de ces pauvres petits abandonnés sont revenus dans la maison où on les élève comme les sœurs savent élever les enfants.

Il n'y a pas de tour ici ; les enfants abandonnés sont exposés sur les chemins ; de bonnes âmes les ramassent et les apportent à LA CHARITÉ. On en trouve, quelquefois, le matin, à la pointe du jour, à la porte de la maison.

Rendons justice à tous : il y a à Beyrouth, comme dans d'autres villes de l'empire ottoman, des mosquées auxquelles sont affectés des fonds destinés aux enfants trouvés. Mais cette administration est, comme toutes les administrations turques, mal réglée, mal dirigée. Les Turcs de Beyrouth le sentent si bien qu'ils viennent eux-mêmes, et assez souvent, apporter aux sœurs des enfants trouvés qu'ils ne savent pas ou qu'ils ne peuvent pas élever.

On envisage avec une sorte d'effroi la quantité d'orphelins qui naîtront d'ici à peu de temps.

Si, au moins, les éventualités de l'avenir pouvaient assurer la continuation du bien commencé à Beyrouth par les sœurs, un asile resterait aux enfants trouvés ! Mais que nous réserve l'avenir ? Dieu seul le sait, et, pour nous, l'incertitude est désolante. Plus que jamais les destinées de l'Orient se lient aux destinées de l'Occident, et c'est de l'Occident que viendra pour les pays où nous sommes ou la vie ou la mort.

LETTRE XXX

Premier emploi des fonds provenant de la souscription française en faveur des chrétiens de Syrie.

Beyrouth, le 8 novembre 1860.

Je veux aujourd'hui vous faire connaître le premier emploi des fonds provenant de la souscription française en faveur des chrétiens de Syrie. Mais je dois d'abord vous dire que l'envoyé de la charité de notre patrie, M. l'abbé Lavigerie, a fait ces jours-ci, dans le Liban, une chute de cheval dont la nouvelle nous a tous émus. Il s'était mis en route pour Damas le 27 octobre, accompagné de M. le consul de France, de M. Fortuné Portalis, qui s'est si noblement conduit dans les derniers événements de Syrie; du R. P. Fenech, missionnaire, et de M. le docteur Jaulerry, attaché comme secrétaire à M. l'abbé Lavigerie par le comité de l'*Œuvre des Écoles d'Orient*. En descendant les sentiers rapides de Hammana, le représentant de la charité française a été jeté avec une extrême violence sur des rochers. Il aurait pu se tuer; il en a été quitte pour l'épaule droite démise, les ligaments et les tendons du coude rompus. Le docteur Jaulerry a remis à l'instant tout à sa place. Le blessé, d'abord transporté à la filature de M. Bertrand, à Hammana, a pu, trois jours après, monté sur un âne, se rendre au khan Mahmoud, où la nouvelle route est carrossable. C'est là que M. l'abbé Lavigerie a trouvé une voiture, qui l'a doucement ramené à Beyrouth le 5 novembre. Cette voiture lui avait été envoyée par la sœur Gélase, supérieure des sœurs de charité à Beyrouth. L'état du blessé n'offre aucune gravité. Il est l'objet de la plus vive et de la plus respectueuse sympathie de la part de tous les chrétiens.

Au milieu de ses occupations vraiment extraordinaires (soins à donner à trois cents soldats malades à l'hôpital civil, distributions incessantes de pain, de farine, de vêtements aux malheureux qui encombrent les avenues de sa maison, surveillance active sur tout et partout), la supérieure des filles de Saint-Vincent de Paul trouve le temps d'aller deux fois par jour chez M. Lavigerie pour le panser, pour lui parler, pour s'associer à ses souffrances, pour lui montrer sa douce et sainte figure dont la vue seule est une consolation, une bénédiction. J'ai vu M. Lavigerie ému jusqu'aux larmes en me parlant des intelligentes bontés de cette femme admirable.

Quel exemple vivant de toutes les vertus au sein d'un pays où la femme n'est rien! On parle souvent de la civilisation à introduire dans ce beau et infortuné pays. Je ne connais personne, quant à moi, qui représente ici la civilisation avec plus d'éclat, plus d'utilité, plus d'attraits que la sœur Gélase et ses douces et courageuses compagnes.

Que la barbarie musulmane les laisse donc dans ces contrées! Qu'elle ne détruise pas par le fer et la flamme leurs établissements d'Alexandrie, de Constantinople et de Beyrouth, comme elle a détruit celui de Damas, et l'on verra ce que feront les sœurs de charité en Orient par leurs écoles, par leurs hôpitaux, par l'exemple de leur sainte vie!

La France a été généreuse envers les chrétiens de Syrie. Ses offrandes dépasseront deux millions. Il faut que ceux qui ont tant donné sachent à quoi servent ces trésors de la pitié de notre pays.

C'est à Alexandrie que M. Lavigerie a commencé l'exercice de sa noble et sainte mission. Il y a trouvé encore un grand nombre de chrétiens de Syrie réfugiés. Il a trouvé chez les sœurs et chez les lazaristes des orphelins venus de Damas et des points les plus ravagés du Liban. Il a donné du pain à ceux qui avaient faim, vêtu ceux qui étaient nus et a pourvu à

l'entretien comme à l'éducation des pauvres enfants abandonnés.

Arrivé à Beyrouth, notre pieux compatriote s'est vu en présence de misères sans nom et sans nombre. Comment faire face à tant de demandes, toutes également pressantes? comment nourrir tant d'affamés? comment habiller tant de pauvres? comment leur donner un asile? que faire de ces enfants périssant de misère dans les bras de leurs mères?

Deux cent mille francs avaient été déjà directement envoyés de France dans le mois d'août et dans le mois de septembre, pour servir à des distributions de secours sur divers points de la Syrie et principalement à Beyrouth et à Saïda. M. Lavigerie a apporté avec lui pour soixante mille francs d'étoffes de laine destinées à vêtir les malheureux. De concert avec la sœur Gélase, il a organisé la continuation des secours en aliments et posé les bases d'une large distribution en vêtements. La sœur Gélase a fait dresser un état exact des habitants des villages ruinés. Munis d'un certificat de leur évêque, des troupes nombreuses de femmes et d'enfants viennent, le curé en tête, à des jours marqués, recevoir la charité de la France par la main de nos sœurs. Les soixante mille francs d'étoffes ont été absorbés en peu de jours. De nouvelles acquisitions de vêtements ont été faites.

Ces premiers secours étaient peu de chose encore. Il a fallu songer à faire rentrer chez eux les pauvres réfugiés de la montagne. Pour cela, il était nécessaire de leur donner un abri contre le froid, contre les pluies qui commencent à tomber. Il a fallu songer à leur fournir des semences pour préparer les moissons prochaines.

Deux objections graves se présentent ici :

Le gouvernement turc avait promis de reconstruire les maisons et de pourvoir à l'achat des semences. Il paraissait dès lors inutile de consacrer une partie des aumônes de la France

à ces deux points. Mais le gouvernement ne se presse pas de remplir ses promesses. Quelques semaines nous séparent à peine de l'hiver, le temps des semailles est arrivé et les indemnités turques sont encore à arriver.

Il n'a pas fait couvrir une seule maison en Syrie. Il a mis la main sur une quantité considérable de blé dans les greniers des chefs druses, et n'a pas fait distribuer une seule mesure de semence aux malheureux chrétiens ruinés par les Druses et par les conspirateurs osmanlis.

Soit par mauvaise volonté, soit par pénurie, le gouvernement turc ne fait donc rien ou presque rien. Il n'a pas d'argent et frappe à toutes les portes pour en avoir. La Suisse a consenti à lui prêter récemment quelques petits millions; mais ce seraient de gros et nombreux millions qu'il lui faudrait, non pas pour le sauver (sa maladie paraît incurable), mais pour se traîner tant bien que mal.

Ventre affamé n'a pas d'oreilles, a dit le fabuliste; bourse vide pourrait-elle faire oublier à l'homme quelque chose du respect qu'il se doit à lui-même? Que vous dirai-je? Je ne veux point juger ici, car la misère peut être quelquefois, comme la peur, une mauvaise conseillère. Voici ce fait que je livre à votre appréciation.

L'un des plus puissants personnages de l'empire ottoman, Fuad-pacha, puisqu'il faut l'appeler par son nom, a fait faire ces jours-ci des ouvertures pour la négociation d'un emprunt. A qui?...

Je vous le donne en cent, je vous le donne en mille; et comme vous ne le devinerez pas, je vais vous le dire : ces ouvertures ont été faites à M. Lavigerie lui-même!

Comprenez-vous l'argent de la charité catholique de la France pour les victimes de la barbarie druse et turque tombant dans des mains ottomanes! Il aurait pu servir à payer l'arriéré de vingt-deux mois de solde des soldats d'Abdul-Med-

jid, et ce n'était pas là sa destination! Vous pensez bien quelle a été la réponse de M. Lavigerie à cette ouverture si étrange.

J'ai dit plus haut que le projet de M. Lavigerie de s'occuper de la construction des maisons et de la fourniture des semences rencontrait deux objections : la première de ces objections je viens de la dire : l'impuissance du gouvernement turc à faire lui-même ce qui serait son devoir.

La deuxième objection était la difficulté extrême d'organiser une telle entreprise; on ne voyait pas où trouver des bras, des matériaux, de l'argent.

Dépositaire des fonds du gouvernement français, notre consul à Beyrouth avait eu lui-même l'intention d'exécuter sur une échelle beaucoup moindre, vu l'insuffisance des ressources dont il disposait, un projet semblable à celui de M. Lavigerie. Aujourd'hui toutes les difficultés sont levées. L'envoyé de la charité des catholiques s'est entendu avec M. le consul de France pour créer dans les différents centres des districts ruinés des commissions chargées de diriger les travaux de réinstallation des chrétiens.

Ces commissions, dont les membres ont été choisis, d'un commun accord, recevront les fonds de M. Lavigerie et ceux dont le consul peut disposer. Elles se composeront de membres des différentes communautés établies en Syrie, d'officiers de notre armée, et, enfin, de quelques honorables négociants français.

La première de ces commissions est établie à Saïda; elle s'occupera des pays de Djezin, de Mouktara, de Sour, de Hasbaya et de Rachaya. La deuxième a pour centre Hammana. Elle embrasse tout le Maten et l'Arkoub. La troisième fonctionne à Déir-el-Kamar et comprend tous les villages environnants. La quatrième est à Zahleh, et étend ses bienfaits aux villages de la Békaa et de Balbek. Une cinquième commission sera prochainement établie à Beyrouth pour les villages voisins de cette

ville. Ces commissions recevront, pour éviter des doubles emplois, tous les dons de la France, de quelque part qu'ils viennent. C'est en allant instituer ces utiles assemblées que l'excellent abbé Lavigerie est tombé de cheval.

Il fallait fournir à ces commissions des moyens d'action. M. le général de Beaufort a mis à leur disposition des détachements de soldats français, et, en particulier, des soldats du génie. Ils ont été cantonnés sur les différents points de la montagne où siégent les commissions. Ces troupes serviront à protéger les travailleurs qui iront couper le bois nécessaire dans les forêts des Druses. De plus, nos soldats prendront une part active à la reconstruction des maisons des chrétiens.

200,000 francs ont été remis au comité de Déir-el-Kamar; 150,000 francs à celui de Hammana; une pareille somme à celui de Zahleh et 200,000 francs à celui de Saïda.

Les chrétiens du Haouran, complètement ruinés par les Druses, et trop éloignés des comités, ont reçu directement de M. Lavigerie la somme de 30,000 francs, particulièrement affectés à l'ensemencement des terres.

A Beyrouth, les communautés religieuses se sont chargées des distributions des secours jusqu'à ce moment; mais M. Lavigerie vient chaque jour en aide à de grandes infortunes publiques ou cachées par des sommes particulières données de la main à la main.

Le soulagement de tant de misères n'aurait pas été complet si le représentant de la charité de France à Beyrouth ne s'était point occupé de la portion la plus intéressante des malheureux chrétiens de la Syrie, les enfants. Que d'orphelins le yatagan des Druses et la baïonnette des Turcs ont faits en Syrie! Après avoir pourvu aux besoins les plus pressants de la faim et de la nudité, la charité catholique ne pouvait pas abandonner tant d'enfants à leur triste sort. M. Lavigerie leur a ouvert deux vastes asiles, l'un pour les filles, sous la direc-

tion des sœurs de Saint-Vincent de Paul, les sœurs de Saint-Joseph, à Saïda; l'autre, pour les garçons, sous la direction des missionnaires jésuites.

On pense que ces deux institutions pourront recevoir chacune environ cinq cents enfants. Il y aura des orphelinats à Beyrouth comme il y en a déjà un à Ghazir, un à Bikfaya et un à Saïda. On a le projet d'en fonder un au milieu de la vaste et riche plaine de la Békaa; celui-là serait une école d'agriculture et d'arts et métiers. Quels bienfaits un pareil établissement pourrait produire! On est, en ce moment, en instance auprès du gouvernement turc pour l'acquisition du terrain où serait construit cet établissement.

A côté des familles pauvres se trouvait une classe de familles plus dignes encore, peut-être, de pitié : les familles des émirs, des cheiks du Liban, celles des riches négociants de Damas, tombées tout d'un coup de l'opulence dans la plus profonde misère.

Après les premiers secours du moment, l'aumône la plus utile à leur faire était celle que ces familles sollicitaient elles-mêmes; l'éducation de leurs enfants.

Autorisé par le conseil de l'Œuvre des Écoles, M. Lavigerie a accordé environ cent cinquante bourses aux collèges d'Anthoura et de Ghazir. De plus, il a donné aux jésuites de Beyrouth le moyen d'agrandir leurs classes externes.

Les ecclésiastiques et les édifices religieux ne pouvaient pas être oubliés par l'envoyé d'une œuvre catholique. M. Lavigerie s'est entendu avec Mgr Valerga, patriarche de Jérusalem, et délégué du Saint-Siége, pour secourir les évêques et les prêtres dénués de ressources. Il a la pensée de rendre aux trois ou quatre cents églises ruinées par les Druses tout ce qui est nécessaire au culte divin. Il a adressé dans ce but un nouvel appel au clergé de France.

Qu'il me soit permis à moi, humble et faible défenseur de

la plus sainte des causes, de faire appel aux dames de mon pays qui composent l'œuvre si belle des *Tabernacles*. Qu'elles donnent, qu'elles donnent des ornements sacerdotaux aux pauvres églises de la montagne qui n'en ont plus ! C'est du pied du Liban, et après avoir visité tant de sanctuaires en ruine, que je leur adresse ma prière.

Encore quelques indications sur ce que M. Lavigerie a fait ici.

Dès le mois de septembre il avait envoyé 12,000 francs, provenant de Mgr l'archevêque de Paris, aux pauvres chrétiens de Damas, que Fuad-pacha persécute aujourd'hui pour les faire rentrer dans une ville qui ne leur rappelle que des malheurs. Ces pauvres gens sont tous les jours secourus à Beyrouth par l'envoyé de l'œuvre des Ecoles d'Orient. Il a remis une quantité considérable de drap au patriarche grec.

Il a chargé le R. P. Fenech et le docteur Jaulerry, son compagnon de voyage, d'étudier les misères de Damas.

M. Lavigerie a adressé un secours de 6,000 francs aux religieux du couvent de Saint-Sauveur, situé dans la montagne, à une distance de quatre heures de Saïda. Tous les couvents de ces religieux ont été entièrement détruits. Les religieuses du même ordre, réfugiées à Beyrouth, dans une misérable chambre où elles manquaient de tout, ont reçu un secours de 2,000 francs. Quelques personnes ont reçu des mains de M. Lavigerie diverses sommes destinées à venir en aide à des misères qui ne se montrent pas.

Tel est le simple exposé de ce que M. Lavigerie a fait depuis son arrivée en Syrie. D'aussi intelligentes combinaisons me dispensent de tout éloge. Cette charité ne sera pas inutile. Elle servira, si Dieu le veut, la cause de l'humanité et celle de la civilisation chrétienne. Elle pourra resserrer les antiques liens qui unissent le Liban à la France.

LETTRE XXXI

Caractère particulièrement horrible des massacres de Damas. — Émigration continuelle des chrétiens de Damas à Beyrouth. Pourquoi. — Fuad-pacha ne veut pas de cette émigration, qui dérange sa politique. — Examen de la question de savoir si les chrétiens de Damas doivent et peuvent, oui ou non, retourner à Damas. — Instructions des membres de la commission européenne. — Les répressions exercées par Fuad-pacha à Damas peuvent-elles être suffisantes? — Réunion des chefs chrétiens de Damas chez Fuad-pacha. — Discours qu'il leur adresse pour les exhorter à retourner chez eux. — Réponse à ce discours par l'un des chefs chrétiens. — Décision de Fuad-pacha à la suite de cette réunion. — Curieuse lettre de Fuad-pacha au délégué du patriarche des Maronites à Damas. — Réflexions au sujet de cette lettre. — Bruits sinistres venus d'Alep à Beyrouth. — Commencement d'incendie dans le quartier chrétien de cette ville.

Beyrouth, le 10 novembre 1860.

J'ai déjà essayé de montrer le caractère particulièrement épouvantables des massacres de Damas. J'ai montré la population chrétienne de cette grande ville avec son amour du travail, ses mœurs douces, son empressement, je ne dirai pas à obéir aux lois, il n'y a pas de lois en Turquie, mais aux ordres souvent injustes des agents supérieurs ou subalternes de la Porte Ottomane.

Je vous ai dit combien cette population était inoffensive, combien ses allures étaient humbles sous l'œil sans cesse menaçant de ses dominateurs. Je vous l'ai présentée sans défense aucune. Dans la cité renommée pour la beauté et la trempe de ses armes, vous n'auriez pas pu trouver un fusil, un sabre, un yatagan, un kandjard dans une maison chrétienne de Damas. Les agneaux étaient là avec leur douceur et leur laine blanche environnés de loups ravissants. Ils étaient livrés, pieds et poings liés, aux caprices, aux fantaisies et aussi à la rage des bêtes féroces.

Les trente mille chrétiens damasquins étaient si éloignés de tout sentiment de rébellion contre le pouvoir turc; je dirai plus, ils avaient si peu le désir de l'indépendance, que, prenant au sérieux les promesses du hat-houmayoun qui les mettait sur un pied d'égalité avec les musulmans, ils accueillirent cette mesure avec une appréhension véritable. Cette peine prenait-elle sa source dans leur connaissance parfaite du caractère turc, qui rendait impossible l'application de cette charte, ou bien ne se sentaient-ils pas la force de vivre en hommes libres? Une réponse affirmative à ces questions est admissible. Toujours est-il qu'ils virent arriver le hat-houmayoun avec des sentiments de méfiance et même d'effroi. Leur condition de *rayas* leur paraissait préférable à l'indépendance qu'on leur promettait. Que ces sentiments fussent pour eux un honneur ou une honte, la question n'est pas là; elle est uniquement et tout entière dans une situation donnée, et cette situation est, je le répète, dans l'acceptation, sans arrière-pensée, d'une vie humiliante mais paisible.

J'ai marqué, en outre, la différence profonde qui existait entre la douceur de caractère des chrétiens de Damas, toujours désarmés, et les allures belliqueuses des chrétiens de la montagne, qui ne font pas un pas sans être munis ou de leur sabre ou de leur fusil. Eh bien, c'est cette population chrétienne de Damas, population riche et inoffensive, qui a été tout à coup livrée au fer des musulmans.

Qu'arrive-t-il maintenant? Les humbles et tristes restes de cette population ainsi traitée ont fui la cité maudite et sont venus, mourant de faim et nus, à Beyrouth pour y trouver un morceau de pain et un lieu de sûreté à l'ombre de la protection de la France.

Tout d'abord ils avaient quitté Damas avec l'assentiment de Fuad-pacha. Celui-ci, intéressé à faire accroire à l'Europe qu'il avait rétabli l'ordre à Damas en y faisant triompher la justice,

avait pris, vers le milieu de septembre dernier, la mesure que je vous ai fait connaître; il avait signifié aux réfugiés damasquins que, s'ils ne retournaient pas chez eux, il les priverait du secours, dérisoire d'ailleurs, que le gouvernement turc leur donnait à Beyrouth. Les chrétiens ne lui ont pas obéi. Plus que cela, les émigrations de Damas à Beyrouth n'ont pas cessé de continuer, et tous les jours nous voyons arriver ici des caravanes de chrétiens damasquins.

Pourquoi cela? Est-ce une tactique de leur part? Les chrétiens de Damas auraient-ils, en fuyant ainsi cette ville théâtre de leurs malheurs, la secrète pensée de créer des embarras au gouvernement turc? Il serait à la fois odieux et insensé de le croire. Les chrétiens de Damas quittent cette ville parce qu'ils y meurent de faim, parce qu'ils ne peuvent plus supporter la vue de leurs maisons incendiées, la vue de leurs bourreaux; ils quittent Damas parce qu'ils y sont toujours exposés aux insultes des musulmans, exposés à des périls sans nombre; ils quittent Damas parce qu'il fait très-froid l'hiver dans cette ville orientale, et qu'ils n'ont ni lits, ni couvertures, ni vêtements chauds, eux qui, autrefois, portaient de si bonnes et si belles fourrures.

Voilà pourquoi ils quittent Damas.

Cela contrarie étrangement Fuad-pacha. Il veut à toute force, aujourd'hui encore, que les chrétiens retournent à Damas. Il les presse. Il les tourmente. Il les persécute même; car n'est-ce pas une persécution que de vouloir obliger de pauvres malheureux à ne pas rester en des lieux où ils croient pouvoir être en sûreté, en des lieux où ils pourront manger, sans danger pour leur vie, le pain de l'aumône, le seul pain qu'ils puissent avoir aujourd'hui?

Oui, cela dérange l'envoyé extraordinaire de la Porte Ottomane. Cette question de savoir s'il faut, oui ou non, que les chrétiens de Damas retournent chez eux, ou s'ils doivent de-

meurer ailleurs, est une très-grave question. Elle est plus grave qu'on ne le pense, certainement, à l'heure qu'il est, en Occident, presque tout absorbé par les affaires européennes.

Cette question se résume en deux mots : garantie et justice. Les chrétiens de Damas, se rappelant cette effroyable conspiration turque qui a eu pour résultat le massacre de leurs frères, ne trouvent pas dans le gouvernement turc une garantie suffisante ; ils le disent tout naturellement et tout haut.

« Mais, dira-t-on peut-être, les agents de la Porte Ottomane qui avaient présidé aux assassinats du mois de juillet ont été punis par le dernier châtiment, ou bien ils ont été envoyés en exil. Ceux qui les ont remplacés sont meilleurs. Ce ne sont plus des égorgeurs, mais des protecteurs[1]. Donc rentrez chez vous. Vivez plaisiblement à l'ombre de l'autorité ottomane. »

Cela est facile à dire, mais difficile à persuader. Est-ce que Akmed-pacha, le généralissime de l'Arabistan, gouverneur de Damas, ce Turc aux belles manières, élevé à Paris, grand amateur des réformes, ami de la civilisation, n'était pas fait pour inspirer toute sorte de sécurité aux chrétiens de Damas? Cependant il tramait dans l'ombre leur perte. Donc, leur crainte est fondée, justifiée par des précédents épouvantables. Comme le disait, avec esprit et raison, le Damasquin dont je vous ai envoyé la lettre : « Qui nous donnera la garantie que le gounement turc ne nous trahira plus? »

La question de Damas, vous le voyez, est donc particulièrement grave, compliquée même. Si je suis bien informé, et je crois l'être, les instructions des cinq commissaires européens, semblables à celles de Fuad-pacha lui-même, celles, du moins, qu'il est obligé d'étaler sur la table diplomatique, sont sé-

[1] J'ai appris un peu plus tard à Damas même, comme on le verra plus loin, que presque tous les soldats qui avaient pris part aux massacres sont restés en garnison dans cette ville !

rieuses, explicites; elles touchent à tout; elles éventrent la situation, si je puis dire ainsi.

Aux termes de ces instructions les représentants de l'Europe ont le droit d'examiner les causes de la guerre, de rechercher, non-seulement les coupables druses, mais les coupables officiels, les agents du gouvernement turc, qui ont pris part aux désastres; ils ont le droit d'exiger leur punition; ils ont le droit de mesurer, d'apprécier l'étendue des désastres et de demander des indemnités suffisantes; bien plus, ils sont appelés à organiser en Syrie, toujours de concert avec la Porte Ottomane, un gouvernement capable de prévenir, d'empêcher dans l'avenir le renouvellement des crimes qui ont couvert la Syrie de sang et de ruines.

Il est, dès lors, évident, que la commission européenne s'occupera directement de la question de Damas, si, contrairement à l'avis de Fuad-pacha, elle trouve que cette question n'est pas résolue.

Il est une chose que l'envoyé ottoman voudrait empêcher à toute force : l'occupation de Damas par l'armée française. C'est là son idée, son intérêt, le triomphe de sa politique si on le laisse faire.

Il est impossible qu'un esprit sérieux puisse trouver suffisantes les répressions, les restitutions déjà accomplies par Fuad-pacha à Damas. Huit mille chrétiens y ont été égorgés. D'immenses richesses y ont été volées. Quelles ont été les réparations jusqu'ici obtenues?

On nous avait dit que Son Excellence avait fait fusiller à Damas cent onze soldats turcs coupables de vol et d'assassinats. On avait cru, et moi tout le premier, que ces soldats fusillés étaient des *nizams*, c'est-à-dire des soldats appartenant à l'armée régulière : il n'en est rien; bien qu'une foule de ces soldats eussent pris part aux massacres, aucun d'eux n'a été puni; les hommes que Fuad-pacha a fait fusiller à Damas ap-

partenaient à l'armée irrégulière; c'étaient des *Bachi-Bouzouks;* et on ajoute que le gouvernement turc a été bien aise de profiter de cette circonstance pour se débarrasser de ces *Bachi-Bouzouks* dont l'indiscipline, la férocité étaient devenues insupportables au gouvernement turc lui-même.

Pourrait-on véritablement considérer comme une punition l'enrôlement dans l'armée ottomane de ces quatre mille jeunes musulmans qui, en s'embarquant à Beyrouth, pour la Turquie d'Europe, proféraient d'affreuses insultes contre les chrétiens et faisaient retentir le fameux *allah ionsourou* (que Dieu donne la victoire au sultan)!

Et quel est l'homme tant soit peu versé dans les mœurs turques qui prendra au sérieux l'exil *éternel* ou temporaire prononcé par Fuad-pacha contre quelques-uns des principaux chefs de l'islamisme à Damas? Attendez, attendez quelque temps, et vous verrez quelle sera la durée de cette *proscription perpétuelle.*

Certes, si l'enrôlement militaire est considéré par la Porte Ottomane comme une punition, que faut-il penser de l'enrôlement des chrétiens inscrits dans le hat-houmayoun comme un honneur et un progrès?

Obsédé de la pensée de renvoyer chez eux les chrétiens damasquins réfugiés à Beyrouth, Fuad-pacha a convoqué, chez lui, le 3 novembre, les principaux chefs des enfants de l'Evangile. A la réunion se trouvaient Ambroise, évêque de Damas, et quelques prêtres des différents rites. Fuad-pacha leur a adressé le discours suivant :

« Obéissant à l'ordre de S. M. Impériale, je suis venu dans ces pays, et je me suis transporté à Damas. J'y ai fait exécuter près de mille coupables de toute condition; j'ai fait enrôler quatre mille hommes dans l'armée; j'ai prononcé des sentences d'exil à perpétuité ou à temps contre vingt personnages musulmans distingués de votre cité; j'ai confisqué leurs

biens. J'ai fait pour vous tous, soit à Beyrouth, soit à Damas, des dépenses énormes. Vous avez reçu de l'argent, de la nourriture, des lits, des vêtements. J'ai loué à mes frais des montures pour vous transporter de Damas à Beyrouth où vous aviez exprimé le désir de venir.

« J'avais lieu d'espérer, après tout cela, que vous n'auriez que des grâces à rendre à la bonté impériale, à son zèle paternel, qui n'épargne rien pour vous contenter. Loin de là, les chrétiens damasquins, sans raison aucune, continuent de quitter leur ville pour se rendre à Beyrouth. Je vous ai déclaré, et je vous déclare de nouveau que la plus parfaite sécurité règne à Damas, et que vous pouvez y retourner sans crainte. Je vous y ai fait préparer cent cinquante belles maisons. Chefs de chrétiens, pasteurs ecclésiastiques, retournez dans votre ville natale avec vos familles, avec vos ouailles; vous encombrez les rues de Beyrouth; vous y êtes mal logés, mal nourris; à Damas vous serez mieux; vous y respirerez l'air natal qui vous épargnera toutes les maladies qui vous accablent ici. Allez, je pourvoirai à tous vos besoins; j'établirai à Damas une commission qui sera chargée de la restitution des richesses que vous n'avez plus.

« Cela dit, je vous renouvelle mon ancienne déclaration : si vous ne partez pas pour Damas, je vous retrancherai toute espèce de secours à Beyrouth. »

L'un des chefs des chrétiens, autorisé à parler au nom de tous, a répondu en ces termes :

« Excellence ! nous rendons mille grâces au sultan, et nous vous en rendons aussi comme à notre sauveur et à notre protecteur. Nous vous offrons toute notre reconnaissance pour ce que vous avez déjà fait pour nous. Sans doute, nous sommes mal à Beyrouth, et nous regrettons notre ville natale. Pouvons-nous y retourner dans les circonstances présentes? nous ne le pensons pas. L'hiver commence. Vous le savez, à Damas

le froid est rigoureux. Or, nous n'avons ni vêtements chauds, ni bonnes couvertures. Laissez-nous passer cette saison dans les villes du littoral de la Syrie, à Sour (Tyr), à Saïda (Sidon), à Traboulos (Tripoli), à Beyrouth où la température est douce.

« Si la commission d'indemnité dont Votre Excellence veut bien nous parler s'établit à Damas, rien n'empêche que nous autres, les hommes, nous retournions dans cette ville pour y travailler à cette affaire; mais, en pareil cas, la présence de nos femmes et de nos enfants ne nous paraît pas nécessaire à Damas ; loin de là, ils ne pourraient qu'y souffrir par toutes les raisons et bien d'autres encore que nous venons d'indiquer. Ils seront mieux sur le littoral de la Syrie.

« Le souvenir terrible de nos malheurs effraye nos familles. Ce souvenir leur fait ici verser des larmes et les pénètre toujours de terreur. Laissons ces grandes plaies se cicatriser un peu, si c'est possible ! ayez pitié de nous ! ayez pitié de nos pauvres femmes et de nos pauvres enfants dont un si grand nombre n'ont plus d'appui naturel sur la terre !

« Malgré vos répressions, les musulmans de Damas menacent toujours les chrétiens. Ils les accablent d'injures, d'outrages. Ils leur rappellent comme à plaisir, quand ils passent dans les rues, leurs malheurs du mois de juillet dernier. Il est une parole épouvantable que nous avons entendue à Damas ; des musulmans nous disaient avec un rire effroyable : *de vos femmes et de vos filles naîtront dans quelques mois des enfants dont nous sommes les pères. Ils achèveront l'œuvre que nous avons commencée*[1].

« La police que Votre Excellence a établie à Damas est la première à nous maltraiter. Les maisons musulmanes que vous nous avez destinées sont, pour nous, comme des prisons, car

[1] Notre plume se refuse à traduire littéralement en français ces effroyables paroles. Les voici en arabe : *En aouladana om fi bétoum nassakom oua banatekom. Nahnou* [illegible] *bain fébadena.*

nous ne pouvons pas en sortir sous peine d'être exposés à toutes les ignominies, et peut-être à la mort. Si le gouvernement veut cesser de nous secourir maintenant, que les richesses qui nous ont été volées nous soient rendues, et nous irons alors vivre où nous voudrons. En attendant nous supplions votre bonté de nous laisser encore quelque temps à Beyrouth. »

Irrité de cette résistance ferme quoique pleine de respect, Fuad-pacha a renvoyé les chrétiens avec l'expression du plus vif mécontentement. Il a modifié, trois jours après, ses résolutions, au sujet du secours que la Porte Ottomane accorde à Beyrouth aux chrétiens réfugiés qui ne veulent pas retourner à Damas : le pacha a décidé que ce secours serait continué quelque temps encore aux Damasquins arrivés ici dès les premiers temps, parce qu'ils y étaient arrivés avec son propre consentement; il sera absolument refusé aux derniers venus et à ceux qui quitteront encore la ville de Damas.

J'ai dit plus haut que la pensée de renvoyer les chrétiens damasquins à Damas obsédait Fuad-pacha. Il n'en dort plus, et sa fertile imagination invente toutes sortes d'expédients pour arriver à ce but.

On m'a communiqué une lettre assez curieuse qu'il vient d'écrire, à ce sujet, au *wakil* ou délégué du patriarche des Maronites à Damas, actuellement à Beyrouth. Contre tous les usages, ce grand dignitaire de l'empire turc emploie, en s'adressant *à un chien de chrétien*, les expressions de la bienveillance la plus marquée. Il le prie, il le conjure, on croirait presque entendre un chrétien parlant à un autre chrétien, et, de plus, à un chrétien prêtre. Reste à savoir si on se laissera prendre à ce langage de lait et de miel; reste à savoir si, pour faire plaisir à Fuad-pacha, pour l'aider au triomphe de son plan politique, les chrétiens consentiront à aller de nouveau s'exposer aux outrages, et, dans un temps plus ou moins long, à un nouveau massacre. Voici cette lettre :

« *Ami intime*, les malheurs qui ont fondu sur des chrétiens de Syrie ont attristé le monde civilisé. Le cœur de Sa Majesté Impériale en a été pénétré. Obéissant à sa volonté sublime, je suis venu en Syrie pour y faire triompher la justice, y rétablir l'ordre et travailler au bonheur des sujets du sultan. J'ai rendu la justice à Damas, et j'y ai puni les coupables. La plus parfaite tranquillité règne maintenant dans cette ville. Je me suis transporté dans le Liban; *j'y ai accompli des faits qui sont l'expression de la plus complète comme de la plus sévère justice. Je mettrai le frein à la bouche du révolté.*

« Maintenant le temps des enquêtes est venu. Tout sera rendu à ceux qui ont été spoliés. Le bonheur et la prospérité pleuvront sur la tête de la nation infortunée. Bien des fois, déjà, j'ai dit aux chrétiens de Damas d'aller rejoindre leurs foyers, et au lieu de suivre mes conseils, ils continuent à émigrer. C'est avec une vive peine que j'ai vu les chefs spirituels des chrétiens ne pas donner, les premiers, l'exemple de ce qui est utile et bon, car le troupeau suit toujours le pasteur, et si les pasteurs l'avaient voulu, tout ce que je demande serait fait maintenant.

« C'est le bien des chrétiens que je désire. (Le saint homme!) J'attends de votre piété de persuader à vos ouailles de profiter de mes avis. Dites-leur que la sécurité la plus parfaite règne à Damas; dites-leur que je ferai moi-même les frais de leur voyage. Vous qui tenez une si grande place au milieu d'eux, soyez leur bon conseil, allez, allez où le devoir vous appelle! J'espère, ô vénérable, que vous entendrez ma voix, et que vous donnerez le bon exemple à ceux qui sont confiés à votre pieuse sollicitude.

« Voilà pourquoi nous vous avons mandé cette lettre datée du 22 Rabi-el-Aker (6 novembre 1860).

« *Signé :* FUAD. »

Il y a une chose que je remarquerai dans cette lettre ; c'est le passage où Son Excellence dit qu'elle a « accompli la justice dans le Liban. » Cela est le contraire de la vérité. Le pacha a fait quelque chose à Damas, mais il n'a rien fait dans le Liban. Bien plus, il a empêché de faire. C'est sa politique, ce sont ses promesses non encore exécutées qui ont enchaîné notre armée dans la montagne, et qui la condamnent toujours à un frémissant repos. On ne peut pas appeler une justice accomplie l'arrestation de quelques chefs druses à Beyrouth. Cette nation de voleurs et d'assassins a été jusqu'ici épargnée par Fuad-pacha.

Dans ma lettre sur l'utile et noble emploi des fonds provenant de la souscription française, vous avez vu que, sans les secours de notre patrie, les malheureux chrétiens du Liban, abandonnés à la justice turque et à l'*ardent désir de Fuad-pacha d'assurer leur bonheur,* seraient morts de faim et de froid pendant l'hiver qui commence.

Depuis trois jours, des bruits sinistres sur Alep couraient à Beyrouth. On parlait de meurtres, d'incendies. Tout le monde était à l'affut des nouvelles, et comme rien de positif n'arrivait, l'imagination arabe se donnait libre carrière : il ne s'agissait de rien moins que d'un second acte de l'épouvantable tragédie de Damas. Quant aux Européens, ils ne pouvaient pas croire que de pareils crimes pussent s'accomplir encore en Syrie sous les yeux de l'armée française. Nous avons enfin quelque chose de sûr. On me communique, à l'instant même, une lettre d'un négociant d'Alep à un négociant de Beyrouth. La voici :

« Alep, le 26 octobre 1860.

« Dans la nuit du 24 au 25 de ce mois, un incendie a éclaté dans la rue de Derah, où se trouvent, comme vous le savez, les magasins ou les boutiques des chrétiens. Ce qui est à remarquer, c'est que le feu a commencé sur la terrasse d'une

de ces boutiques, terrasse construite en bois. Accouru le premier, M. Nicolas Marcopoli vit de ses propres yeux des matières inflammables ou des brûlots dans cette rue toute chrétienne. Hafiz-pacha, chef militaire, est venu sur les lieux avec des soldats pour arrêter le progrès du feu, et il a été arrêté en partie. Douze riches boutiques, dont les marchandises sont évaluées à 50,000 francs chacune, ont été entièrement brûlées.

« Des musulmans mal famés ont été trouvés dans d'autres quartiers chrétiens, prêts à mettre le feu. Plusieurs d'entre eux ont été arrêtés. Des complots contre les chrétiens ont été découverts, et quelques-uns de leurs auteurs ont été mis en état d'arrestation.

« Quelle position que la nôtre ! quel sort nous est-il réservé ? Nous avons bien besoin que Dieu vienne à notre secours. »

La proclamation des musulmans de Damas aux musulmans de Hama, de Homs, d'Alep, proclamation que je vous ai envoyée de Saïda, porterait-elle déjà ses fruits ? Et Fuad-pacha dit partout et toujours que la plus parfaite sécurité règne en Syrie !... Et les Anglais le disent aussi !

LETTRE XXXII

Détails biographiques sur Fuad-pacha. — Énumération et appréciation de ses actes en Syrie depuis son arrivée dans ce pays jusqu'au mois de novembre. — Le hat-houmayoun et le traité du 30 mars. — Position que ce traité avait faite aux consuls de Beyrouth. — Estimation turque des maisons brûlées. — Noms des cinq commissaires européens siégeant à Beyrouth. — Leur situation respective au sein de la commission. — En quoi consiste l'habileté politique de Fuad-pacha. — Faits historiques au sujet de l'habileté turque. — Fuad-pacha capable *d'emboîter le pas* dans toutes les circonstances. — Commissions européennes faisant rendre gorge aux Druses. — Comment Fuad-pacha adopte cette mesure.

Beyrouth, le 12 novembre 1860.

Fuad-pacha est aujourd'hui l'homme de l'Orient qui attire

le plus vivement l'attention. Des crimes sans nom et sans nombre ont été commis en Syrie. L'idée de ces crimes est venue de Stamboul, et c'est aussi de Stamboul qu'est venu le personnage chargé de les réprimer. Il sera donc intéressant de suivre Fuad-pacha dans sa vie publique, depuis sa naissance jusqu'en ce moment. Nous le suivrons ensuite pas à pas dans l'œuvre qu'il a commencée en Syrie.

Il est né à Constantinople en 1814. Il a, par conséquent, quarante-six ans maintenant. Il est grand et assez fort. Il porte le costume de la réforme, bien entendu. Fils d'Izet-effendi, un des nombreux historiographes de l'empire, neveu d'une femme poëte, Léila-Kathoun, Fuad-Méhemet-pacha reçut, tout d'abord, une éducation littéraire. Il étudia la médecine à l'école de Galata-Sérail. En 1834, il accompagne, en qualité de médecin de l'amirauté, le capitan-pacha, Tahër, dans la mission de ce dernier contre Tripoli de Barbarie; Fuad quitte la carrière médicale et entre dans les bureaux des interprètes. En 1840, il suit, comme secrétaire, Chékib-effendi dans sa mission à Londres. Il est deuxième interprète de la Porte en 1843. Il va complimenter la reine d'Espagne, à l'occasion de son avénement au trône, et remplit la même mission près de dona Maria.

Homme d'imagination, esprit cultivé, il composa, à cette époque, un poëme sur l'Alhambra. Il est assez curieux de voir un musulman de race tartare chantant les magnificences monumentales des Abencérages, ces fiers et galants princes de la Mauritanie qui rivalisaient de courtoisie et de vaillance avec les héroïques enfants de Pélage. Je donnerais beaucoup pour lire les inspirations poétiques de Fuad-pacha sur l'Alhambra. Mais je ne sais pas le turc, et je ne pense pas que le poëme du littérateur devenu ministre soit traduit en français.

En 1845, il est, en quelque sorte, le *cicerone* de M. le duc de Montpensier à Constantinople. A son retour à Paris, ce prince obtient, pour Fuad-pacha, la croix de commandeur de

la Légion d'honneur. Le voilà, en 1848, *amédji* ou grand référendaire du divan. La même année il est envoyé, en qualité de commissaire général, dans les principautés danubiennes, pour y réprimer des révoltes, révoltes bien légitimes, disons-le hautement, et qui ont abouti à l'affranchissement des deux provinces moldo-valaques. Fuad y déploya une énergie féroce, et les habitants de ces contrées parlent encore, aujourd'hui, avec horreur, des atrocités accomplies parmi eux par l'envoyé turc.

Il est chargé d'une mission à Saint-Pétersbourg en 1850, au sujet de la question des réfugiés hongrois en Turquie. A son retour il est nommé ministre de l'intérieur. Le portefeuille de ministre des affaires étrangères lui est confié en 1852. La grande question des lieux saints survient, et Fuad lance une brochure qu'il intitule : *La vérité sur les lieux saints*. L'empereur Nicolas n'y est pas épargné. Le terrible prince Menschikoff, dont la présence à Constantinople émut le monde, se plaint au sultan de certaines épithètes de Fuad à l'adresse du czar. Des observations sont faites à l'auteur de la brochure, lequel envoie sa démission de ministre au padischah.

La mission du prince Menschikoff est l'occasion de la guerre de Crimée. Les Hellènes s'émeuvent. Ils croient l'occasion bonne pour affranchir du joug ottoman leurs frères de l'Épire et de la Thessalie. Une insurrection générale s'organise contre les oppresseurs. On dit que la reine de Grèce était l'âme de cette insurrection; et si cela est vrai, je me mets à ses pieds pour la louer de toutes mes forces et de tout mon respect.

La cause était belle et sainte. L'heure était-elle propice? Toute la question est là. La France, à laquelle la Grèce devait sa liberté, entrait en guerre au profit des Turcs; était-ce bien raisonnable, était-ce bien juste (sans nous arrêter ici aux caractères de cette guerre, ni à ses résultats), de tomber sur ceux-là même que la France allait défendre?

Nous qui aimons tant la Grèce et sa liberté, et qui souffrons plus que tout autre de voir tant de chrétiens encore asservis par les Turcs, nous qui n'avions pas approuvé l'idée de la guerre de Crimée, nous n'hésitons pas à répondre : non!

Le gouvernement turc chargea Fuad-pacha de la répression des insurgés de l'Épire et de la Thessalie. Il s'acquitta de sa mission avec plus de fureur encore qu'il n'en avait montré dans les principautés danubiennes en 1848. Il ne recula devant aucune mesure. Non-seulement (ce qui était d'ailleurs son droit) il chargea les rebelles l'épée à la main, mais (et ceci était de la cruauté) il fit égorger à droite et à gauche, et le plus souvent sans jugement, des Grecs de ces contrées, parmi lesquels se trouvaient plusieurs prêtres.

Des primats, des évêques, jetés dans des cachots par Fuad-pacha, y périrent de misère, et il confisqua leurs biens qui ne leur ont pas été encore rendus.

Certes, si l'Excellence ottomane avait déployé, en 1860, contre les Druses, contre les musulmans, contre les soldats turcs, la même ardeur de répression qu'il montra contre les chrétiens de l'Épire et de la Thessalie, en 1854, la justice, cette fois, aurait été rendue, et le monde satisfait aurait battu des mains. C'est ce que Fuad-pacha n'a pas fait, et c'est ce qu'il ne fera pas si l'Europe ne lui en impose pas l'obligation.

Sur la poitrine musulmane de Fuad-pacha brillent, un peu étonnés de s'y trouver ensemble, le grand cordon d'Isabelle la catholique; celui de la Tour et de l'Épée du Portugal; la croix de commandeur de la Légion d'honneur; le médjidié de première classe; la croix de l'ordre du mérite personnel; la grande croix des ordres de la Couronne, de Léopold, du Sauveur, de Grèce; de l'aigle rouge de Prusse; de Sainte-Anne et de Saint-Stanislas de Russie; des Saints-Maurice et Lazare de Sardaigne.

On dit que Fuad-pacha a des tendances plutôt anglaises et

autrichiennes que françaises. Nous croyons qu'en fait d'affection politique, il penchera très-facilement du côté où il trouvera ses intérêts. Or, en ce moment, il ne les voit pas, croyons-nous, du côté de la France.

J'arrive à l'énumération et à l'appréciation des actes de Fuad-pacha en Syrie.

Il débarque à Beyrouth venant de Constantinople, le 17 juillet dernier. A son arrivée les Druses cessent leurs atrocités pendant trois jours seulement. Le 20 juillet les brigandages recommencent. Plus de vingt chrétiens sont tués. D'innombrables pieds de mûriers jeunes encore sont abattus par les Druses. Des plaintes sont adressées à Fuad-pacha sur ces nouvelles atrocités. Trop occupé de l'examen des causes de la guerre, il n'a pas le temps de s'occuper des requêtes de ceux dont on détruisait les propriétés et dont on massacrait les parents.

Le 21 juillet Son Excellence part pour Damas, laissant à Beyrouth Abrou-effendi comme son procureur. L'œuvre de mort et de destruction partielle continue dans la montagne. Les idolâtres semblent croire que, comme Kurchid-pacha, l'envoyé extraordinaire du sultan les considère aussi comme ses instruments, comme le *sabre de l'islamisme.*

A Damas Son Excellence procède, en secret, à une enquête sur les causes du massacre de cette ville. Nul ne s'opposait au départ des musulmans qui se sentaient les plus coupables. Les portes de la cité ne furent réellement fermées qu'après le débarquement de nos troupes à Beyrouth, le 16 août 1860. C'est à partir de cette heureuse date que commencèrent les arrestations de Fuad-pacha à Damas. Quant à la montagne, elle continuait à être livrée aux brigandages des Druses. Dans cet état de parfaite sécurité ils pouvaient, selon leur bon plaisir, rester dans la montagne ou fuir, cacher dans les profondeurs de la terre libanaise les trésors volés aux chrétiens, ou les porter au loin dans les déserts.

Il faut, réellement, que la terreur des chrétiens soit bien grande pour que la présence de Fuad-pacha à Damas ne puisse pas les rassurer. Ils partent par milliers. Mais c'était là comme une protestation contre un état de choses intolérable. Cela déplaisait au pacha; il voulut plus tard, vous le savez, obliger les chrétiens damasquins à retourner chez eux. Chose incroyable, et que je ne puis pas m'empêcher de répéter, le représentant d'une grande nation catholique s'associe à Fuad-pacha pour dire à un évêque de Damas, à un lazariste, M. Dupert, de retourner, eux aussi, dans la ville ensanglantée. Ce sont là de regrettables erreurs! Voyez donc ce qui se passe en ce moment! Des caravanes continuelles des chrétiens de Damas arrivent à Beyrouth, parce qu'à Damas la mort plane sur leurs têtes, et vous vouliez, il y a un mois, que les restes échappés à l'égorgement rentrassent dans cette ville!

Je reprends l'historique des actes de Fuad-pacha. Soixante-dix musulmans de bas étage, parmi lesquels se trouvaient des misérables qu'on avait tirés des cachots où ils pourrissaient depuis longtemps, sont pendus; cent onze soldats turcs, reconnus comme assassins, sont fusillés, et, le 8 septembre, Akmed-pacha, général en chef des troupes de l'Arabistan, gouverneur de Damas, et quatre officiers supérieurs sont aussi fusillés.

Fuad-pacha revient à Beyrouth le 10 septembre, après avoir été salué par la pétition accusatrice des habitants d'Ebteddin, pétition que vous avez pu lire dans ma lettre du 24 septembre[1].

Il entre à Beyrouth en triomphateur. Le lendemain les veuves et les enfants de Déir-el-Kamar arrivent en foule dans la cour de son palais et lui demandent vengeance. Son Excellence veut leur donner des *paras* qu'ils ne ramassent pas, et s'en-

[1] Pages 120 et suivantes de ce volume.

ferme dans ses appartements importuné par les cris des malheureux. Fuad donne trente-trois centimes par jour aux Damasquins et vingt-cinq centimes aux gens de Déir-el-Kamar réfugiés à Beyrouth. Avant de partir de Damas il avait fait restituer aux spoliés, non point leur or, leurs bijoux, leurs objets mobiliers, mais de sales guenilles dont personne ne voulait plus. Les trésors sont restés entre les mains des voleurs et des assassins.

Le 21 septembre Fuad-pacha fait arrêter à la turque les quatorze chefs druses dont je vous ai envoyé les noms. Il ose, le même jour, demander au général de Beaufort d'aller prendre position dans le paisible Kersrouan, probablement pour y contempler les paysages, tandis que lui, le représentant de la Sublime Porte, se dispose à partir pour Saïda et pour le pays des Druses, afin d'y réprimer les criminels.

Le commandant de l'expédition française repousse une proposition pareille et suit de près Son Excellence dans les régions où elle va camper.

Je ferai, à ce propos, une remarque. « Les affaires de Syrie, dit *le Moniteur* du 7 octobre, sont entrées dans une phase nouvelle, et à l'action toute morale exercée par les troupes françaises dans ces contrées va succéder l'action plus décisive encore de la *force des armes*. Les opérations concertées entre le général commandant le corps expéditionnaire et Fuad-pacha sont commencées. »

« La force des armes » n'a absolument rien fait contre les Druses depuis le jour où nos vaillantes troupes et les soldats turcs sont entrés dans le pays des Druses. Ni les uns ni les autres n'ont tiré un coup de fusil. Seuls le brave Chantiri et ses cavaliers, marchant en éclaireurs, devant l'armée française, sont tombés sur les Druses, et on les en a officiellement blâmés!

Voilà tout ce qui a été fait, rien de plus, rien de moins, par « *la force des armes.* »

Aurait-il été possible à notre armée de prendre une autre attitude depuis qu'elle est ici? Je n'hésite pas à répondre non! Les protocoles enchaînent sa vaillance, et c'est dans ces protocoles que Fuad-pacha s'enveloppe pour ne rien faire.

Deux choses mauvaises sont sorties de la guerre de Crimée : le hat-houmayoun du mois de février 1856, et les instructions diplomatiques des puissances à leurs représentants en Turquie, par lesquelles il leur est recommandé de n'agir que collectivement, jamais séparément, dans les affaires de ce pays. Je dis *les instructions diplomatiques*, car l'article 9 du traité du 30 mars, qui aurait dû, ce semble, leur servir de base, déclare formellement que les puissances « n'ont pas le droit de s'immiscer, soit *collectivement*, soit *séparément*, dans les rapports de Sa Majesté le sultan avec ses sujets, ni dans l'administration intérieure de l'empire. » J'espère avoir plus tard l'occasion d'examiner si par le fait de notre expédition en Syrie, et par les travaux de la commission européenne à Beyrouth, l'article que je viens de citer a été scrupuleusement observé, et s'il pouvait l'être. Mais *les instructions diplomatiques*, que la Porte ottomane pourrait trouver en contradiction avec l'article 9 du traité du 30 mars, sont positives. On doit agir collectivement.

La charte ottomane sortie de la guerre de Crimée a exaspéré les musulmans qui n'ont pas voulu reconnaître pour leurs égaux les *chiens de chrétiens;* et c'est là, à ne pas en douter, la cause capitale des conspirations musulmanes dont le siége est à la Mecque, à Constantinople et les ramifications partout.

Il y a des choses que les diplomates ne veulent jamais comprendre : c'est ce qui est! Ils semblent trop souvent baser leurs décisions sur ce qui n'est pas ou sur ce qui devrait être. Si le Turc n'était pas Turc, et si le Turc n'était pas réduit, aujourd'hui, au dernier degré d'impuissance, rien au monde n'eût été plus beau que cette égalité immense, magnifique

entre les musulmans et les chrétiens; mais vous ne changerez pas la nature du Turc et je vous défie, l'histoire à la main, de le rendre assez puissant, en admettant que la Porte Ottomane le voulût positivement, pour gouverner avec justice tous les peuples encore placés sous sa main.

Au temps de sa grandeur, alors qu'il faisait trembler le monde, l'empire d'Osman aurait répondu par des cris de guerre contre l'Europe, si l'Europe avait osé lui demander de placer sur un même pied d'égalité les chrétiens et les musulmans; aujourd'hui, dans sa décrépitude, il répond hypocritement à votre demande, en vous donnant le hat-houmayoun qu'il sait bien ne pas pouvoir faire exécuter.

Mais le hat-houmayoun est aussi, j'allais dire est surtout, l'œuvre des puissances chrétiennes; que les puissances chrétiennes le fassent donc mettre en pratique! Qu'elles défendent ce qu'elles ont fait! C'est leur devoir! En ne l'accomplissant pas, elles ont presque sous leur responsabilité les horreurs de Candie, de Djedda et les horreurs de la Syrie,

La seconde chose mauvaise sortie, ai-je dit, de la guerre de Crimée, ce sont les instructions diplomatiques des puissances à leurs agents en Turquie. Aux termes de ces instructions, aucune nation, quelle qu'elle soit, quels que soient ses intérêts en Orient, son honneur, son devoir, ses traditions saintes et glorieuses, ne pourra agir seule dans ce pays dans un moment donné, dans un moment d'épouvantable crise; il faut que les cinq puissances, sans compter la Sardaigne qui s'en inquiète peu, je crois, à l'heure présente, s'entendent parfaitement pour empêcher un pacha de se livrer à des menées qui aboutissent à l'égorgement de quinze mille chrétiens. Cela est déjà de l'histoire.

Parmi les cinq consuls de Beyrouth, il en est un, le consul de France, qui a eu vent de la conspiration turque; il en a averti son gouvernement à la date du 28 mars, après la réunion

des chefs musulmans à Damas; il a un jour rédigé, séance tenante, quatre dépêches destinées à Kurchid-pacha, soit pour se plaindre, soit pour l'avertir de ce qui se passait : les cinq consuls n'ont jamais pu tomber d'accord pour signer collectivement ces dépêches!

Mais il fallait bien se conformer aux instructions de leurs gouvernements! Que portaient-elles? Ne rien faire individuellement, s'entendre avec tous les collègues et surtout avec l'autorité locale. L'autorité locale! elle en faisait de belles lorsque les cinq consuls essayaient de délibérer!

Les événements ont donc démontré jusqu'à la dernière évidence tout ce que renfermaient de périls et le hat-houmayoun et les instructions diplomatiques. Ces instructions, Fuad-pacha les tient dans sa main aujourd'hui; il les opposera, et ce sera son droit, à toute *ingérence* individuelle dans les affaires de la Turquie. Reste à savoir ce qui sortira des délibérations des cinq commissaires qui sont maintenant arrivés à Beyrouth. Dieu fasse qu'ils s'entendent mieux, après les massacres, que les consuls ne se sont entendus avant!

Je reviens à Fuad-pacha. Il a déjà fait procéder à des estimations au sujet, non pas des richesses volées aux chrétiens, mais seulement au sujet de leurs maisons brûlées. Ces estimations n'arrivent pas au quart des pertes essuyées. Il y en a même qui ont été faites par des experts choisis par lui, et qu'il n'accepte pas en ce moment. Je ne citerai qu'un exemple.

L'estimation des maisons incendiées à Zahleh s'est élevée à huit mille bourses (quatre-vingt mille francs); le pacha a déclaré qu'il n'accorderait que deux mille bourses ou vingt mille francs, ce qui revient, d'après un calcul que j'ai lieu de croire exact, à n'accorder à chaque maison brûlée qu'une seule poutre.

Il est évident que si les cinq commissaires de l'Europe, se renfermant dans les termes stricts du traité du 30 mars, n'in-

terviennent pas *directement* et énergiquement dans la question des indemnités, les chrétiens seront une seconde fois volés par la Porte Ottomane.

Ces commissaires sont : M. Béclard, consul général à Alexandrie, pour la France ; lord Dufférin, très-jeune encore, l'Angleterre ; M. Novikoff, la Russie ; M. Weck-Beker, l'Autriche, et M. Rehfeus, la Prusse. Fuad-pacha préside la commission. Ses instructions *avouées* sont semblables à celles de ses collègues. Je les ai déjà fait connaître : examiner les causes de la guerre ; apprécier l'étendue des désastres ; rechercher et punir les coupables ; restituer aux chrétiens les richesses qui leur ont été volées ; organiser en Syrie, de concert avec la Porte, un gouvernement capable de prévenir, d'empêcher le renouvellement des horreurs accomplies l'été dernier dans ce pays.

Certes, les instructions sont larges, il faut le reconnaître ! elles n'ont qu'un inconvénient, c'est qu'elles ont pour base le traité du 30 mars qui ne veut même pas que les cinq puissances agissent collectivement en Turquie ; mais les protocoles signés à Paris, le 3 août 1860 [1], ont modifié les termes du traité ; on agira collectivement, rien ne pourra et ne devra se faire dans ce pays sans la majorité des voix ! Je n'imagine pas, cependant, et j'aborderai un peu plus tard cette question, que cette majorité soit nécessaire pour juger les outrages particuliers que le drapeau de la France a reçus en Syrie.

Un dernier mot sur Fuad-pacha. Je ne lui contesterai pas son habileté politique, mais d'après tout ce qui transpire ici des réunions de la commission européenne, Fuad-pacha n'aurait pas de grands combats diplomatiques à livrer pour faire triompher sa politique. L'Angleterre le soutient ouvertement,

[1] Voir les deux protocoles de ces conférences à la fin de ce volume.

et l'Autriche et la Prusse ne lui sont pas trop contraires. Seule la Russie paraît être avec nous. Il suffit donc à Fuad-pacha de laisser aller les choses pour en tirer le meilleur parti possible.

Mais que deviendrait-il, je le demande, si, au lieu de trouver une majorité de voix dans la commission européenne, il y trouvait accord parfait contre les trahisons manifestes des Turcs, contre les soldats égorgeurs du sultan, les voleurs et les massacreurs idolâtres? Il deviendrait ce que devint son lointain prédécesseur au ministère des affaires étrangères de la Porte, Rami-effendi, au congrès de Carlowitz (1699), congrès qui fut suivi du plus grand démembrement de l'empire turc dont les annales de cet empire fassent mention : il disparaîtrait comme la paille que le vent emporte.

Mais, à Carlowitz, l'intérêt turc ne rencontrait pas de défenseurs parmi les plénipotentiaires autrichien, russe, polonais, vénitien, et même parmi les médiateurs anglais et hollandais. Il n'en est pas de même de nos jours, et Fuad peut compter, tout au moins, sur la nation qui se proclame *la première puissance musulmane du monde!*

Il y a ici un proverbe qui dit : « Je crains la France, quand elle combat sur terre; je crains l'Angleterre, quand elle combat sur mer; je crains l'Autriche, quand elle lance ses escadrons; *je crains la Turquie quand elle fait de la diplomatie.* » N'en déplaise au proverbe, je ne puis avoir de l'habileté turque une si haute idée. Je pourrais citer d'autres faits que celui du congrès de Carlowitz, où l'habileté diplomatique du Turc ne brilla pas d'un merveilleux éclat. Vous souvient-il de ce traité du 6 juillet 1771, où l'illustre Thugut exigea du divan onze millions deux cent cinquante mille florins pour frais de la guerre qui venait de se terminer, et de plus, la cession à l'Autriche de la petite Valachie? Dans une lettre écrite à ce sujet par M. de Saint-Priest, ambassadeur de France à Constantinople au duc de Choiseul, ministre de Louis XV, je lis

ceci : « M. de Thugut a su persuader aux Turcs qu'il leur était personnellement favorable. Il ne manquait plus à leur *bêtise* que d'acquitter de toute imputation celui qui a été l'instrument du traité du 6 juillet 1771. Je crois M. de Thugut aussi subtil que les Turcs le sont peu[1].

Ce qui est hors de doute, c'est la mauvaise foi de la diplomatie turque en général; et voici, à ce sujet, le témoignage non suspect d'un historien qui, dans le cours de son ouvrage si savant, se montre souvent favorable aux Turcs : « La science politique des Ottomans, dit M. de Hammer[2], ne recule ni devant la trahison ni devant la plus noire perfidie; la loi en absout à leurs yeux l'emploi, toutes les fois qu'elles (la trahison et la perfidie) leur paraissent utiles et possibles. »

Et un ambassadeur français à Constantinople, le comte Dessaleur, a dit : « Il faut bien se garder de prendre la *timidité* des Turcs pour de la bonne foi[3].

La *timidité!* voilà le mot! Celui de *faiblesse* aurait été peut-être plus exact.

La faiblesse de l'empire ottoman est aujourd'hui la seule explication de son habileté politique. Fuad-pacha en est le principal organe à Beyrouth.

Je conclus donc qu'on parlerait un peu moins de l'habileté politique de Fuad-pacha à Beyrouth si les représentants de l'Europe étaient moins en désaccord.

Un diplomate européen en Syrie, grand admirateur de l'habileté politique de Fuad-pacha, me disait, tout en m'accordant, sans conteste, la position merveilleuse que faisaient à ce personnage les dissidences des cinq commissaires, que si ces dissidences n'eussent pas existé, l'envoyé de la Porte Ottomane *aurait tout de même emboîté le pas*. — Mais où

[1] Voy. le tome XVI de l'*Histoire de l'empire ottoman* de M. de Hammer.

[2] *Idem*, t. XV, p. 186.

[3] *Idem*.

ce *pas* l'aurait-il conduit alors? à la perte de la Syrie, probablement : c'eût été le moins qui eût pu arriver à ce gouvernement turc qui a fait ou laissé faire les massacres de la Syrie. Son crime pourrait bien rester impuni grâce au désaccord, désastreux pour les chrétiens, de la commission européenne.

Fuad-pacha est homme à *emboîter le pas*, sans doute, et il vient récemment d'en donner une preuve. Une commission européenne a été nommée pour obliger les Druses à restitution. Beaucoup de nos officiers en font partie. La première opération a commencé le 3 novembre, au village de Bététer. On a trouvé dans les maisons druses, non-seulement les objets mobiliers des chrétiens, mais encore des bijoux et de l'argent. Plus de cinquante mille piastres ont déjà été découvertes, et mises entre bonnes mains. Une deuxième opération de ce genre a eu lieu à Hammana, et ses résultats ont été excellents.

Le comité, formé par l'inspiration et par la volonté de M. de Beaufort, a fini par décider, en attendant que la commission européenne ait fixé les indemnités dues aux chrétiens, qu'une imposition de 1,200 piastres (250 francs) serait exigée de chaque famille druse, pour subvenir aux besoins si pressants des spoliés; de cette manière, on cesserait de procéder aux perquisitions de meubles et d'argent. Nos officiers, spécialement chargés de l'exécution de cette mesure, y mettent tout le scrupule, toute la justice dont des hommes d'honneur sont capables.

Ne pouvant pas reculer devant une résolution si équitable, et en même temps si énergique, Fuad-pacha a signé, bon gré mal gré, un arrêté qui en ordonne l'exécution. Seulement, le ministre du sultan, afin de ne pas paraître complétement étranger à cette œuvre de justice, a envoyé, dans la montagne, des commissaires turcs, chargés de présider au prélèvement de l'impôt ou aux restitutions demandées aux Druses.

Fuad-pacha a donc *emboîté le pas* dans cette circonstance. Reste à savoir combien de temps il jugera à propos de laisser ainsi des Européens rendre aux chrétiens la justice qu'il refuse de leur rendre lui-même[1].

LETTRE XXXIII

Saïd-bey-Djomblatt.

Beyrouth, le 16 novembre 1860.

Que Dieu me préserve de me plonger en ce moment dans l'étude de la religion des Druses! Les choses actuelles, les faits, les conséquences naturelles qui en découlent m'occupent seuls, et mon temps ne suffit pas toujours à l'examen d'une situation si complexe et si grave. D'ailleurs, qui connaît la religion des Druses? La connaissent-ils bien eux-mêmes? Je ne le pense pas. Cette religion n'est peut-être, au fond, qu'une franc-maçonnerie organisée dans une pensée de mal. Il n'y a

[1] Nos prévisions ne se sont que trop réalisées : une lettre de Beyrouth, du 21 décembre dernier, nous a appris que Fuad-pacha avait, par un autre arrêté, suspendu l'exécution de sa première décision. Il voit avec trop de dépit nos troupes dans le Liban pour permettre à leurs chefs de *s'immiscer* dans les affaires de la *Porte Ottomane*. Est-ce que Son Excellence a besoin de nous pour rendre la justice aux chrétiens? Il n'y aurait alors pas de raison pour que nous ne restassions pas toujours en Syrie, car toujours la Syrie aura besoin de nous. — Cependant des réclamations ont été adressées à Fuad-pacha au sujet du retrait de son firman. Poussé à bout, il a déclaré net que les Druses étaient *hors d'état de payer la contribution qu'on exigeait d'eux*. Voyez la finesse! il est évident que si les Druses ne peuvent pas payer un impôt momentané, à plus forte raison on ne pourrait pas, quand le temps sera venu, exiger d'eux une indemnité complète et définitive! Est-ce que Fuad-pacha aurait de telles audaces à l'égard de la France s'il ne se sentait pas appuyé, soutenu par les puissances qui ne veulent pas de nous en Syrie?

pas, dans toute la Syrie, un seul enfant qui ne sache une chose : c'est qu'aux yeux du Druse il n'y a ni bien ni mal. Le mal, selon le Druse, n'existe que lorsqu'on est pris en flagrant délit : les crimes accomplis en secret ne sont pas des crimes pour les Druses. La grande affaire pour eux, c'est d'échapper à la justice des hommes. « Quant à la conscience, me disait un vieil Arabe de la montagne, ils n'en ont pas plus que le tigre dans son antre, après qu'il a dévoré la proie tombée sous sa dent. »

Je ne sais pas s'il y a de l'exagération dans ces paroles, car la raison se figure difficilement qu'il puisse exister des êtres humains inaccessibles au remords. On peut bien se représenter un individu qui, s'étant plongé dans tous les forfaits, dans toutes les ignominies, ait banni de son âme tout sentiment humain, et soit tombé à l'état de bête, et de bête féroce; il peut y avoir dans ce monde de ces exceptions monstrueuses, mais on se résigne peu à croire qu'un état pareil soit le partage d'une collection d'hommes.

Cependant les Druses font le mal, toujours le mal, ils sont avides de sang et de pillage; ils ne reculent devant aucun forfait et, ceci étant donné, et donné à la connaissance de tous, il faut nécessairement supposer qu'il y a chez ce peuple des croyances qui les autorisent à faire le mal.

On a parlé, et j'ai parlé moi-même, de cette espèce de respect que les Druses ont montré pour les femmes dans les derniers massacres, et on a proclamé qu'il y avait quelque chose de « chevaleresque dans le caractère du Druse. » Eh bien, ce caractère n'existe pas ou, s'il existe, ce n'est qu'un semblant. Nous savons aujourd'hui que les Druses n'ont respecté les femmes qu'en public, et qu'ils les ont indignement outragées en secret. Ainsi donc la vérité des faits leur arrache ce masque de respect pour la femme, et ils ne nous apparaissent plus que dans toute leur laideur morale.

Nous n'entendons par ces mots « de manque de respect » que l'outrage fait à la femme en larmes et tombée entre les mains de l'ennemi; car je ne pense pas qu'on puisse appeler respect l'acte par lequel on enlève aux mères, aux jeunes filles, tous leurs vêtements pour les renvoyer à travers les champs où elles meurent de honte, quand elles ne meurent pas de faim. Et c'est ce que les Druses ont fait.

Qu'on cesse donc de rechercher, dans je ne sais quelle coupable pensée d'égoïsme politique, des côtés supportables chez les Druses; ils n'en ont aucun; ils ont montré, dans les derniers événements, ce qu'ils sont en réalité; et on aura beau dire et beau faire, ils ne se relèveront pas de tant de crimes, tout comme les Ottomans qui se sont servis d'eux pour l'accomplissement de leur effroyable dessein. Il est de ces choses si clairement horribles dans ce monde qu'on peut bien, à cause de mille complications politiques, ne pas en recevoir à l'heure même le juste châtiment; mais le moment de la punition est réservé, et il arrivera. Une tache hideuse est sur le front du Druse et sur le front du Turc, ils ne l'effaceront jamais.

L'homme le plus important de la nation druse, en ce moment, est Saïd-bey-Djomblatt. Ce n'est pas un homme ordinaire; il mérite d'être étudié. Disons auparavant quelques mots sur son père, le cheik Béchir-Djomblatt. Ces mots pourront nous aider à faire comprendre le rôle que Saïd-bey-Djomblatt, maintenant en prison à Beyrouth, a joué dans les derniers événements de la Syrie.

Possesseur d'une fortune considérable, doué de beaucoup d'intelligence, courageux, austère dans ses mœurs, vénéré de son peuple, rusé, ne reculant devant aucun mensonge pour atteindre le but qu'il se proposait, Béchir-Djomblatt, auquel les Druses avaient donné le titre glorieux de *cheik des cheiks*, s'était posé, il y a trente ans, en compétiteur du fameux émir Béchir-Chéab pour le gouvernement de la montagne. Il ne

recula même pas, pour satisfaire et sa haine et son ambition, devant le plus grand des crimes : on assure, mais je ne saurais moi-même l'affirmer, qu'il était parvenu à persuader à un des fils de l'émir Béchir de tuer son père. Le pacha d'Acre, Soliman, instruit du projet, sauva, dit-on, la tête de ce fils dénaturé en l'exilant à Constantinople.

Entre l'émir Béchir voulant gouverner seul le Liban, et le cheik Djomblatt lui disputant le pouvoir jusqu'à mettre dans les mains du jeune Chéab le poignard du parricide, il y avait un duel à mort. Nous allons voir quel en fut le résultat.

Un volume suffirait à peine à retracer dans tous ses détails la lutte engagée entre ces deux hommes également remarquables. Il me faut renoncer à parler des fuites de Béchir-Djomblatt dans le Haouran; de ses apparitions dans le Liban au moment où on le croyait bien loin de la montagne; de ses combats à la tête de ses Druses contre l'émir Béchir, commandant les chrétiens; de ses relations tantôt ouvertes, tantôt secrètes avec Constantinople, avec le Caire, avec les divers pachas qui se succédaient à Saint-Jean-d'Acre. Qu'il me suffise de raconter la mort du cheik des cheiks. Aussi bien cette mort, demandée par l'émir Béchir, comme prix du service qu'il avait rendu à Abdallah-pacha, en mettant en déroute Derviche, pacha de Damas, ennemi acharné du gouverneur d'Acre, avait amassé dans l'âme de Saïd-bey des ressentiments, des haines contre les Chéab et contre les Maronites.

Un autre chef druse, le cheik Amin-Oumad, longtemps adversaire de Béchir-Djomblatt, s'était uni à celui-ci contre l'ennemi commun, l'émir Béchir-Chéab. Les deux chefs étaient dans les prisons de Saint-Jean-d'Acre au mois de mars 1825.

Béchir-Djomblatt se montrait calme, grave et digne dans son cachot. Deux de ses fils, dont je parlerai tout à l'heure, Kassem et Sélim, l'avaient suivi à Saint-Jean-d'Acre, et occu-

paient une chambre voisine de la sienne. On lui avait permis d'avoir un domestique près de lui.

Un jour, Osman-aga, chef des prisons, entre dans le réduit du cheik des cheiks, et, sans prononcer une seule parole, il plaça sous ses yeux un ordre d'Abdallah-pacha, qui demandait sa tête. Conservant tout son calme à la vue de l'arrêt terrible, Béchir-Djomblatt pria Osman-aga d'éloigner le domestique. Ils restèrent tous les deux seuls. Voici le dialogue qui s'établit alors entre le condamné et le geôlier. Il m'a été répété par une personne qui le tient de la bouche d'Osman-aga.

Béchir-Djomblatt. — Cette sentence s'étend-elle sur mes deux enfants ?

Osman-aga. — Elle ne comprend que toi seul et le cheik Amin-Oumad.

Béchir-Djomblatt. — C'est bien, peux-tu m'accorder encore une demi-heure de vie ?

Osman-aga. — Oui.

Béchir-Djomblatt. — Je voudrais un narghilé.

Osman-aga. — Tu vas l'avoir.

Le narghilé est apporté, et le condamné se met à humer tranquillement la feuille parfumée du toumbéki.

Béchir-Djomblatt. — Je voudrais voir mes deux enfants.

Osman-aga. — Je vais les chercher.

Les deux enfants arrivent. Djomblatt, continuant à fumer son narghilé, attache des regards pleins d'amour sur ses deux fils qui se tenaient debout devant lui, et leur demande s'ils se portent bien. Puis, il les embrasse et leur fait signe de se retirer. Soudain il rappelle l'aîné de ses fils et lui dit à l'oreille un mot que personne n'entendit. Aucune espèce d'émotion ne se montra sur la figure de Djomblatt pendant son suprême adieu à ses enfants. Il garda la même impassibilité lorsque Osman-aga tira de sa poche le lacet enduit de savon, et qu'il appela deux exécuteurs qui se tenaient à la porte.

Béchir-Djomblatt. — Je voudrais faire ma prière.

Osman-aga. — C'est un devoir.

Le Druse fit sa prière comme la font les musulmans. Puis, s'asseyant à la manière turque, et s'adossant contre le mur de la chambre, il dit : « Me voilà prêt ! »

Les deux exécuteurs l'étranglèrent.

Le cheik Amin-Oumad fut loin de montrer l'héroïsme de Béchir-Djomblatt en face du supplice. Saisi de terreur en voyant entrer dans sa chambre les bourreaux, il tomba dans un évanouissement complet. Il était déjà mort lorsque Osman-aga et ses aides passèrent autour de son cou le cordon fatal.

Cet homme au caractère d'acier, Béchir-Djomblatt, avait une fille, Néfié, la prêtresse druse dont j'ai parlé dans une de mes lettres, et cinq fils ; c'étaient : Sélim, Kassem, Naman, Saïd et Ismaïl. Les deux premiers, qui étaient avec leur père à Saint-Jean-d'Acre, sont morts de la peste. Ismaïl, qu'on avait conduit à Londres pour y faire son éducation, est mort fou dans le Liban, où il était revenu. Les anglicans lui avaient fait perdre la tête en voulant à toute force le convertir au protestantisme. Ce fait a été confirmé, à Rome, en 1844, par le fils du commodore Charles Napier, à M. l'abbé Namat-Attala-Dahdah.

Naman vit aujourd'hui, oublié, à Beyrouth, où il s'est retiré après que son frère Saïd l'a eu dépouillé de tous ses biens, en lui donnant en échange une pension.

Saïd est né en 1821 ; il a, par conséquent, trente-neuf ans. En 1832, au moment de l'invasion de la Syrie par Ibrahim-pacha, l'émir Béchir et plusieurs chefs de la montagne, embrassent ouvertement la cause égyptienne contre la Porte Ottomane. C'était une raison pour que les Djomblatt se déclarassent pour les Osmanlis. Accourus à Damas, où le pacha de cette ville les accueille avec empressement, Naman, Ismaïl et Saïd (celui-ci n'avait alors que onze ans), vont ensuite re-

joindre l'armée du sultan dans la Syrie septentrionale. Ils assistent à la bataille de Homs (18 juillet 1832). Ismaïl et Saïd vont se cacher, après la défaite, dans le Djebel-el-Ala. Naman suit l'armée vaincue à Alep. A la nouvelle de l'arrivée de Rachid-pacha, grand vizir, à Koniah (l'ancienne Iconium), Ismaïl et Saïd quittent leur retraite et viennent rejoindre les Ottomans dans cette ville.

Après la nouvelle défaite de l'armée du sultan à Koniah (décembre 1832), Naman, Ismaïl et Saïd se réfugient à Constantinople avec deux de leurs cousins, Hassan et Hasseïn. Le traité de paix de Hunkiar-Kélessi (8 juillet 1833) ramène ces deux derniers dans le Liban. Sur l'ordre d'Ibrahim-pacha, l'émir Béchir fait mettre Hassan à mort. Hasseïn prend la fuite, tombe entre les mains d'Ibrahim-pacha, qui le fait pendre (1834).

En 1836, Saïd quitte seul la capitale de l'empire ottoman, revient dans le Liban, fait sa soumission à l'émir Béchir, qui juge à propos de l'envoyer en Égypte comme soldat. Ibrahim-pacha lui donne le grade de sergent. Il est officier deux ans après, avec le titre de bey. Apprenant que les honneurs pleuvaient sur la tête de son jeune frère, Naman quitte à son tour Stamboul (1839) et vient chercher gloire et fortune sur les bords du Nil. Il y reçoit je ne sais quelle décoration.

Le dévouement des deux Djomblatt à la cause égyptienne n'avait pas de racines profondes. En 1840, quand les bruits de guerre de l'Europe contre Méhémet-Ali, dominateur de la Syrie, se font entendre, les Djomblatt songent à reconquérir leur pouvoir perdu dans la montagne. Ismaïl, resté à Constantinople, vient en Syrie avec l'armée ottomane destinée à combattre Ibrahim-pacha. Il recrute, dans le Liban, des auxiliaires pour les alliés. Izet-pacha lui confère le titre de cheik des cheiks, titre que son père tenait de la nation druse. Naman était émigré en Égypte et Saïd en garnison à Marach.

Saïd opère des désertions nombreuses dans l'armée d'Ibrahim-pacha. Quoiqu'il n'eût alors que dix-neuf ans, il exerçait déjà sur les Druses cette fascination mystérieuse qui, dans ces derniers temps, l'avait rendu maître de tout ce peuple idolâtre.

Pendant une marche de nuit de l'armée égyptienne, venant de Marach et allant à Damas, Saïd et quelques autres chefs druses, comme lui militaires, prennent la fuite et vont dans la plaine de la Békaa, où ils trouvent un émir ennemi d'Ibrahim-pacha. A la tête de quelques cavaliers, ils poursuivent jusqu'à Jaffa les derniers débris des régiments égyptiens. Naman et quelques chefs druses rentrent dans le Liban. La Turquie possédait de nouveau la Syrie. Quelque temps après, l'amiral Napier, qui avait tant fait dans cette guerre, disait du haut de la tribune britannique : « La plus grande douleur de ma vie est d'avoir aidé les Turcs à établir parmi les chrétiens du Liban, dernier et noble débris du christianisme asiatique, le gouvernement le plus infâme qui ait jamais existé ! »

Les Djomblatt triomphaient : leur grand ennemi, l'émir Béchir, mangeait à son tour le pain de l'exil.

Naman est nommé gouverneur du district du Chouf, mais c'est réellement son frère, Saïd-bey, bien plus jeune que lui, mais bien plus capable, qui dirige tout et fait tout. Deux hommes importunaient les Djomblatt : c'étaient Nagem et Kalil, leurs cousins. Naman et Saïd les font égorger. Comme toujours, la Porte Ottomane laissa ces deux crimes impunis.

De concert avec la Turquie, Saïd organise, en 1841, la conspiration contre l'émir Béchir-Kassem, qui est entraîné, sans jugement, à Constantinople. En 1842, Naman cesse d'être gouverneur de Chouf, et son frère Saïd, qui n'avait que vingt-trois ans, est mis à sa place. La Porte Ottomane avait des vues sur lui. Mais Saïd voulait travailler pour son compte. Vers la fin de l'année 1842, Omer-pacha, le renégat croate,

vient en Syrie pour travailler à placer ce pays sous la domination unique du sultan. Il trouve de la résistance chez quelques chefs druses, parmi lesquels figure Saïd-bey-Djomblatt. Selon la coutume favorite des Turcs, ces chefs sont faits prisonniers dans une réunion à Ebteddin, et envoyés dans les cachots de Beyrouth. Les Druses du Haouran se soulèvent contre le gouvernement turc. Saïd-bey-Djomblatt promet de les combattre, et Assad, pacha de Saïda, lui donne sa liberté.

Non-seulement Saïd-Djomblatt ne combat pas ses coreligionnaires du Haouran, mais encore il organise, dans le Liban, des forces militaires contre le pouvoir ottoman. Vaincu par Omer-pacha, entre Ebteddin et Mouktara, Saïd-bey va se réfugier dans le Haouran. Il revient dans la montagne en 1843[1].

A cette époque commencent réellement les liaisons politiques de Saïd-bey-Domblatt avec la Porte Ottomane. Les Druses mentent comme les autres parlent. Il n'y a dans leurs croyances ni paradis ni enfer. Les manants, chez eux, vont, après leur mort, soit dans les corps des cochons, soit dans les corps des ânes, et les initiés ont pour partage, soit une gazelle, soit un beau cheval, soit enfin un être humain destiné à de grandes choses. Tout étant ainsi réglé d'avance pour une autre vie, on peut, à son gré, assassiner, voler et mentir sans craindre des châtiments futurs infligés par une puissance divine et suprême. Passé maître dans l'art de mentir, le seigneur Saïd, dont les relations avec le sérail de Beyrouth devenaient de plus en plus intimes, se met à persuader aux représentants de la Porte Ottomane dans cette ville que les chrétiens conspiraient contre l'autorité du sultan. Basant ses accusations sur des faits avoués, mais qui cependant n'ont jamais caché des pensées de rébellion contre la Sublime

[1] Voir dans la Lettre XLI de ce volume des détails curieux sur les intrigues anglo-turques, dans le Liban en 1842 et 1843.

Porte, Saïd-bey disait à Ouagéhi-pacha, gouverneur de Beyrouth, en 1844 : « Les affections des Maronites sont pour la France ; c'est en la France qu'ils espèrent ; bien qu'ils aient chassé, comme nous, en 1840, les Égyptiens de la Syrie, ils ne craindraient pas, maintenant, de les rappeler dans notre pays, et cela uniquement parce qu'ils savent que la France donne ses préférences au gouvernement du vice-roi. »

La Porte Ottomane prêta facilement l'oreille à ces accusations, bien qu'elle n'en crût pas un mot. Abattre le catholicisme dans le Liban, le catholicisme sans cesse renforcé par les missionnaires français, était la pensée politique de la Turquie. Elle voulait en finir avec la prépondérance séculaire de notre pays dans ces régions où il est tant aimé. Selon l'usage, les préliminaires de la guerre que les Druses, tacitement appuyés par les Turcs, voulaient provoquer, furent marqués vers la fin de 1844 par des assassinats partiels contre les chrétiens. La première victime fut le moucre Mouri-Richa, lâchement égorgé sur la route de Déir-Machemouché. La guerre éclate. Les chrétiens battent les Druses en plusieurs rencontres et brûlent leurs villages de la province du Chouf.

Les vainqueurs se préparent à attaquer Mouktara, résidence de Saïd-Djomblatt. Alors paraît, pour les Druses, un auxiliaire auquel les chrétiens ne s'attendaient guère : c'était Daoub-pacha, général en chef des forces militaires en Syrie. Cette Excellence vint à Mouktara avec des troupes, sous prétexte de mettre un terme à la guerre. Vint-elle gratuitement ? voilà le mystère. Il y a des gens qui prétendent que Daoub-pacha avait reçu deux cent mille piastres de Saïd-bey. Quoi qu'il en soit, les Osmanlis, considérant les chrétiens comme des perturbateurs de l'ordre, marchent contre eux, Saïd en tête avec ses Druses, et les battent à Amatour. La vue des soldats du sultan, mêlés aux Druses, déconcerte les chrétiens qui signent un traité de paix. Saïd-bey le viole huit jours après en en-

voyant une armée druse, dans laquelle se trouvent des soldats turcs, dans la province de Karbi-el-Békaa. Les villages des chrétiens y sont pillés, brûlés, et de nombreuses victimes tombent sous le fer d'un ennemi parjure. Saïd-bey marche contre la province de Djezin, et y met tout à feu et à sang.

Dans l'attaque du village de Mazraat-el-Chouf, les chrétiens s'enferment dans l'église et y soutiennent, pendant quelques heures, un véritable siége. Les Druses escaladent le monument et parviennent sur sa toiture plate. Ils la percent avec des instruments en fer, et, par les trous qu'ils ont pratiqués, ils tirent des coups de fusil sur les chrétiens. Ceux-ci se défendent toujours. Les ouvertures s'élargissent, et les Druses jettent dans l'enceinte des matelas et des couvertures enflammés. Le feu et la fumée ne permettent plus aux chrétiens de rester dans l'église. Les soldats turcs, présents à l'attaque, les engagent à sortir en leur promettant la vie sauve. Les malheureux, à moitié brûlés, ne sont pas plutôt dehors que les Druses tombent sur eux et les massacrent.

Pour être juste, il nous faut dire une chose : les Turcs en couvrirent un assez grand nombre de leur protection. Ils leur demandaient leurs noms. Plusieurs d'entre eux s'appelaient *Francis* et ceux-là furent impitoyablement livrés aux Druses par les soldats du sultan. Ce nom de *Francis* rappelait trop la France aux infidèles, car c'était contre la France qu'ils pensaient diriger leurs coups en tuant les chrétiens.

La trahison de Mazraat-el-Chouf fut le point de départ des trahisons de Hasbaya, de Rachaya et de Déir-el-Kamar en 1860. Faisons ici une remarque : depuis les égorgements de Mazraat-el-Chouf, le nom de *Francis*, autrefois très-commun dans cette contrée, y a presque entièrement disparu.

Chekib-effendi, commissaire extraordinaire de la Porte Ottomane, vint en Syrie pour y rétablir l'ordre et y faire rendre la justice. Il fut reconnu que les Druses avaient eu tort dans

cette guerre, et que des indemnités étaient dues aux chrétiens. On convint, de concert avec les puissances européennes à Beyrouth, que la moitié de ces indemnités serait payée par la Porte Ottomane, et l'autre moitié par les Druses.

Le gouvernement turc imagina alors un expédient singulier : il trouva que les Druses ne pouvaient pas payer en même temps les indemnités dont il s'agit et l'impôt ordinaire; il exempta les Druses de l'impôt, et ils ne l'ont pas payé depuis quinze ans. Ont-ils payé les indemnités ? une partie seulement. Le gouvernement turc se trouve dans le même cas : il est débiteur des chrétiens comme il est encore débiteur de Djeda. Il n'y a plus qu'à attendre la liquidation finale. En attendant, Fuad-pacha emprunte tant qu'il peut à Beyrouth. N'ayant pas réussi auprès de M. Lavigerie, il s'est adressé à un riche négociant de cette ville, qui lui a prêté cinq cent mille piastres (cent mille francs). Cette somme sera payée en trois termes sur les revenus de la douane de Beyrouth.

J'ai dit que Saïd-bey-Djomblatt avait, en ce moment, trenteneuf ans. Il est fortement constitué, et sa taille est moyenne. Ses épaules sont voûtées. Sa figure, aux traits réguliers, a un teint jaunâtre. Sa barbe est rare et il a de petites moustaches blondes. Il a fait une étude si approfondie des jeux de sa physionomie, qu'il lui donne à volonté l'expression de l'heure et de la circonstance. Il s'est marié avec une femme appartenant à la noble famille druse de Alâm-el-Din. Il a quatre enfants, deux garçons et deux filles, dont l'une est mariée. Il parle le turc et l'arabe, sa langue maternelle. Il porte le costume des officiers de la réforme en Turquie. Il affecte les allures européennes.

Il est plus riche encore que ne l'était son père, car à tous les biens de sa famille, dont il est maintenant le seul héritier, il a ajouté des propriétés considérables que la Turquie lui a laissé voler aux émirs chrétiens. C'était probablement dans l'espé-

rance de les avoir elle-même un jour. Cette espérance, en effet, vient de se réaliser : vous savez que Fuad-pacha a confisqué tous les biens de Djomblatt.

Tout était calcul dans le seigneur de Mouktara : économe, avare même dans l'intérieur de sa maison, il se montrait prodigue au dehors. Les étrangers recevaient chez lui une hospitalité splendide. Muni d'armes éblouissantes, monté sur un superbe cheval de race richement caparaçonné, escorté par de nombreux cavaliers, il produisait en voyage, et dans ses entrées à Beyrouth, une véritable impression.

Dans cette ville il descendait, ordinairement, chez son ami Akmed-effendi, l'âme damnée de Kurchid-pacha, avec Ouassefi-effendi, le kyaya du grand traître osmanli.

Les plus beaux tapis, les plus belles étoffes, les plus riches comme les plus élégants narghilés étalés dans les bazars de Beyrouth ou dans ceux de Damas, étaient achetés par le seigneur de Mouktara. Jamais il ne lui est arrivé de faire des acquisitions lui-même dans les boutiques ou les magasins. C'est chez lui qu'on apportait les objets précieux qu'il voulait acheter.

Dédaignant de discuter avec un marchand le prix de sa marchandise, quand une chose lui plaisait, il la faisait mettre de côté et ordonnait à son trésorier de payer le marchand sans discussion.

Jamais padischah de Stamboul ne s'était montré plus généreux, plus désintéressé, plus grand seigneur enfin, que le Druse Saïd-bey-Djomblatt. Les marchands l'adoraient.

Se sentant soutenu par la Porte Ottomane, Saïd-bey croyait ainsi se préparer les voies qui devaient le conduire au gouvernement de la montagne; et comme, dans la pensée de Stamboul, ce gouvernement devait être purement turc, Saïd-bey-Djomblatt n'aurait eu à livrer aucun combat à sa conscience druse pour embrasser publiquement la foi de Mahomet. A ses

desseins ambitieux se mêlait l'idée secrète d'anéantir à tout jamais le christianisme en Syrie, et cette idée était aussi celle de la Sublime Porte. Les événements l'ont prouvé.

S'il y a quelque chose d'à peu près arrêté dans les croyances religieuses des Druses, c'est la métempsycose, doctrine venue de l'Inde, et empruntée, disent les savants, par Pythagore aux Indiens. Aux yeux des Druses, un homme puissant est animé par une âme supérieure, qui lui a été transmise par un pouvoir divin. C'est dans cette croyance qu'ils avaient placé le cheik Béchir-Djomblatt à une hauteur morale prodigieuse, et son fils Saïd occupe, dans leur esprit, la même place; il est environné du même prestige, du même respect.

Selon eux, Saïd-bey est plus grand que le grand mufti, chef suprême des ulémas, car celui-là ne tient son droit de juge civil et religieux que de l'homme; tandis que Saïd-bey le tient de Dieu et par incarnation; il est plus grand que le président du sénat de Memphis, portant à son cou le collier d'or, d'où pendait le signe du sacerdoce égyptien, image de la vérité; Saïd-bey est marqué au front du sceau divin; l'âme qui est en lui a appartenu à quelque sage, à quelque puissant personnage qui a été grand parmi les hommes, et, qui sait? cette âme est peut-être celle de Kalni-Hak (le soutien du roi), *une des incarnations multiples du Dieu très-grand*!

Telle est la place qu'occupe Saïd-bey dans l'imagination druse. Réfléchissez, maintenant, à l'action morale qu'un pareil homme a dû exercer sur ses coreligionnaires dans les derniers massacres de la Syrie! L'an dernier, après l'affaire de Bet-Méri, dont j'aurai à parler lorsque je m'occuperai des préliminaires de la guerre de 1860, deux chrétiens importants de Déir-el-Kamar, Antoune Ammoune et Iébran Mochaka, allèrent trouver Djomblatt pour le supplier de mettre fin à toute espèce de guerre entre les chrétiens et les Druses : « Je suis moi-même tous les Druses, répondit-il d'un ton superbe; la guerre se

fera si je le veux; elle n'aura pas lieu si telle est ma volonté ! Je n'ai rien de plus à vous dire! »

Et la guerre, guerre épouvantable, a eu lieu.

Saïd-bey ne s'est presque jamais montré en personne dans les massacres, il les avait organisés au sérail de Beyrouth. Au commencement du mois de mai dernier, il est venu, dans cette ville, avec quelques autres chefs de sa nation, et y a passé huit jours; il y a eu des conférences nocturnes avec Kurchid-pacha, Ouassefi-effendi et Akmed-effendi, l'un secrétaire du gouverneur, l'autre, que vous connaissez déjà, son drogman.

Revenus à Mouktara, les chefs druses y furent bientôt suivis par des caravanes de mulets chargés de caisses très-lourdes. Que renfermaient-elles? Des munitions de guerre envoyées par Kurchid-pacha. Ce fait est aujourd'hui public.

Comment provoquer la guerre que les infidèles désiraient tant? Par des assassinats partiels, selon la coutume. Les sicaires de Djomblatt assassinent le père Athanase dans son couvent de Déir-Ammik. Trois chrétiens et un curé du district de Djezin sont lâchement égorgés.

Que fait Djomblatt? Il ordonne à son compère Kassem-Jousse-Hémadi, *chargé par la Porte Ottomane de la police dans les environs de Saïda*, de fermer les issues de la montagne aux chrétiens de ces parages. Kassem-Joussef dépouille et massacre sans pitié une foule de malheureux désarmés.

Saïd-bey allait et venait de Mouktara à Ebteddin pour s'y entretenir avec des officiers turcs, avec Abdoul-Salam, surtout, celui-là même qui présida au massacre de Déir-el-Kamar.

Tout en conspirant leur ruine, Saïd se montrait l'ami des chrétiens de cette ville; il les rassurait sur les éventualités d'une guerre possible.

Il disait en même temps aux hommes qui lui obéissaient, et qui avaient son secret: « Arrachez du milieu de nous cette

pierre noire, » faisant allusion aux chrétiens de Déir-el-Kamar, car il faut que vous sachiez que les Druses appellent monde des ténèbres tout ce qui n'est pas eux-mêmes.

Appuyés sur ce principe, les Druses ont tous les droits sur le sang et sur les biens de quiconque n'est pas de leur nation. Habib-Saïnoud, neveu de l'un des secrétaires de Saïd-bey, se trouvant à Mouktara au commencement de juin, s'entretenant des affaires qui préoccupaient tout le monde avec le fils du cheik Hassen-el-Din, apprit qu'après la prise de Zahleh les Druses devaient tomber sur Déir-el-Kamar pour l'anéantir.

Le fils de Hassen-el-Din, âgé de 13 ans, comme Habib-Saïnoud, disait qu'il avait entendu son père parler de tout cela avec Saïd-bey. Que fait celui-ci le jour même de la première attaque de Déir-el-Kamar? Il conduit à Saïda des chrétiens *qu'il avait pris sous sa protection!* Dans les éventualités d'un procès intenté contre lui, l'*alibi* était évidemment prouvé par ce fait. Mais la ruse était trop grossière, et ce n'est pas là que le seigneur de Mouktara a déployé ses plus grandes ressources d'habileté et de finesse.

Pourquoi donc, après la boucherie de Déir-el-Kamar, Saïd-bey continuait-il ses visites à Ebteddin, chez le colonel Abdoul-Salam? Qu'était-ce que ces femmes chargées de missives secrètes de Saïd-bey au gouverneur civil de Déir-el-Kamar? Cette correspondance entretenait l'entente entre le chef suprême des Druses et les principaux chefs des soldats turcs. Mais tout cela n'a pu les sauver de l'infamie, et ils peuvent, aujourd'hui, au fond de leur cachot, regretter de n'avoir pas été plus habiles. Habitués à se jouer de la justice, ces gens-là croyaient commettre impunément des forfaits.

Il est triste de le dire! qui sait si ces grands scélérats seraient arrêtés aujourd'hui sans l'intervention de la France dans ce pays? C'est la France, c'est l'Europe indignées qui sont en ce moment leurs juges, et les Turcs n'oseront pas passer outre.

N'est-ce pas Saïd-bey qui a dirigé son cousin Sélim-bey et son beau-frère Aly-bey contre les chrétiens de Karbi-el-Békaa, auxquels il avait déclaré la veille qu'ils ne seraient point attaqués? N'a-t-il pas joué cette même comédie, toujours suivie par une tragédie sanglante, dans l'affaire des chrétiens de la province de Djezin? J'ai sous les yeux la lettre que Saïd-bey-Djomblatt écrivait, le 29 mai dernier, *à ses chers amis les cheiks et les habitants de la province de Djezin*. Ses Druses venaient d'être battus à Déir-el-Kamar, car en ce moment les soldats turcs n'opéraient pas encore contre les sujets du sultan. Voici cette lettre :

« On nous fait savoir que vous avez été tourmentés au sujet de ce qui vient de se passer à Déir-el-Kamar. Par la force de Dieu et de la Sublime Porte, cette affaire n'a eu aucune importance. La trahison vient des habitants de Déir-el-Kamar; mais, grâce à Dieu, ils sont intelligents et ils finiront bien par comprendre ce qu'ils ont à faire. Quant à vous, *chers amis*, soyez tranquilles d'esprit; vaquez à vos travaux accoutumés et ne faites pas attention à tout ce que l'on vous dit et à tout ce que l'on pourra vous dire.

« Il ne vous arrivera de notre part que des choses *réjouissantes*. Plaise à Dieu que la paix et la tranquillité se rétablissent! Ainsi le veut la justice de la Sublime Porte et cela suffit. « *Signé* SAÏD-BEY-DJOMBLATT. »

Onze jours après, les Druses, toujours aidés des soldats turcs, mettaient tout à feu et à sang à Djezin. D'autres lettres de Saïd-bey à Mgr Boutros Bostani, dont le diocèse comprenait cette province, suppliaient le vénérable évêque de faire tous ses efforts pour arrêter les chrétiens qui voudraient faire la guerre, pendant que lui, le seigneur de Mouktara, se chargeait de retenir les Druses.

Nous demanderons aux amis des Druses (il paraît qu'ils ont

des amis) s'ils n'ont pas connaissance d'une certaine réunion dans laquelle se trouvaient les cheiks idolâtres Ali-bey-Hamadi, Kanjel-Oumad et Néfié [1], sœur de Djomblatt, avant le massacre de Hasbaya. Il paraît que l'un des assistants demanda à la *prêtresse* s'il n'y aurait pas des chrétiens à Hasbaya qu'on pourrait épargner. « Faites ce que mon frère ordonne, » répondit Néfié, d'un ton de pythonisse. Mais, me demandera-t-on peut-être, comment pouvez-vous savoir ce qui s'est passé dans une assemblée secrète de Druses? Sans doute la chose est difficile, mais je répondrai, et personne ne me démentira, que Néfié s'est trahie elle-même; elle a répété les mêmes mots: « Faites ce que mon frère ordonne » publiquement à l'armée druse, et en présence des femmes chrétiennes qui les ont entendus.

Qui a envoyé aux habitants de Zahleh une prétendue copie d'une lettre que Djomblatt écrivait à son ami Ismaïl-el-Atrache, et dans laquelle il disait que les Grecs catholiques de cette ville n'avaient point à se mêler de la présente guerre, attendu qu'elle était circonscrite entre les Druses et les Maronites? C'était le seigneur de Mouktara lui-même; or vous savez quel fut le sort de Zahleh, même après une longue et héroïque résistance des chrétiens de cette ville.

On a longtemps discuté pour savoir si Saïd-pacha était, oui ou non, présent au massacre de Déir-el-Kamar. Les charges qui pèsent sur lui sont assez nombreuses et assez positives sans que nous ayons besoin d'aller mettre notre esprit à la torture pour prouver que ce Mandrin aux belles manières a trempé ses mains dans le sang chrétien à Déir-el-Kamar même. Il avait préparé le massacre, voilà tout.

Parmi les égorgés de Hasbaya se trouva, avec cinq membres de sa famille, l'émir Sahed-el-Din-Chéab, chef de sa maison.

[1] Cette femme est en ce moment en état d'arrestation à Beyrouth.

On coupa sa tête à son corps mutilé, et cette tête fut portée dans un sac à Saïd-bey-Djomblatt par Zaïn-el-Din (ornement de la religion), du village de Din-Fina-el-Chouf. Dans le même sac se trouvait aussi la main droite de Joseph Reïs, secrétaire de l'émir, assassiné à côté de son maître. Djomblatt, qui a fait une étude particulière de la dissimulation, Djomblatt, dont le talent consiste à ne jamais laisser deviner sa pensée, soit dans ses paroles, soit dans l'expression de sa physionomie, ne put s'empêcher de donner un libre cours à sa joie quand Zaïn-el-Din mit à ses pieds les restes sanglants des deux hommes qu'il enveloppait depuis longtemps de sa haine [1].

Remarquez la finesse de Djomblatt! En même temps qu'il recevait la tête de l'émir Sahed-el-Din, il accueillait charitablement dans sa maison de Mouktara quelques-uns des émirs de la famille Chéab, et les faisait conduire sous bonne escorte à Saïda. Les Chéab avaient à Hasbaya des chevaux de noble race. Djomblatt se serait bien gardé de les recevoir dans ses écuries; il les distribua à ses principaux agents, sauf à les reprendre ensuite. Que sont maintenant devenus ces chevaux depuis que Saïd-bey-Djomblatt est en prison? ils sont entre les mains de Fuad-pacha. C'est autant de gagné!

Voici une petite anecdote que je recommande aux amis de Djomblatt, ou bien à ceux qui l'étaient encore hier et qui ne le sont plus aujourd'hui. Le 4 juin dernier Saïd-bey envoie à Beyrouth une lettre d'Ismaïl-el-Atrache, chef des Druses du Haouran. Un homme de confiance la remet à Akmed-effendi, drogman de Kurchid-pacha. Dans cette lettre Ismaïl prévient son ami Djomblatt que son armée est complètement équipée et qu'il est prêt, au premier signal, à la mettre en campagne. On y remarque un effroyable débordement de paroles contre

[1] J'étais présent au consulat de France à Beyrouth lorsqu'un prince de la famille Chéab, de Hasbaya, racontait ces faits à M. le comte Bentivoglio, qui frémissait d'horreur et d'indignation.

les chrétiens, paroles qu'il m'est impossible de reproduire ici, tant le cynisme y est poussé à ses dernières limites.

Akmed-effendi, Ouassefi-effendi et d'autres compères turcs, font éclater leur joie à la lecture de cette missive qu'ils attendaient depuis plusieurs jours. Le kyaya d'Akmed-effendi la porte à Kurchid-pacha, campé à Hlazémie. Mêmes réjouissances dans la tente de Son Excellence. Kurchid-pacha renvoie la lettre, en l'accompagnant d'un petit billet insignifiant (profonde finesse!) à Djomblatt. Akmed-effendi ajoute à ce billet un *post-scriptum* ainsi conçu : « Dis à Ismaïl d'arriver. Tout est prêt! » Quelques jours après, Ismaïl-el-Atrache couvrait la plaine de la Békaa de ses cavaliers, et attaquait la ville de Zahleh.

Voici maintenant ce qui est arrivé à Beyrouth, le 28 octobre dernier, au sujet de ce billet. Dans la commission chargée d'instruire le procès de Djomblatt se trouvait un chrétien. Autorisé à faire un rapport sur l'interrogatoire subi par Djomblatt ce jour-là, le chrétien explique tout au long l'histoire de la lettre d'Ismaïl-el-Atrache à Saïd-bey-Djomblatt. Cela déplaît à la commission musulmane, et le chrétien dont je parle est immédiatement expulsé de la commission. « Maudit *giaour!* » semblaient dire les musulmans à l'audacieux et trop véridique rapporteur, « maudit *giaour!* dis tout le mal que tu voudras de Djomblatt! nous ne tenons pas à sa tête! mais qu'il ne t'arrive pas de venir accuser des *vrais croyants.* »

Parmi les nombreux témoins à décharge que Saïd a fait appeler à Beyrouth, il s'en est trouvé un sur lequel le seigneur de Mouktara comptait le plus; c'est son secrétaire chrétien, l'oncle du jeune Habib-Saïnoud, dont j'ai parlé plus haut. « Demandez-lui, a dit Djomblatt aux membres de la commission d'enquête, demandez-lui ce qu'il a écrit constamment en mon nom aux chefs des Druses. » Et la demande a été adressée. « Toutes les lettres que j'ai écrites au nom de Saïd-bey, a

répondu le chrétien, avaient pour but d'empêcher les chefs druses de faire la guerre. Mais je dois à la vérité de dire qu'à chacune de mes lettres Djomblatt ajoutait un *post-scriptum* que je ne lisais pas. Et j'ai toujours remarqué que des troubles éclataient le lendemain ou le surlendemain de l'arrivée de ces lettres. » Djomblatt n'a rien trouvé à répondre à ce coup de Jarnac.

Saïd-Djomblatt peut alléguer dans son procès des faits qui lui sont favorables. Malheureusement pour lui, à côté de ces faits, il y en a toujours d'autres qui l'écrasent. Je n'ai jamais eu une haute idée, pour mon compte, de la finesse des coquins, au point de vue même de la force de l'intelligence. Je la leur dénie en général. Et s'il fallait examiner la question de savoir s'il y a plus de profit à mentir qu'à dire la vérité, à ne considérer que les intérêts humains, je crois bien que le mensonge serait infiniment moins profitable que la vérité. Je me souviens d'un mot de Franklin : « Si les coquins savaient tout ce qu'il y a d'avantageux à être honnête, ils deviendraient honnêtes par coquinerie. »

Dans ses horribles desseins, Saïd-Djomblatt avait voulu établir une sorte de balance entre le bien et le mal qu'il faisait. C'est ainsi que deux ou trois jours avant la première attaque de Déir-el-Kamar, sachant que Théodose, évêque grec catholique de Saïda, était à Déir-el-Kamar, ville comprise dans son diocèse, il imagina de le sauver avec tous ceux de son rite.

D'autres pensées que celle de mettre un peu de bien à côté du mal poussaient Djomblatt dans sa combinaison; il voulait séparer les chrétiens entre eux, afin d'en avoir plus promptement raison; les Grecs unis, dans leur entêtement à ne pas vouloir accepter le calendrier grégorien, contre les vœux même du consul de France, paraissaient ainsi s'éloigner des Maronites, s'éloigner de la France et se rapprocher de la

Russie, et, surtout, de l'Angleterre qui ne voyait dans cette affaire qu'une question d'influence à son profit.

De son côté, la Turquie exploitait pour son compte la résistance des Grecs unis à accepter le calendrier nouveau. Elle voyait déjà avec dépit les progrès de la langue française dans le Liban au moyen des écoles de nos missionnaires; une sorte d'unité semblait s'établir parmi les chrétiens de tous les rites et cela lui déplaisait; elle voulait, au moins, empêcher une union plus grande, en laissant subsister la division qui existait dans l'affaire du calendrier nouveau et du calendrier ancien. Djomblatt était au courant de tout cela. Instrument de la Turquie, il travaillait de son mieux pour la ruine générale de tous les chrétiens. Saïd sauva donc l'évêque Théodose avec quelques Grecs de son culte, et les conduisit, sous bonne escorte, à Saïda. Les soldats turcs qui étaient dans cette ville le reçurent en triomphe.

Mais Saïd ne fit pas tout cela pour rien; indépendamment des piastres qu'il reçut des mains de l'évêque, il lui fit signer, avec tous ceux qui l'accompagnaient, un acte par lequel on déclarait que, loin d'être l'ennemi des chrétiens, Saïd était leur protecteur.

Il y était comme lavé de tous ses crimes passés, présents et futurs. Il fit le même manége pour certains chrétiens de Djezin. Mais voyez la malice du diable : pendant que Djomblatt sauvait l'évêque Théodose, il mettait publiquement à prix la tête de Mgr Boutros, évêque de Saint-Jean-d'Acre. « Quand j'aurai sa tête, ajoutait-il, je lui arracherai sa langue maudite ! »

Maintenant Saïd présente à ses juges les beaux certificats dont je viens de parler. Reste à savoir s'ils suffiront pour sauver sa tête. Les signataires des certificats reconnaissent bien leurs cachets, mais ils déclarent tout haut qu'ils ne l'ont fait qu'avec le couteau sur la gorge.

Dans les diverses audiences qui ont déjà eu lieu, d'autres chrétiens sont venus prouver, devant le tribunal, que Djomblatt avait été le principal organisateur, le principal instigateur des massacres. L'un d'eux lui a dit en face, dans son langage oriental : « Toutes les abominables actions qui ont été commises sont les filles de ta langue, Saïd, et tu le sais bien! »

Tel est cet homme. De concert avec Kurchid-pacha, Ouassefi-effendi et Akmed-effendi, il a tout fait pour anéantir le christianisme en Syrie. Se jouant tous de la justice des hommes, ils ont compté sans la justice de Dieu.

Dans tous les temps, dans tous les pays, il y a eu des hommes politiques qui n'ont voulu trouver le triomphe de leurs projets que dans le mensonge. Machiavel a donné son nom à cette école. Mais Machiavel n'en est pas l'inventeur. Bien avant lui, un diplomate persan disait : « qu'un mensonge utile valait mieux qu'une vérité. » Et un autre diplomate de notre pays n'a-t-il pas dit que « la parole avait été donnée à l'homme pour dissimuler sa pensée? » Cela donc n'est pas nouveau. Il y a sur notre pauvre petite planète des personnages qui mentent toujours, et qui mentent même alors qu'ils ne parlent pas. Mais, heureusement, ce n'est pas là ce qui constitue entièrement la politique de l'Europe chrétienne. Il y a eu, il y a encore et il y aura toujours en Europe des diplomates loyaux, ennemis de la duplicité et du mensonge.

Terminons par une dernière remarque sur Saïd-bey-Djomblatt. L'habileté politique qu'il a déployée dans les derniers événements, habileté qui pourrait avoir pour lui des résultats extrêmement fâcheux, est née bien plutôt d'une situation que de son propre génie. Dans un pays où des lois constitutives, fortes, régulières, ne garantissent ni les intérêts, ni les personnes, la politique, et même les choses les plus ordinaires de la vie, sont un jeu au plus fin, au plus rusé, au plus im-

pudent. Vous savez la définition des gouvernements et du caractère des hommes de l'Orient turc par Ibrahim-pacha : « Je vole, tu voles, il vole, nous volons, vous volez, ils volent, » et, aussi : « Je trompe, tu trompes, il trompe, nous trompons, vous trompez, ils trompent. »

La définition est dégoûtante, mais elle est vraie. Que faire? Quand les lois ne protégent rien, quand le gouvernement lui-même agit frauduleusement à l'égard de ses sujets, les sujets en font autant à l'égard du gouvernement. Mais tout cela est lamentable, parce que tout cela avilit les âmes. Cependant l'espérance ne meurt pas dans les nobles cœurs de ces contrées, car il y a encore de nobles cœurs, croyez-le bien.

Les jeunes générations chrétiennes de ces régions si belles et si malheureuses sont avides d'honneur et de liberté. Non! l'humanité ne sera pas éternellement humiliée et flétrie au pays d'Abraham, de Jacob et du Christ. Parmi les jours cachés dans les profondeurs du Liban il en est un marqué pour la délivrance et ce jour viendra[1] !

[1] Saïd-bey-Djomblatt a été condamné à mort à Beyrouth, au mois de décembre dernier, avec deux autres chefs druses. Mais ils ne sont pas encore exécutés. L'Angleterre veut les sauver!

LETTRE XXXIV

Joseph Karam, caïmacan provisoire des chrétiens. — Révocation de Béchir-Akmed. — Faits qui ont précédé la nomination de Karam. — Divers motifs qui ont pu déterminer Fuad-pacha à choisir Joseph Karam pour le caïmacanat. — Acte de dévouement à accomplir de la part de tous les Maronites dans leur intérêt général. — Projet d'une combinaison pour le gouvernement de la montagne avant la nomination de Joseph Karam. — Nécessité de faire rentrer les cheiks dans leurs domaines. — Que le caïmacan ne devrait pas être privé de toute force militaire. — Pourquoi la Turquie ne formerait-elle pas dans le Liban des corps militaires spéciaux comme la France le fait en Algérie? — Rectification de plusieurs erreurs commises au sujet de Joseph Karam. — Traits de courage et traits de justice de Joseph Karam. — Nécessité pour le nouveau caïmacan d'être énergiquement soutenu par la France.

Beyrouth, 18 novembre 1860.

Voici une nouvelle importante. Ce matin, à sept heures, deux janissaires d'Akmed-pacha, gouverneur civil de Beyrouth, sont venus prier Joseph Karam de se rendre immédiatement au sérail. Joseph est allé tout de suite chez Akmed-pacha. Celui-ci lui a dit tout simplement de se présenter chez Fuad-pacha qui avait à lui parler. Karam a trouvé Fuad-pacha tout seul. Après une heure de conversation, Fuad-pacha a tiré de dessous un coussin de son divan un papier qu'il a mis sous les yeux de son visiteur. Quelle a été la surprise de Joseph quand il a vu que ce papier était sa nomination au caïmacanat des chrétiens!

Cette nomination n'est que provisoire. Toutefois, rien n'empêche de penser que ce provisoire ne puisse durer longtemps et finir par être définitif. Mais Karam est investi de tous les droits, de tout le pouvoir, de toutes les prérogatives du caïmacan.

L'émir Béchir-Akmed, avec lequel je vous ai fait faire connaissance, est révoqué poliment de ses fonctions. Joseph

est mis à sa place. La nouvelle m'a paru d'abord si improbable, que j'ai couru chez Karam pour savoir la vérité. Il m'a donné la plus entière confirmation de sa dignité. Fuad-pacha y a ajouté un titre honorifique : celui d'abouji-bachi, c'est-à-dire celui qui tient l'étrier du sultan quand Sa Hautesse monte à cheval.

Il y a deux jours, Joseph Karam était en disgrâce. Le voilà aujourd'hui élevé au pinacle. D'où venait cette disgrâce? Voici les faits : Il y a une quinzaine de jours que le bruit courait à Beyrouth, et ce bruit était fondé, que Fuad-pacha voulait nommer Joseph Karam gouverneur du Kersrouan seulement. Parmi les amis du bey, les uns approuvaient cette mesure, les autres la désapprouvaient. Les premiers disaient : « gouverneur du Kersrouan, c'est peu de chose, sans doute; mais enfin Joseph aura le pied à l'étrier (maintenant il tient celui de l'empereur), et il ira plus loin. »

Les seconds affirmaient que la mesure était mauvaise pour les chrétiens; le Kersrouan ne forme qu'une seule province de la montagne; la montagne allait donc être divisée en plusieurs gouvernements. Cette division en impliquait une autre, celle des esprits, déjà trop grande, hélas!

Et puis, on savait qu'il y avait dans le Kersrouan un arriéré d'impôts considérable pour le gouvernement. Le caïmacan Béchir-Akmed, chassé du Liban, depuis deux années, par les Maronites, était hors d'état de faire rentrer l'impôt. Joseph Karam, particulièrement populaire dans cette partie du Liban, ramasserait l'argent avec plus de facilité. On allait donc se servir de lui comme d'une sorte d'huissier! Voilà ce qui faisait trouver la mesure mauvaise. Telles étaient les deux opinions.

Akmed-pacha écrivit une lettre à Joseph Karam, il y a une dizaine de jours, pour lui demander de venir lui parler à Beyrouth. Le bey apprit, en même temps, que le colonel Osmon

parcourait la montagne; au lieu de se rendre à l'appel du pacha, il va, avec ses cavaliers, à la rencontre de cet officier supérieur français. Il l'accompagne partout dans son voyage, et partout le colonel Osmon fut reçu par les Maronites au milieu des plus vifs témoignages de joie. Sa course au Liban a été un triomphe continuel. Ces pauvres Maronites aiment tant la France, qu'ils voulaient la fêter splendidement dans la personne de l'un de ses nobles enfants !

Revenu à Beyrouth le 11 de ce mois, Joseph Karam est allé faire une visite à Fuad-pacha. Bien que Son Excellence eût vu d'un mauvais œil la préférence que le bey avait accordée à l'officier français sur Akmed-pacha, elle a reçu Joseph de la façon la plus polie. Tel n'a pas été l'accueil d'Akmed-pacha; il paraît que celui-ci avait fait sentir au bey son peu d'empressement à venir le trouver. Joseph avait pris une attitude de noble indépendance. Il regardait venir les événements. Je vous ai dit, dans une de mes premières lettres, qu'immédiatement après l'arrivée des troupes françaises à Beyrouth, Fuad-pacha avait confié à Karam la surveillance de la route jusqu'à Tripoli, avec deux cents cavaliers choisis par le bey. Or, avant-hier, Fuad-pacha imagina de réduire ce nombre de cavaliers à cent, et cela sans prévenir Karam. Ce procédé était, aux yeux de tous, une véritable disgrâce. Joseph l'avait ainsi compris ; aussi avait-il déjà rédigé, hier, sa démission pour être envoyée à Fuad-pacha. C'est au milieu de ces incertitudes, de cette situation en l'air, de tous ces mécontentements que le bey est caïmacan des chrétiens !

C'est là un véritable événement pour la Syrie. Si nous voulions chercher les motifs qui ont pu inspirer à Fuad-pacha cette décision, nous pourrions en trouver plusieurs. Je vous ai parlé tout à l'heure de l'arriéré d'impôts du kesrouan. Béchir-Akmed se trouvait dans l'impossibilité de faire entrer cet argent dans la caisse du gouvernement turc. Dans une réu-

nion nombreuse de Maronites, avant-hier même, au village de Zouk, il a été convenu que les contributions ne seraient point payées à Béchir-Akmed, mais à Joseph-bey seulement. Fuad-pacha a pu penser que le moment actuel serait mal choisi pour user de violences envers les Maronites. Cependant il faut de l'argent à l'heure présente. Les ressources de l'emprunt s'évanouissent à vue d'œil. Joseph Karam, aimé, désiré et respecté du peuple maronite, était le meilleur intermédiaire pour la perception de l'arriéré.

La question financière a donc pu être pour quelque chose dans la nomination si imprévue du bey. Mais ce n'est pas tout. Joseph, si honorable, si probe, si franchement catholique et si Français par le cœur, a conquis, depuis l'arrivée de nos troupes en Syrie, toute l'estime, toutes les sympathies de nos officiers. Nos soldats même savent son nom et ne parlent de lui qu'avec respect. Ne serait-ce donc point pour plaire à la France que Fuad-pacha aurait élevé Karam au poste de caïmacan des chrétiens? Cela me paraît possible.

Maintenant de quel œil le représentant de l'Angleterre à Beyrouth a-t-il vu cette nomination? Joseph n'a jamais caché son peu de sympathie pour les Anglais; il n'a pas voulu souffrir une école protestante dans son village d'Eden.

Je ne crois donc pas que Fuad-pacha ait consulté l'Angleterre, dans la personne de son représentant à Beyrouth. A-t-il consulté les autres puissances? je l'ignore. A-t-il consulté la France? je le crois. Mais cette nomination est une sorte de coup d'État de Fuad-pacha. Ce coup d'État sera-t-il une solution? Le haut-commissaire de la Porte le pense peut-être; bien des gens ne seront pas de son avis. Remarquez bien que Joseph n'est pas caïmacan de toute la montagne; l'ancien caïmacanat des Druses n'est point compris dans son gouvernement; ce caïmacanat est aujourd'hui divisé, je l'ai dit précédemment, en quatre districts placés, chacun, sous la domi-

nation immédiate de la Porte Ottomane au moyen de quatre mussélims.

Ce qui complique les affaires dans tout ceci, c'est le voisinage des soldats turcs en garnison dans les places des districts qui formaient autrefois le caïmacanat des Druses. Il n'y a peut-être pas un seul village, dans ces districts, où ne se trouvent des chrétiens. On en cite même dans lesquels les chrétiens sont plus nombreux que les Druses. Tout cela est plein de périls; tout cela n'est pas une solution.

Ajoutons encore d'autres considérations. Tous les Maronites n'ont pas un bien vif sentiment de l'unité qui, seule, pourrait leur donner la force de résister à leurs ennemis, soit qu'ils s'appellent Druses, soit qu'ils s'appellent Turcs. Il y a, dans cette nation, des souvenirs, des traditions, qu'il n'est pas facile d'effacer. C'est la première fois, depuis la conquête de la Syrie par Sélim Ier (1516), qu'on voit à la tête des Maronites un gouverneur n'appartenant point aux familles nobles. Quel coup pour les émirs, pour certains cheiks, que l'élévation de Joseph Karam au caïmacanat! Si, l'âme remplie du feu sacré de l'indépendance, les émirs et les cheiks, foulant aux pieds tout sentiment personnel, ne conservaient que le souvenir du passé sans élever aucune prétention, et ne s'attachaient qu'aux intérêts de tous leurs frères, ils donneraient un grand spectacle : ils se grouperaient autour de Joseph Karam, si digne d'estime, ne formeraient qu'un seul cœur, et, au besoin, qu'une seule armée pour défendre, si elle était attaquée, la noble montagne que l'Ottoman ne doit jamais fouler en maître.

Je le dis avec une douleur profonde : je crains que ce spectacle ne soit pas donné en ce moment; j'appréhende même des divisions nouvelles qui seraient provoquées ou exploitées par les éternels ennemis du nom chrétien.

Une combinaison pour le gouvernement de la montagne

était née dans quelques esprits sages : on aurait voulu un membre de l'illustre famille Chéab à la tête du caïmacanat général de tout le Liban, et à côté de cet émir l'excellent Joseph Karam, auquel on aurait confié le commandement suprême d'une force militaire indigène dans la montagne. Un Chéab environné d'un antique et noble prestige, et Joseph, l'homme au cœur droit, avec toutes les sympathies de la France, populaire chez un très-grand nombre de Maronites, pouvaient constituer, en donnant satisfaction à tous les vœux, quelque chose de bon et de durable dans le Liban. Je puis donner la certitude que Joseph Karam aurait accepté cette combinaison. Elle était trop belle, et la Porte Ottomane, et peut-être l'Angleterre n'y auraient pas trouvé leur compte.

La position de Joseph Karam est fort difficile en ce moment. Sa bonne volonté ne faillira pas dans sa mission. La fatale influence de la Turquie ne l'atteindra pas, j'ai besoin de le croire, comme elle a atteint déjà d'autres personnages de la montagne. La politique du gouvernement turc a toujours été d'abaisser, de détruire quand il s'est agi d'un pouvoir quelconque qui n'était pas sous sa main. Il appartient à Karam de rendre la justice ou de la faire rendre. Il faut que les cheiks, chassés du Kersrouan, rentrent en toute sécurité dans cette province qu'ils ont autrefois comblée de leurs bienfaits, et que des restitutions s'opèrent. Ils auront assez de sagesse pour comprendre que les temps sont changés, et qu'ils s'exposeraient à de nouveaux mécomptes, peut-être à de nouveaux malheurs, s'ils ne laissaient bien loin derrière eux des usages et des prétentions d'une autre époque.

Le nouveau caïmacan accomplira cette œuvre de justice ; il en a le désir, il en aura la volonté et la force. Il y en a une autre à accomplir, et celle-ci devra être inexorable ; je veux parler de la restitution entière de tout ce que les Druses ont volé aux chrétiens l'été dernier. A défaut de Fuad-pacha, nos

soldats travaillent, depuis quelques jours, à cette œuvre, et je vous ai donné, dans une de mes précédentes lettres, des détails là-dessus; mais il faut que le bey Karam s'en mêle énergiquement, et il s'en mêlera. Et puis, si justice n'était pas rendue, on verrait plus tard ce qu'on aurait à faire.

Le nouveau caïmacan devra-t-il, comme son prédécesseur, être privé de toute force militaire? S'il en était ainsi, on retomberait dans les mêmes difficultés, dans les mêmes situations qui ont ensanglanté la Syrie. Il faut à Karam une armée suffisante pour qu'il puisse gouverner efficacement. La force matérielle est indispensable dans tous les pays du monde, et même dans les pays les plus civilisés. Que sera-ce donc chez des peuples parmi lesquels, par suite d'une longue et exécrable oppression, les sentiments d'honneur et d'équité sont loin d'être développés? Il faut là, plus qu'ailleurs, une force matérielle qui se fasse sentir. Si donc elle était refusée à Karam, il serait permis de mettre en doute le succès de sa noble mission. Nous allons voir ce qui sera décidé à cet égard.

Pourquoi, aux termes du hat-houmayoun, une armée, uniquement composée de chrétiens, ne pourrait-elle pas être organisée à la montagne? Rien ne serait plus légal, et rien ne saurait mieux prévenir le retour de nouveaux malheurs. Certes, les Druses y regarderaient à deux fois avant de se mettre en campagne pour incendier les maisons, égorger des femmes et des enfants, ou bien des hommes désarmés claquemurés dans un sérail par des officiers turcs, *leurs protecteurs*, s'ils voyaient une armée permanente de chrétiens bien résolus à ne plus souffrir de pareilles horreurs! La France a bien enrégimenté des musulmans en Algérie (les *spahis*); pourquoi la Turquie n'enrégimenterait-elle pas des chrétiens formant des corps spéciaux? Un corps semblable trouverait parfaitement sa place dans le Liban. Ce ne sont pas là des impossibilités.

La volonté du gouvernement turc pourrait seule faire défaut en pareil cas.

On a déjà beaucoup parlé de Joseph Karam dans les journaux, dans des brochures. Les renseignements qu'on y a donnés sur sa biographie sont loin d'être tous exacts. Rectifions quelques erreurs commises à ce sujet. On a dit que Joseph avait trente ans (en 1860). Comme il est né en 1823, il a, par conséquent, trente-sept ans. On a dit qu'il était filleul du prince de Joinville. Ce qui a pu le faire croitre, c'est que, lorsqu'en 1836 le prince de Joinville visita le Liban, il daigna être témoin ou parrain, comme on dit ici, du mariage de Kathour, sœur de Joseph, à laquelle Son Altesse Royale fit cadeau d'un collier qu'elle conserve précieusement. Joseph Karam avait alors treize ans. Il avait donc été déjà baptisé. Un journal a dit, et tous les journaux ont répété, que Joseph Karam avait été élevé à Paris : il n'a jamais mis les pieds en France. Je lis dans une brochure récente que cet excellent Maronite avait été élevé au collége d'Anthoura. Il a fait son éducation dans la maison paternelle. Le vénérable Boutros (Pierre) Karam, son père, lui donna, dès l'âge de sept ans, un précepteur du pays qui lui enseigna, avec les principes de la religion, les langues arabe et syriaque; puis, un missionnaire carme lui apprit les éléments de la langue italienne; et enfin son éducation fut achevée par un lazariste, M. Amaya, qui, tout en lui apprenant le français, déposa dans son âme déjà si pieuse, les trésors de la foi chrétienne, trésors qu'il a noblement et énergiquement conservés.

C'est un catholique généreux, fervent, convaincu; l'Église n'a pas, dans le Liban, de fils plus digne et plus soumis. Ce qui, avant tout, par-dessus tout, distingue Joseph Karam, c'est une raison saine, un jugement droit, une piété profonde et simple, un cœur loyal et pur. Il ne voudra jamais que le

bien de son pays, et s'il ne l'accomplissait pas, c'est qu'il se tromperait ou, plutôt, qu'on le tromperait! Que Dieu le garde des embûches musulmanes, bien plus que des embûches anglaises; car, pour celles-là, Joseph les connaît et les suit à la piste! Il a l'insigne honneur d'être détesté par les Anglais. Aussi bien, il ne serait pas Karam si les Anglais pouvaient l'aimer! Joseph est *Maronite-français*, *catholique*, je ne puis me lasser de le dire, car je crois avoir lu dans cette âme si franche et si belle. Que mon pays n'abandonne jamais un tel homme!

Je reviens aux rectifications. On a dit que Joseph Karam appartenait à la *troisième classe des émirs*, et que sa famille est de *date récente*. D'abord, il n'y a pas, dans le Liban, une troisième classe d'émirs, il n'y a seulement que deux familles d'émirs, les Chéab et les Bellama, les premiers très-anciens, les seconds plus modernes. Karam n'est pas *émir;* il n'est pas même cheik, et cependant sa famille n'est pas de *date récente;* elle est, au contraire, de *date très-ancienne*. Les Karam gouvernent, depuis trois cents ans, le district de Bécharré; Eden, le chef-lieu de ce district, est le berceau de cette honorable famille. Un des lointains ancêtres de Joseph, Nahlou-Abou-Karam, a laissé dans le pays une belle réputation de justice et de courage. C'est la famille Karam qui, par ses largesses, a le plus contribué à la construction de la superbe église de Notre-Dame des Collines à Déir-el-Kamar, église que les Druses, assistés des soldats du sultan Abdul-Medjid, ont ensanglantée et saccagée au mois de juin dernier.

L'auteur de la brochure, pénétré d'ailleurs d'un légitime enthousiasme pour le noble caractère de Joseph Karam, a dit, à tort, que ce jeune chef fit fusiller dans le Kersrouan quelques hommes qui, « poussés par le besoin, s'étaient mis à voler. » Cela est inexact, me dit un Maronite compatriote de Joseph, auteur d'une biographie de celui-ci dont il m'a donné

copie[1]; « le bey n'a jamais fait fusiller personne. » Pendant la dernière guerre, des villages métualis, des environs du Sannin, furent détruits par les chrétiens, et la population de ces villages expulsée. Certes, c'était bien fait! les sectateurs d'Ali avaient assez égorgé et volé les chrétiens pour mériter ces représailles. Mais à chacun son bien. L'homme qui fit ou qui fit faire ces choses justes ne fut point Joseph Karam, mais Tanious-Cbeïn. Celui-ci a assez de méfaits sur son compte sans lui ravir le peu d'actions louables qui lui appartiennent.

Mais Joseph ne manque pas de résolution, croyez-le bien; il en a donné depuis longtemps des preuves. En 1845, les évêques maronites se réunissent dans l'église cathédrale de Kanoubin, placée dans le district de Bécharré et élisent un patriarche en remplacement du patriarche Youssef-Habèch, qui venait de mourir. Youssef-el-Kazen réunit tous les suffrages de la vénérable assemblée. L'élection était parfaitement canonique, et la preuve, c'est que Rome l'approuva. Or, les Bécharrites, assez remuants d'ailleurs, ne voulaient pas de Youssef-el-Kazen pour patriarche : ils avaient en vue pour cette haute dignité un prêtre de leur village et de leur choix. Un jour ils vont, en armes, à Kanoubin, et menacent le patriarche de mort s'il ne renonce pas immédiatement au poste éminent où ses collègues l'ont placé. Joseph Karam (il avait alors ving-deux ans) est informé de cette sacrilége levée de boucliers, et, après y avoir été autorisé par son père, se dirige sur Kanoubin à la tête de quelques centaines de Maronites armés. Il trouve les rebelles devant la porte de l'église et près d'y entrer de force. Dans un discours chaleureux il montre aux Bécharrites toute l'horreur de leur action, et les somme de se retirer. Ceux-ci résistent. Joseph range alors

[1] Francis Saadè, élève du collége de Ghazir. Francis, qui est sous-diacre et qui espère être prêtre l'année prochaine (1861), a servi de secrétaire à M. l'abbé Lavigerie durant le séjour de ce vénérable ecclésiastique en Syrie.

sa petite armée en bataille, et, les canons des fusils braqués sur la poitrine des récalcitrans, il leur déclare qu'ils n'ont qu'à choisir entre la mort et la plus entière soumission au choix des évêques. Les Bécharrites, revenus à des idées plus saines, ou saisis de frayeur, se retirent sans proférer un seul mot, et le patriarche Youssef-el-Kazen est sauvé.

Je pourrais citer d'autres faits où le courage indigné de Joseph Karam s'est montré avec éclat. Dans la guerre de 1845 entre les Maronites et les Druses, le Porte Ottomane, qui avait fomenté cette guerre avec son éternelle pensée de rendre tout autre gouvernement que le sien impossible dans le Liban, donne l'ordre à Ouamek-pacha de pénétrer dans le Kersrouan *afin d'y rétablir la tranquillité*. Or, les Turcs promenaient partout la dévastation dans cette province. Joseph Karam, à la tête d'une petite armée maronite, attaque les dévastateurs, les met en déroute dans deux engagements (à Hanourine et à el-Gebel), et force Ouamek-pacha à se retirer à Tripoli. Joseph va le voir et lui dit : « C'est moi « qui vous ai combattu, et en vous combattant j'ai voulu dé« fendre ma religion et le peuple chrétien. Nous payons à la « Sublime Porte l'impôt qui lui est dû. Mais il ne faut pas que « sous prétexte de rétablir l'ordre, ses soldats se mettent à dé« vaster nos églises et à insulter nos prêtres. J'ai voulu vous « dire ces choses-là moi-même. »

Frappé de tout ce qu'il y avait d'honnêteté intrépide dans cette démarche du jeune chef maronite, le général turc lui tendit la main en témoignage de son estime pour lui. Rentré à Beyrouth, Ouamek-pacha vit l'émir Haidar, alors calmacan des chrétiens, et lui dit : « J'ai vu Joseph Karam ; c'est « un homme d'honneur ; nommez-le gouverneur de sa con« trée quand le jour en sera venu. »

Ce jour arriva en 1847, époque de la mort du vénérable Boutros Karam, père de Joseph. Mais celui-ci avait un frère,

Michaëli, plus âgé que lui. Le caïmacan adjoignit à Michaëli son frère pour le gouvernement du district de Bécharré. Michaëli n'avait pas toujours été, comme Joseph, un fils respectueux et soumis. De plus, ce dernier montrait une capacité bien autrement incontestable que Michaëli. Aussi, c'était toujours à Joseph que les populations s'adressaient dans les affaires qui leur survenaient. A la demande du peuple entier le caïmacan nomma Joseph gouverneur du district de Bécharré.

Nous avons cité des traits de courage de Joseph. Citons des traits de sa justice.

Il voit un jour à Eden, son village, une cinquantaine de buffles étrangers au pays. Il demande d'où viennent ces bêtes et à qui elles appartiennent. Il apprend qu'elles ont été volées dans le territoire de Hékar par des Arabes bédouins, auxquels des chrétiens d'Éden les avaient achetées. Joseph fait enfermer les buffles dans une étable et défend à qui que ce soit d'en disposer. Il prend à Hékar des informations qui lui font connaître le maître des bêtes; il lui écrit, lui rend son bien, découvre ensuite les voleurs qu'il oblige de rendre aux Maronites l'argent que ceux-ci leur avaient donné en échange des buffles volés. Un autre jour, il arrive à Beyrouth avec une dizaine de cavaliers qui lui servaient d'escorte. Il voit, à une demi-heure de distance de cette ville, une jeune fille qui se débattait en poussant des cris au milieu d'une troupe de bachi-bouzouks qui voulaient la déshonorer. Joseph somme les soldats de rendre immédiatement la liberté à cette jeune fille. Ils ne répondent à cette sommation que par des injures. Karam tire son sabre, commande à ses cavaliers d'en faire autant. Les bachi-bouzouks se sauvent alors dans les jardins de Beyrouth, et laissent la jeune fille. Elle était chrétienne, et d'une rare beauté. Karam l'interroge; elle dit qui elle est, et le généreux Maronite la conduit lui-même chez ses parents, auxquels il laisse des témoignages de sa charité, car ils étaient pauvres.

Tous ces traits suffisent pour donner une idée du caractère du nouveau caïmacan des chrétiens. Sa position est difficile, je l'ai dit. Dieu veuille qu'elle ne soit pas au-dessus, non pas de son courage ni de sa bonne volonté, mais au-dessus des difficultés de toute nature qu'il ne manquera pas de rencontrer. Il ne faut pas se dissimuler une chose; c'est qu'il faut à Karam, l'homme de sa nation sans doute, mais aussi l'homme de la France qu'il chérit, il lui faut, dis-je, l'appui constant, énergique du gouvernement de notre pays, comme il a déjà les sympathies de tous les Français qui sont en ce moment en Syrie. La position de Karam ne serait pas tenable si on le laissait en butte aux intrigues inévitables de la Turquie et de l'Angleterre.

Je partirai demain pour Damas.

LETTRE XXXV

Départ de Beyrouth pour Damas. — Notre caravane. — La nouvelle route de Damas. — Sa beauté et son utilité. — Comment cette route a été une des causes principales des derniers malheurs de la Syrie. — Soldats français vus au kan Moudayrège. — Ce qu'ils y font. — Leur ennui de ne pas se battre contre les voleurs et les égorgeurs. — La plaine de la Békaa et sa fécondité. — Salut envoyé à nos soldats campés à Kab-Elias. — Un souvenir de l'histoire des Maronites à propos de Kab-Elias. — Village de Madjel-Anjar. — Découverte d'un temple antique. — Notre chambre de Madjel-Anjar occupée, au mois de juin dernier, par Ismaïl-el-Attrache, chef des Druses du Haouran. — Comédie que joue Akmed-pacha en envoyant à Ismaïl l'ordre de rebrousser chemin. — L'Anti-Liban. — Chanson du muletier dans ces solitudes. — Éblouissant aspect de Damas. — Ses jardins. — Ce que Mahomet dit de Damas. — Surnoms que les géographes arabes donnent à cette ville. — État où je trouve Damas dans mes deux visites à cette ville à deux époques différentes et lointaines.

Damas, le 23 novembre 1860.

« La question syrienne est à Damas, » me disait l'autre jour un homme politique à Beyrouth; « la route est longue, pé-

« nible ; il vous faudra rester trente heures à cheval, et tra-« verser un pays sans ressources ; mais il faut aller à Damas ; « il faut nous dire ce que vous y aurez vu, ce que vous y aurez « appris, enfin vos propres impressions. »

Je suis donc venu à Damas. Mais, comme je n'y suis venu ni en ballon ni en chemin de fer, il faut bien que je vous parle un peu de mon voyage depuis Beyrouth. L'excellent M. Canaris, consul de Grèce à Beyrouth, à qui j'avais parlé de mon projet de voyage à Damas, a eu l'extrême obligeance de me prévenir qu'une bonne occasion se présentait pour moi de faire cette excursion dans les meilleures conditions possibles. M. Georges B. Spartalis, vice-consul de Grèce à Damas, était venu à Beyrouth pour y prendre le grand-cordon de l'ordre du Sauveur pour Abd-el-Kader, les croix de chevalier du même ordre pour notre consul à Damas, M. Outrey ; pour son chancelier, M. Lanusse, et la même croix pour lui-même, M. Spartalis, qu'il a, lui aussi, si noblement méritée.

Lundi dernier, 19 novembre, à deux heures après midi, nous étions à cheval.

Notre caravane, composée d'abord de M. Spartalis, de son cawas, de son secrétaire, de Mansour et de moi, s'est grossie en chemin par un Grec, négociant en fourrure, qui venait du fond de la Roumélie avec deux charges de pelleteries qu'il allait vendre à Damas. Nous étions tous armés. Comme il n'y a, sur la route, ni hôtellerie, ni village où l'on puisse trouver la moindre nourriture, M. Spartalis avait songé à tout : les sacoches du cawas renfermaient nos provisions.

Nous sommes arrivés, après trois heures de marche et par une pluie battante, au kan Mahmoud où finit, depuis Beyrouth, la route carrossable de Damas. Cette route, bien tracée, solidement construite sous la direction d'ingénieurs français, m'a rappelé une de nos plus belles voies de communication dans les Pyrénées, dans le Jura, dans les Alpes. L'adoucissement,

je ne dirai pas des côtes, mais des flancs escarpés du Liban, y est merveilleusement étudié. On s'avance sans fatigue sur les sommets libaniques, avec le grand spectacle de la mer, le grand spectacle des ravins, des vallées resplendissantes du mont Liban. C'est un enchantement perpétuel. Jamais, à aucune époque de l'histoire, le Liban n'avait été traversé par une voie pareille. Il reste des traces de voies romaines sur le littoral de la Syrie. J'ai traversé le Liban dans tous les sens, et je n'y ai jamais trouvé le moindre vestige d'une route antique.

Croiriez-vous que la route de Damas, si belle et si utile pour tous, a été une des causes principales des derniers malheurs de la Syrie? Ce sont surtout les musulmans de Damas qui ont vu avec une sorte de rage la construction de ce chemin. Selon eux, il ouvrait les portes de leur *ville sainte* aux *giaours* de tous les pays. Ils n'ont pas considéré les immenses avantages qu'ils pouvaient retirer de cette route; ils n'ont pas voulu voir qu'elle ferait affluer au milieu d'eux les produits de l'Europe, ceux de la Syrie occidentale, et qu'ils pourraient plus facilement expédier dans ces régions leurs propres produits; une seule chose a frappé leur imagination : la répulsion contre tout ce qui n'est pas eux-mêmes; un seul sentiment les a animés, leur haine aveugle, invétérée, implacable du nom chrétien.

Damas est une terre sacrée, parce que Mahomet y a posé un moment son pied; les pas des chrétiens ne peuvent que la souiller, et leur présence ici est un outrage à l'islamisme. Jamais peuple n'a poussé plus loin les brutalités insensées du fanatisme. Toute étude qui n'est pas celle du Coran leur est antipathique. Toute religion qui n'est pas la leur est radicalement mauvaise. Tout homme qui n'est pas musulman est un chien, un misérable esclave, et il mérite la mort s'il veut changer sa condition au milieu des enfants du Prophète.

Nous avons passé la nuit au kan Mahmoud dans une affreuse petite cahute. A partir de ce point, la route n'est plus carrossable ; elle est en construction. Nous avons péniblement cheminé pendant trois heures, et nous sommes arrivés au kan Moudayrège où nous avons trouvé, campé sous des tentes, un détachement du 5e de ligne. Quelques *blockhaus* ou maisons de bois y sont déjà construits. Des sentinelles étaient placées, l'arme au bras, sur les sommets qui environnent le campement. Leur regard plongeait dans une vallée où des villages druses apparaissent. Combien nos braves soldats doivent souffrir de ne pouvoir tomber sur tant de misérables assassins des chrétiens ! Voilà trois mois qu'ils sont ici, et ils n'ont encore rien pu faire ! Je me trompe, on les a employés et on les emploie encore, je crois, à faire rendre aux pauvres dépouillés je ne sais quelles guenilles qu'ils trouvent dans les maisons des Druses ; car les objets précieux volés à nos frères sont dans le Haouran ou enfouis dans la terre du Liban.

Ce qu'il y a de pire, c'est que nos soldats s'ennuient ; la nostalgie les gagne ; ils n'ont presque plus qu'un seul désir : retourner en France, puisqu'ils ne se battent pas. Il faut cependant qu'un tel état de choses ait une fin. Fuad-pacha ne fait rien et ne veut rien faire contre les Druses : ceci est maintenant démontré. Il faut de toute nécessité que la France agisse elle-même ! Il ne lui suffit pas d'avoir arrêté les massacres en se montrant armée au pied du Liban et sur le Liban : il faut qu'elle les venge d'abord, et puis qu'elle en prévienne le retour par une bonne organisation gouvernementale. Mais le traité du 30 mars, qui ne lui permet pas d'agir seule, est toujours là ! Espérons, toutefois, que la force des choses mettra ce traité à néant ! Sa défectuosité n'a été que trop douloureusement prouvée dans les derniers événements de la Syrie !

Du kan Moudayrège au dernier penchant oriental du Liban,

il y a six heures de marche. Nous avons franchi cet espace entremêlé de ravins et de vallées, cheminant toujours dans des sentiers rocheux montants et descendants, en quatre heures. La vaste plaine de la Békaa, formée par le versant oriental du Liban et le versant occidental de l'Anti-Liban, se déroulait devant nous. Sa largeur est de cinq kilomètres; sa longueur, depuis Balbek (au nord) jusqu'à Sagbin, est d'environ cent cinquante kilomètres. La plaine est arrosée par de nombreuses rivières dont les plus importantes sont : *Nar-el-Litani*, mot syriaque qui veut dire *maudit*, parce que, selon les gens du pays, les eaux de cette rivière sont malsaines pendant les mois d'octobre et de novembre; la seconde rivière de la Békaa s'appelle Nar-el-Ghozayer. Nous l'avons traversée à un endroit guéable où se trouve un village du nom de *Stable*, nom qui, en langue arabe, signifie tout simplement étable ou écurie.

Vous savez que les anciens avaient donné à cette plaine le nom de Célésyrie, ou *Syrie creuse*. La dénomination syriaque de *Békaa* veut dire *terre vaste et plate*. C'est une terre d'une prodigieuse fécondité : elle nourrirait à elle seule la moitié de l'empire ottoman; mais la Békaa est la propriété du sultan, et voilà pourquoi elle est presque livrée au plus entier abandon. Deux ou trois petits villages musulmans y apparaissent. Les chardons poussent là où devrait se montrer tout ce qui est nécessaire à la vie des hommes et à la vie des animaux. Les énergiques et laborieux habitants de Zahleh, dont la ville est assise au penchant du Liban oriental, avaient fécondé une partie de la Békaa. Il envoyaient leurs grains dans le Liban, sur les côtes syriennes; mais le génie de la dévastation, le génie turc et druse, est venu s'abattre au mois de juin dernier sur Zahleh, et aujourd'hui la semence manque à nos pauvres frères pour les récoltes prochaines.

Je ne veux point oublier, avant de quitter la Célésyrie, le village de Kab-Elias, où je n'ai pu saluer que de loin nos sol-

dats, qui y sont inutilement campés depuis le mois de septembre. Ce village, dont le sommet est couronné par une citadelle en ruine, me rappelle un fait historique qui touche les Maronites. Avant d'être ainsi appelé, ce peuple était connu, vous le savez, sous le nom de *Mardaïte*, mot syriaque qui signifie *rebelle*. Le nom de Maronite lui vient, vous ne l'ignorez pas non plus, de saint Maron, qui vivait dans le quatrième siècle; mais le nom de Maronite ne s'appliquait qu'aux religieux de cette nation. Ce n'est que plus tard que cette dénomination de *Maronite* s'est étendue à la nation tout entière.

Les mots *kab Elias* ou plutôt *kaber Elias* signifient tombeau d'Élias. Là, en effet, fut enseveli dans sa gloire, au septième siècle, un chef des Maronites qui s'appelait Élias. Il combattit et vainquit en ce lieu une armée sarrasine qui obéissait au célèbre Moawia. Celui-ci, qui avait à Damas le siége de son gouvernement, employa, pour obtenir la paix des Mardaïtes, peuple héroïque, la médiation de l'empereur de Byzance. La paix fut signée à la condition que les Sarrasins donneraient au souverain de Constantinople un esclave et un beau cheval chaque jour de l'année.

Peu de temps après, les Maronites furent les victimes d'une horrible trahison. Un autre Élias, neveu du vainqueur des Sarrasins, avait été placé à la tête de la nation. Un envoyé extraordinaire de Constantinople le fit étrangler dans un festin après l'avoir enivré. Tout cela prouve que dès ce temps-là les Mardaïtes ou Maronites avaient l'amour de l'indépendance. Leur courage, que des gens à courte vue leur refusent aujourd'hui, était bien connu des vieux siècles. Le tombeau de la victime de cette trahison s'éleva dans un village voisin de Kab-Elias.

Nous sommes venus coucher, le 21 novembre, à Madjel-Anjar, village composé d'une centaine de cahutes musulmanes. Il est assis sur le versant occidental d'une montagne

qui coupe en deux, mais par moitié seulement, la vaste plaine de la Békaa.

J'avais aperçu de loin, sur le plus haut sommet qui domine ce village, quelque chose qui ressemblait à des pans de murs écroulés. Comme il y avait encore une demi-heure avant l'arrivée de la nuit, j'ai eu la curiosité de monter sur ce sommet. J'y ai trouvé, à ma grande surprise, de magnifiques ruines attestant une haute antiquité. C'est un monument construit sans mortier ni ciment, avec d'énormes blocs de pierres dures semblables à celles que j'avais vues à Balbek il y a vingt-trois ans.

Le monument a quatorze mètres de large sur vingt-quatre de long. Sa hauteur est d'environ trente-cinq mètres. Les blocs sont bruts à l'est et au sud, ils sont polis à l'ouest. Au nord, la porte d'entrée est parfaitement marquée, ainsi que deux portes latérales. Contre un des murs intérieurs (celui de l'ouest) j'ai vu un buste presque entièrement mutilé. Il conserve encore deux grandes griffes. C'était probablement quelque figure symbolique. Sur ce même côté, dans un angle, j'ai vu une colonne cannelée. Les murs ont bravé jusqu'ici l'action des siècles. Seulement des herbes grimpantes s'échappent des raies sur lesquelles les blocs sont posés. Mais la toiture n'existe plus. Çà et là, autour de l'édifice, gisent de grands débris sculptés qui ont dû appartenir à la frise du monument. J'ai vu aussi, couchée à terre, une immense colonne de pierre dure.

Tout est colossal et curieux dans ces ruines. La nuit m'a surpris, il m'a fallu gagner mon réduit musulman. J'ai demandé à mon hôte le nom du monument que je venais de visiter, il m'a répondu : *Kâlate-el-Hosen*, ce qui veut dire *Citadelle de la Beauté*.

Ne serait-ce pas là un des nombreux temples de la Beauté, qui s'élevaient dans les environs de Balbek? Je n'affirme rien,

car je n'ai avec moi ni vieux livres, ni livres nouveaux, et j'abandonne mon temple aux investigations des savants. Je me reproche même de m'occuper, ne fût-ce qu'un instant, de ruines antiques, au milieu d'une ville toute remplie de ruines récentes et saignantes encore.

La chambre où j'ai couché à Madjel-Anjar avait reçu, au commencement du mois de juin dernier, le fameux Ismaïl-el-Attrache, chef principal des Druses du Haouran. Il était dans le village avec cinq mille cavaliers appelés par Saïd-bey-Djomblatt et la bande conspiratrice de Beyrouth, à la tête de laquelle se trouvait Kurchid-pacha, pour écraser les chrétiens de Zahleh. Les consuls de Damas, moins celui de l'Angleterre, sachant Ismaïl et son armée dans la plaine de la Békaa, avaient fait une démarche auprès d'Akmed-pacha pour lui demander d'ordonner au chef druse de rebrousser chemin et de rentrer dans le Haouran. Comme de coutume, le pacha accueillit à merveille la demande des représentants de l'Europe, et promit de faire tout ce qu'ils désiraient. Il expédia promptement, en effet, un officier à Ismaïl-el-Attrache, avec un billet par lequel Akmed signifiait au chef druse de revenir sans délai sur ses pas. Celui-ci, qui savait mieux que personne quels étaient ses accords avec le général de l'Arabistan, ne put s'empêcher de sourire en lisant l'*ordre* qui lui était envoyé. Puis, se tournant vers l'officier turc, Ismaïl lui dit en ricanant : « Est-ce que Son Excellence ne vous a pas donné des abricots pour nous ? Il sait bien cependant que nous les aimons et qu'il n'y en a pas à Madjel-Anjar. » Deux jours après, Ismaïl attaquait Zahleh avec les Druses du Liban, ils savaient tous qu'ils pouvaient compter sur l'appui du pacha de Damas et sur celui de Beyrouth.

Hier, à la pointe du jour, nous étions à cheval, et nous entrions dans les gorges de l'Anti-Liban par un froid glacial ; nous étions transis sur nos montures. Ceux d'entre nous qui

n'étaient pas enveloppés dans de bons vêtements de laine éprouvaient une véritable souffrance. Mais nous avancions avec une telle rapidité, malgré les difficultés du chemin, qu'il n'était permis à personne de descendre de cheval et de marcher à pied pour se réchauffer. Le soleil éclatant, splendide, paraissant sur les plus hauts sommets, est venu répandre sur nous sa chaleur vivifiante. Je me suis surpris à lui demander pardon de tout le mal que j'avais dit de lui l'été dernier sur les plages de Beyrouth. Ceci me rappelle un proverbe arabe, qui dit de supporter avec patience le courroux d'un maître; *car dans ses cils irrités, il eache des sourires qui donnent la félicité et la vie.*

La langue grecque a caractérisé d'un seul mot les terribles montagnes que nous traversions : *Anti Libanos* (Anti-Liban), c'est-à-dire entièrement l'opposé, le contraire du Liban. N'espérez pas voir dans l'Anti-Liban des coteaux verdoyants, des cascades et des fleurs, les sourires de la nature, les splendeurs matinales, les magnificences de la création; des villages et des monastères comme suspendus au sommet des monts; le son des cloches retentissant dans les vallées, tout un peuple qui travaille, qui vous sourit et qui vous aime si vous êtes catholique et Français. Le Liban, avec ses richesses et ses populations vigoureuses, est à l'Anti-Liban presque inhabité, desséché, morne et triste, ce qu'est un visage humain où la fraîcheur et la vie débordent, au visage d'un mort.

Le cœur se serre en avançant dans ces gorges pierreuses environnées de rochers nus. Puis, si vous demandez les noms des vallées que vous traversez, on vous répond : *Wadi-el-Harir*, vallée de la Soie, et savez-vous pourquoi ce nom? C'est que là sont cachés des voleurs qui dépouillent les marchands dont les mulets sont chargés de soieries. Vous entrerez ensuite, si vous venez jamais dans ces régions d'épouvante, dans Wadi-el-Karen ou vallée de la Corne, ainsi appelée des sinuosités de

cet affreux défilé qui représente la forme de la corne de bouc. Le nom de Wadi-el-Karen est passé en proverbe dans ce pays pour indiquer des lieux où les passants sont assassinés et volés, et ce nom n'inspire que de la terreur.

L'imagination arabe a voulu jeter des fleurs de poésie au milieu de cet Anti-Liban si triste et si désolé. Nous cheminions. Notre jeune moucre Hassan chantait. « Que chante-t-il donc? ai-je demandé à mon inséparable Mansour. — Voilà, monsieur, m'a répondu mon interprète; » et Mansour m'a donné la traduction suivante du chant du moucre :

« Ne fuis pas vers Dimas [1], ô Massouda! Ne fuis pas vers Dimas, car mes pas suivent tes pas!

« L'oranger odorant, toutes les fleurs du printemps naissent dans les déserts où ton pied se pose, et les roses que tu fais paraître ouvrent leur calice.

« Tu es comme un diamant caché dans ces sombres solitudes; je t'y trouverai, et tu seras mon trésor.

« Ta chevelure est semblable à la crête du paon, tes dents sont blanches comme les perles les plus blanches, et ton visage est beau comme le lever de l'aurore.

« Écarte le voile qui te couvre; sois comme la lune qui se montre au voyageur solitaire quand elle se cache sous un nuage.

« Massouda a entendu, du côté du Dimas, la voix de celui qui l'aime, et elle a dit :

« Monté sur la plus belle jument du désert, les vêtements brodés d'or de celui qui m'aime flottent jusqu'à terre; il est beau comme le sultan dans son sérail.

« Que te dirai-je? J'ai vu, sur le chemin, une gazelle; si tu la rencontres, regarde-la aussi, et pense à Massouda! »

Hassan chantait encore lorsque, parvenus sur les derniers

[1] Dimas est un affreux petit village musulman, le seul que nous ayons vu dans notre voyage de Magdjel-Anjar à Damas.

sommets de l'Anti-Liban, nous avons aperçu à notre gauche l'oasis verdoyante qui indique les sources de Barada, rivière superbe et bienfaisante qui, divisée en sept canaux, arrose les immenses et beaux jardins de Damas.

La grande cité musulmane a soudain paru à nos regards. Elle se dessinait toute blanche avec ses mosquées et ses minarets revêtus de porcelaine, reflétant la lumière d'un éblouissant soleil, paraissant se balancer mollement dans cette prodigieuse vallée de Goutha qui est au nombre des quatre vallées auxquelles les géographes musulmans donnent le nom de *paradis terrestre*. Les contes des *Mille et Une Nuits* n'ont rien de comparable à la merveille réelle de Damas vue des dernières ramifications jaunâtres et pelées de l'Anti-Liban.

Un voyageur, qui me touche de trop près pour le louer ici de son beau travail sur Damas[1], a dit avec une grande vérité que cette ville a la forme « d'une mandoline. » Cette mandoline vous apparaît au milieu des plus beaux jardins de la terre. Ils sont au nombre de vingt-deux mille. Terme moyen, chaque jardin a une étendue d'un hectare. Figurez-vous, d'après ces données rapides, le spectacle que peut présenter Damas.

Au delà de cette masse de verdure se montrent de nombreux villages environnés aussi de superbes oasis. A l'extrémité d'un horizon à perte de vue, se déroulent, au milieu de blanches vapeurs, les régions montagneuses du Haouran.

La tradition dit que Mahomet, apercevant Damas du haut des monts d'Arabie, s'écria : « Il n'y a qu'un paradis pour l'homme ! Je ne choisirai pas le mien sur cette terre ! Je ne resterai pas à Damas ! » Mahomet appelait Damas la *cité trois fois heureuse*. « Pourquoi donc, ô prophète, lui demanda un de ses disciples, appelles-tu ainsi cette cité ? — Parce que, répondit-il, les anges de Dieu ont étendu leurs ailes sur elle ! »

[1] *Correspondance d'Orient*, tome VI.

Dans le long chapelet des titres donnés au sultan de Stamboul, il est nommé le *maître de Damas*, *parfum du paradis*. Les géographes arabes surnomment Damas : *signe sur la joue du monde*, *plumage des paons du paradis ; collier de la beauté ; collier de la tourterelle ; irem à minarets innombrables*.

Descendus au village de Mézé où commencent, à l'ouest, les jardins de Damas, nous sommes entrés dans la ville par la porte qui tient son nom de ce même village de Mézé. Avant la conquête de la Syrie par Ibrahim-pacha, aucun chrétien ne pouvait entrer à Damas à cheval et armé. De plus, il était obligé de payer un tribut avant de pénétrer dans la *sainte ville*.

Aujourd'hui, ces humiliations n'existent plus; mais les Damasquins les ont remplacées par un massacre immense.

Nous sommes entrés dans la cité, montés sur nos chevaux et avec nos armes. C'est ainsi que nous avons traversé une grande partie du quartier turc et plusieurs bazars. Nous n'avons pas rencontré un seul chrétien. Les Damasquins que nous voyions dans les rues, dans les marchés paraissaient abattus et consternés. Ils nous regardaient avec un air mêlé de dépit et de frayeur. Nous leur apparaissions, sans doute, comme leurs juges.

A quatre heures et demie du soir, nous arrivions à la porte d'une maison d'un riche négociant musulman. C'était la demeure de M. Spartalis, demeure que Fuad-pacha lui avait réservée, car celle du vice-consul grec a été incendiée comme tant d'autres. C'est dans cette maison turque que M. Spartalis m'a donné une douce hospitalité. Cette maison est gardée par des soldats turcs, ce qui est peu rassurant, quand on songe, surtout, que ces soldats sont les mêmes qui ont pris part au pillage et au massacre de Damas. Je visiterai demain, avec lui, le quartier chrétien brûlé, et je vous dirai ce que j'aurai vu.

Ma destinée de voyageur m'a deux fois conduit à Damas en des jours de deuil pour cette grande ville. La première fois

que je suis venu à Damas, il y a vingt-trois ans, juste à pareille époque, je trouvais la cité livrée au plus sombre désespoir par suite d'une levée violente de conscrits ordonnée par Ibrahim-pacha. J'y trouve quelque chose de bien autrement navrant aujourd'hui : une cité en cendres au milieu d'une autre cité ennemie et restée debout avec les stigmates de son crime.

LETTRE XXXVI

Visite au quartier chrétien en cendres. — Plan arrêté et suivi pour la destruction des maisons, le pillage et l'égorgement. — Plus de mille femmes et jeunes filles publiquement outragées. — L'immense crime de Damas a été accompli surtout par les musulmans de la ville et les soldats du sultan Abdul-Medjid. — Spectacle du quartier chrétien pendant les lugubres journées des 9, 10, 11, 12 et 13 juillet 1860. — Massacre des franciscains dans leur église. — Chiens morts sur les ruines du quartier chrétien, pour s'être trop gorgés de cadavres humains. — Chiens qui cherchent encore aujourd'hui des chairs pourries à dévorer. — Ruines de l'établissement des lazaristes et des sœurs de charité. — M. Leroy, supérieur des lazaristes, en meurt de douleur. — Ce qu'étaient les maisons des chrétiens de Damas. — Églises et couvents anéantis. — Richesses du palais du patriarche des Grecs avant le désastre. — Martyre du riche négociant maronite Moussabéki. — Abdallah-Hallebi. — Un musulman moribond veut se donner la satisfaction de tuer un chrétien dans sa chambre, pendant que ses coreligionnaires massacrent dans les rues. — Un musulman assis sur la terrasse d'une maison et regardant les ruines du quartier chrétien. — Paroles qui lui sont prêtées et qui expriment toute une situation. — Ce qu'il faudrait faire à Damas, au lieu de délibérer à Beyrouth. — Mots échangés entre un agent consulaire et l'un des cinq commissaires européens au sujet de Damas. — Que l'intervention incessante de l'Europe dans les affaires de l'empire ottoman est une des causes des malheurs des chrétiens de Syrie. — Messe célébrée par un prêtre maronite dans une maison musulmane.

Damas, le 27 novembre 1860.

J'ai visité, rue par rue, maison par maison, ou plutôt ruine par ruine, le quartier des chrétiens détruit par les barbares.

J'ai fait cette désolante visite avec M. Spartalis et quelques Européens qui habitent Damas depuis longtemps. Ils m'ont été d'un grand secours pour m'expliquer le désastre, pour me dire le nom de chaque famille à peu près perdue avec leurs splendides demeures. Le lugubre spectacle que nous avons eu sous les yeux pendant cinq heures a produit sur nous tous une impression de douleur profonde. Les images qui avaient passé devant moi dans cette demi-journée m'ont poursuivi toute la nuit; et ce matin, en vous écrivant, je suis encore sous le coup de mes navrantes impressions.

Les chrétiens ont deux quartiers : Harat-el-Nassara [1] et Meïdan. Ce dernier quartier, situé à l'extrémité sud de la cité, est peu important; il ne compte guère que deux mille habitants; il a été épargné, je dirai comment quand l'occasion s'en présentera.

Le Harat-el-Nassara était comme une ville dans la ville même, et cette ville était bien autrement propre, bien autrement belle et riche que la cité musulmane. C'est dans le Harat-el-Nassara que se trouvaient les six ou huit mille ouvriers des mains desquels sortaient ces magnifiques étoffes de Damas, étoffes que le monde connaît et admire; c'est là que se trouvaient aussi, toujours parmi les chrétiens, les architectes, les sculpteurs, les peintres, les maçons, les médecins indigènes, les négociants dix fois millionnaires qui expédiaient leurs marchandises sur tous les points de l'univers; c'étaient les Nazaréens de Damas, instruits, bien élevés, aux manières douces et polies, qui fournissaient au gouvernement turc ses meilleurs employés; et c'étaient encore les Nazaréens qui étaient les fournisseurs de l'armée ottomane, et qui prêtaient de l'argent au pacha. De-

[1] Nassara ou Nazaréens; c'est par le mot Nassara que les chrétiens sont désignés dans toute la Syrie. Pour les Ottomans, quand ils veulent être polis avec les chrétiens, ils les appellent *issavilers* ou sectateurs de Jésus. Quand ils veulent être grossiers, ils les appellent *giaours* ou *infidèles*.

puis la formation du medjilès ou tribunal composé de musulmans et de chrétiens, la rédaction d'un jugement, d'un acte quelconque, eût été impossible sans la présence de quelques Nazaréens dans ce tribunal.

Les mahométans de cette ville sont inhabiles en toute chose; ils ne savent rien, ne sont capables de rien; mais ils sont de ceux *qui sont capables de tout*. L'activité chrétienne faisait fleurir leur cité; elle les faisait vivre, elle était présente partout à Damas.

Les musulmans de Damas ne peuvent lutter avec les chrétiens par le travail ou l'intelligence, et les voyant grandir tous les jours, ils ont pris le parti de les exterminer.

Voici quel fut leur plan pour l'égorgement de nos frères, pour le pillage et pour la destruction des maisons.

Le travail de la mort commença le 9 juillet, à midi précis, au moment où les mille voix des muezzins appelaient les *croyants* à la prière ou à l'assassinat. Il n'y avait à Damas, à cette heure-là, pas un seul Druse, pas un seul Bédouin. Il n'y avait que des soldats du sultan et les musulmans de la cité. Ce sont donc ceux-ci qui ont commencé les premiers; ils ont été les plus nombreux ouvriers du crime.

Ils entrèrent par escouades de cinq ou six cents et par divers côtés dans le Harat-el-Nassara. Les soldats d'Abdul-Medjid marchaient en tête. Après eux venaient les musulmans de Damas, armés de sabres, de tromblons énormes et de haches *toutes neuves*. Oui, on a remarqué que les haches sortaient à peine des mains de l'ouvrier. La conspiration les avait préparées. Les pillards, armés seulement d'une hache, suivaient les égorgeurs; le cortége de la mort et de la dévastation se terminait par d'abominables femmes, la fange de Damas. Ces femmes avilies excitaient les hommes au pillage, au meurtre, à l'incendie.

Des bandes avaient été placées sur toutes les limites du quar-

tier chrétien, afin de préserver du feu les maisons turques du voisinage. Et ceci avait été tellement bien calculé, bien organisé, que pas une seule maison turque n'a été atteinte par l'incendie pendant qu'un feu immense dévorait le quartier chrétien.

Les escouades s'avançaient donc ainsi dans les rues du Harat-el-Nassara. J'ai vu au-dessus de la porte de chaque maison chrétienne un rond fait au charbon. C'était le signe tracé, dans la nuit précédente, par des mains infâmes, pour marquer la demeure où il fallait entrer. Arrivés devant la porte, les soldats du sultan ouvraient les rangs et laissaient passer les bandits. Ceux-ci volaient tout ce qui tombait sous leurs mains. Ils enveloppaient les soieries en dépôt, les riches habits, les narghilés, les bijoux, l'or, l'argent, les matelas fins, les belles couvertures, dans de grandes pièces d'étoffes servant de rideaux aux niches où sont déposées les literies ou dans les étoffes qui recouvraient les divans, et ils apportaient le tout au dehors.

Les soldats, restés à la porte, avaient le privilége de choisir ce qui pouvait le plus leur plaire. Puis, les pillards s'emparaient du reste, et le portaient en lieu sûr, pendant que les autres musulmans égorgeaient.

Tout s'y faisait simultanément; avec l'égorgement commençait l'incendie.

Quand il arrivait que de pauvres malheureux, voulant sauver leur vie, paraissaient à la porte pour sortir, les soldats d'Abdul-Medjid les repoussaient dans l'intérieur, et quand les victimes tombaient à leurs pieds pour leur demander l'existence, les soldats du sultan leur enfonçaient la baïonnette dans le ventre.

Lorsque c'était une jeune femme ou une jeune fille qui venait implorer la pitié des nizams, ceux-ci les déshonoraient sur la voie publique, puis les abandonnaient à qui voulait les prendre.

Plus de mille jeunes filles de douze à dix-huit ans ont été outragées par ces misérables. Des centaines de femmes et de jeunes filles chrétiennes s'étaient réfugiées dans une maison de bains de leur quartier, et c'est là que les plus épouvantables horreurs ont été commises sur ces créatures en larmes et sans défense.

Et maintenant, je vous l'ai dit il y a quelques jours, quand des chrétiens passent dans les rues de Damas, les musulmans, faisant allusion à ces crimes sans nom, leur lancent, avec un rire de l'enfer, des paroles que je n'ai pas le courage de répéter. J'ajoute un fait ici. Le nombre des jeunes filles enlevées et entrées dans les harems est de mille! Beaucoup d'entre elles sont encore entre les mains des Kurdes, dans leur quartier nord-ouest de Damas. Rien n'a été fait jusqu'à présent pour rendre ces enfants à leurs familles.

Je disais tout à l'heure que lorsque le pillage, les meurtres et les incendies ont commencé il n'y avait pas un seul Druse à Damas, et qu'il n'y avait absolument que des soldats turcs et des musulmans damasquins, auxquels les Kurdes de la cité prêtaient main-forte. Les Druses ne sont arrivés le 9 juillet qu'au coucher du soleil. Et savez-vous quel était leur nombre? Cent cinquante au plus. L'œuvre de mort appartient donc presque uniquement aux musulmans de Damas et aux soldats d'Abdul-Medjid.

On avait cru jusqu'ici, et j'avais cru moi-même, que, non-seulement des bandes nombreuses de Druses avaient pris part aux massacres, mais encore qu'ils étaient venus à Damas du Haouran et du Liban. C'est une erreur. Il n'en est pas venu un seul de ces régions. Les 150 idolâtres arrivés vers la fin de la journée du 9 juillet étaient de Gérémana, de Sahnaya et de Achrafié, villages druses situés à une courte distance de Damas.

Il en a été de même pour les Bédouins du désert. Ces der-

niers ne sont venus du fond de leurs solitudes que le troisième jour. Ils étaient six cents à peine. Sur ce nombre, une centaine seulement sont entrés dans la cité, et leur action destructive a été peu de chose. Comme ces Bédouins sont naturellement pillards, ils n'ont eu guère que la pensée du pillage. Pour le rendre plus facile et moins périlleux pour eux, ils avaient imaginé de se placer en dehors de la ville, et de voler aux voleurs les objets que ceux-ci emportaient.

Il est donc surabondamment établi que ce sont les musulmans de Damas, unis aux soldats turcs, qui ont accompli ce crime immense, et c'est sur leur tête que la responsabilité tombe de tout son poids; mais elle retombe aussi, et surtout, sur les organisateurs de ces épouvantables massacres.

Représentez-vous un instant, par la pensée, le spectacle de Harat-el-Nassara pendant les journées des 9, 10, 11, 12 et 13 juillet! représentez-vous les chrétiens, femmes, jeunes filles, enfants, vieillards, tombant sous le fer des assassins, pendant qu'ils voyaient l'incendie dévorer leurs foyers! Qui redira jamais les scènes de ce drame gigantesque et sanglant? C'était par milliers que les victimes mouraient par le yatagan, par la hache et par la baïonnette.

Ce n'était pas seulement dans les maisons qu'on égorgeait, c'était aussi dans les rues. Les bourreaux en avaient fermé les issues. Les victimes étaient là parquées comme des troupeaux de moutons destinés à la boucherie, et la boucherie humaine commençait et recommençait sans cesse, et le sang coulait à flots; les égorgeurs en étaient couverts, et les égorgés, que les musulmans foulaient aux pieds, ne conservaient plus aucune de leurs formes, tant ils étaient hachés à petits morceaux.

Quelle scène que celle du massacre des franciscains dans l'église même dont j'ai visité les débris calcinés! Je crois l'avoir dit déjà, dans une de mes lettres du mois de septembre, les

pères de Terre-Sainte étaient au nombre de quatre. Il y avait en outre dans leur couvent quatre frères, plus une centaine de personnes qui y avaient cherché un refuge.

Il était trois heures après midi, le 9 juillet. Les Druses des villages voisins n'étaient pas encore arrivés à Damas. Les consuls venaient de faire prévenir les religieux de quitter leur maison et de venir immédiatement chez Abd-el-Kader.

« Que craindrions-nous ? répondirent les franciscains ; nous n'avons jamais fait que du bien aux musulmans ; pourquoi nous feraient-ils du mal ? Nous avons leurs enfants dans nos classes qui nous regardent comme leurs pères. Si la maison d'Abd-el-Kader est française, la nôtre l'est aussi. Nous sommes paroisse française, et qui nous touche touche à la France ! »

Belles paroles sans doute, mais illusion fatale.

A quatre heures, les musulmans de Damas, et non point les Druses, abattent à coups de hache, après y avoir mis inutilement le feu, la porte recouverte de lames de fer du couvent, et pénètrent dans l'intérieur. Les religieux courent dans leur chapelle et se groupent autour de l'autel.

Les assassins arrivent ; et savez-vous qui les conduisait ? Des élèves musulmans des pères ! Un Turc s'était mis dans le petit clocher qui s'élevait au-dessus de l'église. Il était convenu entre les assassins qu'on tuerait un religieux à chaque coup de cloche. Le premier coup se fait entendre, et les musulmans, le poignard à la main, dirent :

« Première messe pour Napoléon ! » et un franciscain était égorgé.

Au second coup : « Seconde messe pour le consul de France ! » et un deuxième moine tombait.

Au troisième coup : « Troisième messe pour Lanusse, chancelier du consulat de France ! » et une troisième victime mourait.

Au quatrième coup : « Quatrième messe pour ceux qui ont

coutume de venir dans ce lieu maudit! » et la tête du père supérieur roulait sur les marches de l'autel.

Puis vint le tour des quatre frères et des chrétiens enfermés dans l'église.

Le cuisinier du couvent et le professeur d'arabe de l'école des franciscains, Mikaïl Moussabeki, qui m'a raconté lui-même cette scène d'horreur, parvinrent seuls à s'échapper.

Les cent vingt ou cent trente cadavres sont restés sous les décombres de l'église. J'ai vu des ossements épars dans l'enceinte dévastée, mais ces ossements ont été apportés par les chiens et traînés jusque-là pour les ronger avec plus de liberté.

Chose horrible à penser et à dire! j'ai vu dans ce malheureux quartier de Harat-el-Nassara des centaines de chiens morts pour avoir dévoré trop de chair humaine.

Mais le plus grand nombre de cadavres est caché sous les décombres, dans les maisons et dans les rues. L'écroulement des habitations et des églises suivit le premier égorgement, et ces pauvres chrétiens ont été ensevelis sous les débris.

On massacra encore après l'incendie, et ce sont ces dernières victimes que les musulmans ont livrées à la dent des chiens.. Il y avait encore, le mois dernier, dans les rues que nous avons visitées, des monceaux d'ossements humains. La police de Damas les a fait enlever pour être transportés dans la plaine, où on les a détruits avec de la chaux vive. Il avait fallu quarante mulets pour porter au loin ces ossements, et chaque mulet avait sa charge.

Sous les décombres encore mouvants, les chiens ont pratiqué, pour avoir des cadavres à dévorer, des ouvertures semblables aux terriers des lapins. Ils ont ramené à la surface de nombreux ossements qui n'ont pas été enlevés. Presque toutes les maisons avaient des puits. Les massacreurs y avaient jeté des cadavres; nous les avons vus flottant à la surface de l'eau.

Du fond de ces puits s'exhalent des odeurs pestilentielles, odeurs qui, jointes à la puanteur des chiens morts, font du quartier chrétien un lieu de pourriture infecte qu'on ne visite pas sans quelque courage. Mais cette visite était pour moi l'accomplissement d'un devoir.

Catholique et Français, je me suis arrêté avec un intérêt particulier et bien douloureux au milieu de l'établissement profané des lazaristes et des sœurs de Saint-Vincent de Paul. Je vous ai dit, dans une de mes dernières lettres, ce que c'était que cette maison, et je ne reviendrai pas aujourd'hui sur ce point. Les soubassements sont en fortes pierres de taille, et les murs qui s'élèvent au-dessus de ces soubassements sont en pierre aussi, contrairement aux autres maisons de Damas toutes construites en terre à l'extérieur.

Mais si on voulait réédifier l'établissement des sœurs, il faudrait le reprendre à la base, tant il est horriblement saccagé, ruiné. Leur église est perdue. Une autre église attenante à cet établissement était en construction; les ravageurs ont démoli à peu près tout ce qui se construisait. M. Leroy, supérieur des lazaristes, qui avait dépensé tant d'argent et tant de veilles pour l'élévation de cette maison de Dieu, voulut en revoir une dernière fois les ruines, avant de quitter Damas au mois de juillet dernier. Il se prit à pleurer en contemplant son œuvre anéantie, et quelques jours après il mourait de chagrin à Anthoura.

De même que les populations de ces contrées ont l'habitude de cacher leur pensée, effet inévitable d'un gouvernement tyrannique, injuste et rapace, de même aussi elles cachent leur bien-être, leurs richesses, afin de ne pas trop exciter la convoitise du pouvoir qui prend de toute main. Il n'y a qu'à paraître dans l'empire ottoman pour être convaincu de l'exactitude de cette remarque. Elle est surtout frappante à Damas, à cause du genre de construction des maisons; elles se

ressemblent toutes, qu'elles soient chrétiennes ou musulmanes.

Vous ne sauriez rien imaginer de plus mesquin, de plus pauvre, de plus laid que l'extérieur des maisons de Damas. Il n'y a rien de plus misérable que cela dans les plus misérables villages du fond de la Bretagne ou des Alpes. C'est une collection de cahutes recouvertes de boue blanchâtre et desséchée et à toiture plate. Quelques pauvres petites lucarnes grillées et sans vitres donnent dans la rue sale et étroite. Vous voyez une porte si petite et si basse que tout le monde doit se courber pour la franchir. Vous faites une quinzaine de pas dans un corridor sombre, tortueux, et dont les parois sont en boue aussi.

Puis, tout à coup, vous entrez dans un lieu enchanté. C'est une cour spacieuse, à ciel ouvert, au milieu de laquelle est un bassin d'eau jaillissante. Aux angles de cette cour s'élèvent des orangers, des citronniers magnifiques chargés de leurs fruits dorés. Des vases de fleurs odorantes partout. Le pavé de la cour, en plaques de marbre de diverses couleurs, souvent en mosaïques, faites avec un art infini, représente des étoiles, des soleils et des fleurs. Au nord de cette cour, dans un enfoncement, apparaît le divan, autour duquel règnent des sofas recouverts d'étoffes blanches ou d'étoffes rouges bigarrées. Aux deux coins du divan sont des niches ogivales en marbre. Le ciseau de l'artiste a fouillé ce marbre; il l'a transformé. La voûte, les murs sont surchargés d'arabesques; des vases de fleurs, des kiosques, des cyprès, des mosquées et des minarets. C'est Ispahan, c'est Bagdad, c'est Damas, c'est Stamboul, avec leurs aspects si variés.

Toujours au rez-de-chaussée, se trouvent le salon d'hiver et le salon d'été, précédés d'une porte richement sculptée. Le plafond, qui a quelquefois dix mètres de hauteur, est lambrissé d'or et d'argent. Au milieu de ces lambris éclatants est une

rosace à vitraux coloriés et enchâssés dans de l'or. Les murs du salon sont recouverts de boiseries où le ciseau de l'artiste a jeté toutes ses fantaisies, en y jetant aussi des fils d'or et des fils d'argent, et des vitraux qui, le soir, reflètent les lumières de l'appartement. Là, encore, s'élève une estrade de cinquante centimètres de hauteur, estrade recouverte soit de nattes de palmiers à dessins variés, soit de tapis de Perse ou de l'Anatolie.

Deux escaliers très-raides en pierre ou en marbre, ornés d'une rampe en bois sculpté, vous conduisent dans les chambres à coucher, lambrissées comme les salons. Dans chaque chambre est une niche où l'on dépose, chaque matin, les matelas et les couvertures sur lesquels on a dormi pendant la nuit. Un grand rideau de Perse cache la literie. Des vestiaires, aussi cachés par des rideaux, sont pratiqués dans les chambres. C'est là que sont suspendus les riches vêtements des femmes, ceux des hommes, les riches fourrures de Russie dont on se couvre à Damas pendant l'hiver. Il y a dans ces chambres les coffres-forts qui renferment l'or et l'argent monnayés, les parures diamantées des femmes, les narghilés ciselés et dorés.

C'est dans cet intérieur enchanté que les Damasquins font leurs festins, librement, gaiement; c'est là qu'ils étalent leurs plus riches vêtements; que les rivières de diamants et d'émeraudes inondent la tête et le cou des femmes. Cette splendeur intérieure se remarquait surtout chez les chrétiens qui, on le sait, ne pouvant être propriétaires fonciers sans danger de perdre leurs biens, accumulaient toutes leurs richesses dans leurs maisons, richesses qui grossissaient sans cesse par le travail, par le bon ordre, par l'activité et l'intelligence.

Au-dessus du premier escalier qui mène dans les chambres à coucher, il en est un second qui conduit sur la terrasse de la maison, environnée d'une balustrade sculptée. Du haut de cette balustrade, on plane sur Damas et ses jardins.

Parmi les trois mille huit cents maisons du quartier chrétien, deux mille au moins ressemblaient à celle que je viens d'essayer de décrire. Les cent autres, moins éclatantes et moins vastes, étaient bâties sur le même plan. Eh bien, toutes ces belles demeures sont aujourd'hui en cendres; les musulmans de Damas les ont brûlées, après en avoir auparavant emporté les richesses. Ces demeures ne sont plus aujourd'hui qu'un amas de décombres noircis. Les marbres sculptés ou non sculptés que la flamme n'a pu dévorer, les destructeurs les ont pilés avec le revers de leurs haches. Une seule maison chrétienne est restée debout, ou du moins son plafond lambrissé, car ce plafond est si haut, que la flamme n'a pas pu l'atteindre : c'est la maison de Hanna-Chaloub, hier millionnaire, aujourd'hui vendant du raisin sur la place publique de Beyrouth!

Les barbares ont démoli, pierre à pierre, trois couvents : celui des pères de Terre-Sainte, celui du mont Sinaï et celui de Jérusalem; ces deux derniers appartenaient aux Grecs non unis.

Ils ont brûlé onze églises : celle des Maronites, très-riche; deux des lazaristes; celle des franciscains, celle des Syriens, celle des jacobites, celle des Arméniens catholiques, celle des Arméniens hérétiques, celle des Grecs catholiques, belle et vaste, et deux églises dédiées l'une à la Vierge, l'autre à saint Nicolas, appartenant aux Grecs schismatiques. Le maître-autel de l'église de la Vierge était placé sous une voûte immense où était représentée avec des dimensions colossales l'image de la Mère de Dieu tenant son divin fils devant elle. La figure de Marie et celle de l'enfant Jésus sont criblées de balles. Cette œuvre remarquable à plusieurs titres est perdue comme tant d'autres belles œuvres. C'est un saccagement sans exemple et sans fin.

Le palais du patriarcat du rite grec était contigu à ces deux

églises. C'était la demeure la plus splendide de Damas. Elle a été saccagée de fond en comble. Dans deux coffres-forts de ce palais étaient enfermés cinq millions de piastres en argent monnayé, douze millions en billets de la banque de Russie et deux millions en objets précieux, parmi lesquels se trouvaient une mitre ornée de diamants, présent de l'empereur de Russie, des vases sacrés émaillés, des habits sacerdotaux, des fourrures et des châles des Indes. L'église de la Vierge avait huit cents chandeliers ou candélabres en argent. Tout a été pillé et rien encore n'a pu être retrouvé. Vous aurez une idée de la richesse du patriarcat grec schismatique et des deux églises y attenantes, quand vous saurez que, dans ce rite, l'usage veut que chaque évêque, en mourant, laisse sa fortune à l'Église dont il est le chef. Cet usage existe, d'ailleurs, dans toutes les communautés chrétiennes de l'Orient.

J'accumulerais des volumes si j'avais le temps d'entrer dans tous les détails des horreurs de Damas au mois de juillet dernier. Il y avait dans cette ville un négociant maronite immensément riche : c'était Francis Moussabéki. Il était délégué du patriarche de sa nation pour les affaires civiles. Deux mois avant les massacres, Francis avait prêté huit cent mille piastres au chef suprême de la religion musulmane à Damas, le cheik Abdallah-el-Hallebi. Celui-ci, sachant que Francis est dans le couvent des franciscains, envoie deux assassins dans cette maison ; ils le placent dans l'alternative de la mort ou de l'apostasie. Francis, vieillard sexagénaire, répond avec calme et sérénité : « Que le cheik Abdallah garde mon argent si cela lui plaît ; quant à moi, je ne serai pas parjure à mon Dieu ; il m'a enseigné à ne pas craindre ceux qui font du mal au corps, mais seulement ceux qui veulent perdre l'âme : je suis chrétien ! » Les deux bourreaux l'égorgèrent[1]. Fuad-pacha, qui en

[1] La vindicte publique a toujours signalé et signale encore Abdallah-el-Hallebi comme le principal ordonnateur des massacres de Damas. Cela est aussi

Syrie se joue de tout, espérant jouer tout le monde, a exilé le cheik Abdallah en Chypre, sauf à le faire revenir à Damas au premier moment donné.

Un musulman damasquin, gravement malade dans sa chambre, apprend que les *fidèles* massacrent les chrétiens et brûlent leurs demeures. Il demande, comme dernière joie, qu'on lui amène enchaîné un *giaour*. On ne lui refuse pas ce plaisir. Le musulman saisit un pistolet caché sous son coussin, il se met sur son séant, et décharge, à bout portant, son arme sur le chrétien qui tombe raide mort. L'assassin moribond mourut quelques instants après de sa maladie.

Avant de quitter cet immense sépulcre de Harat-el-Nassara, j'ai voulu monter sur un minaret voisin pour embrasser d'un seul regard ce spectacle horrible. Je planais sur les décombres, sur les débris de marbres amoncelés; en face de moi, un Turc assis sur la terrasse d'une maison musulmane contemplait les ruines que lui et les siens avaient faites. Il me représentait l'image de la barbarie, le génie du mal et de la destruction jouissant de ses œuvres.

Un Européen qui habite Damas depuis longtemps, et qui

évident que le désastre même des chrétiens. Je citerai contre ce hideux personnage un témoignage non suspect, celui de M. Brank, consul d'Angleterre à Damas. Il m'a dit à bord de *l'Amérique*, au mois de décembre dernier, qu'Abdallah-el-Hallebi avait le premier, en tête de tous les conspirateurs, médité, organisé la catastrophe de Damas. Il m'a dit que lui, consul anglais, avait fait connaître à Fuad-pacha sa pensée tout entière à ce sujet, en exprimant au ministre ottoman sa profonde douleur de ce que ce grand coupable n'eût pas reçu la punition de son forfait par le dernier châtiment. Qu'a répondu Fuad-pacha au consul anglais, auquel, d'ailleurs, il a donné la décoration du *Medjidié?* Il lui a répondu qu'il était tout prêt à faire pendre Abdallah-el-Hallebi s'il pouvait lui découvrir à Damas deux musulmans qui témoigneraient contre lui. Ainsi le veut la loi islamique! Tant pis pour le *hat-houmayoun*, qui proclame que le témoignage des chrétiens doit être reconnu légal; il faut, pour condamner un exécrable criminel, que les musulmans témoignent contre lui! Cette bouffonnerie de Fuad-pacha, insultante pour l'Europe, pour la civilisation, pour la justice, sera, à n'en pas douter, une des plus grandes iniquités que l'histoire amassera sur la tête du gouvernement turc, lorsque l'histoire retracera, à froid, le drame épouvantable de la Syrie en 1860.

était à côté de moi dans la galerie du minaret, m'a dit que ce Turc était un des cheiks remplissant des fonctions religieuses dans la grande mosquée de cette ville. Il me semblait l'entendre dire, au nom de l'islamisme destructeur :

« Christianisme, Europe, civilisation, arrière! arrière! je ne veux pas de vous, et je vous brave! Je mets en poussière les églises, les couvents, les demeures des chrétiens que vous protégez! Je plonge mes mains dans le sang des enfants du Christ, et je vous le jette à la face! Vous vouliez vous implanter dans la *ville sainte!* vous vouliez régner en maîtres parmi nous, eh bien, voilà du sang et des ruines! Voilà comment je réponds à l'invasion de votre pensée! Aux anciens jours de l'islamisme nos pères, armés pour la conquête de l'univers, ont posé leurs pieds vainqueurs sur votre terre européenne; et, après l'anéantissement de l'empire de Constantin, ils sont allés vous insulter jusqu'aux portes d'une de vos plus fameuses capitales. Les jours présents ne ressemblent plus, pour nous, aux jours d'autrefois. L'éclat des batailles ne resplendit plus sur le front de l'islamisme, et les plis du sandjak-chérif (drapeau de Mahomet) ne sont plus agités par le vent de la victoire. Malheur! malheur! sur les sultans de Stamboul de notre époque; ils sont les indignes successeurs des califes. C'est ici un temps de honte, mais cette honte ne sera pas bue par les croyants de la cité Odeur du Paradis! Nous avons fait avec la torche de l'incendie, avec le kandjard et la hache des assassins, avec le vol, le pillage, le déshonneur des femmes et des filles chrétiennes, tout ce que vous ne faites plus, ô sultans de Stamboul, à la tête de vos escadrons. Si nous ne pouvons pas aller chercher au delà des mers des chrétiens pour les vaincre, nous assassinerons tous ceux que nous trouverons parmi nous. Oui, ils commençaient à lever la tête ces misérables esclaves! La France avait osé, il y a quinze ans, établir un consul à Damas, et toutes les nations des maudits avaient

suivi son exemple. Ces consuls étaient comme de petits rois parmi nous. Il fallait leur faire place quand ils paraissaient dans nos rues précédés de leurs cawas. Nous avions des *giaours* qui étaient protégés français, protégés russes, protégés autrichiens, protégés prussiens, que sais-je, encore? eh bien, nous avons égorgé les protégés et incendié les maisons des protecteurs! Arrière! arrière! christianisme, Europe, civilisation, nous ne voulons pas de vous, et nous vous bravons! L'Europe voulut un jour exiger du sultan une charte qui proclamait l'égalité entre les chrétiens et les musulmans, comme si les esclaves les plus vils pouvaient marcher de pair avec les maîtres les plus nobles! Eh bien, nous avons protesté par des monceaux de cadavres chrétiens contre cette charte impie. Que les hommes d'État admettent, tant qu'ils le voudront, l'empire turc dans ce qu'ils appellent la grande famille européenne, quant à moi, islamisme, je réponds à cet accouplement monstrueux par l'outrage jeté à la face du monde chrétien. »

Ces paroles, je le demande, n'expriment-elles pas toute une situation?

On délibère à Beyrouth quand il faut frapper. Ce ne sont point des protocoles qu'il faut ici : ce sont des zouaves et des canons rayés, vengeant avec un immense éclat tant d'outrages faits à l'humanité, à la civilisation.

Mais la politique ne le veut pas! elle répète encore sa vieille chanson du maintien de l'intégrité de l'empire ottoman. Qu'importe que les chrétiens soient massacrés, ruinés, et que le christianisme soit anéanti dans le pays où il a pris naissance; il faut maintenir l'intégrité de l'empire ottoman et se bien garder d'ouvrir la question orientale!

Il vaut bien mieux ouvrir la question du Pape, faire ou laisser faire la guerre au Saint-Siége, envahir ou laisser envahir des États comme le faisaient Attila et Genséric, on verra après ce qu'on fera des chrétiens d'Orient, sauf à ne plus en retrouver un seul.

Voyez donc les paroles qui sont adressées, par un des cinq commissaires réunis à Beyrouth, à un agent consulaire :

« — Pourquoi donc les chrétiens quittent-ils Damas ?

« — Parce qu'il n'y a pas de sécurité.

« — Prenez donc garde à ce que vous dites! en publiant qu'il n'y a pas de sécurité à Damas, vous publiez que le gouvernement turc n'y est plus possible, et qu'il faut l'y remplacer par un autre.

« — Je dis ce qui est; il n'y a pas de sécurité à Damas, et sans la présence d'Abd-el-Kader et de ses Algériens à Damas, le peu de chrétiens qui y restent, toujours insultés par les musulmans, seraient encore assassinés[1] ! »

Il faut cependant que l'Europe sache une chose : c'est que c'est elle qui a voulu le hat-houmayoun qui a rallumé dans les âmes musulmanes le plus ardent fanatisme contre les chrétiens; c'est que cette charte est son œuvre et qu'elle ne peut en demander l'application, qu'elle ne s'y trompe pas, qu'à coups de canon.

C'est l'Europe, c'est son intervention active, incessante, qui, en froissant les mœurs, les croyances, les usages, l'orgueil des musulmans, a fait rayonner l'espérance dans les cœurs des chrétiens, toutes choses qui ont provoqué les horreurs du Liban et de Damas.

Il aurait cent fois mieux valu qu'on laissât les chrétiens esclaves des Turcs, que de ne point les venger après les désastres.

Je termine cette lettre par un souvenir récent et bien touchant. Toutes les églises sont détruites à Damas. Hier dimanche, j'ai demandé si je ne pourrais pas entendre une messe. « Non, m'a-t-il été répondu; il y a trois mois qu'il n'y a plus de messe ici. »

[1] Le commissaire, grand amateur de l'intégrité de l'empire ottoman, est M. Vek-Béker, représentant de l'Autriche; l'agent consulaire est M. Georges Spartalis, représentant de la Grèce à Damas.

Cependant on disait qu'un prêtre maronite, le père Moussa-Karam, devait célébrer le saint sacrifice dans une maison particulière; c'est cet homme admirable qui avait déclaré au moment des massacres et après les massacres, qu'il ne quitterait Damas que le dernier, alors qu'il n'y aurait plus un seul chrétien.

La messe devait avoir lieu à neuf heures.

Le père Moussa avait reçu de la montagne une aube, une chasuble et quelques vases sacrés. Nous sommes allés, mon pauvre Mansour et moi, dans la maison turque. Nous y avons trouvé, dans une chambre obscure, une trentaine d'hommes et autant de femmes à genoux et pleurant.

On avait improvisé une sorte d'autel. La messe commençait. Que de tristesses! que de deuil! que de larmes dans ce malheureux reste d'une population assassinée!

Cette assemblée de fidèles priant dans un lieu caché, ce vénérable prêtre offrant la victime céleste, nous représentaient les cérémonies chrétiennes au fond des catacombes, et ces mêmes cérémonies aux jours plus récents de notre malheureuse France, alors que la hache révolutionnaire faisait tomber les têtes des prêtres et des fidèles qui ne pouvaient plus prier que dans des lieux ignorés.

Je me souvenais aussi d'Ananie et de sa maison, où il reçut Paul qui, foudroyé sur le chemin de Damas, s'était relevé chrétien et apôtre des nations. Comme les chrétiens de nos jours, Ananie et ses rares amis ne pouvaient implorer qu'en secret la miséricorde divine et célébrer les mystères de la foi.

Conservons dans nos cœurs l'espérance. Il ne peut se faire que la barbarie triomphe en face de l'Europe, et que l'islamisme s'asseye en vainqueur sur les derniers débris de la chrétienté de Syrie.

LETTRE XXXVII

Les agents de la Porte en Syrie pris en flagrant délit de conspiration. — Quel était le point de départ de cette conspiration? — M. Canaris, consul de Grèce à Beyrouth, et M. Spartalis, agent consulaire de cette nation à Damas. — Conversation de M. Spartalis avec Akmed-pacha avant les massacres de Damas. — Révélation d'Akmed-pacha dans cette conversation. — Cette révélation le conduit à la mort. — Nombre des musulmans de Damas qui ont pris part au massacre des chrétiens dans cette ville. — Soldats égorgeurs des chrétiens restés en grande partie en garnison à Damas. — *Soirée blanche et joyeuse* donnée à Fuad-pacha à Beyrouth. — Quelques-unes des finesses de Fuad-pacha. — Renseignements biographiques sur Akmed-pacha. — Pourquoi les Turcs élevés en Europe viennent-ils dans leur pays plus *turcs* qu'ils ne l'étaient auparavant? — Namik-pacha. — Prévisions des deux auteurs de *la Correspondance d'Orient* réalisées dans l'empire ottoman à trente ans de date. — Akmed-pacha dépositaire de la pensée conspiratrice partie de Stamboul. — Réunion secrète à Damas au commencement du mois de mars 1860. — Comment M. Lanusse, chancelier du consulat de France à Damas, en est informé. — Rapport de celui-ci à ce sujet au consul général de France à Beyrouth. — Horribles pressentiments des chrétiens de Damas après les massacres de la montagne. — Leur démarche auprès des consuls. — Supplique des évêques au pacha. — Réponse du pacha à cette supplique. — Le maronite Ibrahim-Adè et sa perspicacité dans toutes ces affaires. — Démarche de son patron, M. Thruillier, auprès des consuls de France et d'Angleterre à Beyrouth. — Réponse des consuls. — Quiétude des consuls anglais et autrichien à Damas. — Autorité des cheiks et des ulémas à Damas. — Démarche des drogmans du consulat de France et du vice-consulat de Grèce auprès des chefs religieux. — Réponse d'Abdallah-el-Hallébi. — Un cheik honnête homme, Salik-Rzorbatzi-Mahaïni-Zadè. — Sa réponse à la requête des drogmans. — Que la justice ne sera jamais rendue à Damas si l'Europe ne la rend pas elle-même. — Nouvelle de la prochaine arrivée à Damas de la commission européenne.

Damas, le 29 novembre 1860.

La complicité des agents du gouvernement turc dans les derniers événements de la Syrie est un fait trop grave pour qu'il ne me soit pas permis d'y revenir encore et d'y revenir sans cesse. Il faudrait être aveugle pour croire que cette com-

plicité était l'inspiration propre, unique, des agents de la Porte Ottomane en Syrie. Le point de départ de la conspiration n'était ni à Damas, ni à Beyrouth ; il était à Constantinople. A qui fera-t-on croire que des fonctionnaires d'un gouvernement comme le gouvernement turc, fonctionnaires si haut placés qu'ils forment en quelque sorte le gouvernement lui-même, puissent être considérés comme des instruments isolés d'une trame si savamment ourdie ? A qui fera-t-on croire, par exemple, qu'un ministre des affaires étrangères à Stamboul, en admettant même que l'idée de la conspiration ne vînt pas de lui, ait ignoré le foyer de cette conspiration, et ignoré aussi comment elle se préparait en Syrie ? J'ai cité, dans une de mes lettres, un mot d'Ismaïl-pacha, aide de camp de Fuad-pacha, qui révèle à lui seul toute la conspiration : « Kurchid-« pacha avait mission de frapper un coup en Syrie, mais il est « allé trop loin. »

Il est allé trop loin ! Dans quelle proportion devait-il commander les massacres ? C'est ce qu'on ne dit pas. Mais les massacres ont eu lieu, et ils ont eu lieu parce que les représentants du gouvernement turc les ont voulus.

Il y a à Damas des millions et des millions de piastres à restituer ; il y a plus de huit mille innocentes victimes à venger. Qu'a-t-on fait jusqu'à présent pour tout cela ? Mais rien, rien, absolument rien ! Tout le monde n'est pas même convaincu, à Damas, qu'Akmed-pacha ait été fusillé ; on le croit errant dans quelque désert ; mais en admettant l'exécution réelle, et j'y crois, il est certes permis de penser que la Porte Ottomane avait un grand intérêt à se débarrasser d'un homme dont les révélations pouvaient compromettre des personnages encore plus coupables que lui.

Il y a deux hommes en Syrie, représentants d'un petit pays, mais d'un pays héroïque, qui n'ont jamais été trompés un seul instant sur les projets qui se tramaient contre les chré-

tiens : ce sont, M. Canaris, consul de Grèce à Beyrouth, et M. Spartalis, vice-consul de cette nation à Damas. Ils ont tout vu, tout compris, et ils ont averti tout le monde, même les Turcs. Après les infâmes trahisons de Hasbaya et de Rachaya, trahisons qui en annonçaient d'autres, M. Spartalis est allé voir Akmed-pacha à Damas; il lui a dit : « Excellence, des choses horribles se passent, et il peut s'en passer d'autres; vous m'avez souvent appelé votre ami, et je vous parlerai en ami : la situation est telle, en ce moment, que vous pouvez personnellement courir les plus grands risques si vous ne faites rien pour la conjurer! — Ne craignez rien pour moi, lui répondit soudainement Akmed-pacha; » et, portant sa main sur sa redingote, à l'endroit où est placée la poche intérieure de cet habit, le général de l'Arabistan ajouta : « J'ai là quelque chose qui ne me quitte jamais, et cette chose suffirait, dans un cas donné, pour me mettre à couvert contre toute responsabilité personnelle. »

M. Spartalis répéta les propres paroles du général à Fuad-pacha, quand celui-ci arriva à Damas au mois de juillet dernier. Mis en présence d'Akmed-pacha devant le tribunal qui devait juger cet homme, M. Spartalis reproduisit les mêmes paroles qu'il avait entendues de la bouche du séraskier : Je ne nie pas ces paroles, dit Akmed-pacha, mais en les prononçant et en portant la main sur ma poitrine, *je ne faisais allusion qu'à ma conscience que je savais tranquille.* » Le faux-fuyant était si singulier que les graves musulmans, membres du tribunal, se prirent à sourire. Cette confrontation eut lieu le 6 septembre : deux jours après, vingt-cinq balles étendaient raide mort Akmed-pacha dans la cour de la citadelle de Damas.

J'ai dit plus haut que rien n'avait été fait dans cette ville pour punir les forfaits inouïs qui y ont été commis. Comment! Akmed-pacha et trois autres officiers turcs fusillés après avoir été convaincus de leurs crimes; une soixantaine

de bandits damasquins pendus, et une centaine d'affreux bachi-bouzoucks exécutés; quelques chefs de la conspiration exilés; comment! dis-je, cela pourrait être un châtiment suffisant pour racheter le sang de huit mille chrétiens, la perte de trois mille sept cents maisons, la perte de richesses immenses! Comment l'Europe qui, dans ces dernières années, s'est mêlée si activement des affaires de la Turquie, en faisant toute chose pour inspirer aux chrétiens des sentiments d'égalité et d'indépendance, comment l'Europe pourrait-elle se contenter de la justice de Fuad-pacha?

Quand je demande, ici, le nombre des Damasquins qui ont pris part à tous ces crimes exécrables, on me répond : « Tous les Damasquins musulmans sont coupables [1]; ceux qui n'ont pas assassiné ont volé; ceux qui n'ont pas volé ont assassiné; ceux qui n'ont pas outragé de pauvres et timides créatures ont incendié, et ceux qui n'ont pas commis toutes ces horribles choses ont poussé les autres à les commettre, sans compter les conspirateurs haut placés qui avaient organisé l'anéantissement des chrétiens. »

Mais ce que nous voyons de véritablement inouï à Damas, c'est la présence, sauf quelques centaines qui sont partis, des soldats d'Abdul-Medjid, qui ont ouvertement prêté main-forte à tous les assassins et à tous les voleurs de la *cité sainte*. Oui, ces hommes sont toujours là; je les rencontre dans les rues; je les vois à leurs corps de garde; je les vois à la porte de tous les consulats dont ils sont maintenant les gardiens. Quels gardiens, mon Dieu! ils gardaient aussi les maisons des chrétiens menacés par les barbares. Leurs pareils gardaient les habitants de Hasbaya, de Rachaya et de Déir-el-Kamar, et vous savez ce qui arriva!

[1] Sur une population de cent quarante à cent cinquante mille âmes, on a compté jusqu'à *cinq musulmans* qui ont secouru les chrétiens pendant le massacre.

Et Fuad-pacha voudrait maintenant que les chrétiens de Damas, réfugiés à Beyrouth, revinssent tous, et tout de suite, dans la ville, tombeau de leurs proches et tombeau de leur fortune, dans la ville où ils ne pourraient faire un pas sans voir des figures d'assassins et de voleurs, soit qu'ils portent l'uniforme du nizam ou le turban de Mahomet! Ils ont perdu leurs foyers, et Fuad-pacha leur offre, en attendant mieux, de les loger dans des maisons turques, maisons ennemies où ils pourraient être égorgés chaque nuit. « Mais, Excellence, changez-les au moins de garnison si vous ne voulez pas les faire fusiller, ces soldats qui, au mois de juillet dernier, se sont souillés de tous les forfaits! »

Que voulez-vous? l'absence prolongée des chrétiens de Damas, j'ai déjà indiqué cette idée, compromet passablement la mission de Fuad-pacha en Syrie. Cette absence peut montrer aux yeux de l'Europe que justice n'est pas encore faite à Damas, et que la sécurité n'y règne pas. Cela est grave, en vérité, car l'armée française est à Kab-Elias, à quatre vols d'hirondelle de Damas, et il est évident qu'elle viendra prendre garnison dans cette ville si les chrétiens ne peuvent y vivre en paix! Chut! chut! ne disons pas cela; car autant vaudrait dire que l'empire ottoman doit être démembré, ou mis de côté, attendu qu'il est impuissant à gouverner ces pays! Cela ne serait pas prudent; on est plus habile que ça! Ne dérangeons pas la Turquie : elle prend un bain de sang chrétien! Voyez donc ce que Fuad-pacha fait en ce moment à Beyrouth! En fin politique qu'il est, il fait tous les soirs répéter à tous les échos de la ville arabe les symphonies de sa musique militaire; il reçoit les jeudis dans ses salons; il donne à dîner et il accepte des festins. Pour montrer combien il est loin du fanatisme musulman, combien il aime la civilisation européenne, lui qui a longtemps vécu dans l'éblouissant Paris, il sablera le bordeaux, le sauterne, le champagne, le vin de

Chypre et le vin du Liban à la barbe de Mahomet. Que ne doit-on pas espérer d'un musulman qui fait si bien sauter le bouchon?

Voici, à propos de festin, ce que je lis dans le *Hadikat-el-Akbar* (Jardin des Nouvelles), journal du gouvernement turc qui se publie à Beyrouth depuis un an :

« Son Excellence Fuad-pacha a bien voulu écouter la prière de son très-cher Nicolas-bey Médowar[1]. Son Excellence a honoré sa maison dans la soirée de dimanche dernier (19 novembre 1860), avec Leurs Excellences Akmed-pacha, gouverneur de Beyrouth, Moustafa-pacha, capitaine à bord du *Dotma-el-Chaaniatt*, le très-cher Abrou-effendi et d'autres personnes de la suite de Fuad-pacha. Il y a eu souper. La maison était parée à l'intérieur et à l'extérieur. Il y a eu des illuminations et des feux d'artifice. La musique militaire et la musique civile retentissaient. La soirée a été *blanche et joyeuse*. MM. Médowar ont fait gracieusement leur devoir et ont mérité tous les éloges. »

Voilà donc des fêtes superbes. On doit se féliciter, au moins, qu'on n'en ait pas donné de semblables à Fuad-pacha pendant son séjour à Damas. Elles auraient présenté un douloureux contraste avec le deuil immense de cette ville. Des feux d'artifice jetant leur éclat sur les ruines sanglantes de Harat-el-Nassara les auraient éclairées d'une trop grande horreur. Ceux qui liront ces lignes trouveront que le moment pourrait être mieux choisi pour des *soirées blanches et joyeuses*, et que Beyrouth est trop voisin de Damas et du Liban dévasté pour être le théâtre de réjouissances pareilles. « Il n'est pas bien, disent les victimes de la conspiration turque, de danser en quelque sorte sur les sépultures de nos parents massacrés. »

[1] M. Nicolas Médowar est membre du tribunal de commerce de Beyrouth. Son frère, M. Michel Médowar, est premier drogman du consulat de France dans cette ville. Ils appartiennent à la nation grecque catholique.

Fuad-pacha a déjà joué aux Français un tour magnifique. Les Français pensaient trouver en Syrie des Druses terribles, des hommes féroces, des lions de combat; point du tout, Fuad-pacha, d'accord avec ses amis les Anglais, les a transformés en agneaux; et pour éviter tout conflit entre les soldats de la France, qui n'y vont pas de main morte avec l'ennemi, Son Excellence ménagea tout d'abord aux Druses, et cela pendant que notre armée était dans la montagne, tous les moyens de fuite.

D'abord, les Druses sont les hommes les plus obéissants du monde, ainsi que le disait un officier turc au commandant Ardent-du-Pic; *ils ne font que ce qu'on leur dit de faire.* Bêtes féroces hier, ils sont à l'état de moutons aujourd'hui. Et tout cela au moyen de la baguette enchantée de S. E. Fuad-pacha. Donc, l'expédition française en Syrie était inutile!

Assurément, Fuad-pacha est un habile homme! Il fait demander, je vous l'ai dit, à M. l'abbé Lavigerie de l'argent à emprunter, argent provenant des aumônes de la France pour les pauvres chrétiens de la Syrie. Les simples croient, tout d'abord, qu'une pareille demande n'est pas l'expression d'une très-haute dignité. Erreur! erreur! ceci, c'est encore de l'habileté; en demandant de l'argent, Fuad-pacha prouve qu'il n'a pas grand'chose dans ses coffres-forts, et dès lors il ne peut pas faire aux chrétiens de Syrie tout ce que son bon cœur désire. Qui est donc tenu à l'impossible?

Mais, répondent les simples, si Fuad-pacha, dans sa pénurie, ne peut rien faire pour soulager tant de misères, pour tout arranger, il faut donc que l'Europe s'en charge, car les choses ne peuvent pas rester dans l'état où elles sont? Et les habiles de dire : « l'Europe est-elle assez calme pour s'occuper des affaires de ces pays-ci? Est-ce que Fuad-pacha ne sait pas qu'au sein même de la commission européenne à Beyrouth, tout le monde ne marche pas d'un parfait accord? »

Tout ceci n'est pas de mon invention ; je répète tout bonnement ce que j'entends dire à Damas même.

Les détails de la conspiration turco-druse sont infinis. Je pourrais multiplier les pages là-dessus. Je veux me borner aujourd'hui à indiquer d'une manière précise les principaux traits de cette conspiration à Damas même. Et d'abord, un mot sur Akmed-pacha, général de l'Arabistan et gouverneur civil de Damas depuis 1847 jusqu'au moment de sa mort, le 8 septembre 1860.

Il était né à Constantinople en 1808. Il appartenait à une famille de très-basse condition. Placé tout enfant dans une école primaire de Stamboul, il s'y était fait remarquer par la vivacité de son intelligence. Le sultan Mahmoud, avec sa fureur de civilisation européenne, mit le petit Akmed au nombre des jeunes Ottomans qu'il envoya, soit à Londres, soit à Vienne, soit à Paris, pour y faire leurs études. C'est dans la capitale de la France qu'Akmed avait commencé son éducation *européenne*, pour la terminer dans la capitale de l'Autriche, où il est resté très-longtemps. On dit qu'Akmed-pacha parlait le français et l'allemand avec facilité. C'était un homme beau de visage, grand, bien fait, doux et agréable dans ses manières. Qui aurait pu penser que le plus ardent fanatisme islamique bouillonnât dans cette âme qui s'était pendant si longues années abreuvée à tous les fleuves de la civilisation de l'Occident?

Il y aurait ici un point curieux à examiner : tous ou presque tous les Ottomans élevés en Europe, depuis quarante ans, sont revenus dans leur pays, non point avec des idées de tolérance, mais *plus Turcs encore* qu'ils ne l'étaient avant leur départ pour l'Occident? Quelles étaient les impressions qu'ils avaient reçues dans les capitales de l'Europe! Y avaient-ils senti comme un vent destructeur qui s'en allait des bords de la Tamise, de la Seine, du Danube, vers les bords du Bos-

phore, du Jourdain et de l'Euphrate? Avaient-ils compris que l'idée européenne, opiniâtre dans ses invasions, devait finir par l'invasion totale de l'empire des sultans? Les mots de partage de cet empire, mots prononcés depuis Voltaire et Catherine, avaient-ils effrayé leur imagination, leur patriotisme? Et quels étaient les moyens de salut qui pouvaient leur venir en pensée pour conjurer les périls dont le trône d'Osman semblait menacé?

Avaient-ils jugé que toutes ces réformes commencées par Sélim II, réformes qui coûtèrent la vie à ce sultan, continuées avec plus d'énergie encore, sinon avec plus d'intelligence, par Malmoud II, étaient impuissantes à sauver l'empire, et que la civilisation de l'Occident, entrée à Constantinople, pourrait être, en un jour donné, ce que fut pour la cité de Priam le cheval d'Épéus? Dès lors, où chercher le salut? sans aucun doute, dans l'islamisme lui-même. C'était la pensée de ce Namik-pacha dont Michaud a si délicieusement parlé dans la *Correspondance d'Orient*.

Namik-pacha, jadis élégant Parisien à gants jaunes, était redevenu, après son retour en Turquie, plus musulman qu'un derviche. Or, Namik-pacha a été l'homme de Djeddah, remarquez-le, après avoir été l'homme de Candie. Il avait d'ailleurs dit toute sa pensée à un Européen attaché au service de la Porte Ottomane, qui me l'a répétée à moi-même. « Je ne suis pas Européen, lui disait Namik-pacha ; je ne l'ai été que trop longtemps ; je suis musulman, et je ne veux être que musulman ; je ferai exactement mon *namaz* (prière) quand la voix du muezzin se fera entendre ; je ne boirai plus de vin, et je ne mangerai plus de la chair de porc ; je ne mangerai plus avec une fourchette, mais avec mes doigts, comme mangeaient nos glorieux padischahs d'autrefois ; je ne m'assiérai plus sur des chaises, mais par terre sur une natte ou sur un tapis ; je fumerai mon chibouk en murmurant le nom d'Allah et de son

prophète, et je ferai le pèlerinage de la Mecque. L'islamisme a fondé notre empire, et c'est l'islamisme qui doit le sauver ! »

Fuad-pacha lui-même se vante d'être Turc, tout à fait Turc ; mais on ne l'acceptera comme *vrai croyant* que lorsqu'il aura dit un éternel adieu à la liqueur proscrite par Mahomet.

Il doit m'être permis de placer une observation au sujet des réformes turques et du retour des Ottomans à l'esprit de l'islamisme. Les deux auteurs de la *Correspondance d'Orient*, ce livre charmant et si nourri de faits et d'idées, ont été les premiers, il y a trente ans, alors que tant de politiques proclamaient la résurrection des Turcs au moyen de la civilisation européenne, à montrer tout ce qu'il y avait de vain, de faux, d'impuissant dans ces tentatives de réforme. Ils ont compris les Turcs et il les ont peints tels qu'ils sont, avec leurs préjugés, leur orgueil, leur religion violente, despotiquement exclusive, avec leur haine invétérée du nom chrétien, leurs mœurs, leurs lois, leurs usages et leur caractère ; enfin, ils les ont montrés *incivilisables;* ils ont dit qu'ils étaient nés Turcs et qu'ils mourraient Turcs, comme empire du moins. Les deux auteurs de la *Correspondance d'Orient* ont fait plus ; ils ont annoncé, trente ans à l'avance, le retour vers l'esprit islamique, retour dont nous sommes les témoins aujourd'hui et qui ont produit les horreurs qui ont épouvanté et indigné l'Europe.

Eh bien, Akmed-pacha, gouverneur civil de Damas et général des armées de l'Arabistan (notez que ces armées formaient *trois mille hommes!*), cachait sous une écorce où le polissoir européen avait passé, l'idée ardente, mais calculée, d'en finir avec le christianisme en Turquie, en faisant exterminer les chrétiens. Kurchid-pacha de Beyrouth, ce grand coupable qu'on voudrait sauver aujourd'hui, n'était qu'un monomame rêvant massacres ; mais ce n'était pas lui qui était le dépositaire de l'idée conspiratrice venue de Stamboul ; il n'était ni assez intelligent ni assez habile pour avoir été jugé

digne d'une confidence pareille; le dépositaire unique de cette idée était Akmed-pacha, de Damas; Kurchid n'était que son instrument. Akmed l'avait chargé de s'entendre avec les Druses, voilà tout. Il y avait auprès de Kurchid un homme précieux pour cela : c'était Akmed-effendi, qui avait une mère druse et qui était l'ami particulier de Saïd-bey-Djomblatt.

Assurément Kurchid-pacha était aussi coupable que le général d'Arabistan ; cependant celui-ci a été très-promptement expédié pour l'autre monde, tandis que Kurchid fume encore son chibouk à Beyrouth. Les révélations du premier pouvaient être terribles pour bien des Turcs à Stamboul; le second est moins à redouter. Sa tête restera peut-être sur ses épaules. On peut s'attendre à tout ici. J'ai parlé de la réunion secrète qui eut lieu, dans les premiers jours du mois de mars dernier, dans une chambre reculée du sérail, à Damas. Les principaux membres de ce conciliabule étaient : le cheik Abdallah-Hallébi; Zahir-effendi, mufti; Amar-effendi-Gazzi, juge au tribunal criminel; Akmed-effendi-Hassibi-Abdel-el-Hadi-el-Oumari; Abdallah-bey-Nassif-pacha; Mohammed-bey-Admé; Ali-bey; Assad-pacha et le père de celui-ci, Abdallah-bey [1]; Akmed-effendi, dont j'ai souvent parlé, était venu exprès de Beyrouth pour cette réunion, à laquelle il assista. Akmed-pacha, le général de l'Arabistan, la présidait. Elle se tint pendant la nuit. On y délibéra sur toute chose : progrès alarmant des richesses des chrétiens; prépondérance toujours croissante des consuls européens en Turquie; le hat-houmayoun contraire à la lettre et à l'esprit du Coran; danger que tant de causes diverses faisaient courir à l'islamisme et à l'empire ottoman; moyens de remédier à *tant de maux*. Dans un *fedva* (décision) motivé sur un texte du livre de Mahomet,

[1] Tous ces personnages importants de Damas sont aujourd'hui ou exilés ou condamnés à la prison. J'ai déjà cité leurs noms dans une de mes lettres.

[2] Le Coran, ch. IX, v. 29.

le cheik Abdallah-Hallébi déclare que les chrétiens ne peuvent pas être les égaux des musulmans; qu'ils ne peuvent être que tolérés au sein de l'islamisme; qu'ils ne peuvent racheter leur tête qu'en payant le *karache* (capitation); qu'en abolissant cet impôt du sang, le hat-houmayoun a violé la loi islamique; qu'un pareil état de choses ne peut plus être supporté, et qu'on ne peut y mettre un terme que par l'extermination générale des chrétiens.

Qui a pu trahir une réunion si secrète? qui a pu donner l'éveil sur le *fedva* d'Abdallah-Hallébi? C'est un membre même de la réunion. Épouvanté des conséquences d'une décision pareille, il en avait fait avertir M. Lanusse, chancelier du consulat de France à Damas, qui gérait ce consulat en l'absence de M. Outrey, consul titulaire. M. Lanusse, dont la conduite a été admirable de tout point dans les derniers événements, fait son rapport à M. le comte Bentivoglio, notre consul général à Beyrouth. Celui-ci en informe son gouvernement à la fin de mars.

Cependant aucun événement grave n'éclate dans le mois d'avril; les choses en restaient là. Les massacres commencés à Saïda le 3 juin, achevés le 19 de ce mois à Déir-el-Kamar, jettent l'épouvante parmi les chrétiens de Damas. Ils auraient voulu fuir; mais où aller? Le Liban était en feu; les bandits en étaient maîtres. Sortir de la cité, c'était s'exposer à une mort inévitable. Que font-ils dans une situation pareille? Ils supplient les consuls à Damas de les sauver.

Ceux-ci vont trouver Akmed-pacha et lui demandent au nom de leurs gouvernements respectifs de déclarer, oui ou non, s'il y a péril pour les chrétiens à Damas. Le pacha jure par Mahomet qu'il répond de tout et que rien n'arrivera. « Je suis, ajouta-t-il, le général des armées de notre glorieux sultan, qui ne veut que le bien de tous ses sujets; je représente ici la Sublime Porte : dites donc aux chrétiens que leurs craintes

sont vaines, et que c'est me faire insulte de croire à ces craintes. » Les évêques de tous les rites adressent collectivement une supplique à Akmed-pacha pour lui faire part de leurs craintes, et lui demander de continuer à les protéger, eux et les peuples placés sous leur garde. Le séraskier leur répond :

« J'ai reçu le rapport que vous m'avez adressé relatant les événements du Liban et me faisant part du peu de sécurité et de l'inquiétude des membres de vingt-sept communautés, inquiétude provenant de propos tenus par des personnes malveillantes, et vous me demandez de prendre des mesures en conséquence.

« Je m'empresse de vous prévenir que la miséricorde souveraine assure de tout temps, dans toutes les circonstances et toujours, la tranquillité et le bien-être de ses sujets et de tous ceux qui vivent sous l'ombre de ses ailes.

« Tous les *représentants de la Sublime Porte agissent en conséquence et emploient tous les moyens nécessaires pour maintenir la sécurité et la tranquillité* publiques : ceci est connu de tout le monde et personne ne peut le nier. Ceci est tellement vrai que, dès le commencement des troubles, on a pris des mesures pour éviter et empêcher tout conflit, afin que ces contrées restent tranquilles, surtout la ville de Damas, qui relève directement de la Sublime Porte. Les mesures déjà prises sont plus que suffisantes pour maintenir le bon ordre et empêcher qu'il ne soit troublé.

« En conséquence, je ne puis permettre la continuation des soupçons et la frayeur qui s'est emparée des membres de vos communautés. Je me fais un devoir de vous communiquer l'état des choses avec l'espérance que vous voudrez faire part de ce qui précède à vos communautés, afin qu'elles vivent dans la plus parfaite tranquillité.

« Damas, 9 selhage (17 juin). »

Tout le monde n'était pas rassuré, cependant, par les paroles du gouverneur. Un jeune homme très-intelligent, Ibrahim-Eddé, représentant à Damas de la maison de commerce Thruillier et Smith, à Beyrouth, écrit lettre sur lettre à ces messieurs pour leur faire part de ses craintes et leur demander s'il doit, oui ou non, quitter la ville. M. Thruillier va trouver le consul de France et M. Moore, consul d'Angleterre, à Beyrouth, leur fait part des terribles appréhensions d'Ibrahim-Eddé, et les prie de lui dire ce qu'il faut en penser. Les consuls ne croient à aucun danger à Damas, et le déclarent à M. Thruillier. Celui-ci écrit à son représentant, à Damas, pour lui dire ce qu'il vient d'apprendre, et l'engage à ne pas quitter la ville.

Les trahisons de Hasbaya, de Rachaya, de Zahleh et de Déir-el-Kamar, auraient pu, dira-t-on peut-être, éclairer les consuls sur les projets sinistres de Damas. C'est possible; mais il est possible aussi qu'ils aient établi une notable différence entre ce qui s'était passé à la montagne et ce qui pouvait se passer à Damas.

Bien qu'injustifiables, je ne me lasserai pas de le dire, parce que là est, à mon sens, un des points les plus graves et les plus importants de la question syrienne, bien qu'injustifiables, dis-je, les horreurs du Liban s'expliquaient à cause des populations rivales, ennemies, presque toujours armées les unes contre les autres; mais à Damas, des massacres n'avaient pas de raison d'être, et la pensée les repoussait. Comment imaginer qu'une population de cent quarante mille habitants, auxquels s'uniraient les soldats de la Sublime Porte, tomberait sur vingt-cinq ou trente mille chrétiens inoffensifs? La réunion secrète du mois de mars, dont les chancelleries avaient été informées, aurait pu toutefois inspirer assez de méfiance pour Damas même. Que vous dirai-je encore? Il est des crimes si horribles auxquels des gens honnêtes ne peuvent pas croire!

Mais cette confiance était partagée à Damas par des personnes honorables.

M. Spartalis n'avait pas, lui, cette confiance. Il était si pénétré de la crainte d'un grand malheur, qu'il passait la moitié de ses nuits dans les rues de Damas, croyant toujours voir arriver le moment fatal. Il parlait de ses poignantes appréhensions à M. Brank, consul d'Angleterre à Damas, et celui-ci de répondre : « Bah ! bah ! ce sont là des bêtises ! » M. Pfæffinger, consul d'Autriche, avait la même quiétude que le consul anglais.

Peu de temps après, le consulat autrichien était brûlé ; l'émeute féroce, l'écume à la bouche, la torche de l'incendie d'une main, le yatagan de l'autre, inscrivait une date d'infamie dans l'histoire de Damas. M. et Mme Pfæffinger et leur enfant échappaient à la mort par miracle, et ils sont encore malades aujourd'hui, à Beyrouth, de l'effroi qu'ils ont ressenti.

On peut être étonné, après de telles leçons, de voir des politiques persister à croire que Damas n'a pas cessé d'être un paradis.

On avait la parole d'Akmed-pacha qui promettait la plus parfaite sécurité et la répression au besoin. Mais il y avait à Damas une autre autorité que la sienne, l'autorité des cheiks et des ulémas ; et celle-là n'était pas la moins importante. De tout temps, les cheiks et les ulémas de Damas ont exercé une influence décisive sur les musulmans de cette ville. Cette autorité, toute religieuse, a une réputation réelle jusqu'à Médine et à la Mecque. Le *corps savant* et le corps religieux musulman de Damas sont connus dans l'Arabie entière pour leur dévouement à la religion du prophète. Ils prélèvent chaque année, dans la cité damasquine, un impôt considérable destiné à l'entretien et à l'embellissement de la *vénérable kabaa.*

Que ne pouvait donc point une telle autorité pour empêcher les malheurs qui étaient dans l'air ici ? Ayant donc la parole d'Akmed-pacha que rien n'arriverait, les chrétiens songèrent

à obtenir une assurance semblable de la part des cheiks et des ulémas. Ils prièrent les consuls de faire une démarche dans ce but auprès du cheik Abdallah-Hallébi et de ses confrères en religion. Les consuls déléguèrent à cet effet M. Nicolas Sioufi, drogman du consul de France, et M. Moussa Bahri, drogman de l'agence consulaire de Grèce, tous les deux chrétiens originaires de Damas.

Ces deux envoyés abordèrent Abdallah-Hallébi avec ce ton de respect ou plutôt avec cette humiliation de longue date que les pauvres chrétiens emploient ordinairement quand ils ont à s'adresser aux musulmans leurs maîtres. Ils disaient aux chefs de l'islamisme : « Seigneurs, vous avez été toujours compatissants pour les chrétiens; vous ne sauriez leur faire défaut dans les circonstances présentes; ils ont droit à votre protection, et ils y comptent toujours. Employez tous vos pouvoirs à empêcher de grands malheurs. »

Le cheik Abdallah-Hallébi, se rengorgeant, au coin de son divan, caressant sa barbe de la main gauche, tenant de la main droite le bout argenté de son narghilé, répondit d'un ton majestueux :

« Bien que les chrétiens de cette ville sainte aient un peu oublié, depuis quelques années, leur condition première, celle de *rayas*, bien qu'ils aient abusé trop souvent des bontés que nous avons fait pleuvoir sur leurs têtes, ils peuvent néanmoins être tranquilles, aucun malheur ne leur arrivera. »

Cette déclaration était si solennelle qu'on crut, un moment, à sa sincérité. Abdallah-Hallébi qui, avec Akmed-pacha, était l'âme de la conspiration, déploya dans cette circonstance une telle richesse d'hypocrisie, qu'un vénérable chrétien de Damas, Francis Moussabéki, l'une des premières victimes du 9 juillet, ainsi que je l'ai dit déjà, Francis Moussabéki, dis-je, crut tellement à la parole d'Abdallah, *son grand ami*, qu'il blâmait les chrétiens de leurs craintes *mal fondées*.

Il restait aux envoyés des consulats un dernier personnage important à voir, c'était Salih-Rzorbatzy-Mahaïni-Zadé, autre chef de l'islamisme à Damas. Quand celui-ci entendit de leur bouche les mêmes paroles qui avaient été adressées à Abdallah, il répondit : « Ce ne sont là que des paroles vaines ; les ulémas ne perdent pas leur temps à environner les chrétiens de leur bonté et de leur protection ! Je vous dis, moi qui sais les choses, que plus de dix-huit cents fusils ont été distribués, il n'y a que quelques jours, au peuple de Damas, et qu'il faut vous attendre à une horrible émeute prochainement. Voilà ! » Ce musulman sincère et ennemi de toute infamie ajouta : « Nous verrons, au jour du péril, quels seront les véritables protecteurs des chrétiens ! »

Les deux visites de MM. Sioufi et Bahri eurent lieu le 3 juillet. Six jours après le Harat-el-Nassara était à feu et à sang, et, à l'exemple d'Abd-el-Kader, le brave Salih-Rzorbatzi-Mahaïni-Zadé sauvait des chrétiens dans son quartier de Meïdan, asile des plus fanatiques et des plus féroces musulmans de Damas.

Telle a été cette conspiration musulmane dans la ville d'où je vous écris. Vous en savez maintenant le caractère, et je n'insisterai plus sur ce point. Cette conspiration est maintenant livrée à la réprobation de l'histoire. Mais vous conviendrez avec moi qu'elle ne peut pas rester impunie, et que si Fuad-pacha, comme il en a l'intention, voulait borner ses répressions à ce qu'il a fait ici, l'Europe ne pourrait pas s'en contenter. Les vaisseaux anglais ont lancé des bombes sur Djeddah, en punition de forfaits exécrables sans doute, mais qui ne sont pas comparables aux horreurs de Damas.

Si on comptait sur la Porte Ottomane seule, la Porte Ottomane si gravement impliquée dans tout ceci, on compterait sur une chimère. Comme un homme politique me le disait à Beyrouth : Le cœur de la question syrienne est à Damas ; c'est

là qu'elle doit être traitée et résolue par l'Europe, si indignement insultée dans ses agents, dans ses traités, dans les concessions qu'elle avait obtenues du gouvernement turc, au prix de tant d'or et de tant de sang, pour sauver les Ottomans en 1854 et 1855.

L'immense outrage, et un outrage gratuit, s'il en fut jamais, fait par les musulmans de Damas à l'humanité, à la civilisation, au christianisme, doit de toute nécessité recevoir, à Damas même, une réparation éclatante et complète; sinon, nous n'aurions plus, nous, hommes du dix-neuvième siècle, qu'à nous voiler la face et boire l'insulte de l'islamisme. Il est impossible qu'une honte pareille soit réservée à l'Europe chrétienne, car il y a honte, il y a tache à la civilisation, à la croix qui en est le glorieux symbole. Encore une fois, cette tache sera lavée.

Il ne m'appartient pas de tracer à l'Europe la conduite qu'elle a à tenir vis-à-vis de Damas; vis-à-vis de Stamboul d'où est partie la pensée de mort. Je me contente d'indiquer le caractère particulièrement horrible des massacres de Damas, et, avec tous les honnêtes gens, j'attends la réparation, une réparation qui soit à la hauteur de tant de crimes.

Déjà une bonne nouvelle nous arrive : la commission européenne qui siégeait à Beyrouth va se transporter à Damas. Quelles impressions vont faire naître dans les cœurs et dans les esprits des cinq représentants de l'Europe les tristes et immenses ruines de Harat-el-Nassara ! Il me semble impossible qu'au milieu d'une telle dévastation, au milieu de tant de misères, parmi les malheureux restes d'une population assassinée, il me semble impossible que des honnêtes gens ne s'entendent pas pour faire rendre justice aux spoliés et pour exiger un châtiment qui satisfasse la civilisation elle-même. Il nous serait trop cruel de penser le contraire.

LETTRE XXXVIII

Abd-el-Kader à Damas.

Damas, le 30 novembre 1860.

Je ne vous ai point encore parlé d'Abd-el-Kader. Mais au moins n'ai-je pas voulu retarder d'une heure, le jour de mon arrivée à Damas, le moment de ma visite au célèbre émir. S'il n'y avait pas eu un consul de France à Damas, c'est à Abd-el-Kader que je me serais d'abord présenté pour lui offrir mes félicitations et mes hommages; mais en sortant de chez notre consul, M. Outrey, je me suis rendu chez l'émir avec M. Spartalis qui lui portait le grand cordon de l'ordre du Sauveur.

Pour donner le plus de solennité possible à la remise de cette décoration si bien méritée, M. Spartalis avait formé un cortége de quelques Grecs établis à Damas. Prévenu de notre arrivée, Abd-el-Kader s'était placé à côté de la seconde porte de sa maison pour recevoir le représentant de Sa Majesté Hellénique. Il l'a accueilli avec une véritable effusion, car M. Spartalis est un des hommes que l'émir estime et affectionne le plus.

Le glorieux proscrit m'a tendu la main d'une façon toute cordiale. J'ai saisi cette main avec empressement, et je l'ai pressée dans les miennes. Il nous a fait entrer dans un salon meublé moitié à l'orientale, moitié à l'européenne; j'étais assis à sa gauche, M. Spartalis à sa droite. Un assez grand nombre de personnes, parmi lesquelles se trouvaient des Algériens, remplissaient le salon.

Le vice-consul de Grèce m'a dit en français et à voix basse : « L'émir attend que vous lui disiez quelque chose pour entrer en conversation avec vous. » J'ai dit à Abd-el-Kader : « J'ai lu

dans un auteur arabe qu'il y avait dans ce monde quatre choses dont l'une seule pouvait rendre immortel le nom d'un homme : la vaillance dans les combats, la charité noblement exercée à l'égard du prochain, un livre qui éclaire les hommes en les rendant meilleurs et, enfin, des lois pour les gouverner avec équité. Vous avec fait ces quatre choses, émir, et votre front rayonne ainsi de toutes les gloires. »

Je n'étais pas bien sûr, entre nous soit dit, qu'Abd-el-Kader eût fait un bon livre [1] et de bonnes lois; mais ne me pardonnerez-vous pas d'avoir, dans cette circonstance, un peu courtisé le malheur, car, quels que soient les hommages qui en-

[1] On sait qu'Abd-el-Kader est un homme lettré, en ce qui touche du moins la littérature de son pays, car je ne pense pas qu'il ait une idée bien exacte des travaux de l'intelligence dans l'antiquité grecque et romaine, ni une idée des productions de l'esprit du monde chrétien. Il est Arabe et musulman, et il s'en tient là, comme les ulémas, ses confrères, des trois Arabies et ceux de l'empire ottoman proprement dit.

Ayant été admis, au moment où il allait quitter la France, au nombre des membres de la Société asiatique, dont M. Reinaud est président, l'émir adressa en 1855, à cet honorable savant, un manuscrit maintenant déposé à la bibliothèque de la rue Richelieu. Abd-el-Kader y exprime sa reconnaissance d'avoir *été enfilé dans le collier des hommes de talent*; dans son travail intitulé : *Mémoire pour l'homme intelligent et avertissement pour le paresseux*, l'émir fait l'éloge de la science et de la morale, qui, selon lui, est la base de la révélation divine; il est ainsi amené à parler du judaïsme, du christianisme et de l'islamisme, trois religions qui toutes ont pour point de départ la croyance à un Dieu unique. Naturellement, il considère Mahomet comme le dernier des prophètes, et l'islamisme comme le complément et le perfectionnement de la loi divine. Ce n'est pas ici le lieu de combattre une pareille doctrine. Constatons seulement qu'il y a chez Abd-el-Kader un esprit de modération qu'on chercherait peut-être en vain chez les autres docteurs de l'islamisme.

Ce même travail d'Abd-el-Kader, dont M. Reinaud a rendu compte dans *le Moniteur* du 9 juillet 1855, a été publié un peu plus tard, si je ne me trompe, en un volume. On trouve dans ce livre l'amour passionné des nobles productions de l'esprit. Abd-el-Kader est une nature d'élite. Les rayons divins de l'Évangile l'auraient magnifiquement illuminée. Quelle joie pour le monde chrétien s'il apprenait un jour qu'Abd-el-Kader est entré dans la vérité religieuse !

vironnent ce personnage, quelque honorable que soit l'existence que la France lui a faite [1], Abd-el-Kader, autrefois si puissant dans ses régions africaines, n'a-t-il pas lieu de pleurer sur la patrie absente?

L'émir m'a répondu en me prenant la main : « La parole de louange qui sort d'une bouche sincère doit être accueillie avec reconnaissance par celui auquel cette parole s'adresse. Je vous remercie donc de ce que vous venez de me dire. Dans toutes les circonstances de ma vie, je n'ai eu en vue qu'une chose : l'accomplissement de mon devoir, afin d'attirer sur ma tête les bénédictions du Miséricordieux des miséricordieux. Le devoir! c'est tout dans ce monde où l'homme ne fait que passer. Un de nos poëtes a dit : « Je n'ai pas vu de plus grand défaut chez l'homme que celui de laisser une chose imparfaite, alors qu'il a le pouvoir de la perfectionner. »

L'émir a lancé soudain un petit trait en parlant de ce qu'il avait fait pour les pauvres chrétiens de Damas : « Ceux qui, en France, ont trouvé que le sultan de ce pays avait fait trop pour moi changeront peut-être d'avis maintenant. »

Le moment est venu où M. Spartalis a tiré de sa poche deux papiers : un diplôme de grand cordon de l'ordre du Sauveur, diplôme portant la signature *Othon*, et une lettre du ministre des affaires étrangères de la Grèce à l'émir. M. Spartalis, qui parle la langue d'Abdel-el-Kader comme un Arabe, lui a lu, en les traduisant, ces deux pièces. L'émir les a prises et les a portées à son front en signe de respect. Puis la boîte qui renfermait la croix blanche de la Grèce a été ouverte. M. Spartalis m'a prié de la suspendre, avec lui, au cou d'Abd-el-Kader. L'émir paraissait ravi.

Déjà la Turquie, la France et la Sardaigne lui avaient envoyé d'éblouissantes décorations. Comme la république des États-

[1] La France donne à Abd-el-Kader une pension annuelle de cent mille francs.

Unis n'a pas à en donner, elle a offert à Abd-el-Kader une paire de pistolets d'un travail merveilleux. Quant à l'Angleterre, elle s'est contentée de charger M. Brank de remercier officiellement l'émir. Ç'a été tout simplement le *katter-kérak* des Arabes, mots qui en français peuvent se traduire par celui de *merci*. L'Autriche n'a pas encore jugé à propos de donner à l'émir des témoignages de récompense honorifique, ni la Russie non plus.

J'avais le plus grand désir de voir Abd-el-Kader. Je me le figurais d'avance magnifiquement drapé dans son burnous blanc ; je l'ai trouvé, à mon grand désappointement, vêtu à la manière des cheiks ou des ulémas de Damas, tarbouche rouge orné d'un gland de soie bleue, entouré d'un turban blanc bigarré dont le bout flotte sur l'épaule gauche ; longue robe de soie rayée, serrée à la ceinture par un foulard de même couleur ; bas blancs et babouches jaunes.

Mais ce costume, quoique bien moins pittoresque que celui des Arabes africains, n'enlève rien à Abd-el-Kader de sa dignité grave, de sa parfaite distinction. Il a de très-jolies mains, et il m'a semblé qu'il mettait une certaine coquetterie à les montrer. Sa figure, blanche comme ses mains, est ornée d'une barbe noire, courte et très-soignée. Les traits réguliers de son visage, ses yeux noirs étincelants, expriment, ce me semble, plutôt l'énergie que la bonté. C'est veritablement un lion dans une cage dorée.

L'émir, qui a cinquante-deux ans à peine, est un homme d'une rare vigueur de corps et d'esprit. Sans doute il doit admirer la France, qu'il a vue si grande et si glorieuse dans les combats, si généreuse pour lui dans son malheur ; mais cette vie paisible de Damas est-elle bien faite pour une telle nature ? Combien cet homme de tant d'intelligence, de tant d'ascendant moral et religieux sur les peuples des déserts africains, doit souffrir de son inaction ! Il partage le sort de tant d'autres

hommes illustres dont l'histoire nous parle. Thémistocle, Scipion, Napoléon terminent leurs éclatantes existences dans les pays de l'exil, et le sort d'Abd-el-Kader est encore meilleur que ne le fut celui de son lointain prédécesseur Jugurtha, victime de la trahison romaine.

Abd-el-Kader a quatre femmes, juste le nombre légitime autorisé par le Coran. L'une d'elles est Algérienne; les trois autres sont Circassiennes, achetées au bazar de Constantinople. Madame Spartalis, qui a passé, avec ses enfants, pendant les horreurs de Damas, plusieurs jours dans le harem d'Abd-el-Kader, dit que les femmes de l'émir sont toutes d'une rare beauté.

Il a quatre fils, dont deux sont mariés et ont des enfants.

Il est peu d'hommes sur la terre plus respectés qu'Abd-el-Kader dans sa propre famille et par les cinq mille fidèles Algériens qui l'ont suivi dans son exil de Syrie. Tous ces Algériens ne sont pas à Damas, ils sont dispersés dans les villages où ils cultivent la terre. L'émir n'a auprès de lui qu'une garde de deux à trois cents hommes. Mais au premier signal tous les Algériens se rangeraient sous son commandement.

On en a vu une preuve dans les derniers événements de Damas. Il n'avait appelé que deux mille de ses fidèles au mois de juillet 1860, et ces fidèles furent là.

Vous savez ce qu'a fait Abd-el-Kader dans cette malheureuse ville. Sentant dans l'air le sourd grondement de la rage damasquine, il avait déployé tout ce qu'il y a en lui d'éloquence et de persuasion pour prévenir d'immenses malheurs. Il disait aux musulmans de Damas, aux cheiks, au gouverneur Akmed-pacha : « Prenez garde! prenez garde à ce que vous allez faire! vous pouvez déshonorer l'islamisme! vous pouvez vous perdre, et perdre votre ville! L'Europe, ne vous y trompez pas, ne serait pas insensible aux maux dont vous accableriez les chrétiens qui vivent paisiblement parmi vous! Réfléchissez!

réfléchissez ! Ne faites pas qu'un évêque s'établisse, un peu plus tard, dans votre grande mosquée de l'*Ammaoui* qui, autrefois, était une église chrétienne[1] ! »

Savez-vous ce que répondaient les cheiks et les ulémas à Abd-el-Kader ? « Nous n'écoutons pas vos paroles, elles nous sont suspectes ! De même que vous avez livré votre pays aux Français, de même aussi vous voudriez leur livrer le nôtre ! Nous ne vous écoutons pas, nous ne vous écoutons pas ! »

Et le fanatisme musulman éclata quelques jours après dans toute sa fureur. L'émir envoyait de tous côtés ses Algériens pour sauver des chrétiens. Ils en ramenaient des centaines chez leur maître, qui les faisait conduire sous bonne escorte à la citadelle. Il est resté pendant dix-sept nuits et dix-sept jours assis sur une natte, à la porte de sa maison, gardant son foyer et les malheureux qu'il avait recueillis dans sa vaste habitation. C'est lui qui a préservé nos sœurs de Saint-Vincent de Paul de tout outrage, et qui leur a sauvé la vie.

Cependant, cet homme héroïque souffrait de ne point marcher à la tête de ses Algériens contre les égorgeurs et les incendiaires. Il alla trouver, dans la matinée du troisième jour des massacres, Akmed-pacha, ce misérable, qui fumait son chibouk dans une chambre de la citadelle, pendant que le sang chrétien coulait et que le Harat-el-Nassara brûlait : « Excellence, lui dit Abd-el-Kader, tout ce qui se passe en ce moment est infâme et déshonorant pour l'islamisme ; j'ai des hommes dévoués ; nommez-moi votre lieutenant, donnez-moi des ordres ! — Bonne pensée, lui répondit le traître ; voulez-vous des fusils ? il y en a là quatre cents à votre disposition. Dans une heure ils seront chez vous, et faites pour le mieux ! »

Les fusils sont transportés chez l'émir, heureux de pouvoir

[1] J'ai cité dans ma VII[e] lettre (voir la page 49 de ce volume) des paroles d'Abd-el-Kader à peu près semblables à celles-ci. Elles ne diffèrent que par la forme. La pensée est la même dans les deux discours.

mettre fin à tant d'horreurs. A peine est-il arrivé chez lui, qu'il reçoit d'Akmed-pacha une défense formelle de prendre les armes contre les musulmans ! Il lui disait : *ne vous mêlez pas de cette affaire!* Seulement le traître avait soin de faire remarquer dans son billet que cette décision avait été prise par le grand conseil, lequel conseil, soit dit en passant, était formé des conspirateurs dont j'ai cité les noms plus haut.

Sur ces entrefaites, Seddi - Kadour, qui remplit auprès d'Abd-el-Kader les fonctions de ministre, arrive chez l'émir. Il lui dit qu'il vient d'apprendre de bonne source qu'Abdallah-Hallébi a chargé cinq mille bandits d'attaquer Abd-el-Kader dans sa maison.

« Nous allons voir ! » dit l'émir d'un ton terrible. Et il donna ses ordres à Seddi-Kadour. Ces ordres, les voici : placer de petits détachements d'Algériens dans les divers quartiers de la ville ; établir dans la citadelle même quelques centaines d'Africains déguisés en musulmans de Damas ; si la maison de l'émir est attaquée, les petits détachements doivent mettre le feu à la ville ; les Algériens de la citadelle tuer Akmed-pacha, enclouer les canons et tomber avec la plus vive énergie sur les soldats turcs et sur tous les assassins.

M. Spartalis arriva chez l'émir au moment où il venait de donner ces ordres. L'émir lui dit : « Je vois que cette ville est perdue. C'est la permission de Dieu. Nous mourrons, mais nous ne devons pas mourir comme des femmes ! Il faut nous battre. Il faut, vous tous, chrétiens, qui êtes ici autour de moi vous armer et vous défendre. »

Les chrétiens, Européens ou indigènes, étaient au nombre d'environ cinq cents. Ils prirent des fusils et des sabres, attendant de marcher au premier signal d'Abd-el-Kader. L'un des fils de l'émir était là : « Allez, lui dit son père avec calme, allez me préparer mes armes. » Et le jeune Africain, après un signe de tête respectueux, sortit pour obéir à son père.

Croiriez-vous qu'il s'est trouvé un bon Druse au milieu de tant de bandits de cette nation? Cela est vrai, cependant. M. Spartalis avait, parmi les Druses du Haouran, un ami, c'était le cheik Assad-Amer. Dès le premier jour du soulèvement à Damas, Assad-Amer avait envoyé un exprès à M. Spartalis avec un billet par lequel il s'offrait d'aller le secourir à la tête de quinze cents hommes, au moindre signal de sa part. M. Spartalis avait communiqué le billet à Abd-el-Kader. Le vice-consul grec écrit à Assad-Amer d'arriver promptement à Damas et s'y mettre aux ordres d'Abd-el-Kader. Le cheik arrive avec son monde, juste le jour où Abd-el-Kader avait pris les résolutions que je viens d'indiquer. La présence de cette force nouvelle intimida les sicaires d'Abdallah-Hallébi, et la maison de l'émir ne fut point attaquée.

Voici maintenant ce qui se passe en ce moment à Damas : Fuad-pacha, poursuivant son système de finesse qui ne peut tromper que ceux qui le veulent bien, a donné ordre aux Damasquins de rendre leurs armes. Ces armes, qui se composent de fusils, de sabres, de pistolets, de kandjards, de yatagans, de haches toutes neuves, de casse-tête, sont au nombre de plus de cinq cent mille, et cette évaluation est celle des consuls de qui je la tiens.

Les Damasquins se sont empressés de porter au sérail des armes; savez-vous combien? environ six cents! Et la plupart de ces armes sont des fusils vieux, rouillés, ne servant plus depuis on ne sait combien d'années. Cela fait, Fuad-pacha a jugé à propos de demander à Abd-el-Kader de rendre, de son côté, toutes les armes dont il dispose. Il ne lui permet de garder que trois ou quatre fusils et autant de sabres pour en armer trois ou quatre Algériens qui le précéderont quand il sortira comme les cavas précèdent les consuls.

J'ai vu l'émir après qu'il a eu reçu cet ordre que je ne veux pas qualifier. Je l'ai trouvé dans un état d'irritation extrême.

Son œil lançait des flammes et sa figure était crispée d'indignation.

« Émir, lui ai-je dit, rendrez-vous vos armes? — *La! la!* (non! non!) » m'a-t-il répondu, avec le signe de tête que font les Arabes quand ils expriment la négation.

Mais il a prononcé ces deux *la* d'une façon effrayante. Il a répondu immédiatement à Fuad-pacha que, s'étant servi de ses armes, non pour combattre les musulmans, mais seulement pour sauver des chrétiens, il ne les déposerait que lorsque Son Excellence déclarerait qu'il en a fait un mauvais usage à Damas. « Après cela, a dit l'émir, Son Excellence s'arrangera avec l'Europe qui m'a loué de ma conduite ici. »

Abstraction faite de l'horrible complicité du gouvernement turc dans les massacres de Damas, complicité qui place ce gouvernement dans une position très-critique vis-à-vis de l'Europe, il n'y a rien de plus admissible, en principe, qu'un désarmement général dans une ville où tant de crimes ont été commis; mais il faut, de toute nécessité, que ce désarmement soit sérieux et complet; et tant qu'il n'aura pas été exécuté, non point selon le jugement de Fuad-pacha, mais bien selon le jugement des représentants de l'Europe, il serait par trop absurde d'exiger les armes de l'émir.

Je crois savoir que la question est défendue sur ce terrain par notre consul à Damas. Elle demeure en suspens [1].

D'ailleurs, les chrétiens restés à Damas n'ont pas d'autre sécurité que celle que leur offre Abd-el-Kader avec ses hommes armés. Quoi qu'il fasse et quoi qu'il dise, Fuad-pacha ne peut prétendre inspirer aux chrétiens la confiance au moyen

[1] La réclamation de l'émir, vivement appuyée, a enfin triomphé; Fuad-pacha a décidé, au mois de janvier dernier, que les Algériens établis à Damas comme industriels ou comme commerçants seraient tenus de remettre leurs armes, mais que ceux qui forment la garde personnelle d'Abd-el-Kader resteraient armés au même titre que la milice turque chargée de maintenir la tranquillité dans cette ville.

des soldats qu'il a laissés ici en garnison, soldats qui, en grande partie, ont trempé leurs mains dans le sang innocent. C'est bien assez, c'est trop de les laisser ici, sans vouloir encore priver les chrétiens de l'appui de l'homme qui a tant fait pour eux. En second lieu, l'émir doit se garder lui-même à Damas; car tous ses efforts pour arracher des malheureux à la mort ont été loin de le recommander au respect des assassins de cette ville. Si l'Europe l'a admiré dans sa noble conduite, il n'en a pas été de même, croyez-le bien, de la foule des musulmans de ces pays.

Pourtant, une voix islamique, la voix d'un proscrit célèbre, comme l'émir lui-même, a retenti pour glorifier la conduite du descendant du prophète. Schamil, le héros du Caucase, exilé maintenant bien loin de ses montagnes, au cœur de la Russie, a écrit à Abd-el-Kader, le héros de l'Afrique, assis sur la terre étrangère. Il lui dit :

« A celui qui s'est rendu célèbre dans la classe élevée et dans la classe vulgaire; qui, par ses nombreuses et précieuses qualités, s'est distingué du reste des hommes; qui a éteint le feu de la discorde avant qu'il fît explosion; qui a déraciné l'arbre de l'inimitié dont le fruit était, pour ainsi dire, une tête de Satan. Louons Dieu d'avoir revêtu son serviteur de force et de foi : nous voulons parler de l'ami sincère Abd-el-Kader le Juste. Salut à vous! et qu'en votre personne le palmier de l'honneur et du mérite ne cesse pas de fructifier!

« Or donc, quand mon oreille a été frappée de ce qui est antipathique à l'ouïe, et de ce que repousse la nature, je veux dire ce qui est survenu dans le pays (de Damas) entre les musulmans et les tributaires (les chrétiens), conduite indigne des adhérents de l'ilamisme, et qui ne peut mener qu'à tous les excès, la peau de mon âme s'est soulevée, et ma figure, auparavant sereine, s'est assombrie; je me suis écrié : « Le mal

« a apparu sur la terre et sur la mer à cause de la perversité « humaine! » J'ai été surpris de l'aveuglement des fonctionnaires qui se sont plongés dans les excès et qui ne se sont pas souvenus de ces paroles de l'apôtre de Dieu (Mahomet) sur qui soit la paix : *Quiconque sera injuste envers un tributaire, qui lui fera tort, qui le chargera au delà de ses moyens, enfin, qui le privera de quelque chose sans son consentement, c'est moi qui serai son accusateur au jour du jugement.* O les belles paroles! Mais lorsque j'ai appris que tu avais abaissé l'aile de la bonté et de la compassion sur les *tributaires;* que tu t'es opposé aux hommes qui contrarient les volontés du Dieu très-haut, et que tu as conquis la palme de la victoire dans l'hippodrome de la gloire, succès que tu avais bien mérité, je t'ai applaudi comme le Dieu très-haut t'applaudira au jour où ne serviront de rien la fortune et les enfants. En effet, tu as réalisé la parole du grand apôtre que le Dieu très-haut envoya comme un gage de miséricorde pour toutes les créatures, et tu as opposé une digue à ceux qui se mettent en opposition avec ses propres exemples. Dieu nous préserve d'imiter ceux qui transgressent ses lois!

« Impatient de te témoigner l'admiration que je professe pour ta conduite, je t'ai adressé cette lettre comme une goutte du réservoir de mes sympathies.

« Le pauvre qui, par l'effet des volontés du souverain Maître, est tombé dans les mains des infidèles,

« SCHAMIL[1] l'expatrié. »

La grande et poétique tristesse de la fin de cette lettre, de cette signature, vous frappera comme elle me frappe moi-même.

[1] Le texte ne porte pas *Schamil*, comme le veut la prononciation admise en Europe, mais *Chamoutl*, nom que les musulmans donnent au prophète Samuel.

Voici la réponse d'Abd-el-Kader à Schamil :

« Louange à Dieu, le maître des mondes! que Dieu soit propice à notre seigneur Mahomet et à tous ses frères prophètes et apôtres!

« Ceci vient de celui qui a grand besoin de son maître pourvu de tout, Abd-el-Kader, fils de Mohy-Eddin, al Achasany[1], et s'adresse à son frère et ami en Dieu, l'iman Chamouîl : puisse Dieu être favorable à nous et à vous, en séjour et en voyage! Puissent la paix de Dieu et sa miséricorde être avec vous!

« Or donc, nous avons reçu votre honorable lettre, et vos charmantes paroles nous ont réjoui. Ce qui vous a été dit de nous, et qui vous a tant satisfait, en ce qui concerne la défense que nous avons prise des populations *tributaires*, et la protection que nous leur avons accordée, dans leurs personnes et dans leurs biens, dans la proportion de nos moyens et de notre zèle, tout cela, comme vous le savez très-bien, n'est que l'accomplissement des dispositions de notre sainte loi et de ce que commande l'humanité. En effet, notre loi est la sanction des plus belles qualités, et elle embrasse toutes les vertus pratiques de la même manière qu'un collier embrasse le cou. Le vice est réprouvé dans toutes les religions, et s'y laisser entraîner c'est prendre un aliment qui serait nuisible à l'estomac. Néanmoins, comme l'a dit le poëte : « L'homme dans « certains moments d'épreuve a un bandeau sur les yeux, de manière qu'il voit beau ce qui ne l'est pas du tout. » C'est le cas de dire que nous sommes à Dieu et que nous retournerons à lui[2], quand on songe combien peu il y a d'hommes religieux, au petit nombre des défenseurs et des champions de la

[1] Abd-el-Kader prétend descendre du petit-fils de Mahomet, appelé Hasan, (Voir l'ouvrage de M. Reinaud intitulé : *Monuments arabes, persans et turcs du cabinet du duc de Blacas*, t. I, p. 350 et suiv.)

[2] Mahomet avait habitué ses disciples à prononcer ces paroles quand il leur arrivait quelque grande contrariété.

vérité; quand on voit des personnes sans lumière s'imaginer que le principe de l'islamisme est la dureté, la rigueur, l'extravagance et la barbarie, c'est le cas de répéter ces mots : « La patience est une belle chose et c'est en Dieu qu'il faut « se réfugier[1]. »

« Nous avons appris, il y a quelque temps, que vous êtes arrivé auprès de l'empereur de Russie, et que ce prince, vous accordant un traitement digne de lui, vous a comblé de prévenances et entouré de toutes sortes d'honneurs. On nous a dit, de plus, que vous lui aviez demandé la permission d'aller visiter les deux villes saintes (la Mecque et Médine), et nous prions Dieu qu'il favorise votre demande et vous fasse arriver à l'objet de vos désirs[2]. En effet, l'empereur de Russie est un des souverains les plus élevés, un de ceux qui souhaitent le plus de voir éterniser dans les livres la mémoire de leurs hauts faits. Nous espérons donc de sa magnanimité qu'il accédera sans difficulté et sans peine à votre vœu. C'est ainsi qu'a agi à notre égard le sultan Napoléon III; il a eu pour nous des procédés qui n'étaient venus jusqu'ici à l'esprit de personne. Au surplus, c'est en Dieu qu'il faut espérer. Lui seul a droit à nos hommages[3]. »

(*Ici est l'empreinte du sceau de l'émir*[4].)

[1] Ce sont les paroles que Mahomet (Koran, sourate XII, v. 18) met dans la bouche du patriarche Jacob, quand ses enfants vinrent lui annoncer que Joseph avait été dévoré par les bêtes féroces.

[2] Nous exprimions notre étonnement à une personne intimement liée à Abd-el-Kader de ce que l'émir, étant à Damas, n'avait pas encore fait le pèlerinage de la Mecque. Voici la réponse qui nous a été faite à ce sujet : « Quelque temps après son arrivée à Damas, Abd-el-Kader adressa à l'empereur des Français une demande pour aller visiter le tombeau de Mahomet. Craignant qu'il n'y eût là quelque dessein politique, l'empereur ne lui accorda pas sa demande. »

[3] Nous avons placé sous les yeux de notre ami, M. Reinaud, membre de l'Institut, la traduction de la lettre de Schamil et de celle d'Abd-el-Kader, pour nous assurer de son exactitude. Le savant professeur d'arabe à la Bibliothèque impériale nous a fourni quelques utiles renseignements.

[4] C'est Abd-el-Kader lui-même qui m'a fait remettre une copie de ces deux lettres par son secrétaire.

Ces lettres de deux hommes célèbres dans l'islamisme, de deux ulémas ou savants, donneraient lieu à bien des remarques, à bien des réflexions, à une étude curieuse, en ce moment surtout, de la législation musulmane concernant les chrétiens. Mais le temps et les livres me manquent pour un pareil travail. Il nous faut, cependant, avoir une idée exacte de cette législation; car elle est la cause première des malheurs qui ont fondu sur la Syrie.

Dans sa lettre, Schamil se renferme, en parlant des chrétiens, dans les termes *légaux*. Il aurait pu les nommer *infidèles*, puisqu'il dit, en terminant sa missive, qu'il est prisonnier chez les *infidèles*. Il n'en a rien fait. Il les appelle *zimmis*, c'est-à-dire ceux qui vivent sous la protection du vainqueur. Cette dénomination comprend les juifs et les chrétiens de toutes les communions. Schamyl désigne, en outre, les chrétiens sous le nom de *mouahidins*, ou ceux qui ont fait pacte avec le vainqueur. Abd-el-Kader emploie aussi cette expression dans sa réponse à l'exilé.

Les mots *zimmi* et *mouahidin* ont été traduits par le mot *tributaires*. Appliqué aux chrétiens, ce mot a une signification qu'il ne faut pas perdre de vue. Bien que les musulmans payent aussi des contributions, ils ne sont jamais appelés *tributaires*. Cette dénomination qui, dans l'esprit des musulmans, implique une condition à part, condition qui se rapproche considérablement de celle d'esclaves, ne concerne que les chrétiens et les juifs. C'est le *djizié* des Arabes et le *karadj* des Turcs, c'est-à-dire le tribut ou le rachat de la tête.

Les docteurs de l'islamisme donnent spécialement aux chrétiens, quand ils ne parlent pas d'eux comme *tributaires*, le nom de *muschrikins*, qui se traduit par le mot grec de *polythéistes*. Dans le Dieu en trois personnes des chrétiens, là l'erreur musulmane a vu la pluralité des dieux, erreur fondée sur un verset du Coran. Le voici : « Ils (les chrétiens) ont

pris leurs docteurs et leurs moines et le Messie, fils de Marie, plutôt que Dieu, pour leurs seigneurs, et cependant il ne leur a été ordonné que d'adorer un seul Dieu, hormis lequel il n'y a point d'autre Dieu. Loin de sa gloire les *divinités* qu'ils lui associent[1] ! »

En mille endroits de son livre indigeste, Mahomet souffle la haine et la guerre au cœur de ses disciples contre tout homme, tout peuple qui ne professe pas sa doctrine. Je ne citerai qu'un seul texte; il entre spécialement dans la question que j'ai bien plus à cœur d'établir que de discuter.

« O croyants ! faites la guerre à ceux qui ne croient point en Dieu, ni au dernier jour, qui ne regardent point comme défendu ce que Dieu et son apôtre (Mahomet) ont défendu, et à ceux d'entre les hommes des Écritures (le Pentateuque et l'Évangile) qui ne professent pas la croyance de la vérité. Faites-leur la guerre jusqu'à ce qu'ils payent le *tribut* (la capitation), tous, sans exception, et qu'ils soient HUMILIÉS[2] ! »

Voici des fetvas relatifs à la capitation :

« On ne permettra pas que le zimmi paye le djizié (capitation) au moyen d'une assignation sur un musulman, ni qu'il charge aucun croyant de le payer en son nom; il sera perçu de lui, directement, *pour l'avilir et l'abaisser,* afin de glorifier l'islam et son peuple, et d'*humilier la race des infidèles.*

« Le djizié sera exigé de tous, intégralement, et sans exception, ainsi que le prescrit le Prophète, sur qui soit la gloire ! »

Le fetva suivant a une signification effrayante :

« Dieu dit : « Vous ne contracterez aucune amitié avec ceux « qui ne croient pas en Dieu et à son Prophète. » Or, laisser les infidèles dans l'état de considération où ils sont aujourd'hui, au milieu des purs musulmans, ce serait la preuve

[1] Ch. IX, v. 31.

[2] Le Coran, ch. IX, v. 29.

d'amitié la plus grande qu'on pût leur donner; ce serait faire acte de rébellion contre le Maître de l'univers[1]. »

Voilà donc qui est nettement établi. Les musulmans ne peuvent, sans se rendre coupables « de rébellion contre le Maître de l'univers, » laisser les chrétiens dans un état de considération et aussi de prospérité. Les *vrais croyants* de Damas se sont, par conséquent, conformés à la loi de Mahomet et aux décisions des docteurs, en anéantissant dans cette ville les chrétiens dont la considération et la prospérité grandissaient tous les jours.

Les savants de l'islamisme vivent dans la plus complète ignorance de tout ce qui n'est pas leur religion. Mais le Coran et ses commentateurs leur sont très-familiers. On peut donc admettre, sans être accusé de supposition gratuite, qu'en lançant ses *fetvas* du mois de juillet dernier contre les chrétiens, *fetvas* dont j'ai parlé dans mes lettres[2], Abdallah-el-Hallébi, le cheik ul islam de Damas, avait sous les yeux la décision du mufti, que je viens de citer.

En prononçant l'extermination des muschrikins et leur ruine totale, Abdallah-el-Hallébi n'a obéi qu'aux inspirations du Coran, et n'a fait que suivre de point en point les errements des imans et des ulémas ses prédécesseurs.

Il serait superflu de se livrer ici à aucune espèce de discussion sur ce que l'on vient de lire. Toute la question en ce moment agitée est dans la doctrine islamique elle-même. Elle éclaire d'un jour lugubre les égorgements, les pillages, toutes les horreurs qui en sont récemment sorties.

Je ne relèverai pas non plus la protestation d'Abd-el-Kader

[1] Je trouve toutes ces citations dans des notes que j'avais prises dans le *Journal asiatique* (tomes XVIII et XIX, années 1851 et 1852). J'y renvoie le lecteur curieux. Il y trouvera la traduction d'un traité sur la matière, traduction due aux patientes recherches de M. Belin, drogman de l'ambassade française à Constantinople.

[2] Voir pages 113, 114, 416 et 417 de ce volume.

dans sa réponse à Schamil contre les « personnes sans lumière qui s'imaginent que le principe de l'islamisme est la dureté, la rigueur, l'extravagance et la barbarie. » L'illustre émir connaît mieux que moi les textes que je viens de citer, et il est une chose qu'il est loin de nier, *la nécessité,* au nom de la religion, *pour le chrétien, de payer le tribut de la tête.* Je ne veux voir en ce moment dans Abd-el-Kader que l'homme de cœur, l'homme généreux qui a sauvé dix mille chrétiens à Damas, qui a énergiquement et publiquement flétri les massacreurs et les voleurs dans sa lettre aux filateurs du Krey[1]. Je ne vois et ne veux voir en lui que l'*Abd-el-Kader de Damas,* et celui-là a droit à mon admiration sans réserve!

LETTRE XXXIX

Le Maronite Halil-Chamoun, de Sar-Aïn. — Opinion d'Abd-el-Kader sur la situation actuelle de la Syrie, sur l'habileté politique de Fuad-pacha et sur le gouvernement futur de la Syrie. — Paroles d'Abd-el-Kader au sujet de la possibilité de lui confier le gouvernement de la Syrie. — Remarques à ce sujet. — Abd-el-Kader blessé à l'oreille gauche. — Anecdote. — État déplorable des chrétiens maintenant logés à Damas dans des maisons turques. — Imprécations sur Fuad-pacha. — Soupçons que le désespoir fait peser sur lui. — Parole prononcée par Fuad-pacha en quittant Constantinople pour venir en Syrie. — Que c'est la prospérité des chrétiens de Damas que les musulmans de cette ville et les soldats du sultan ont voulu frapper. — Rencontre de la commission européenne se rendant de Beyrouth à Damas. — Genres de crimes qui accompagnent le désastre de Damas. — Que c'est à Damas surtout que le drapeau de la France aurait dû se montrer. — Départ pour Zahlé.

Du village de Sar-Aïn, le 3 décembre 1860.

Nous voici bloqués par une pluie diluvienne dans une cabane de Sar-Aïn (la source mystérieuse), située sur les derniers pen-

[1] Voyez cette lettre à la fin de ce volume.

chants occidentaux de l'Anti-Liban. Cette cabane (je ne puis pas l'appeler maison, tant elle est humble et grossièrement construite) appartient à un brave et loyal Maronite, Kalil-Chamoun. Il est marié et a cinq enfants, famille catholique, Française par le cœur et par les sentiments. Kalil a quarante-trois ans. Il a une taille de géant et un courage de lion. Ses armes sont suspendues à un morceau de bois planté contre le mur. Il ne les quitte que lorsqu'il rentre chez lui. Il est l'ami de Chantiri, de Kalil-Habèche, d'Abou-Samra et d'une foule d'autres héros maronites qui, dans la dernière guerre, auraient écrasé les Druses, je ne veux pas me lasser de le répéter, si la trahison de la Sublime Porte, trahison infâme, n'était pas venue pousser les assassins contre des hommes loyaux qui n'ont jamais pratiqué, eux, la perfidie. Plus j'arrête ma pensée sur cette trahison en Turquie, plus mon esprit en demeure épouvanté. Il faut un châtiment à un crime pareil, et ce châtiment viendra, soyez-en convaincu.

Kalil-Chamoun a figuré avec éclat dans les sept combats consécutifs des Zahliotes contre les Druses dans les plaines de la Békâa. Il lui est resté deux balles dans la cuisse. Je le presse de les faire extraire : « Non, me dit-il, je ne les ferai arracher que lorsque je pourrai les renvoyer aux assassins et aux incendiaires. D'ailleurs, ces balles ne me font pas souffrir. J'attends l'heure de la vengeance, heure de bénédiction que la présence de nos bons amis les Français fera sonner bientôt. »

Mes jours sont tellement comptés d'ici à mon départ pour la France que je ne puis pas en perdre un seul, tant les faits que je recueille dans mon pénible voyage sont importants à faire connaître. Bien que brisé par une course de seize heures, sur un mulet, de Damas à Sar-Aïn, et par une pluie battante, je veux ne pas rester oisif dans la cabane de mon ami Kalil. J'ai hâte aussi de vous parler de ma dernière conversation avec Abd-el-Kader, la veille de mon départ à Damas. Elle a été importante.

L'illustre proscrit m'a dit ouvertement sa pensée sur la situation actuelle de la Syrie, et cette pensée est précieuse, sortie d'un cerveau tel que le sien.

Je disais à l'émir que Fuad-pacha gagnait dans ce pays une immense réputation d'habileté politique. « J'ai cru moi-même un moment, me répondit le fils de Mouhi-Eddin, à cette habileté; mais j'ai bien changé d'avis quand j'ai vu comment agissait Fuad-pacha : je trouve qu'un ennemi du gouvernement turc ne saurait mieux faire que Fuad-pacha s'il voulait achever de le déconsidérer ou de le détruire. Les crimes que les Druses et les soldats du sultan ont commis en Syrie font dresser les cheveux sur la tête; eh bien! il eût été non-seulement juste, mais très-politique de se montrer inexorable dans leur punition. L'Europe aurait applaudi à ce spectacle d'immense équité; la Turquie se serait peut-être consolidée, fortifiée aux yeux de l'Occident, sans lequel, désormais, elle ne peut rien. La destinée de la Turquie est maintenant liée, enchaînée à la politique européenne.

« La Turquie, qui en 1854 aurait succombé sans le secours armé de l'Occident, a contracté à Sébastopol une dette de reconnaissance qu'elle ne pourrait payer qu'en se montrant mère tendre de tous les chrétiens que l'Occident protége. C'est ce que la Turquie n'a pas fait. Bien plus, elle a fait supposer par sa conduite tout le contraire de ce que l'Europe attendait d'elle. Je ne puis pas donc appeler des finesses les combinaisons mesquines de Fuad-pacha dans cette circonstance. La justice est éternelle, comme Dieu d'où elle émane. Qu'importe que des nuages amoncelés par l'esprit d'erreur éclipsent un instant la justice? Le soleil, lumière de la terre, se couvre parfois aussi sous d'épais nuages; mais il reparaît toujours dans son sublime éclat pour consoler et réjouir les hommes. Telle est mon opinion sur les finesses de Fuad-pacha. »

L'illustre émir, très-en verve, ajouta : « Et croyez-vous que

Fuad-pacha déploie une grande habileté dans l'espèce de persécution qu'il suscite contre moi? Pourquoi vient-il aujourd'hui me sommer de rendre mes armes? Quel mauvais usage en ai-je donc fait? Sans doute, si Akmed-pacha m'y avait autorisé, je serais tombé avec mes hommes sur les égorgeurs, les voleurs et les profanateurs de femmes; mais je n'ai pas combattu contre les musulmans; mon action s'est bornée à sauver des innocents. Fuad-pacha trouverait-il que ma conduite a été la condamnation de l'autorité ottomane, à Damas? Vraiment, cela ne paraîtrait pas très-habile, car enfin, si cette autorité s'était jointe à moi, ou moi à elle, est-ce que toutes ces abominations de Damas seraient arrivées? Non, et mille fois non! Mais ma présence à Damas importune peut-être les Osmanlis. Je les en débarrasserai pour peu qu'on veuille m'obliger encore de rendre mes armes. Je ne supporterai pas ici un pareil affront, car je ne le mérite pas! »

J'ai demandé à l'émir quelle était sa pensée sur l'organisation future du gouvernement de la Syrie. Il hésitait à me répondre. Je le pressais toujours. Il m'a dit : « Ma pensée, la voici : après tout ce qui est arrivé, je ne crois plus le gouvernement osmanli possible. J'ai la conviction qu'il n'y aura de possible, de bon et de durable qu'une organisation gouvernementale européenne. Je ne puis pas, je ne veux pas, et je ne dois pas dire moi-même ce que ce gouvernement devra être; mais, je le répète, l'Europe seule peut remédier à tant de maux, et ouvrir à cette contrée, l'une des plus belles que Dieu ait faites, une ère de bonheur et de prospérité. J'ajouterai que, si je n'avais pas cette persuasion, j'aurais déjà quitté Damas pour aller planter ma tente errante sous d'autres cieux. »

J'ai abordé, après ces derniers mots, une question délicate. « Votre nom, émir, a été prononcé dans les journaux français pour être gouverneur de la Syrie. Ce bruit est-il parvenu jusqu'à vous? — Oui, et c'est là, si je ne me trompe, une des

causes principales des vexations de la Turquie contre moi. Mais que la Turquie se rassure! Ma carrière politique est finie. Je ne désire plus rien, je n'ambitionne plus rien des honneurs et de la gloire de ce monde. Je veux vivre désormais dans la prière au Dieu très-haut, dans la paix qui doit précéder mon départ de la terre, dans les douces joies de la vie de famille! »

Abd-el-Kader a prononcé ces derniers mots avec une gravité douce qui m'a pénétré du plus profond respect pour lui. Je n'ai pas eu le courage de lui présenter à ce sujet l'ombre d'une objection. Il s'en présentait cependant à mon esprit; en voyant l'émir, si jeune encore, si plein de vie et d'intelligence, je me disais que des circonstances imprévues, majeures, pourraient changer ses résolutions suprêmes. Mais sa position de gouverneur de la Syrie serait-elle vraiment possible? Abd-el-Kader, autrefois si puissant au pied de l'Atlas, pourrait-il conquérir une telle puissance au pied du Liban? Quelle base de gouvernement trouverait-il ici? Les chrétiens sont las de l'élément musulman qui les tyrannise depuis des siècles et qui les a si indignement trahis l'été dernier, et Abd-el-Kader, quelle que soit son intégrité, quelle que soit sa capacité, quelle que soit sa justice, quelle que soit enfin sa noble conduite à Damas, est musulman, plus que cela, c'est un musulman revêtu d'un caractère sacerdotal : c'est un iman et un uléma, un marabout.

Il n'a aucune racine, en second lieu, parmi les Arabes musulmans de la Syrie, sans compter le blâme qu'ils lui ont adressé pour avoir voulu sauver les *giaours maudits dans la sainte ville de Damas*, *porte de Médine et de la Mecque*. Et puis, n'y aurait-il pas à craindre que des légions d'Arabes africains n'accourussent du fond de leur désert pour se grouper autour de leur émir redevenu roi? Et, dès lors, ne pourrait-on pas voir revivre en Syrie une domination que la France a voulu briser en Afrique? Ce ne sont là, de ma part, que des suppositions, et

ces suppositions n'impliquent pas une pensée de trahison dans Abd-el-Kader. J'ai cru lire dans son âme loyale et résignée, et je crois à la parole du glorieux exilé. Mais quelles hypothèses ne sont-elles pas permises dans la situation si troublée de la Syrie, et combien les éventualités de l'avenir sont encore cachées à tous les esprits!

Je me suis senti attiré vers l'émir par les plus nobles sentiments qui rapprochent les hommes. Je lui ai demandé, en le quittant peut-être pour toujours, ce qu'il voulait que je disse de lui en France : *Salami ouahtrami likoli saïlen anni* (mon salut d'amitié et de respect à tous ceux qui vous parleront de moi), m'a répondu l'émir. Du pied de l'Anti-Liban, j'envoie déjà ce noble salut à tous les cœurs généreux de mon pays qui ont applaudi à Abd-el-Kader pour sa belle conduite à Damas, dans les journées à jamais néfastes du mois de juillet dernier.

Durant ses longues années de guerre contre la France, Abd-el-Kader n'a jamais reçu qu'une seule blessure : un jour une balle lui emporta un tout petit morceau de l'oreille gauche. J'ai vu la cicatrice, elle est toujours apparente. Le jeu de ces balles qui sifflent est vraiment très-bizarre. En voilà une qui, en passant, perce l'oreille d'un homme et qui respecte la tête! Ceci me rappelle une petite histoire à laquelle je n'avais jamais pu accorder une grande foi, malgré l'affirmation de l'homme honorable qui me la racontait. Un ancien officier de la garde me disait un soir, dans son château de Normandie, il y a quelques années, qu'il avait eu, depuis sa première jeunesse jusqu'à trente ans, une verrue sur le bout du nez; une balle lui emporta cette verrue aux journées de juillet 1830, et le nez resta parfaitement intact! Depuis que j'ai vu l'oreille d'Abd-el-Kader légèrement entamée par le plomb meurtrier, je n'ai plus de raison pour ne pas croire à la verrue du noble officier de la garde, verrue si délicatement enlevée par la balle de l'émeute.

Ma pensée se reporte invinciblement vers Damas. J'ai voulu

visiter, avec le saint prêtre maronite Moussa Karam, des familles chrétiennes logées dans des maisons turques depuis que les leurs sont brûlées. Que de souffrances et que de misères! Ces infortunés, hier millionnaires, aujourd'hui réduits à la mendicité, meurent (et ceci est à la lettre) de faim et de froid dans ces splendides demeures. Les maisons de Damas, revêtues de marbre à l'intérieur, ornées de fontaines et d'arbres superbes, sont faites pour l'été, non pour l'hiver; le soleil n'y pénètre presque pas. L'abondance des eaux dans la ville, ses immenses jardins, font naître une humidité froide, pénétrante, contre laquelle on ne peut se défendre que par des vêtements chauds et par les *mangals* embrasés qu'on place au milieu des pièces habitées.

Eh bien! les chrétiens, au nombre d'environ trois mille, restés à Damas faute d'argent pour aller à Beyrouth, où le climat est infiniment plus doux que dans la capitale de la Syrie, n'ont ni bons vêtements, ni bonnes couvertures, ni mangals, ni feu! Sur trois mille chrétiens, quinze cents sont malades. Ce sont des diarrhées tenaces, des dyssenteries, des rhumatismes aigus surtout, et la misère! et la faim!

Quelle pensée avait donc Fuad-pacha en voulant à toute force que les chrétiens damasquins réfugiés à Beyrouth revinssent, cet hiver, à Damas? Les plus énergiques imprécations tombent sur lui ici. Le désespoir pousse à dire que ce personnage voulait la destruction entière de cette population chrétienne en voulant la faire revenir, dans la saison rigoureuse, dans cette ville maudite, et où les chrétiens manquent de tout! Les plus graves soupçons pèsent sur Fuad-pacha, soupçons de complicité dans ce qui est arrivé! Malheureusement pour lui, cet habile politique ne fait rien pour les dissiper! Cet homme réputé si fin a eu la simplicité de dire, en partant de Stamboul pour venir en Syrie, que si, après la conquête de Constantinople, en 1453, les Turcs avaient exterminé tous les chrétiens,

la Porte ne les aurait pas sur les bras aujourd'hui, et que tout, alors, serait pour le mieux. Si ces lignes tombaient jamais sous les yeux de Fuad-pacha, et qu'il niât l'authenticité de ces paroles, je serais tout prêt à lui nommer le personnage auquel il les a adressées.

On serait dans une grande erreur si on pensait que le fanatisme seul ait animé les musulmans de Damas et les soldats du sultan dans les horreurs qu'ils ont commises au mois de juillet dernier; il y avait, avec le fanatisme brutal et sanguinaire, un autre motif qui poussait les bandits à la destruction : c'était jalousie imbécile et féroce à la vue de la prospérité toujours croissante des chrétiens de Damas. Les chrétiens étaient mieux vêtus, mieux logés que les musulmans; ils travaillaient, ils gagnaient de l'argent, ils grandissaient. « L'or des musulmans, me disait notre consul à Damas, entrait par ruisseaux dans les maisons chrétiennes; c'était une prospérité vraiment remarquable. » Pour y couper court, les musulmans de Damas et les soldats d'Abdul-Medjid ont voulu faire ce que Fuad-pacha regrette que ses devanciers n'aient pas fait en 1453 : ils ont procédé par l'extermination. Reste à savoir comment l'Europe, à laquelle s'adressent directement ces sanglants outrages, va les envisager!

La voilà maintenant à Damas, dans la réunion de ses cinq commissaires. Je les ai rencontrés, samedi dernier, au delà de Doumar, à trois heures de Damas. Le cortége était pompeux et nombreux. Il était précédé d'un détachement de cavalerie turque formant avant-garde, et fermé par un détachement de la même arme. — Salut à l'Europe qui passe dans les solitudes de l'Anti-Liban pour remplir une éclatante mission de justice et d'humanité! — Déjà le gouvernement turc a été jugé devant le tribunal du monde civilisé. Ne soyons pas étonnés si, après avoir vu tout ce qu'elle devra voir à Damas, et après y avoir appris tout ce qu'elle devra y apprendre, la

haute commission met le gouvernement turc en accusation, et qu'un verdict de culpabilité sorte de ses mûres et graves délibérations.

L'immense désastre de Damas se présentera au tribunal de l'histoire avec un cortége de forfaits qu'on chercherait peut-être vainement dans les fastes des crimes dans ce monde :

1° La religion outragée par la destruction, le pillage de ses sanctuaires, le meurtre de ses prêtres;

2° Les massacres en grand ;

3° Les femmes et les jeunes filles publiquement déshonorées, sans compter celles qu'on a conduites en captivité;

4° L'incendie;

5° Le vol;

6° Les nations de l'Europe insultées par les railleries accumulées sur la tête de ses représentants, et par l'assassinat de quelques-uns.

C'est la France, en fin de compte, qui a été la plus outragée à Damas, et outragée avec connaissance de cause, avec étude. Sa paroisse desservie par les franciscains, a été bafouée, sa chapelle mise en cendres et ses prêtres égorgés au pied de l'autel au son de la cloche, en prononçant avec une dérision infernale le nom de son souverain, le nom de son consul.

Et la France n'est pas venue à Damas pour venger tant d'insultes, et son drapeau ne s'y est pas montré, et, peut-être, ô douleur, ne s'y montrera-t-il pas! qui donc ne l'a pas voulu? Est-ce l'Angleterre? Ah! c'est bien possible, et cela est navrant! S'il y avait un point dans la Syrie ensanglantée où notre drapeau eût dû se montrer, ce point était Damas! Certes, je suis le premier à reconnaître les bienfaits de nos soldats en reconstruisant les maisons détruites des chrétiens, et je le dirai quand il en sera temps; mais la présence de nos troupes dans les localités chrétiennes du Liban, n'humilie en rien les égorgeurs et les voleurs, et leur présence à Beyrouth ne

produit qu'une bien faible impression dans l'esprit des musulmans de cette ville, accoutumés qu'ils sont à voir sans cesse parmi eux des Européens et des officiers de notre marine.

La place de nos soldats était marquée à Damas, la cité particulièrement criminelle, et le tombeau de la ville chrétienne. Cette place, encore une fois, n'a pas été occupée, et, peut-être, elle ne le sera pas! Ce sera plus qu'une lacune de notre expédition en Syrie; ce sera une chose qui n'a qu'un nom dans notre langue, et ce nom-là je ne le prononcerai pas ici, car il remplit mon âme d'une douleur poignante!

Ah! il aurait bien mieux valu n'avoir pas paru en Syrie, que de quitter ce pays sans être allé à Damas! L'œuvre restera par là inachevée, désastreusement incomplète. On n'aura pas fait ce qui aurait dû se faire, ce que la France demandait, ce qu'elle voulait : l'occupation de Damas. Que la Porte Ottomane, complice de tous les forfaits commis en Syrie, et que l'Angleterre, dans son dépit de nous voir en Syrie, triomphent donc : nos soldats ne sont pas allés à Damas! Que les Damasquins meurtriers des chrétiens jouissent paisiblement de leurs crimes, ainsi que les soldats du sultan, car, je vous l'ai dit, les mêmes soldats qui égorgeaient et pillaient à Damas sont toujours là : Fuad-pacha n'a pas même songé à déplacer les bourreaux.

Nous partons pour Zahleh, qui n'est qu'à trois heures de distance du village d'où je vous trace ces lignes, le cœur inondé de tristesse. Mais le courage ne me manque pas, et je prendrai encore la plume pour vous à Zahleh, car cette ville toute chrétienne a joué un rôle considérable dans la dernière guerre.

LETTRE XL

Un mot d'un fonctionnaire turc sur Zahleh, ville chrétienne. — Ce qu'était cette ville avant son désastre. — Combats des Zahliotes contre les Druses. — Démarche des consuls de Beyrouth auprès de Kurchid-pacha pour sauver Zahleh. — Trahison du pacha. — Lenteur de Noury-bey, l'envoyé de Kurchid, pour se rendre de Beyrouth à Zahleh. — Conduite de Noury-bey à Zahleh. — Mort héroïque de Joseph Azar. — Récriminations hors de propos au sujet de Joseph Karam, arrêté dans son désir de marcher sur Zahleh. — La vérité sur ce point. — Stratagème qu'emploient les Turcs et les Druses pour écraser les Zahliotes. — Joseph Karam sauve le Kersrouan. — Erreurs commises au sujet du massacre des jésuites à Zahleh. — Rectifications de ces erreurs. — La vérité sur ces scènes d'épouvante. — Le drapeau de la France outragé à Zahleh. — Remarques à ce sujet. — Paroles de l'empereur des Français au sujet de notre drapeau insulté. — Ce que disent certains diplomates au sujet de la position de la France en Syrie. — Réponse générale à ces raisonnements. — Admirable conduite de nos soldats en Syrie. — Le capitaine Soviche, commandant à Zahleh, et le R. P. Fenech. — Bienfaits que notre armée répand sur la Syrie chrétienne. — Ce que dit la France pour la Syrie et ce que répond l'Angleterre.

Zahleh, le 5 décembre 1860.

C'était au mois d'août 1859. Un Osmanli, Sadek-effendi, parlant le français et l'anglais, ayant fait, je crois, son éducation à Paris, s'en allait à Damas, chargé d'une mission. Il vit, en venant de Balbek, une ville fièrement assise au pied du Liban et dominant la vaste et riche plaine de Békaa.

« Quelle est donc cette ville? demanda Sadek-effendi à son compagnon de voyage. — C'est Zahleh, lui répondit celui-ci. — C'est une ville musulmane? — Pas du tout; elle est entièrement chrétienne. — Et quelle est sa population? — Environ neuf mille âmes. — Cela est mauvais, ajouta Sadek-effendi; le sultan ne veut pas d'aussi grandes agglomérations de chrétiens. C'est un danger, et on avisera. »

Je vous donne l'anecdote comme certaine.

Tout se touche dans la conspiration turque qui a abouti aux massacres que vous savez, et il nous faut la suivre, autant que nous le pourrons, dans tous ses détails. Elle est, maintenant, bien évidente, bien connue en gros; mais je voudrais la montrer dans toutes ses plus minutieuses ramifications, je voudrais ne pas faire grâce d'un seul coup de baïonnette d'un soldat turc enfoncée dans le ventre d'un chrétien.

Zahleh était donc une ville essentiellement chrétienne et comptait, comme le disait le compagnon de Sadek-effendi, environ neuf mille habitants : 1,898 Maronites; 1,358 Grecs schismatiques, et 5,301 Grecs catholiques, qu'on désigne ici sous le nom de *koutalis*, ou catholiques.

Il y avait, à Zahleh, douze églises, dont deux pour les Maronites, deux pour les schismatiques, une appartenant aux missionnaires jésuites, et sept pour les *koutalis*. La cathédrale, construite avec des aumônes recueillies en Europe par deux prêtres, est un monument remarquable, sinon par son élégance, du moins par sa grandeur et sa solidité. C'est à peu près le seul sanctuaire de Zahleh qui n'ait pas été dévoré par l'incendie, à cause même de la solidité de sa construction. La cathédrale était riche en tableaux, en ornements sacerdotaux, en vases sacrés : tout a été profané ou pillé par les bandits, excepté une rangée de gravures sur bois très-belles, venant d'Allemagne, placée au-dessus du maître-autel et représentant les disciples du Sauveur. Elles sont restées intactes, on ne sait par quelle fantaisie ou quel oubli des dévastateurs. Mais ils enfoncèrent le tabernacle, y prirent les saintes espèces et les jetèrent au vent après les avoir souillées. J'ai vu à Ghazir et à Beyrouth l'évêque de Zahleh, monseigneur Bassilios (Basile), et j'ai écouté avec une douleur profonde les récits des malheurs de la cité chrétienne, comme je les écoute encore à Zahleh même de la bouche des victimes de ce grand désastre. On aura beau faire et beau dire, ce qui s'est passé en Syrie

l'été dernier n'a pas été une guerre de peuple à peuple, mais bien une persécution terrible, organisée de longue main contre le christianisme. C'est là le caractère véritable des fourberies turques, des massacres accomplis par les soldats de l'islam et par les Druses idolâtres.

Zahleh était une ville importante, prospère. Elle avait acquis, depuis dix ans surtout, un agrandissement considérable. Ses habitants, intrépides dans le travail comme dans la guerre, étaient presque tous cultivateurs. Ils tiraient des trésors continuels de cette féconde terre de la Békaa qui pourrait nourrir à elle seule un royaume, si elle n'était pas entre les mains inhabiles et paresseuses des Turcs.

C'était à Zahleh que les Bédouins du désert venaient acheter leur grain. Zahleh envoyait du froment sur plusieurs points du Liban. Les Anézés et les Arabes de l'Hedjaz y apportaient la laine de leurs moutons, leur beurre, en échange des grains pour leur subsistance. Les montagnards maronites y venaient vendre leur soie. Il y avait de l'activité et de la vie dans cette ville chrétienne. Elle était comme le boulevard de la chrétienté en Syrie. Les villages qui l'environnaient respiraient sous sa protection.

C'était trop beau pour que le gouvernement turc n'en fût pas jaloux. Ce n'est pas la prospérité de ses sujets chrétiens qu'il désire, croyez-le bien; c'est leur affaiblissement, leur misère, leur ruine. Tous ses actes tendent à cette fin. C'est comme un assassinat prolongé moralement et physiquement. Toute parole, même officielle, chez les Turcs, en faveur des chrétiens, cache un piége ou un mensonge. C'est une guerre, une guerre à mort que le Turc a déclarée au chrétien. Il veut le tenir sous son joug dégradant ou le voler comme un escroc, quand il ne le vole pas ouvertement.

Zahleh, donc, importunait le Turc à cause de son importance. Il avait conjuré sa perte, et voulait, par tous les

moyens, atteindre son but. Déjà Djezin, Hasbaya et Rachaya n'existaient plus. Se sentant menacés à leur tour, les Zahliotes se tenaient sur la défensive. Des moucres de Zahleh, venant de Beyrouth, avaient été attaqués et dépouillés par des Druses, à la tête desquels se montrait Youssef-Abdoul-Nalek, aujourd'hui en prison à Beyrouth. C'était un des chefs des idolâtres que le gouvernement turc avait choisi depuis quelques années pour *faire la police en Syrie.*

Trois cents jeunes Zahliotes sont placés en observation autour de Kab-Elias, village de la Békaa, où sont en ce moment campés nos soldats qui n'ont pu jusqu'ici, hélas! déployer leur courage contre les égorgeurs et les voleurs de toute sorte.

Les trois cents Zahliotes saisissent à Kab-Elias et dans quelques villages voisins seize cheiks druses appartenant, pour la plupart, à la famille Atallah. Ils les gardent comme ôtages, les menaçant de la mort si les Druses continuent leurs assassinats contre les chrétiens.

Des lettres de chefs chrétiens parviennent aux Zahliotes; on leur dit que, loin d'apaiser la guerre, l'acte par lequel on tient les cheiks druses prisonniers ne peut que l'enflammer, car les chrétiens ne veulent pas la guerre. On donne la liberté aux prisonniers.

Il arrive aussi à Zahleh une lettre du fameux Saïd-bey-Djomblatt, par laquelle il déclare qu'une réconciliation est accomplie entre les Druses et les chrétiens, et qu'il ne faut plus songer qu'à la paix. Sur ces entrefaites, les Grecs catholiques de Zahleh, excités à cette démarche par une main inconnue, reçoivent de leurs coreligionnaires de Damas des lettres où on leur dit de ne point se mêler de cette guerre, attendu qu'elle est exclusivement concentrée entre les Maronites et les Druses.

Jetés dans la plus grande incertitude sur tout ce qui se passe, les Zahliotes ne savent plus à quelle décision s'arrêter. Ils attendent les événements.

Tout ceci se passa dans les journées du 5 et du 6 juin. Le 8, des nuées de Druses descendent de la montagne en poussant des cris de guerre. Les trois cents Zahliotes, tous jeunes gens de quinze à vingt ans, marchent contre l'ennemi dont les forces sont évaluées à six mille hommes. Ils avaient à leur tête, parmi leurs chefs les plus renommés, Kottar-bey-el-Oumad, grand égorgeur, mais auquel on ne peut pas refuser l'intrépidité dans les combats.

La bataille s'engage avec acharnement de part et d'autre. Les trois cents Zahliotes repoussent ce jour-là les bandes druses et les poursuivent pendant trois heures. Un jeune Maronite de dix-huit ans, Makoul-Abou-Hassan, ayant reçu une balle dans le bras gauche, une autre balle au-dessus de la cheville du pied droit, s'avance toujours, exalté par le feu du combat, puis il tombe en faisant le signe de la croix et en disant à ses frères de le venger. Quelques heures après, des Druses passant par là osèrent hacher à coups de sabre le jeune héros chrétien qui n'était déjà plus qu'un cadavre.

Les chrétiens d'Arkoub et de Chouf viennent en temps utile pour renforcer les Zahliotes et, tous ensemble, ils refoulent l'ennemi jusqu'à Aïndara, village mixte, situé sur le flanc méridional du Liban, à une distance de six heures de Zahleh.

Les chrétiens retournent à leur ancien poste de Kab-Elias. Ils n'avaient perdu que sept hommes dans cet engagement, et les Druses laissèrent quarante-sept des leurs sur le champ de bataille.

Les idolâtres prirent une revanche digne d'eux : les villages chrétiens de Hammana et de Chébanié avaient été abandonnés, les Druses les brûlent. Ils vont ensuite à Déir-el-Kamar, d'où ils sont honteusement repoussés. Les soldats turcs ne leur prêtaient point encore l'appui de leurs baïonnettes, comme ils l'avaient déjà fait à Saïda, à Hasbaya et à Rachaya.

Les Zahliotes placent un corps de troupes de trois mille

hommes à Kafar-Silouan, village druse situé à quatre heures à l'est de Zahleh, à l'entrée de la vallée de Maten, par où l'ennemi pouvait déboucher vers Zahleh. Ils y passent six jours. Ils apprennent que le fameux Ismaïl-el-Atrache, chef des Druses du Haouran, est entré du côté de l'ouest, dans la plaine de Békaa, à la tête de quatre mille cavaliers. Les chrétiens quittent leur poste de Kafar-Silouan, et volent au-devant de l'ennemi. Ils laissent deux cents hommes pour garder le défilé de Maten. Ceux-ci, assaillis par des bandes considérables de Druses, succombent sous le nombre.

Malgré le courage de ses héroïques enfants, Zahleh ne pouvait pas être sauvé; je l'ai dit plus haut, sa perte était jurée. Le mot d'ordre était donné. C'est contre Zahleh que les Druses du Haouran, les Druses du Liban, les Métoualis, les Kurdes, les Bédouins du désert et, aussi, les bachi-bouzouks du sultan concentraient toutes leurs forces.

Cependant les Zahliotes ne voulaient pas mourir sans combattre. Ayant à leur tête Moussa-el-Hage-Bouhanassi, que j'ai vu à Beyrouth criblé de blessures, et Hanna-Abou-Kater, bras de fer mais tête folle, les Zahliotes marchent, avec leur cavalerie, au-devant des bandes d'Ismaïl-el-Atrache, leur livrent combat et sont défaits, malgré des miracles de bravoure.

Les chrétiens étaient un contre dix. Ils se replient en bon ordre sur Zahleh. Ils n'avaient perdu que peu de monde dans cette affaire. De nouveaux renforts leur arrivent. Ils décident, pour laver la honte de leur dernière défaite, qu'ils attaqueront de nouveau l'ennemi; ils l'attaquent en effet, et, cette fois, ils sortent vainqueurs du combat, non sans avoir perdu un assez grand nombre de leurs frères.

Mais c'était là, au moins, des morts glorieuses, et les Zahliotes les vantaient. On vint apprendre à un vieillard, au vénérable Abdallah-Abou-Kater, que son fils était tombé les armes à la main : « Que la volonté de Dieu soit faite, dit-il, la guerre

est une vente et un achat, nous vendons à ceux qui nous vendent, et nous achetons à ceux qui nous achètent. Que Dieu soit loué, mon fils est mort pour sa cause ! »

Tous ces bruits de guerre de Zahleh étaient arrivés jusqu'à Beyrouth. Kurchid-pacha les connaissait mieux que tout autre par ses espions qui allaient et venaient de Zahleh à son camp de Hazémié, situé à une heure de Beyrouth. C'est là que les cinq consuls européens, cette fois d'accord, allèrent le trouver solennellement pour lui demander de marcher au secours de la ville menacée par des bandes furieuses.

Le pacha les reçut avec toutes les marques de la politesse excessive des Orientaux, et avec les sentiments de la *plus vive sollicitude pour les Zahliotes injustement attaqués*. Il promit, sur l'honneur, d'envoyer à Zahleh une armée non-seulement pour y mettre la paix, mais encore (l'excellent homme !) pour y châtier les Druses et toutes les bandes coupables.

Les représentants de l'Europe crurent à sa parole, oubliant peut-être un peu trop les infâmes trahisons de Saïda, de Hasbaya et de Rachaya, qui, en verité, ne pouvaient plus être mises en doute. Mais, hommes d'honneur, ils crurent à une parole d'honneur qui leur était donnée : ils n'osèrent pas croire que cette parole n'était qu'un indigne mensonge.

Nous devons dire ici que la démarche commune des cinq consuls auprès de Kurchid-pacha ne vint pas de leur initiative ; cette démarche fut provoquée par les Zahliotes eux-mêmes, par une pétition qu'ils adressèrent aux représentants de l'Europe : voyant les forces de leurs ennemis grandir à chaque instant, ils comprirent que la résistance était désormais impossible ; ils suppliaient les consuls de prendre des mesures pour venir à leur secours.

Reconnaissons-le, Kurchid-pacha envoya réellement des soldats à Zahleh ; il plaça à leur tête son lieutenant, Noury-bey.

Or, de Hazémié à Zahleh on compte, au pis aller, treize

heures de marche, et Noury-bey mit quatre jours pour faire ce trajet ! Qui lui avait donné l'ordre de cheminer ainsi à pas de tortue, quand un danger immense menaçait une ville importante, quand l'Europe, dans la personne de ses représentants, avait demandé au gouverneur de Beyrouth de marcher sans retard vers Zahleh ?

La trahison est ici trop grossière en vérité, et le premier traître, c'est Kurchid-pacha. Il faudra bien qu'un jour il s'explique sur l'ordre qu'il a donné à Noury-bey ; il est impossible que de pareils crimes restent impunis. Attendons !

Parti de Hazémié le 14 juin, Noury-bey arriva le 17 à Mouksi, village situé sur la route de Damas à deux heures de Zahleh. Il trouva là une réunion de chefs druses, de Métoualis, de Kurdes, de Bédouins, et tint conseil avec eux. On y prit des décisions. Quel était leur caractère ? Était-ce un plan d'attaque militaire contre Zahleh ? C'eût été déjà une trahison de la part de l'homme de Kurchid-pacha ; mais tel n'était pas son dessein, et les événements qui ne tardèrent pas à survenir le prouvèrent. Le dessein de Noury-bey était celui qu'Osman-bey avait déjà exécuté à Hasbaya et à Rachaya : demander aux chrétiens de Zahleh leurs armes, *les prendre sous la protection de la Sublime Porte*, les enfermer dans quelque vaste local *pour les sauver des Druses*, et ensuite les livrer aux égorgeurs.

Une troisième attaque des Zahliotes contre les bandes ennemies campées dans la plaine, attaque désespérée, et à laquelle les Druses et leurs compagnons ne s'attendaient pas, pas plus que Noury-bey, déconcerta le projet d'égorgement dont je viens de parler.

On peut évaluer à cinq mille le nombre des chrétiens assaillants, et le nombre de leurs ennemis à plus de quinze mille. Les Zahliotes sont repoussés, et viennent se poster dans des retranchements qu'ils avaient préparés autour de Zahleh. Les

Druses, agissant avec les Kurdes, les Métoualis et les Bédouins, se portent trois fois sur la ville, et trois fois ils sont repoussés. Joseph Azar, âgé de dix-neuf ans, élève du collége de Ghazir, pieux jeune homme (il s'était confessé et avait communié le matin), intrépide guerrier, fait des prodiges de valeur à la troisième attaque des Druses sur les retranchements; monté sur un cheval rapide, le sabre à la main, il s'élance dans les rangs ennemis et s'y fait jour en faisant mordre la poussière à plusieurs Druses; puis, environné de cavaliers du Haouran, il tombe percé de coups comme tombent les héros.

Voilà ce que faisaient les chrétiens de Zahleh, voilà l'histoire; et il y a des gens qui osent traiter de lâches ces nobles victimes de la trahison des uns, de l'incurie des autres! Non, il n'y a eu ni lâcheté, ni défaite chez les chrétiens : il n'y a eu que des égorgements, résultat de la conspiration turque. Taisez-vous donc, détracteurs intéressés des chrétiens, si vous voulez être épargnés vous-mêmes par la voix des victimes, la voix de l'histoire!

Il y avait un homme qui avait acquis depuis peu de temps une véritable renommée d'honneur, de droiture et de courage, c'était Joseph Karam, que la voix du peuple maronite appelait le bey, titre qui lui est resté, car on ne le désigne plus aujourd'hui que sous cette dénomination : *Joussef-bey*. Son nom était dans toutes les bouches des chrétiens de Zahleh. On attendait le bey, on comptait sur son appui, et le bey n'arrivait pas! Pourquoi? on a fait de cela toute une affaire, et toutes sortes de récriminations hors de propos. Certes, je ne m'y arrêterai pas. Kurchid-pacha déclare solennellement au consul de France qu'il répond des Druses, et supplie le représentant de notre pays d'employer toute son influence, toute son autorité auprès de Joseph Karam pour l'arrêter dans sa marche vers Zahleh. Le consul, ne pensant pas avoir affaire à un traître, engagea tout simplement Joseph Karam à rester tranquille, voilà

tout ! Mon Dieu, mais le patriarche des Maronites, Mgr Pierre-Paul Massad, n'a-t-il pas demandé lui-même au bey de ne pas bouger ? Ainsi donc plus de paroles vaines sur ce point ! Le consul comme le patriarche ont été trahis par un misérable pacha que tout le monde s'attendait à voir pendu aux vergues du navire où il fut arrêté, et qui, aujourd'hui, grâce à d'inqualifiables intrigues, pourrait bien échapper au châtiment qu'il a mille fois mérité.

Cependant l'ennemi prononçait aussi le nom de Karam. Il s'en servit contre les chrétiens eux-mêmes. « La ruse, dit Noury-bey à tous les ennemis des chrétiens, est une bonne arme de guerre, il nous faut en user ; croyez-en celui qui a longtemps été mêlé aux affaires du gouvernement. »

Que fit Noury-bey ? il chargea un Grec schismatique, auquel, sans doute, il ne communiqua pas sa pensée, de porter à Zahleh une lettre qui paraissait avoir été écrite par Joseph Karam, et dans laquelle le bey annonçait à ses frères qu'il arriverait à Zahleh le lundi, 18 juin, dans l'après-midi. Les Zahliotes crurent à la véracité de cette lettre, œuvre d'un faussaire.

Noury-bey, qui avait fait prendre à un très-grand nombre de ses soldats des vêtements druses et des vêtements bédouins, avait fait investir Zahleh de trois côtés seulement. Le côté ouest de la cité était entièrement dégarni de troupes.

A l'heure marquée dans la lettre falsifiée apparaissent de ce côté des cavaliers et des fantassins portant des bannières sur lesquelles se montrait la croix. L'air retentissait de ces cris : *Victoire pour la croix ! Vive notre bey Joussef Karam ! Voici venir notre bey !*

Ce n'était là qu'un abominable stratagème. Les Zahliotes crurent qu'un secours leur arrivait ; et, dans un magnifique élan de courage, ils se précipitent sur l'ennemi. Ce fut leur dernier effort. Ils furent écrasés par des bandes cinq fois supérieures. Deux cents chrétiens périrent les armes à la main au-

tour de Zahleh et dans Zahleh. Et c'est ici que leur héroïsme monta à des hauteurs sublimes : se battant sans espoir de vaincre, ils tinrent, pendant plusieurs heures consécutives, l'ennemi en échec, ne le laissant pas pénétrer dans les maisons, et cela pour donner aux vieillards, aux femmes et aux enfants le temps de se sauver dans la montagne! Aussi, il n'y eut pas de massacre à Zahleh. Plus de six cents Druses furent tués sur place. La ville de Zahleh fut livrée au pillage et à l'incendie. Pourtant toutes ses maisons ne furent point brûlées; il en resta quelques-unes debout; mais ce ne fut pas la faute des Druses ni celle des Turcs conduits par Noury-bey; l'ordre d'aller massacrer à Déir-el-Kamar les chrétiens parqués dans le sérail interrompit l'incendie de Zahleh.

Parti trop tard de Bikfaya, Joseph Karam apprit, deux heures avant d'arriver à Zahleh, que la malheureuse ville n'existait plus, que l'ennemi l'avait abandonnée pour se diriger sur d'autres points. Que faire dans une situation pareille? Il y avait une portion considérable du Liban à sauver, c'était le Kersrouan; Joseph repart pour Bikfaya et prend position pour défendre les défilés de la province toute catholique.

Quand on a vu le Kersrouan avec sa belle culture, avec ses colléges et ses écoles, ses beaux couvents et ses églises, monuments antiques de la religion, presque tous bâtis par la noble famille des Kazen, on considère avec un immense effroi les ravages qu'y auraient exercés les bandes furieuses si elles avaient pu y pénétrer.

Calmes et sereines solitudes d'Arissa, où j'ai vu le bon père Raphaël; beau couvent syriaque de Charfa; douce maison de prière et d'étude de Bezoumar, où le patriarche des Arméniens est là, père en Dieu, au milieu de ses lévites qu'il destine à évangéliser la vieille Arménie; pittoresque et profonde retraite de Aïn-Waraca (source de la feuille), une des résidences du patriarche des Maronites; splendide nature de

Ghosta, où s'élève, sur un de ses sommets, une église bâtie par les ordres d'un roi de France, Louis XV; riche et belle vallée de Delepta (le village du platane); Ghazir et son collége et ses filatures; Zouk, où les habiles mains des Maronites tissent avec un art infini les plus belles étoffes de l'Orient; Djouni et son marché de froment; Anthoura, maison française, et bien d'autres lieux encore de ce magnifique Kersrouan, vous n'offririez plus aujourd'hui que l'image de la dévastation si les bandits, escortés par les soldats d'Abdul-Medjid, avaient pu vous envahir!

Ajoutez que le Kersrouan était devenu, depuis le commencement de la guerre, le refuge d'une foule de familles chrétiennes de Beyrouth, du littoral et de presque toute la montagne. Le Kersrouan ravagé, c'en était fait de la chrétienté en Syrie.

Et telle était la pensée de Kurchid-pacha! Au milieu du feu de la guerre, M. Bentivoglio, consul de France à Beyrouth, déclara énergiquement à Kurchid-pacha que les établissements religieux du Kersrouan étaient placés sous la protection exclusive de la France, et que, si on y touchait, ce serait à la France à venger une pareille agression. Le gouverneur de Beyrouth répondit au consul, avec une insolente naïveté, qu'*il l'avertirait quand on attaquerait le Kersrouan!*

D'assez grosses erreurs se sont glissées dans une brochure récente, pleine, d'ailleurs, d'excellentes inspirations et d'utiles renseignements, au sujet des meurtres commis dans l'établissement des missionnaires jésuites à Zahleh. Rectifions ces erreurs.

Ni le père Riccadonna, ni le père Canuti n'étaient à Zahleh au commencement des assassinats. Le premier de ces missionnaires avait quitté Zahleh neuf jours avant les désastres, et le second, le père Canuti, en était parti le 16 juin.

Dans cette brochure on fait de Bonacina un révérend père;

les plus intelligents comme les plus assidus l'ont guéri de ses blessures. Il est aujourdhui à Bikfaya, faisant l'école aux petits enfants comme il l'avait faite à Zahleh.

On ne doit pas craindre de revenir sur un outrage reçu, quand, pénétré d'indignation, on a la ferme espérance qu'il sera vengé. Je veux parler encore de notre drapeau qui flottait sur la maison des missionnaires à Zahleh, et que les Druses ont insulté. Le drapeau français est pris dans leurs mains, ils le trempent dans l'huile, et c'est avec cette étoffe, symbole de l'honneur de la France, qu'ils mettent le feu à une maison française; puis, poussant l'outrage à ses dernières limites, ils ramassent une savate, la mettent au sommet de la hampe dépouillée de son glorieux ornement, et la plantent au milieu des ruines fumantes de la maison. Ces offenses étudiées se sont renouvelées à Déir-el-Kamar. Quelques jours auparavant, les Druses avaient mis le feu à une maison de Hammana, au-dessus de laquelle flottait le drapeau français, maison louée par les ingénieurs de la route de Damas.

Voilà donc des ignominies dirigées contre la France. Elles n'ont pas été les seules. C'est comme Français que le P. Billotet et ses compagnons de martyre ont été massacrés à Zahleh.

Dans tout l'Orient il n'y a qu'une seule congrégation religieuse particulièrement consacrée au culte catholique comme *paroisses latines* destinées aux représentants de la France dans ces régions : c'est la congrégation des franciscains. Cela date des temps les plus lointains. Les églises des franciscains sont les églises *officielles,* si je puis parler ainsi, de la France. C'est là que les consuls ont leur place d'honneur, leur place marquée, et c'est là qu'ils se rendent quand il s'agit de célébrer des fêtes religieuses et nationales; c'est là que les *Te Deum* sont chantés et que le nom du souverain de la France est prononcé dans les prières de la messe.

L'église des franciscains à Damas était donc particulièrement française, sans parler de la maison des lazaristes, propriété de la France, maison brûlée par les musulmans, et c'est l'église des franciscains, c'est leur couvent qui a été incendié, souillé, ravagé, et c'est dans ce couvent que huit religieux de cette congrégation ont été impitoyablement égorgés. Je sais que je me répète ici, mais c'est avec intention. Serait-il possible que ces outrages personnels à la France fussent englobés dans l'océan de crimes commis l'été dernier en Syrie? Non, sans doute, la réparation se fait attendre, il faut en convenir, mais elle viendra!

Le traité du 30 mars 1856, qui ne veut pas qu'aucune puissance agisse seule dans les affaires de la Turquie, n'a pas pu abroger nos antiques capitulations avec la Porte Ottomane, capitulations qui arrachaient nos nationaux et leurs intérêts à la loi turque. Aux termes mêmes de ces capitulations, les chrétiens de l'Orient, ceux de la Syrie principalement, n'ont jamais été placés sous la souveraineté *entière* du sultan. Ils étaient en quelque sorte autant sujets de la France que de la Turquie.

En voulant ne s'occuper, tout d'abord, que des intérêts généraux des chrétiens de la Syrie, la France a fait preuve de modération, de générosité; cela ne peut pas se comprendre autrement; mais une fois les comptes généraux réglés, viendront les comptes particuliers, *les affaires personnelles*. Celles de la France se régleront alors avec éclat; il n'est pas possible d'en douter. D'ailleurs, l'empereur des Français l'a formellement déclaré dans sa lettre à M. de Persigny datée de Saint-Cloud, le 29 juillet 1860, il dit: « Je ne vois pas comment résister à l'opinion publique de mon pays, qui ne comprendra jamais qu'on laisse impunis non-seulement le meurtre des chrétiens, mais l'incendie de nos consulats, le *déchirement de notre drapeau*, le pillage des monastères qui étaient sous notre protection. »

Et l'empereur avait raison : jamais le pays ne comprendra que la France ne se charge pas *elle-même* de venger de tels outrages, cette France qui, il y a trente ans, vengea avec un si immense éclat le coup d'éventail historique.

Je vois à Zahleh des soldats français (ils sont au nombre de deux cent cinquante). Ils voient tous les jours les ruines de la maison française où l'exécrable scène de l'affront fait à notre drapeau s'est passée. Comme ils l'auraient vengé si on leur en avait donné l'ordre ! « Mais, disent les diplomates qui ne sont pas à Zahleh, que voulez-vous qu'on fasse? où sont donc les ennemis, où sont les Druses? ils se présentent à nous désarmés, dans l'attitude de plats laquais! Peut-on les combattre? et puis, voulez-vous qu'on déclare la guerre à l'empire ottoman, seul coupable, nous le reconnaissons, des insultes jetées à la face de la France? vous sentez bien que cela n'est pas possible! Il sera bien assez difficile à la France, liée par la convention du 5 septembre 1860, d'obtenir des puissances une prolongation de notre occupation en Syrie, sans que nous allions encore compliquer les affaires par des actes de guerre qui nous seraient entièrement personnels ! »

Raisonnements magnifiques! logique inexorable! vraiment, il n'y a rien à répondre à cela! L'Angleterre, par exemple, sera parfaitement de cet avis. Mais qui donc pouvait empêcher la France, si elle ne voulait pas faire la guerre à la Turquie, ou du moins exiger d'elle une éclatante réparation, qui donc pouvait empêcher la France de balayer du Liban ces affreux Druses qui l'ont personnellement outragée! Dans une occasion solennelle, l'empereur des Français disait qu'il avait fait la guerre d'Italie « contre le gré de l'Europe ; » n'aurait-on pas pu châtier les Druses égorgeurs et insulteurs *contre le gré de l'Angleterre* protectrice vouée de ces idolâtres[1]? n'aurait-on

[1] Le 22 février 1861, lord J. Russell disait en plein Parlement : « Les Ma-

pas pu, au moins, montrer à Damas le drapeau impitoyablement foulé aux pieds à Zahleh et ailleurs?

Apparemment que non, puisqu'on ne l'a pas fait! Que voulez-vous? la politique a ses exigences : on a signé à Paris, le 5 septembre dernier, une convention à *cinq;* la violer, ce serait se brouiller avec *quatre.* On n'ira pas, pour si peu, entreprendre des répressions qui pourraient provoquer une guerre générale.

Il est bien plus juste de dépenser deux milliards et le sang de cent mille Français pour laisser les Turcs à Constantinople, ou allumer, en Italie, au prix de sacrifices de tous genres, un incendie que les générations présentes ne verront peut-être pas éteindre! Inclinons-nous donc devant les exigences politiques, et espérons des jours meilleurs.

Mais la question de réparation personnelle pour les insultes reçues en Syrie paraît avoir été traitée, avant même le départ de nos troupes pour la Syrie, entre le gouvernement français et le gouvernement anglais. En effet, le jour même où se signaient à Paris (3 août 1860) les protocoles relatifs à cette expédition, lord John Russell disait du haut de la tribune : « En apprenant que le consulat français, à Damas, avait été attaqué ainsi que les couvents placés spécialement sous sa protection, le gouvernement français nous informa qu'il désirait ne point séparer sa cause de celles des autres chrétiens; qu'il n'entendait point *demander une réparation pour un outrage personnel*, mais bien que les puissances de l'Europe examinassent si le mal n'était pas tellement grand, et si les actes accomplis n'étaient point tellement horribles que les puissances ne fussent fondées à faire cause commune et à s'efforcer de rechercher les moyens de prévenir de semblables scènes. »

ronites ont constamment regardé les Français comme des protecteurs, et les *Druses tournent avec* CONFIANCE LEURS YEUX VERS L'ANGLETERRE. »

Nous n'avons donc plus qu'à attendre cette action commune pour prévenir le renouvellement des horreurs sous lesquelles gémit la Syrie chrétienne mutilée.

Mais nous aimons notre vaillante armée, nous l'aimons de toute la puissance de notre patriotisme, de tout notre amour pour la France, et nous n'avons garde de la confondre avec *les exigences de la politique!* Cette armée est admirable en Syrie, même en ne se battant pas! voyez donc ce qu'elle fait ici! nos soldats partagent leurs rations avec les malheureuses victimes de la trahison et de l'égorgement, et ils les aident à reconstruire leurs maisons brûlées. Ah! plaise à Dieu que ces maisons relevées par les mains des soldats de la France ne soient pas, après leur départ de ce pays, encore brûlées par les Druses et par les Turcs; cela serait en vérité le comble de l'iniquité et de l'insulte.

Je veux écrire ici le nom de l'officier français qui, à Zahleh, préside à la reconstruction des maisons et à la réinstallation des chrétiens; c'est le capitaine Soviche, du 5e de ligne; jeune encore, mais doué d'une maturité précoce, il est là, en sa qualité de commandant à Zahleh, et de président du comité de cette ville, comme un père au milieu d'une population qui l'aime, le respecte. Il est partout, il veille à tout, au rétablissement des demeures en ruine, comme à la distribution des secours aux pauvres affamés. Il est secondé dans son œuvre de charitable réparation par deux jeunes lieutenants dignes de leur chef.

A côté du nom du capitaine Soviche je mettrai celui d'un missionnaire, ouvrier intrépide dans la vigne du Seigneur, homme d'une intelligence rare et d'une instruction étendue, parlant l'arabe comme un enfant des déserts de Syrie, et se faisant *Bédouin*, quand il le faut, pour attirer les Bédouins à lui, c'est-à-dire au christianisme, à la civilisation; c'est le R. P. Fenech, de la compagnie de Jésus. M. Soviche lui a

rendu, devant moi, un éclatant hommage pour son zèle, son activité dans la noble mais difficile mission que le prêtre du Christ et le soldat remplissent d'un commun accord. Ces hommes font ici de bonnes et utiles choses. Je le reconnais hautement et je le proclame de toutes mes forces[1].

Ce que le commandant Soviche fait à Zahleh, le commandant Moch le fait à Déir-el-Kamar, comme le font tous nos chefs de détachements placés sur divers points du Liban. Notre armée fait en quelque sorte sortir de terre les maisons chrétiennes ruinées par les barbares, tout en donnant aux populations au milieu desquelles elle se trouve des exemples d'honneur, de probité, de justice. Il est évident que plus notre armée restera en Syrie, plus ses bienfaits s'étendront et plus, par conséquent, la France sera aimée, bénie par les chrétiens qui n'espèrent plus qu'en elle.

La France dit : « Je soulage l'humanité en Syrie. — Allons « donc, répond l'Angleterre, il s'agit bien de l'humanité ici ! « Il s'agit de mes intérêts, de ma politique qui s'opposent à « ce que la France séjourne trop longtemps en Syrie. Je « veux être prépondérante dans cette région, et cela sans « y envoyer un soldat, sans dépenser une guinée. J'ai pour « moi en Syrie les Druses et les Turcs, comme j'ai en Italie « les Piémontais et les Garibaldiens. Ils forment le plus grand « nombre, et cela me suffit. »

Que l'Europe voie et juge !

Je pense être rentré à Beyrouth demain au soir.

[1] A Zahleh et à Malaka, village qui touche cette ville, il y avait eu 3,914 maisons brûlées. Grâce à nos soldats, placés sous l'intelligente direction du capitaine Soviche, 2,450 de ces maisons ont été rebâties jusqu'au 22 février 1861. Il en restait, à cette date, 1,464 à reconstruire.

LETTRE XLI

L'émir Béchir-Kassem-Chéab, successeur du grand Béchir au gouvernement général de la montagne. — L'Angleterre lui donne un secrétaire anglais. — L'émir accorde sa confiance au cheik Rochaïd-Dahdah. — Retraite de celui-ci. — Les chefs druses rappelés de l'exil sur la demande de l'Angleterre. — Allures qu'ils prennent à l'égard de l'émir Kassem. — Assassinats ordonnés par Saïd-bey-Djomblatt. — Chute de l'émir Béchir-Kassem. — Omer-pacha gouverneur provisoire du Liban. — Ce qu'il fait pour obtenir le gouvernement définitif. — Politique de l'Angleterre dans cette circonstance. — Le consul de France et le cheik Rochaïd-Dahdah font échouer la nomination d'Omer-pacha. — Celui-ci assiégé à Ebteddin par les Druses. — Réconciliation des Druses et des chrétiens. — Rôle honorable que jouent M. Nicolas Portalis et le cheik Rochaïd-Dahdah pour faire nommer un prince de la famille Chéab gouverneur général de la montagne. — Il est nommé. — C'est l'émir Assaad. — Éloge de ce prince. — Sa proclamation au peuple du Liban. — Efforts de la Turquie et de l'Angleterre pour détruire ce qui venait d'être fait. — Projet de l'Angleterre pour donner aux chrétiens et aux Druses deux gouvernements séparés. — L'antique constitution de la montagne détruite. — L'Europe accepte la combinaison anglaise, et Chékib-effendi vient y poser son *veto* en 1845. — Il fait une constitution nouvelle pour la montagne. — Combien elle devait être fatale aux chrétiens et aux Druses eux-mêmes. — Tout un diocèse, celui de l'évêque Boutros, placé sous le gouvernement immédiat du caïmacan druse. — État dans lequel se trouvent maintenant le pasteur chrétien et son troupeau. — Exactitude de tous ces faits reconnue par le cheik Rochaïd-Dahdah, auquel l'auteur les soumet. — Pièces authentiques communiquées par ce cheik à l'auteur.

Beyrouth, le 7 décembre 1860.

Je vais essayer de présenter un tableau exact des événements qui suivirent la chute de la domination de Méhémet-Ali en Syrie. Ces événements, inconnus en partie jusqu'ici, méritent d'être mis au grand jour.

La chute de Méhémet-Ali en Syrie (1840) entraîna naturellement celle de l'émir Béchir au Liban, lequel avait accepté, tout en conservant son autorité propre qu'il gardait depuis un demi-siècle, la domination égyptienne. Mais, en

abattant l'émir Béchir-Chéab, l'Angleterre et la Porte n'avaient pu détruire le prestige du nom qu'il portait : on lui donna un Chéab pour successeur : l'émir Béchir-Kassem. C'était un homme juste, doux, je l'ai dit déjà ; mais il n'avait ni le génie de son prédécesseur, ni son indomptable énergie.

Que fait la politique britannique ? Elle donne au nouveau gouverneur de la montagne un Anglais pour kiaya (secrétaire ou ministre), M. Francis Musk, négociant à Beyrouth. Tout en acceptant le cadeau que lui fait l'Angleterre, l'émir Kassem réserve toute sa confiance à un Maronite, le cheik Rochaïd-Dahdah.

En butte aux exigences anglaises, aux exigences turques, sans cesse harcelé par les Druses, l'émir Kassem est réduit à l'impuissance dans son gouvernement. Ne pouvant pas accepter la position secondaire, presque ridicule, qu'on faisait au cheik Rochaïd lui-même, celui-ci quitte l'émir et retourne dans son Kersrouan, la mort dans l'âme de voir ainsi sa patrie livrée à toutes les intrigues et, peut-être, à tous les malheurs. Pouvait-il les conjurer à lui seul ? non, sans doute, car la partie n'était pas égale : un kiaya chrétien aux prises avec l'Angleterre et avec la Turquie, sans compter les Druses ! La lutte eût été insensée. Il fallait sauver son honneur, et le cheik le sauva.

L'Angleterre avait exigé de Méhémet-Ali qu'il renvoyât dans le Liban les chefs druses exilés par Ibrahim-pacha, sur la demande de l'émir Béchir, dans le Soudan et sur divers points de l'Égypte. Il est connu de tout le monde en Syrie que l'Angleterre caressa les chefs des idolâtres pour s'en faire un appui. L'émir Béchir-Kassem, le nouveau gouverneur de la montagne, était allé, avec des guerriers maronites, soumettre la ville de Jaffa, car cette cité inclinait plutôt vers l'Égypte que vers la Turquie. Les chefs druses allèrent, eux aussi, à Jaffa, mais ils mettaient une affectation marquée à s'éloigner

des chrétiens ; ils prenaient avec eux des airs tout nouveaux, des airs qu'ils n'avaient jamais osé prendre du temps du grand Béchir. Ils se sentaient évidemment soutenus par une puissance avec laquelle ils avaient déjà contracté une alliance tacite.

Aux allures hautaines succédèrent les crimes. Saïd-bey-Djomblatt fait assassiner sans motif un Maronite important : Fracis-Mazad-Azouri. J'ai dit dans la lettre que j'ai consacrée à ce sanglant Machiavel, comment il fit égorger chez lui ses deux cousins, Najem et Halil. Mais il y avait un coup bien autrement important à frapper. Il fallait se défaire de l'émir Béchir-Kassem lui-même. Le lecteur peut se souvenir comment les Druses et les Turcs arrivèrent à l'accomplissement de leur dessein[1].

La Porte Ottomane place (1842) à Ebteddin, comme gouverneur provisoire du Liban, Omer-pacha, le renégat croate. Celui-ci convoitait le pouvoir définitif dans la montagne. Il attirait à lui les chrétiens ; il en employait un certain nombre dans le service militaire ; il voulut un kiaya maronite, et nomma à cette charge, sans le consulter, le cheik Rochaïd-Dahdah. Toujours dans l'intention de plaire aux chrétiens, Omer va plus loin encore ; il fait des prisonniers à la manière turque ; invités par lui à un banquet dans le palais d'Ebteddin, les chefs druses, parmi lesquels se trouvait Saïd-bey-Djomblatt, y sont garrottés et expédiés à Beyrouth où des cachots les attendaient.

Toutes ces façons d'agir avaient un but, ai-je dit plus haut : le gouvernement définitif du Liban au profit du Croate, maintenant circoncis. Omer imagina une sorte de suffrage universel. Il fut, en quelque sorte, le premier à l'inaugurer dans notre temps où on en a tant usé et tant abusé en Occident.

[1] Voir, aux pages 275 et suivantes de ce volume, le récit de la chute de l'émir Kassem et de sa malheureuse destinée.

Une commission, nommée par Omer-pacha, munie de pleins pouvoirs, munie aussi de sacs d'or et d'argent pour agir plus efficacement sur les esprits, se mit à parcourir la montagne afin d'obtenir des chefs chrétiens la demande écrite et signée du gouvernement définitif du Liban au profit d'Omer-pacha qui trônait déjà à Ebteddin.

L'Angleterre avait donné en plein dans cette combinaison. Pour ne pas avoir l'air de trop favoriser l'élément turc, et pour ne pas laisser deviner le fond de sa pensée qui était l'anéantissement du catholicisme dans le Liban, elle essaya de proposer aux Maronites un autre candidat à côté du candidat musulman : elle les laissait libres de choisir un prince de la famille Chéab de préférence à Omer. Mais le Chéab ne figurait sur la liste que comme un pis-aller. L'homme de l'Angleterre était réellement le renégat, et c'était en faveur de ce dernier que toutes ses batteries étaient dressées.

M. Bourrée, alors consul de France à Beyrouth, ne fut pas dupe de la comédie. Il prévint ouvertement les chefs chrétiens de ne pas se laisser surprendre par des menées qui tôt ou tard pourraient leur être fatales. Un Maronite dont j'ai déjà prononcé le nom, le cheik Rochaïd-Dahdah, ne contribua pas moins que le consul de France à faire échouer l'entreprise anglo-turque.

Cependant toute espérance n'était pas morte dans l'esprit d'Omer-pacha; il pensa qu'il ne pourrait jamais parvenir au but qu'il se proposait sans l'appui des chrétiens, et il persista à s'en faire des amis en sévissant de nouveau contre les Druses.

Sachant bien, au fond, que les chrétiens n'entreraient jamais dans les vues d'Omer-pacha, et que, dans aucun cas, ils ne lui porteraient secours, les idolâtres se levèrent comme un seul homme contre l'envoyé de la Porte, et l'assiégèrent dans le palais d'Ebteddin. Nous n'avons pas à nous occuper ici de

cette petite guerre suivie de revers et de succès pour les Druses. Ce que nous voulons étudier aujourd'hui c'est le côté politique, les intrigues de cette curieuse affaire.

Donc, pendant que les Druses et Omer-pacha se tiraient des coups de fusil, les chefs des disciples de Hakem faisaient des efforts pour se rapprocher des chrétiens, afin de combattre avec eux contre l'élément turc qui voulait s'implanter dans la montagne. Les chrétiens ne furent pas sourds aux propositions qui leur étaient faites. Un homme honorable, un Français, M. Nicolas Portalis, filateur dans le Liban, fut choisi par les chrétiens de Beyrouth, et peut-être aussi par le consul de France, pour les représenter auprès des chefs druses. Les chrétiens fixèrent leurs yeux sur un second mandataire dont ils connaissaient le dévouement à la cause qui était aussi la sienne propre : c'était le cheik Rochaïd-Dahdah ; à l'appel de ses frères, il quitta le Kersrouan pour travailler, de concert avec M. Nicolas Portalis, au bien général.

Quelques-uns des principaux chefs druses se rendent à Bététer, où se trouve une fabrique de soie de M. Nicolas Portalis et de son honorable frère, M. Fortuné Portalis. M. Nicolas et le cheik Rochaïd entrent en conférence avec les Druses, et on tombe d'accord sur un point capital : pas de domination exclusive, immédiate des Turcs dans le Liban.

Les Druses font un appel à un vaillant guerrier : le cheik Schélébi-el-Harian, dont j'ai eu occasion de parler ailleurs en détail [1].

Ibrahim-pacha, contre lequel il s'était battu en 1838, lui avait confié, après sa soumission, la surveillance des frontières des déserts. La Porte, après la chute de Méhémet-Ali en Syrie, avait maintenu Schélébi-el-Harian dans ce poste. Il disposait de deux mille cavaliers armés de pied en cap. Le

[1] Tome II de mon *Voyage dans l'Asie Mineure*, pages 556 et suivantes.

chef des guerriers répond qu'il ne se rendra dans le Liban que lorsqu'il aura l'assurance écrite d'une réconciliation solide et sincère entre les Druses et les chrétiens. Ceux-ci lui en donnent des témoignages non équivoques. Schélébi-el-Harian arrive avec son armée dans le district de Chouf, non loin du palais d'Ebteddin où résidait Omer-pacha.

Une grande réunion a lieu dans la montagne. Les principaux chefs des Druses s'y trouvent. Le cheik Rochaïd-Dahdah y représente les Maronites, cheik, princes et fellahs. On convient qu'on choisira un prince de la famille Chéab pour gouverneur *unique de toute la montagne*, et les Druses demandent au cheik Dahdah de désigner lui-même l'émir appelé à gouverner les chrétiens et les Druses *maintenant ne formant plus qu'une seule et même famille*.

Le cheik Rochaïd prononce le nom de l'émir Assaad-Khadam-Chéab, et ce nom est salué par des acclamations. C'était un excellent choix, en effet. J'ai vu à Alexandrie avec nos officiers[1], et je revois à Beyrouth, bien souvent, l'émir Assaad, père de quatorze enfants (sept garçons et sept filles), famille admirable dans son union, dans ses fortes croyances religieuses, ses nobles traditions. L'émir Assaad, avec sa haute raison, son esprit droit, son amour de la justice, sa modération, était, je le répète, un choix excellent, et je loue le cheik Rochaïd d'en avoir eu le premier la pensée.

Le brave cheik proclame, au nom de tous, l'émir Assaad gouverneur général de la montagne. Le 19 novembre 1843, les chefs druses et Rochaïd, celui-ci agissant au nom des Maronites, signent un acte par lequel cette proclamation est consacrée. Appelé par le cheik Dahdah, l'émir Assaad se rend au village de Haleh, où il est magnifiquement accueilli par la famille druse de Talhouk. Rochaïd s'y rend de son côté avec

[1] Voir la II[e] lettre de ce volume, pages 7 et suivantes.

les chefs druses qui saluent l'émir comme gouverneur du Liban tout entier. L'émir prend le cheik Rochald pour son kiaya. C'était bien juste, et le choix ne pouvait être meilleur. Le prince Assaad lance dans toute la montagne une proclamation ainsi conçue :

« Grâces soient rendues au Dieu très-haut! Après tant de malheurs nés de la division, le pays revient au bon sens! Que Dieu soit loué! Les Druses et les chrétiens m'ont choisi pour les gouverner. Je servirai ma patrie! je serai l'émir de tous et je rendrai la justice à tous! Nous allons maintenant demander au représentant de la Sublime Porte de ratifier le vœu de tout le peuple de la montagne. »

L'Angleterre et la Turquie, qui avaient tant et si inutilement travaillé à faire nommer Omer-pacha, furent littéralement abasourdies de la nomination de l'émir Assaad, nomination conduite avec une souveraine prudence. Que fait la politique anglo-turque? Elle exige des chefs druses qu'Omer-pacha avait jetés dans les cachots de Beyrouth la promesse solennelle de mettre à néant ce qui avait été fait dans le Liban, et elle les lâche dans la montagne.

Les Druses, dont la religion est de mentir, de mentir toujours, violent sans scrupule la parole qu'ils ont donnée au pacha de Beyrouth. Une fois arrivés dans le Liban, ils font dire aux représentants de la Turquie qu'il leur est impossible de résister à l'élan général, et qu'ils acceptent, comme leurs frères, et comme les chrétiens, l'émir Assaad-Chéab pour leur gouverneur.

« Alors, me dit un Maronite au moment où je trace ces lignes, la ruse des Turcs dépassa la ruse des Druses. »

Le gouverneur de Beyrouth envoie chez les Druses un homme habile, Mohammed-Monib-pacha. Il leur déclare que la Sublime Porte était prête à accepter le choix qui avait été fait pour gouverner la montagne. Il leur dit de vivre en paix

et de vaquer tranquillement à leurs travaux. Puis il retourne à Beyrouth.

Il y arrive le 20 décembre à trois heures après midi. A six heures, cinq mille soldats turcs s'embarquent dans des bateaux à vapeur. On avait publié dans la ville qu'ils allaient à Smyrne. Or, le 21 décembre, tous ces soldats débarquaient à Saïda, et deux jours après ils étaient campés à Mouktara, patrie des Djomblatt.

Averti de l'arrivée de ce renfort, Omer-pacha, que les Druses continuaient à tenir bloqué à Ebteddin, fait une sortie, et le camp druse, pris entre deux feux, fut bientôt levé. Les idôlâtres, à la tête desquels marchaient Schélébi-el-Harian et Saïd-bey-Djomblatt, se sauvèrent vers Habaya d'abord, et puis dans le Haouran. Les Turcs dévastèrent le Mouktara.

Cependant aucune opposition *locale* ne s'était dressée contre la nomination de l'émir Assaad. La Porte, semblait-il, n'avait plus qu'à sanctionner le vœu populaire, le vœu des chrétiens et des Druses, consacré dans un acte solennel. L'Angleterre trouva que ni l'émir Assaad, ni Omer-pacha ne devait être investi de l'autorité dans le Liban, et *dans une pensée de conciliation générale* elle proposa un terme moyen : donner aux Druses un gouverneur spécial pris au sein de leur nation, et un gouverneur aux chrétiens, choisi également parmi ces derniers. Quel triomphe pour la politique anglaise que la réalisation d'une combinaison pareille! Elle pouvait porter un coup mortel à l'influence séculaire de la France en Syrie, et un coup plus mortel encore aux Maronites, aux chrétiens en général de cette contrée.

Les Druses, qui, pendant un demi-siècle, avaient plié sous la forte main de l'émir Béchir, recevaient là une autorité à laquelle ils ne s'attendaient certainement pas. Mais l'Angleterre avait ses vues sur eux, et elle s'en servit merveilleusement au profit de sa politique. Et depuis cette époque elle n'a

pas cessé d'environner de sa protection puissante les idolâtres de la montagne.

Et cela fut ainsi fait. Et l'antique et forte organisation de la montagne fut détruite de fond en comble. On ne conserva même pas au chef des chrétiens et au chef des Druses l'ancien titre de *gouverneur;* on les appela d'un nom turc : *caïmacan*, ou lieutenant. Ils n'étaient, en effet, que les lieutenants du pacha de Beyrouth, et leur pouvoir était illusoire.

L'Europe accepta cet arrangement de ruine pour les chrétiens et de ruine aussi, peut-être, pour les Druses eux-mêmes; car il les a conduits à de tels crimes, qu'il paraît impossible qu'ils puissent en relever la tête.

En 1845, Chékib-effendi vint poser son *veto*, au nom de la Porte Ottomane, à la combinaison anglaise. Il fit une sorte de constitution pour la montagne. Belle constitution qui plaçait cinquante mille chrétiens sous la domination légale des idolâtres! Car, enfin, les pays de Karoub, de Tafta, de Djezin, de Rlaham, où se trouvent plus de cent villages seulement habités par des chrétiens, furent compris dans le caïmacanat de l'émir druse.

C'était un crime de lèse-civilisation. On sait ce qu'il a produit! Tout le diocèse de l'évêque Bortani était juridiquement soumis au caïmacan des Druses! Maintenant le pasteur vit dans les larmes et dans la misère à Beyrouth, et ses diocésains n'ont plus ni pain, ni vêtements, ni asile! Ce sont les victimes les plus malheureuses de l'idée anglaise, je veux dire l'installation de deux caïmacans : l'un chrétien, l'autre idôlâtre, dans le Liban[1].

[1] Le nom du cheik Rochaïd-Dahdah a été souvent prononcé dans cette lettre. Il est maintenant à Paris à la tête d'un journal arabe, dans lequel il défend avec intelligence et courage les intérêts de sa nation persécutée. C'est à Beyrouth et dans le Liban que j'ai recueilli tous les renseignements que cette lettre renferme. Bien que les personnes qui me les avaient fournis m'eussent inspiré la plus entière confiance, j'ai voulu, en arrivant à Paris, les mettre sous les yeux du cheik Rochaïd-Dahdah, en le priant d'en relever les erreurs

LETTRE XLII

Prophétie des Druses qui leur promet la domination du monde. — Instructions trouvées dans une maison druse qui règlent leur conduite pour l'accomplissement de leurs projets contre les chrétiens. — Réponse aux objections tendant à prouver que les chrétiens tenaient aussi des conciliabules contre les Druses. — L'évêque Tobie. — Injustes et imprudentes accusations contre les chrétiens. — Que le traité du 30 mars avait placé les chrétiens de Syrie sous la protection de l'Europe entière. — Que les Maronites, en particulier, étaient placés sous celle de la France. — La France ne peut maintenant les quitter sans avoir assuré leur avenir.

Beyrouth, le 8 décembre 1860.

C'est de l'Occident, aujourd'hui, que me vient la lumière... sur les Druses : une pièce curieuse m'est envoyée de Paris par notre ami [1] Reinaud, de l'Institut. Elle lui a été transmise, au mois d'octobre dernier par un Syrien qui habite Londres. C'est une prophétie qui ne promet rien moins aux disciples de Hakem que l'empire du monde. Elle a été trouvée dans un manuscrit druse qui fait partie du *British museum*, au numéro 22,486 du catalogue.

Ce document est connu en Syrie, et on sait que les Druses y attachent une grande importance. Mgr Boutros Bostani, évêque de Saint-Jean-d'Acre, qui la connaît, m'a obligeamment offert de m'en donner une traduction. Malgré ma confiance dans les lumières du vénérable prélat, j'ai préféré tenir ce document

ou d'en confirmer la véracité. Le cheik m'a déclaré que tous ces faits étaient exacts. De plus, il a bien voulu me communiquer des pièces qui s'y rapportent directement : 1° l'acte de nomination de l'émir Assaad au gouvernement général de la montagne ; 2° une lettre de Schélébi-el-Harian qui adhère à cette nomination ; 3° une lettre de l'émir Assaad qui accepte le poste qu'on lui confie ; 4° diverses ordonnances administratives de ce prince.

[1] Plusieurs de mes lettres datées de Syrie ont été adressées à mon frère. Celle-ci est de ce nombre. Celles qui vont suivre lui seront également adressées.

d'une autre main que la sienne. Un évêque dont la tête a été mise à prix par les Druses, il y a cinq mois seulement, aurait pu paraître suspect dans la traduction d'une telle pièce. Mais que pourrait-on reprocher à un professeur d'arabe en France, à un conservateur des manuscrits orientaux à Paris? Je copie donc l'analyse de la prophétie druse que M. Reinaud a bien voulu m'envoyer.

« Le sultan des Druses, le grand Masoud, fera son apparition en Chine à la tête d'une armée plus nombreuse que les grains de sable de la mer et que les étoiles du ciel. Il fera la conquête de la Chine, mettra à mort tous les Chinois et démolira leurs temples. Il volera ensuite aux Indes où il restera douze mois. Après ce temps, l'armée se mettra en marche, elle traversera le grand désert en sept mois et arrivera aux îles, jusqu'à Ceylan.

« De là, elle passera en Perse, puis en Arabie. Elle entrera dans la ville de la Mecque où elle restera trois ans. Le sultan Masoud divisera alors son armée en cinq corps, chacun composé de 500,000 hommes. Quatre divisions seront commandées par un de ses ministres, et le sultan commandera lui-même le cinquième corps. Cette formidable armée marchera à la conquête du monde. Elle subjuguera Alkathel, Bahreïn, Nadjd.

« Pendant ce temps, tous les rois de la terre (les rois chrétiens), au nombre de mille, se ligueront pour faire la guerre aux musulmans pour les punir d'avoir démoli l'église du Saint-Sépulcre. (Car les musulmans démoliront le Saint-Sépulcre, afin que les chrétiens n'y soient plus attirés par leur foi.)

« La Russie prendra Constantinople; elle marchera sur Alep, Damas, tout l'empire ottoman deviendra sa proie. Elle essayera même d'aller à la Mecque pour mettre cette ville en cendres.

« C'est en vain que le sultan de Stamboul fera appel à tous les musulmans. Il subira une grande défaite. Quoique victorieux, les rois de la terre feront des propositions de paix au

sultan des Druses. Ils lui feront des présents et demanderont de lui être soumis. Le premier jour de leur marche, ils rencontreront le premier corps de l'armée druse, commandé par le sultan Béha-el-Ddin qui portera un vêtement blanc comme ses soldats, tous montés sur des chevaux de même couleur.

« Les rois de la terre demanderont l'*aman* (grâce) à Béha-el-Ddin, et celui-ci répondra : *Je ne suis, moi, qu'un simple général ; allez demander l'aman à celui qui peut vous l'accorder !* A la seconde journée de marche les rois de la terre rencontreront la deuxième division de l'armée druse, habillée de bleu, et il leur sera fait la même réponse. Le troisième jour, ils seront en présence de l'armée jaune, et, le quatrième, de l'armée rouge. Enfin, le cinquième jour, ils rencontreront le cinquième corps d'armée à la tête duquel se montrera le sultan Masoud, vêtu de vert : ils déposeront à ses pieds des présents qu'il acceptera. Il leur ordonnera de marcher avec lui vers la Mecque où ils arriveront tous le 18 Zilhedjé. (La prophétie se tait sur l'année.)

« A la Mecque on dressera pour le sultan Masoud une tente de satin vert brodée de perles et de pierres précieuses. Il s'assiéra sur son trône, et fera donner de petits siéges aux rois de la terre. Là, dans cette grande assemblée, Masoud invitera toutes les nations à embrasser la religion des Druses, et il mettra à mort tous ceux qui la repousseront, et il ne laissera pas un seul musulman sur la terre des vivants. Il détruira la Mecque, son temple et tous les temples musulmans.

« Ces grandes choses accomplies, le sultan ira dans sa capitale, qui est le Caire. Puis il ira à Jérusalem où il rencontrera l'Antechrist, auquel il coupera la gorge. De là Masoud marchera sur Césarée, et, de conquête en conquête, il arrivera à Constantinople, puis à Rome qu'il fera raser. Revenu à Constantinople qu'il laissera debout, il regagnera le Caire par la Syrie. Il régnera en paix sur toute la terre. La joie sera uni-

verselle, et la religion druse dominera dans tout l'univers. — *Amin* (*amen*.) »

Telles sont les gigantesques chimères des Druses; elles sont pleinement en crédit parmi eux. Qu'on s'étonne, après cela, qu'ils aient entrepris, l'été dernier, à l'aide des Turcs, l'extermination entière des chrétiens de Syrie, en visant particulièrement à l'égorgement des hommes et des enfants mâles! Mais il reste encore des chrétiens en ces pays. Il s'y trouve, de plus, des soldats *d'un des rois de la terre*, peu disposés, je crois, à demander l'*aman* aux terribles enfants de Hakem.

Descendons de ces hauteurs prophétiques qui, cependant, ont bien leur signification; occupons-nous tout simplement de l'histoire; continuons à rappeler celle des Druses durant les vingt dernières années; cette histoire sera plus instructive encore que les prophéties.

Parmi les nombreux documents que j'ai recueillis dans mon voyage aux pays mixtes de la montagne, c'est-à-dire aux pays habités par les Druses et par les chrétiens, il en est un qu'il importe particulièrement de faire connaître : c'est un écrit trouvé dans une maison d'un cheik druse, fugitif depuis l'arrivée de nos troupes en Syrie. Il trace avec les plus minutieux détails le plan que devaient suivre les idolâtres pour exterminer les chrétiens, de concert avec les autorités turques de Beyrouth et de Damas. Ce document a pour titre : *Réveil des âmes!* Il porte la date de 1846. On croirait lire des pages émanées des sociétés secrètes en Europe, en Italie surtout. Les voici :

« Les réunions dans les *kalouah* (maisons isolées) sont secrètes. Serait puni de mort celui qui révèlerait, même à son père, ce qui s'y dit et ce qui s'y fait. Tout Druse doit être armé. Des fonds seront réservés pour acheter des armes. A l'appel des chefs chaque Druse devra se montrer en armes, sous peine de mort. Sera tué par ses frères celui qui reculera dans les combats contre les chrétiens.

« L'âme du Druse qui mourra en combattant les chrétiens ira habiter soit une étoile, soit le corps d'un héros, soit celui d'un animal noble, tel que le lion ou la gazelle. L'âme du Druse qui serait mis à mort pour avoir trahi nos secrets, pour avoir refusé obéissance à ses chefs ou avoir reculé à la bataille, s'en ira habiter le corps d'un porc ou celui d'un âne.

« Se montrer humbles et dévoués envers les agents du gouvernement turc ; avoir à Beyrouth, à Damas, à Constantinople des hommes auxquels on donnera de l'argent pour agir au profit des Druses; employer à cet office tous ceux qui pourraient être utiles, sans tenir compte de leurs croyances religieuses. Ne jamais commencer la guerre contre les chrétiens sans être assuré d'avance de l'appui du gouvernement turc. Cet appui sera facile à obtenir en montrant adroitement tout ce qu'il y a de danger pour la Porte Ottomane dans la prospérité toujours croissante des chrétiens et dans la protection qu'ils trouvent dans les consuls européens.

« Se réserver, toutefois, les bonnes grâces de l'Angleterre dont les intérêts en Syrie sont opposés à ceux de la France. Traiter cependant avec respect tous les Européens, afin de ne pas leur laisser deviner nos projets. Répandre partout le bruit que les Maronites font tout ce qu'ils peuvent pour attirer les Français en Syrie et leur livrer le pays. C'est ce qui frappera le plus et le gouvernement turc et tous les musulmans de ce pays[1].

« Si, une fois la guerre commencée, les Turcs nous aban-

[1] Ce bruit, en effet, avait été assez généralement et asses habilement répandu ici. On peut se souvenir (voir à la page 191 de ce volume) que Taër-pacha accusa publiquement la France, dans la réunion des chrétiens à Ebteddin, d'avoir elle-même fomenté les troubles de la Syrie, dans des vues de conquête ; et dans la séance de la chambre des communes, le 3 août 1860, le représentant d'Ayr, sir J. Fergusson, prononça ces paroles : « J'espère qu'on ne laissera pas les troupes françaises entrer seules en Syrie. *Cet événement était depuis longtemps désiré par les Maronites, et redouté par les Druses.* »

donnaient à nos propres forces, s'empresser, en cas de défaite, de conclure la paix avec les chrétiens, sauf à choisir des circonstances meilleures pour reprendre les armes. Dans tous les cas, commencer toujours la guerre au moment où les chrétiens sont occupés à leur récolte des vers à soie. Entretenir avec habileté les divisions qui existent déjà entre les *Koutalis* (Grecs catholiques) et les *Marouni* (Maronites).

« Un Druse aurait la cervelle d'un âne s'il ne comprenait pas qu'il y a danger pour la nation de laisser s'élever, s'élever toujours la *pierre noire* (Déir-el-Kamar), et de laisser aussi s'agrandir outre mesure la ville de Zahleh, qui est la place de guerre des chrétiens. Le Druse qui aurait le plus fait pour la destruction des chrétiens et qui mourrait, soit en combattant, soit paisiblement dans son lit, pourra devenir roi de la Chine et conquérir le monde (le sultan Masoud probablement), ou bien avoir pour demeure éternelle un astre brillant dans les cieux. »

Telles sont, sans en changer le sens véritable, les instructions des disciples de Hakem. Et qu'on ne vienne pas dire qu'elles ont été fabriquées par les chrétiens en haine de leurs ennemis. Ces choses-là ne s'inventent pas; elles demeurent avec le caractère qui leur est propre : c'est de la *druserie* toute pure.

« Mais les chrétiens, » pourraient bien me dire des amis des Druses, les Anglais, par exemple, « les chrétiens ne tenaient-ils pas, eux aussi, des conciliabules, et ne recevaient-ils pas des instructions de leurs chefs religieux? Pensez-vous qu'il n'existe pas au ministère des affaires étrangères à Paris, et au ministère des affaires étrangères à Londres, des pièces attestant les intentions arrêtées des chrétiens de frapper un coup décisif sur les Druses au moment où ceux-ci s'y attendaient le moins? Et l'évêque Tobie, président du comité secret de Beyrouth, n'était-il pas l'âme de cette conspiration? »

Nous connaissons toutes ces objections qu'on a osé élever même après les désastres de la montagne et de Damas. L'évêque Tobie! voilà le grand coupable! On a eu même un instant l'idée de le mettre en accusation comme on l'a fait pour Saïd-bey-Djomblatt, les autres chefs druses, et Kurchid-pacha, et Ouasfi-effendi, son kiaya, et l'inspecteur Akmed-effendi, son autre compère. La comédie n'a pu aboutir à un dénoûment semblable. Les cris de vengeance de quinze mille victimes montant de la terre ensanglantée au ciel ont étouffé les voix des accusateurs des chrétiens.

Plût à Dieu que l'évêque Tobie, âme patriotique, intelligence vigoureuse, eût pu conjurer, en frappant les Druses, le malheur dont son peuple était menacé! Cet évêque, en vérité, est bien coupable d'avoir prévu les événements et d'avoir essayé de ne pas les laisser désastreusement s'accomplir! Pourquoi donc n'avait-il pas compté sur la vigilance des consuls si bien d'accord pour prévenir d'effrayantes catastrophes, accord formé par leurs instructions si efficaces pour empêcher le mal d'éclater? Et pourquoi, encore, l'évêque Tobie avait-il pu mettre en suspicion les excellentes intentions des agents de la Sublime Porte à l'égard des chrétiens? Voyez donc si les événements accomplis n'ont pas prouvé que cet évêque *brouillon* se trompait!

Les clairvoyantes prévisions de l'évêque Tobie lui avaient attiré la haine de Kurchid-pacha, qui aurait voulu le faire pendre; elles lui avaient valu, en même temps, le blâme de certains Européens, de certains Grecs catholiques, peu disposés à faire cause commune avec les Maronites. L'intrépide attitude de l'évêque de Beyrouth ne se démentit pas, même après les désastres.

Cent mille chrétiens avaient cherché un refuge dans le Kersrouan après les horreurs de Déir-el-Kamar et de Damas. A son arrivée à Beyrouth (17 juillet), Fuad-pacha chargea

l'évêque Tobie d'aller, accompagné du drogman du commissaire extraordinaire de la Porte, porter des consolations et des espérances aux pauvres réfugiés. Le prélat était, en même temps, investi de la noble mission de réconcilier les fellahs maronites avec leurs cheiks injustement chassés de leurs domaines depuis 1858.

Humilié de cette préférence accordée à l'évêque qu'il avait constamment considéré comme son ennemi le plus acharné, Béchir-Akmed, le caïmacan des chrétiens, va s'en plaindre à notre consul. Il le supplie de lui faire obtenir pour lui seul la mission confiée à l'évêque. Pour entrer dans le Kersrouan, où il était détesté, une escorte de soldats turcs était nécessaire, et il la demande. Tout est obtenu pour Béchir-Akmed.

L'évêque Tobie proteste contre une décisision pareille. Il démontre que la présence du caïmacan dans le Kersrouan ne pouvait que provoquer de nouveaux malheurs. Grâce à la fermeté du prélat, l'ancien druse ne parut pas au milieu des Maronites du Kersrouan. Mais en accomplissant son devoir, l'évêque Tobie s'était attiré des haines nouvelles. J'ajouterai qu'il ne les redoute pas. C'est un homme de combat, un homme de résistance quand il s'agit des intérêts de son peuple.

Jusqu'ici j'ai apporté peu de ménagement en ce qui concerne la participation des Turcs officiels aux massacres de la Syrie; mais j'ai été d'une extrême réserve à l'égard de certains personnages chrétiens; il serait inique de les englober dans les accusations turques; mais, en définitive, ils ont eu une attitude très-regrettable avant les événements que le monde déplore.

Nous avons voulu jeter un voile épais sur cette partie de nos études. C'est bien assez du lamentable spectacle de cinq consuls, représentant les premières puissances du globe, n'ayant pas pu empêcher l'accomplissement d'abominables projets. Je ne les accuse pas personnellement, que ce soit

bien entendu! Leurs instructions, les protocoles pouvaient enchaîner leur bonne volonté. N'avaient-ils pas l'obligation de s'entendre avec l'*autorité locale avant d'agir?* Nous voudrions seulement qu'on cessât d'accuser les chrétiens, et qu'on prît garde à ne pas ouvrir la porte aux représailles des victimes.

Il est un point qu'il importe d'établir, c'est de l'histoire : depuis 1840, les chrétiens de Syrie vivaient à l'ombre de la protection de l'Europe entière, protection demandée par l'Europe elle-même et consacrée dans le traité du 30 mars que la Porte Ottomane a signé. Et les Maronites vivaient particulièrement sous la protection de la France, que le traité de 1856 n'avait pu moralement anéantir. Or, les Maronites ont obéi à notre consul quand il les exhortait à ne pas faire la guerre, convaincu qu'il était que Kurchid-pacha n'agissait pas en fourbe quand il promettait solennellement au représentant de la France qu'il *répondait des Druses!*

Ce sont là des faits qu'il n'est donné à personne de méconnaître, et le passé doit maintenant éclairer l'avenir. Il ne peut pas se faire que des barbares se jouent de la parole donnée, de la civilisation, de l'humanité, et cela presque aux portes de la France! Faudrait-il que les Maronites, qui aiment tant la France et sur laquelle ils doivent compter, faudrait-il que les Maronites désespérassent de leur salut? Non, cela ne sera pas, car la France est maintenant au milieu d'eux, l'arme au bras, et elle ne les quittera pas sans avoir définitivement assuré leur destinée!

LETTRE XLIII

L'Angleterre, les Maronites et les Druses.

Beyrouth, le 9 décembre 1860.

Les Anglais n'aiment pas les Maronites. Ils sont, à leurs yeux, superstitieux, lâches, sans honneur, sans probité, fourbes et menteurs. Mais les Druses, au contraire, sont doués d'une haute raison, ils sont braves, pleins d'honneur, scrupuleux jusqu'à la délicatesse, ils sont loyaux et ennemis du mensonge [1].

Pourquoi les Anglais noircissent-ils ainsi les Maronites, et prêtent-ils aux Druses les plus nobles vertus? Est-ce là une pure *excentricité britannique?* N'en croyez rien; croyez tout simplement au calcul. Je crois l'avoir dit déjà, sans les Druses les Anglais ne seraient rien en Syrie. Les Anglais sont repoussés non-seulement par les Maronites, mais par les Grecs unis, et même par les Grecs non unis qui penchent bien autrement vers la Russie que vers l'Angleterre.

Le schisme grec, grâce aux ruisseaux d'or que la Russie fait couler parmi eux, grâce aux splendeurs qu'elle étale de plus en plus à Jérusalem surtout, centre éternel et sacré de la foi du chrétien à quelque communion qu'il appartienne, le schisme grec pourrait réellement conquérir, en Orient, une véritable puissance, si la France, je veux dire le catholicisme, ne s'y montrait dans sa force; mais le protestantisme n'y a ni base, ni avenir; le protestantisme a les Druses, et il a aussi les Turcs, voilà tout; non pas, certes, que les idolâtres et les mahométans aient la moindre envie d'embrasser les

[1] M. Brank m'a dit que les Druses avaient *bien plus d'honneur que les chrétiens*. Ce sont les propres paroles du consul anglais.

doctrines de Luther qu'ils ne connaissent pas et qu'ils ne veulent pas connaître, mais ils se réfugient dans les bras de l'Angleterre parce qu'ils voient visiblement, aujourd'hui, que toute autre nation que l'Angleterre, en Europe, les a jugés et condamnés.

Voilà donc tout le secret des calomnies ridicules, mais profondément méchantes, dont les Anglais accablent les Maronites, et les louanges dithyrambiques, non moins ridicules, qu'ils adressent aux affreux disciples de Hakem.

Quelle destinée que celle de cette grande nation anglaise cherchant presque toujours dans le mal le triomphe de sa politique extérieure! Et toute cette politique se dirige contre la France; au delà des Alpes, l'Angleterre a à son service la révolution qui brise les trônes, qui fait la guerre au Pape, au catholicisme, par conséquent; en Syrie, elle a les Turcs et les Druses; elle y mine l'élément maronite qui est un élément français. Avant 1830, les Anglais ne pouvaient voyager dans le Liban qu'avec un passe-port délivré par le consul de France; depuis 1840 l'Angleterre a conquis dans ces régions, à l'aide des Druses, une influence désolante pour l'avenir catholique dans cette contrée.

De même que l'Angleterre s'est servie de la vaillance de nos soldats dans la guerre de Crimée pour détruire, dans la mer Noire la flotte russe qui l'offusquait, de même, par le traité du 30 mars, elle a à peu près mis à néant notre prépondérance directe et séculaire en Syrie.

Déjà la politique de la France, en 1840, avait amoindri notre influence dans le Liban; le traité du 30 mars a mis une sorte de consécration à cet amoindrissement. Le traité du 30 mars nous a obligés à ne plus agir que de concert avec l'Europe, avec l'Angleterre surtout, remarquez-le bien, car en Syrie il n'y a que deux puissances dont les intérêts soient opposés : la France et l'Angleterre.

Les autres nations européennes n'ont ici que des intérêts secondaires. Les intérêts moscovites, excepté, toutefois, à Jérusalem où la Russie veut dominer, sont de l'autre côté du Bosphore, comme y sont aussi ceux de l'Autriche. Quant à la Prusse, ce n'est point en Orient qu'elle porte ses vues; elle a bien d'autres préoccupations dans son propre pays! Elle n'a pour la Syrie qu'un vote, elle l'accordera à qui elle voudra, et, peut-être, ne l'accordera-t-elle pas gratuitement; les affaires de l'Europe pourraient bien déterminer la résolution de la Prusse dans les affaires de la Syrie. D'ailleurs la question européenne ne tient que trop dans ses griffes la question syrienne!

Voilà ce que je crois la vérité dans la situation respective de chaque nation européenne ici; la lutte sérieuse, réelle, ne peut exister, et elle n'existe véritablement qu'entre la France et l'Angleterre; la France qui donne son or, ses troupes pour sauver les chrétiens persécutés et massacrés; l'Angleterre qui ne donne pas un soldat pour ce noble et saint devoir, et qui, si elle répand de l'argent parmi les chrétiens affamés, ne le fait que dans le but de violenter les consciences dans sa propagande protestante.

J'ai cité dans ma lettre X ces mots d'un évêque maronite: *ou Druses ou Maronites dans la montagne*[1]. N'avais-je pas saisi le sens exact de ces paroles? non, apparemment, si je dois en croire un Maronite de Beyrouth auquel je les répète.

Selon lui, l'évêque Mourad voulait dire tout simplement qu'il fallait dans la montagne ou un gouvernement druse s'étendant sur les idolâtres et sur les chrétiens, ce qui serait la ruine totale de ceux-ci, et ce qui, par conséquent, ne saurait être souffert, ou bien un gouvernement chrétien dominant tout comme au temps de l'émir Béchir.

« Personne, ajoutait mon Beyrouthin, ne peut songer à

[1] Page 91 de ce volume.

chasser toute une nation de son pays. Le peuple druse n'est pas la cause de toutes les horreurs de la Syrie ; tout le mal réside dans les chefs de cette nation. On les appelle *okals*, et ce mot veut dire, ce qui *tient*, *ce qui serre*, *ce qui enchaîne*, comme le okal du Bédouin du désert ou de l'habitant du Haouran serre le kéfié sur sa tête.

« Le peuple druse se compose de paysans plongés dans la plus crasse ignorance, et de roués capables de tout, qui les mènent comme on mène un troupeau de bêtes.

« L'émir Béchir, qui connaissait cette situation, y avait mis bon ordre en réduisant à l'impuissance la *noblesse* druse et en chassant du Liban ses principaux membres, mais il n'avait jamais eu l'idée d'en chasser le peuple tout entier. Le gouvernement égyptien rencontra des obstacles dans des chefs druses qui étaient restés : il en nettoya le pays. Tout chrétien renégat qu'il fût, Omer-pacha, envoyé en Syrie en 1842, comprit qu'il n'y avait pas de gouvernement possible avec les chefs druses, et il leur fit, vous le savez, une rude guerre.

« Qu'y a-t-il maintenant à faire après tous les malheurs qui sont tombés sur la Syrie, afin d'en prévenir d'autres plus grands encore ? Déraciner cette noblesse druse qui a été la cause de tout, qui a tout fait, tout fait faire, car, encore une fois, le peuple druse n'a ni force ni volonté ; il obéit aveuglément à ses chefs qui le poussent à tous les crimes. Une fois arrachées à cette oppression, ou plutôt à cet ascendant peut-être sans exemple dans l'histoire des peuples, les masses druses vivront tranquilles dans leurs villages, ne s'occupant plus que de la culture de leurs champs ; c'est là, en effet, tout ce que les Druses savent faire ; non-seulement ils n'ont pas la première idée des arts, mais encore ils sont complétement étrangers à toutes sortes de métiers. Connaissez-vous rien de plus grossier, de plus pauvre, que la construction de leurs demeures ? Il n'y a ni cordonniers, ni tailleurs, ni forgerons, ni charpentiers

parmi les Druses. Ils sont obligés d'acheter aux chrétiens tout ce qui est nécessaire aux choses les plus ordinaires de la vie.

« Ainsi donc, les masses druses ne sont nullement à redouter. Privés de leurs chefs, ils ne sont plus rien; sans eux, ils ne marcheraient pas même au combat, car ils n'y sont poussés que par l'étrange fascination que leurs sages exercent sur leurs esprits; ce sont donc les chefs, et les chefs seulement qu'il est nécessaire de frapper si on ne veut pas anéantir à tout jamais le christianisme en Syrie. »

— Mais, ai-je dit à mon interlocuteur, vous paraissez oublier l'Angleterre; vous savez bien que cette puissance ne doit son influence en Syrie qu'à la présence des Druses; comment pouvez-vous penser, dès lors, que l'Angleterre consente à *déraciner la noblesse druse*, en qui réside toute la force de cette nation?

— Je n'ai garde d'oublier cela, m'a soudainement répondu mon Maronite; aussi, au lieu de dire : *ou Druses ou Maronites dans le Liban*, je dirai : *ou la France ou l'Angleterre en Syrie !* Leur lutte continuelle dans des intérêts opposés ne produira jamais rien de bon dans ce pays. La franchise et le désintéressement de la France et la politique ténébreuse et sans entrailles de l'Angleterre sont des éléments qui se nuisent, s'entre-choquent; et qui en seraient les premières, et peut-être les seules victimes, si un pareil état de choses n'avait pas un terme? Ce seraient les chrétiens de ce pays. Ceux qui auraient échappé aux massacres mourraient à petit feu. Mais je crois que la France s'est trop avancée pour reculer. Ce n'est pas une chose facile pour un pays comme la France d'avoir envoyé une armée pour sauver un peuple qu'on assassine, et de rappeler ensuite cette armée avant d'avoir pris des mesures pour que ce salut soit réel et complet.

« Il y va ni plus ni moins que de son honneur; et je dirai aussi, de ses intérêts, de sa prépondérance en Orient, en Syrie, en particulier. Elle cesserait d'être une grande nation,

elle ne serait plus la France si elle permettait à l'Angleterre de fortifier ici l'élément druse au détriment de l'élément chrétien.

« Quant aux chefs des idolâtres qui sont maintenant en prison à Beyrouth, soyez bien persuadé que ces grands criminels, quelle que soit l'issue de leur procès, trouveront des appuis dans le gouvernement anglais. Ce gouvernement fera tout au monde pour sauver leur tête [1], parce que l'Angleterre, encore une fois, a besoin de la *noblesse druse* dans le Liban,

[1] Le Maronite ne s'était pas trompé sur les desseins de l'Angleterre pour arracher au châtiment qu'ils n'ont que trop mérité les chefs druses retenus dans les prisons de Beyrouth depuis le mois de septembre dernier. Une sentence de mort a été prononcée, dans la dernière semaine de décembre, contre Saïd-bey-Djomblatt et contre deux autres chefs druses dont les noms ne nous sont pas encore connus à l'heure qu'il est. Dans la séance de la Chambre des communes du 8 février 1861, sir J. Fergusson, interpellant lord John Russell sur le procès des Druses, a dit que « ce serait un odieux renversement de la justice, tel qu'on n'en trouve pas dans l'histoire, si ces chefs, qui étaient probablement aussi innocents des crimes qu'on leur imputait que les Anglais eux-mêmes, devaient subir la mort. » L'honorable baronnet a exhorté le gouvernement de la reine à intervenir énergiquement dans cette affaire. Lord J. Russell a répondu qu'il était « parvenu à sa connaissance des détails qui tendent à prouver que l'équité ne présidait pas au procès des Druses, et qu'ils étaient chargés par des dépositions qu'ils ne comprenaient pas. » Le noble lord a donné au préopinant quelque espérance que les condamnés ne seraient pas exécutés, il a dit que « le commissaire anglais et les autres commissaires s'étaient entendus avec Fuad-pacha pour qu'aucun de ces hommes ne fût exécuté avant qu'ils eussent vu et examiné les dispositions. »

Vous voyez comme tout cela s'enchaîne !

Dans cette même séance de la Chambre des communes du 8 février, sir J. Fergusson a commis une erreur qui ne peut pas rester debout. Il a dit que « Fuad-pacha avait étouffé les désordres et châtié les principaux instigateurs des troubles *dans la montagne, même avant l'arrivée des troupes françaises.* » Or, Fuad-pacha est arrivé à Beyrouth le 17 juillet, et il est presque immédiatement parti pour Damas, *sans s'être occupé en rien des affaires de la montagne.* Il a donné ainsi aux Druses tout le temps nécessaire pour fuir le Liban. Ce n'est que le 21 septembre que Fuad-pacha, revenu de Damas à Beyrouth, a fait arrêter dans un guet-apens, à la manière turque, quelques-uns des chefs druses à Beyrouth même, où ils les avaient appelés pour s'entretenir avec eux des causes de la guerre. Voilà la vérité.

sous laquelle les disciples de Hakem ne seraient rien, et l'Angleterre veut qu'ils soient quelque chose !

« Que voulez-vous ? voyant que les chrétiens, les Maronites surtout, lui échappaient, l'Angleterre s'est rattrapée sur les idolâtres ! »

Telles sont les idées et les observations d'un homme qui, pendant vingt ans, a suivi pas à pas, d'heure en heure, la politique anglaise en Syrie. Je n'y ajouterai aucun commentaire. Quelle dissertation pourrait jeter sur la situation politique de la Syrie plus de lumière que les paroles si simples d'un Syrien qui a si profondément sondé les plaies de son pays ?

LETTRE XLIV

Examen de la question de savoir qui des Druses ou des Maronites ont commencé la dernière guerre, et réponse à ce sujet aux assertions anglaises. — Les chrétiens accusés de lâcheté dans les combats. — Cette accusation réfutée par des faits. — Fable des chacals et des lions. — Fable des Français et du diable. — Nouvelle offense des Turcs, à Saïda, contre la France.

Beyrouth, le 14 décembre 1860.

L'*amour* des Anglais pour les Druses se montre en tout, pour tout et partout. Au moment où l'Europe indignée apprenait les massacres de la Syrie, sir J. Fergusson, le persévérant défenseur des disciples de Hakem, disait dans la Chambre des communes (séance du 3 août 1860) : « Je ne vois pas dans le Livre-Bleu, et je m'en plains, l'origine de ces massacres. Mais j'ai moi-même des renseignements qui tendraient à établir que dans le principe *ce sont les chrétiens qui ont eu tort*. Ils ont été agresseurs sous la direction de leurs prêtres, et les Druses ont couru aux armes (pauvres Druses !)

pour se défendre! » L'orateur reconnaissait, toutefois, que les Druses « avaient brutalement et cruellement usé de la victoire. » Ce correctif était nécessaire à la première proposition; il n'était guère possible, en effet, d'excuser ouvertement et publiquement les massacreurs et d'accuser les massacrés.

Tout en ne s'éloignant pas de l'opinion du représentant d'Ayr au sujet des chrétiens « agresseurs sous la direction de leurs prêtres, » lord John Russell a prononcé un mot qu'il nous faut recueillir : « Ces actes (les massacres) prouvent, » a dit le secrétaire d'État aux affaires étrangères, « de la part de ces tribus (les Druses) une grande férocité et une grande négligence, POUR NE PAS DIRE PLUS DE LA PART DES GOUVERNEURS TURCS. » *Pour ne pas dire plus!* La conspiration turque nous paraît par ces mots, tombés des lèvres d'un ministre anglais, suffisamment indiquée, et nous en prenons acte.

Quant à lord Palmerston, son opinion est, comme celle de sir J. Fergusson, que ce sont les Maronites et non point les Druses qui ont commencé la guerre. Mais cette opinion du noble lord est de la même force que celle qu'il exprimait dans la séance du Parlement du 3 août 1860, quand il disait : « Nul pays, en Europe, n'a fait autant de progrès dans un si court espace de temps (depuis la mort du sultan Mahmoud jusqu'à nos jours) que la Turquie elle-même. » Il paraît que le ministre anglais, qui pourtant aime assez souvent à plaisanter du haut de sa tribune, il paraît, dis-je, qu'il a prononcé ces mots sans rire. Il les a maintenus avec un rare aplomb, malgré les spirituelles saillies d'un membre des Communes (M. Bright).

Mais ce n'est pas des *progrès* de l'empire ottoman que j'ai à parler aujourd'hui. Je me contenterai d'examiner, pour répondre aux assertions des Anglais, la question de savoir qui des Maronites ou des Druses ont commencé la dernière guerre. Je crois avoir suffisamment prouvé, dans ma lettre VIII, et

surtout dans ma lettre XI, le long travail de dissolution entrepris par la Turquie et par l'Angleterre au sein de la nation maronite. Je crois avoir mis au grand jour cette conspiration sourde, profonde, dont le but était, pour la Turquie, d'asseoir son pouvoir dans la montagne sur les ruines du pouvoir des émirs et des cheiks, et, pour l'Angleterre, d'y établir son influence au détriment de celle de la France.

Je ne reviendrai pas là-dessus ; je ne dirai même rien de ces caisses nombreuses de munitions de guerre que les Anglais faisaient passer aux Druses avant les massacres. C'est la moindre des choses pour des Anglais. N'a-t-on pas vu, en effet, des négociants de cette nation vendre des armes aux Indiens en révolte contre le gouvernement britannique? Ce sont là tout simplement des affaires de commerce, passons donc !

Il s'agit aujourd'hui d'établir par des faits si les Maronites ont commencé oui ou non la guerre de 1860.

Le 10 août 1859, une dispute d'enfants, l'un druse, l'autre chrétien, à Beit-Méri, village composé de Druses et de chrétiens, suscite une querelle assez grave entre les parents de ces deux enfants. Des coups de fusil sont tirés de part et d'autre. Qui brûla les premières amorces? Il me semble que c'est là une question puérile quand il s'agit de deux nations rivales ou ennemies. Chaque père prenait naturellement la défense de son fils; c'était à qui frapperait le premier, mais les coups étaient inévitables, et quoique le fait ne soit pas prouvé, nous concédons sans peine que les parents chrétiens aient commencé les premiers à tomber sur les Druses. Encore une fois, ce sont là des puérilités, et il faut se sentir bien horriblement coupables pour aller chercher l'excuse de grands crimes dans un fait pareil.

Pendant que les parents chrétiens et les parents druses des deux enfants sont aux prises, on voit soudainement arriver (le

10 août 1859) à Beit-Méri des bandes nombreuses de Druses, du village d'Abadieh, et la fusillade recommence avec plus d'acharnement. Les idolâtres restent maîtres du terrain.

Tout le monde, à Beyrouth, savait que la guerre était imminente entre les Druses et les chrétiens de Beit-Méri; seul, Kurchid-pacha paraissait ne pas s'en douter. Aussi n'envoya-t-il des cavaliers à Beit-Méri qu'après le combat, et ces cavaliers (c'étaient des bachi-bouzouks) pillent et brûlent les maisons des chrétiens en compagnie de leurs amis les Druses!

Cinq jours après (15 août 1859) les idolâtres mettent en cendres, sans provocation aucune, et cela sous les yeux des soldats turcs, les villages chrétiens de Ras-el-Harf, de Koubeya et de Coutelli. Pressé par les consuls, Kurchid-pacha va à Médarège; il y réunit les chefs druses et les chefs chrétiens. Il décide que les dégâts de ces trois villages devront être payés par les Druses. Assurément s'il n'y avait eu là que des représailles, le gouverneur de Beyrouth n'aurait pas lui-même condamné les Druses à payer une indemnité. Sa décision prouve que les chrétiens n'avaient pas été les premiers agresseurs. Cette indemnité fut fixée à trente pour cent des pertes subies. Les Druses y souscrivirent sans balancer, ils savaient bien que cet engagement ne les *engageait* pas. Cette indemnité, en effet, n'a pas encore été payée, et elle ne le sera probablement jamais.

J'ai voulu rappeler brièvement cette affaire de Beit-Méri et l'indemnité non payée des dégâts du 15 août 1859, parce que ce sont là, à mon sens, les deux points de départ *matériels* des malheurs de l'année suivante. A partir de cette époque, il n'y eut plus de repos ni de sécurité pour personne dans la montagne et sur les côtes syriennes. Mécontents de ce que l'indemnité ne leur était pas payée, les chrétiens s'en plaignaient hautement. Les Druses, visiblement soutenus par Kurchid-pacha, devenaient de plus en plus insolents. Ils volaient et assassinaient partiellement les chrétiens, et n'étaient pas punis. Au mois

d'avril 1860, alors que pas un coup de fusil n'avait été encore tiré, cette année, entre les chrétiens et les Druses, le père Athanase, supérieur du couvent d'Ammik, dont j'ai vu les ruines, est égorgé dans sa cellule, et le 28 mai Abou-Chamoun, de Déir-el-Kamar, est assassiné à Aïn-Eñoub par des Druses sous les yeux des soldats turcs. Des cadavres de chrétiens étaient trouvés dans les sentiers les plus cachés des montagnes mixtes. Qui les avait jetés en pâture aux bêtes féroces? « Ce sont les chrétiens eux-mêmes, disaient les Druses, qui s'entr'égorgeaient. »

Kurchid-pacha paraissait croire cela lui-même, puisqu'il ne faisait rien pour découvrir les assassins. Tout le monde ici connaît les habitudes des Druses : quand ils sont préparés à la guerre, ils la provoquent par des meurtres partiels; ils irritent ainsi leurs ennemis et les forcent, en quelque sorte, à prendre les armes. Mais cette façon d'agir ne se montre, chez eux, que lorsqu'ils se sentent soutenus, et ici ils l'étaient par les conspirateurs turcs.

« Qui donc a commencé cette guerre? » demandait-on à Béchir-Akmed, le caïmacan des chrétiens, que les chrétiens n'aimaient pas, on le sait.

« Il est possible, répondit l'émir, que les chrétiens aient tiré les premiers coups de fusil, mais les Druses ne voulaient pas la guerre. — Pourquoi l'ont-ils faite, alors? » L'émir hésite, puis il dit, avec une franchise qui paraît ne pas être dans ses habitudes : ***Les Druses sont entrés en guerre quand ils ont su que les agents de la Sublime Porte étaient avec eux***[1].

« Quand l'épée druse *jouait* en secret, me disait, hier encore, un vénérable cheik chrétien, nous nous réunîmes à Maalaka-el-Damour pour examiner ce que nous avions à faire. Nous convînmes que nous adresserions une plainte à l'émir

[1] Si quelqu'un révoquait ces paroles en doute, je suis *autorisé* à nommer la personne à laquelle l'émir les a adressées.

Mohammed-Raslan, caïmacan des Druses, parce que Maalaka-el-Damour était compris dans son gouvernement, à Béchir-Abou-Naked, *une des grandes têtes des Druses*, et à Kurchid-pacha. Aucun de ces trois personnages ne nous répondit. Nous comprîmes alors que nous étions comme enfermés dans un cercle de démons. Comment en sortir? Les Druses du Liban et ceux du Haouran, toutes les nations musulmanes des villes et des déserts, et le gouvernement turc lui-même étaient contre nous. Jugez si nous pouvions ne pas succomber! »

Le pauvre vieillard versait des torrents de larmes en prononçant ces dernières paroles.

Le danger était devenu si menaçant que les négociants européens, établis à Beyrouth sur la foi des traités, font une démarche collective auprès des consuls (20 mai), pour leur demander d'intervenir promptement afin de prévenir, d'empêcher des calamités que tout le monde sentait dans l'air. Cinq jours après une douzaine de Druses armés viennent chercher dans les jardins de Beyrouth deux Druses qui y travaillaient. Les chrétiens leur signifient de ne pas avancer, et leur promettent que leurs coreligionnaires pourront retourner chez eux sans péril. On se dispute. Des paroles on en vient aux coups. Un chrétien est blessé. Deux Druses sont tués.

Pourquoi Kurchid-pacha ne saisit-il pas cette occasion pour punir les coupables quels qu'ils fussent? Il ne bougea pas. Pressé, cependant, par les consuls, il va, avec six cents hommes de troupes régulières, camper à Hazémié (29 mai). A peine les soldats sont-ils arrivés dans ce village qu'un coup de canon est tiré dans leurs rangs. Pourquoi ce coup de canon? On ne sait qu'une chose, c'est qu'à ce bruit des bandes druses descendent à Beit-Méri où une vive fusillade se fait entendre. Or de Beit-Méri à Hazémié où était campé le pacha, il y a une distance d'une heure. Kurchid ne bouge pas. Et le soir de

cette journée qui le marque au front du stigmate des traîtres, il put jouir, tout en fumant son chibouk, du spectacle d'un immense incendie dévorant les maisons chrétiennes de Beit-Méri.

Les Druses, en train de piller et de brûler, se dirigent, de préférence, dans les villages qui avoisinent le camp de Kurchid-pacha, et Baabda, Hadet et Sibnay sont réduits en cendres. J'ai vu leurs ruines. Kurchid assistait à ces désastres, la pipe à la bouche. C'est, en vérité, trop grossièrement criminel, sans compter l'insolence du pacha à l'égard des consuls qui lui avaient demandé de venir là pour rétablir l'ordre.

Je ne suivrai pas date par date les actes de trahison de ce misérable assassin de mes frères, et qui, je l'ai dit bien des fois, ne recevra probablement pas tout le châtiment qu'il mérite, grâce à des soutiens puissants qui ne sont pas tous turcs[1]; j'ai seulement voulu préciser les préliminaires de la guerre, et répondre ainsi aux assertions des Anglais.

Après avoir accusé les chrétiens d'avoir été les premiers agresseurs, on les a accusés de lâcheté dans les combats. Que la vérité soit donc connue sur ce point comme elle l'est maintenant sur l'autre!

1° A Beit-Méri (tout le monde sait cela à Beyrouth) les chrétiens restent, tout d'abord, maîtres du terrain et blessent même des bachi-bouzouks du sultan qui les prenaient en queue.

2° A Baabda il y avait un camp chrétien. Il est levé par ordre de Kurchid, qui *répondait des Druses!* Il ne restait à Baabda que cent chrétiens sous les ordres de l'émir Réïs. Or, après la levée du camp chrétien, des milliers de Druses tombent sur cette

[1] Une dépêche officielle de Beyrouth arrivée à Paris au moment où ce livre s'imprime nous a appris que Kurchid, chef des meurtriers, a été condamné à la dégradation et à la détention perpétuelle dans une forteresse. La détention perpétuelle chez les Turcs!!!

petite armée qui se défend avec acharnement durant une heure. Pendant que Baabda brûle, vingt-cinq Maronites, placés sur la terrasse de l'église du village, tiennent tête à toute l'armée druse, et ne cessent le combat que lorsque l'incendie gagne l'église elle-même. Un filateur, M. Mourgue, a dit qu'à la suite de cette affaire les Druses de son village (Aïn-Madé) y avaient apporté une cinquantaine de morts et de blessés.

3° Dans le Maten, l'émir Ismaïl Chantiri et le cheik Halil-Habèche, à la tête de cent cinquante Maronites seulement, battent les Druses en plusieurs rencontres, les refoulent au loin et brûlent le village de Karnié. Des forces supérieures de Druses reviennent. De nouveaux combats s'engagent. Chantiri a sa belle jument tuée sous lui, et les chrétiens se retirent n'ayant laissé que deux hommes sur le champ de bataille, tandis qu'ils avaient fait mordre la poussière à plus de cinquante Druses.

4° Dans le combat de Handara et de Hammana les Druses, quatre fois supérieurs en nombre, sortent vainqueurs de la lutte, mais ils laissent quatorze de leurs cheiks sur le terrain et quarante-cinq de leurs paysans. On n'y compte que sept chrétiens tués et dix blessés.

5° A Hasbaya et à Rachaya, trois fois les chrétiens sont violemment assaillis à l'improviste par les Druses, et trois fois ceux-ci sont repoussés avec des pertes considérables. Mais là commencent les trahisons turques. Osman-bey fait cesser les combats, désarme les chrétiens, les enferme dans le sérail, et les égorgements s'accomplissent.

6° A Déir-el-Kamar les chrétiens se battent comme des lions pendant des journées entières; ils forcent les Druses à la retraite malgré les soldats turcs, auxiliaires des idolâtres, qui tiraient sur nos frères des ouvertures pratiquées dans les constructions que j'ai vues avec nos officiers. Là encore, pas de défaite pour les chrétiens, mais boucherie ordonnée par

les représentants de la Porte Ottomane prenant les chrétiens sous leur protection !

7° Et les Zahliotes, pense-t-on qu'ils aient été lâches aussi ? Ils ont intrépidement marché sept fois contre les bandits, et qui peut dire qu'ils eussent succombé si Noury-bey, l'envoyé de Kurchid-pacha, n'était pas venu faire jouer le canon contre la cité chrétienne ? Qui donc pourrait refuser son admiration aux Zahliotes ? Ayant perdu tout espoir de sauver leur ville envahie, ils tiennent en échec l'ennemi pendant des heures entières, afin de donner le temps aux vieillards, aux femmes, aux enfants de prendre la fuite, épargnant ainsi à une population entière le sort des chrétiens de Hasbaya et de Rachaya !

Comptons les morts à Zahleh, dans la bataille, car là il n'y a pas eu d'égorgements, grâce au plan déconcerté de Noury-bey. Sur les hauteurs où se trouve la maison des missionnaires jésuites, cent treize cadavres druses ; dans l'église des Grecs, vingt-cinq ; deux cents dans les bazars ; cinquante dans les vignes, au midi de la ville. En tout trois cent soixante-dix-huit Druses tués par les chrétiens dans le dernier combat. Et on ne connaît pas le nombre de leurs morts dans les six engagements qui avaient eu lieu dans la plaine. Rentrés chez eux, après l'incendie de Zahleh, les Druses disaient à un filateur français : « Nous avons brûlé des maisons, mais les chrétiens nous ont brisé les os. » Comparées à celles des Druses les pertes des chrétiens de Zahleh furent insignifiantes.

— Pourquoi donc, dira-t-on peut-être, la défaite des chrétiens ? La défaite ! Est-ce qu'il y a eu défaite ? Quinze mille chrétiens ont péri. Est-ce dans les combats ? On sait bien que non ! On sait bien qu'ils ont été assassinés dans les sérails du gouvernement turc, qu'il n'y a eu des massacres que là où les Turcs commandaient et intervenaient ! Il n'a pas péri trois cents chrétiens dans les combats, et plus de huit cents Druses y ont succombé.

Voilà la vérité sur les premiers agresseurs et sur la *lâcheté* des chrétiens. Il est une autre vérité qu'il faut rappeler ici : la désunion parmi les Maronites, parmi les Grecs catholiques, désunion dont j'ai expliqué les causes par des faits ; elle a été pour eux une source de calamités sans fin. Ils étaient sans chefs, sans plan, sans direction aucune. Je ne saurais mieux définir cette lamentable situation qu'en citant textuellement les paroles d'un musulman, paroles que j'ai moi-même entendues.

Entre Saïda et Maalaka-el-Damour se trouve un mauvais petit kan, espèce de café tenu par un vieux Métoualis appelé Méhémed. J'ai fumé le chibouk et bu avec lui, je ne dirai pas le *nectar d'Arabie*, mais un café passablement drogué. Méhémed est un vieux guerrier. Il était avec Ibrahim-pacha en Grèce. Méhémed, qui se connaît en batailles, car ses jambes et ses bras sont criblés de balles et labourés de coups de sabre, me parlait des derniers événements de la Syrie, et il les déplorait sincèrement, je crois ; je lui demandai ce qu'il pensait des chrétiens et des Druses, les considérant comme soldats. Voici sa réponse textuelle :

« *El Nassara séba ennema, Akaberoum kélab. El Drouse, kélab ennema Akaberoum séba,* » mots arabes qui peuvent se traduire ainsi : « Les chrétiens sont des lions et leurs chefs sont des *chiens ;* les Druses sont des *chiens* et leurs chefs sont des lions. »

Méhémed a ajouté la fable suivante à la définition que vous venez de lire : « Un jour les chacals et les lions se livrèrent bataille, et les chacals furent vaincus ; les lions se moquaient d'eux et les accablaient de leur dédain. Les chacals répondirent aux lions : donnez-nous donc des chefs choisis parmi vous et nous vous donnerons, à notre tour, des chefs pris dans nos rangs, et nous nous battrons ensuite. La proposition est acceptée, la bataille se livre et les chacals en sortent

triomphants. Les lions reconnurent alors le courage de leurs adversaires. »

Méhémed faisait allusion dans tout ceci à la déplorable discorde qui régnait, avant la guerre, et qui règne peut-être encore, parmi les émirs et les cheiks chrétiens qui n'ont pas figuré, dans la dernière guerre, à la tête du peuple chrétien. Le vieux soldat d'Ibrahim-pacha avait dit toute la vérité sur l'histoire des derniers événements de la Syrie.

L'Orient est le pays classique de la fable ou de l'allégorie. Son génie, qui est un génie de vérité, aime à donner à cette éternelle reine du monde des vêtements et des couleurs qui frappent l'imagination, qui parlent aux yeux, en quelque sorte. Les lenteurs calculées de Fuad-pacha pour rendre ou ne pas rendre la justice dans ce pays, et la présence de la France en Syrie, trépignant à la vue de tant d'iniquités non encore vengées, ont rappelé au brave Chantiri la fable suivante qu'il m'a racontée lui-même :

« Un jour, le diable et un Français voulaient danser sur le dos l'un de l'autre. On agita d'abord la question de savoir lequel, du Français ou du diable, tous les deux très-malins, commencerait à danser le premier. Le roi des démons commença ; mais il finit par se lasser, car le Français regimbait beaucoup, et, de guerre lasse, le diable cessa ses gambades.

« Le Français monta à son tour sur le dos du diable, à la condition qu'il ne cesserait de le piétiner que lorsque la chanson qu'il allait commencer serait terminée. Or, cette chanson était interminable, et le Français danse encore sur le dos du malin esprit.

« Espérons, a ajouté Chantiri, qu'il en sera ainsi de la justice turque qu'exerce en ce moment Fuad-pacha, et des Français qui y assistent l'arme au bras. Cette justice toute turque ne saurait être ni très-étendue, ni très-complète. Elle aura bientôt une fin. C'est alors que les Français commenceront la danse

sur le dos des Turcs et des Druses, véritables diables, et que cette danse se prolongera à la satisfaction de tous les hommes qui aiment la justice. »

Il ne nous reste plus qu'à voir l'application de la fable de Chantiri.

Je ne puis passer sous silence ce qui vient d'avoir lieu à Saïda. Le 7 de ce mois un maître d'école attaché à la mission des pères jésuites est arrivé dans cette ville avec un chameau portant quatre orphelins. Un soldat turc, chargé, à ce qu'il paraît, de quelque réquisition de bêtes de somme, a voulu se rendre maître du chameau malgré la résistance du maître d'école, lequel déclarait que l'animal ne lui appartenait pas. La scène se passait près de la maison des missionnaires français. Attiré par le bruit, le R. P. Rousseau est descendu de sa chambre, et a cherché à faire entendre raison au soldat turc. Pour toute réponse celui-ci a levé sur la tête du R. P. Rousseau un bâton qu'il tenait dans la main, le menaçant de l'assommer s'il s'opposait à ce que le chameau lui fût remis. « Tu n'es qu'un chien, qu'un giaour maudit, et tu n'as pas à te mêler de cette affaire, » dit le soldat turc au missionnaire.

Le P. Rousseau est allé sur-le-champ se plaindre à M. Derighello, vice-consul de France à Saïda. Celui-ci a couru chez le commandant militaire de cette ville pour lui demander justice. Il voulait que le soldat insulteur et voleur fût arrêté. L'officier lui a répondu, avec une insouciance insultante, que l'affaire était d'une trop minime importance, et qu'il ne se dérangerait pas pour si peu. M. Derighello a insisté pour que le soldat fût puni. Le commandant osmanli a déclaré net qu'il n'en ferait rien. « Vous oubliez donc, lui a dit M. Derighello justement impatienté, que je représente la France ici ! — Tu représentes la France? lui a répondu l'officier, eh bien, je t'em-m....; tu n'es qu'un ivrogne, qu'un giaour, débarrasse-moi de ta présence. »

M. Derighello est sorti et a adressé son rapport à M. le comte Bentivoglio, qui m'a raconté lui-même cette scène. Notre consul général s'est rendu chez Fuad-pacha pour l'entretenir de l'affaire.

M. le général de Beaufort est arrivé à Saïda sur ces entrefaites. Il a fait appeler chez lui le commandant turc. Le chef de notre expédition lui a fait l'accueil qu'il méritait : « Moi aussi, lui a dit le général, je suis un giaour; et toi, sais-tu ce que tu es? un chien! » Puis, il a fait mettre cet homme à la porte.

Quelle punition Fuad-pacha lui a-t-il infligée? Il l'a changé de garnison, voilà tout !... Vraiment, aucun genre d'outrage n'aura manqué à la France de la part des agents de la Porte Ottomane dans les horreurs de la Syrie !

A la suite de cette affaire, M. de Beaufort a pris une détermination dont tout le monde, à Beyrouth (je veux dire tout ce qui n'est pas Turc et Anglais), l'a vivement loué : il a donné des ordres pour qu'une compagnie de soldats de l'expédition partît immédiatement pour Saïda; et à l'heure qu'il est, cent cinquante hommes de nos troupes sont logés au kan français dans cette ville.

Que les Anglais parlent encore, après de pareils faits, de la sécurité actuelle de la Syrie! Je pourrais citer à ce sujet une opinion qui aurait plus de poids que celle d'un simple voyageur; qu'on en appelle au jugement du général en chef de notre expédition : nous connaissons sa réponse.

LETTRE XLV

Phases diverses par lesquelles passe le hat-houmayoun avant d'arriver au traité du 30 mars. L'article 9 de ce traité. — Comment il est mis en pratique en ce moment à Beyrouth par les cinq commissaires européens. — Qu'il faut que les Turcs soient connus. — Fuad-pacha et ses aimables séductions. — Sentiment qu'on trouve au fond de toutes les cajoleries des Turcs. — Ce qui arrive à la suite d'une visite du consul de France à Alep au pacha de cette ville. — Le traité du 30 mars n'a abrogé en rien nos anciennes capitulations avec la Porte Ottomane. — Déclaration pleine de franchise de Souriah-pacha, gouverneur de Jérusalem, au patriarche latin. — Ce que pense un consul de France en Syrie de cette déclaration. — Fait historique qui prouve le cas que les Turcs font des traités qu'ils signent avec les chrétiens. — Le plénipotentiaire de Turquie, Ahmet-Véfik, à la conférence de Paris, le 3 août 1860. — Gouvernement turc perdu dans l'esprit des populations chrétiennes de la Syrie. — Prospérité des chrétiens avant les massacres. — Leur triste abaissement aujourd'hui. — Établissements des missionnaires et des sœurs, renfermant les orphelins et les orphelines, et pouvant être anéantis, si l'Europe ne prend pas des mesures efficaces pour sauver les restes malheureux d'un immense naufrage. — Bienfaits de la France en Syrie. — Projet d'un gouvernement pour la Syrie. — Gouvernement turc à bannir de la chaîne libanique. — Éloignement de l'idée de transporter loin du Liban la nation maronite. — Retour en France.

Beyrouth, le 16 décembre 1860.

J'ai souvent parlé, dans mes lettres, du hat-houmayoun du mois de février 1856. Il ne sera pas hors de propos, je pense, d'en suivre la marche diplomatique.

Cette charte ottomane était connue et même promulguée lorsque le congrès de Paris élaborait le traité de paix qui fut signé le 30 mars. Au moment même où la France et l'Angleterre venaient de verser tant de sang et tant de trésors au profit de la Turquie, il était, en effet, habile, de la part de celle-ci, de lancer à travers le monde une sorte de constitution qui ouvrait un âge d'or aux chrétiens d'Orient. Et puis, on pouvait se souvenir que c'était précisément *dans l'intérêt des*

chrétiens soumis à la Porte Ottomane que le terrible prince Menschikoff avait fait tant de bruit à Constantinople. Il était bon d'aller au-devant de toute réclamation nouvelle à cet égard et d'accorder plus qu'on n'avait jamais osé demander. Aussi M. de Brunow put-il dire au sein du congrès (protocole n° XIV, séance du 15 mars) que « cet acte (le hat-houmayoun) réalisait et dépassait toutes les espérances des plénipotentiaires de la Russie. »

Cet acte était considéré par le rédacteur[1] de ce protocole « comme ayant donné à la paix une garantie de plus, et qui ne devait pas être la moins précieuse. »

C'était deviner juste ! Pendant que le hat-houmayoun était ainsi glorifié au sein du congrès, le sang des chrétiens coulait par torrents à Nicomédie, où des officiers anglais, proclamant tout haut que la charte avait été obtenue par l'ambassadeur britannique à Constantinople, avaient voulu la mettre en pratique en faisant sonner une cloche à la porte de l'église grecque de cette ville. Les musulmans avaient protesté contre l'airain retentissant en massacrant des prêtres au pied de l'autel et en égorgeant d'autres chrétiens. La promulgation du hat-houmayoun avait été partout marquée par des scènes sanglantes, et on sait ce qu'il a produit, en dernier lieu, dans la malheureuse Syrie.

La Porte déploya un zèle ardent pour empêcher qu'il fût fait mention de la charte dans le traité du 30 mars. Autre chose, en effet, était une constitution annoncée à son de trompe dans tout l'univers, sauf à la faire rentrer dans la poussière des archives des sultans, autre chose était de l'inscrire dans un traité européen.

La France et l'Angleterre étaient tombées d'accord pour faire insérer dans le traité cette phrase : « Le congrès *prend*

[1] M. de Bourqueney.

acte du hat-houmayoun. » Aux yeux du cabinet ottoman cette phrase engageait trop la Turquie, et il menaçait de donner sa démission si elle était adoptée. Le télégraphe ne cessait de jouer entre Constantinople et Paris. La Porte voulait bien promettre tout ce que l'on voudrait pour les chrétiens, mais il lui répugnait de voir ses promesses solennellement consacrées dans un traité. Sa dignité s'en offensait. Les sultans n'avaient-ils pas toujours et partout environné *de leur sollicitude* les chrétiens de leur empire? Que si le congrès voulait à toute force parler du hat-houmayoun, le cabinet ottoman consentait à ce qu'on insérât ces mots : « Le congrès *apprécie* le hat-houmayoun. » Il ne pouvait pas aller au delà. M. Thouvenel, alors ambassadeur à Constantinople, proposa, assure-t-on, un amendement ainsi conçu : « Le congrès *prend acte de la remise* du hat-houmayoun. » Cette nuance délicate offusqua encore le gouvernement de Sa Hautesse, qui s'en tenait toujours à son mot *apprécie*.

La Porte triompha, reconnaissons-le, dans cette guerre télégraphique. Le mot *hat-houmayoun* ne fut pas écrit dans le traité. On le remplaça par celui de *firman*.

Voici les termes de l'article 9 du traité du 30 mars relatifs à la charte ottomane :

« Sa Majesté Impériale le sultan, dans *sa constante sollicitude* pour le bien-être de ses sujets, ayant octroyé un firman (lisez hat-houmayoun) qui, en améliorant leur sort, sans distinction de religion ni de race, consacre ses généreuses intentions envers les populations chrétiennes de son empire, et voulant donner un nouveau gage de ses sentiments à cet égard, a résolu de *communiquer* aux puissances contractantes ledit *firman* spontanément émané de sa volonté.

« Les puissances contractantes constatent la haute valeur de cette communication. » Et puis, tout de suite, le congrès ajoute : « Il est bien entendu qu'elle (la communication du

firman) ne saurait, en aucun cas, donner le droit auxdites puissances de s'immiscer, soit *collectivement*, soit *séparément*, dans les rapports de Sa Majesté le sultan avec ses sujets, ni dans l'administration intérieure de l'empire. »

Les traités ne sont pas de granit; des brèches s'y font, même sans canons rayés. Il était bien convenu que les puissances n'auraient pas le droit de s'immiscer, même *collectivement*, dans les affaires du sultan avec ses sujets. Mais n'est-ce pas s'immiscer passablement dans ces affaires-là que de décider *collectivement* qu'une expédition sera envoyée en Syrie pour *aider*, je l'accorde, le sultan à rétablir l'ordre et la paix dans ce pays? Et que font donc les cinq commissaires européens à Beyrouth, sinon de délibérer, et cela d'après les instructions identiques de leurs gouvernements respectifs, sur ce qu'il y aura de mieux à faire pour rendre à la Syrie le repos qu'elle a perdu? Les cinq diplomates ont même la mission de rechercher, de concert avec Fuad-pacha, je l'accorde encore, les auteurs de tant de crimes et de les faire punir.

Donc, et cela forcément, les puissances s'immiscent dans les rapports du sultan avec ses sujets. Certes, je ne les en blâme pas; à mon sens, elles ne se mêleront jamais assez des affaires de la Turquie, car les puissances seules peuvent remédier à tant de maux! Je prétends constater seulement une chose, c'est que, aux termes mêmes de l'article 9 du traité du 30 mars, l'Europe est, bien plus que la Turquie, engagée à l'égard des chrétiens d'Orient. Un ministre anglais l'a nettement et publiquement reconnu : « La Porte et les puissances, » a dit lord John Russell, dans la séance du 3 août 1860, à la Chambre des communes, « la Porte et les puissance s'y sont engagées (à améliorer le sort des chrétiens d'Orient) par le traité de 1856, et en agissant ainsi, on ne fait donc que l'exécuter. »

Que les Turcs soient donc connus une fois pour toutes! Il

n'est pas besoin pour cela de grands efforts d'imagination; il suffit de connaître un peu leur histoire ou d'avoir vécu parmi eux.

Vous ne parviendrez jamais à mettre dans la cervelle d'un Turc que le chrétien soit son égal. Mais lorsque son intérêt l'exigera, le Turc sera petit, humble; il sera même gracieux, aimable, d'une politesse rare, car il n'y a rien au monde de plus poli qu'un Turc quand il veut être poli.

Pourrait-on, par exemple, employer des formes plus séduisantes que celles qu'emploie Fuad-pacha à l'égard des chrétiens avec lesquels il entretient des relations d'affaires ou des relations de simple politesse? Fuad est caressant, il fait de jolis mots, il parle le français comme un Parisien, il a de l'esprit, de la grâce; ah! il vous promettra pour les chrétiens de Syrie le plus magnifique *Eldorado*, pour peu que vous soyez disposé à reconnaître que personne ne serait plus digne que lui de la vice-royauté de Syrie! Il pipe pas mal de suffrages, je vous assure, à Beyrouth. J'ai vu dans cette ville des chrétiens européens, des Anglais surtout, qui sont en extase devant le commissaire extraordinaire de la Sublime Porte.

Eh bien, Fuad est aussi Turc, même plus Turc que tous les Osmanlis de la vieille roche. Il n'y a qu'à le suivre dans tout ce qu'il a fait et dans tout ce qu'il fait encore en Syrie pour se convaincre de cette vérité. Au fond de toute son habileté, de toutes ses séductions, l'œil clairvoyant ne découvrira dans ses actes qu'un seul caractère, un seul but : tromper les chrétiens, les abaisser plus encore qu'ils ne le sont déjà.

Dans les cajoleries de tous les vizirs et de tous les pachas possibles il n'y a qu'un sentiment, la détestation du chrétien. Un agent consulaire de France me racontait, il n'y a pas longtemps, que, se trouvant à Alep, dans le divan du pacha de cette ville, celui-ci reçut la visite du consul de France. Le gouverneur turc l'accabla de politesses. Puis le consul se

retira; quand il fut parti, le pacha dit à ses gens : « Balayez « cette place où ce chien s'est assis ! » Et les gens du pacha époussetèrent la place du divan où le représentant de la France avait reçu, avec les paroles pleines de courtoisie du pacha, le chibouk et le café de l'hospitalité.

Le traité du 30 mars avait formellement déclaré que les puissances n'auraient plus à s'immiscer, soit collectivement, soit séparément, dans les rapports du sultan avec ses sujets, et on sait, pour le rappeler en passant, si cette déclaration impossible est mise en ce moment en pratique à Beyrouth, où la commission européenne se mêle de tout et à tout ; mais ce traité n'avait, en aucune façon, abrogé nos anciennes capitulations avec la Porte Ottomane. Il restait à la France des devoirs particuliers à remplir, et des droits à revendiquer pour ses protégés d'Orient, pour les établissements religieux immédiatement placés sous sa sauvegarde. La Porte Ottomane le sait aussi bien que nous. Eh bien, la Porte Ottomane a tenté, et cela après les services que la France lui a rendus en Crimée, d'anéantir ces droits sacrés. En 1858, arrive à Jérusalem Souriah-pacha. Le patriarche latin va lui faire sa visite officielle. Le gouverneur se montre gracieux, plein de bonnes intentions envers l'éminent prélat. Celui-ci, tout en remerciant le pacha de ses excellentes paroles, lui parle d'une affaire pour laquelle il lui demande son appui. Il lui dit qu'il croit pouvoir compter déjà sur celui du consul de France.

Le pacha fut d'une rare franchise ; il dit au patriarche : « Tenez, monseigneur, entendons-nous bien sur toutes ces « choses : je suis tout disposé à vous accorder tout ce que « vous me demanderez pour les intérêts qui vous sont confiés ; « mais je vous déclare que toutes vos démarches seront frap- « pées de nullité quand vous les ferez passer par les chancel- « leries européennes. »

Je racontais cette anecdote à un de nos consuls. « Vous ne

« m'apprenez rien de nouveau, me dit-il; les pachas n'ont « certainement pas l'habitude de nous parler avec cette fran-« chise; mais les difficultés inouïes que nous rencontrons « dans nos rapports officiels avec eux ne me font pas mettre « un seul instant en doute les paroles de Souriah-pacha au « patriarche. »

Voilà donc la manière d'être et les façons d'agir des principaux agents de cette Sublime Porte que le traité du 30 mars (article 7) a « admise à participer aux avantages du droit pu-« blic et du concert européen. »

Je disais plus haut qu'il suffisait d'ouvrir l'histoire ottomane pour voir les Turcs tels qu'ils ont été, tels qu'ils sont et tels qu'ils seront toujours.

Je prends un trait entre mille :

Un traité de paix avait été signé, en 1540, entre la république de Venise et la Porte. Sous le règne de Sélim II, en 1571, aucun motif sérieux n'autorisait le sultan à rompre ce traité. Mais le sultan voulait l'île de Chypre. Il posa au grand mufti la question de savoir si le traité de 1540 le contraignait véritablement à la paix avec les Vénitiens. Le chef de la religion répondit que le prince de l'islamisme ne pouvait conclure la paix avec les infidèles qu'autant qu'il en résultait un avantage pour les musulmans. « Si ce but n'est pas atteint, ajou-« tait le fetva (décision), la paix ne peut être sanctionnée par « la loi. » Signé : *Le pauvre émir Abousououd.*

Eh bien! je vous déclare que le grand mufti qui est en ce moment à Stamboul ainsi que tous les muftis de Damas, de Bagdad et de la Mecque, sont du même avis que le *pauvre émir* Abousououd qui vivait il y a deux cent quatre-vingt-neuf ans.

Admettez, maintenant, de pareilles gens dans le concert européen! Fiez-vous à leurs paroles! faites-leur signer des protocoles! Oh! ils en signeront tant que vous voudrez! Mais

les protocoles, les conventions, les traités ne sont, à leurs yeux, que des chiffons de papier qu'ils déchireront (les oracles de la religion le veulent!) quand le moment leur paraîtra bon. Vous n'êtes que des *giaours*, et le vrai croyant n'est pas tenu à l'honneur de sa parole envers vous!

Ce qu'il y a de vraiment curieux ou de vraiment épouvantable, si on aime mieux, c'est le tranquille aplomb d'un diplomate turc débitant les plus criantes énormités en face d'hommes d'honneur réunis en conférence pour l'examen des choses les plus graves du monde.

Dans le deuxième protocole de la conférence tenue au ministère des affaires étrangères, à Paris, le 3 août dernier, au sujet de l'expédition de Syrie, les plénipotentiaires chrétiens, rappelant l'article 9 du traité du 30 mars, demandent de nouveau, et cela « conformément aux promesses solennelles de la « Sublime Porte, qu'il soit adopté des mesures administra-« tives sérieuses pour l'amélioration du sort des populations « chrétiennes de tout rite dans l'empire ottoman. »

Que répond Ahmet-Véfik, plénipotentiaire de Turquie? « Il prend acte de cette déclaration des représentants des « hautes puissances, et se charge de la transmettre à sa cour, « en *faisant observer que la Sublime Porte* A EMPLOYÉ ET « CONTINUERA A EMPLOYER SES EFFORTS DANS LE SENS DU VŒU « EXPRIMÉ CI-DESSUS. »

Ahmet-Véfik dit ces choses au lendemain même des massacres de Syrie! Il les dit tout comme si Kurchid-pacha ne s'était pas entendu de longue main avec les chefs druses pour égorger les chrétiens en masse; tout comme si les officiers et les soldats du sultan n'avaient pas présidé aux tueries de Saïda; comme si, quelques jours après, le commandant Osman-bey n'avait pas enfermé les habitants de Hasbaya et de Rachaya dans le sérail pour les livrer aux bourreaux; comme si le colonel Abdoul-Salam-bey n'en avait pas fait au-

tant à Déir-el-Kamar; et si Noury-bey n'avait pas trahi les Zahliotes, et si, chose particulièrement horrible, l'élégant Akmed-pacha n'avait pas organisé, de concert avec les chefs de la religion, le désastre de Damas!

Certes, si c'est en employant tous ses efforts pour le bien des populations chrétiennes que la Porte Ottomane arrive à de pareils résultats, elle est, ce me semble, définitivement jugée!

Et maintenant, il faut une conclusion à tout ceci, au moins pour la Syrie, puisque c'est la Syrie seule qui nous occupe en ce moment. Et, tout d'abord, une remarque. Elle est, je crois, très-importante. Il faut en tenir compte sous peine de ne rien comprendre à la situation actuelle de ce pays.

Les populations chrétiennes de la côte, et même celles du Liban, quelque belliqueuses qu'elles soient, n'ont jamais eu l'idée de la rébellion contre le gouvernement turc. Il laissait aux Maronites leurs vieilles prérogatives de propriétaires fonciers et un caïmacan de leur croyance nommé par la Porte. Ils payaient le tribut convenu, et tout était dit. Maronites, Grecs unis ou non unis, Arméniens et Syriens, tous supportaient patiemment un gouvernement détestable en soi, mais qui, cependant, n'organisait pas, comme il l'a fait dans ces derniers temps, leur destruction.

Cet état de choses est changé. Si les chrétiens de Syrie, beaucoup moins nombreux que leurs ennemis, et, en outre, divisés entre eux par des questions de religion et de rivalité de race, ne sont pas plus en état, à l'heure qu'il est, de se lever contre un gouvernement oppresseur qu'ils ne l'étaient avant les massacres, il est un sentiment qui est entré dans leur âme à tous : la méfiance à l'égard de ce gouvernement, et plus que cela, l'horreur qu'il leur inspire.

Ils savent qu'il les a trahis, qu'il a voulu leur destruction à tous. A l'heure qu'il est, tout chrétien considère un Turc comme son ennemi mortel, et il n'attend plus rien de lui, sinon la

mort ou des trahisons nouvelles. Le gouvernement turc est définitivement perdu dans leur esprit. Et, certes, il ne l'a pas volé.

Allons plus à fond dans cette pénible situation de la Syrie chrétienne ; rappelons le bien-être dont les chrétiens jouissaient ; la beauté de leur race ; la prospérité vraiment extraordinaire qu'ils avaient conquise par le travail ; eh bien, tout cela n'existe plus ; le bien-être a fait place à la plus épouvantable misère ; la beauté de la race peut même recevoir une grave atteinte, non-seulement par les souffrances de la faim, de la nudité, mais encore, et ma main tremble d'horreur en traçant ces lignes, cette belle race, dis-je, peut être altérée par le nombre effroyable de jeunes filles chrétiennes qui deviendront mères par suite des outrages dont elles ont été victimes. La prospérité est anéantie, pour un demi-siècle, à Damas surtout.

La conspiration turque et druse a donc atteint son but : les chrétiens sont frappés moralement et matériellement, et si on les laisse entre les mains de leurs ennemis, ils sont à tout jamais perdus.

Je dirai plus : la charité française a versé à pleines mains ses aumônes pour les chrétiens de Syrie. La plus grande portion de ces trésors (et c'est ce qu'il y avait de plus utile à faire) a été employée à vêtir, à loger, à élever les milliers d'orphelins et d'orphelines.

Plus de deux mille de ces pauvres enfants ont été recueillis par nos missionnaires et par nos sœurs de Saint-Vincent de Paul. Il y a des orphelinats à Ghazir, à Bikfaya, à Zahleh, à Beyrouth, à Saïda. Il y a là une espérance.

Chrétiennement élevés, ces petits garçons, ces petites filles pourraient reconstituer des familles honnêtes et laborieuses. Eh bien, cette espérance peut être perdue si l'Europe ne prend pas des moyens efficaces, énergiques, durables, pour sauver

d'un immense naufrage les restes malheureux d'un peuple décimé par le glaive et la trahison.

Ah! il faudra bien que l'Europe « s'immisce dans les rapports du sultan avec ses sujets, » si elle ne veut pas assumer sur sa tête une responsabilité effrayante! — France et Angleterre, vous avez prodigué votre sang et votre or pour sauver les Turcs, il y a six ans; oseriez-vous et pourriez-vous ne rien faire pour sauver les chrétiens dont les Turcs veulent la mort!

Je viens de mettre à côté du nom de l'Angleterre celui de mon pays. Je m'en repens. Je sépare donc bien vite ces noms. Mon pays fait beaucoup pour la Syrie, et il continuera à faire plus encore. C'est son droit, son honneur, son devoir! Ce n'est qu'en la France que les chrétiens de Syrie espèrent! C'est la présence seule de la France armée au pied du Liban qui a arrêté les massacres. C'est elle, elle seule, qui a mis aux cœurs de ces pauvres populations la pensée d'un avenir meilleur! C'est elle qui les a vêtus et nourris, et ce sont ses admirables soldats qui les aident à relever leurs maisons en ruine! Que seraient-ils devenus sans la France?

Mais qu'elle ne les abandonne pas aux mains de leurs ennemis, de leurs bourreaux. La Syrie sans la France n'offre plus que le spectacle d'égorgeurs et de voleurs se ruant sur leurs victimes. Que la France reste donc en ces régions où son passé est si beau. Qu'elle y reste jusqu'à ce que justice soit faite largement, complétement, jusqu'à ce que la sécurité soit rétablie, et elle ne peut l'être que par l'organisation nouvelle d'un gouvernement offrant des garanties sérieuses, réelles à ces populations si malheureuses et qui nous aiment tant!

Mais quelle sorte de gouvernement serait praticable dans ce pays? Ici je tranche la question, comme Abd-el-Kader l'a tranchée à Damas devant moi : Un gouvernement européen! Les chrétiens, en minorité, je le répète encore, par rapport aux musulmans unis aux Druses et à d'autres idolâtres (les Ansariés,

par exemple, qui ont une religion monstrueuse), les chrétiens, en minorité, sont hors d'état de se gouverner eux-mêmes. Séparés par des rites différents, il serait illusoire d'espérer pour eux et par eux un peuple unique, compacte; mais ils se rallieraient comme un seul homme à un gouvernement à la tête duquel serait placé un prince européen.

Politiquement parlant, les chrétiens de Syrie sont les hommes les plus faciles à conduire. Nous voudrions, en un mot, que l'Europe fît pour eux ce qu'elle a fait autrefois pour la Grèce.

Un gouvernement turc maintenu en Syrie, dans la montagne du moins, exploiterait, comme il l'a déjà fait, les divisions intestines des chrétiens quels qu'ils soient, afin d'arriver à leur complète destruction. Un gouvernement européen les calmerait, les grouperait facilement tous autour de lui.

Des esprits sérieux à Beyrouth voudraient que les chrétiens de la Syrie entière fussent réunis dans l'espace compris entre Tripoli et Saïda, du nord au sud, et entre la mer et l'Anti-Liban, de l'ouest à l'est. On formerait là un petit royaume chrétien ayant à sa tête un prince européen, choisi par l'Europe elle-même. Ce royaume payerait une redevance à la Porte Ottomane au même titre que l'Égypte. Ce serait déjà un projet fort beau, et sa réalisation ferait de ce pays, aujourd'hui si malheureux, mais si riche, et par sa position géographique et par l'inépuisable fécondité de son sol, « un « des plus magnifiques coins de la terre que Dieu ait faits, » selon les expressions d'Abd-el-Kader.

Qui sait si, un jour, avec un si beau commencement, les limites de ce royaume ne s'élargiraient pas? Les chrétiens de la Terre Sainte qui habitent les régions qui se déploient depuis Gaza jusqu'à Kaïffa pourraient-ils abandonner cette terre bénie pour venir en Syrie? Non, Jérusalem est là avec son immense et éternel prestige religieux, et la Palestine, le pays de Jésus-Christ, doit avoir des chrétiens!

Que faire, alors? Étendre les limites de ce royaume depuis Tripoli ou même Tarsous, la patrie de saint Paul, jusqu'à Gaza. Au sud-est, ses frontières seraient la mer Morte et le Jourdain. Les villes d'Alep, de Homs, de Hama, de Damas, avec ce qui est au delà du lac de Tibériade, de la mer Morte et du Jourdain, seraient abandonnées aux musulmans, aux Druses, aux Ansariés, peuplades sans religion et sans foi, dont la présence seule souille la terre chrétienne du Liban et la terre des miracles.

Quel magnifique spectacle offriraient alors les belles et fécondes plaines d'Esdrelon, d'Acre, de Tyr, de Sidon, celles de la Békaa et de Balbek, le Liban avec ses eaux abondantes et ses ressources de toute nature!

Une route faite par des Français existe déjà, en partie, dans le Liban; la montagne en serait sillonnée si un pareil projet s'accomplissait un jour; on irait en chemin de fer sur la côte syrienne du nord au midi! Des mines de fer, de cuivre, d'argent et d'or, peut-être, seraient creusées dans les flancs de la montagne historique. Sur les bords des fleuves et des torrents s'élèveraient des usines, comme nous y en voyons déjà quelques-unes, grâce à l'industrieux courage des Européens.

Les écoles s'y multiplieraient, le christianisme les ferait fleurir, et rien ne serait plus facile que de trouver parmi les populations chrétiennes une armée assez nombreuse, assez disciplinée, assez brave pour rejeter dans leurs déserts les barbares qui oseraient venir attaquer le royaume chrétien.

Ce sont là des chimères, diront certainement les politiques qui se croient très-habiles; ce qu'il faut, c'est du *possible*, et le possible, c'est le Turc.

Eh! grand Dieu! qu'attendez-vous donc du Turc? Qu'il se civilise un de ces quatre matins? ou bien qu'il vous donne quelque nouveau hat-houmayoun, toujours *pour améliorer le sort des chrétiens d'Orient*, selon le langage des protocoles?

Il vous a donné celui de Gulhaneh avec un formidable appareil, le 3 novembre 1839; celui du mois de février 1856, sorti de la guerre de Crimée, sans compter le tanzimat.

Qu'ont-elles produit, ces belles chartes? d'énormes mensonges d'abord, de sanglants désastres ensuite.

Est-ce que vous trouvez que l'expérience des hatti-chérifs n'est pas suffisamment faite? Voilà des chimères, et des plus dangereuses! Renoncez-y donc, et ouvrez les yeux à la lumière des faits!

Lorsqu'en 1828 l'Angleterre, qui a toujours repoussé l'émancipation des peuples quand cette émancipation contrariait ses intérêts, voulait encore, par le traité de Londres, que la Grèce restât tributaire de la Porte, le roi Charles X, lassé de toutes les intrigues britanniques, prononça une parole digne d'un fils de saint Louis : « Je ne veux plus, dit-il, souffrir les Turcs dans la Grèce! »

Et le 29 août 1828 une flotte française mouillait dans les eaux de Navarin, et la Grèce était délivrée!

Pourquoi donc l'Europe, et à défaut de l'Europe, pourquoi la France, seule, ne déclarerait-elle pas aujourd'hui qu'elle ne veut plus souffrir le Turc en Syrie *comme gouvernement?*

Le Turc s'est rendu criminel en Syrie et par son impuissance et par ses menées perfides envers les chrétiens, auxquels il ne pouvait pas même reprocher un acte de rébellion contre son autorité.

Le moins que l'Europe puisse faire pour le punir de tant de forfaits, c'est de le déclarer indigne de gouverner des populations dont il a médité et la ruine et la mort.

Ainsi donc, qu'il ne soit plus question du Turc dans la chaîne libanique comme gouvernement : c'est là toute notre conclusion.

Nous repoussons de toutes nos forces l'idée sacrilége de transplanter sous d'autres cieux la nation maronite. Leur

sang est mêlé à la terre du Liban. Là sont tous leurs souvenirs, leurs foyers, les tombeaux de leurs pères. Que serait donc la montagne sans les Maronites? Ils sont *les Français du Liban*, et la France veillera sur ses enfants.

Il serait possible qu'une diplomatie sans entrailles trouvât cette mesure commode d'envoyer les Maronites en Algérie. Elle pourrait lui épargner bien des protocoles, bien des soucis, tout en laissant aux Anglais un vaste champ ouvert à leur propagande impuissante jusqu'ici dans la montagne, et un champ plus vaste encore à leur égoïste ambition dans cette Syrie qui les repousse !

Il resterait alors à l'Angleterre ses Druses et ses Turcs, avec lesquels elle s'entend bien mieux qu'avec les chrétiens. Car, enfin, il faut bien que ceci soit connu : l'élément chrétien, en ces régions, n'est pas un élément anglais ; c'est un élément français, et c'est à la France à rester fidèle à ses grandes traditions dans ce pays aussi bien qu'à ses intérêts politiques ; c'est à elle à couvrir de sa protection puissante des populations toutes prêtes à se donner à elle comme on se donne à un sauveur !

Ces pages seront les dernières que je daterai de la Syrie. Je reprendrai demain le chemin de la France, emportant dans mon âme l'amour de tous ces chrétiens, mes frères, si dignes de compassion et d'intérêt, et mon ardent désir de voir s'ouvrir pour eux des destinées moins cruelles !

FIN.

APPENDICE

Voici, dans un rapport consulaire publié par *le Moniteur universel* du 18 septembre 1860 (voir la page 47 de ce volume) sur les pertes commerciales éprouvées par les chrétiens de Syrie, des détails qui donnent la mesure exacte de la catastrophe qui a frappé les populations du Liban, et de l'impitoyable méchanceté de leurs ennemis :

L'incendie du seul district de Meten, dont les trois quarts des villages sont peuplés de chrétiens, Grecs catholiques, Grecs orthodoxes et de Maronites, a coûté à ces malheureuses populations, outre leurs maisons et leurs mobiliers, une grande partie de la récolte. On évalue la perte à 150,000 oques [1], soit une valeur d'environ 1 million de francs consumée par les flammes en moins de deux jours. Plus la guerre s'étendait dans la montagne, plus le mal s'accroissait. Là où les Druses étaient en majorité, ils attendaient, après avoir massacré ou chassé les chrétiens, que leurs récoltes fussent arrivées à terme, et, après les avoir pillées, ils mettaient le feu aux maisons. Dans le Djezim, dans l'Arkoub, le Chérif, le Menassef, dans tous les districts mixtes en un mot, ces faits se sont reproduits au fur et à mesure que les troubles s'étendaient.

On assure que la perte des chrétiens des trois rites du Liban, dans la seule récolte des cocons, ne s'élève pas à moins de 5 à 6 millions de francs. Après la récolte des cocons vient celle des céréales, qui a subi le même sort. Là où les Druses ou leurs auxiliaires n'ont pas pu enlever le blé encore en gerbes, ils l'ont détruit par le feu. Ces dé-

[1] L'oque turque varie de 1 kilogr. 28 à 1 kilogr. 50, selon les localités.

vastations ont eu lieu principalement dans la plaine de la Bekaa et de Baalbec (Célésyrie); de nombreux troupeaux ont été pris ou abattus; des quantités énormes de comestibles ont été anéanties dans l'espace de quinze à vingt jours, et à l'heure qu'il est (1er août 1860), des bandes de Druses, de Métoualis et autres rôdent dans ces belles plaines pour enlever le peu qui reste. La Célésyrie, renommée par sa fertilité, alimentait tout le Liban, et souvent le commerce trouvait dans l'abondance de ses récoltes le moyen de faire une exportation considérable et lucrative. Par suite de la destruction de ces récoltes, les chrétiens se trouvent privés de ressources immenses et en grande partie irréparables.

Des statistiques faites approximativement, par des hommes compétents, sur les pertes que les chrétiens ont éprouvées dans le Liban, à Zahleh, dans le Bekaa, etc., fournissent des chiffres effrayants; à Déir-el-Kamar, par exemple, la perte n'a pas été moindre de 25 à 30 millions de francs; autant à Zahleh. L'une et l'autre de ces localités étaient des centres d'un commerce très-actif; de grandes quantités d'articles manufacturés de toutes sortes ont été pillées en même temps que les récoltes. Dans Belad-Baalbek, on évalue les dégâts à 5 millions de francs; et, dans le reste du Liban, ils dépassent la valeur de 30 millions. Ce ne sont là, il est vrai, que des chiffres approximatifs comprenant la valeur des maisons, des mobiliers, des bijoux et des récoltes; mais, d'après des renseignements de différentes sources, ils paraissent se rapprocher de la vérité, autant du moins qu'on peut y arriver dans ces pays. On doit ajouter que les filateurs de la montagne ont pu faire des achats à des conditions assez avantageuses. Pendant que la guerre était allumée, les paysans dont les récoltes étaient menacées les réalisaient à des prix modiques; les pillards, de leur côté, se dessaisissaient facilement de leurs marchandises qui ne leur avaient coûté que la peine de les prendre; aussi la moyenne des prix pratiqués pour les cocons depuis le mois de juin a été de 3 fr. 75 cent. à 4 fr. le kilogramme, au lieu de 6 fr. à 6 fr. 50 cent. qu'on avait payés au début de la récolte.

Dans ce qui précède, on ne comprendra pas Hasbaya, Rachaya et Damas.

Depuis deux mois, les affaires commerciales, les opérations de banque ont presque entièrement cessé, l'argent est devenu d'une rareté extraordinaire; le manque de confiance et de tranquillité, les dispositions hostiles aux chrétiens que l'on remarquait soit chez les

musulmans, soit chez l'autorité turque, tout, en un mot, a augmenté le discrédit; et le taux de l'intérêt, de 10 à 12 pour 100, a atteint 30 à 36 pour 100 en peu de jours. De là un malaise général qui s'est aggravé par l'émigration. Un grand nombre, pour ne pas dire la presque totalité des négociants et des boutiquiers aisés de Beyrouth, sont partis pour Alexandrie, Smyrne ou Athènes. Malgré l'arrivée de Fuad-pacha, malgré la présence sur rade de forces navales françaises, anglaises et turques respectables, la ville continue à être déserte et les affaires demeurent entièrement paralysées. Dans cet état de choses, la marche des manufactures et de tous les articles d'importation est entièrement délaissée. Plusieurs négociants indigènes, soit qu'ils aient reçu des instructions de leurs commettants en Europe, soit qu'ils aient agi sous la pression de la peur, ont embarqué leurs marchandises pour les diriger, les uns sur Malte, les autres sur Marseille. L'annonce de l'arrivée prochaine du corps expéditionnaire français a rassuré les plus timorés, et aujourd'hui on espère que Beyrouth ne tardera pas à être repeuplé.

D'après l'ensemble des faits qu'on vient de signaler, on peut se faire une idée de la triste position dans laquelle se trouve le commerce de ces pays en général. On a de fortes raisons de craindre que cet état de choses ne dure longtemps. Le malaise est énorme; des sommes très-considérables ont été perdues par les Français, par les protégés de la France et par les négociants indigènes à Zahleh, à Déir-el-Kamar, à Damas et dans le Liban. Le mouvement régulier, normal des affaires, après cette forte secousse, devait nécessairement s'arrêter; de là, chômage des marchandises importées, qui ne trouvent plus d'acheteurs, et au marché des articles d'exportation, dont les bas prix diminuent d'autant les ressources des habitants. Pour comble de malheur, les récoltes de blé, d'orge, etc., ont manqué cette année, et les prix de ces denrées sont actuellement à des taux deux fois plus élevés qu'en temps ordinaire.

Il a été récemment établi que les chrétiens avaient perdu plus de 100 millions de francs.

Voici le texte des deux protocoles de la conférence où a été décidée l'intervention européenne en Syrie (voir la page 336 de ce volume).

PREMIER PROTOCOLE DE LA CONFÉRENCE TENUE AU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES LE 3 AOUT 1860.

Sa Majesté Impériale le sultan voulant arrêter, par des mesures promptes et efficaces, l'effusion du sang, et témoigner de sa ferme résolution d'assurer l'ordre et la paix parmi les populations placées sous sa souveraineté, et LL. MM. l'empereur des Français, l'empereur d'Autriche, la reine du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, S. A. R. le prince régent de Prusse et S. M. l'empereur de toutes les Russies ayant offert leur coopération active, que S. M. le sultan a acceptée, les représentants de Leurs dites Majestés et de Son Altesse Royale sont tombés d'accord sur les articles suivants :

Art. 1er. Un corps de troupes européennes, qui pourra être porté à 12,000 hommes, sera dirigé en Syrie pour contribuer au rétablissement de la tranquillité.

Art. 2. Sa Majesté l'empereur des Français consent à fournir immédiatement la moitié de ce corps de troupes. S'il devenait nécessaire d'élever son effectif au chiffre stipulé dans l'article précédent, les hautes puissances s'entendraient sans retard avec la Porte par la voie diplomatique ordinaire sur la désignation de celles d'entre elles qui auraient à y pourvoir.

Art. 3. Le commandant en chef de l'expédition entrera, à son arrivée, en communication avec le commissaire extraordinaire de la Porte, afin de combiner toutes les mesures exigées par les circonstances et de prendre les positions qu'il y aura lieu d'occuper pour remplir l'objet du présent acte.

Art. 4. Leurs Majestés l'empereur des Français, l'empereur d'Autriche, la reine du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, Son Altesse Royale le prince-régent de Prusse et Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies promettent d'entretenir les forces navales suffisantes pour concourir au succès des efforts communs pour le rétablissement de la tranquillité sur le littoral de la Syrie.

Art. 5. Les hautes parties, convaincues que ce délai sera suffisant pour atteindre le but de pacification qu'elles ont en vue, fixent à six mois la durée de l'occupation des troupes européennes.

Art. 6. La Sublime Porte s'engage à faciliter autant qu'il dépendra d'elle la subsistance et l'approvisionnement du corps expéditionnaire.

Il est entendu que les six articles précédents seront textuellement convertis en une convention qui recevra les signatures des représentants soussignés aussitôt qu'ils seront munis des pleins pouvoirs de leurs souverains, mais que les stipulations de ce protocole entreront immédiatement en vigueur.

M. le chargé d'affaires de Prusse, toutefois, fait observer que la distribution actuelle des bâtiments de guerre prussiens peut ne pas permettre à son gouvernement de coopérer dès à présent à l'exécution de l'article 4.

Fait à Paris, le 3 août 1860, en six expéditions.

THOUVENEL, METTERNICH, COWLEY, REUSS,
KISSELEFF, AHMET-VEFYK.

DEUXIÈME PROTOCOLE DE LA CONFÉRENCE TENUE AU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTANGÈRES LE 3 AOUT 1860.

Les plénipotentiaires de la France, de l'Autriche, de la Grande-Bretagne, de la Prusse et de la Russie désirant établir, conformément aux intentions de leurs cours respectives, le véritable caractère du concours prêté à la Sublime Porte aux termes du protocole signé le même jour, les sentiments qui leur ont dicté les clauses de cet acte et leur entier désintéressement, déclarent, de la manière la plus formelle, que les puissances contractantes n'entendent poursuivre ni ne poursuivront, dans l'exécution de leurs engagements, aucun avantage territorial, aucune influence exclusive, ni aucune concession touchant le commerce de leurs sujets et qui ne pourrait être accordée aux sujets de toutes les autres nations.

Néanmoins, ils ne peuvent s'empêcher, en rappelant ici les actes émanés de Sa Majesté le sultan, dont l'article 9 du traité du 30 mars 1856 a constaté la haute valeur, d'exprimer le prix que leurs cours attachent à ce que, conformément aux promesses solennelles de la Sublime Porte, il soit adopté des mesures administratives sérieuses pour l'amélioration du sort des populations chrétiennes de tout rite dans l'empire ottoman.

Le plénipotentiaire de Turquie prend acte de cette déclaration des représentants des hautes puissances et se charge de la transmettre à sa cour, en faisant observer que la Sublime Porte a employé et continuera à employer ses efforts dans le sens du vœu exprimé ci-dessus.

Fait à Paris, le 3 août 1860, en six expéditions.

THOUVENEL, METTERNICH, COWLEY, REUSS,
KISSELEFF, AHMET-VEFYK.

LETTRE D'ABD-EL-KADER AUX FILATEURS DE KREY

(Voir la page 440 de ce volume.)

Damas, 27 zilhégé 1276 (18 juillet 1860).

« MESSIEURS CHERS ET HONORABLES AMIS,

« Je désire beaucoup vous voir, et je prie Allah de vous conserver. J'ai reçu votre honorable lettre, datée du 13 juillet, dans laquelle vous me demandez ce qui est arrivé aux chrétiens de Damas. Nous vous disons dans notre réponse que, lundi 9 juillet, à deux heures après midi, la guerre commençait, motivée par la punition infligée par le gouverneur de cette ville à quelques musulmans qui avaient injurié des chrétiens. Ces musulmans entrèrent en fureur et coururent, armés de toutes pièces, aux maisons des chrétiens; ils tuaient, brûlaient et pillaient en même temps.

« Les soldats turcs couraient à leur aide, tout en ayant l'air de vouloir apaiser la révolte, mais faisant cause commune pour tuer, voler et piller. Quelques vieux musulmans tentèrent des efforts pour arrêter cette affaire, mais les chefs des soldats turcs ne voulurent pas de paix, et au contraire poussèrent leurs soldats contre les malheureux chrétiens, lesquels soldats étaient appuyés par des hordes de pillards de toutes sectes. Voyant un tel état de choses, je courus bien vite prendre sous ma protection tous ces malheureux chrétiens; j'emmenai avec moi mes Algériens, et nous pûmes ramener en vie des hommes, des femmes et des enfants. Pendant cet état de choses, qui dura lundi et mardi, et où les révoltés ne cessaient pas de tuer, brûler et immoler

les chrétiens, sans que le gouverneur cherchât à les défendre, j'envoyai chercher M. Lanusse, consul de France, et plusieurs autres Français.

« Le jour de mercredi, sous le prétexte que deux musulmans ont été trouvés tués, ce qui n'était pas vrai, la guerre recommence. Cependant Damas a un gouverneur, mais c'est comme s'il n'y en avait pas. — De mon côté, je gémis de cette malheureuse affaire arrivée aux pauvres chrétiens; on ne reconnaît plus l'emplacement de leurs maisons, elles sont toutes en cendres; on ne connaît pas le nombre de leurs morts, mais on l'évalue à plus de 3,000 victimes[1]. Enfin, tout ce que j'ai pu réunir d'Européens et de chrétiens est à l'abri dans ma maison; je leur offre tout ce qu'il leur faut et je prie Allah de sauver ces pauvres chrétiens des mains de ces forcenés.

« *Signé* : ABD-EL-KADER EBN MAHHIEDDIN. »

[1] Ce nombre a été évalué depuis de huit mille à dix mille. J'ai toujours conservé dans mes lettres le chiffre de huit mille comme me paraissant le plus exact, quoiqu'on m'ait assuré, à Damas, que ce chiffre pourrait être élevé à dix mille sans s'éloigner beaucoup de la vérité.

FIN DE L'APPENDICE.

TABLE DES MATIÈRES

LETTRE VI.

LETTRE VII.

LETTRE VIII.

SUITE DE LA LETTRE VIII.

LETTRE IX.

LETTRE X.

LETTRE XI.

LETTRE XII.

LETTRE XIII.

LETTRE XIV.

LETTRE XV.

LETTRE XVI.

LETTRE XVII.

LETTRE XVIII.

LETTRE XIX.

LETTRE XX.

LETTRE XXI.

LETTRE XXII.

LETTRE XXIII.

LETTRE XXIV.

LETTRE XXV.

LETTRE XXVI.

LETTRE XXVII.

LETTRE XXVIII.

LETTRE XXIX.

LETTRE XXX.

LETTRE XXXI.

LETTRE XXXII.

LETTRE XXXIII.

LETTRE XXXIV.

LETTRE XXXV.

LETTRE XXXVI.

LETTRE XXXVII.

LETTRE XXXVIII.

LETTRE XXXIX.

LETTRE XL.

LETTRE XLI.

LETTRE XLII.

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie de P.-A. Bourdier et Cᵉ, rue Mazarine, 30.


3 2044 051 720 365

